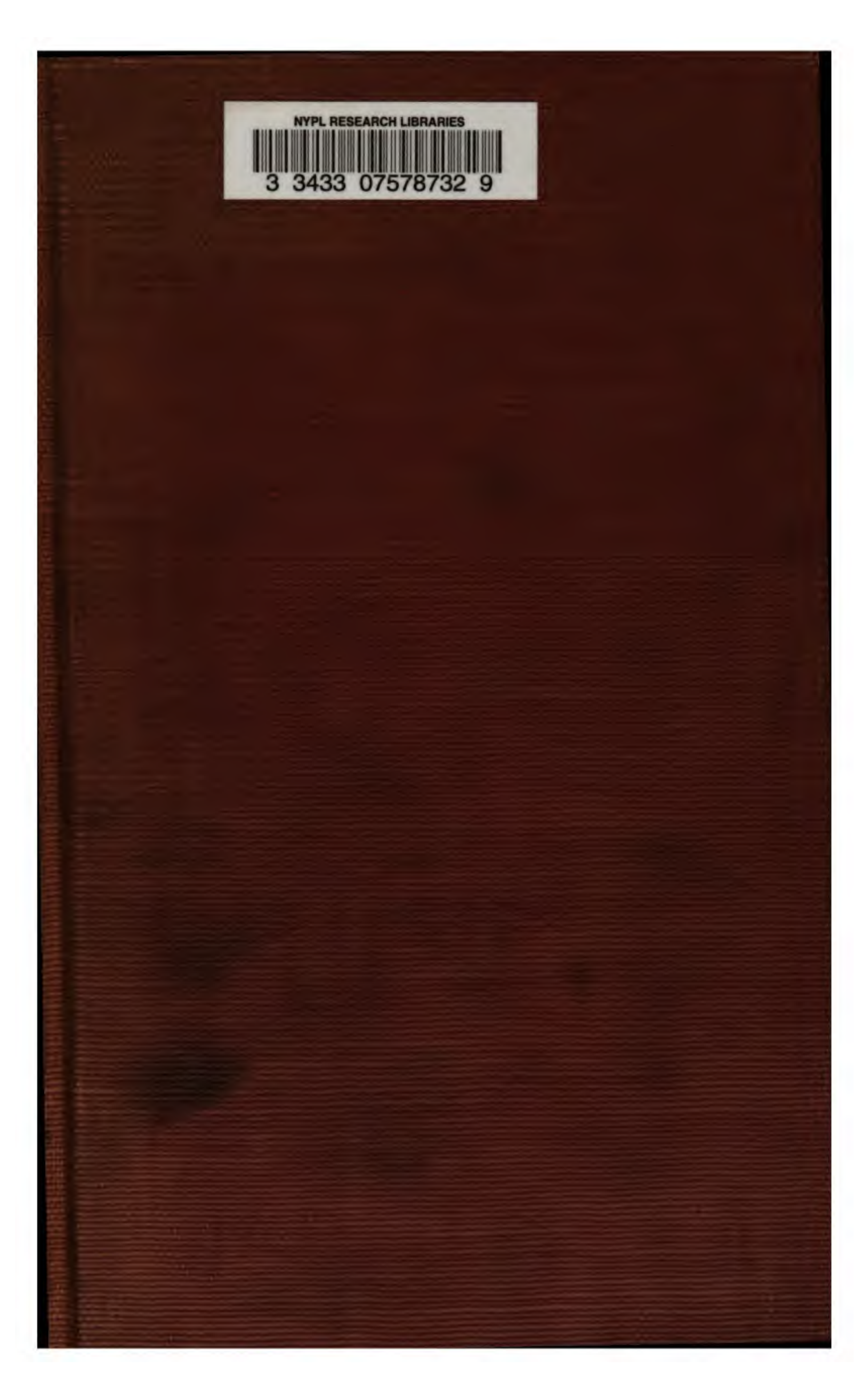
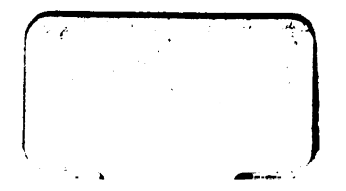

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578732 9



Rabelais

[illegible]

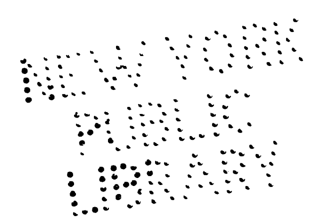
~~950~~ -



RABELAIS

ET SES ŒUVRES

II



Paris. — Imp. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.

RABELAIS

ET

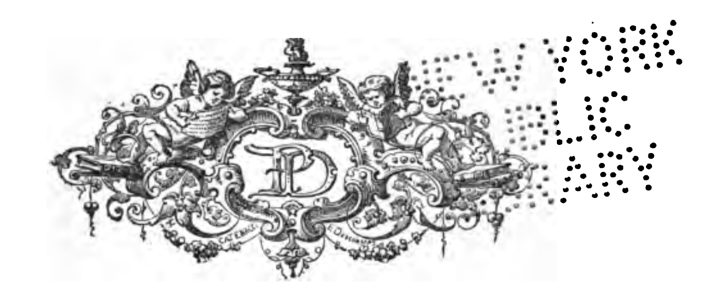
SES ŒUVRES

PAR

JEAN FLEURY

LECTEUR EN LANGUE FRANÇAISE A L'UNIVERSITÉ IMPÉRIALE
DE SAINT-PÉTERSBOURG

II



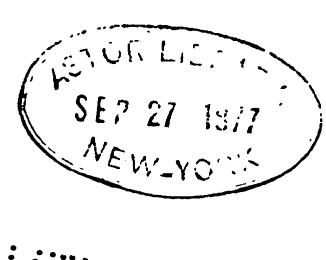
PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1877



Imprimerie Trenké et Fusnot, Maximilianovsky pér., 15. Saint-Pétersbourg.

RABELAIS ET SON ŒUVRE.

CHAPITRE X.

LIVRE III. – PANTAGRUEL.

I. LE MARIAGE DE PANURGE.

SOMMAIRE. — 1. La consultation en écho. — 2. Les ricochets et les cloches. — 3. Les sorts virgilianes. — 4. Les songes. — 5. La sibylle de Panzouzt. — 6. Raminagrobis et les moines. — 7. Les Dieux en exil. — 8. L'astrologue et les modes de divination. — 9. La consultation des trois. L'avis du théologien. — 10. L'avis du médecin. — 11. La fête de la Jalousie. — 12. L'attrait du fruit défendu. — 13. Le salaire du médecin. — 14. Le docteur en philosophie et Montaigne. — 15. L'avis du fou. — 16. Rabelais et Molière. — 17. Rabelais et Colin d'Harleville.

I.

Le troisième livre de Pantagruel se passe presque tout entier en conversations, et en conversations dont nous ne comprendrons le but qu'au livre suivant. C'est un défaut assurément; le lecteur, qui ne sait pas où on le mène, aurait le droit de s'impatienter des dissertations qu'il rencontre à chaque pas, et de l'obstination de Panurge à résoudre un problème qui semble mal posé. Mais tout cela s'expliquera plus tard, et nous verrons que ce qui a semblé d'abord un hors d'œuvre, n'a pas été mis là sans but. Nous abrégerons toutefois les conversa-

tions de Panurge, et n'en garderons que ce qu'elles ont de plus caractéristique et de plus piquant.

Panurge, une fois débarrassé de ses dettes, se présente un jour devant Pantagruel, la puce à l'oreille, les lunettes sur le bonnet, et revêtu d'une grande robe arménienne. Disons d'abord que ce costume, qui nous semble étrange, l'était moins alors qu'il ne le serait maintenant. Les courtisans portaient généralement une bague à l'une ou l'autre oreille, à la manière des Hébreux d'autrefois. L'originalité de Panurge, c'était d'y avoir fait enchasser une puce pour faire un mauvais jeu de mots. Les lunettes au bonnet n'étaient pas non plus une chose inouie ; les personnages sérieux et occupés portaient souvent des appendices de ce genre quand même ils n'en avaient aucun besoin. Quant à la toge arménienne, Panurge explique qu'étant décidé à la paix à tout prix, il renonce aux armes de guerre, c'est-à-dire à tout ce qui ressemble à des chausses ou pantalons, les pantalons étant, suivant lui, l'arme de guerre par excellence.

Il songe à se marier et demande l'avis de Pantagruel.

« — Mariez-vous, lui dit Pantagruel, si vous en avez envie.

— Mais si vous croyez qu'il est mieux pour moi de rester comme je suis, j'aimerais mieux ne me marier point.

— Point donc ne vous mariez.

— Voire mais, vous savez qu'il est écrit : *Væ soli,* malheur à qui vit seul. L'homme seul n'a jamais cette gaieté, cette joie qu'on voit éclater entre les gens mariés.

— Mariez-vous donc, de par Dieu.

— Mais si ma femme cessait de m'aimer? si elle me trompait? voilà un point qui me point.

— Point donc ne vous mariez.

— Mais si je venais à tomber malade? il est triste alors d'être seul, sans famille et de se voir soigner à rebours. « J'en ai vu une claire expérience en papes, légats, cardinaux, évêques, prieurs et moines, qui ne sont point légitimement mariés ».

— Mariez-vous donc, de par Dieu, dit Pantagruel.

— Mais si, en me voyant malade, ma femme songeait à me chercher un remplaçant, ou ce qui pis est, me volait et me forçait à courir les champs en pourpoint.

— Point donc ne vous mariez, répondit Pantagruel.

- Voire mais, alors je n'aurai ni fils ni fille légitimes pour égayer ma maison dans ma vieillesse. Et si vous me voyez triste et abandonné par ma faute, au lieu de me consoler, il pourra bien arriver que vous ou d'autres de mon mal riez.

— Mariez-vous donc.

— Sauf votre bon plaisir, dit Panurge, votre conseil ressemble à la chanson de Ricochet ».

II.

Nous ne connaissons pas la chanson de Ricochet; mais nous connaissons de nombreux dialogues en vers et en prose, dans lesquels le dernier mot d'une question fournit une réponse en écho. Il y a, dans les *Colloques* d'Erasme, un dialogue de ce genre. Il y en a dans les poésies de Racan, dans les premières co-

médies de Corneille, dans la *Princesse d'Elide* de Molière, etc. Les plus curieuses se trouvent dans un poème sur le séjour de la Madeleine à la Ste-Baume, en Provence, poème qui n'a pas moins de douze chants, remplis d'acrostiches, d'anagrammes, de tours de force, où les termes de grammaire se marient aux termes de rhétorique et de logique, pour exprimer les remords d'un cœur touché de la grâce divine. Toute la moitié du second livre est composée de rimes en écho. En voici quelques échantillons :

Qui me soulagera dans mon inquiétude ? — Étude.
De qui suivait les pas autrefois Madeleine ? — d'Hélène.
Et que donne le monde aux siens le plus souvent ? — Vent.
Que faut-il dire auprès d'une telle infidèle ? — Fi d'elle.
Dis-moi doncques, Echo, serai-je ici longtemps ?
Ecoutez-moi, Rochers, et toi, mon Antre, entends : — Trente
ans, etc.

Cette étrange collection de futilités péniblement accumulées est d'un Carme provençal « le P. St-Louis ». Rabelais donnera place à ses pareils dans l'île d'Énasin. L'ouvrage a été reproduit par La Monnoye dans un Recueil de Pièces curieuses, 2 vol. in-12. 1714.

Quant à l'idée même du colloque, Rabelais l'a prise d'un sermonaire célèbre du XVe siècle, Raulin, qui, dans son sermon *de viduitate*[1], raconte l'anecdote suivante. Le texte est en latin, mais les cloches parlent français.

Une veuve vint trouver son curé pour lui demander s'il lui conseillait de se remarier ; elle alléguait qu'elle était sans aide et qu'elle avait un valet excellent et très habile dans le

[1] *Raulini Opus sermonum de adventu*, 1519, Paris. Le texte est cité par G. Peigné (Philomneste) dans son *Prédicatoriana*. Dijon, 1841.

métier de son mari.—Prenez-le, dit le curé — Oui, mais il y a sujet de craindre qu'au lieu d'un serviteur, je ne me donne un maître.—Alors, ne le prenez pas, dit le curé. —Mais je ne saurais supporter tout le poids des affaires de mon mari, si je n'ai un autre mari. —Eh bien, prenez-le. — Mais s'il était méchant, s'il dissipait ou usurpait mon bien ? — Alors il ne faut pas le prendre.» Mais le curé voyait bien qu'elle aimait ce valet et désirait l'épouser ; il lui dit de bien écouter ce que lui diraient les cloches de l'église et de suivre leur conseil. Elle écouta donc les cloches et ne manqua pas d'entendre, selon son désir : «Prends ton valet, prends ton valet.» Elle le prit, mais son domestique la battit, quand il fut devenu son mari, et de maîtresse elle passa au rang de servante. Elle alla alors se plaindre au curé de son conseil en maudissant l'heure où elle l'avait cru. Le curé lui répondit : «Vous n'avez pas bien entendu ce que vous ont dit les cloches. Écoutez,» et le curé ayant mis la cloche en mouvement, elle entendit distinctement : «Ne le prends pas, ne le prends pas ! »

Rabelais s'approprie aussi l'histoire des cloches dans un chapitre subséquent (le XXVII).

Écoute, dit frère Jean, l'oracle des cloches de Varennes. Que disent-elles ? — Je les entends, répondit Panurge. Leur son est, par ma soif, plus fatidique que celui des chaudrons de Jupiter en Dodone. Écoute : Marie-toi, marie-toi ; marie, marie ! Si tu te maries, maries, très bien t'en trouveras, veras. Marie, marie.

Je t'assure que je me marierai, tous les éléments m'y invitent.

Au chapitre suivant, Panurge s'écrie :

Ma foy, frère Jean, mon meilleur sera de ne point me marier. Écoute ce que me disent les cloches à cette heure que nous sommes plus près : Marie point, marie point, point, point, point, point. Si tu te maries, maries, (marie point, point, point), tu t'en repentiras, tiras, trompé seras.

III.

Pantagruel, pressé par Panurge de lui donner une réponse précise, lui dit : «Il y a d'excellents maria-

ges, il y en a de déplorables. Consultons, si vous le voulez, les sorts virgilianes et homériques.» Ce genre de divination consiste à ouvrir trois fois au hasard les Œuvres de Virgile ou d'Homère et à prendre pour réponse les premiers vers qui frappent les yeux. On emploie encore quelquefois la Bible ou l'*Imitation* à cet usage.

Pantagruel cite des prophéties de ce genre qui se sont réalisées. Alexandre Sévère, par exemple, un jour qu'il consultait l'Enéide, l'ouvrit à ce vers :

> Tu regere imperio populos, Romane, memento.
> [C'est à toi que revient de commander aux peuples,
> Romain, souviens-t'en bien.]

Quelques années après il fut élu empereur.

Claude II voulut savoir ce qui adviendrait à son frère, son Virgile lui répondit :

> Ostendunt terris hunc tantum fata.
> [Les Destins ne feront que le montrer au monde.]

Il fut tué dix-sept jours plus tard.

Pierre Amy, cordelier et ami de Rabelais, consulta Virgile pour savoir ce qu'il devait faire après la perquisition opérée chez lui et Rabelais ; il tomba sur le vers suivant :

> Heu fuge, crudeles terras, fuge littus avarum !
> [Fuis ce rivage avare et ces terres cruelles !]

Il suivit le conseil du livre et se tira heureusement d'affaire.

Panurge a l'idée de consulter à la fois les dés et Virgile, c'est-à-dire de faire désigner par les dés le vers qu'il faudra choisir. Pantagruel n'est pas de cet avis ; il condamne tous les jeux de hasard, qui ne servent le plus souvent qu'à engloutir des fortunes.

Panurge persiste, il a toujours des dés dans sa poche, il les jette; ils donnent 5, 6, 5, total 16. On prendra le seizième vers de Virgile à l'ouverture du livre.

On tombe sur la IV[e] Eglogue, vers 63.

Nec Deus hunc mensa, dea nec dignata cubili est.
[Le Dieu ne daigna pas présider à sa table ni la déesse à son lit.]

Un second essai donna:

Membra quatit, gelidusque coit formidine sanguis.
[Il lui brise les membres et son sang se glace de terreur.]

A la troisième épreuve on trouve:

Femineo prædæ et spoliorum ardebat amore.
[Il brûlait d'un amour tout féminin pour le butin et les dépouilles.]

IV.

Ces vers sont largement commentés avec accompagnement de traits mythologiques, historiques, de contes et de raisonnements plus ou moins piquants, mais d'où il est impossible de tirer une conclusion. Pantagruel propose de recourir à la divination par les songes. Pantagruel, qui, dans cette seconde partie de l'ouvrage, manifeste parfois des tendances mystiques, croit que les songes pourraient bien nous présager l'avenir. Il fait à ce propos la théorie qui a été renouvelée de nos jours par les magnétiseurs et les spirites:

Lorsque les enfants bien nettoyés, bien repus et allaités dorment profondément, les nourrices vont s'ébattre en liberté, comme autorisées à faire ce qu'elles voudront, car leur présence autour du berceau leur semble inutile. Il en est de même de l'âme lorsque le corps est endormi et que

les fonctions de la digestion s'accomplissent d'elles-mêmes; rien n'étant plus nécessaire jusqu'au réveil, l'âme s'ébat et revoit sa patrie, qui est le ciel. Là elle reçoit participation insigne de sa première et divine origine, — et en contemplation de cette sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part, à laquelle rien n'arrive, rien ne passe, rien ne déchet, pour qui tous les temps sont présents, — l'âme note non-seulement les choses qui se sont passées dans les mouvements inférieurs, mais aussi les choses futures, et les rapportant à son corps et les faisant connaître par les sens et organes du corps auxquels elle les a communiquées, elle est appelée vaticinatrice et prophète.

On sait que cette belle définition de Dieu: «une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part», a été reprise par Pascal. C'est, en effet, la définition la plus belle et la plus philosophique qui ait été faite de la puissance qui embrasse et régit le monde. Rabelais en attribue l'honneur à Mercure Trismégiste, c'est-à-dire au néoplatonicien qui a pris ce nom, mais il paraît qu'elle remonte plus haut, jusqu'à Empédocle (V[e] siècle avant J.-C.) dont le poème est perdu, mais dont la définition se serait transmise verbalement d'âge en âge.

Il est vrai, continue Pantagruel, — nous abrégeons un peu — que l'âme ne rapporte pas les choses avec autant de sincérité qu'elle les a vues, c'est la suite de l'imperfection et de la fragilité de nos sens corporels. Il en est comme de la lune, qui, en nous transmettant la lumière du soleil, ne nous la rend ni aussi lucide ni aussi pure, vive et ardente qu'elle l'a reçue. C'est pour cela que les songes doivent être interprétés par des hommes habiles dans cet art. Aussi Héraclite disait-il que les songes ne nous disent rien clairement et pourtant ne nous cachent rien, nous donnant seulement un indice du bonheur ou du malheur qui nous attend, nous ou les autres. Les lettres sacrées le témoignent, les histoires profanes l'assurent,

nous montrant nombre de faits qui se sont accomplis conformément aux songes. On prétend, ajoute Pantagruel, que les Atlantiques, les habitants de l'île de Thasos, un savant français [qu'il cite], sont privés de cet avantage parce qu'ils ne rêvent jamais.

Demain donc, conclut Pantagruel, au moment où l'Aurore aux doigts de rose chassera les ténèbres nocturnes, tâchez dè rêver profondément, et, pendant ce temps, dépouillez-vous de toute affection humaine, amour, haine, espoir et crainte.

Panurge ne demande pas mieux, mais il veut savoir s'il faudra souper et comment. «Quand je ne soupe pas largement, dit-il, mes songes sont creux comme mon estomac.» — Pantagruel lui dit qu'il est inutile de jeûner.

Ceux qui ne donnent pas de pâture à leur corps sous prétexte d'avoir l'entendement plus clair, ressemblent à ce philosophe qui s'en va au bois pour mieux réfléchir. Pendant qu'il travaille, les chiens aboient, les loups hurlent, les lions rugissent, les chevaux hennissent, les éléphants barrient, les serpents sifflent, les ânes braient, les cigales sonnent, les tourterelles lamentent, il est plus dérangé que s'il était à la foire de Fontenay ou de Niort, de même quand la faim est au corps, l'estomac aboie, la vue s'éblouit, les veines sucent la propre substance des membres carniformes, etc. — Panurge peut donc manger, mais des choses légères, des fruits, et boire de l'eau.

Les jeunes filles russes qui veulent voir d'avance leur fiancé, mettent sous leur oreiller les sept ou neuf herbes de la St Jean. Ces herbes sont la fougère, la saxifrage (?) à laquelle on attribue la vertu d'ouvrir les portes fermées à clef; la *stipa pennata*, suivant les uns, la gypsophile, suivant les autres, qui a, dit-on, la propriété de s'animer tout à coup et de se mettre à courir par les champs, — et quelques autres plantes sur la nature desquelles on varie, mais qui

doivent être cueillies expressément dans la nuit de la St Jean, c'est-à-dire à l'ancienne fête païenne de l'équinoxe d'été. La pièce de Shakespeare: *Midsummer-night's Dream* nous montre cet usage existant aussi en Angleterre. Les Gaulois avaient six plantes sacrées: le *samolus* (plante de la famille des primulacées), la verveine, la primevère, la jusquiame, le trèfle et le sélage ou herbe d'or, qui paraît avoir été aussi une verveine; mais on ne nous dit pas si l'on s'en servait pour obtenir des rêves prophétiques. Les Anciens employaient dans ce but des branches de laurier. Panurge demande à Pantagruel s'il en doit mettre sous son chevet. Pantagruel lui dit qu'il n'y faut rien mettre du tout, que ce sont là des superstitions et il l'envoie dormir.

On sait quelle importance l'antiquité en général attachait à l'interprétation des songes. La Bible est pleine de songes interprétés. Les malades allaient dormir dans les temples consacrés aux dieux de la médecine pour obtenir en songe la révélation des remèdes appropriés à leur maladie. C'est ce qu'on appelait l'*incubation*. Cette croyance prit surtout un développement inoui du huitième au sixième siècle avant J. C.

Dans toute l'Asie antérieure et en Egypte, dit à ce sujet M. François Lenormant [1], elle exerce sur les événements politiques une influence qui paraîtrait incroyable, si elle n'était pas attestée par des documents contemporains, par des inscriptions officielles et non par des légendes de date postérieure. C'est un songe qui encourage Assourbanipal (Sardanapale) dans sa guerre et lui promet la victoire . . . C'est un

[1] *La Divination et la science des présages chez les Chaldéens*, in 8°. 1875. p. 142. – Voir aussi : Maury. *La Magie et l'astrologie dans l'antiquité et au moyen-âge*, in 8°. 1861, et le *Sommeil et les Rêves*, en 12°. 1865.

songe qui détermine Gygès à rendre hommage au roi d'Assyrie. Un autre songe annonce à Crésus la mort de son fils Atys . . L'Éthiopien Sabacon, après un règne prospère, se décide à évacuer l'Égypte à la suite d'un songe qui lui rappelle un oracle rendu au moment de son avènement au trône. Le roi tanite Séti est engagé à tenir résolument tête à Sennachérib par une vision nocturne, où Phtah de Memphis lui apparaît et lui annonce la destruction miraculeuse de l'armée assyrienne; il élève une statue commémorative de ce prodige, etc., etc.

Il est donc très naturel que, dans l'épreuve que veut faire Pantagruel, la divination par les songes tienne sa place.

Panurge rêve qu'il est marié. Il a une femme charmante qui lui fait mille caresses, mais tout en le caressant, elle lui attache une jolie petite paire de cornes sur le front; puis tout change, il se trouve transformé en tambourin, et elle en chouette. Le commencement de son songe l'avait rendu gai, mais la fin le rend perplexe, et il l'est encore davantage après les savants commentaires auxquels ces songes donnent lieu.

V.

« Consultons la sibylle de Panzoust », dit Pantagruel. Epistémon n'est guère de cet avis; il ne croit pas aux sibylles. L'église y avait cru longtemps. Au XVIIIe siècle on mentionnait encore, dans la prose du Jugement dernier, l'autorité de la sibylle :

Teste David cum sibylla.

A l'époque même de Rabelais ou peu de temps auparavant, Michel-Ange peignait ses terribles Sibylles dans la chapelle Sixtine en face du Jugement dernier, et, Raphaël, qui leur donnait une physionomie moins farouche, plaçait des sibylles dans une église au-des-

sus d'un autel. Mais les sibylles vivantes avaient bien dégénéré. Ce n'était plus que de vulgaires sorcières, des diseuses de bonne aventure, — les somnambules lucides ou les médiums de ce temps-là. Pantagruel est cependant d'avis de consulter la susdite vieille. — «Epuisons tous les moyens, dit-il. Voyons d'abord, nous jugerons après. »

On se met en voyage. Le troisième jour, on trouve la maison de la sibylle au bas de la croupe d'une montagne, sous un grand et ample châtaignier. La vieille était mal en point, mal vêtue, mal nourrie, édentée, chassieuse, courbassée, roupieuse, langoureuse et faisait un potage de choux verts avec une couenne de lard jaune et un vieil os, destiné à donner du goût au bouillon.

On lui fait force présents; le rameau d'or de la sibylle de l'*Enéide* est remplacé par un anneau du même métal. Elle commence les conjurations qui sont connues depuis la Magicienne de Théocrite; puis elle écrit son oracle, comme la sibylle de Virgile, sur des feuilles — ici des feuilles de sycomore; elle les jette aux vents et disparaît. Panurge ramasse les feuilles, et les porte à Pantagruel. On n'est pas d'accord sur le sens qu'il faut donner à l'oracle. Pantagruel y lit que Panurge sera trompé par sa femme, s'il se marie; Panurge l'interprète en sens contraire.

«Ce qu'il y a de plus clair, c'est que l'oracle n'est pas clair, dit Pantagruel. Adressons nous à d'autres; les muets, les fous, les mourants, nous dit-on, voient plus loin que les hommes ordinaires, consultons tour à tour ces trois sortes de personnes. »

VI.

Le muet fait une quantité de signes que Rabelais nous décrit avec soin. Mais que veulent dire ces signes ? Impossible de s'entendre sur l'interprétation.

On se rend auprès du mourant. Rabelais l'appelle Raminagrobis ; Pasquier prétend qu'il s'agit du poète Crétin. En effet, les vers équivoques que nous allons rencontrer tout à l'heure, figurent dans les œuvres de Crétin. Mais c'est la seule preuve que Pasquier allègue, et l'on peut trouver que ce n'est pas assez. Guillaume Crétin fut tenu en son temps pour le prince des poètes français ; il excellait dans les jeux de mots, acrostiches, équivoques, tours de force, qui passaient pour de la poésie aux yeux de beaucoup de gens au quinzième siècle. Nous avons vu un échantillon de ce genre d'ouvrages dans l'inscription de Thélème. Au siècle suivant, la mode changea et Guillaume Crétin retomba dans l'oubli. C'était du reste, si nous en croyons les renseignements recueillis sur son compte, un honnête ecclésiastique, chanoine de la Sainte Chapelle et bon catholique. Rien donc, historiquement, n'explique le rôle que va lui faire jouer Rabelais.

Quoi qu'il en soit, ce poète, nous dit Pantagruel, avait, en secondes noces, épousé la grand Gore, ou la grande Truie. Ce nom qui avait été donné autrefois par le peuple à la reine Isabelle de Bavière, femme du roi Charles VI l'insensé, pourrait bien être une allusion à la doctrine épicurienne, dont Horace compare les disciples à des porcs. — [Je suis, dit-il, *Epicuri de grege porcus.*] — Quand Panurge et frère Jean arrivèrent auprès du moribond, il

leur déclara qu'il venait de faire une exécution; il avait chassé loin de son lit un tas de pestilentes bêtes noires, guares [en bas normand: vares, couleur noisette], fauves, blanches, cendrées, grivelées [tachetées comme les grives], qui ne voulaient pas le laisser mourir à son aise. Les unes le piquaient perfidement, les autres s'accrochaient à lui à la façon des harpies, les autres l'importunaient comme des frêlons; toutes insatiables de son sang ou de ses biens, l'empêchaient de penser à Dieu, et l'arrachaient à la contemplation du bien, de la félicité que Dieu a préparée à ses élus dans l'autre vie à l'état d'immortalité.

Ces pestilentes et avides bêtes que le poète avait chassées, ne sont évidemment que les moines venus pour épier les dernières heures du mourant afin de se faire léguer sa fortune. Mais, pour avoir l'audace d'écarter les moines de son lit mortuaire, il fallait une certaine dose d'incrédulité, et ceci confirme l'explication que nous avons donnée de la grand Gore par la doctrine épicurienne. Raminagrobis, du reste, pour se passer de moines à l'article de la mort, n'est nullement un incrédule, il exprime sa confiance en Dieu et sa croyance à une âme immortelle. Cela n'est pas conforme à la doctrine d'Epicure, mais ce qui y est conforme, c'est l'absence de toute crainte à l'approche de la mort, et le désir de passer tranquillement et loin des importuns de vie à trépas.

C'est, en effet, la prière que Raminagrobis fait à Panurge et à ses amis. «Ne suivez pas l'exemple de ces bêtes importunes, leur dit-il, ne me molestez pas, et laissez-moi en silence, je vous prie.»

Montrer un homme estimable, un honnête homme qui, au moment de mourir, refuse tous les intermédiaires entre Dieu et lui-même, prétendant que ces intermédiaires le distraient des saintes pensées qui doivent l'occuper, c'était là assurément une grande audace à Rabelais; aussi s'empresse-t-il de l'atténuer, de l'étouffer pour ainsi dire, sous les protestations de Panurge, vaurien, filou, débauché, mais excellent catholique; audacieux violateur de la morale, mais respectueux pour toutes les superstitions.

Panurge sort, effrayé, de la chambre de Raminagrobis. «Je crois, pardieu, qu'il est hérétique, s'écrie-t-il. Il médit des bons pères mendiants, cordeliers et jacobins, qui sont les deux hémisphères de la chrétienté. Et les capucins, les minimes, pourquoi en dire du mal? Ne sont-ils pas assez malheureux d'être condamnés au poisson toute l'année? Médire de ces bons piliers de l'église, comme ils s'appellent! Il sera damné comme un serpent; son asne [âme] ira à mille pannerées de diables.»

— Pourquoi supposez-vous, dit Epistémon, qu'il veut désigner les moines? Pourquoi ne parlerait-il pas des puces, punaises, cirons, mouches, cousins et autres bêtes de ce genre, qui sont noires, fauves, cendrées, tannées, basanées et également importunes aux sains et aux malades? Il faut toujours interpréter toutes choses à bien.»

Panurge insiste, et répète que son asne va s'en aller chez les diables au lieu le plus puant de l'enfer. Il songe cependant un moment à retourner auprès de lui pour l'exhorter à demander, à sa dernière heure, pardon auxdits béats pères, présents ou absents. On prendra acte de ses paroles pour em-

pêcher qu'il ne soit déclaré hérétique après sa mort; on pourra aussi l'engager à faire quelques legs aux moines pour messes, obits et anniversaires, afin qu'au jour de son trépas, ils aient tous quintuple pitance et que le grand flacon plein du meilleur vin, trotte par les tables et passe des lais et briffaulx aux prêtres et aux clercs, des novices aux profès. Il aura alors pardon de Dieu.

Mais un moment après, Panurge se ravise et déclare qu'il ne retournera point chez Raminagrobis. La maison doit être déjà toute pleine de diables. Les diables pourraient s'y tromper; s'ils l'allaient prendre, lui, Panurge, pour le poète ennemi des moines!

Une discussion s'engage à ce sujet entre Panurge et frère Jean. Panurge est d'autant moins rassuré qu'il n'y a pas dans sa bourse une seule monnaie marquée d'une croix qui pût le faire respecter du démon. Frère Jean, au contraire, a son épée, et les diables en ont peur. C'est avec son épée qu'Enée, dans sa descente aux enfers, écartait les diables. Un coup d'épée ne les tue pas, mais ils crient quand ils en reçoivent un. Si, dans les batailles, on entend un tel tapage, c'est qu'outre les cris des blessés, il y a encore les cris des diables, qui, venus pour recueillir les asnes [lisez: les âmes] des morts, reçoivent des coups qui ne leur sont pas destinés.

Cette équivoque «l'asne pour l'âme» se trouve répétée plusieurs fois dans ce chapitre. On le reprocha à Rabelais; il prétendit que c'était une faute d'impression, mais nous ne sommes pas obligés de le croire. Au reste, cette équivoque se trouve chez plusieurs auteurs comiques du XVIe siècle. Béroalde de Verville entre autres, un chanoine aussi, mais

franchement libertin, celui-là, manque rarement de faire cette confusion ; il imprime presque partout «l'asne» au lieu de «l'âme.»

VII.

Panurge et ses amis examinent enfin la réponse que le poète a pris la peine de leur écrire. C'est un rondel, qui figure en effet dans les Œuvres de Guillaume Crétin, et se termine par les vers suivants :

Jeunez, prenez double repas,
Defaites ce qu'estoit refait,
Refaites ce qu'estoit defait,
Souhaitez-lui vie et trepas,
Prenez la, ne la prenez pas.

Ces conseils contradictoires, formulés en mauvais vers, prouvent que le poète en mourant n'a pas eu de révélation anticipée de l'avenir. C'est tout ce que Rabelais veut établir ici. L'auteur s'attarde souvent en chemin, mais la démonstration se poursuit à travers les sinuosités de la route.

Panurge a lu dans un traité de Plutarque (*De la face qui apparaist dans le rond de la lune)* que Saturne, détrôné, a été relégué par son père dans une île, l'île d'Ogygie, vaste terre qui se trouve dans la mer septentrionale, et où l'on se rend par Saint-Malo, — et que là, le vieux dieu rend des oracles et prédit l'avenir. On est toujours sûr de le trouver, attendu qu'il est attaché par de belles chaînes d'or, dans une roche d'or, et nourri par des oiseaux merveilleux, — peut-être, ajoute Panurge, les mêmes corbeaux qui apportaient autrefois du pain à l'ermite Paul dans le désert. Quoique éloigné de l'Olympe, Saturne n'ignore rien de ce qui doit arriver. « Les

Parces rien ne filent, Jupiter rien ne pourpense et délibère que le bon père en dormant ne cognoisse. » Panurge propose à Epistémon de demander au roi la permission de faire ce voyage pour consulter le Dieu sur la question qui l'occupe. Epistémon l'en détourne. « C'est abus trop évident, lui dit-il, et fable trop fabuleuse. »

Les commentateurs de l'édition *variorum* ont voulu trouver ici une finesse. Saturne, enchaîné dans un rocher d'or, représente pour eux le pape et l'église romaine. C'est trop raffiner évidemment. Rabelais, dans son énumération des moyens de savoir l'avenir, a tenu à mentionner tous ceux que lui fournissait la littérature classique. Il n'y a rien de plus à chercher ici. Ce qui nous semble plus probable, c'est que Heine avait dans l'esprit ce passage de Rabelais lorsqu'il s'est amusé à nous montrer les dieux de l'antiquité transformés par la tradition populaire : Mercure, devenu un négociant hollandais, et Jupiter vieilli, habitant, en compagnie de son aigle et de la chèvre Amalthée, sa nourrice, une des îles de la mer Glaciale, l'île des Lapins, espérant toujours, comme un autre exilé fameux, qu'on viendra quelque jour le chercher pour lui rendre

Le trône du monde perdu,

et, en attendant, vendant aux pêcheurs égarés dans ces parages la peau des lapins qu'il a tués dans l'année (*Les Dieux en exil*).

Epistémon conseille à Panurge, au lieu d'entreprendre ce voyage à l'île fabuleuse d'Ogygie, d'aller consulter un astrologue qui demeure dans le voisinage, à l'île Bouchard, près de Chinon, le célèbre Her Trippa.

VIII.

On est à peu près d'accord pour voir dans ce personnage Corneille Agrippa, né à Cologne et mort à Lyon, médecin, astrologue, professeur, qui a composé entre autres un traité curieux sur l'Incertitude et la Vanité des sciences (*De incertitudine et vanitate scientiarum*), traduit dans la plupart des langues. L'auteur cherche à établir, dans ce livre, qu'il n'y a rien de plus pernicieux que les sciences et les arts pour la vie et le salut des hommes. Il refusa la place de médecin de la reine Louise de Savoie, mère de François Iᵉʳ, et accepta les mêmes fonctions auprès de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas; il avait refusé la première place parce que la reine voulait le faire en même temps son astrologue. Il pratiquait l'astrologie cependant, et il a laissé divers traités sur les sciences occultes, mais il redoutait probablement un poste officiel qui lui eût imposé une trop grande responsabilité. Savant nomade, nous le voyons successivement professer en France, en Hollande, en Allemagne, l'hébreu, la philosophie, la théologie, la médecine. Né en 1486, il mourut en 1533 ou 1534, longtemps par conséquent avant que Rabelais songeât à le faire figurer dans son livre, si tant est qu'il y ait songé.

Panurge suit le conseil qu'on lui donne et va trouver Her Trippa, en compagnie de ses amis Jean et Epistémon. Panurge débute par faire divers présents à l'astrologue. Celui-ci lui examine tour à tour le visage et les mains, et lui prédit que sa femme le trompera. Il lui demande ensuite le thème de sa nativité, c'est-à-dire la situation des planètes et des

étoiles dans le ciel au moment de sa naissance. Ce thème, qui rapproche des signes du zodiaque où figurent des animaux à cornes : le Bélier, le Taureau, le Capricorne, est de mauvais présage pour Panurge, s'il se marie. Il y a plus loin diverses planètes, entre autres Jupiter, Saturne, Mercure, qui forment un quadrilatère : mauvais signe encore.

Panurge n'est pas satisfait. L'astrologue énumère divers moyens par lesquels il peut lui prouver que sa femme le trompera. Il lui propose de chercher l'avenir par la pyromantie [divination par le feu], par l'aéromantie [divination par les vapeurs de l'air], par l'hydromantie [par la réflexion de l'image dans l'eau], par catoptromantie [en regardant dans un miroir], par carcinomantie [à l'aide d'un crible suspendu, qui tourne à droite ou à gauche], par alphitomantie [par la farine d'orge], comme l'indique Théocrite dans sa *Pharmaceutrie*, par aleuromantie [en mêlant du froment avec de la farine], par astragalomantie [à l'aide d'osselets], par tyromantie [à l'aide du fromage], par gyromantie [en faisant tournoyer des cercles], par sternomantie [par l'examen de la poitrine], par libanomantie [au moyen de la fumée d'encens], par gastromantie [à l'aide d'un ventriloque], par céphaléonomantie [en faisant rôtir la tête d'un âne sur des charbons ardents], par ciromantie [en faisant fondre de la cire dans de l'eau], par capnomantie [par la fumée des graines de pavot et de sésame, jetées sur des charbons enflammés], par axinomantie [à l'aide d'une cognée qu'on jette loin de soi], par onymantie [avec de l'huile et de la cire], par téphramantie [à l'aide de la cendre qui s'élève], par botanomantie [à l'aide de feuilles de sauge], par sycomantie [par les

feuilles de figuier], par ichthyomantie [par les poissons], par choéromantie [par la vessie de pourceau], par cléromantie [par la fève, comme à la fête des rois], par anthropomantie [par l'inspection des entrailles humaines], par stichomantie sibylline [par les vers des sibylles], par onomatomantie [par les lettres du nom], par alectryomantie [en mettant des graines sur chacune des lettres de l'alphabet, et en regardant celles qu'un coq, qu'on fait venir, mangera les premières], par aruspicine et extispicine [examen des entrailles des victimes], par le vol des oiseaux, le chant des oiseaux, des canards en particulier, ou bien par nécromantie, en évoquant tel ou tel mort que l'on veut interroger.

Panurge, pendant cette énumération, donne de fréquents témoignages d'impatience. Il suggère, à Her Trippa cinq ou six modes de divination qu'il a oubliés, sans épuiser la matière toutefois. Ainsi il oublie la rabdomantie ou l'art de découvrir les sources en faisant tourner une baguette de coudrier connue sous le nom de *verge d'Aaron*, la bélénomantie ou l'art de deviner l'issue d'une entreprise en lançant au hasard certaines flèches préparées, divination pratiquée fréquemment chez les Chaldéens et mentionnée dans la Bible, et quantité d'autres. La liste complète des présages usités chez les différents peuples, a été tentée plus d'une fois sans pouvoir jamais devenir complète. Panurge finit par envoyer « au diable » le sorcier et regrette d'avoir perdu son temps dans « la tanière de ce diable enjuponné ».

Ainsi l'astrologie et les présages n'ont rien appris à Panurge. De désespoir, il adresse à son compagnon

frère Jean des Entommeures. C'est alors que les deux amis se mettent à écouter les cloches; leur réponse — nous le savons — n'est pas plus satisfaisante que celle des autres oracles.

IX.

Au retour, nos trois personnages racontent à Pantagruel, qui ne les a pas accompagnés, le succès ou plutôt l'insuccès de leur mission. «Tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons, dit Pantagruel, se compose de trois choses: l'âme, le corps et les biens. Le théologien s'occupe de notre âme, le médecin de notre corps, le jurisconsulte de nos biens. Consultons un théologien, un médecin et un jurisconsulte.» — Il fut décidé, malgré les objections de Panurge, qu'on inviterait à dîner, pour le dimanche suivant, le théologien Hippothadée — dans lequel on a cru voir le confesseur de Louis XII, — le médecin Rondibilis — dans lequel on voit Guillaume Rondelet, savant médecin du temps, — le légiste Bridoye, qui est devenu le Brid'oison de Beaumarchais, — en y adjoignant le philosophe Trouillegan, dont Molière s'est souvenu.

Les personnages convoqués arrivent. On se met à table. Au second service, Panurge pose la fameuse question: «Dois-je me marier?»

— «Si vous éprouvez le désir et le besoin de vous marier, mariez-vous, dit le théologien. — C'est parler cela, dit Panurge. Je me marierai donc, je vous convie à mes noces. Corps de geline [de poule], nous ferons chère lie; vous aurez de la livrée des noces, et nous mangerons de l'oie, que ma femme ne rôtira point. — Panurge fait allusion à une phrase bien

connue de la farce de Pathelin. — Encore vous prierai-je de mener la première danse des jeunes filles, s'il vous plaît me faire tant de bien et d'honneur — à charge de revanche.

«Reste un petit scrupule. Ma femme ne me trompera-t-elle point? — Non, mon ami, s'il plaît à Dieu. — Ah, s'il plait à Dieu! Vous me renvoyez aux conditionnelles, qui, en dialectique, permettent toutes les contradictions. Si mon mulet transalpin volait, mon mulet transalpin aurait des ailes. Vous me remettez au conseil privé de Dieu, en la chambre de ses menus plaisirs. Où prenez-vous le chemin pour y aller, vous autres Français? Monsieur notre père, je crois que ce sera mieux pour vous de ne pas venir à mes noces. Le bruit et le triballement des gens de noces vous rompraient tout le testament, [c'est-à-dire la tête et l'esprit: *testa* et *mens*.] — Vous aimez le repos, le silence, la solitude. Et puis vous dansez mal et seriez honteux [intimidé] en menant le premier bal. Je vous enverrai du rillé [porc grillé] dans votre chambre, et de la livrée nuptiale aussi. Vous boirez à nous, s'il vous plaît.»

La plaisanterie de Rabelais diffère notablement de la nôtre: quand il a trouvé une veine plaisante, il la creuse, il l'épuise. Nous insistons moins aujourd'hui, et notre esprit aime à passer d'un point à un autre, à tout indiquer rapidement sans rien approfondir; c'était tout le contraire au XVIe siècle, et même au XVIIe. Voyez Molière. Nos paysans ont conservé cette manière de plaisanter. En écoutant Panurge, et Rabelais en général, il me semble entendre un écho des plaisanteries qui ont bercé mon enfance.

Hippothadée s'explique : «Dieu n'a pas de caprices, et vous n'avez pas besoin pour connaître sa volonté de consulter son conseil privé et de voyager en la chambre de ses très saints plaisirs. Votre femme ne vous trompera pas, si vous la prenez instruite en vertus et honnêteté, aimant et croyant Dieu, — si de votre côté, vous l'entretenez en bonne amitié conjugale et lui montrez le bon exemple. Le miroir le plus parfait n'est pas celui qui est le plus orné de dorures et de pierreries, mais celui qui réfléchit le plus fidèlement les images ; de même, la femme la plus estimable n'est pas celle qui sera riche, élégante, extraicte de noble race, mais celle qui s'efforcera de se former en bonne grâce et de se conformer aux mœurs de son mari. La lune ne prend lumière ni de Mercure, ni de Mars, ni d'aucune autre planète ou étoile qui soit au ciel, elle n'en reçoit que du soleil. Soyez le soleil de votre femme, et vous ferez bon ménage.»

Ce ne sont pas des conseils que Panurge demande, c'est l'avenir qu'il veut savoir, et le théologien ne le lui dit pas. — «Vous voulez donc, lui dit-il, en filant les poils de sa barbe, que j'épouse la femme forte décrite par Salomon ? Elle est morte assurément. Je ne la vis jamais, que je sache, Dieu me pardonne. Grand merci, toutefois, mon père. Mangez ce morceau de massepain, cela vous aidera à faire digestion ; puis vous boirez une coupe d'hypocras clairet, c'est salubre et stomachique.»

X.

C'est le tour du médecin Rondibilis. Son allocution occupe plusieurs chapitres.

Il commence par indiquer à Panurge les moyens de se distraire de sa préoccupation matrimoniale. Boire du vin modérément, prendre au besoin quelques drogues calmantes, mais surtout donner de l'activité à son esprit, s'occuper sérieusement de travaux et d'affaires, étudier; s'il se passionne pour l'étude, il oubliera bientôt toute autre pensée, tant l'étude peut devenir attrayante et absorbante. Pallas et les Muses sont vierges, — et ici il lui fait le charmant éloge de l'étude que nous avons inséré dans la Biographie (I, p. 43).

Panurge a beaucoup étudié et il doit connaître les agréments et les entraînements de l'étude. Ces conseils lui sont inutiles. Il veut se marier.

— Mariez-vous alors, lui dit Rondibilis, et invitez-moi à vos noces avec ma femme et mes amis.

— Cela va sans dire, répond Panurge, mais il reste un petit point à vider. Vous avez vu sur l'étendard de Rome quatre lettres: S. P. Q. R., Si Peu Que Rien. [C'est ainsi qu'il traduit: *Senatus populusque romanus*; V. Hugo ne fait pas autrement: *Festina lente*, festine lentement : *Numero Deus impare gaudet*, le numero deux se réjouit d'être impair, etc. —] Et Panurge pose l'éternelle question: Ne sera-t-il pas trompé par sa femme ? Rondibilis répond que tout homme qui se marie s'expose à l'être. Mais il indique les moyens d'éviter ce malheur, et il les donne sous la forme d'un apologue.

Jupiter fit un jour l'état de sa maison et le calendrier de tous ses dieux et déesses; il assigna à chacun ses saisons et ses fêtes, régla les oracles, les voyages, les sacrifices.—Ici Panurge interrompt le médecin pour raconter l'histoire d'un évêque contemporain:

« Le noble pontife aimait le vin, dit-il, comme fait tout homme de bien, et il s'occupait tout spécialement du soin de sa vigne; or, pendant plusieurs années, il vit les bourgeons lamentablement gâtés par les gelées, bruines, frimas, verglas, froidures et calamités, qui arrivèrent précisément aux jours de St Georges, de St Marc, de St Vital, de St Eutrope et de St Philippe, de Sainte Croix, de l'Ascension — et autres fêtes qui surviennent pendant que le soleil passe sous le signe du Taureau. Il lui vint à l'esprit que c'étaient ces saints-là, qui, ayant le jour de leur fête, la liberté de faire ce qu'ils voulaient, en usaient pour grêler, geler et gâter les bourgeons. Il proposa de transférer leurs fêtes en hiver entre Noël et la Typhaine, mère des trois Rois — c'est le nom qu'il donnait à l'Epiphanie — parce qu'alors ils pourraient grêler et geler tout à leur aise, sans que personne eût à en souffrir. A leur place, au printemps, on aurait mis St Christophe, St Jean décollé, Ste Madeleine, Ste Anne, St Dominique, St Laurent, et même la Mi-Août, saints paisibles, qui ne gèlent jamais et font au contraire gagner beaucoup d'argent aux fabricants de boissons rafraichissantes.»

— Jupiter, reprend Rondibilis, distribua les divinités assez convenablement et n'oublia pas de mettre Bacchus — ou Dyonisius — ou Denis, comme vous l'appelez, en octobre, à l'époque des vendanges. Mais il oublia un dieu qui joue un grand rôle dans le monde, c'est celui qui préside à l'infidélité des femmes. Le susdit dieu était alors retenu à Paris, au Palais, pour un procès célèbre, dans lequel il était intervenu. Quand il songea à réclamer, il était trop tard, tous les jours étaient distribués; le dieu

de l'infidélité insista tellement que Jupiter finit par l'inscrire sur le calendrier, mais comme il n'y avait pas de place vacante, sa fête fut fixée au même jour que celle de la Jalousie. Jupiter décida que les deux fêtes devraient être célébrées ensemble; les maris curieux d'obtenir la bienveillance et les faveurs du Dieu devraient commencer par honorer et fêter la déesse, comme elle aime à être fêtée, c'est-à-dire par les soupçons, la défiance, le guet et l'espionnage du mari sur la femme. Ceux qui ne feraient aucun sacrifice à la déesse, le dieu ne devait leur accorder aucune faveur ni tenir compte d'eux; jamais il n'entrerait en leurs maisons, jamais ne hanterait leurs compagnies, quelques invocations qu'ils lui fissent,— mais les laisserait éternellement pourrir seuls avec leurs femmes et sans rival aucun, et les refuirait sempiternellement comme gens hérétiques et sacriléges, ainsi qu'en usent les autres dieux envers ceux qui ne les honorent duement, Bacchus, envers les vignerons, Cérès envers les laboureurs, Pomone envers les fruitiers, Neptune envers les nautonniers, Vulcain envers les forgerons, etc. Mais il fut fait promesse infaillible à ceux qui, comme je l'ai dit, chômeraient sa fête, cesseraient toute entreprise, et négligeraient leurs propres affaires pour épier leurs femmes, les resserrer et les maltraiter par jalousie; il serait continuellement favorable, les aimerait, les fréquenterait, serait jour et nuit en leurs maisons et ne seraient jamais privés de sa présence. J'ai dit. »

XI.

Le joli apologue de la Jalousie rapporté par Bon-

dibilis n'est pas de l'invention de Rabelais. Il en a trouvé l'idée dans Plutarque, mais il l'a appliqué au mariage, et a attribué à la Jalousie ce que l'écrivain grec attribue au Deuil. On sera peut-être bien aise de trouver ici ce passage de Plutarque. Nous citons toujours la version d'Amyot[1] :

On lit qu'un ancien philosophe s'en alla un jour visiter la reine Arsinoé, laquelle demenoit deuil et lamentoit un sien fils qui luy estoit decedé, et luy fit un tel conte :

Du temps que le grand Dieu Jupiter distribuait ses honeurs et dignitez aux petits Dieux et demi-Dieux, le Deuil ne s'y trouva pas d'avanture present avec les autres ; mais après que toute distribution fut faite, il y arriva et demanda à Jupiter sa part des honeurs aussi bien comme les autres. Jupiter se trouva bien empesché, pour avoir jà tout employé et donné aux autres ; parquoy n'ayant autre chose que luy bailler, il lui bailla l'honeur qu'on fait aux trespassez, ce sont les larmes et les regrets. Or tout ainsi comme les autres demons et petits Dieux aiment ceux qui les honorent, aussi fait le Deuil. Parquoy si tu le meprises, Dame, il ne retournera jamais chez toi ; mais si tu le sers et honores diligemment des honeurs et prerogatives qui lui ont esté données, qui sont regrets, larmes et lamentations, il t'aimera bien et t'envoyra toujours de quoi le servir et honorer continuellement.

Ce conte est très ingénieux dans l'original, mais l'application qu'en fait Rondibilis est plus ingénieuse encore.

XII.

Ha ! ha ! dit Carpalim en riant, c'est là un excellent remède, et j'y crois. Le naturel des femmes est tel qu'elles ne désirent rien avec tant d'ardeur que ce qui leur est défendu. — C'est vrai, dit le théologien, quel est le premier mot que le tentateur dit à Ève ?

[1] Consolation envoyée à Apollonius sur la mort de son fils. *Œuvres morales*, I, p. 805.

il lui parle de la défense de manger du fruit de l'arbre de tout savoir, comme s'il eût voulu dire : Cela t'est défendu, donc tu dois le faire, autrement tu ne serais pas femme. »

A propos du fruit défendu et de la curiosité des femmes, Ponocrates fait un conte qui a été très souvent répété depuis, mais que Rabelais n'a pas inventé, non plus que beaucoup d'autres qui ornent son livre. Celui-ci figure dans plusieurs sermons prêchés au moyen-âge.

«J'ai ouï conter que le pape Jean XXII passant un jour par le couvent de Fontevrault, fut prié par l'abbesse et des mères discrètes de leur accorder la permission de se confesser les unes aux autres, disant qu'il y a certains péchés qu'il est difficile de dire à des hommes. et qu'il serait meilleur sous tous les rapports de ne les confier qu'à des femmes, sous le sceau de la confession. — Il n'y a rien, dit le pape, que je ne sois disposé à faire pour vous, mais j'y vois une difficulté, c'est que la confession doit être tenue secrète. Seriez-vous capable d'accomplir cette condition ? — Parfaitement, dirent-elles, et mieux que les hommes. Au jour propre, le saint père leur donna en garde une boîte dans laquelle il avait fait mettre une petite linotte, les priant doucement de la serrer en quelque lieu sûr et secret, leur promettant, foi de pape, de leur accorder ce que portait leur requête, si elles gardaient la boîte secrète, et leur faisant défense rigoureuse de l'ouvrir d'une façon quelconque, sous peine de censure ecclésiastique et d'excommunication éternelle. La défense ne fut pas sitôt faite, qu'elles grillaient en leur entendement d'ardeur de voir ce qui était dans la boîte,

et il leur tardait que le pape fût hors de la port pour y regarder. Le saint père, après leur avoir dor né sa bénédiction, se retira. Il n'avait pas fait tro pas hors de l'abbaye que ces bonnes dames accou rurent pour ouvrir la boîte défendue et voir c qu'elle contenait. Le lendemain le pape vint et elle s'attendaient à recevoir l'indult; mais avant d'e parler, il commanda qu'on lui apportât sa boîte Elle lui fut apportée, seulement l'oiseau n'y était plus — Vous voyez bien, leur dit-il, qu'il vous sera impos sible de garder le secret de la confession puisque vous n'avez pu vous tenir pendant un jour de chercher le secret d'une boîte que je vous avais tant recommandée. »

Cette historiette a été souvent reproduite, en prose et en vers. Une des plus jolies rédactions est celle de Grécourt: *La Linotte de Jean XXII.* Grécourt s'amuse à décrire l'agitation des nonnes après le départ du pape :

On dormit peu; le lendemain l'office,
Comme on peut croire, alla tout de travers.
Peut-on suffire à tant de soins divers?...
Ah! dit l'abbesse à la gent attroupée,
Le pape joue à nous faire sécher,
Quel grand secret a-t-il à nous cacher?...
Il fait vraiment un grand honneur aux nonnes!
Pour nous venger, ouvrons; qui le dira?
Comme elle était, on la refermera.

Il sortit de la boîte une linotte,

Qui tout à coup prit son vol au plafond,
Fit en sifflant trois rondes autour d'elles,
Puis, par un trou, s'enfuit à tire d'ailes.

Le pape arrive et, trouvant la boîte vide, dit aux

[1] *Œuvres diverses de M. de Grécourt,* éd. Cazin, I, p. 56.

religieuses que leur indult s'est envolé avec l'oiseau.

Tant mieux, reprit tout bas une nonnain,
Je n'étais pas pour la métamorphose,
Un confesseur est toujours quelque chose.

Epistémon appuie cette anecdote par l'analyse de la farce de la *Femme muette*, jouée autrefois à Montpellier par Rabelais et ses amis. (Voir I., p. 66.)

XIII.

Revenons à nos moutons, fit Panurge. Ainsi votre avis est, dit-il à Rondibilis, que je me marie sans me préoccuper si je serai ou non trompé par ma femme. C'est à merveille, mais je crois qu'au jour de mes noces vous serez empêché ailleurs par vos pratiques ; ne vous dérangez pas ; — je vous enverrai du rillé à votre maison et vous serez toujours notre ami.

Puis il s'approcha de lui et lui mit dans la main, sans mot dire, quatre nobles à la rose — (quatre pièces de cinq francs). — Rondibilis les prit très bien, puis il lui dit en effroi et comme indigné : « Hé, hé, Monsieur, il ne fallait rien. Grand merci, toutefois. De méchantes gens, jamais je ne prends rien ; mais des gens de bien, je ne refuse jamais. Je suis toujours à votre commandement. — En payant, dit Panurge. — Cela s'entend, répondit Rondibilis.

Ce dernier trait a été souvent imité. On lit dans Régnier :

Si j'eusse étudié
Gallien, Hippocrate,
je pourrais
former une ordonnance,

Contrefaire l'honnête, et quand viendrait au point,
Dire, en serrant la main, dame ! il n'en fallait point.
(*Satyre* IV, 60).

Et dans Molière, le *Médecin malgré lui*, acte II, scène IX :

Géronte. Attendez un peu, s'il vous plaît. — *Sganarelle.* Que voulez-vous faire ? - Vous donner de l'argent, monsieur. — *Sganarelle, tendant sa main derrière son dos pendant que Géronte ouvre sa bourse.* Je n'en prendrai pas, monsieur. — Monsieur. — Point du tout. — Un petit moment. — En aucune façon. — De grâce. — Vous vous moquez. — Voilà qui est fait. - Je n'en ferai rien. — Hé ! — Ce n'est pas l'argent qui me fait agir. - Je le crois. — *Sganarelle, le pesant :* Cela est-il de poids ? — Oui monsieur. — Je ne suis pas un médecin mercenaire. — Je le sais bien. — L'intérêt ne me gouverne pas. — Je n'ai pas cette pensée.

Rabelais avait pu prendre ce détail dans Folengo, qui dit, dans son latin macaronique :

Mox trahit extra
Torchollam [poche] septem quartos, quos præbuit illi ;
Cingar eos tollit medicorum more non rogantium.

XIV.

Le philosophe seul n'a pas été interrogé.

— C'est à votre tour d'opiner, dit Pantagruel à Trouillogan. Panurge doit-il se marier, oui ou non ? — Tous les deux. — Que me dites-vous ? — Ce que vous avez ouï. — Me dois-je marier ou non ? — Ni l'un ni l'autre.

Ici Gargantua entre, précédé de son petit chien. L'auteur nous a dit, au livre II, que le père de Pantagruel avait été transporté au pays des fées par la fée Morgue, comme le furent autrefois « Enoch et Hélye. » Cette expression était de nature à nous faire croire que Gargantua avait passé de vie à trépas, car on ne sache pas qu'Enoch et Hélye aient

jamais reparu sur la terre depuis leur disparition constatée dans les livres saints. Il faut croire que Gargantua avait été plus heureux, puisque nous le voyons ici apparaître tout à coup au milieu de l'assemblée, ni plus ni moins que s'il n'avait jamais quitté le pays, et que nous le verrons quelques chapitres plus loin écrire à son fils plusieurs lettres intéressantes.— Chacun se leva pour le recevoir.

Mes bons amis, leur dit-il, faites-moi le plaisir, je vous en prie, de ne pas quitter votre place et de continuer vos propos. Apportez-moi une chaise à ce bout de table. Donnez-moi que je boive à toute la compagnie. Sur quel propos étiez-vous ?

On lui explique où l'on en est et Panurge s'adresse de nouveau à Trouillegan :

— Or ça, de par Dieu! dois-je me marier?
— Il y a de l'apparence.
— Et si je ne me marie point ?
— Je n'y vois inconvénient aucun.
— Si je me marie, m'en trouverai-je bien ?
— Selon la rencontre.
— Mais que dois-je faire? — Ce que vous voudrez.
— Si ma femme est sage et chaste, je ne serai jamais trompé.
— Vous me semblez parler juste.
— Sera-t-elle sage et chaste ?
— J'en doute.
— Vous ne l'avez jamais vue?
— Pas que je sache.
— Pourquoi doutez-vous d'une chose que vous ne connaissez pas ?
— Pour cause.
— Et si vous la connaissiez ?
— Encore plus.

Ici la patience échappe à Panurge. Il appelle un page: «Page, mon mignon, lui dit-il, prends mon

bonnet, je te le donne, sauve les lunettes, et va en la basse-cour jurer une petite demi-heure pour moi. Je jurerai pour toi quand tu le voudras.»

Cette idée de faire jurer un autre à sa place pour tâcher de prendre patience est trop plaisante pour n'avoir pas été imitée. Nous la trouvons plus d'une fois dans le théâtre comique.

La conversation dure longtemps sur ce ton. Panurge interrogeant, Trouillegan répondant tour à tour oui et non. Panurge perd toute patience à la fin et jure. — Quant à Gargantua, il se lève : «Loué soit le bon Dieu de toutes choses. A ce que je vois, le monde est devenu beau fils depuis ma connaissance première. On peut prendre les lions par la crinière, les buffles par le museau, les bœufs par les cornes, le loup par la queue, les chèvres par la barbe, les oiseaux par le pied, mais ces philosophes ne seront jamais pris par les paroles. »

Rabelais a tiré de Lucien l'idée de cette scène. On trouve à la fin des *Sectes à l'encan* le dialogue suivant entre un philosophe sceptique, vendu comme esclave, et celui qui vient d'en faire l'acquisition:

— T'ai-je acheté ? — Je n'en sais rien. — Cela est sûr pourtant, je t'ai acheté et je t'ai payé. — Je m'abstiens et ne décide pas la question. — Malgré cela, suis-moi, car tu es mon esclave. — Qui sait si tu dis vrai ? — Le crieur, l'argent, le monde qui est ici. — Y a-t-il du monde ici ? — Je vais te conduire au moulin et te faire voir que je suis ton maître. — Je ne décide pas la question, etc.

Ces scènes comiques semblent singulièrement chargées; elles le sont en réalité ; cependant il n'y a ici qu'un de ces simples grossissements de la vérité que se permet la comédie. Demandez aux phi-

[1] Œuvres de Lucien. Tome I, p. 213.

losophes sceptiques la solution d'une question d'un caractère un peu élevé, ils vous répondront : Que sais-je ? C'était la devise de Montaigne, et il y est resté fidèle. L'auteur des *Essais* est un charmant causeur; il est prêt à discuter toutes les questions avec vous, en semant à flots les traits d'esprit, les recherches de l'érudition, les anecdotes piquantes ou instructives. En fermant le livre, vous êtes enchanté de votre interlocuteur; mais que vous a-t-il enseigné? Il a fait passer devant vos yeux les raisons qui militent pour telle ou telle opinion, mais il n'a oublié aucune des raisons qui militent contre; il vous a éclairé sans doute, mais si vous attendiez de lui une réponse précise, vous avez été trompé dans votre espérance. Tout au plus vous a-t-il donné un conseil indirect et enveloppé.

Or, c'est une réponse précise que réclame Panurge. Cette réponse, la philosophie ne la lui donne pas, non plus que la médecine, non plus que la théologie. Les trois sciences se déclarent également incompétentes quand il s'agit de prédire l'avenir.

XV.

Ce serait maintenant au jurisconsulte à formuler son avis, mais il ne s'est pas présenté. Nous en saurons la raison plus tard. En attendant, achevons l'histoire des consultations de Panurge.

Pantagruel, le voyant pensif, lui dit : « Vous avez consulté tous les sages sur le sujet qui vous préoccupe. Je vous conseille, pour n'oublier personne, de consulter un fou. Les fous ont quelquefois du bon. »

Un sot quelquefois ouvre un avis important,

a dit Boileau, traduisant l'adage latin :

Sæpe etiam stultus fuit opportuna locutus.

«Je vous en citerai un exemple, poursuit Pantagruel.

« Un porteballe s'était arrêté près de la boutique d'un rôtisseur et mangeait son pain à la fumée du rôti. Le marchand le laissa faire, mais, quand le repas fut fini, il demanda à être payé. Le porte balle se récria. Joan, fou du roi, passait en ce moment : on le fit juge du différend. Il demanda au gueux une pièce d'argent ; celui-ci la lui donna. Joan la pesa, la fit sonner, l'examina minutieusement ; la foule le suivait d'un œil attentif, le rôtisseur attendait toujours. Le fou, prenant alors un air solennel, dit : « Les parties sont quittes : le rôtisseur a fourni au porteballe la fumée de ses mets, le porteballe a fait entendre au rôtisseur le son de son argent.»

Don César de Bazan a lu son Rabelais :

Souvent pauvre, amoureux, n'ayant rien sous la dent,
J'avise une cuisine au soupirail ardent,
D'où la vapeur des mets aux narines me monte ;
Je m'assieds là, j'y lis les billets doux du comte,
Et trompant l'estomac et le cœur tour à tour,
J'ai l'odeur du festin et l'ombre de l'amour.]

(*Ruy Blas*, I, 2.)

Panurge accueille l'idée de Pantagruel. On convient de consulter Triboulet, fou de François Ier, et tous deux se mettent à énumérer les qualités de Triboulet à la manière d'une litanie récitée par deux assistants.

Fou de nature, dit Pantagruel,
Fou seigneurial, répond Panurge ;
Fou jovial, — fou de haute gamme ;
Fou impérial, — fou papal.

Chacun des interlocuteurs parvient à rattacher

105 épithètes au nom du fou. Nos ancêtres paraissent s'être fort amusés de ces énumérations disposées en litanies, car Rabelais y revient souvent, sans grand intérêt pour nous.

On consulte donc Triboulet en lui apportant des présents appropriés à sa profession. On n'en peut tirer que trois mots. Pantagruel les interprète contre Panurge ; celui-ci les trouve favorables.

L'homme d'instinct n'a pas non plus répondu à la question des chercheurs ; on décide alors que l'on ira consulter l'oracle de la Dive Bouteille.

XVI.

On sait que Molière a porté sur le théâtre comique la grande consultation de Panurge. Sganarelle, dans le *Mariage forcé*, rencontre son ami Géronimo et le consulte pour savoir s'il doit se marier ; Géronimo, qui joue ici le rôle de Pantagruel, lui conseille d'abord de n'en rien faire ; mais le voyant décidé ou à peu près à passer outre, il lui dit de consulter deux docteurs fameux, ses voisins. L'un est un scolastique armé pour la dispute, à cheval sur les catégories et les raisonnements en *barbara* et en *baralipton* ; il l'écoute à peine, puis il lui offre de parler différentes langues, souvenir de la rencontre de Panurge et de Pantagruel. L'autre docteur est un sceptique, qui répond à peu près comme Trouillogan :

Sganarelle. — J'ai envie de me marier. — *Marphurius*. Je n'en sais rien. — Je vous le dis. — Il se peut faire. — La fille que je veux prendre est fort jeune et fort belle. — Il n'est pas impossible. — Ferai-je bien ou mal de l'épouser ? — L'un ou l'autre. — J'ai une grande inclination pour la fille. — Cela peut être. — Le père me l'a accordée. — Il se pourroit. —

Mais en l'épousant, je crains d'être trompé. — La chose est faisable. — Mais que feriez-vous si vous étiez à ma place ? — Je ne sais. — Que me conseillez-vous de faire ? — Ce qu'il vous plaira, etc.

Sganarelle, impatienté, finit par lui donner des coups de bâton.

Il aperçoit ensuite deux bohémiennes, et il leur pose aussi la question de Panurge : Dois-je me marier ?

Tu épouseras une femme gentille, une femme gentille — qui sera aimée et chérie de tout le monde — qui te fera beaucoup d'amis — qui fera venir l'abondance chez toi — qui te donnera une grande réputation. — Mais serai-je... *trompé ? — Trompé ? — trompé ?*

Les Bohémiennes chantent, dansent et s'enfuient sans répondre.

Ces diverses scènes relèvent directement de Rabelais.

XVII.

Un poète comique, un peu pâle, mais gracieux et facile, Colin d'Harleville, l'auteur de *M. de Crac* et du *Vieux Célibataire*, a rimé aussi une consultation matrimoniale qui procède de Rabelais. C'est un souvenir de Panurge consultant les cloches et surtout Pantagruel. Les réponses ne sont pas en écho, mais tous les vers masculins de la pièce sont sur une seule rime :

Je viens vous consulter, compère
Sur un point des plus délicats :
Je veux me marier, Lucas,
Me conseillez-vous de le faire ?
— Eh oui, mariez-vous, Colas.
— Si j'allais faire une sottise ?
Si, quand j'aurai sauté le pas,

J'en allais enrager tout bas?
Parlez-moi donc avec franchise.
— Eh bien, ne vous mariez pas.
— J'en ai cependant grande envie,
Mon amoureuse est si jolie!
C'est Babet, la fille à Thomas,
Morgué! je l'aime à la folie.
— Ah! ah! Mariez-vous, Colas.

Mais Colas a les mêmes appréhensions que Panurge:

— Oui, mais de ma femme peut-être
Un grivois lorgnant les appas...
[Des maris trompés je fais cas],
Mais pour rien je ne voudrais l'être.
— Oh! ne vous mariez donc pas.

C'est la phrase de Panurge: «J'aime bien les *maris trompés*, ils me semblent gens de bien et les hante volontiers; mais, pour mourir, je ne le voudrais être.»

Colas insiste. Il a froid dans son lit en hiver, il trouve que c'est triste de rester seul toute la nuit. — Mariez-vous, lui dit son ami.

— Mais si Babet de haut en bas
Me traite et fait le diable à quatre,
Moi qui n'aime pas les débats,
Je serai forcé de la battre.
— J'entends. Ne vous mariez pas.
— Aussi quel plaisir quand on baise
Deux ou trois marmots gros et gras
De sa façon!.. J'en mourrais d'aise.
— Allons, mariez-vous, Colas.
— Mais, si ma femme trop féconde
En mettait dix ou douze au monde,
Voici bien un autre embarras?
— Peste! ne vous mariez pas.
— Ecoutez donc, Lucas, j'espère
Que, quand je serai vieux et las
Ces enfants nourriront leur père.

— C'est vrai. Mariez-vous, Colas.
— Mais la mort, qui frappe à toute heure,
N'a qu'à me rendre veuf... hélas !
Compère, il faudra que j'en meure.
— Parbleu ! ne vous mariez pas.

C'est le dernier mot de Lucas. Colas se fâche contre le donneur d'avis, mais il en fait à sa tête :

Or ça, messieurs les avocats,
A loisir discutez le cas,
En attendant je me marie.

CHAPITRE XI.

LIVRE III. – PANTAGRUEL.

BRIDOYE, LE PANTAGRUÉLION, CLÉ DES DERNIERS LIVRES, LES VOYAGES A LA RECHERCHE DE L'INCONNU.

SOMMAIRE. I. LE JUGE BRIDOYE. — 1. Bridoye devant ses juges. — 2. Sa défense. — 3. Emploi des dés pour juger les procès. — 4. Il ne faut juger les procès qu'à leur maturité. — 5. Comment on fait mûrir les procès. — 6. Bridoye et Brid'oison. — 7. Indulgence de Pantagruel pour Bridoye.

8. Les mariages subreptices.

II. LE PANTAGRUÉLION. — 9. Description de cette plante. — 10. Ses vertus. — 11. Le lin et le bois incombustibles. — 12. Ce que le chanvre symbolise pour Rabelais.

III. EXPLICATIONS. Position du problème. — 13. Panurge veut-il se marier? — 14. Véritable sens des épreuves tentées et à tenter par lui. Clé des trois derniers livres.

IV. LES VOYAGES A LA RECHERCHE DE L'INCONNU. — 15. La soif des voyages. — 16. L'*Histoire véritable*. — 17. L'Ile des Heureux (Orphée). — 18. La recherche du Paradis terrestre: Alexandre, les trois Moines. — 19. Le voyage de St Brandan. — 20. L'île de St Brandan sur la carte.

I.

On nous a annoncé le juge Bridoye, mais nous ne l'avons pas vu paraître. On se rappelle en effet que quatre savants avaient été convoqués pour la consultation, un théologien, un légiste, un médecin et un philosophe. « Le Timée de Platon, dit Pantagruel compte ses invités au commencement de la réunion. Nous, au rebours, nous les compterons à la fin. Un, deux, trois. Où est le quatrième ? N'était-ce point notre ami Bridoye?

Epistémon répond qu'il s'est rendu à Fonsbêton, et qu'on lui a dit que Bridoye avait quitté le pays la veille : un huissier du parlement de Myrelingues en Myrelinguoys l'avait cité devant les sénateurs en raison d'une sentence qu'il avait rendue.

On chercherait vainement ces noms sur la carte ; le Myrelinguoys, c'est le pays des dix mille langues, ou, si l'on écrit Mirelinguois, de la langue étonnante, peut-être la Bretagne ; quant à Fonsbêton, la fontaine des Bêtes dont le juge bride les oies, ce pourrait bien être Fontenay-le-Comte.

« Je suis très curieux de savoir la suite de cette affaire, dit Pantagruel. Voilà quarante ans et plus que Bridoye est juge à Fonsbêton. Il y a rendu pendant ce temps plus de mille sentences définitives. Il en a été appelé de 2,309, mais 2,309 fois, la cour souveraine du parlement myrelinguoys a ratifié, approuvé et confirmé le premier jugement, et toutes les appellations ont été mises à néant. Si donc il est cité à comparaître maintenant qu'il est vieux, ce ne peut être que par l'effet de quelque malentendu. Je veux faire pour lui tout ce que l'équité me permettra. »

Là-dessus, il remercie et récompense les invités ; le lendemain il part pour Myrelingues et arrive au tribunal à l'heure où l'affaire est appelée. Les présidents, sénateurs et conseillers le prient d'entrer avec eux pour entendre les raisons par lesquelles Bridoye entreprendra de justifier la sentence rendue par lui contre l'élu Toucheronde, sentence qui paraissait inique à la cour bicentumvirale [de 200 membres]. Il trouve Bridoye assis au milieu du parquet prêt à répondre à ses juges. Les réponses

qu'il va faire sont entremêlées de fréquentes citations de lois, comme autrefois cela se faisait toujours, comme cela se fait encore quelquefois aujourd'hui, dans les plaidoiries. Il est très plaisant en effet de voir un lieu commun, une absurdité parfois, appuyée sur un texte de loi indiqué minutieusement par des abréviations familières. Racine n'a pas négligé ce moyen de comique dans ses *Plaideurs:*

> Qui ne sait que la loi : *Si quis canis*, Digeste,
> *De vi, paragrapho*, messieurs, *caponibus*,
> Est manifestement contraire à cet abus.

Mais Racine a cité des lois qui n'existent pas, et Rabelais cite des lois qui existent, et, suivant sa manière habituelle, il abuse de ces citations, qui deviennent fastidieuses. Toutes les deux ou trois lignes survient une longue citation latine, où la fin de la plupart des mots est remplacée par un point abréviatif. Les renvois au Code romain sont marqués par un C, les renvois au Digeste par deux ff. Nous en indiquerons quelques-unes, comme exemples. Le lecteur saura que la plaidoirie en est émaillée régulièrement comme d'une broderie.

II.

Aux questions qu'on lui pose, Bridoye répond qu'il est devenu vieux, qu'il n'a plus la vue aussi bonne qu'autrefois. — Les juges ne comprennent pas trop d'abord quel rapport il y a entre une bonne ou mauvaise vue et le jugement d'un procès, mais ils attendent. — « La vieillesse apporte avec soi de grandes misères et calamités qui ont été notées *per Archid. D. 86 C. tanta*. C'est pour cela qu'il ne connaissait plus aussi bien les points des dés qu'il

l'avait fait par le passé. Isaac vieux et malvoyant prit bien Jacob pour Esaü ; il est possible que lui, Bridoye, ait fait une méprise analogue, qu'il ait pris, par exemple, un quatre pour un cinq, d'autant plus qu'il avait employé de petits dés. — Les juges continuent à ne pas comprendre. — « C'est un principe de droit que les imperfections de nature ne doivent pas être imputées à crime, comme il appert, *ff. de re milit. l. qui cum uno ff. de reg. jur. l. fere. ff. de edil. ed, per totum ff. de term. mod. l. divus Adrianus,* résolu *per. Lud. Ro. in l. si vero. ff. sol. matr.* Ceux qui penseraient autrement accuseraient non l'individu, mais la nature, comme cela est rendu évident *in l. maximum vitium. C. de lib. præter.*

Ce plaidoyer avec citations forme quatre chapitres. Nous supprimons les citations et abrégeons le plaidoyer.

Le président — il s'appelle Trinquamelle, Tranche-amandes, et par calembour : Tranche-amendes — le président l'interrompt avec le ton de supériorité familière que lui donnent ses fonctions. — Qu'est-ce que les dés ont à voir ici ? Qu'est-ce que ces dés dont vous parlez ? — Les dés des jugements, répond Bridoye. *Alea judiciorum* [la chance des jugements] dont parlent tous les auteurs, les dés dont vous usez vous-mêmes, messieurs, dans votre cour souveraine, ceux qu'emploient tous les juges pour la décision des procès. Henri Ferrandat la note ; — et il cite les docteurs qui déclarent l'emploi du sort bon, honnête, utile et nécessaire pour mettre un terme aux procès et discussions.

— Comment faites-vous donc ? lui demande le président ?

— Je répondrai brièvement, dit Bridoye, comme nous le recommande le Glossaire : *Gaudent brevitate moderni.* [Les modernes aiment la brièveté]. Je fais comme vous autres, messieurs. Je me conforme aux usages de la judicature, usages dont il n'est permis à personne de s'écarter. Après avoir bien vu, revu, lu, relu, paperassé et feuilleté les complaintes, ajournements, comparutions, commissions, informations, avant-procédés, productions, allégations, interdits, contredits, requêtes, enquêtes, répliques, dupliques, tripliques, écritures, reproches, griefs, salvations, récolements, confrontations, acariations, libelles, apostoles, lettres royaux, compulsoires, déclinatoires, anticipatoires, évocations, envois, renvois, conclusions, fins de non procéder, appointements, reliefs, confessions, exploits et autres telles dragées et épiceries de part et d'autre, comme doit faire tout bon juge — et il cite ses autorités — je pose sur le bout de la table en mon cabinet tous les sacs du défendeur, je jette les dés et lui livre la chance premièrement, comme vous autres, messieurs... Cela fait, je pose les sacs du demandeur sur l'autre bout. Je jette pareillement les dés, et je lui livre chance à son tour.

[Dans la longue énumération que nous venons de faire des papiers d'un procès, pas un mot n'est de l'invention de Rabelais ; ces pièces naturellement ne se rencontraient pas toutes dans chaque affaire, mais il s'en trouvait toujours un nombre considérable, et cela sert à expliquer la longueur des procès d'autrefois. Un procès de trente ans n'était pas très rare, pour peu que la matière fût de nature à permettre aux gens de loi de l'embrouiller.]

III.

« — Mais demanda Trinquamelle à quoi reconnaissiez-vous que les droits des parties plaidantes étaient obscurs ?

— Je faisais comme vous, messieurs ; j'en jugeais par la quantité de sacs qu'il y avait de part et d'autre. Dans ce cas, je fais comme vous, messieurs, j'use de mes petits dés suivant la loi : *semper in stipulationibus, ff de regulis juris*, et la règle versifiée pentamétriquement ;

Semper in obscuris quod minimum est sequimur.

[Quand le cas est obscur, nous prenons toujours ce qu'il y a de plus petit.]

— « J'ai d'autres gros dés dont j'use, comme vous autres messieurs, quand la matière est plus claire c'est-à-dire quand il y a moins de sacs.

— Mais cela fait, comment jugiez-vous ? demanda Trinquamelle.

— Comme vous, messieurs, je donnais gain de cause à la partie que le sort des dés avait favorisée, comme les lois le commandent :

Qui prior est tempore, potior est jure.

[Le premier dans le temps l'est aussi dans le droit.]

— Puisque vous décidez par les dés la perte ou le gain des procès, pourquoi ne prononcez-vous pas votre jugement les jour et heure où les parties comparaissent devant vous, sans les faire attendre si longtemps ? A quoi vous servent les écritures et autres procédures contenues dans les sacs ?

— Comme vous, messieurs, je trouve à ce délai trois avantages importants.

« Le premier est celui de respecter la forme ; tout

doit être soumis à la forme. Rien sans elle n'est valable. Vous le savez.

C'est l'argument invoqué deux cent cinquante ans plus tard par le successeur de Bridoye, Bridoison, dans le *Mariage de Figaro:*

La forme, voyez-vous, la forme. Tel rit d'un juge en habit court, qui -i tremble au seul aspect d'un procureur en robe. La forme, la-a forme!

«D'autant plus, continue Bridoye, que souvent, dans les procédures judiciaires, les formalités détruisent les matérialités et substances: *Forma mutata, mutatur substantia.*

IV.

«Le second avantage, c'est que ce retard dans les procédures est pour moi l'occasion d'un exercice honnête et salutaire. Feu Othoman Vadare, grand médecin, comme vous savez, m'a dit maintes fois que le manque d'exercice corporel est la cause unique du peu de santé et de la briéveté de la vie des jurisconsultes et de tous ceux qui rendent la justice. Cela a été bien avant lui noté par Bart... Pour cela on vous accorde à vous, messieurs, et consécutivement à nous, *quia accessorium naturam sequitur principalis*, certains jeux et amusements d'exercice honnête et récréatif:

Interpone tuis interdum gaudia curis.
[A tes soucis mêle quelques plaisirs.]

Permettez-moi de vous raconter ce qui m'est arrivé un jour. En l'an 1489, ayant affaire à la chambre de messieurs les administrateurs de la cour des aides, où j'entrai par permission de l'huissier à qui

j'avais donné un pour-boire, car vous autres, messieurs, savez que *pecuniæ obediunt omnia* [tout cède à l'argent], comme l'a dit *Bald.* dans la loi : Si tu demandes quelque chose, *Salic.*, dans la loi sur les petits profits, et *Card.*, dans la première Clémentine sur le baptême. Je les trouvai tous jouant à la mouche [C'était un jeu où l'on courait à cloche-pied ; celui qui était pris recevait des coups de bonnet sur les épaules], exercice salutaire, avant ou après le repas. Le jeu de la mouche est honnête, antique et légal; ceux qui jouent à la mouche sont excusables de droit d'après la loi *de excus. artif.* La mouche était alors M. Tielman Piquet, et il riait de ce que ces messieurs gâtaient leurs bonnets à force de lui en donner des coups sur les épaules ; il ajoutait que leurs femmes pourraient bien ne pas trouver le cas excusable quand ils rentreraient chez eux. Pour moi, messieurs, à parler franchement, je dirai, comme vous, messieurs, qu'il n'y a pas d'exercice plus fortifiant dans le monde du palais que de vider des sacs, de feuilleter des papiers, de coter des cahiers, d'emplir des paniers et de manier des procès. — Et il cite ses auteurs.

« Quant au troisième avantage, le voici : Je considère, comme vous, messieurs, que le temps mûrit toutes choses ; le temps met tout en évidence, c'est le père de la vérité — et il cite ses auteurs.— C'est pour cela que je fais comme vous, messieurs, je sursois, je remets ; je diffère le jugement, afin que le procès, bien vanné, bien épluché et débattu, vienne par succession de temps à sa maturité, et que le sort, quand il intervient, soit plus doucement supporté par les parties condamnées.

Portatur leviter, quod portat quisque libenter.
(Tout fardeau est léger, quand on le porte de bon gré.)

«Juger un procès trop vite, c'est se mettre dans le cas du médecin qui percerait un abcès avant qu'il fût à point. La nature nous instruit à ne manger les fruits que lorsqu'ils sont à maturité et à ne marier les filles que lorsqu'elles sont mûres.

Il me souvient à ce propos qu'au temps où j'étudiais en droit à Poitiers sous *Brocardium juris* — c'est un livre que Bridoye transforme en professeur, — il y avait à Semerve, près de Poitiers, un nommé Perrin Dendin, homme honorable, bon laboureur, chantant bien au lutrin, homme de crédit et âgé autant que le plus d'entre vous, messieurs, qui disait avoir vu le grand bonhomme Concile de Latran avec son gros chapeau rouge et la bonne dame Pragmatique-Sanction, sa femme, avec son large tissu de satin pers et ses grosses patenôtres de jayet. — [On sait que cette dame Pragmatique est une convention conclue entre le roi et le pape et réglant les droits de l'Eglise gallicane.] — Eh bien, ce brave homme conciliait à lui seul plus de procès qu'il n'en était vidé dans le palais de Poitiers et villes voisines. Il arrangeait toutes les affaires à quarante lieues à la ronde. Aussi était-il aimé de tout le monde; il n'était tué pourceau dans le voisinage dont il n'eût du dedans et des boudins. Il était presque tous les jours de banquet, de festin, de noces, de baptême, de relevailles, et en la taverne, pour faire quelque arrangement; car jamais il ne concluait un arrangement qu'il ne fît boire les parties ensemble en symbole de réconciliation, d'accord parfait et de nouvelle joie.

«Il eut un fils, Tenot Dendin, beau garçon, galant homme, Dieu me soit en aide. Il voulut aussi se mêler de concilier les plaidants; vous savez que

Sæpe solet similis filius esse patri,
Et sequitur leviter filia matris iter.
[Souvent le fils est semblable à son père,
La fille suit les traces de sa mère.]

«Il s'était même donné le nom d'arbitre des procès. Il était actif et vigilant, et aussitôt qu'il entendait qu'il y avait un procès par le pays, il s'employait à concilier les parties. Il est écrit: *Qui non laborat, non manige ducat.* [Le proverbe est: *Qui non laborat, non manducat,* celui qui ne travaille pas ne mange point, Rabelais en fait: ne manie pas les ducats.] — Mais il ne put y réussir, et n'arrangea aucun différend, si petit qu'il fût. Au lieu de concilier, il irritait et aigrissait. Vous savez, messieurs, que

Sermo datur cunctis, animi sapientia paucis.
[La parole est à tous, la sagesse est à peu.]

Et les taverniers de Semerve disaient que, sous lui, en un an, ils ne vendaient pas autant de vin de conciliation que sous son père en une demi-heure. Il s'en plaignit à son père, et lui dit que les hommes s'étaient pervertis et qu'ils étaient plus conciliants autrefois. — « Ce n'est pas là que gît le lièvre, lui dit son père. Si tu ne concilies pas les procès, c'est que tu les prends dès le commencement, lorsqu'ils sont encore verts et crus. Si je les concilie, sais-tu pourquoi? C'est que je les prends sur leur fin, bien mûrs et bien digérés.

Dulcior est fructus post multa pericula ductus.
[Le fruit semble plus doux, conquis dans les dangers.]

Ne connais-tu pas le proverbe : Heureux le médecin qui est appelé au déclin de la maladie? Le mal était en train de se guérir sans l'intervention du médecin. Il en était de même de mes plaideurs. Ils étaient à bout de plaideries; leurs bourses étant vides, ils cessaient de poursuivre et de solliciter :

Deficiente pecu — deficit omne, nia.
[L'argent manquant, tout manque.]

— Remarquez que, pour faire le pentamètre, on a coupé en deux le mot *pecunia ;* c'est un de ces tours de force qui étaient à la mode au quinzième siècle.

« Le conciliateur, continue Bridoye, épargnait à chacun la honte de se rendre, de parler le premier d'arrangement, de laisser supposer qu'il ne croyait pas avoir bon droit. J'arrivais à propos, comme lard en pois. C'est en cela que consistait ma bonne fortune. Je suis sûr que, par cette méthode, j'arriverais à concilier le roi de France et les Vénitiens, l'empereur et les Suisses, les Anglais et les Ecossais, le pape et les Ferrarais. Dieu m'aide, je réconcilierais, je crois, le Turc et le Sophi — les Tatars et les Moscovites. Voici comment : Je les prendrais au moment où les uns et les autres seraient las de guerroyer, lorsqu'ils auraient vidé leurs coffres, épuisé les bourses de leurs sujets, vendu leurs domaines, hypothéqué leurs terres, consumé leurs vivres et munitions. Là, de par Dieu ou de par sa mère, force forcée leur serait de respirer et de modérer leurs félonies. »

Molière pensait à cette phrase lorsqu'il a fait dire à Frosine dans l'*Avare :*

Je crois, si je me l'étais mis en tête, que je marierais le grand Turc avec la république de Venise. (Acte II, sc. 6.)

V.

«Ainsi, continue Bridoye, je fais comme vous, messieurs, je temporise, attendant la maturité et perfection des procès. Ce sont les écritures et les sacs. Un procès à sa naissance me semble comme à vous, messieurs, informe et incomplet. De même qu'un ours naissant n'a pieds, ni mains, ni peau, ni poil, ni tête, ce n'est qu'une pièce de chair rude et informe; ainsi vois-je naître les procès à leurs commencements, informes et sans membres. Ils n'ont qu'une pièce ou deux, c'est pour lors une laide bête. Mais lorsqu'il sont bien entassés, ensachés, on les peut dire vraiment membrus et formés. Comme vous autres, messieurs, les sergents, huissiers, appariteurs, chicaneurs, procureurs, commissaires, avocats, enquêteurs, tabellions, notaires, greffiers et juges à pied, sucent bien fort et continuellement les bourses des parties, si bien qu'ils font venir à leurs procès têtes, pieds, griffes, bec, dents, mains, veines, artères, nerfs, muscles, humeurs. Ce sont les sacs, ce sont eux qui rendent le procès parfait, galant, bien formé, comme dit *Gloss. canonica:*

Accipe, sume, cape, sunt verba placentia papæ.
[Accepte, prends, attrape:
Ces mots sont chers au pape.]

La vraie étymologie de procès, c'est qu'il doit y avoir *prou sacs,* c'est-à-dire beaucoup de sacs.»

Dufresny, qui avait lu Rabelais, s'est certainement souvenu de ce passage dans les vers suivants, où il nous montre un pauvre clerc qui parvient à la fortune par la chicane:

Il achetoit sous main de petits procillons

Qu'il savoit élever, nourrir de procédures,
Il les empâtoit bien ; et de ces nourritures
Il en tiroit de bons et gros procès du Mans.
(*La Réconciliation normande*, acte IV. sc. 3.)

On trouve dans la même pièce un tableau curieux de l'art de spéculer en procès :

Quand j'ai le moindre échantillon
Tenant le bout du fil du moindre procillon,
Un quartier de terrain dans toute une province,
Je m'accrois, je m'étends, j'anticipe, j'évince,
J'envahis, et le tout avec formalité ;
Procédure est chez nous la règle d'équité ;
Sur le terrain de sots j'arrondis l'héritage
Par droit de bienséance, et droit de voisinage.
En gagnant par justice, on a rarement tort ;
Mais supposé qu'on l'eût, tout est sujet au sort,
Il est juste qu'on gagne une mauvaise cause,
Puisqu'à perdre la bonne en plaidant on s'expose ;
Car enfin après tout, qui sait, en certain cas,
Si la terre d'autrui ne m'appartiendra pas,
Par quelque nullité, vice de procédure ?
Peut-être à mon profit, dans une affaire obscure,
Un juge bien payé verra plus clair que moi.
(Acte III, sc. 8.)

Ce dernier vers surtout est une excellente épigramme. Elles abondent chez Dufresny. Il a le malheur d'être, comme dit Horace,

Infelix summa operis.
[Malheureux dans l'ensemble de son œuvre.]

Revenons à Bridoye. Trinquamelle lui demande comment il procède en matière criminelle, dans le cas où le coupable est surpris en flagrant délit. — «Comme vous autres, messieurs, dit Bridoye, je commande au plaignant de dormir bien fort pour l'entrée du procès, puis, en venant vers moi, de m'apporter une bonne et juridique attestation qu'il a dormi.

Cet acte en amène un autre, et quand je trouve les pièces du procès suffisantes, j'ai de nouveau recours à mes dés.»

Bridoye raconte à ce sujet l'histoire d'un Gascon et d'un Frison qui, ayant perdu tout leur argent au jeu, étaient convenus de se battre; mais ils étaient fatigués, ils résolurent de dormir en attendant. Quand ils se réveillèrent, l'envie de se battre leur avait passé, ils allèrent boire ensemble au cabaret et mirent leur épée en gage pour payer la dépense...

VI.

Bridoye retiré, la cour prie Pantagruel de décider lui-même l'affaire. — «Mon rôle n'est pas de juger, dit-il en substance, et vous me trouverez peut-être bien indulgent. Mais je crois qu'on ne doit pas être trop sévère envers Bridoye. D'abord, il est vieux, puis il est simple et naïf, et enfin il n'a pas jugé plus mal que les autres en somme, puisque, à une seule exception près, tous ses jugements ont été acceptés par les parties ou confirmés en appel. Si vous croyez qu'il peut être laissé à sa place, donnez-lui un jeune conseiller qui se chargera d'instruire les procès en son lieu, — si vous croyez devoir le déposséder, remettez-le-moi, je lui trouverai quelque emploi en rapport avec son honnêteté et sa naïveté »

L'histoire de Bridoye est une spirituelle et sanglante satire contre la justice civile, puisque cet homme qui n'a jamais pesé les raisons des parties, ne juge pas plus mal que les autres, et, d'après les sentences rendues, ne s'imagine pas que personne puisse faire autrement que lui.

Beaumarchais a pris à Rabelais son Bridoye, mais il a outré sa bêtise. Bridoye n'est que naïf. Brid'oison est stupide. Il est vrai que Beaumarchais voulait personnifier en lui la magistrature vénale. De son temps, on achetait une charge de juge, comme on achetait encore dernièrement un emploi d'officier dans l'armée anglaise, et Beaumarchais voulait provoquer la réforme de cet abus. L'auteur comique a ajouté à la bêtise du personnage un agrément de plus, mais qui s'accorde bien avec son rôle: il bégaye.

VII.

Le personnage de Bridoye nous offre un nouvel exemple des absurdités où peut conduire le désir de trouver partout des applications historiques. Les commentateurs de l'édition *variorum* voient dans quelques rapprochements de lieux, — Fontenay et Fonsbêton, par exemple, — et dans l'indulgence de Rabelais pour Bridoye, la preuve que l'étrange juge dont on vient de nous raconter l'histoire, n'est autre que Tiraqueau, cet ami dévoué de Rabelais, qui le tira autrefois des griffes des moines, et pour lequel il professe en plusieurs endroits l'amitié la plus tendre et la plus sincère. Une telle supposition n'a pas besoin de réfutation. Rabelais n'a-t-il pas l'habitude de choisir de préférence, pour placer ses scènes comiques, les localités qu'il connaît et qui lui ont laissé d'agréables souvenirs? Quant à l'indulgence de Pantagruel pour Bridoye, c'est une épigramme de plus contre la magistrature, puisque les gens de loi qui prétendent lire et peser les pièces des procès, ne jugent pas autrement que lui, qui ne lit rien et ne s'en cache pas.

En revenant, Epistémon raconte à Pantagruel un cas rapporté par Valère Maxime, où le juge avait dû en effet être très embarrassé, et où l'on aurait pu jeter aussi les dés pour connaître le coupable. C'est au retour de ce voyage que l'on consulte Triboulet et que l'on se décide à partir.

VIII.

Pantagruel, avant de s'éloigner pour si longtemps, va trouver son père pour lui demander son autorisation. Gargantua n'est plus le géant des premiers chapitres, c'est l'élève de Ponocrates, c'est l'auteur de la «concion aux vaincus», le roi sage, tout entier au bonheur de ses sujets. Pantagruel le trouve s'occupant des affaires de l'état et tenant en main un paquet de requêtes auxquelles il a été répondu et des papiers concernant des affaires déjà réglées. Il lui fait part de son désir d'entreprendre un grand voyage. Gargantua lui donne sa pleine approbation à cause des connaissances qu'il ne peut manquer d'acquérir dans cette aventureuse entreprise; il met à sa disposition tout l'argent dont il aura besoin, et comme il a été question du mariage de Panurge, Gargantua demande à son fils s'il ne jugera pas à propos de se marier lui-même.

Pantagruel répond qu'il n'y a pas encore songé, et que, d'ailleurs, il ne se fût jamais décidé à un acte si grave et si important sans l'autorisation ou plutôt sans l'invitation de son père. Gargantua le félicite de ces bons sentiments, et il s'emporte fort contre les mariages contractés légèrement et sans consulter les familles. On sait qu'en Italie, il y a peu d'années encore, il suffisait à un jeune couple de se pré-

senter devant le prêtre, et, si les deux jeunes gens avaient le temps de dire : *Questa è la mia moglie* ; *questo è il mio marito*, avant que le prêtre les interrompît, le mariage était valable. C'est par une scène de ce genre que s'ouvre le célèbre roman de Manzoni : les *Fiancés*. Il fut un temps où les choses se passaient en France à peu près de la même façon. Mais cette facilité à contracter mariage fut restreinte dès le XVIe siècle, au moment où le concile de Trente s'occupait de la question ; le gouvernement français fit en 1556 un édit, et en 1560 une ordonnance pour déclarer ces mariages nuls et sans valeur.

La pensée qui avait fait établir cette coutume est la même qui avait fait créer le droit d'asile dans les édifices religieux. Dans la société féodale, la femme, malgré les honneurs plus apparents que réels que lui accordait la chevalerie, était souvent considérée comme une sorte de marchandise. Le mariage était le plus souvent un arrangement de famille, dans lequel le sentiment de la mariée n'entrait pour rien. Les poèmes chevaleresques nous fournissent de nombreux exemples de ce genre. Le but de l'église en autorisant ces unions conclues à la hâte et subrepticement, était d'assurer une protection à la jeune fille contre les abus de l'autorité paternelle, de même que le droit d'asile accordé à l'individu coupable d'un acte de violence, était une protection contre les abus de ces condamnations sommaires dans lesquelles il était fait trop bon marché des droits de la défense. Mais lorsque la société se régla, lorsque les mœurs s'adoucirent, et qu'au règne de la force succéda peu à peu le règne de la légalité et de la persua-

sion, le droit d'asile et le droit de mariage *ex abrupto*, devinrent à leur tour des sources d'embarras et de difficultés. Ces deux droits étaient des correctifs apportés aux abus de la force. Du moment où la force n'avait plus le pouvoir d'abuser, les correctifs n'avaient plus de raison d'être et tendaient à devenir abusifs à leur tour.

C'est l'avis de Gargantua, qui condamne vivement les unions contractées sans l'assentiment de la famille. — On voit à chaque instant, suivant lui, des mauvais sujets, des scélérats, des brigands, s'insinuer par de belles paroles auprès des jeunes filles crédules et riches, et les entraîner à faire des mariages dont elles ne tardent pas elles-mêmes à se repentir. Il accuse les moines et les prêtres — qu'il appelle des mystes ou initiés, et des taupetiers, parce qu'ils vivent loin du jour, loin de la lumière comme des taupes, — de prêter, trop facilement et par des motifs d'intérêt, leur ministère à ces unions.

La chaleur que Gargantua met dans cette allocution, qui ne se relie qu'assez imparfaitement au récit, fait supposer qu'il s'agissait pour Rabelais de protester contre quelque mariage de ce genre qui venait de s'accomplir sous ses yeux. Les commentateurs ont échoué dans leurs efforts pour trouver l'explication de cette sortie de l'honnête géant.

Pantagruel promet de se conformer en tout aux avis de son père, et celui-ci, en revanche, lui promet que, lorsqu'il reviendra de son expédition, il trouvera une fiancée à son gré, et un repas de noces dont il sera parlé longtemps.

IX.

Rabelais nous apprend ensuite que Pantagruel en partant fit grande provision de *pantagruélion*, tant vert que préparé.

Qu'est-ce que le pantagruélion ? — Rabelais se délecte à nous en faire une description animée et charmante.

L'herbe pantagruelion a racine petite, durette, rondelette finante [finissant] en pointe obtuse, blanche, à peu de filaments et ne profonde [s'enfonce] en terre plus d'une coubdée... De la racine procède un tige unique, ligneux, crenelé quelque peu en forme de colonnes striées ; plein de fibres, esquelles consiste toute la dignité [valeur] de l'herbe... La hauteur est communément de cinq ou six pieds... Les feuilles a longues trois fois plus que larges, verdes toujours, asprettes comme l'orcanette, durettes, incisées autour comme une faulcille, finissantes en pointe de lance macédonique et comme une lancette dont usent les chirurgiens. Et sont par rangs en égale distance esparses autour du tige en rotondité, par nombre en chascun ordre [rangée] ou de cinq ou de sept. Tant l'a chérie nature, qu'elle l'a donée en ses feuilles de ces deux nombres impairs, tant divins et mystérieux. L'odeur d'icelles est fort et peu plaisant aux nez délicats.

Pour peu que vous ayez regardé cette plante dans la nature, vous l'avez déjà reconnue à cette description aussi précise que pittoresque, entremêlée de comparaisons. Glanons encore quelques traits:

La semence provient vers le chef du tige, et peu au-dessous. Elle est . . . spherique, oblongue, noire, claire et comme tannée, durette, couverte de robe fragile, delicieuse à tous oiseaux canores [chanteurs] comme linottes, chardriers [chardonerets], alouettes, serins, tarins, et autres.

Impossible de méconnaître le chénevis dans ces graines, et le chanvre dans la plante. Rabelais ajoute :

Et comme en plusieurs plantes sont deux sexes, masle et femelle, ce que voyons ès lauriers, palmes, chesnes, fougères... et autres, aussi en cette herbe y a masle, qui ne porte fleur aucune, mais abonde en semence, et femelle qui foisonne en petites fleurs blanchastres, inutiles et ne porte semence qui vaille et, comme est des autres semblables, a la feuille plus large, moins dure que le masle, et ne croist en pareille hauteur.

Rabelais avait, comme on voit, reconnu le sexe des plantes, au moins d'un certain nombre, mais ici, il intervertit les genres, comme le font encore les paysans. La plante qui a des fleurs et pas de fruits est le mâle, celle qui a des fruits et pas de fleurs est la femelle; mais les savants s'y sont trompés encore longtemps après lui. Il termine cette description par un de ces rapprochements poétiques où se complaît Bernardin de St-Pierre :

On seme cestuy pantagruelion à la nouvelle venue des hirondelles; on le tire de terre lorsque les cigales commencent à s'enrouer.

Plus loin, il nous dira d'une manière plus contournée qu'on cueille ladite herbe,

lorsque le chien de Icarus, par les abois qu'il fait au soleil rend tout le monde troglodyte et contrainct habiter es caves et lieux souterrains.

Le chien d'Icarus transporté au ciel, a formé la constellation de la Canicule, près de laquelle le soleil se trouve aux plus chauds jours de l'été, au moment de l'année où les hommes se font troglodytes ou habitants des cavernes.

L'auteur nous apprend ensuite, toujours dans le même langage pittoresque, comment après avoir dépouillé la plante de ses feuilles et de sa semence, on en fait rouir les tiges en eau non courante, et com-

ment quelques-uns les broient pour en retirer les fibres. Cette préparation est préférée par ceux qui gagnent leur vie en marchant à reculons,—c'est-à-dire par les cordiers; les autres les teillent en devisant dans les soirées d'hiver et en font ce que l'on nous raconte «du passe-temps des trois sœurs Parques, de l'esbattement nocturne de la noble Circé, de la longue excuse de Pénélope envers ses muguetz amoureux, pendant l'absence de son mari Ulyxes»; ils les filent et en font de la toile.

X.

Mais pourquoi appeler cette herbe pantagruélion? car Pantagruel ne l'a pas inventée. — Ici se place une longue dissertation sur l'origine des noms d'une centaine de plantes, entremêlée d'anecdotes et de rapprochements curieux. — Mais si Pantagruel n'a pas inventé la plante, il lui a le premier fait trouver un emploi qu'elle n'avait pas jusqu'alors. Il en a fait l'effroi des larrons, à qui elle est plus dangereuse que la teigne au lin, l'orobanche aux faucheurs, le bouleau [en faisceau] aux écoliers du collége de Navarre, l'oignon à la vue, l'ombre de l'if à ceux qui dorment dessous, l'aconit [tue-chien] aux chiens et aux loups, la ciguë aux oisons, le pourpier aux dents et l'huile aux arbres, — parce que, lorsque les fibres de cette plante prennent les larrons à la gorge, elle leur bouche les conduits par où sortent les bons mots et entrent les bons morceaux, plus vilainement que ne serait l'angine ou l'esquinancie.

Ainsi, Pantagruel serait le premier qui aurait puni les voleurs du supplice de la hart. Cependant,

comme Rabelais tient à ne pas «user de fables en ceste toute véritable histoire,» il fournit d'autres raisons à l'appui de cette dénomination. La première c'est que, de même que «Pantagruel est l'idée et exemplaire de toute joyeuse perfection», le chanvre est un type de perfection parmi les plantes, et si l'on eût connu son mérite au temps où, suivant le livre des Juges (IX), les végétaux songèrent à se choisir un roi, le chanvre n'eût pas manqué d'être élu.

Puis vient une énumération des vertus et usages du chanvre. Son suc exprimé tue les insectes introduits dans l'oreille, il fait cailler l'eau à la façon du lait; la plante écrasée est un remède excellent contre les brûlures, etc., etc. Dans cette énumération, Rabelais a oublié deux usages du chanvre en dehors de ses qualités textiles. Avec ses feuilles on prépare le haschich qui procure une ivresse somnolente fort étrange, et, avec ses graines, on fabrique une huile verte que la classe inférieure mange parfois en Russie en place d'huile d'olive.

Rabelais énumère ici les bienfaits des fibres du chanvre travaillées de différentes façons.

Sans le chanvre, nous dit-il, — nous abrégeons — seraient les cuisines infames, les tables détestables [quand même elles seraient] couvertes de viandes exquises; les lictz sans délices [quand même il y aurait] en abondance or, argent, électre, ivoire et porphyre. Sans cette plante, les meuniers ne porteraient le blé au moulin, les avocats ne porteraient leurs procès à l'audience; sans elle comment porterait-on le plâtre à l'atelier? comment tirerait-on l'eau du puits? Sans elle point de papier, et que feraient les tabellions, les copistes, les secrétaires et écrivains? Les titres de rente seraient perdus; le noble art d'imprimerie périrait. Sans elle comment sonnerait-on les cloches?

Les services rendus par les autres produits textiles ne sont rien auprès de ceux qu'on tire du chanvre.

Il couvre les armées contre le froid et la pluie, certes plus commodément que ne faisaient jadis les peaux ; il couvre les théâtres et les amphithéâtres contre la chaleur, il enceint les bois et taillis au plaisir des chasseurs, descend en l'eau douce ou salée au profit des pêcheurs. Par cette plante

sont bottes, bottines, botasses, houzeaulx, brodequins, souliers, escarpins, pantoufles, savates, mises en forme et en usage. Par elle sont les arcs tendus, les arbalestes bandées. Et comme si ce fût une herbe sacrée révérée des Manes et Lemures, les corps humains morts ne sont pas inhumés sans elle.

Rabelais nous montre encore les meules des moulins mises en mouvement à l'aide du chanvre « à insigne profit de la vie humaine » ; il nous peint les navires emportés et dirigés à l'aide des cordages et des voiles de chanvre, et les nations les plus éloignées, les plus inaccessibles, venant à nous et nous à elles «chose que ne feroient les oiseaux, quelque legiereté de pennaige qu'ils ayent et quelque liberté de nager en l'air qui leur soit baillée par nature.» Grâce au chanvre, Ceylan a vu la Laponie, les Islandais verront l'Euphrate; «Boreas a veu le manoir de Auster : Eurus a visité Zéphyre.»

De mode que les Intelligences célestes, les dieux, tant marins que terrestres, en ont esté tout effrayés, voyant par l'usage de cestuy benedict pantagruelion, les peuples arctiques en plein aspect des antarctiques franchir la mer Atlantique, passer les deux tropiques, volter sous la zone torride, mesurer tout le zodiacque, s'esbattre sous l'equinoctial, avoir l'un et l'autre pôle en veue à fleur de leur horizon.

Ce dut être en effet un spectacle merveilleux par sa nouveauté que celui du ciel étoilé visible de l'un à l'autre pôle et en sa totalité dans l'espace de vingt-quatre heures. — Rabelais nous représente les dieux plus effrayés de ce que peut faire Pantagruel avec son herbe, que de ce que tentèrent autrefois les géants. Il entrevoit déjà l'invention des aérostats, qui permettront de s'élever dans l'espace et de visiter les dieux Olympiques dans leurs demeures aériennes. L'un des dieux va jusqu'à s'écrier :

Par ses enfants (peut estre) sera inventée herbe de semblable énergie : moyennant laquelle pourront les humains visiter les sources des gresles, les bondes des pluies et l'officine des fouldres.

Cette partie de la prédiction de Rabelais est déjà accomplie. C'est la partie pratique. Le dieu continue en désignant diverses constellations célestes, dont les noms peuvent s'appliquer à des hôtels :

[Les hommes] pourront envahir les régions de la lumière, entre le territoire des signes célestes, et là prendre logis, les uns à l'Aigle d'or, les autres au Mouton [Bélier], les autres à la Couronne [Boréale], les autres à la Harpe [Lyre], les autres au Lyon d'argent ; s'asseoir à table avec nous, et nos déesses prendre à femmes, qui sont les seulz moyens d'être déifiés.

Et là-dessus les dieux se mettent à délibérer comment ils pourront refréner cette audace des hommes.

XI.

Une fois lancé dans le pays des merveilles, Rabelais ne s'arrête pas. Il va maintenant nous entretenir d'une substance qui n'a rien de commun avec le chanvre, il est vrai, mais dont on fait du fil et même de la toile.

Si nous estions, dit-il, du temps de Sylla, Marius, César, et autres romains empereurs, ou du temps de nos antiques druydes, qui faisoient brusler les corps mors de leurs parents et seigneurs, et voulussiez les cendres de vos femmes ou peres boire en infusion de quelque bon vin blanc, comme fit Artemisia les cendres de Mausolus son mary, ou autrement les reserver entieres en quelque urne et reliquaire, comment sauveriez-vous icelles cendres à part, et separées des cendres du bust et feu funeral ? Respondez.

Par ma figue, vous seriez bien empeschés. Je vous en depesche. Et vous dis que, prenant de ce celeste Pantagruelion autant qu'en faudroit pour couvrir le corps du defunct, et ledit corps ayant bien à point enclous dedans, lié et cousu de mesme matière, jettez-le on feu, tant grand, tant ardent que voudrez : le feu à travers le Pantagruelion bruslera et redigera en cendres le corps et les os. Le Pantagruelion non seulement ne sera consumé ne ards, et ne deperdra un seul atome des cendres bustuaires, mais sera en fin du feu extraict plus beau, plus blanc et plus net que ne l'y aviez jetté.

On a reconnu dans cette substance l'amianthe, qui est ni un chanvre, ni un végétal, bien que Pline l'appelle *linum vivum*, mais un minéral, tantôt vert, tantôt grisâtre ou blanc, qu'on trouve en masses feutrées, souples, soyeuses dans les fissures de certaines roches. Si les anciens en faisaient quelquefois des linceuls, comme le dit Rabelais, ils en faisaient surtout des mèches incombustibles ; telle était la mèche de la lampe qui brûlait à Athènes dans ce temple de Minerve Poliade, dont les charmantes Cariatides, conservées à peu près intactes, font l'admiration des artistes. L'amianthe était autrefois d'une cherté excessive, elle est aujourd'hui très commune; on en trouve dans les Hautes-Alpes, dans les Pyrénées, en Ecosse, etc., mais la plus soyeuse est celle de la Tarantaise, en Savoie. L'art de filer l'amianthe, perdu pendant des siècles, a été retrouvé de

nos jours en Italie, et l'on fait avec cette substance du papier et de la dentelle incombustibles. Cette incombustibilité n'est pas absolue cependant. L'amianthe jetée au feu perd chaque fois un peu de son poids, et exposée à la flamme du chalumeau, elle se transforme en un verre noirâtre.

Rabelais attribue aussi, d'après Vitruve, l'incombustibilité au bois de méleze; cependant il convient que, entouré d'autres bois qui brûlent, le méleze finit par s'évaporer en fumée, comme la pierre à chaux.

L'amianthe, le méleze, le chanvre ne sont pas les seules substances, dont Rabelais nous vante les propriétés merveilleuses, quelques-unes d'après ses observations, la plupart d'après les anciens. Cependant, pour celles-ci, il emploie des tournures quelque peu ironiques, qui avertissent le lecteur de n'en croire que ce qui lui plaira.

Sa dissertation sur l'origine des noms d'un certain nombre de plantes, est la première qui ait été écrite, si l'on en croit le botaniste De Candolle.[1]

XII.

A la fin de ce chapitre Rabelais entre dans une sorte de fureur poétique. Ainsi donc, s'écrie-t-il ,

Indes, cessez, Arabes, Sabiens,
Tant collauder [louer] vos myrrhe, encens, ébène;
Venez icy recognoistre nos biens,
Et emportez de notre herbe la grene,
Puis, si chez vous peut croistre en bonne estrene [chance],
Graces rendez es cieulx un million :
Et affermez de France heureux le regne [royaume],
Onquel provient Pantagruelion.

[1] *Théorie élémentaire de la botanique*, 1813, in 8°, 2 v., note.

Ce qui enthousiasme Rabelais pour le chanvre, c'est d'abord son aspect un peu étrange, sa sexualité marquée, puis les usages variés auxquels on l'applique dans la vie domestique, mais c'est surtout les services qu'on en tire dans la mécanique et la navigation pour la diminution du travail d'un côté, et de l'autre pour le rapprochement des peuples éloignés. Le chanvre, pour lui, représente avant tout l'activité industrieuse ; c'est la matière qui atteste le plus complètement la puissance de l'homme, qui lui permet le mieux d'agir sur la nature. Le pantagruélion rapproche les peuples les plus éloignés, le pantagruélion permettra peut-être de s'élever dans l'espace céleste, de découvrir la cause cachée des phénomènes qui nous étonnent. Prendre une provision de pantagruélion, c'est se munir de courage et d'audace dans le long et aventureux voyage que l'on va entreprendre à la recherche des moyens de découvrir la vérité.

XIII.

Arrêtons nous ici un moment et jetons les yeux sur les faits qui viennent de se dérouler devant nous. Ce simple spectacle a son attrait et tous les commentateurs s'en sont contentés; mais il y a ici plus qu'un spectacle, il y a une idée. Sous l'apparence d'une question de morale joyeuse, c'est un problème philosophique qui s'agite.

Panurge parle sans cesse de son mariage. Il demande à tous les échos s'il doit se marier ou non. Mais en réalité est-ce bien la question du mariage en lui-même qui l'occupe? Si telle était en effet sa préoccupation, poserait-il la question comme il la

pose ? Non, évidemment. Au lieu de demander: Si je me marie, ma femme me trompera-t-elle ? Il demanderait si le mariage en soi est chose bonne ou non.

A la question ainsi posée, il y a trois solutions, entre lesquelles il aurait à choisir.

Première solution. Le monde est mauvais, il est mal organisé ; quoi qu'on fasse, il n'en sortira jamais rien de bon. On doit désirer qu'il périsse au plus vite pour faire place à un monde meilleur, et le moyen, c'est de renoncer au mariage et à l'amour et de laisser la race humaine s'anéantir. C'est la solution de Schopenhauer.

La seconde solution est moins radicale, mais elle n'a guère plus de chance d'être acceptée. Toute femme trompe, toute paternité est douteuse ; le père de famille n'est jamais sûr que ses enfants sont à lui, et il n'y a aucune chance que la situation vienne à changer. Le mieux donc est de renoncer au mariage, tout en perpétuant l'espèce, et de vivre à la façon des animaux, parmi lesquels les fils ne connaissent pas leur père. C'est, à certains égards, mais à certain égards seulement, la solution de Platon.

La troisième, c'est d'accepter le monde comme il est et de tâcher de se choisir une compagne telle que le mariage soit un lien entre deux âmes aussi bien qu'entre deux existences, et offre par conséquent toutes les chances de sécurité et de bonheur — sauf, bien entendu, les cas fortuits que l'on ne peut ni prévoir ni éviter.

Dans la discussion, dans les épreuves auxquelles nous venons d'assister, personne n'a songé à propo-

ser ni la première, ni la seconde solution. La troisième a été proposée par le théologien et le médecin, mais Panurge l'a rejetée avec dédain.

C'est qu'en effet le problème n'est pas là pour lui. Ce n'est pas une solution pratique qu'il recherche; il ne tient nullement à se marier, bien qu'il en parle sans cesse. S'il y songeait sérieusement, nous verrions apparaître quelques figures de femmes de caractères opposés, et c'est entre elles que le débat aurait lieu. La question de Panurge est toute théorique, le mariage n'en est que le prétexte, et elle se poserait tout aussi bien à propos de toute autre chose. Il ne s'agit pas de décider si Panurge doit se marier. Il s'agit de savoir d'avance, si, dans le cas où il se marierait, il serait trompé par sa femme, non par telle ou telle femme en particulier, mais par la femme quelconque qu'il épouserait, abstraction faite du caractère et des antécédents de la dame, abstraction faite du caractère et des antécédents du mari.

La question ici est tout à fait générale. Elle se réduit à ceci : Peut-on connaître l'avenir d'avance ? Le monde est-il organisé de manière à ce que l'on puisse prévoir ce qui sera ? Y-a-t-il dans la nature des lois constantes, absolues, dont on puisse constater l'application ? Si ces lois existent, l'homme peut-il les connaître ? Doit-il chercher à les connaître ? Comment y parviendra-t-il ? De quels moyens pourra-t-il s'aider ? Quels obstacles rencontrera-t-il sur la route ? En un mot, quelle est la destinée de l'homme sur la terre ?

C'est cette enquête que nous avons commencée et qui va se poursuivre jusqu'au bout du livre. Dans

la discussion qui précède — et il en sera de même jusqu'à la fin — Panurge parle beaucoup, il a l'air de divaguer quelquefois, mais Pantagruel est là, qui, en quelques mots, le ramène à la question. Pantagruel parle peu, il se tient à l'écart, mais en réalité, c'est lui qui dirige l'enquête et l'empêche de dévier. Elle semble parfois capricieuse dans ses détails, mais c'est un artifice de l'auteur, et si on l'examine de près, on reconnaît qu'elle ne va jamais à l'aventure.

XIV.

Elle s'adresse d'abord aux êtres inanimés.— Y a-t-il ou n'y a-t-il pas dans les choses qui nous entourent une puissance secrète qui dirige ce qui nous semble une combinaison du hasard? Y a-t-il dans les sorts, les dés, les cloches, quelque force cachée qui agisse d'après des lois? N'y a-t-il pas, par le monde, quelques puissances invisibles qui disposent pour nous les choses fortuites d'une certaine façon plutôt que d'une autre? Y a-t-il une raison pour que nos yeux tombent sur ce vers, que nos mains amènent ces chiffres, que nos oreilles soient impressionnées de telle ou telle manière par les sons qui viennent les frapper, en dehors de leur volonté et de toute prévision? L'antiquité l'a cru, et les classes peu instruites de tous les pays le croient encore. — Cherchons d'abord dans cette direction, se dit Pantagruel. — Pas de réponse satisfaisante.

Adressons-nous maintenant aux songes. Quel est le caractère, quelle est la cause de ces singulières explorations que fait notre esprit dans un domaine, réel ou imaginaire, qui existe complètement pour nous

pendant un temps plus ou moins prolongé, pour disparaître ensuite ? Les rêves ne seraient-ils pas une excursion effectuée par notre âme dans le monde invisible et mystérieux d'où elle est sortie ?

Les êtres inanimés ne nous ayant rien répondu de satisfaisant, interrogeons les êtres animés. Il y a des gens qui ont la prétention ou la réputation d'être en rapport avec ce monde invisible, adressons-nous à eux. Consultons d'abord une de ces sibylles qu'on a tenues longtemps en grande considération.— La sibylle ne nous a rien appris ? Voyons ailleurs. La croyance populaire attribue aux êtres qui sont privés d'un sens physique une compensation sur le monde intellectuel. Consultons un muet. — Le muet n'a rien pu nous dire ? interrogeons un mourant. Peut-être saura-t-il quelque chose ? Peut-être au moment de quitter la vie entre-t-on d'avance en communication avec le monde où l'on va pénétrer ?

Le cygne voit le ciel à son heure dernière.

Le mourant n'en sait pas plus que les autres ; tout ce qu'il veut, c'est qu'on éloigne de son lit de mort des moines de toutes les couleurs qui l'empêchent de se recueillir.

La science sera plus habile peut-être ? L'astrologie a la prétention de tout prévoir. Adressons-nous à elle. Hélas, l'astrologie est une science vaine qui ne nous apprend rien. Consultons la science positive : la science divine et la science humaine. Voici un théologien, il parle bien, mais il ne résout pas la question. Le médecin parle mieux ; c'est le plus raisonnable et le plus sage personnage que nous ayons encore rencontré. Il parle au nom de l'observation, au nom de l'expérience, mais il n'a que des

probabilités à nous offrir. Il faut une réponse positive. On interroge un philosophe pyrrhonien, qui fait profession de douter de tout, — il ne répond pas, — et enfin un fou de cour, c'est-à-dire un homme réduit à l'instinct; l'instinct est muet comme la raison et comme la science.

La liste de ceux que l'on peut consulter est épuisée, la tradition a dit tout ce qu'elle sait, il faut chercher ailleurs; on s'adressera à l'oracle de la Dive Bouteille.

Rabelais a-t-il résolu cette question philosophique dont nous allons chercher la solution à travers les épisodes d'un voyage fantastique? Evidemment non. Il avait pour cela deux raisons, une question d'art d'abord: La discussion aurait demandé de longs et sérieux développements et il tenait avant tout à amuser son lecteur — puis une question de prudence. Il était brave jusqu'au feu exclusivement, il a soin de nous le répéter, et s'il eût entrepris de résoudre la question dans le sens vers lequel nous le voyons se diriger, il serait allé jusqu'au feu inclusivement, non comme calviniste — il tourne le dos à Calvin — mais comme libre penseur.

Nous allons donc poursuivre notre recherche de la destinée de l'homme dans des milieux nouveaux. La préoccupation de Panurge, qui est un cas particulier du problème, va de plus en plus s'effacer et s'éliminer; le problème fondamental va se trouver de plus en plus en relief; il continuera toutefois à être caché sous des voiles assez lourds, pour qu'il soit nécessaire de les soulever de temps en temps afin de permettre à l'idée de rayonner.

XV.

Le quatrième livre contient la première partie du voyage de Pantagruel et de ses compagnons à l'oracle de la Dive Bouteille.

Rabelais invente rarement ses cadres, si tant est qu'il en ait inventé un seul. Il s'appuie généralement sur un récit connu, il le développe, il le modifie, il le transforme et c'est là son triomphe. Les relations de voyages aux terres inconnues s'étaient singulièrement multipliées avant lui et de son temps. Les découvertes des Portugais, de Christophe Colomb, de Magellan se succédaient depuis un demi-siècle avec une rapidité de nature à frapper singulièrement les imaginations. Ce n'est pas à ces relations cependant, c'est à la littérature fictive et légendaire que Rabelais a emprunté quelques-uns des incidents de son voyage à travers les idées et les institutions.

Au premier rang de ces sources d'inspiration, il faut placer l'*Histoire véritable* de Lucien. Nous avons déjà parlé de ce livre, mais il ne sera pas hors de propos d'en présenter ici une rapide analyse.

XVI.

Lucien a pour but de se moquer des voyageurs qui abusent du proverbe : A beau mentir qui vient de loin. Quant à lui, il nous racontera «des faits qu'il n'a pas vus, des aventures qui ne lui sont pas arrivées, et qu'il ne tient de personne.» Le lecteur est prié de ne pas croire un mot de tout ce qu'on va lui débiter.

Il voyage d'abord dans un pays où le vin coule à flots dans les fleuves et rivières. Les poissons qui na-

gent dans ces eaux sont vineux et enivrent; les femmes sont des vignes et malheur a qui s'unit à elles ! il prend racine et se change en arbrisseau parlant.

Un vent violent enveloppe les voyageurs et les emporte à travers les airs dans le pays des hippogypes, où les vautours servent de chevaux. Ce pays n'est autre que la Lune. Il a pour roi le berger Endymion, qui a été enlevé là autrefois de la terre par un tourbillon. Les habitants de la Lune sont en ce moment en guerre avec les habitants du Soleil et des Constellations. Les Héliotes, ou Soleiliens, sont commandés par Phaéton. Lucien nous peint la rencontre des deux armées, composées de monstres gigantesques, où s'allient d'une façon comique les membres de divers animaux : chevaux, vautours, centaures des nuages; la bataille se livre sur une grande toile qu'une araignée gigantesque a tissée entre la Lune et le Soleil. Les Lunariens sont vaincus et l'auteur est fait prisonnier; il revient dans la Lune après la paix, et s'amuse à nous décrire les mœurs des habitants, qui ne vivent que de fumée, comme les ambitieux.

En revenant, Lucien et ses compagnons passent par la ville de Lichnopolis ou des Lampes, dont Rabelais s'est souvenu dans son cinquième livre, puis ils redescendent sur la mer, et leur navire est avalé par une baleine; ils vivent quelque temps dans l'intérieur de l'animal, comme nous l'avons vu, mais ils s'ennuient de cette habitation, et pour en sortir, ils mettent le feu à l'énorme cétacé; le monstre expire dans les convulsions, et ils s'échappent par la bouche, qu'ils ont eu la précaution de maintenir ouverte. En sortant de là, ils sont témoins d'une ba-

taille entre des îles flottantes, montées par des géants, qui les gouvernent comme des navires. Ils voyagent ensuite sur une mer de lait et descendent dans une île dont les ruisseaux sont également de lait et dont les raisins donnent du lait au lieu de vin.

Non loin de là est l'île des Bienheureux. Un printemps perpétuel y règne, il croît sur les arbres des coupes qui se remplissent de vin dès qu'on les a cueillies, etc. On se trouve là avec les poètes et les philosophes de l'antiquité et les héros qu'ils ont chantés. Ulysse regrette Calypso, et il charge l'auteur de lui porter une lettre, dans laquelle il annonce qu'il s'échappera pour aller la rejoindre sitôt qu'il en trouvera l'occasion.

En quittant l'île des Heureux, l'auteur passe en face des îles où sont tourmentés les coupables, mais il ne les visite pas. Il reconnaît dans l'une le lieu où sont punis ceux qui ont raconté des choses qui ne sont jamais arrivées et qu'ils ont données pour vraies, Hérodote, par exemple, Ctésias et nombre d'autres. «Quant à moi, ajoute Lucien, je suis bien sûr de ne jamais aller là.»

Les voyageurs s'arrêtent ensuite à l'île des Songes, puis à celle de Calypso. La nymphe fond en larmes en recevant la lettre d'Ulysse. Après avoir échappé à des pirates étranges qui les attaquent, les voyageurs rencontrent un nid d'alcyon gigantesque; plus loin l'oie sculptée sur leur poupe s'anime; il repousse des cheveux sur la tête du pilote, les mats se chargent de bourgeons, de fleurs et de fruits. C'est le pays de la résurrection universelle.

Plus loin une forêt de grands arbres dont les

pieds flottent dans l'eau, leur ferme le passage. Ils sont obligés de hisser leur navire par dessus cette forêt; mais ils n'évitent ce danger que pour en courir un autre. Ils arrivent sur le bord d'un gouffre où les eaux sont coupées à pic; heureusement il y a un pont aquatique au dessus de l'abîme, ils en profitent, et parviennent à franchir l'obstacle.

Ils rencontrent ensuite le pays des Bucéphales ; ils passent dans une contrée où les hommes deviennent bateaux en se couchant sur le dos, puis dans une autre où une foule de femmes charmantes leur font accueil et les emmènent chez elles; mais ces femmes ont des pieds d'âne et dévorent les voyageurs imprudents; heureusement l'auteur s'en aperçoit à temps, il avertit ses compagnons, et pas un ne tombe dans le piége. Cette aventure termine le second livre.

L'auteur en promet un troisième. Mais il est peu probable qu'il l'ait jamais écrit. Une plaisanterie de ce genre ne pourrait être prolongée indéfiniment, car nous avons affaire ici à une plaisanterie pure et sans arrière-pensée; il n'y a pas d'idée mystérieuse ou allégorique à chercher sous cette succession de faits impossibles. L'auteur, qui marchait au hasard et sans se diriger vers un but déterminé, a pu s'arrêter où il l'a jugé à propos.

XVII.

Il n'en est pas de même de St Brandan ou Brandaines. Celui-ci avait un but. Lucien avait rencontré par hasard en son chemin l'île des Heureux. St Brandaines part tout exprès pour la chercher. Cette

île était depuis longtemps fameuse, sous des noms différents à la vérité. Les Argonautes la rencontrèrent en revenant de leur expédition, si nous en croyons le Pseudo-Orphée, auteur d'une *Argonautique* qui remonte au second ou au premier siècle avant J.-C.

Le Pseudo-Orphée fait suivre un assez singulier chemin aux Argonautes, une fois maîtres de la Toison d'or, pour revenir dans leur pays. Au lieu de se diriger au sud-ouest vers la mer Egée, ils naviguent au nord-ouest et après avoir traversé plusieurs détroits, ils arrivent dans la mer Hyperboréenne, appelée aussi mer Paresseuse.

Lorsqu'approcha la sixième aurore, apportant la lumière aux hommes, nous arrivâmes auprès d'une opulente nation, les Macrobiens, qui vivent de longues années ; leur existence est de douze mille mois sans souffrance ; quand approche le dernier mois, la mort leur vient dans un doux sommeil. Ils ne sont jamais inquiets de leur nourriture ou des choses dont s'occupent les hommes ; ils se nourissent d'herbes emmiellées, qu'ils trouvent au milieu des pâturages ; ils ont pour boisson divine une rosée, délicieuse comme l'ambroisie ; c'est ainsi qu'ils vivent dans une jeunesse éternelle et florissante. Une charmante sérénité brille toujours dans les yeux des fils comme des pères, leur esprit est calme et tranquille pour faire les choses justes et dire des paroles prudentes. C'est ainsi que nous traversâmes ce rivage au milieu d'un grand nombre d'hommes.

L'île des Macrobiens est l'île de la longue vie. Rabelais nous conduira bientôt à l'île des Macréons où les êtres supérieurs passent les dernières années de leur longue existence.

Ni l'*Argonautique* grecque d'Apollonius de Rhodes, ni l'*Argonautique* latine de Valerius Flaccus, postérieures à la précédente, ne font mention de cette île des Macrobiens. Mais le moyen-âge s'en préoc-

cupe singulièrement et maint voyage est entrepris pour découvrir cette terre, que l'on confond avec le paradis terrestre. Les uns la cherchent en Asie, dans l'Arménie, où l'on prétendait que les débris de l'arche de Noé avaient été conservés — à Ceylan, où l'on avait vu l'empreinte du pied d'Adam; d'autres espéraient la trouver en Afrique, dans le pays du fabuleux prêtre Jean. Le poème allemand consacré aux exploits d'Alexandre-le-Grand fait voyager le héros macédonien jusqu'au pied de la grande muraille qui enceint le paradis terrestre, mais il ne peut s'en faire ouvrir la porte. L'*Alexandriade* française se contente de faire voyager Alexandre jusqu'aux colonnes d'Hercule par de vastes et mystérieux déserts, semés de prodiges, où il rencontre entre autres Lucifer enchaîné à l'entrée d'un vallon, la fontaine de Résurrection qui rend une fois par an la vie à un être animé, la fontaine de Jouvence qui rend la jeunesse aux vieillards, la fontaine d'Immortalité où Alexandre est joué par un de ses soldats, — mais il n'est pas question du paradis terrestre.

Le paradis terrestre, au contraire, est le but du voyage des trois moines grecs, Théophile, Sergius et Hyginus, qui marchent à l'Orient dans l'espoir d'arriver à l'endroit où le ciel se joint à la terre; car c'était là, pensaient-ils, que devait être le berceau du genre humain. Ils voyagent longtemps à travers des déserts tristes et sans verdure. Un cerf, puis une colombe leur servent de guide jusqu'à la colonne élevée par Alexandre pour marquer la limite de ses exploits. Ils côtoient ensuite un grand lac de soufre, où nagent des serpents et au-dessus duquel émergent des figuiers remplis d'oiseaux à voix hu-

maine, qui crient : Pitié! Pitié! tandis qu'une autre voix qui les domine annonce que c'est là le lieu des châtiments. Une contrée délicieuse vient ensuite, toute parfumée, toute couverte de fleurs, parcourue par des ruisseaux de lait, et ornée d'églises aux colonnes de cristal. Ils finissent par arriver à la grotte d'un ermite, St Macaire Romain. Il était venu aussi pour visiter le Paradis terrestre, mais il a été arrêté par l'épée du chérubin commis à la garde du jardin de délices. Depuis cent ans il attend dans cette grotte le jour où l'on daignera lui ouvrir la porte. Les trois moines, voyant l'inutilité de leur entreprise, se décident à retourner dans leur couvent. St Macaire Romain figure dans les fresques du Campo Santo de Pise, et Rabelais le nommera plus tard.

Les trois moines supposaient le paradis terrestre à l'Orient, mais la plupart des chercheurs espéraient le trouver à l'Occident, dans la direction des îles Fortunées, de l'Atlantide de Platon. Colomb luimême espérait bien le rencontrer, et quand il explora le pays, qui, de son nom, s'appelle aujourd'hui la Colombie, il crut, en voyant l'Orénoque, avoir affaire à l'un des fleuves qui coulaient de l'Eden. Peu à peu cependant ce paradis terrestre se transforma dans les imaginations, sans cesser d'être une contrée mystérieuse. Ce fut le pays de l'or, l'Eldorado toujours cherché, toujours introuvable, où Voltaire fait voyager son Candide [1].

Le voyage de St Brandaines au paradis terrestre, ou à la terre de Promission, est une véritable Odyssée monacale, et Dante s'en est inspiré aussi bien

[1] *Candide*, ch. XVII.

que Rabelais. Il existe de nombreuses versions de ce voyage. La plus complète est celle dont M. Achille Jubinal a publié en 1836 une triple rédaction : en latin du XIe siècle, en dialecte normand de la fin du XIIe, et en vers du XIIIe. Labitte, Ozanam, Ferdinand Denis, M. Renan ont analysé ce candide récit[1].

XIX.

Vers le milieu du VIe siècle un moine nommé Barontus revenant de courir la mer, demanda l'hospitalité dans un couvent d'Irlande. Le supérieur, St Brandaines, l'engagea à réjouir les frères par le récit des merveilles de Dieu qu'il avait vues dans la grande mer. Barontus raconta alors que, dans ses voyages, il avait abordé à une île enchantée ; la terre de Promission, où les hommes vivraient encore si le premier d'entre eux n'avait péché. Ses vêtements restaient encore tout imprégnés du parfum de cette terre merveilleuse.

Ce récit enflamme l'imagination de Brandaines, qui forme le projet d'aller voir aussi ce pays, en compagnie de quatorze moines qu'il choisit. On commence par jeûner quarante jours, puis on part sur une barque du cuir, sans autre provision qu'une outre de beurre pour graisser les peaux, et l'on s'abandonne au vent. Chacune des étapes du voyage est marquée par une merveille. Dans une de ces îles, les voyageurs sont reçus par un grand chien qui leur sert de guide ; ils trouvent des vivres à souhait, — mais ils n'aperçoivent pas une figure humaine. Ils rencontrent dans une autre île une population de brebis blanches, grandes comme des va-

[1] Voir ces noms à la liste des *Auteurs cités*.

ches, qui se gouvernent elles-mêmes d'après leurs propres lois. L'une d'elles suit volontairement les voyageurs avec son agneau et se laisse mettre à mort pour leur servir de nourriture. Ils arrivent plus loin sur une terre dépourvue de toute végétation. Au moment où ils s'installent pour faire la cuisine, la terre se met en mouvement : ils sont sur le dos du poisson Jasconius. Puis apparaissent successivement le Paradis des Oiseaux, sur lequel nous aurons à revenir plus tard, et l'île Délicieuse, habitée par des moines, qui offre l'idéal de la vie monastique. Là, les religieux n'ont aucun soin à prendre. Quand l'heure vient d'allumer les lampes, une lumière apparaît à une fenêtre, et les lampes s'allument d'elles-mêmes; on n'a jamais besoin d'y mettre de l'huile. On n'a pas besoin non plus de préparer ni d'apporter les vivres; ils viennent se placer devant chacun des moines sans que jamais il soit nécessaire de parler. Un silence absolu règne dans toute l'île; on n'y ressent ni froid ni chaud, ni maladie du corps, ni tristesse de l'âme. Dans une autre île, les voyageurs sont reçus par un ermite, qui vit là depuis soixante-dix ans sous la protection de St Patrice, sans autre nourriture que l'eau d'une fontaine.

Un jour on aborde à une terre où l'on entend un grand bruit de marteaux, de soufflets, de flammes; des ouvriers noirs se précipitent sur les voyageurs avec des tenailles, et des métaux en fusion qu'on veut jeter sur eux ; ils font le signe de la croix et sont préservés. Cette terre est une de celles qui marquent les limites de l'enfer. En s'éloignant, ils la voient flamboyer comme un immense bûcher.

A peu de distance de là, ils aperçoivent un homme

assis sur un rocher, avec un sac et deux fourches fières [de fer] à ses pieds, flottant comme un navire ballotté par le vent. C'est Judas. Il brûle nuit et jour comme une masse de plomb dans une chaudière, mais ses souffrances sont suspendues chaque dimanche, et pendant tout le temps qui s'écoule entre Noël et l'Epiphanie, entre Pâques et la Pentecôte. Le passage de St Brandaines prolonge d'un jour cette suspension de souffrances.

Le vent pousse une seconde fois les voyageurs au Paradis des Oiseaux, et là ils retrouvent le poisson Jasconius, qui les porte à la Terre de Promission. Des ténèbres épaisses enveloppent cette terre et la cachent aux yeux, mais lorsqu'on les a dépassées, on voit apparaître une grande lumière et une île charmante, toute couverte d'arbres chargés de fruits, de buissons chargés de fleurs. Le soleil ne s'y couche jamais. Les voyageurs se promènent quarante jours sur cette terre enchantée sans en découvrir la limite. Ils sont à la fin arrêtés par un fleuve qu'ils ne peuvent traverser et qui semble faire le tour de l'île. Un beau jeune homme leur apparaît: «Prenez des fruits et des pierres précieuses,» leur dit-il, puis retournez dans votre pays. Cette île reste en ce moment inconnue au monde, mais elle se manifestera à tous «lorsque les Chrétiens seront exposés aux persécutions prédites par l'Evangile.» Ainsi congédiés, les navigateurs se rembarquent et reviennent heureusement à leur couvent. Ils avaient mis sept années à parfaire ce voyage,[1]

[1] La légende latine de St Brandaines, etc. Voir AUTEURS CITÉS, p. XI.

XX.

L'île de St Brandan figure sur la plupart des cartes du XVI[e] siècle et même sur des cartes postérieures. Sur la grande mappemonde plane de Mercator, 1569, elle est placée à peu près à égale distance de l'Irlande et de l'embouchure du St-Laurent, sur une ligne qui unit les deux pays. La carte de la navigation espagnole, 1573, la met beaucoup plus au sud, un peu plus au nord que les Açores, et assez près du continent américain [1]. Dans le partage fait par le pape Alexandre VI, en 1493, entre les Portugais et les Espagnols, elle est mentionnée entre les terres découvertes ou à découvrir, et enfin à une époque toute moderne, en 1721, un navire partit de l'Espagne dans le but de chercher cette île mystérieuse. Washington Irving a donné place à cette légende dans les *Contes de l'Alhambra.*[2]

Au moyen âge tout le monde en parle : les géographes, les historiens, les poètes surtout; les prédicateurs y trouvent des sujets constants d'allusions et de descriptions. Rabelais en a eu évidemment connaissance, et il est impossible de ne pas reconnaître dans le récit que nous allons lire de nombreuses réminiscences de l'*Histoire véritable* et de la *Légende de St Brandaines.*

[1] On trouve des réductions de ces cartes dans la *Géographie du moyen-âge* par J. Lelewel. Tome I, atlas. – [2] *Alhambra;* Legends of the conquest of Spain, in 8°. Baudry.

CHAPITRE XII.

LIVRE IV. - PANTAGRUEL.

VOYAGE A L'ORACLE DE LA DIVE BOUTEILLE.

I. La société.

SOMMAIRE. I. — 1. Le livre IV et ses trois prologues. — 2. Départ de la flottille. — 3. Médamothi ou l'île des caméléons. — 4. Lettre de Gargantua. La poste aux pigeons. — 5. Le concile des lanternes.

II. LES MOUTONS DE DINDENAULT. — 6. Teofilo Folengo et l'*Orlandino*. — 7. La *Macaronée*. — 8. Cingar et les marchands tyroliens. — 9. Panurge et Dindenault. — 10. Les moutons noyés ou l'imitation. — 11. La Fontaine et Rabelais.

III. — 12. Ennasin ou l'île du faux bel esprit. — 13. Chéli ou l'île des complimenteurs.

IV. LA CHICANE. — 14. L'île de Procuration ou des Chicanous. — 15. Les noces de Basché. — 16. Villon et le cordelier. — 17. Suite des noces de Basché. — 18. Aristophane et Rabelais. — 19. Les Chicanous battus et contents.

V. — 20. La mort du géant Bringuenarilles.

I.

Le quatrième livre est précédé de deux prologues et d'une Epître dédicatoire au cardinal Odet de Châtillon, catholique encore à ce moment, mais qui bientôt après devait passer au protestantisme.

Le premier prologue fut placé en tête des onze premiers chapitres du IVe livre — le livre en contient 58 — publiés quatre ans avant les autres, probablement pour sonder les dispositions de la cour de Henri II, bien moins tolérante que celle de son prédécesseur. Ce prologue a pour but de remercier des

seigneurs qui ont envoyé à Rabelais, sans se nommer, un flacon d'argent en forme de bréviaire, comme nous l'avons déjà dit. Le livre-flacon était superbement relié, orné de beaux fermoirs, et historié sur la couverture de crocs et de pies. Rabelais suppose que par là on veut l'engager à « croquer la pie, » c'est-à-dire à boire à longs traits, et il répond qu'il n'y manquera pas.

Cette expression « croquer la pie » n'a évidemment aucun rapport avec l'oiseau de ce nom. *Pie*, dans ce cas, a la même racine que *piot*, la boisson, le vin, c'est le verbe πίνω, πιεῖν en grec, le verbe *пію* (*piou*) en russe, qui signifient également : je bois. L'argot parisien moderne possède une locution analogue, mais où la métaphore est tirée seulement de la couleur du liquide. « Boire un verre d'absinthe » se dit *en langue verte :* étrangler un perroquet — « allusion, dit le *Dictionnaire de l'argot parisien*, à la couleur verte du liquide qui teinte le verre dont la main du buveur étrangle le cou. »

Rabelais explique la locution qu'il emploie, mais qu'il n'invente pas, car d'autres s'en sont servis avant lui. A l'en croire, elle remonte à une bataille entre deux armées de pies et de geais, qui se seraient rencontrées près de Saint-Aubin-du-Cormier quelques jours avant la célèbre bataille qui fut livrée sur ce point entre les Bretons et les Français en 1488. Plusieurs écrivains et conteurs, — Mme de Sévigné elle-même, — font en effet mention de batailles de ce genre ; mais Mme de Sévigné en répétant ce qu'on lui a raconté, déclare qu'elle n'en croit rien. Quoi qu'il en soit, voici le récit de Rabelais, que nous abrégeons notablement. L'auteur

écrit *gay*, pour *geai*. Cette prononciation s'est conservée en Basse-Normandie.

Des contrées du levant advola grand nombre de gays d'un cousté, grand nombre de pies de l'autre, tirans tous vers le ponant. Et se coustoyoient en tel ordre, que sus le soir les gays faisoient leur retraicte à gauche, et les pies a dextre, assez près les uns des autres. Par quelque region qu'ilz passassent ne demouroit pie qui ne se raliast aux pies, ne gay qui ne se joignist au camp des gays... Tant allèrent, tant volèrent qu'ils passèrent sur Angiers. En Angiers estoit pour lors un vieux seigneur qui avoit un gay en delices à cause de son babil; il invitoit tous les survenans à boire, jamais ne chantoit que boire. Le gay, en fureur martiale, rompit sa caige et se joignit aux gays passans. Un barbier voisin avoit une pie privée... qui augmenta le nombre des pies et les suivit au combat... La fin fut que les pies perdirent la bataille et sur le camp furent felonnement occises jusques au nombre de 2,589,362,109, sans les femmes et les petitz enfans.. Le gay [du vieux seigneur] trois jours plus tard retourna ayant un œil poché... Toutefois, peu d'heures après qu'il eut repeu en son ordinaire, il se remit en bon sens... et il invitoit à boire comme à son ordinaire, adjoustant à la fin d'un chascun invitatoire: «Croquez pie» Je presuppose que tel estoit le mot du guet au jour de la bataille.

Rabelais remercie ensuite ceux qui lui ont fait présent du flacon. Ils l'encouragent à poursuivre son travail, il suivra leur conseil. Quant à ses ennemis, « cafars, cagotz, matagotz, papelardz, patespelues, porteurs de rogatons, chattemittes », il veut croire, comme on le lui assure, qu'ils sont déconcertés, désespérés et il leur fait « l'offre que fit Timon le misanthrope à ses ingratz Athéniens:

Timon, fasché de l'ingratitude du peuple athenien en son endroict, un jour entra au conseil de la ville, requerant luy estre donnée audience, pour certain negoce concernant le bien public. A sa requeste fut silence faite, en expectation d'entendre choses d'importance... Adonc leur dit: « Hors mon jardin se-

cret, dessous le mur, est un ample, beau et insigne figuier, auquel vous autres, messieurs les Athéniens desesperés, hommes, femmes, jouvenceaux et pucelles, avez de coustume à l'escart vous pendre et estrangler. Je vous adverty que, pour accommoder ma maison, j'ai deliberé dedans huitaine demolir iceluy figuier; pourtant [par conséquent] quiconques de vous autres et de toute la ville aura a se pendre, s'en depesche promptement. Le terme susdit expiré, n'auront lieu tant apte, ne arbre tant commode. »

A son exemple, je denonce a ces calomniateurs diaboliques que tous ayent a se pendre dedans le dernier [quartier] de cette lune. Je les fournirai de licolz... La lune renouvellée ils n'y seront receuz à si bon marché et seront contrainctz eux-mêmes à leurs depens achapter cordeaux et choisir arbre pour pendaige...

Rabelais supprima ce prologue dans les éditions complètes du quatrième livre, et se contenta d'en faire entrer quelques passages dans l'Epître au cardinal de Châtillon et dans le Nouveau Prologue.

Il se plaint également dans l'Epître au cardinal des ennuis que lui causent ses ennemis et calomniateurs. La persécution a été telle qu'il était décidé à ne plus écrire un iota, si le cardinal ne l'avait rassuré et encouragé.

[Vous] me distes que de telles calomnies avoit esté le defunct roy François, d'eterne memoire, adverty : et curieusement ayant, par la voix et prononciation du plus docte et fidele anagnoste de ce royaume [Pierre du Châtel], ouy et entendu lecture distincte d'iceux livres miens, n'avoit trouvé passage aucun suspect. Et avoit eu en horreur quelque [un certain] mangeur de serpens qui fondoit mortelle hérésie sur un N mis pour M par la faulte et la négligence des imprimeurs.

Il s'agit ici de l'équivoque *asne*, pour *asme*, dont nous avons déjà parlé. Ajoutons que les «mangeurs de serpents» sont les moines, séquestrés de la société et pratiquant l'abstinence, comme les Troglodytes de l'A-

et se moque des autres remèdes prescrits par les médecins. Le mal de mer provenant d'une faiblesse, d'un manque de réaction de l'estomac, un repas sain et point trop copieux constitue en effet un excellent préservatif contre ce mal et l'expérience donne raison à Rabelais.

L'oracle de la Dive Bouteille devait se trouver près du Cathay, dans l'Inde supérieure. On sait que le Cathay, au moyen âge, c'est la Chine — que les Russes appellent encore *Kitaï* — ou peut-être le Thibet. La fameuse Angélique, qui remplit de ses aventures les poèmes de Bojardo et de l'Arioste, était reine du Cathay. Il s'agit d'y arriver par mer. Pantagruel, qui se défie de ses connaissances nautiques, emmène avec lui un certain Xénomanes, dont le nom signifie : possédé de la manie des voyages. Rabelais donne à ce Xenomanes le surnom de traverseur des voies périlleuses, que prenait son ami Jean Bouchet (voir I, p. 54). Il a, du reste, complètement oublié que l'Utopie est bien loin vers l'extrême Orient; il la suppose de nouveau dans le Chinonais, et le lieu où l'on s'embarque, doit être aux environs des Sables d'Olonne. Xénomanes prétend que ce serait duperie de faire le tour de l'Afrique et de doubler le cap de Bonne Espérance. Il est d'avis qu'il faut mettre le cap directement à l'Orient en partant des Sables d'Olonne, sans dévier à droite ni à gauche, et sans perdre de vue l'étoile polaire. En suivant cette direction, on serait arrivé à peu près tout droit à Terre Neuve et l'on eût été obligé de traverser tout le continent américain sous une latitude assez froide, avant d'arriver au Cathay. Mais les connaissances géographiques étaient encore

fort imparfaites à cette époque. Il n'y avait guère plus de vingt ans que Magellan, ou plutôt Magalhaens, avait fait son premier voyage autour du monde. On croyait le passage facile par mer un peu au nord des terres que Colomb avait découvertes, et qui portent aujourd'hui le nom de Colombie. Mais Rabelais se trompait singulièrement en disant qu'on aurait pu faire en quatre mois, par cette route, un voyage qui n'aurait pas demandé moins de trois années en suivant l'itinéraire des Portugais.

Au reste peu lui importait et à nous aussi. Ce n'est pas une exploration géographique que nous entreprenons ; nous nous rendons à travers mille obstacles au pays de la vérité, nous allons chercher le mot de la destinée humaine. Les îles que nous rencontrerons, ce sont les habitudes de l'esprit, les institutions sociales, et une géographie exacte ne servirait qu'à nous embarrasser.

N'oublions pas non plus que nous avons affaire, non à un philosophe, qui va droit au but, mais à un fantaisiste, qui s'en donne à cœur joie. La navigation de Pantagruel ne doit pas être assimilée aux *Voyages du capitaine Gulliver*, tels que Swift nous les a racontés. Là tous les personnages sont au point optique. Il y a l'île des nains, où tout le monde est nain, l'île des géants, où tous les habitants sont des géants ; ici ce sont des savants et des mathématiciens distraits qui se promènent dans une île volante, là les chevaux font le rôle des hommes et les hommes sont de vilains et dégoûtants animaux. Dans tout le récit circule un système constant d'allusions. Nous savons que d'un bout à l'autre du livre, de même que dans la fable ésopique, l'auteur nous met sous

les yeux constamment deux choses à la fois. Sous ce qu'il dit, il faut toujours entendre ce qu'il ne dit pas. Il n'en est pas de même chez Rabelais. Il suit son chemin, mais à la façon du Petit Chaperon Rouge, de Perrault, s'arrêtant à cueillir des fleurs, s'attardant après les papillons, et engageant la conversation avec le loup. — « C'est, dit à ce propos Ste-Beuve, que Swift était philosophe et pamphlétaire, tandis que Rabelais, avant tout, est artiste, poète, et qu'il songe d'abord à s'amuser. »

Embarquons-nous avec lui — car il est du nombre des voyageurs; plus d'une fois il emploie le pronom «nous» pour qu'on ne s'y trompe pas, et, sans rien perdre du spectacle qu'il va dérouler sous nos yeux, suivons le fil philosophique de la pensée qui dirige et gouverne l'ensemble.

III.

Les trois premiers jours de la navigation se passent sans aventure; le quatrième, on arrive à l'île de Médamothi, mot qui en grec signifie «nulle part», mais en hébreu, les ressemblances. C'est, en effet, l'île des apparences et de l'ostentation; le roi s'appelle Philophanes, qui aime à briller, et son frère Philotaemon, qui aime à être vu. Les voyageurs y descendirent. C'était le troisième jour d'une grande foire où se rendaient les plus riches marchands de l'Afrique et de l'Asie. Frère Jean, Panurge et Epistémon achetèrent des tableaux: Jean, un plaideur, qui a perdu son procès, et qui en appelle, et un valet à la recherche d'un maître; — Panurge acquit une peinture galante; Epistémon se laissa séduire par les idées de Platon et les atomes d'Epicure,

peints au vif. On conviendra que ce n'était pas là le moins merveilleux des tableaux. Pantagruel fit l'acquisition d'une belle tapisserie, de 78 pièces, représentant toute l'histoire d'Achille, plus «une tarande». C'est l'animal que Pline nomme caméléon. Celui que nous appelons ainsi aujourd'hui est un mince lezard dont la peau change de couleur suivant les dispositions de l'animal ou l'objet sur lequel on le pose ; celui que Pantagruel acheta était un ruminant, grand comme un jeune taureau, avec des cornes de cerf et des pieds analogues ; il était velu comme un ours, et ce n'était pas sa peau transparente qui changeait de couleur; dans certains cas, son poil variait suivant la couleur des vêtements de ceux dont il s'approchait : gris auprès de Panurge, écarlate auprès de Pantagruel, blanc auprès du pilote; abandonné à lui-même, il avait la couleur d'un âne de Meung.

Tout, dans cette île, est disposé pour les yeux : des tableaux, des tapisseries, des animaux à couleur changeante qui prennent la nuance de ceux qui les entourent — comme ces gens qui sont toujours de l'opinion dominante et qui, abandonnés à eux-mêmes, ne sont que des ânes. Rien de sérieux. Tout est donné à l'apparence.

Les amis de l'apparence, ceux qui veulent être et faire comme tout le monde, qui attendent le signe d'un chef pour avoir un avis, sont les premiers ennemis de la vérité. On ne la leur fera jamais accepter, parce qu'ils ferment les yeux pour ne pas la voir, non par antipathie, mais par faiblesse. Passons, se dit Pantagruel.

IV.

Mais en ce moment une nef arrive, c'est le vieux Gargantua qui fait courir après son fils, non pour le rappeler, mais pour avoir de ses nouvelles. Pantagruel avait déjà inventé la poste aux pigeons; il n'avait pas imaginé, il est vrai, d'attacher un billet sous l'aile de l'oiseau voyageur; mais il était convenu avec son père de certains signes. Une bandelette noire aux pattes devait annoncer malheur; une bandelette blanche signifierait: Tout va bien. C'étaient les couleurs traditionnelles. Une voile blanche devait annoncer à Egée le succès de son fils contre le minotaure; une voile blanche devait annoncer au pauvre Tristan malade l'arrivée de son Iseult. Il y eut erreur dans les deux cas, mais il n'y en eut pas dans le cas de Pantagruel: le pigeon messager de bonnes nouvelles parvint heureusement à sa destination, annonçant à Gargantua qu'il aurait bientôt des lettres de son fils.

Les lettres échangées en cette circonstance ont été citées par Fr. Guizot dans son travail sur Rabelais; elles ne nous apprennent rien de nouveau, mais elles nous montrent une fois de plus la bonté paternelle du vieux roi, la soumission respectueuse et tendre de son fils, et l'art que chacun d'eux possède de développer sa pensée d'une façon ingénieuse. Balzac plus tard — l'ancien Balzac — se fera une réputation à moindres frais. La rhétorique savante du XVII[e] siècle n'a rien de mieux ni peut-être d'égal à ces lettres pour la fermeté et l'élégance du style. Pantagruel envoie à son père les acquisitions qu'il a faites, tapisseries et animaux, avec force té-

moignages d'amitié pour lui et pour son messager; puis l'on se remet en mer.

V.

Le cinquième jour on découvre à gauche un navire: grande joie de part et d'autre. On se salue, on s'aborde, on se demande des nouvelles. Les voyageurs étaient tous de Saintonge et venaient du pays de Lanternois. Ils apprirent à Pantagruel et aux siens que, sur la fin de juillet subséquent, il y aurait dans ce pays un chapitre général des Lanternes, et que l'on y faisait de grands apprêts comme si l'on y dût profondément lanterner, autrement dit, perdre beaucoup de temps par irrésolution. Ce chapitre des Lanternes, ou des lumières, est-il le concile de Trente, qui eut en effet à cette époque deux sessions, deux sessions interminables? S'agit-il d'une assemblée des «lumières» protestantes à la Rochelle, comme le prétendent d'autres commentateurs, s'appuyant de ce que les voyageurs rencontrés étaient Saintongeois? La première conjecture est beaucoup plus probable que la seconde.

VI.

C'est ici que se place un des épisodes les plus populaires du roman de Rabelais, l'histoire des moutons noyés par Panurge.

Rabelais a pris toute cette histoire à un écrivain italien, son contemporain, qu'il a nommé du reste à deux reprises, et il n'est pas sans intérêt, comme nous l'avons fait en d'autres circonstances, de rapprocher les deux récits.

Cet écrivain était moine comme Rabelais — et

comme lui, moine émancipé. Il s'appelait Teofilo Folengo et vécut de 1491 à 1544. On a de lui quatre ouvrages : les *Macaronées*, l'*Orlandino* ou le Petit Roland, l'*Humanité du Christ* et le *Chao del tri per uno*.

L'*Orlandino* est un poème burlesque assez amusant, où l'on raconte la naissance et les premières années de celui qui fut plus tard le célèbre Roland — avec accompagnement de sorties violentes contre les indulgences, contre les moines, les confesseurs, et de détails passablement scabreux. On lit, au dernier chant, une historiette qui a été répétée depuis, mais que Folengo n'a évidemment pas inventée. Un prieur gourmand et ivrogne se querelle avec le petit Roland, qui a cherché à lui voler un esturgeon. On les mène devant le gouverneur. Celui-ci commence par reprocher au moine sa gloutonnerie et sa paresse. Le moine veut faire le savant. Le gouverneur, pour se moquer de lui, lui pose trois questions, qu'il devra résoudre le lendemain. S'il ne réussit pas, il sera privé de son abbaye. Le prieur rentre chez lui fort embarrassé, il s'enferme dans sa bibliothèque, composée de bouteilles de vin, de pâtés, de jambons, et se jette à genoux devant St Bacchus, patron du lieu, pour le prier de l'inspirer dans sa détresse. Son cuisinier vient lui demander s'il veut souper. Le prieur lui raconte son embarras. Le cuisinier lui offre de répondre à sa place. Le prieur y consent. Le cuisinier, duement déguisé, se rend devant le gouverneur, et résout les deux premières questions à la satisfaction de celui qui l'interroge. — Vous ne résoudrez pas la troisième, lui dit-il. Savez-vous ce que je pense ? — Monseigneur, vous pensez par-

ler au prieur, tandis que vous parlez à son cuisinier.» Et il lui raconte toute l'histoire. Le gouverneur rit beaucoup, et donne l'abbaye au cuisinier; le prieur gourmand prendra sa place à la cuisine.

Ce conte se retrouve dans les *Histoires ou Nouvelles en vers* d'Imbert (1747-1790)[1], à cela près que les trois personnages sont un roi, un évêque et son meunier. L'évêque a une grande renommée de science. Le roi, qui ne l'a jamais vu, le mande à sa cour, en lui envoyant trois questions à résoudre. C'est un meunier qui se rend près du roi au lieu de l'évêque, et il répond si bien aux questions que le roi lui offre une faveur à son choix. Le meunier demande au roi de garder le silence sur son intervention et de laisser à l'évêque l'honneur de ses réponses.

L'évêque ainsi sauva sa gloire,
En employant l'esprit de son meunier.

C'est là probablement la forme primitive du récit. Folengo n'y fait intervenir un abbé et un cuisinier que par suite de son antipathie contre les moines et de sa tendresse à l'endroit des bons repas, tendresse qui s'étend à ceux qui les préparent. Nous avons constaté ces deux préoccupations chez Rabelais, mais chez Folengo, ces préoccupations sont des passions dominantes.

La vie de Folengo fut aussi romanesque que ses écrits. Etant moine, il parvint à se faire aimer d'une dame du monde; il s'échappa du couvent et vécut avec elle pendant plusieurs années d'une façon assez misérable, à ce qu'il paraît; il allait de maison en maison, à la manière des anciens trouvères,

[1] *Œuvres poétiques* de M. Imbert, 2 v. in 18, 1777, Tome I.

réciter ses poésies pour prix de l'hospitalité qu'on accordait à lui et à sa compagne. De là le surnom de *Pitocco*, ou mendiant, qu'il se donne sur le titre d'un de ses poèmes. Quand il fut las de cette vie vagabonde, il obtint de rentrer dans son couvent. C'est alors qu'il composa ses deux derniers ouvrages comme œuvres de pénitence, et qui sont aussi, si l'on en croit Ginguené[1], une pénitence pour les lecteurs qui se hasardent à les lire. Il en est tout autrement de son *Opus macaronicum,* écrit dans un langage mi-latin, mi-italien, analogue à celui que Molière fait parler à ses personnages dans la Cérémonie du *Malade imaginaire.* Folengo composa ce livre à bâtons rompus pendant les années de sa vie errante, et l'on y trouve de fréquentes allusions à sa situation personnelle.

VII.

La *Macaronée* est en vers hexamètres. Nous en citons quelques-uns, afin de donner une idée de la langue que Folengo s'est créée entre l'italien et le latin. Ils sont tirés de l'invocation aux Muses qui commence le livre.

Phantasia mihi quædam fantastica venit
Historiam Baldi grossis cantare camænis...
At prius altorium vestrum chiamare bisognat,
O macaroneam, Musæ, quæ funditis artem...
Jam nec Melpomene, Clio, nec magna Thalia,
Nec Phœbus grattando lyram, mihi carmina dictent...
Verum cara mihi faveat solummodo Berta
Gosaque, Togna simul, Mafelina, Pedrola, Comina,
Veridicæ Musæ sunt hæc, doctæque sorellæ,
Quarum non multis habitatio nota poetis
Clauditur in quodam terræ cantone remoto.

[1] *Histoire littéraire d'Italie,* T. V.

[La fantaisie fantastique m'est venue de chanter en vers privés d'art l'histoire de Balde... Mais il faut d'abord vous appeler à l'aide, Muses qui présidez à l'art macaronique... Que ni Melpomène, ni Clio, ni l'illustre Thalie, ni Phébus grattant sa lyre, ne me dictent mes vers. C'est assez que ma chère Berte me favorise avec Gosa, Togna, Mafelina, Pedrola, Comina. Ce sont des Muses véridiques, de doctes sœurs dont l'habitation, connue à peu de poètes, est enfermée dans un canton écarté de la terre.]

Les Muses invoquées dans ces derniers vers sont celles qui président au pays de Cocagne, dont le poète va nous faire la description avec amour. Puis il nous transporte à la cour de Charlemagne. Il y a ce jour-là un tournoi et un festin ; Folengo décrit le combat en quelques mots et le festin en quelques pages. C'est frère Jean devenu poète. Au tournoi, comme toujours en pareil cas, Guy, le héros du poème est vainqueur de tous ses rivaux. Ses exploits lui méritent l'amour de la fille de Charlemagne, Berta; il l'enlève, s'enfuit avec elle par delà les monts; les fugitifs arrivent à Cipada, près de Milan, patrie de l'auteur, et reçoivent l'hospitalité chez un paysan. Guy se lasse bientôt de son repos forcé et de sa Berta; il s'en va courir les aventures, et finira par se faire ermite. La princesse met au monde un fils, auquel on donne le nom de Baldus, et meurt quelque temps après. — Ces aventures sont à peu de chose près celles qui se déroulent au début de l'*Orlandino*: Folengo se répète souvent ainsi; il n'avait d'invention que dans les détails.

Il n'y a pas plus de suite dans la conduite des personnages que l'auteur n'en a mis dans la sienne. Il travaille sans plan et se laisse généralement entraîner par les mots que le hasard amène sous

sa plume. De là chez lui, comme chez Alfred de Musset lorsqu'il raconte en vers, mais à un bien plus haut degré, tour à tour de la diffusion et de l'obscurité; ici il développe trop, là il saute à pieds joints par-dessus les transitions et ne développe pas assez.

Devenu homme, Balde est un querelleur, un tapageur qui, par son audace et son entrain, devient un véritable chef de bande. Il a pour compagnons, entre autres, le géant Fracasse, fils du géant qui donne son nom au *Morgante maggiore* de Pulci,—et Cingar, le subtil, qui force les serrures, vole le tronc des églises, vantard comme Panurge, poltron comme lui, mais moins spirituel et moins savant. Balde est mis en prison à la suite d'une bagarre, Cingar se déguise en cordelier, entre dans son cachot sous prétexte de le confesser et facilite son évasion. Balde parcourt ensuite différents pays, il détruit des corsaires, extermine des sorcières, s'enfonce dans l'intérieur de l'Afrique, et, après avoir découvert les sources du Nil, descend aux enfers avec ses amis. L'auteur le conduit ensuite au milieu des astrologues, des nécromanciens et des poètes, puis il le plante là tout à coup et clôt son volume.

Il ne faut demander à Folengo ni la finesse d'observation ni la délicatesse de la pensée, ni la grâce du style de Rabelais; son observation est superficielle, son expression est dure et brutale; son principal attrait est dans la forme du langage, dans l'emploi de tel ou tel mot latin ou italien dénaturé, dans une foule de petits riens qui ne se traduisent pas. Sa gaîté aussi est toute à la surface, elle fait rire, mais ne fait pas réfléchir. Il y a chez lui beau-

coup de grimace et peu de vrai comique, de sorte que la lecture de tous ses ouvrages, sans exception, ne tarde pas à devenir fatigante.

Mais tel qu'il est, Rabelais l'a beaucoup lu. Nous trouvons à chaque pas dans son roman des réminiscences du poète italien.

Une traduction française de cet ouvrage a été publiée à Paris en 1606, en deux volumes in-12, sous le titre d'*Histoire maccaronique de Merlin Coccaye*, 2 vol. in-12. Reproduite en 1735, elle a reparu en 1859 dans la «Bibliothèque gauloise», précédée d'un travail curieux de M. Gustave Brunet. Cette version est largement paraphrasée, suivant l'usage du temps, et il n'y a pas lieu d'y chercher une fidélité bien scrupuleuse. On l'a fait suivre dans les deux premières éditions d'un autre poème où Folengo raconte, en style burlesque, une guerre entre les Mouches et les Fourmis.

M. Gustave Brunet signale dans le portrait de Fracassus quelques traits qu'on retrouve dans le Gargantua des premières pages :

> Pour son déjeuner, il mangeait un veau ; quatre-vingts pains à grand peine pouvaient remplir ses tripes. Son bouclier était le fond d'une chaudière en laquelle on brasse la bière, où on fait bouillir le vin ; son bâton était plus grand qu'un mât de navire.

L'imitation est flagrante surtout dans l'histoire des moutons et la description de la tempête.

VIII.

C'est dans la douzième macaronée que se trouve le récit qui nous a conduits à cette digression. Nous copions la traduction française, en nous contentant

de corriger les fautes d'impression dont l'édition de 1606 est émaillée.

Balde s'embarque et aussi ses deux compagnons, et logent leurs chevaux en un canton du vaisseau.

Voici de loing arriver les Tesinois sublans [sifflant] souvent, ayant beaucoup de bergers conduisans leurs bercails, qui estoit en si grand nombre, que la terre en sembloit couverte. Ils portoient sur leurs dos leurs fouïllouzes, et avoient leurs gros mastins attachez à leur ceinture, lesquels quand il en est mestier, ils laschent pour se ruer sur les loups, et les tuer. Il y avoit plus de trois mille moutons, et avoient tous la laine blanche, et estoient sans cornes. De la laine d'iceux se font les bureaux, et autres draps de grosse étoffe. On tire la premiere [brebis] par les oreilles dedans la navire, laquelle est incontinent suivie de toutes les autres, sans avoir aucune peur; car nature a donné ceste faculté au bercail de suivre toujours la premiere qui marche devant.

Mais quand ceste canaille de Tesinois eut veu Balde et ses compagnons armez dedans la navire, et leurs chevaux occuper la meilleure place du vaisseau: O, dirent-ils, patron, pourquoy rompez-vous les accors faits entre nous? Ne nous as tu pas promis que tu n'en prendrois pas d'autres en ce navire? Gardes-tu ainsi tes promesses? O! barquerolliers, vostre foy est-elle ainsi entretenue en son entier? O gens, à qui est propre de donner des bourdes aux autres, et à qui ne soucie gueres de commettre une fausseté! Tu es fol, et ne sçais, ô Chiozois, que tu fais, et tu ne cognois point telle marchandise, et quel est ce meschant gain. Reçois-tu des soldats et diables armez en ton vaisseau? Jette ces François, jette nos ennemis! Un paysan ne s'accorde jamais avec un gendarme, et ne souffriroient manger leur viande ensemble. J'ay bonne envie de leur rendre autant de bastonnades que nous en avons receu d'eux. Nous en avons maintenant le moyen: il faut, dis-je, leur rendre le change, que ces larrons s'en aillent hors d'icy à leur faciende; il y a des forests, et des cavernes, en icelles font mieux leur demeure tels voleurs, que de se venir mettre dedans des navires, et de se mesler ici parmi des gens de bien; s'ils ne s'en vont, nous les jetterons en l'eau par force. Ainsi le plus grand paysan, et le plus audacieux, parla. Le patron ne leur respondit rien, et estouppe

ses oreilles à une telle honte, laquelle aucun masque ne pouvoit couvrir.

Or, Balde entendant les parolles audacieuses de ce vilain moutonnier, desgaine incontinent son espée et met son bouclier au bras, et se delibere d'attaquer ces braves marauts. Cingar le retient, et en le retenant, parle à luy en l'oreille, et le prie de luy laisser la charge de faire ceste vengeance. « Cela, dit-il, mon Balde, n'est point séant à vous, ny propre à vostre vertu naturelle; mais appartient plustost à la subtilité de Cingar. Arreste-toy, je te prie, tu verras maintenant merveilles ; il ne faut point endurer l'orgueil d'un villain : les uns riront ; autres, croy-moy, pleureront. » Balde luy obeist, et rengaine son espée.

Cependant le vent doucement s'enfle, et la mer commence à se cresper, et faire branler ses ondes. Le vaisseau se sépare du bord, et peu à peu s'avance au milieu, et laisse le rivage, lequel, en fuyant ainsi, semble emporter avec soy les villes et pays. On ne voit desjà plus les bois, on ne voit que la mer et le ciel ; et les mariniers, en chantant, se reposent.

Cingar cauteleux, voyant le temps proche pour mettre à effect ce qu'il avoit en pensée, finement s'approche de l'un de ces paysans, luy disant : « O, que voici grande abondance de vivre ! Veux-tu, mon compagnon, me vendre un gras mouton ? — Le marchand luy respond : Moi ? trois, huict, quatorze, si un seul ne te suffit, moyennant que tu les veuilles payer et que tu m'en donnes au moins huict carlins pour pièce. Alors Cingar, le marché arresté, et prenant son mouton, luy compte de sa bourse huict carlins de cuivre, lesquels il avoit nagueres forgez.

Les marchans estoient-là presens ; et toute la compagnie, riches et pauvres, lays, moines, et prebstres, s'attendoient de manger chacun un bon morceau de ce mouton ; mais Balde considérant la mocquerie, desjà se prépare fort bien, et chuchette en l'oreille de Léonard : «Il sortira, dit-il, tantost une belle farce : tais-toy, je te prie, et t'appreste à rire.» Cingar prend par les oreilles ce mouton et le jette en la mer du haut du navire. Chose merveilleuse, et paradvanture malaisée à croire à la compagnie ! incontinent tout le troupeau à la file saute en la mer, et n'en demeura une seule pièce, qui ne sautast, et ne se jettast en l'eau. Par ce moyen la mer fut toute couverte de

poissons portelaines, et ces moutons paissoient autre chose que de l'herbe. Les Tesinois s'efforçoient de les retenir le plus qu'ils pouvoient ; mais c'estoit pour néant : car enfin, tout ce bestail abandonna le vaisseau. Au temps du deluge, les poissons, montez au haut sommet des montagnes, contemploient les forests, et se promenoient joyeux par dessus les ormes, et peupliers, regardans au dessous d'eux les prez, et les fleurs [1] ; et maintenant le bercail paist sous les eaux l'algue, mange et boit ce qu'il ne veut, et se noye tout à fait. Neptune lors feit un grand butin, s'esmerveillant d'où estoient descendus tant de moutons : d'iceux il fit un festin aux nymphes et barons de sa court, lesquels s'en farcirent à bon escient le ventre, laissans sous la table les ossements pour les chats.

Balde eclate de rire, Léonard en [crève,] et les autres en grongnent. Cingar ne rit point ; mais feint estre marri, et rapporte à mal' heur ce qu'il avait fait de guet à pens, et feignoit d'aller secourir ces bestes ; mais au contraire, subtilement il les poussoit en mer ; et vous eussiez dit à le voir bien embesongné, que les moutons estoient à luy, tant il sçavoit bien accomoder sa mocquerie. Et parce que chaque mouton, sautant ainsi, chantoit en prononçant *bai*, *bai*, sa misérable mort, de là, la prochaine ville fut nommée Bebba, et le peuple d'autour fut par nos anciens appelé Bebbens. Iceux ont autrefois dompté les vieux Po-posses, et avoient sous leur domination les Malgariens.

VIII.

Passons au récit de Rabelais ; nous abrégeons un peu.

Pendant qu'on nous racontait des nouvelles du pays des Lanternois, Panurge prit débat avec un marchand de Taillebourg nommé Dindenault.— On se rappelle que Panurge avait fait vœu de voyager jus-

[1] Folengo se souvient ici d'Ovide :
Et modo qua graciles gramen carpsere capellæ,
Nunc ibi deformes ponunt sua corpora phocæ.
Mirantur sub aqua lucos, urbesque, domosque
Nereides ; sylvasque tenent delphines, et altis
Incursant ramis, agitataque robora pulsant.
Metamorphoses I, 5.

qu'à l'oracle avec ses lunettes au bonnet et sans braguette. Dindenault s'était moqué de lui.

Voilà une belle médaille de mari trompé, dit-il. Panurge, à cause de ses lunettes, entendait plus clair que de coutume. — «Comment serais-je un mari trompé,» dit-il à Dindenault, puisque je ne suis pas marié?» Mais tu dois l'être, toi, à en juger par ta face peu gracieuse.» — «Oui, je le suis et ne voudrais pas ne pas l'être pour toutes les lunettes de l'Europe et toutes les bésicles de l'Afrique, car j'ai une des femmes les plus belles, les plus avenantes, les plus honnêtes et les plus sages qui soient dans tout le pays de Saintonge, n'en déplaise aux autres. Je lui rapporte de mon voyage une belle branche de corail rouge, longue de onze pouces, qui je lui donnerai pour étrennes. Mais qu'est-ce que cela te fait? De quoi te mêles-tu? Qui es-tu? D'où es tu? Lunetier de l'antéchrist, réponds si tu es de Dieu!»

C'est la question que l'on faisait quand on se trouvait en présence de quelque prodige.

— Et si je me faisais aimer de ta tant belle, tant avenante, tant honnête et tant sage femme, demanda Panurge, qu'est-ce que tu ferais, toi qui es de tous les diables?
— Je te donnerais un coup d'épée sur cette oreille lunetière et je te tuerais comme un bélier.

Il voulut joindre le geste à la parole, mais l'humidité de la mer avait rouillé son épée dans le fourreau, il ne put parvenir à la tirer; on s'interposa, on força Panurge et Dindenault de se réconcilier, mais Panurge se promit que le marchand le lui payerait.

La scène ne manque pas de naturel. Cependant la querelle est plus motivée chez Folengo.

Panurge dit alors à frère Jean et à Epistémon : «Retirez-vous un peu à l'écart et soyez attentifs à ce qui va se passer. Il y aura beau jeu si la corde ne rompt. Puis il s'adressa au marchand, et but à sa

pre race de celui qui porta Phryxus et Hellé à travers l'Hellespont.

Rabelais prête volontiers à ses personnages son érudition, mais en leur conservant leur caractère. Il y a encore, au moins y avait-il encore, il y a une trentaine d'années, dans les foires de France, des paysans gouailleurs, et cherchant, comme Dindenault, à éblouir, à troubler, à dérouter leurs chalands, afin d'en avoir meilleur marché, de leur vendre à un prix plus élevé ou de payer moins cher leur marchandise.

Par tous les champs où ils passent poursuit Dindenault, le blé y vient comme si Dieu y eût passé. Il ne faut mettre marne ne fumier. De leur urine, on tire le meilleur salpêtre du monde, et de leurs crottes, sauf votre respect, les médecins de nos pays guérissent soixante et dix-huit espèces de maladies, la moindre desquelles est la maladie de St Eutrope, de Saintes, dont Dieu nous préserve et garde. Qu'en dites-vous, notre ami? Aussi me coûtent-ils bon.

— Coûte et vaille[1], répondit Panurge. Seulement vendez-m'en un, le payant bien.

— Notre ami, mon voisin, considérez un peu les merveilles de nature qui se trouvent dans ces animaux, même en un membre que vous estimeriez inutile. Prenez-moi ces cornes-là et les concassez un peu avec un pilon de fer ou avec un landier, c'est tout un, puis les enterrez en vue du soleil, là où vous voudrez, et arrosez-les souvent; en peu de mois vous en verrez naître les meilleures asperges du monde. Je n'en excepterais même pas celles de Ravenne. Allez-moi dire que vos cornes à vous autres, messieurs les maris trompés, aient une vertu si mirifique!

Dindenault parle d'après Pline, qui dit que les

[1] Cette expression ne veut pas dire : N'importe son prix et sa valeur, comme l'interprètent les commentateurs ; mais : s'ils valent beaucoup, peu importe qu'ils coûtent beaucoup. Cette locution est encore d'usage ordinaire en Normandie.

cornes de béliers enfoncées en terre, font pousser des asperges sauvages. — Cela n'est vrai que lorsqu'il y a déjà des graines d'asperges dans le sol.

— Patience, répondit Panurge.

— Je ne sais si vous êtes clerc, mais j'ai vu beaucoup de clercs, et de grands clercs, trompés par leurs femmes. Oui-dà ! A propos, si vous étiez clerc, vous sauriez que, ès membres les plus inférieurs de ces animaux—ce sont les pieds—y a un os. C'est le talon, astragale, si vous voulez, dont on jouait antiquement au jeu royal des osselets, qui fit gagner un soir à l'empereur Octavian Auguste plus de 50,000 écus. Vous n'avez garde d'en gagner autant, vous autres.

— Patience, mais expédions.

— Et, notre ami, mon voisin, que diriez-vous si je vous louais dignement les membres internes, les épaules, les éclanches, les gigots, le haut côté, la poitrine, le foie, la rate, les tripes, la vessie dont on joue à la balle, les côtelettes dont on fait, dans le pays des Pygmées, de beaux petits arcs pour tirer des noyaux de cerises contre les grues.

— Allons ! dit le patron de la nef au marchand, c'est trop barguigné. Vends-lui tes moutons, si tu veux ; si tu ne veux pas, ne l'amuse plus.

— Je veux bien lui en vendre pour l'amour de vous, mais il paiera trois livres tournois de la pièce, en choisissant.

C'était un tiers en plus de la valeur ordinaire.

— C'est beaucoup, dit Panurge. En mon pays j'en aurais bien cinq, même six pour cette somme. Prenez garde que ce ne soit trop. Vous n'êtes pas le premier de ma connaissance, qui voulant devenir trop tôt riche et parvenir, est au contraire tombé en pauvreté et même quelquefois s'est rompu le cou.

— La fièvre quartaine pour toi, lourdaud, dit le marchand. Le moindre de ces moutons vaut quatre fois plus que le meilleur de ceux que les Coraxiens en Espagne vendaient un talent d'or la pièce. Et que penses-tu, ô sot à la grande paye, que valait un talent d'or ?

— Benoît monsieur, dit Panurge, vous échauffez en votre harnois à ce que je vois et connais. Tenez, voyez là votre argent.

Panurge, ayant payé le marchand, choisit dans tout le troupeau un beau et grand mouton, qu'il emporta criant et bêlant; tous les autres bêlaient en même temps et regardaient où l'on menait leur compagnon. Cependant Dindenault disait à ceux qui l'entouraient :

Il a bien su choisir, le compagnon! Il s'y entend, le gaillard!

IX.

«Soudain, je ne sais comment, avant que j'eusse le temps de reconnaître ce qui se passait, Panurge, sans rien dire, jette en pleine mer son mouton criant et bêlant. Tous les autres moutons criant et bêlant du même ton, commencèrent à se jeter et à sauter en mer après, à la file. C'était à qui sauterait le premier après son compagnon. Impossible de les en empêcher. Le naturel du mouton, comme vous savez, est de suivre toujours le premier en quelque endroit qu'il s'en aille. Aussi Aristote l'appelle-t-il le plus sot, le plus inepte animal du monde.»

Le marchand tout effrayé de ce qu'il voyait ses moutons périr et se noyer devant ses yeux, s'efforçait de les retenir de tout son pouvoir. Mais ce fut en vain. Tous sautaient à la file et périssaient finalement; il en prit un grand et fort sur le tillac de la nef pensant ainsi le retenir et par suite sauver le reste. Le mouton fut si fort qu'il emporta le marchand avec lui dans la mer, comme les moutons de Polyphème le borgne emportèrent hors de la caverne

Ulysse et ses compagnons, — si bien qu'il fut noyé. Les autres bergers et moutonniers qui voulurent retenir les moutons par les cornes, par les jambes et par la toison, eurent le même sort. Ils furent tous emportés dans la mer et noyés misérablement.

Panurge, qui était à côté de la cuisine tenant un aviron en main, non pour aider les moutonniers, mais pour les empêcher de regrimper sur le navire, et échapper au naufrage, leur adressait un sermon éloquent; il leur remontrait, par lieux communs de rhétorique, les misères de ce monde, le bien et le bonheur de l'autre vie, leur assurant que les trépassés sont plus heureux que ceux qui vivent en cette vallée de misère, et il promettait d'ériger à chacun d'eux un beau cénotaphe au plus haut du mont Cénis, à son retour de Lanternois. En attendant, il leur souhaitait, en cas qu'ils ne fussent pas encore ennuyés de vivre, la rencontre de quelque bonne baleine qui les avalât comme Jonas, et au bout de trois jours les rendît dans quelque beau pays de satin, à l'exemple du même prophète.

Quand le navire fut débarrassé du marchand et de ses moutons: « Ne reste-t-il plus ici, demanda Panurge, quelque âme moutonnière qui veuille encore faire le saut?

Où sont les moutons de Thibault l'Agnelet [dans l'*Avocat Pathelin*]? Où sont ceux de Regnauld Belin, qui dorment quand les autres paissent?. Je n'en sais rien. C'est un tour de vieille guerre. Que t'en semble, frère Jean?

— Il me semble, dit frère Jean, que tu t'es trop pressé de payer. J'ai entendu dire qu'on promet parfois paie double aux soldats pour le jour de la bataille. Si on la gagne, on a de quoi les payer; si on la perd, ils regarderaient comme une double honte de demander la double paie.

Si vous n'aviez pas payé d'avance, l'argent vous resterait.

— Une belle affaire! dit Panurge. J'ai eu du plaisir pour plus de cinquante mille francs. Retirons-nous, le vent est propice. Frère Jean, écoute ici. Jamais homme ne me fit plaisir sans récompense, ou reconnaissance pour le moins. Je ne suis point ingrat, je ne le fus ni ne le serai; mais, en revanche, jamais homme ne me fit déplaisir sans qu'il ait eu à s'en repentir en ce monde ou en l'autre. Je ne suis point fol jusque là.

— Tu te damnes comme un vieux diable, dit frère Jean. Il est écrit : *Mihi vindictam*, etc. [A moi la vengeance]. Matière de bréviaire.

Remarquons en passant la dureté des mœurs de l'époque. Dindenault méritait une leçon, soit; mais il se noie, on le regarde faire, et l'on rit; il n'y a personne qui tende une perche à lui ou aux siens. Panurge prend un aviron, mais c'est pour empêcher les marchands de revenir à bord, bien que le bain qu'ils ont pris dût paraître une pénitence suffisante. Panurge est coutumier du fait, sans doute, et nous sommes habitués à le voir aussi cruel et vindicatif qu'il est spirituel. Mais frère Jean lui-même, qui est une bonne âme et sans rancune, ne trouve rien à redire, sinon que Panurge aurait bien pu ne pas donner l'argent, qui est perdu, puisque celui qui l'a reçu s'est noyé; et lorsque Panurge lui confesse ses habitudes de vengeance, il se contente de protester faiblement en lui citant un texte sacré, qu'il affaiblit encore en ajoutant : matière de bréviaire. Et il s'éloigne comme s'il disait : Je n'en ferais pas autant, mais c'est son affaire.» A cette époque, on était bien loin d'avoir pour la personne humaine le respect que nous éprouvons aujourd'hui. Voyez ce que nous raconte Taine du seizième siècle en Italie, et, sans

sortir du domaine littéraire, combien de horions ne se distribue-t-il pas dans *Don Quichotte?* En France, après le seizième siècle, les coups disparaissent peu à peu des romans et du théâtre — et de la vie ordinaire, par conséquent. Mais ils se maintiennent encore longtemps en Angleterre, comme l'attestent les romans de Fielding, de Smolett et les caricatures d'Hogarth.

XI.

Cette histoire des moutons de Panurge a été versifiée par La Fontaine (*Contes,* livre IV, 3, Dindenaut et Panurge.)

> Dindenaut dans sa nef
> Menait moutons. – Vendez-m'en un, dit l'autre.
> — Voire, reprit Dindenaut, l'ami nôtre,
> Penseriez-vous qu'on pût venir à chef
> D'assez priser ni vendre telle aumaille ?
> Panurge dit : Notre ami, coûte et vaille,
> Vendez-m'en un pour or ou pour argent.
> Un fut vendu. Panurge incontinent
> Le jette en mer et les autres de suivre, etc.

Le récit est assez maigre, comme on voit, et il est permis de préférer celui de Rabelais. Beaumarchais rappelle aussi cet épisode dans le *Mariage de Figaro :*

> LE COMTE. Il dit que c'est lui qui a sauté sur les giroflées.
> FIGARO. Ah ! s'il le dit... cela se peut ! Je ne dispute pas de ce que j'ignore.
> LE COMTE. Ainsi, vous et lui...?
> FIGARO. Pourquoi non ? La rage de sauter peut gagner; voyez les moutons de Panurge... (Acte IV, 6)

C'est depuis cette citation surtout que l'expression « les moutons de Panurge » est devenue proverbiale,

bien qu'inexacte, puisque les moutons n'appartenaient pas à Panurge.

Au premier abord, on pourrait croire que tout ce récit est un épisode détaché, propre à égayer le roman et sans rapport avec ce qui précède et ce qui suit. C'est une erreur. Cette histoire fait partie essentielle du tissu de l'ouvrage. Rabelais vient de nous conduire au pays imitateur, au pays où chacun veut faire ce que fait son voisin; il nous montre jusqu'où cette imitation peut aller en mettant sous nos yeux les moutons qui se jettent à l'eau et se noient pour imiter leurs camarades, et les bergers qui se noient de compagnie avec leur bercail. Ce récit n'est que le développement de ce qui précède; Rabelais ne marche jamais au hasard dans cette seconde partie; tous les épisodes du voyage ont leur raison d'être et leur place nécessaire.

XII.

La navigation continue jusqu'au troisième jour sans incident, mais ce jour-là, à l'aube des mouches, — est-ce le matin, le midi ou le soir? *grammatici certant*, nous penchons pour l'après-midi, — on aperçoit une île triangulaire, ressemblant à la Sicile par la forme et l'assiette. Les habitants ont, comme leur île, le visage triangulaire — en as de trèfle: pas de nez ou du moins leur nez est réduit à l'état purement rudimentaire; aussi l'île s'appelle-t-elle Ennasin ou l'île des Enasés. Les Enasés manquent du flair qui fait découvrir la vérité, mais ils n'en sont pas moins très satisfaits d'eux-mêmes. Leur bonheur est de faire de petits rapprochements, des jeux de mots, des équivoques. C'est le public qui au

XVe siècle applaudissait Crétin, au XVIIe l'auteur de ce poème de la *Madeleine* dont nous avons cité quelques passages, qui se plaisait aux vers précieux de Cotin, ridiculisés par Molière; au XIXe, c'est celui qui se délecte aux opérettes, aux chansons des cafés chantants, qui rit quand on hurle : « C'est le roi barbu, bu qui s'avance, » et se pâme d'aise à des vers comme ceux-ci :

Que les cha... ritables personnes
Jettent une au... mône au malhureux,
Qui n'est point z un faux né... un faux nécessiteux.

Le progrès est sensible, du reste. En fait de plaisanteries niaises et plates, Crétin n'a rien de comparable à la plupart des opérettes et chansonnettes en vogue aujourd'hui.

Les Enasés de Rabelais étaient tous parents, mais ils ne se désignaient jamais par leur degré de parenté. L'un appelait une femme: «ma mie», et elle l'appelait «ma croûte»; l'une était la «mitaine» et l'autre «le gant» ; un homme nommait une femme: « mon écaille », et elle l'appelait « mon huître ». Un docteur, après avoir longtemps causé avec une jeune fille, lui disait : « Adieu, bonne Mine. » — « Adieu, Mauvais Jeu », répondait-elle. De bonne mine à mauvais jeu, l'alliance n'est pas inusitée, dit Pantagruel. Les voyageurs assistent à un mariage; une gaillarde un peu mûre, qu'on a surnommée « la poire», épouse un jeune follet à poil rougeâtre qu'on a surnommé « fromage ». C'est le mariage de la poire et du fromage. Dans une salle voisine on mariait un jeune « escarpin » avec une vieille « pantoufle. » Ce qui explique la chose, c'est que la pantoufle était pleine d'écus.

Comme Pantagruel écoutait tout cela sans paraître s'amuser beaucoup, on lui dit qu'il était un homme de l'autre monde, qui n'entendait rien à la bonne plaisanterie. Il en eut bientôt assez de cette frivolité pédantesque, de cet esprit pénible et niais tout à la fois; il s'éloigna de l'île, en se disant que la vérité qu'il cherchait serait toujours étrangère à ces gens-là.

XIII.

Après quelques jours de navigation, il arriva à l'île de «Chéli», autrement dit l'île des Lèvres, si nous adoptons l'étymologie grecque. C'est l'île des démonstrations amicales: ici tout le monde s'embrasse et se caresse.

Le roi, Saint Panigon, vient au devant des voyageurs et les conduit à son palais. La reine, ses filles, les dames de la cour embrassent Pantagruel et sa suite; les compliments, les offres de service, les cérémonies n'en finissent pas. Frère Jean, tout furieux, s'enfuit à la cuisine, et quand on lui en demande la raison.

> Corps de galline [poule]! s'écrie-t-il, c'est que j'aime mieux la cuisine que toutes ces simagrées: magny, magna, chiabrena, révérence, double, reprise, l'accolade, la fressurade [étreinte], je baise la main de votre mercy, de votre *maestà*, tarabin, tarabas!

Frère Jean exprime à sa manière les protestations qu'Alceste exprimera plus tard en plus beau style :

> Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode,
> Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode;
> Et je ne hais rien tant que les contorsions
> De tous ces grands faiseurs de protestations ;

Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant?
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située,
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée;
Et la plus glorieuse a des régals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers;
Sur quelque préférence une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
(*Le Misanthrope* I, 1.)

Frère Jean raconte ensuite l'histoire d'un seigneur qu'on recevait ainsi en grande cérémonie. Il devait y avoir embrassade générale des dames. Celles-ci, pour s'amuser, firent déguiser les pages en demoiselles et les mirent en avant. Les seigneurs les embrassèrent tendrement, à la grande joie des dames, qui leur firent aussitôt quitter leurs habits de femmes et apparaître en costume de pages. Les dames s'attendaient qu'on allait se tourner vers elles pour les embrasser doublement. — «On ne m'y prend pas deux fois, s'écria le visiteur; il doit y avoir encore quelque tromperie là-dessous,» et il refusa d'embrasser les dames.

Toutes ces politesses creuses, tout ce cérémonial, c'est du temps et de l'intelligence perdus; la cuisine au moins, c'est quelque chose de solide et de substantiel.

— «C'est bien parlé en moine, s'écria Epistémon le sage. Cela me rappelle un moine d'Amiens avec lequel je me trouvais à Florence il y a quelques an-

nées. Nous admirions la beauté de la ville, la structure du dôme, la somptuosité des temples et palais. — Je ne sais ce que vous trouvez tant à louer, nous dit notre moine. Ce sont de belles maisons, mais après? Dans toute la ville, je n'ai pas encore aperçu un rôtisseur, bien que j'aie cherché partout. A Amiens sur quatre fois moins de chemin, nous aurions rencontré au moins 14 rôtisseries antiques et aromatisantes. Ces porphyres, ces marbres sont beaux, je n'en dis point de mal; mais les darioles [petits gâteaux à la crême] d'Amiens sont meilleures à mon goût. Ces statues antiques sont bien faites, je le veux croire, mais, par St Ferréol d'Abbeville, les jeunes filles de mon pays sont mille fois plus avenantes. »

On demande alors pourquoi on rencontre toujours des moines dans les cuisines et pas d'autres personnages? La question n'était pas résolue lorsqu'on arriva au point où la flottille attendait les voyageurs. Pantagruel en avait assez de Chéli, de ses embrassades, de son cérémonial. Toute cette préoccupation des convenances est un obstacle à la découverte de la vérité.—Allons plus loin, dit-il, et il se rembarque avec sa joyeuse compagnie.

XIV.

On arrive à Procuration. Les habitants de cette île sont d'un caractère tout opposé. A Chéli on est toujours de votre avis. Vous diriez la sottise la plus gigantesque, qu'on la trouverait charmante et l'on vous applaudirait, sauf à se moquer de vous, quand vous seriez parti. J.-J. Rousseau raconte dans ses *Confessions* qu'un jour quelqu'un avec qui il se pro-

menait, lui ayant vu manger des baies qu'il savait vénéneuses, n'osa pas l'avertir de peur de le contrarier et de manquer à la politesse. Le gens de Chéli sont de cette force.

Procuration, au contraire, est le pays de la chicane, de cette chicane minutieuse, acharnée, qui s'accroche aux mots et épie toutes vos paroles, pour vous trouver en défaut, non pas dans l'intérêt de la justice et de la vérité, mais pour vous faire racheter votre erreur à beaux deniers comptants. Ces chicaneurs impitoyables, occupés uniquement à provoquer les imprudences d'un caractère généreux pour s'en faire adjuger le prix en argent, étaient tout particulièrement odieux à Rabelais. Il n'est pas content qu'il ne les ait fait fouetter d'importance. Il a même le tort de dépasser la mesure.

Les voyageurs descendent dans l'île. Une foule nombreuse de «Procultous et de Chicanous» viennent au devant d'eux. On ne les invite pas à manger, mais les Chicanous leur déclarent, avec force révérences, qu'ils sont tout à leur commandement. Un interprète explique à Pantagruel et à ses amis comment ces gens gagnent leur vie. A Rome à cette époque, on pouvait gagner sa vie à faire le métier de spadassin, à battre, à empoisonner ou assassiner les gens. Les Chicanous, au contraire, gagnent leur vie à être battus. Si bien que, s'ils demeuraient longtemps sans recevoir quelque bonne rossée, ils mourraient de male faim, eux, leurs femmes et leurs enfants.

L'auteur nous a déjà fait, au livre II, un tableau de la manière dont les seigneurs dépensaient leur bien. Comme ils n'étaient pas très soigneux dans

leurs comptes, ils empruntaient à des usuriers, et continuaient à dépenser sans regarder. Quand le jour de payer arrivait, ils étaient hors d'état de satisfaire leurs créanciers. On lâchait alors contre eux la troupe infime des Chicanous, et ceux-ci parvenaient ordinairement à tirer de l'argent de ces mauvais payeurs, mais il y laissaient quelquefois leurs oreilles et une partie de leur peau. Cette histoire des Chicanous est la suite de celles des débiteurs et emprunteurs et en forme la conclusion.

Voici comment les choses se passaient, au dire de l'interprète :

Quand un moine, prestre, usurier ou advocat veult mal à quelque gentilhomme de son pays, il envoye vers luy un de ces Chiquanous. Chiquanous le citera, l'adjournera, l'outraigera, l'injuriera impudentement, suivant son record et instruction, tant que le gentilhomme, s'il n'est pas paralytique de sens et plus stupide qu'une rane gyrine [têtard], sera contrainct luy donner bastonnades et coups d'espée sus la teste, ou la belle jarretade, ou mieulx le jetter par les creneaux et fenestres de son chasteau. Cela fait, voilà Chiquanous riche pour quatre mois, comme si coups de baston feussent ses naïfves et naturelles moissons. Car il aura du moine, de l'usurier ou l'advocat, salaire bien bon; et réparations du gentilhomme, aulcunes fois si grandes et excessives, que le gentilhomme y perdra tout son avoir, avec dangier de miserablement pourrir en prison, comme s'il eust frappé le roy.

Racine s'est souvenu de ce passage et de tout ce qui suit, dans les *Plaideurs :*

CHICANEAU *à l'huissier.*

Monsieur, vous êtes un fripon.

L'INTIMÉ.

Monsieur, pardonnez-moi, je suis fort honnête homme.
— Mais fripon le plus franc qui soit de Caen à Rome.
— Monsieur, je ne suis pas pour vous désavouer,
Vous aurez la bonté de me le bien payer.

— Moi, payer ? en soufflets.
— Vous êtes trop honnête ;
Vous me le paierez bien.
— Oh ! tu me romps la tête.
Tiens ! voilà ton paiement.
— Un soufflet ! Ecrivons.
« Lequel, Hiérôme, après plusieurs rebellions,
« Auroit atteint, frappé, moi sergent à la joue,
« Et fait tomber, du coup, mon chapeau dans la boue.

CHICANEAU, *lui donnant un coup de pied.*

Ajoute cela.
— Bon, c'est de l'argent comptant ;
J'en avois bien besoin. «Et, de ce non content,
« Auroit avec le pied réitéré. » Courage !
« Outre plus, le susdit seroit venu, de rage,
« Pour lacérer ledit présent procès-verbal.»
Allons, mon cher monsieur, cela ne va pas mal.
Ne vous relâchez point. – Coquin ! – Ne vous déplaise,
Quelques coups de bâton, et je suis à mon aise.

CHICANEAU, *tenant un bâton.*

Oui-dà. Je verrai bien s'il est sergent. Tôt donc !

L'INTIMÉ, *en posture d'écrire.*

Frappez. J'ai quatre enfants à nourrir.
— Ah ! pardon !
Monsieur, pour un sergent je ne pouvais vous prendre,
Mais le plus habile homme enfin peut se méprendre.
Je saurai réparer ce soupçon outrageant.
Oui, vous êtes sergent, monsieur, et très sergent.
Touchez là : vos pareils sont gens que je révère,
Et j'ai toujours été nourri par feu mon père
Dans la crainte de Dieu, monsieur, et des sergents.
— Non, à si bon marché l'on ne bat point les gens.
— Monsieur, point de procès.
— Serviteur. Contumace,
Bâton levé, soufflet, coup de pied. Ah !
— De grâce,
Rendez-les-moi plutôt.
— Suffit qu'ils soient reçus ;
Je ne les voudrois pas donner pour mille écus. (Acte II, 4.)

XV.

«Je sais à cet inconvénient, dit Panurge, un remède dont usait le seigneur de Basché. Ce seigneur à son retour d'Italie, où il s'était battu avec les Français contre Jules II, était chaque jour ajourné, cité, chicané par le gros prieur d'une abbaye voisine.

Un jour qu'il déjeunait avec ses gens, il résolut d'en finir, il envoya chercher son boulanger nommé Loyre, avec sa femme, plus le curé de sa paroisse, qui lui servait de sommelier, — comme c'était la coûtume à cette époque, — et il leur dit en présence de ses gentilshommes et domestiques: «Vous voyez combien ces Chicanous m'importunent. C'est au point que si vous ne m'en délivrez, j'abandonnerai le pays et prendrai le parti du soudan.»

Il s'agit de rosser d'importance le Chicanous sans qu'il ait le droit de se plaindre, et il a imaginé un moyen. C'était la coutume au moyen âge, et cette coutume s'est longtemps conservée, de donner un soufflet aux enfants et quelques coups de poing d'amitié aux hommes pour qu'ils se souvinssent d'une convention ou d'un fait important dont ils étaient témoins. Au XVIIIe siècle encore, on voit des enfants présents à une exécution, souffletés par leurs mères afin que le souvenir leur en reste. Or, dans le Poitou, et d'après le même principe, quand on assistait à des fiançailles, on se donnait réciproquement quelques coups, pour garder le souvenir de la convention à laquelle on assistait. C'est cette coutume que le seigneur de Basché veut mettre à profit. Son meunier et sa femme feindront d'être fiancés;

le curé en habit sacerdotal feindra de les marier et l'on profitera de l'occasion pour administrer une verte correction au Chicanous.

— Mais comment le reconnaître? demande messire Oudart, le curé.

— Quand vous verrez arriver ici un homme à pied ou mal monté, avec un gros anneau d'argent au pouce, ce sera un Chicanous. — L'anneau dont il est ici question, servait à sceller les exploits. — Le portier l'introduira et sonnera la clochette; tenez-vous prêts alors, et venez dans la salle jouer la tragi-comédie que vous savez.

Le hasard fit que ce même jour il arriva au château un vieux, gros et rouge Chicanous. On le reconnut à ses gros et gras houseaux [bottes], à sa méchante jument, à un sac de toile plein de papiers judiciaires attaché à sa ceinture, et surtout au gros anneau d'argent qu'il avait au pouce gauche. Le portier l'introduit poliment et sonne la cloche. A ce signal, le meunier et sa femme revêtent leurs plus beaux habits. — Basché leur avait donné de l'argent pour en acheter. — Le curé endosse le surplis et l'étole, et allant au devant du Chicanous, il le mène boire pendant qu'on se munit de gantelets, car on a jugé que les poings seuls ne feraient pas assez de mal. Puis, quand tout le monde est prêt, la fête commence. Le Chicanous se trouve très honoré d'y assister. Le prêtre officie, puis les assistants échangent entre eux de petits coups de poing d'amitié. Mais quand on frappe sur le Chicanous, c'est le gantelet qui joue. Comme tout le monde rit, le Chicanous n'ose se fâcher. Il se retira tout éclopé, tout tigré de meurtrissures, mais satisfait

de l'honneur que lui avait fait le seigneur de Basché.

XVI.

Quand il fut parti — c'est toujours Panurge qui parle — le seigneur, qui n'avait pas de quoi payer ses dettes, mais qui était assez riche pour régaler les siens, réunit sa famille et ses amis sous la treille et leur raconta un tour que François Villon avait joué dans le pays.

Villon, après avoir été condamné à être pendu à Paris, puis grâcié par le parlement, passa quelque temps à Orléans, où l'évêque le fit aussi emprisonner. Rendu à la liberté, il demeura longtemps en Angleterre, si l'on en croit une historiette que Rabelais nous raconte plus loin, puis, sur ses vieux jours, il revint à St-Maixent, en Poitou, et là il s'amusait, en société de joyeux compagnons, à jouer le mystère de la Passion en langage poitevin. C'était une lourde affaire de se procurer des costumes. Dieu le père était généralement représenté en costume ecclésiastique, avec la chape et l'étole. D'ordinaire, les prêtres prêtaient volontiers leurs ornements, mais il y en avait qui refusaient. Le secrétaire des cordeliers de St-Maixent, Etienne Tapecoue, fut de ceux-là; il répondit par un refus à toutes les prières de Villon.

Mal lui en prit. Un jour qu'il était allé à cheval quêter pour son couvent dans une ville voisine, Villon fit revêtir tous ses diables de leurs costumes et leur distribua leurs instruments de musique infernale ; puis il les fit défiler sur la place du marché avec leurs peaux de loups, de veaux, de bé-

liers, passementées de têtes de moutons, de cornes de bœuf, etc.; ils portaient à la ceinture des cymbales de vaches, des sonnettes de mulets, qui faisaient grand bruit, et tenaient à la main des bâtons noirs pleins de fusées ou des tisons enflammés, sur lesquels on jetait de temps à autre des poignées de résine. Après les avoir ainsi promenés au grand contentement du peuple et à la grande frayeur des petits enfants, Villon les mène dans un cabaret en dehors de la ville, près duquel le moine devait passer. Dès qu'on l'aperçoit, les diables se précipitent vers lui, criant, hurlant, aboyant, jetant des fusées. La jument que montait Tapecoue prend le mors aux dents, Tapecoue tombe, mais la bête ne s'arrête pas pour cela, elle court, elle court jusqu'au couvent en traînant son cavalier. Quand elle arriva, il ne restait du moine qu'un pied et un soulier.

Le fait est-il réel? on a élevé des doutes à ce sujet. Quelques-uns de ces incidents se trouvent dans une des Repues Franches, d'autres figurent dans le Dialogue d'Erasme: *Spectrum sive Exorcismus*, mais dans l'un ni dans l'autre récit, l'affaire n'a le dénouement tragique que nous lui voyons ici. Panurge, du reste, trouve cette cruelle plaisanterie toute naturelle. Le seigneur de Basché aussi s'en amuse de bon cœur, et promet de bien récompenser ceux de ses gens qui l'aideront à se venger du premier Chicanous qui se présentera.

XVII.

Les gens se le tiennent pour dit. Quelques jours après, arriva un jeune, haut et maigre Chicanous, qui venait citer Basché à la requête du Prieur. A

ce moment, le meunier pétrissait sa pâte, sa femme belutait la farine, le curé vaquait à son office de sommelier, les gentilshommes jouaient à la paume, le seigneur de Basché jouait aux trois cent trois avec sa femme, les demoiselles jouaient au pingre, les officiers jouaient à l'impériale, les pages à la mourre, avec chiquenaudes au perdant. A l'arrivée du Chicanous chacun court à son rôle. Le Chicanous se met à genoux devant le seigneur, lui demande mille pardons de le citer. «Il est obligé de faire son métier et serait heureux que le seigneur voulût bien l'employer.» Basché lui dit qu'il doit avant tout goûter de son vin et assister à un mariage qui se prépare. Le Chicanous accepte avec bonheur, et, la cérémonie faite, c'est lui qui commence la danse; il donne des coups de poing, on lui répond par des coups de gantelet. — «Croyez, qu'à Avignon, en temps de carnaval, dit Panurge, jamais bacheliers ne jouèrent plus mélodieusement qu'il ne fut joué sur le Chicanous.» Il tombe étourdi par le vin et les coups, on l'attache sur son cheval et on le renvoie chez lui, après avoir fixé à sa manche une belle livrée jaune et verte, couleur des fous de cour, sous prétexte que telles étaient les couleurs de la mariée.

Ces deux exécutions de Chicanous ne suffisent pas à Rabelais, il nous fait assister à une troisième, plus détaillée. L'exploit n'avait pas été signifié dans les formes. Le gros prieur envoya un nouvel huissier, accompagné cette fois de deux recors pour sa sûreté. Le seigneur dînait quand la cloche annonça l'arrivée du Chicanous. Basché le reçoit bien, il le fait asseoir près de lui, place les recors auprès des

demoiselles. Au dessert le Chicanous se lève et cite le seigneur. Celui-ci lui demande copie de la citation, et lui remet en échange quatre écus au soleil; puis il le prie d'assister aux fiançailles d'un de ses officiers et d'en recevoir le contrat, moyennant salaire, bien entendu. Le Chicanous tire son écritoire et écrit en présence des recors. Le meunier et sa femme arrivent en accoutrements nuptiaux, le curé en vêtements sacerdotaux; il interroge les prétendus fiancés, les unit, les bénit, les asperge d'eau bénite. Le contrat est passé et minuté. D'un côté, on apporte le vin et les épices, de l'autre, force rubans blancs et marron, livrée de la mariée, et par dessous des gantelets.

Le Chicanous, à qui on avait fait avaler une grande tasse de vin, se trouva en gaieté. «Est-ce qu'on ne baille point ici des noces? demanda-t-il. Les vieux usages se perdent. On a aboli les O de Noël, le monde approche de sa fin. Des noces! des noces!» et il se met à frapper sur Basché, sur sa femme, sur les demoiselles et sur le curé.

Les O de noël sont certaines antiennes commençant par O : *O Sapientia*, *O Adonaï*, *O Radix Jesse*, *O Clavis David*, *O Oriens*, etc., qui se chantent chaque soir des neuf jours qui précèdent la fête de Noël. On portait à cette occasion au plus récent couple de la paroisse un grand O, qui figurait à l'église pendant le temps de la fête, mais qu'on rendait ensuite au marié. Celui-ci, en récompense, faisait un présent au curé et aux pasteurs, et c'était une occasion de buvettes et de réjouissances. On chante toujours les O de Noël, mais les buvettes ont cessé. Nous voyons par les plaintes du Chica-

nous qu'elles avaient cessé en divers endroits dès le temps de Rabelais.

Le Chicanous commençait le jeu, les assistants ne lui firent pas attendre sa revanche, à lui ni à ses recors. Panurge se délecte à détailler les blessures que reçoivent les personnages, et, pour varier son récit, il invente des mots interminables. Le curé se plaint qu'un recors lui a désincornifibulé toute l'épaule et n'en boit pas moins à lui joyeusement. Le meunier prétend qu'on lui a donné sur le coude un si grand coup de poing qu'il en est devenu tout esperruquancluzelubelouzerirelu du talon. — Mais, disait Trudon le tambourineur, cachant son œil gauche avec son mouchoir, il ne leur a pas suffi de m'avoir ainsi lourdement morrambouzevezengouzequoquemorguatasacbacguevezinemaffressé mon pauvre œil ; ils m'ont encore défoncé mon tambourin. Les tambourins sont ordinairement battus aux noces, les tambourineurs jamais. Un des écuyers disait à un recors dont la mâchoire avait été brisée, tandis qu'il était lui-même pleinement sauf et intact : Ne vous suffisait-il pas de nous avoir ainsi morcrocassebezassevezassegrigueliguoscopapopondrillé tous les membres supérieurs à grands coups de chaussures sans nous donner de tels morderegrippipiotabirofreluchamburelurecoquelurintimpanemens sur le devant des jambes à belles pointes de houseaux ? Appelez-vous cela jeu de jeunesse ? Par Dieu, jeu n'est-ce !

XVIII.

Rabelais a trouvé le modèle de ces mots composés dans Aristophane ; il y a à la fin des *Femmes politi-*

ques, ou l'*Assemblée des femmes*, un mot qui n'a pas moins de 76 syllabes et forme six vers entiers. Il est vrai que c'est une énumération de mets. Voici ce mot. La fin de chaque vers est indiquée par un tiret :

Τάχα γὰρ ἔπεισι λεπαδοτεμαχοσελαχογαλεο — κρανιολειψανοδριμυποτριμματο — σίλφιοπρασομελιτοκατακεχυμενο — κιχλεπικοσσυφοφαττοπεριστερα — λεκτρυονοπτεκεφαλλιοκιγκλοπε — λειολαγωοσιραιοβαφητραγανοπτερύγων. (V. 1168.)

[Bientôt on va servir huîtres, salaisons, poissons sans écailles, lottes, calvaires à la sauce piquante, silphium au miel, grives, merles, pigeons, crêtes de coq grillées, bécassines, bisets, lièvres en civet, ailes de volaille.)

Le calvaire est une sorte de poisson.

Revenons à Rabelais. La nouvelle mariée pleurante riait, riante pleurait de ce que le Chicanous lui avait tapignemampenillorifrizonoufressuré tout le corps en trahison. Le maître-d'hôtel tenait son bras gauche en écharpe comme tout morquaquoquassé. Le diable, dit-il, m'a bien inspiré d'assister à ces noces, j'en ai tous les bras enguoulevezinemassés!

Le Chicanous avait été tant battu qu'il ne parlait plus. Les recors protestèrent qu'en frappant ainsi ils n'avaient aucune mauvaise intention, et demandèrent qu'on leur pardonnât pour l'amour de Dieu. Ils partirent. A une demi-lieue de là, le Chicanous se trouva mal. Les recors arrivèrent à l'île Bouchard [près de Chinon] disant qu'ils n'avaient jamais vu plus homme de bien que le seigneur de Basché ni maison plus honorable que la sienne. Ils n'avaient jamais été à telles noces. S'ils avaient été battus, c'était leur faute parce qu'ils avaient commencé. Ils vécurent encore je ne sais combien de jours après,

ajoute malignement Panurge. Les noces de Basché passèrent en commun proverbe et depuis lors on ne demanda plus d'argent au seigneur.

Pantagruel a écouté, comme toujours, le récit de Panurge sans rien dire, mais il est loin d'approuver cette manière expéditive employée par les seigneurs pour payer leurs dettes.

Epistémon fait remarquer que les coups de gantelets auraient dû tomber plutôt sur le gros prieur qui dépensait une partie de son argent à molester Basché, une partie à lancer contre lui les Chicanons pour avoir le plaisir de les voir daubés.

Ces abbés, disait-il, ont pour habitude d'exploiter l'insouciance des seigneurs et de les tracasser pour les faire payer beaucoup plus qu'ils ne doivent. Ces pauvres diables de Chicanous ne faisaient que leur office après tout.

Le récit des noces de Basché ne figure pas dans la première édition du quatrième livre. Rabelais l'intercala dans la seconde.

XIX.

Pantagruel raconte à ce propos l'histoire d'un Romain, nommé Neratius, qui ne sortait jamais sans se faire suivre par des domestiques portant de l'argent. Quand il rencontrait quelqu'un dont le visage lui déplaisait, il tombait sur lui à coups de poing, puis s'empressait de lui offrir un dédommagement en argent, d'après le tarif de la loi des douze Tables. La plupart s'estimaient très heureux, si bien qu'ils étaient battus et contents.

— Par la botte de St Benoist ! dit frère Jean, j'en veux faire l'essai. Il descend à terre, et tirant

de son escarcelle vingt écus au soleil, il dit à haute voix, en présence et audience d'une grande tourbe de peuple chicanourrois : Qui veut gagner vingt écus d'or à la condition d'être battu ? — Moi, moi, moi, répondit-on de toutes parts. Vous nous étourdirez de coups, nous le savons, mais il y a beau gain. » Et tous accouraient en foule, à qui serait le premier en date pour être battu à prix d'argent.

Frère Jean choisit dans toute la troupe un Chicanous à rouge museau, qui portait au pouce de la main droite un gros et large anneau d'argent dans le chaton duquel était enchassée une crapaudine.— On attribuait à cette substance la faculté d'indiquer en se couvrant de sueur la présence du poison. — Tout le peuple se prit à murmurer. Un jeune et maigre Chicanous, entre autres, se plaignit que le rougeaud lui ôtât toutes ses pratiques, de sorte que, s'il y avait dans le pays trente coups de bâton à gagner, il en emboursait toujours vingt-huit et demi.

Racine a copié cette phrase de Rabelais :

> Et si, dans la province,
> Il se donnait en tout vingt coups de nerfs de bœuf,
> Mon père, pour sa part, en emboursait dix-neuf.

Frère Jean rossa Rouge Museau rudement et comme il savait faire, puis il lui donna les vingt écus. Le vilain fut aise comme un roi ou deux. Les autres disaient à frère Jean : « Monsieur frère diable, s'il vous plaît d'en battre encore quelques-uns pour moins d'argent, nous sommes tout à vous, sacs, papiers, plumes et tout. »

Rouge Museau furieux s'écria : Fête Dieu ! galefretiers [drôles] vous venez sur mon marché, vous venez m'ôter mes chalands ! Je vous citerai devant

le juge à huitaine, mirelaridaine. Je vous chicanerai en diable de Vauvert.

Quelques mots de commentaire : Galefretier, en normand, signifie écornifleur, gourmand, et, par extension : vaurien. On nomme galfâtre, celui qui aime à courir, à sauter, à folâtrer bruyamment. Ces mots ont tous pour point de départ la racine *gal*, qui indique toujours la gaîté, le plaisir, comme nous avons déjà eu occasion de le dire. Quant au diable de Vauvert, c'est le même qu'on appelle le diable Vert, à cause d'un château construit par le roi Robert aux environs de Paris et fréquenté, disait-on, par les revenants. Villon parle du diable de Vauvert.

Le Chicanous battu ajouta en s'adressant à frère Jean : « Révérend père en diable monsieur, s'il vous plaît de vous ébattre encore en me battant, je me contenterai de la moitié du prix. Ne m'épargnez pas, je vous prie. » Mais le moine en avait assez. Les autres Chicanous s'adressèrent à Panurge, à Epistémon, à Gymnaste et aux autres, suppliant qu'on voulût bien les battre, sans quoi ils étaient exposés à jeûner. Mais ils en furent pour leurs prières.

En regagnant leurs navires, Pantagruel et ses compagnons rencontrèrent deux vieilles qui pleuraient parce qu'on avait pendu deux de leurs parents pour vol de vases sacrés dans une église. C'étaient les deux plus honnêtes gens du pays.

XX.

La chicane, c'est la guerre en petit. Voici maintenant la guerre elle-même personnifiée dans le grotesque personnage de Bringuenarilles. A Procuration, succèdent les îles de Tohu-Bohu (le vide et la soli-

tude en hébreu, nous dit un annotateur qui doit être Rabelais lui-même). Là, les voyageurs ne trouvèrent que faire, parceque le géant Bringuenarilles avait tout détruit. Il se nourrissait d'ordinaire de moulins à vent, qu'il avalait tout entiers, — emblêmes de la gloriole des conquérants. — Il avait fini, ne trouvant autre chose dans le pays, par avaler tout ce qu'il y avait de poêles, de poêlons, de casseroles, lèchefrites, marmites, qu'il avait pu se procurer. — Ce sont les instruments qui servent à donner un charivari. — Cela lui avait occasionné une indigestion, et il en était mort.

Du temps de Rabelais on n'avait pas encore inventé la « guerre civilisatrice », personne n'avait songé à en faire la théorie et à y cher. .er un moyen de progrès. Rabelais voyait naïvement dans la guerre l'ennemie naturelle du développement intellectuel des nations, la destructrice des œuvres de la science et de la civilisation, et à ce titre il ne pouvait manquer de donner une place à la manie de la guerre parmi les obstacles qui retardent le plus puissamment le progrès de l'humanité.

Bringuenarilles détruisant et ruinant tout autour de lui, et puni par une indigestion mortelle de son avidité, est la personnification la plus heureuse et la plus complète de la guerre, qui ruine les vaincus sans enrichir les vainqueurs. Qu'a gagné l'Allemagne victorieuse à la guerre de 1870 contre la France? La mort d'un grand nombre de ses enfants, une indemnité qui n'a servi qu'à faire enchérir dans le pays les objets de consommation et deux provinces frémissantes du joug, qui lui porteront malheur quelque jour. Bringuenarilles est le complément de Picrochole et

d'Anarche. Ceux-ci sont vaincus par leur faute et justement punis, mais celui-là est vainqueur et n'est pas plus heureux.

Les commentateurs, au lieu d'accepter cette explication toute simple, se sont mis à chercher dans l'histoire. Voltaire s'appuyant sur la signification actuelle de *tohu bohu*, qui se prend dans le sens de désordre, voit, dans ces îles, l'Angleterre alors agitée par les révolutions et les réactions religieuses; pour lui Bringuenarilles, c'est Henri VIII; d'autres identifient le géant avec François Ier, la plupart avec plus de raison y voient Charles-Quint dévastant les frontières françaises et assiégeant vainement Metz, la ville vierge, qui n'a pu être prise de nos jours que par la trahison d'un général français. Que Rabelais ait songé en passant, à Charles-Quint, cela est possible, mais son idée est bien au-dessus d'une satire temporaire. Ce n'est pas l'histoire de son temps qu'il écrit allégoriquement, comme le prétend Voltaire, c'est l'histoire de l'humanité.

CHAPITRE XIII.

LIVRE IV. – PANTAGRUEL.

VOYAGE A L'ORACLE DE LA DIVE BOUTEILLE.

II. La religion.

SOMMAIRE. I. LA TEMPÊTE. — 1. Le concile de Chésil. — 2 et 3. Balde et Cingar. — 4. Frère Jean et Panurge. — 5 et 6. Poltronnerie de Panurge. — 7. Bravoure de Panurge.

II. L'ÎLE DES MACRÉONS ou la sagesse antique. — 8. Situation de cette terre. — 9. Double population de l'île. Mort du grand Pan. — 10. Explications.

III. CATHOLIQUES ET PROTESTANTS. — 11. Quaresmeprenant et Antiphysie. — 12. Le souffleur ou physetère. — 13. Bataille entre le Carême et les Andouilles. — 14. L'île de Ruach ou les vaines disputes.— 15. Le pays de Papefiguière : les protestants et leurs seigneurs. — 16. Le lutin et le paysan. — 17. Le pays de Papimanie : les adorateurs du pape. — 18. Les décrétales. — 19. Les paroles gelées. — 20. Les marchands Moscovites et les Italiens. — 21. Messer Gaster.—22. L'estomac père de l'industrie.—23. Chaneph ou l'île des Hypocrites. Ganabin ou l'île des Voleurs. — 24. Quelques remarques sur le quatrième livre.

I.

Après la guerre de conquête et d'ambition, voici les guerres et les luttes religieuses, que Rabelais ne considère pas comme moins funestes à la recherche de la vérité. L'archipel des questions religieuses s'annonce par la rencontre de toute une flottille chargée de moines et de prêtres, que Pantagruel et ses amis aperçoivent en quittant les îles de Tohu et de Bohu. Elle se composait de neuf navires. Il y avait là des Jacobins, des Jésuites, des Capucins, des Er-

mites, des Augustins, des Bernardins, des Célestins, des Théatins, des Egnatiens, des Amadéans, des Cordeliers, des Carmes, des Minimes, etc., etc. Ces saints religieux s'en allaient au conseil de Chésil pour discuter les articles de foi contre les nouveaux hérétiques.

Ici la désignation est claire. Ces moines, dont Rabelais se délecte à énumérer les différents noms, se rendent au concile de Trente. Chésil, qui désigne le lieu de la réunion, est le nom de l'astre qui, chez les Hébreux, annonçait la tempête. C'est donc une réunion de gens éclairés qui va déchaîner des tempêtes. Les conciles ont été plus d'une fois dans ce cas. Il suffit de citer le concile de Nicée, d'où sortit la longue guerre des catholiques et des ariens ; le concile de Trente, d'où est sortie la séparation définitive des catholiques et des protestants, et, dans ces derniers temps, le concile du Vatican, qui a soulevé des passions non moins violentes et plus dangereuses encore pour l'église catholique.

Panurge, qui est excellent catholique, est au comble de la joie et regarde cette rencontre comme d'un bon augure. Il recommande son âme aux prières des bons pères, et il leur fait donner soixante-dix-huit douzaines de jambons, du caviar d'esturgeon, des boutarques, qui sont une autre sorte de caviar, des cervelas, et deux milles beaux angelots [pièces de monnaie à l'ange] pour les âmes des trépassés.

Pantagruel ne partageait pas cette joie. Il restait pensif et mélancolique. Prévoyait-il la tempête morale que la réunion des moines allait provoquer ? Prévoyait-il la tempête physique qui menaçait la flottille ? Frère Jean s'étonna de cette

attitude inaccoutumée et lui en demanda la cause. Le pilote à ce moment, considérant les voltigements du pavillon sur la poupe, ordonna à tout le monde de se tenir prêt à agir et annonça une tempête.

II.

Cette tempête de *Pantagruel* est célèbre. Dufresny la compare à la tempête de l'*Odyssée* et donne la préférence à Rabelais sur Homère. Un certain marquis de Culant (cité par Johanneau) s'est même amusé à la mettre en vers français. Si l'on voulait comparer la tempête de notre auteur à celle d'un autre poète, ce n'était pas dans l'antiquité qu'il fallait le chercher. Rabelais, qui a emprunté à Folengo l'histoire des moutons, lui a emprunté aussi les principales circonstances de sa tempête. Comme le récit de Folengo est plus court que celui de Rabelais, nous le placerons le premier. Il se trouve au livre XII, tome I, page 340 de l'édition précitée.

Desjà les cris, et clameurs des hommes touchoient jusques aux abysmes du ciel : et oyt-on un grand bruit de cordes, et toute la mer ne monstre que signes de peur, faisant paroistre les couleurs de la mort. Les nues obscures volent, poussées par les diables noirs. Le ciel flamboye par esclairs, après lesquels Sudest [le vent] agite plus fort les vagues, jetant plus rudement ses bales. La Tramontane destache et deslie ses froids cheveux, et comme folle et lunatique, se fourre parmy les ondes. Les nautonniers en vain se travaillent de destacher les voiles ; car la grande violence des vents leur en donne empeschement. Maintenant le Sud cruel a le dessus ; maintenant le Nord est victorieux. La mer mugle, et les astres font lever les vagues. La fortune menace d'horrible mort les mariniers, lesquels pour n'avoir aucune espérance se tourmentent à force de crier, et se frappent la poitrine à coups de poing ; mais Balde n'avoit pour lors aucune peur de la mort, il va

çà et là, exhortant tantost cestui-cy, tantost cestui-là ; il donne secours au comite, au nautonnier, au patron ; il excite un chacun, tourne et dresse le timon ; il ne s'espargne aucunement ; il commande icy ; il fait cela ; il conforte avec une voix hardie les couards ; il lasche et roidist les cordes selon la volonté du patron ; s'il ne les peut lascher, il les rompt. La tempeste surmontant tout l'effort des nautonniers renverse tout. Toutefois Balde n'ayant en teste ny bonnet, ny chapeau, asseure les uns et les autres, et leur dit qu'il ne se soucie d'estre noyé, moyennant que tous eschappent. Jà le Nord victorieux ayant mis ses compagnons sens dessus dessous, mugist, et luy seul offusque le monde de tenebres, et excite par ses efforts des montaignes du profond de la mer jusques aux estoilles, descouvrant les maisons et palais de l'enfer. Le navire désesperé gémit et pleure, et se rend las à la tempeste son ennemie, demandant pardon. Ostez, crioit le patron, ostez la voile, elle est trop mouillée, elle pese trop, l'arbre s'en ira à l'orce [à gauche, à babord] et se rompra à travers. Incontinent tous se diligentent pour obéir au commandement du patron ; mais ils ne peuvent desmesler les cordes et chacun tombant pour le grand vent, n'en pouvait venir à bout. Balde habilement prend sa halebarde et d'un coup tranche neuf cables, et les voiles tombent soudain à bas.

III.

Cingar seul trembloit dans un coing. Les limes sourdes, les crochets, les tenailles ne luy servoyent pour lors de rien, ny les subtilitez d'un singe, ni les finesses d'un renard. La mort le presse partout ; la mort cruelle le menace de tous costez ; il fait infinis vœux à tous les saincts ; il jure que le cancre luy vienne, s'il ne va tout deschaux par le monde, et vestu seulement d'un sac : il dit qu'il ira trouver Saint Danes en Agrignan, lequel vit encore sous la voûte d'une grande roche, et porte le cil de ses yeux pendant jusques sur les genoux ; il promet aller vers les sabots et galoches, lesquels Ascense avoit autrefois portez, et lesquels furent prins en l'isle de Taprobane par les Portugais, et que là, il fera dire des messes par dix moines, et en outre, qu'il leur offrira un cierge aussi grand et pesant, comme est grand et pesant l'arbre du navire, s'il peut eschapper de ce danger ; il confesse avoir dérobé, et

volé plusieurs boutiques ; avoir crochetté des maisons, emmené des chevaux et poulains, et s'en repentant, promet que s'il peut à present sortir de ce peril en liberté, il se rendra un second Sainct Macquaire, un autre Paul hermite, et après avoir visité le saint Sepulcre, qu'il menera une vie pitoyable.

Pendant que Cingar en son cœur tremblant pensoit à telles choses, une haute vague surmontant la gabie emporta avec soy plusieurs personnes du navire, se tenant Balde contre icelle ferme comme un chesne. Cingar pensoit estre lors depesché, et avoit à l'adventure embrassé une grosse pièce de bois Ce fortunal s'aigrist de plus en plus, et ne sçait-on plus quelle route tenir, ny en quel pays le vent emporte le vaisseau, lequel tantost est élevé jusques aux pieds de la lune, tantost donne du fond contre les cornes des diables. Le patron tout estonné, avoit perdu l'escrime de son timon et estant esperdu, crioit : O ! compagnons, nous nous noyons, avant qu'il soit trois heures, nous irons souper avec les morts...

Le capitaine conseille de jeter à la mer la cargaison et ce que chacun a de trop lourd. On jette à l'eau en effet, au grand regret des possesseurs, nombre de balles de marchandises. Un des passagers prétend qu'il n'a rien de plus lourd que sa femme, et il la jette aussi à l'eau.

IV.

Cingar, chez Rabelais, est remplacé par Panurge et Balde par frère Jean ; le récit de Rabelais, qui est bien autrement vivant et animé, n'occupe pas moins de huit chapitres.

Le pilote, prévoyant le danger, commença par faire carguer les voiles. Ici Rabelais entasse une foule de termes de marine que nous ne reproduisons pas. Les uns ont admiré son érudition sur ce point, mais d'autres, Jal surtout, rédacteur du *Glossaire naval*, prétend que l'auteur de *Gargantua* a accumulé

à plaisir les termes nautiques sans trop se soucier de leur signification.

Soudain, poursuit Rabelais, la mer s'enfle tumultueusement, de fortes vagues battent les flancs de nos vaisseaux. Le mistral, accompagné d'une bourrasque effrénée, de nuages noirs amoncelés, de terribles tourbillons, siffle avec violence dans nos antennes; le ciel tonne, la foudre, les éclairs, la pluie, la grêle éclatent tout à la fois; l'air a perdu sa transparence, il est devenu opaque, ténébreux, obscur; on ne voit plus d'autre lumière que celle des éclairs; des nuées traversées et brisées par des sillons enflammés, de gros nuages noirs et épais parcourent le ciel. C'est l'image du chaos; le feu, l'air, la mer, la terre, tous les éléments semblent se confondre.

Cette description, que nous abrégeons, est un peu confuse. Rabelais se souvient ici beaucoup plus de ce qu'il a *lu* que de ce qu'il a *vu*.

Panurge, qui avait repu les poissons du contenu de son estomac, restait accroupi sur le tillac, tout affligé ; tout meshaigné et à demi-mort, il invoquait tous les saints et saintes à son aide, protestant de se confesser en temps et lieu et s'écriant en grand effroi:

> Majordome, hau! mon père, mon ami, mon oncle, apportez un peu de salé, nous ne boirons que trop tantôt à ce que je vois. A petit manger bien boire, sera désormais ma devise. Plût à Dieu et à la benoiste, digne et sacrée Vierge, que je fusse à cette heure en terre ferme et bien à mon aise!

A terre et quand il ne craint rien, il est passablement incrédule, mais il devient dévot catholique en présence du danger.

O que trois et quatre fois heureux sont ceux qui plantent des choux! O Parques, que ne m'avez-vous filé planteur de choux? O que petit est le nombre de ceux que Jupiter a favorisés du bonheur de planter des choux! ils ont toujours un pied en terre et l'autre n'en est pas loin. Il avait bien raison, Pyrrhon, lorsque, se trouvant en un danger semblable au nôtre et voyant près du rivage un porc qui mangeait de l'orge épandu, le déclara bien heureux à un double titre, d'abord il avait de l'orge à foison, et puis il était sur terre. Pour manoir déifique et seigneurial, il n'est que le plancher des vaches. Cette vague nous emportera, Dieu sauveur! ô mes amis, un peu de vinaigre, je tressue de grand ahan! Tout est brisé, tout est frelore [all. *verloren*, perdu] dans notre navire... Be, be, be, bous, bous, voyez l'aiguille de votre boussole pilote, de grâce, d'où nous vient ce vent? Par ma foi, j'ai belle peur. Bou, bou, bou! C'est fait de moi, Otto, to to to to to ti, otto to to to to ti; bou, bou, bous bou, je me noie, bonnes gens, je me noie.

V.

Cependant Pantagruel, après avoir imploré l'aide du grand Dieu servateur et fait oraison publique en fervente dévotion, tenait, d'après l'avis du pilote, le grand mât fort et ferme; frère Jean s'était mis en pourpoint pour aider aux matelots. Ainsi faisaient Epistémon, Ponocrates et les autres; mais Panurge restait assis sur le tillac, pleurant et se lamentant. Frère Jean l'aperçut en passant :

Par Dieu, lui dit-il, Panurge le veau, Panurge le pleurard, Panurge le criard, tu ferais bien mieux de nous aider que de rester là pleurant comme une vache, assis sur ton derrière comme un magot.

— Be be be bou, bou, bous, répondit Panurge, frère Jean, mon ami, mon bon père, je me noie, c'est fait de moi, mon bon père spirituel, votre épée ne me saurait sauver. Zalas! Zalas! nous sommes au-dessus de E mi la, hors

toute la gamme. Be be be, bous bous. Zalas! à cette heure, nous sommes au-dessous de G sol ut. Je me noie. L'eau est entrée dans mon soulier par le col de ma chemise. Bous, bous bous, voilà que je joue maintenant à l'arbre fourchu, les pieds en haut, la tête en bas. Ah si j'étais dans le bateau des bons et béats pères allant au concile, que nous avons rencontrés ce matin, si gras, si joyeux, si bien en point! Holos, holos, holos, cette vague de tous les diables... *mea culpa!* cette vague du bon Dieu, va enfondrer notre navire. Frère Jean, mon père, mon ami, confession! Me voici à genoux, *confiteor*, votre sainte bénédiction!

— Pendu au diable, viens nous aider plutôt, dit frère Jean. Trente légions de diables, viendra-t-il?

— Ne jurons point à cette heure, dit Panurge, demain tant que vous voudrez. Holos! holos! nous sommes au fond! Je donne dix-huit cent mille écus de rente à qui me mettra en terre. *Confiteor!* Un petit mot de testament, un codicille pour le moins.

— Mille diables, dit frère Jean, puissent sauter au corps de ce drôle! Vertu Dieu! c'est bien le moment de parler de testament à cette heure que nous sommes en danger; tâchons d'en sortir d'abord. Viendras-tu, de par le diable! Voilà notre fanal éteint!

— Étions-nous destinés à périr ici? s'écrie Panurge. Je me meurs, *consommatum est*, c'en est fait de moi.

— Magna, gna, gna, dit frère Jean. Fi! qu'il est laid, le pleurard! Mousse, pompe, pompe toujours. Vertu Dieu, attache l'un des bitons! Ici! de par tous les diables! Bien, mon enfant.

— Ha, frère Jean, dit Panurge, mon père spirituel, mon ami, ne jurons point... je me noie, je me meurs, mes amis, *in manus!* Adieu. Saint Michel d'Aure, saint Nicolas, je vous fais vœu ici et à notre Seigneur, que si vous m'aidez, j'entends si vous me mettez en terre hors de ce danger-ci, je vous édifierai une belle grande petite chapelle ou deux,

Entre Quande et Monsoreau
Et n'y paîstra vache ni veau.

Panurge, dans son trouble, introduit ici un proverbe qu'il défigure :

Entre Condé et Monsoreau
Il ne paît brebis ni veau,

c'est-à-dire que les deux localités se touchent.

Zalas! zalas! il m'est entré dans la bouche plus de huit seaux d'eau; bous, bous, bous! qu'elle est amère et salée!

— Par la vertu, dit frère Jean, si je t'entends encore piauler, je régalerai de toi le loup marin.... Tenez bien, là-haut. Voilà qui est bien éclairé, bien tonné. Je crois que tous les diables sont déchaînés aujourd'hui ou que Proserpine va donner un héritier à son mari. Tous les diables dansent aux sonnettes.

— Vous péchez, frère Jean. Il me fâche de vous le dire. Je crois que cela vous fait du bien de jurer ainsi, comme un fendeur de bois est soulagé par celui qui à chaque coup crie han! auprès de lui; toutefois vous péchez. Si nous mangions quelque espèce de cabirotade, quelque mets dédié aux dieux Cabires, ne serions-nous pas en sûreté contre cet orage? J'ai leu que étaient toujours en seureté sur mer les ministres des dieux Cabires tant célébrés par Orphée, Apollonius, Phérécydes, Strabo, Pausanias, Hérodote.

— Il radote, dit frère Jean, le pauvre diable! Tête de Dieu pleine de reliques, quelle patenôtre de singe est-ce que tu marmottes là entre tes dents?... Ponocrates, mon frère, vous allez vous blesser. Epistémon, gardez-vous de la jalousie [balustrade]! Vertu Dieu! quelle vague! elle a failli m'emporter sous le courant. Je crois que tous les millions de diables tiennent ici leur chapitre provincial ou briguent pour l'élection d'un nouveau recteur.

VI

Panurge continue à se lamenter :

Je ne vois ni ciel ni terre. Ah si j'étais maintenant dans le clos de Seuillé ou chez Innocent le pâtissier à

Chinon, sous peine de me mettre en pourpoint pour cuire les petits pâtés! Notre homme, ne sauriez-vous me jeter à terre? Je vous donne tout Salmigondinois et ma grande caquerolière, si par votre industrie, je trouve une fois terre ferme. Jetez l'ancre, sondez. Sachons si l'on boirait aisément ici debout, sans se baisser; j'en crois quelque chose.

A travers ces lamentations, on entend les ordres du capitaine et du pilote, les jurements de frère Jean. Que chacun pense à son âme! dit le pilote. — Quand aurons-nous la fête de tous les saints? dit frère Jean. C'est assurément aujourd'hui celle de tous les diables. Panurge veut absolument faire son testament et il s'adresse à tous ses amis pour le recevoir. Epistémon prend la peine de lui prouver que ce qu'il demande est absurde. S'il survit, il n'a pas besoin de testament; s'il se noie, le testament sera noyé avec lui.

— Quelque bonne vague, dit Panurge, le jettera sur le bord, comme Ulysse, et quelque fille de roi allant à l'esbat, sur le serain, le rencontrera, et près du rivage me fera ériger un magnifique cénotaphe, comme fit Didon à son mari Sichée, comme...

Suivent 14 noms.

— Vertu Dieu! notre navire est échoué, s'écrie frère Jean.

On entendit alors la voix de Pantagruel, qui pendant tout ce temps avait gardé le silence; il disait comme St Pierre:

Seigneur Dieu, sauve-nous, nous périssons! Cependant que ta volonté soit faite et non pas la nôtre.

— Dieu et la benoiste Vierge soient avec nous! criait Panurge. Vrai Dieu, envoie-moi quelque dauphin pour me sauver en terre, comme le petit Arion. Je sonnerai bien de la harpe, si elle n'est démanchée.

— Tu ne viendras donc pas nous aider, veau pleurard ! s'écrie frère Jean.

Le moine veut prier à son tour et marmotte un passage d'une légende latine de St Nicolas, où se trouve cette phrase :

Horrida tempestas montem turbavit acutum.
[Une horrible tempête agita la montagne aiguë.]

Ce vers lui rappelle un maître du collége de Montaigu, grand fouetteur d'écoliers, qui s'appelait Tempête et il traduit ainsi par la pensée :

Le terrible Tempête a mis en émoi le collége Montaigu.

Il est interrompu par Pantagruel :

— Terre! terre! je vois terre, s'écrie-t-il. Enfants, courage de brebis! [un peu de courage suffira]. Nous ne sommes pas loin du port. Le ciel commence à se parer [se nettoyer] du côté de la tramontane.

Tout le monde se met à l'œuvre. Les ordres se succèdent et sont exécutés. Panurge aussitôt retrouve tout son courage et son assurance. C'est lui qui commande la manœuvre.

VII.

Ha, ha, s'écrie-t-il, tout va bien, l'orage est passé. Que je descende le premier, je vous prie. Faut-il vous aider encore ?

On sait qu'il n'a rien fait.

Donnez, j'enroulerai cette corde. — Comment, vous ne faites rien, frère Jean! C'est bien le temps de boire à cette heure! Il s'appelle Jean Fait-néant, et me regarde ici suant et travaillant pour aider cet homme de bien de matelot premier du nom. Notre ami, deux mots! De quelle épaisseur sont les planches de ce navire ? — Deux doigts environ. — Ainsi tant que nous sommes ici nous sommes à

deux doigts de la mort! — Est-ce que cela vous effraye? — Moi, point du tout. Je m'appelle Guillaume-sans-Peur. J'ai du courage tant et plus. Je n'entends courage de brebis, je dis courage de loup, assurance de meurtrier. Je ne crains rien que les dangers,

Cette dernière phrase est prise du *Franc Archer*, de Villon. Panurge continue en se multipliant :

Vous aiderai-je, enfants? Avez-vous encore affaire de mon aide? L'homme naquit pour labourer et travailler comme l'oiseau pour voler. Notre Seigneur veut que nous mangions notre pain à la sueur de nos corps, non pas comme ce pénaillon de moine frère Jean que vous voyez qui boit et meurt de peur.

— Par le digne froc que je porte! dit frère Jean à Panurge, durant la tempête, tu as eu peur sans cause ni raison. Ton destin n'est pas de périr dans l'eau. Tu seras certainement pendu en l'air ou brûlé gaillard. Seigneurs, voulez-vous un bon caban contre la pluie? Faites écorcher Panurge et couvrez-vous de sa peau. N'approchez pas du feu et ne passez pas devant les forges des maréchaux, de par Dieu! En un moment vous la verriez en cendres. Mais exposez-vous tant que vous voudrez à la pluie, à la neige, à la grêle; plongez même au fond de l'eau, vous ne serez jamais mouillé. Faites-en des bottes d'hiver, jamais elles ne prendront eau. Faites-en des nasses pour apprendre aux jeunes gens à nager, ils apprendront sans danger. Panurge, mon ami, n'aie jamais peur de l'eau, ta vie sera terminée par un élément contraire.

— Oui, répondit Panurge, mais les cuisiniers du diable se trompent quelquefois et mettent à bouillir ce qu'on destinait pour rôtir...

Panurge, comme on voit entend très bien raillerie. Il n'a plus peur, et retrouve toute son impudence :

Ecoutez, beaux amis, s'écrie-t-il. Je proteste devant la noble compagnie qu'en vouant une chapelle à monsieur St Nicolas entre Quande et Montsoreau, j'entendais parler

d'une chapelle d'eau rose—[c'est-à-dire d'un alambic pour faire de l'eau de rose] – en laquelle il ne paîtra vache ni veau, car je la jetterai au fond de l'eau. — Voilà le galant, s'écria Eusthènes, c'est le proverbe lombardique :

Passato il pericolo, gabbato il santo.
[Le péril passé, le saint est attrapé].

Piron s'est souvenu de ce passage, lorsque, dans son *Arlequin Deucalion*, il nous montre Arlequin, seul survivant du déluge universel, qui nage sur un tonneau et s'écrie: O Neptune!

Je promets d'immoler, si d'ici tu m'arraches,
Cent bœufs...

Il parvient à sauter à terre.

Ouf ! me voilà sur le plancher des vaches.

Passato il pericolo... Serviteur, seigneur Neptune, va chercher tes cent bœufs !

Cependant Arlequin y met un peu plus de pudeur que Panurge ; il ajoute :

Non que je ne voulusse bien te les immoler; ne dût-il m'en rester pour ma part qu'un aloyau; mais où diable les trouver, quand je suis sur la terre le seul animal qui respire à présent ?

VIII.

Cette tempête est-elle un phénomène fortuit ? Rabelais a-t-il tenu à faire sa tempête comme tout poète épique bien élevé ? Non, cette tempête n'est pas un simple ornement poétique. Nous apprendrons tout à l'heure qu'elle a été provoquée par la mort d'un Macréon, d'un génie, d'un dieu de l'antiquité, qui disparaît de ce monde. C'est une tempête religieuse causée par la disparition d'un culte.

Les Macréons, ou Macrobiens, gens de longue vie,

reçurent avec empressement Pantagruel et ses amis. Un vieux Macréon qui faisait le rôle d'échevin, les mena à la maison de ville pour leur offrir à dîner. Les équipages descendirent à terre ; les habitants leur apportèrent des vivres ; les voyageurs acceptèrent, ou firent des échanges avec eux. On but, on rit, on se divertit fort; puis on se mit à réparer les dégâts produits par la tempête. Cela fut bientôt fait, les habitants étant tous charpentiers et artisans.

Un Macrobe explique ensuite à Pantagruel et à ses amis en quel pays ils sont arrivés.

L'île des Macréons est une des Sporades de l'Océan ; elle a été jadis riche, fréquentée, opulente, marchande, populeuse. Elle dépendait alors de la Grande-Bretagne. Maintenant elle est pauvre et déserte.

Les commentateurs, suivant l'habitude, ont cherché cette île sur la carte et ne l'y ont pas trouvée. Elle y a figuré cependant, mais comme une terre *incertæ sedis* [de situation incertaine]. Pour Rabelais, l'île des Macréons, c'est à la fois l'île des Macrobes, de l'*Argonautique*, l'île des Heureux de Lucien, la terre de Promission de saint Brandaines ou le Paradis terrestre des trois Moines, l'Atlantide de Platon, l'Utopie de Morus, la Cité Solaire de Campanella, c'est ce pays que les peuples aiment à rêver pour se consoler de leurs douleurs :

Le vois-tu bien là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dit l'Espérance,
Courons, courons, doublons le pas.
Pour le trouver là-bas, là-bas.
(BÉRANGER.— *Le Bonheur.*)

Rabelais cependant n'a voulu faire ni un paradis

terrestre ni des Champs-Elysées. Il s'agit du monde terrestre et non d'un ultra-monde, mais d'un monde qui n'est plus qu'une ruine et que les habitants actuels de l'île ne comprennent plus.

Car il y a dans l'île deux classes d'habitants; ceux qui reçoivent les voyageurs et leur offrent une hospitalité empressée n'habitent que les trois quarts de l'île, trois ports et dix paroisses; le quatrième quart est occupé par une forêt de haute fûtaie, déserte en apparence, mais habitée en réalité par des êtres mystérieux, dont la population industrielle parle avec respect, mais avec lesquels elle n'a aucune communication.

IX.

Le vieux Macrobe qui avait reçu Pantagruel lui fit voir les curiosités de l'île. On découvrit dans la forêt, déserte alors, plusieurs vieux temples ruinés, des obélisques, des pyramides, des tombeaux antiques avec des inscriptions et épitaphes, les unes en caractères hiéroglyphiques, d'autres en grec ionique, en arabe et en slavon. Epistémon prit des notes. Panurge et frère Jean s'en allèrent d'un autre côté.

Il faut noter que, dès que l'on a touché cette terre, le ton plaisant qui dominait dans le récit, disparaît tout à coup. En arrivant Panurge hasarde une mauvaise plaisanterie sur le nom de l'île; cette plaisanterie meurt sans écho. La parole est ordinairement à Pantagruel, qui est toujours grave et ne sourit même plus. Tout le dialogue est sérieux et la conversation a l'air de se faire à mi-voix.

La forêt n'a pas moins de 78,000 parasanges ou 2,300 stades. C'est l'habitation des démons et héros

quand ils sont devenus vieux. «Tant qu'ils vivent, tout abonde en biens dans le pays et dans les îles voisines, dit le vieux Macrobe; il y a sur la mer, bonace et sérénité perpétuelle. Mais si quelqu'un d'entre eux vient à mourir, « ordinairement oyons-nous par la forest grandes et pitoyables lamentations et voyons en terre pestes et afflictions, en l'air tremblements et ténèbres et en mer tempeste et fortunal.»

Ainsi, d'après le Macrobe, il y a dans l'île des habitants invisibles, qui hantent les vieux temples, se plaisent dans les ruines chargées d'inscriptions écrites dans les langues savantes: grecque, égyptienne, arabique,—et ne se manifestent aux autres habitants de l'île, uniquement occupés d'industrie et de commerce, que par la révolution qui se produit dans la nature au moment de leur mort. Mais la mort de ces personnages mystérieux n'arrive guère sans cet accompagnement de bouleversements et de prodiges.

Pantagruel est disposé à admettre le fait des prodiges accompagnant la mort des êtres supérieurs. Il cherche même à l'expliquer:

Il y a, dit-il, de l'apparence à ce que dites, car, comme la torche ou la chandelle, tout le temps qu'elle est vivante et ardente, luist es assistans, esclaire tout au tour, delecte un chascun, et à chascun expose son service et sa clarté, ne fait mal ne desplaisir à personne: sus l'instant qu'elle est extaincte, par sa fumée et evaporation elle infectionne l'air, elle nuist es assistans, et à chascun desplaist. Ainsi est-il de ces ames nobles et insignes. Tout le temps qu'elles habitent leurs corps, est leur demeure pacifique, utile, delectable, honorable: sus l'heure de leur discession, communement adviennent par les isles et continent grands troublemens en l'air, tenebres, fouldres, gresles: en terre concussions, tremblemens, estonnemens; en mer, fortunal et tempeste, avec lamentations des

peuples, mutations des religions, transports des royaumes et eversions des républicques.

Tout ce que dit ici Pantagruel est tiré du traité de Plutarque : *Des oracles qui ont cessé et pourquoy*, y compris la comparaison de la torche qui s'éteint. Voici le passage, traduction d'Amyot :

Demetrius conta qu'alentour de l'Angleterre, il y a plusieurs petites isles desertes, semees çà et là par la mer, qu'on appelle au païs les isles des Dæmons et des demi-dieux, et que luy mesme, par commandement de l'empereur, alla en la plus prochaine des desertes, pour voir et enquerir que c'estoit, et trouva qu'il y avoit peu d'habitans, qui estoient tenus pour saints et inviolables par les Anglois. Peu apres qu'il y fut arrivé, il dit que l'air et le temps se troubla merveilleusement, et se fit une terrible tempeste et orage de vents et de tonnerres : laquelle estant à la fin cessee, il dit que les insulaires luy asseurerent que c'estoit quelqu'un de ces dæmons et demi-dieux qui estoit decedé ; car ainsi comme une lampe, disoit-il, pendant qu'elle est allumee, n'a rien qui offense personne, mais quand elle vient à s'esteindre, elle rend une puanteur qui fasche ceux qui sont alentour ; aussi les grandes âmes, pendant qu'elles luisent, sont douces et gracieuses sans fascher personne, mais quand elles viennent à s'esteindre et à defaillir, elles emeuvent comme lors de grands orages et de grandes tempestes et bien souvent mesme infectent l'air de maladies contagieuses. Ils disent davantage qu'il y a une de ces isles là où Saturne est detenu prisonnier par Briareus, qui le tient lié, de sommeil, et qu'on a inventé ce moyen là de le tenir enchaîné en le faisant dormir et qu'il y avoit autour de luy plusieurs dæmons qui estoient ses vallets et serviteurs [1].

Tout ce que nous dit Rabelais de l'île des Macréons se trouve, comme on voit, résumé dans ce passage. Quant à l'emprisonnement de Saturne dans une île de l'Occident, nous l'avons déjà mentionné, d'après un autre traité de Plutarque.

Pantagruel dit qu'il est d'autant plus enclin à

[1] Œuvres morales, T. I, supplément p. 114, chap. XIII.

trop sérieux et qu'il l'a été trop longtemps, fait tout à coup entendre une note joyeuse pour rentrer dans le ton du livre :

« Peu de temps après nous vismes les larmes découler de ses œils, grosses comme œufs d'austruche. Je me donne à Dieu, si j'en mens d'un seul mot. »

Cette larme n'a rien d'exagéré en grosseur, étant donnée la taille que nous avons vue à Pantagruel au début; mais nous avons si bien eu le temps de l'oublier que ce brusque retour au point de départ nous fait sourire.

X.

Mais le chapitre est sérieux dans son ensemble. Pourquoi ce sérieux inusité dans un livre où la forme railleuse domine presque exclusivement ? Les commentateurs, bien entendu, n'ont aucune réponse à nous donner sur cette question. Essayons de suppléer à leur silence.

Quel est le but du voyage que nous avons entrepris ? Trouver le mot de la destinée humaine. Jusqu'ici Rabelais nous a montré ce qu'il ne faut pas faire. Il a versé le ridicule sur les gens qui veulent être de l'avis de tout le monde, sur les amis du faux bel esprit, sur les complimenteurs qui craignent toujours de blesser les autres s'ils ne sont pas de leur avis, sur les chicaneurs et faiseurs de subtilités ; il nous a appris à braver les difficultés fortuites de la vie, symbolisées par la tempête. Tout à coup il change de ton, il devient grave, c'est que nous ne sommes plus en présence d'ennemis qu'il faut combattre, mais en présence d'amis qu'il faut utiliser.

Remarquons d'abord que le christianisme est

tout à fait en dehors de ce qui se passe dans cette île. Nous sautons par-dessus, pour nous trouver en face des restes de l'antiquité. « Il y a là des ruines antiques, des inscriptions en caractères étrangers à la langue de l'église: des lettres grecques, hiéroglyphiques, slavonnes. Il y a deux populations dans l'île, une population moderne de marchands et d'ouvriers, sans physionomie marquée, et une population d'êtres étranges, que nous ne voyons pas, mais auxquels l'auteur a l'art de nous intéresser. Invisibles maintenant, ils ne le furent pas toujours. Ils formaient autrefois une nation nombreuse, riche, industrieuse, hautement civilisée. Les monuments qu'ils ont laissés, et qui sont en ruines, personne dans la population actuelle ne serait capable d'en faire de semblables, et bien qu'on ne les voie plus eux-mêmes, ils exercent une puissante influence; ce sont eux qui font le calme et la tempête, et quand l'un d'eux passe d'un monde dans l'autre, toute la nature est bouleversée.

Ces êtres qui ont survécu à la civilisation à laquelle ils ont présidé, ces restes de monuments, qui excitent la surprise d'Epistémon, c'est évidemment la civilisation antique, l'antiquité égyptienne et grecque. Lorsque ces Macréons passent d'un monde à l'autre, quand leurs œuvres, longtemps oubliées, apparaissent et sont manifestées par l'impression, une tempête intellectuelle en est la conséquence. La Renaissance est une de ces tempêtes. Quand toute l'antiquité a surgi à la fois, elle a bouleversé d'abord, puis changé la face du monde. La population actuelle de l'île, ces artisans, ces ouvriers qui ne comprennent rien aux monuments en ruine, qui ne songent pas à

se mettre en communication avec les survivants de l'antiquité, ce sont les hommes du moyen-âge, qui ne se sont pas doutés des trésors de science et de sagesse renfermés dans ces manuscrits et ces écrits, qu'on regardait avec un certain respect, mais avec lesquels on ne songeait même pas à lier connaissance.

L'ami de la vérité et de la science reconnaîtra en eux des amis. Il dira comme Pantagruel, qu'il ne regrette pas d'avoir «pâti la tourmente marine, laquelle les a tant vexés et travaillés» puisqu'il a eu le bonheur de pouvoir entrer en commerce avec eux. Il oubliera volontiers les persécutions et les vexations de toutes sortes que jettent sur son chemin les amis de l'obscurité, — et par là Rabelais nous fait entendre assez clairement qu'il s'agit de la vénérable assemblée réunie à Chésil — à la condition de se trouver en communication avec les représentants de ce monde, détruit, mais qui a tant de choses à lui apprendre. Pantagruel a passé dédaigneusement à travers les pays de mesquineries, d'imitations, de bavardages et de chicanes, mais ici il s'arrête avec respect devant la sagesse antique, devant les héros de l'intelligence. Il y a ici une moisson à faire. Les civilisations antiques ne nous apprendront pas le mot de la destinée humaine, mais elles nous aideront à le trouver.

Ce ton grave et respectueux que Rabelais prend ici en face des dieux antiques, fait supposer qu'il n'était pas ennemi de cette combinaison de l'hellénisme et du christianisme, qui avait charmé nombre d'esprit supérieurs, en Italie surtout, au siècle précédent, et que la réforme de Luther vint brusque-

ment arrêter; cette combinaison lui semblait évidemment moins éloignée de la vérité que ces luttes du catholicisme et du protestantisme qu'il va nous montrer tout à l'heure, et pour lesquelles il est loin d'être aussi respectueux.

XI.

Rabelais se tient complètement en dehors des questions de dogmes. Il ne s'en prend qu'à celles qui n'intéressent que la forme et non le fonds des croyances, aux questions de pure discipline. La première qui surgit devant nous, c'est celle de l'abstinence et du jeûne. A peine a-t-on perdu de vue l'île des Macréons, qu'on aperçoit l'île de Tapinois, autrement dit l'île Misérable, habitée par un monstre nommé Quaresmeprenant, personnification du carême, — et par sa cour ichthyophage.

Pantagruel témoigne quelque désir de descendre dans son île et de faire connaissance avec lui; Xénomanes l'en détourne. «A quoi bon ?» lui dit-il. — « Vous verrez là, un grand avaleur de pois gris, — c'est-à-dire un famélique, — un grand caquerolier — mangeur d'escargots, — grand preneur de taupes, grand boteleur de foin, — ces gens-là sont ordinairement maigres, et misérables, — un demigéant à double tonsure, extrait de Lanternois, — parce que le concile des Lanternes, le concile de Trente, avait conservé le carême, attaqué par les protestants et un grand nombre de catholiques, — gonfalonier des Ichthyophages — mangeurs de poisson, — dictateur de moutarde — parce que la moutarde est nécessaire pour faire digérer les mets de carême, — calcineur de cendres — à cause du mer-

credi des cendres qui ouvre le carême de quarante jours, — père et nourrisson des médecins, à cause des maladies qu'engendrent le jeûne et l'usage exclusif du poisson, si nous en croyons Rabelais, qui paraît avoir eu peu de goût pour ce genre de nourriture, — foisonnant en pardons et indulgences, homme de bien, du reste, bon catholique et de grande dévotion; pleurant les trois quarts du jour et n'assistant jamais aux noces — interdites en carême, comme chacun sait. — Il se repaît de hauberts, de casques et de morions salés—ce qui est peu nourrissant; — quant à ses habits, il porte «gris et froid, rien devant, rien derrière et manches de même.»

Comme Pantagruel semble prendre goût à ce portrait, Xénomanes lui fait l'anatomie du personnage. Cela dure trois chapitres, dans lesquels l'auteur accumule tous les genres de monstruosités. Puis vient la description des mœurs du roi des mangeurs de poisson.

Cas estrange. Travailloit rien ne faisant, rien ne faisoit travaillant.

Le jeûne du carême est pénible et ne profite à rien.

[Il] dormoit les œils ouvers comme font les lièvres de Champagne, craignant quelque camisade [attaque subite] des Andouilles, ses antiques ennemies.

Les Andouilles figurent les protestants, ennemis acharnés du maigre et du carême.

[Il] rioit en mordant, mordoit en riant. Rien ne mangeoit jeunant, jeunoit rien ne mangeant. Grignotoit par soubçon, beuvoit par imagination. Se baignoit dessus les hauts clochers et se seichoit dedans les estangs et rivieres. Peschoit en l'air

et y prenoit des ecrevices decumanes [énormes]. Rien ne craignoit que son ombre et le cry des gras chevreaulx. De son poing faisoit un maillet.

Cet entassement de proverbes, que nous abrégeons beaucoup, a pour but de montrer que Quaresmeprenant faisait tout à l'inverse du bon sens, autrement dit, que le jeûne du carême est une invention contre nature.

Ce chapitre se termine en effet par l'allégorie de Contre-Nature ou Antiphysie, opposée à Nature ou Physie. Pantagruel, qui la rapporte, dit qu'il l'a tirée d'un célèbre apologue antique. La Monnoye a prouvé [1] que l'auteur de cet apologue n'est ni ancien, ni fort connu. Il résulte du texte latin, qu'il cite, que Rabelais s'est borné à traduire, sauf la conclusion, qui lui appartient.

« La Nature, nous dit-il, mit au monde d'elle-même *Beaulté* et *Harmonie*. Contrenature ou Antiphysie fut jalouse de cette maternité, et avec l'aide des forces physiques de la nature, elle eut aussi deux enfants : *Amodunt* [2] et *Discordance*. Ils avaient la tête ronde, les oreilles relevées à la façon des ânes, les yeux hors de la tête et fixés au bout d'une espèce d'os, comme ceux des écrevisses, les pieds ronds, et les bras tournés en arrière vers les épaules. Ils cheminaient sur la tête, faisant continuellement la roue. Antiphysie soutenait que cette manière de marcher était la plus naturelle ; que les cieux et autres choses éternelles cheminaient ainsi en tournant circulairement; qu'avoir les pieds en l'air et la tête en bas, c'était imiter le créateur de l'u-

[1] *Menagiana*, I, p. 287. — [2] Sans forme, mot formé de α privatif grec et de *modus*, *modum*, manière, forme.

nivers, qui a voulu que les cheveux fussent en l'homme comme racines, les jambes comme rameaux; tandis que les enfants de Nature se tenaient dans la position peu logique d'un arbre renversé. Elle prouvait de même qu'il était plus raisonnable de tourner les bras vers les épaules, afin de défendre le dos, que de les diriger en avant, où le corps avait déjà les dents pour se défendre. Par ces raisons et autres semblables, Antinature se fit un grand nombre de partisans; tels étaient les Matagotz, Cagotz et Papelars — qui avaient inventé le carême — les Maniacles Pistolets — ou maniaques de Pistoie, sectaires qui s'étaient manifestés à Pistoie vers 1300, — « les Démoniacles Calvins, imposteurs de Genève, les enragés Putherbes, Briffaulx, Caphars, Chattemittes, Canibales et autres monstres difformes et contrefaicts, en despit de nature. »

On voit que, si Rabelais attaque les catholiques sur la question du carême, ce n'est pas au profit des protestants, puisqu'il inscrit Calvin au nombre des enfants de Contrenature, côte à côte avec le moine Puits-Herbault (Putherbe), les hypocrites de toute couleur, et les cannibales mangeurs de chair humaine.

XII.

Pendant que Xénomanes faisait le portrait de Quaresmeprenant, frère Jean se mit plus d'une fois en colère, et en apprenant que ce grand Lanternier avait failli exterminer les Andouilles grasses qui habitaient l'île voisine, il voulait absolument descendre dans son île pour le mettre en pièces. Panurge combattit cette idée. Il déclara qu'il n'était

ni assez fou ni assez hardi pour attaquer le Carême. Si on s'engageait dans cette affaire, on risquerait de se trouver pris entre lui et les Andouilles — entre les partisans du maigre et les partisans du gras — comme entre l'enclume et les marteaux. Mieux valait passer outre.

On le crut et l'on se dirigea vers l'île Farouche, séjour des Andouilles. Mais à ce moment on aperçut un énorme *physetère*, un souffleur, qui s'avançait vers les voyageurs « bruyant, ronflant, enflé, » plus haut que les hunes des navires, «et jettant eaux de la gueulle en l'air devant soy, comme si fust une grosse rivière tombante de quelque montaigne.»

La petite flotte se dispose en Y, et l'on se prépare à attaquer l'énorme bête. Panurge tremble de peur, suivant son habitude. Cela ne l'empêche cependant pas de donner libre cours à son érudition, et de rappeler Andromède exposée à un monstre marin, et le duc de Clarence qui, condamné à mort, demanda à être noyé dans un tonneau de Malvoisie. On fait pleuvoir sur le souffleur «dards, dardelles, javelotz, espieux, pertuisanes, etc., rien n'y fait : les gros boulets semblaient fondre sur sa peau «comme font les tuilles au soleil.»

Pantagruel intervient alors. Il était d'une adresse merveilleuse. A mille pas, avec une de ses flèches, il ouvrait les huîtres en écaille sans toucher les bords ; il mouchait une bougie sans l'éteindre, frappait les pies à l'œil, dessemelait des bottes sans les endommager, et tournait les feuillets du bréviaire de frère Jean sans rien déchirer. Il lance au souffleur un premier dard sur le front, et lui transperce les mâchoires et la langue, si bien qu'il

n'ouvre plus la bouche et ne jette plus d'eau; au second coup, il lui crève l'œil droit; au troisième, l'œil gauche. Ces trois dards avaient été si adroitement lancés qu'ils lui faisaient trois cornes sur le front. Pantagruel lui en lança également trois autres sur l'échine, à égale distance l'une de l'autre, une quatrième sur la queue, — et enfin cinquante sur un flanc et cinquante sur l'autre, si bien que la grosse bête se tourna sur le dos, comme font d'ordinaire les poissons morts, et l'on n'eut plus qu'à la tirer après soi quand on aborda l'île Farouche. Là le souffleur fut dépouillé de sa graisse, qu'on prétendait être fort utile à la guérison d'une maladie assez commune, celle qu'on appelle «Faute d'argent.»

Depuis que Panurge a posé la question de son mariage, nous n'avons pris qu'une seule fois Rabelais en flagrant délit de fantaisie: la sortie de Gargantua contre les mariages subreptices. L'apparition du souffleur est-elle un nouveau cas du même genre ? Cela n'aurait rien d'étonnant. Rabelais aime à décrire et à faire parade de son érudition, et l'on pourrait penser qu'il a saisi cette occasion pour fournir une nouvelle preuve de son savoir et de son talent. Il n'en est rien cependant ; l'apparition du poisson gigantesque entre l'île de Quaresmeprenant et celle des Andouilles n'a rien de fortuit. Après l'île des Imitateurs, nous avons eu l'histoire de Dindenault et de ses moutons, qui offre un exemple de l'imitation poussée au delà des limites de l'absurde. Ici les faits se succèdent dans un ordre semblable. L'auteur a commencé par nous divertir aux dépens de Quaresmeprenant en personne, mainte-

nant il personnifie l'ichtyophagie, l'abstinence de viande et l'usage du poisson, dans un poisson colossal. Pantagruel, qui s'est moqué de l'abstinence à propos de Quaresmeprenant, attaque le poisson, le larde de flèches, le rend ridicule et le tue au profit des habitants de l'île Farouche, des mangeurs de gras, des ennemis de l'abstinence. L'allégorie est claire, et il nous semble inutile d'insister. C'est un second assaut donné à l'abstinence quadragésimale. Nous en verrons plus loin un troisième.

XIII.

Les voyageurs abordent à l'île Farouche. En face de Quaresmeprenant et de ses troupes nourries de poissons, nous trouvons celles des Andouilles, habituées à faire gras toute l'année. Mais ne croyez pas que l'on soit plus tolérant ici que dans le pays voisin. Les Andouilles calvinistes sont terriblement soupçonneuses. Quiconque admet la justification par les œuvres et non par la foi, quiconque n'est pas préoccupé avant tout du péché originel et croit que tout homme, sans exception, peut être sauvé à la condition de bien vivre, celui-là est suspect et doit être rejeté de la communion. Nos voyageurs s'en aperçoivent bientôt.

Ils avaient pris terre dans un petit port de l'île et dînaient joyeusement sur l'herbe dans un charmant petit vallon, près d'un cours d'eau. Au moment du second service, Pantagruel aperçut certaines petites Andouilles apprivoisées, qui avaient monté sur les arbres pour les regarder manger. Ils comprirent qu'ils étaient en pays hostile, et qu'ils avaient en face d'eux les ennemies acharnées de Quaresmeprenant.

Pantagruel aurait bien voulu réconcilier les deux parties, les deux communions ennemies. Xénomanes lui dit que c'était impossible. Lors d'un voyage qu'il avait fait précédemment dans le pays, il était parvenu à ménager entre les adversaires une sorte de trêve; mais depuis que le concile de Chésil [lisez de Trente] avait maintenu le carême, les Andouilles et Quaresmeprenant s'étaient monté réciproquement la tête; les Andouilles surtout avaient montré que ce n'est pas pour rien que leur domaine s'appelait l'île Farouche ; elles étaient devenues incroyablement intolérantes, voyant partout des ennemis, et donnant ce nom à tous ceux qui ne se livraient pas à elles sans réserve.

Les Andouilles qui avaient grimpé sur les arbres étaient en effet des espionnes; elles allèrent avertir leurs compagnes, qui s'avancèrent en corps de bataille pour attaquer les voyageurs, avec fifres, trompettes et clairons. D'après leurs 78 enseignes (remarquez ce nombre, qui revient constamment) on jugeait qu'elles pouvaient bien être 42,000.

La bataille est livrée dans toutes les formes. Frère Jean se met à la tête des cuisiniers, et attaque avec des broches et autres instruments de cuisine. Pantagruel fait dignement son rôle de général et de géant. Quant à Panurge, pendant la bataille, il se charge de garder les vaisseaux et de prier pour les combattants. Après la victoire, il est stipulé qu'une certaine quantité d'andouilles sera payée chaque année à Gargantua, et on lui expédie le premier payement; mais un grand nombre des prisonnières périrent en chemin; on les enterra à Paris dans la rue Pavée d'Andouilles, qui a pris plus tard

le nom de rue Pavée-Saint-André-des-Arts. C'est aujourd'hui la rue Séguier.

Pantagruel reconnaît que l'exagération des mangeurs d'andouilles n'est pas moins ennemie de la vérité que celle des mangeurs de poisson, et il poursuit sa route.

XIV.

Les voyageurs vont se remettre et respirer dans l'île de Ruach. Respirer est le mot, car là les habitants ne se repaissent que de vent. C'est le pays de la vanité et de la présomption.

Lucien, dans son *Histoire véritable*, avait déjà montré des hommes se nourrissant de fumée. Suivant lui, les habitants de la lune, quand ils veulent dîner, « allument du feu et font rôtir sur le charbon certaines grenouilles volantes qui sont chez eux en grande quantité, puis ils s'assoient autour de ce feu comme autour d'une table et se régalent en avalant la fumée qui s'exhale du rôti. Tel est leur plat solide. »

A Ruach, les habitants mangent simplement du vent, qu'ils renouvellent, les pauvres par girouettes, les riches par moulins à vent; ils dégustent les vents et apprécient leurs différentes saveurs, comme nous faisons des vins, et ils en font provision. Ils se plaignent à Pantagruel d'un personnage qui leur a fait beaucoup de mal, l'empereur Bringuenarilles, grand amateur de vaine renommée aussi, qui se repaissait de moulins à vent. Lors de sa première visite on mit dans les moulins force coqs et force poules. La première fois qu'il les avala, peu s'en fallut qu'il n'en mourût, car les coqs lui chantaient dans le

corps, les poules lui volaient à travers l'estomac, et les renards du pays, qui entendaient tout cela, s'élançaient dans sa bouche pour les poursuivre. Le médecin, pour le guérir, lui conseilla d'écorcher un renard [vomir] à l'heure du paroxisme, et cela lui réussit. On lui donnait aussi des pilules composées de lévriers et de chiens terriers. Mais c'était un rude voisin que ce personnage. — « N'ayez plus peur, lui dit Pantagruel. Le grand avaleur de moulins à vent est mort, je vous l'assure. Il est mort suffoqué et étranglé en mangeant un coin de beurre frais [c'est-à-dire un morceau de pain formant le coin, entouré de croûte de trois côtés et garni de beurre] à la gueule d'un four chaud, par l'ordonnance des médecins, et il ne reviendra plus dans l'île du Vent. »

Cette dernière circonstance de la mort de Bringuenarilles se retrouve dans les traditions des environs de Cherbourg. Plusieurs personnages fantastiques des récits populaires meurent de même « en mouougeant un coin de buurre frais à la goule d'un fouour, par ordonnanche de mechchin. » Cette fin d'un personnage fabuleux est ordinairement présentée d'une façon ironique, et comme conclusion d'un récit auquel on n'ajoute pas foi. On ne peut guère admettre qu'on l'ait empruntée à Rabelais; mais d'où cette idée bizarre est-elle provenue? Est-ce une fantaisie? est-ce une allusion? est-ce une simple plaisanterie contre les médecins et leurs remèdes impuissants? Nous n'avons rien pu découvrir à ce sujet.

Les circonstances qui précèdent la mort de Bringuenarilles rappellent d'assez près celles qui accom-

pagnent la mort du même géant dans le *Disciple de Pantagruel*. Mais ce n'est pas une raison pour attribuer cet ouvrage à Rabelais, comme l'a fait le dernier éditeur. La ressemblance entre les deux récits prouve simplement que Rabelais avait eu connaissance du livre de son imitateur, et qu'il a cru pouvoir y puiser comme il a puisé dans une foule d'autres compositions, dont il s'est inspiré pour faire mieux. Nous serions même porté à penser, à cause de la manière sommaire dont cet épisode est énoncé, que les deux auteurs se sont emparés d'une plaisanterie populaire qui circulait avant eux, et qui trouve ici naturellement sa place dans l'île du Vent ou de la Vaine Gloire.

Remarquons aussi la place de l'île du Vent, entre celle où l'on observe le carême avec passion et celle où on ne l'observe pas, avec une passion non moins vive. Les deux îles que nous venons de quitter mettent en présence les catholiques et les protestants, les deux îles que nous allons aborder vont dérouler devant nous la suite du tableau : l'île du Vent, placée au beau milieu de cet archipel des luttes religieuses, a évidemment pour but d'insinuer que cette lutte est futile, qu'autant en emporte le vent, et qu'attacher tant d'importance à des différences de détails entre les deux confessions chrétiennes, c'est se nourrir de vent, comme font les habitants de Ruach. Rabelais plane au-dessus. Nous venons de le voir partageant également ses critiques entre les deux cultes, et mettant sur le même pied les exagérations de Calvin et celles de Puits-Herbault. Nous allons retrouver à peu près la même impartialité dans la peinture des deux populations de

Papefiguière et de Papimanie. Les protestants toutefois sont un peu plus maltraités.

XV.

C'est à Papefiguière que l'on débarque d'abord. Les habitants de cette île étaient autrefois riches et libres; on les nommait «*gaillardets*». — Il pourrait bien y avoir ici une allusion aux *libertins* de Genève qui avaient fait à Calvin une si vive opposition. — Mais depuis ils étaient devenus pauvres, malheureux et sujets des Papimanes. Ils étaient allés à une fête chez les Papimanes, leurs voisins. On avait exposé à l'admiration des fidèles l'image du pape. L'un d'eux lui fit la figue. Les Papimanes, pour le venger, prirent les armes, ravagèrent le pays et soumirent les habitants de Papefiguière, mais après les avoir forcés à la même cérémonie humiliante que Frédéric Barberousse imposa aux habitants de Milan, à retirer avec la bouche une figue placée sous la queue d'une mule, et la remettre au même endroit sans l'aide des mains. Ceux qui refusaient étaient pendus sans pitié.

Mais un malheur plus grand encore attendait les habitants de Papefiguière. Leur pays fut abandonné aux lutins, c'est-à-dire aux seigneurs féodaux, qui une fois émancipés de l'autorité ecclésiastique ou impériale, par suite de la Réforme, devinrent les maîtres absolus de leurs vassaux et en abusèrent. La plupart des commentateurs se sont trompés sur le sens de cet épisode. Après la guerre, ce ne sont pas les Papimanes qui persécutent les habitants de Papefiguière, ce sont les lutins *extraits de noble et antique race*, qui règnent sans conteste sur le pays, et ce sont

eux dont les exactions tombent si rudement sur les pauvres paysans.

Les paysans parviennent quelquefois à les attraper cependant, si nous en croyons Rabelais. Il nous raconte à ce sujet une historiette qui n'est pas de son crû, car, à notre connaissance, les paysans de la Normandie et ceux de la Russie, qui n'ont lu Rabelais ni les uns ni les autres, la racontent également à leurs enfants. Il faut évidemment voir dans ce récit un de ces contes qui sont l'héritage commun de la race âryenne. Rabelais s'est borné à en faire l'application aux pays qui, au seizième siècle, se séparèrent de l'église romaine.

XVI.

Un paysan de Papefiguière était en train de semer son champ, lorsque

> Survient un diable, à titre de seigneur.

Ce diable était

> Simple, ignorant, à tromper très facile,
> Bon gentilhomme et qui dans son courroux,
> N'avoit encor tonné que sur les choux.
> — Vilain, dit-il, vaquer à nul ouvrage
> N'est mon talent, je suis un diable issu
> De noble race et qui n'a jamais su
> Se tourmenter.

Il ne savait ni lire ni écrire, ajoute Rabelais. Il demande au paysan ce qu'il fait là.

Le pauvre homme dit qu'il semoit celui champ de touzelle [blé sans barbe] pour soy aider à vivre l'an suivant.— Voire mais, dit le diable, ce champ n'est pas à toi, il est à moi et m'appartient, car depuis l'heure et le temps qu'au pape vous fîtes la figue, tout ce pays nous fut adjugé et abandonné. Toutefois semer blé n'est pas mon estat, et je

te laisse le champ, mais c'est à condition que nous partagerons le profit. — Je veux bien, dit le laboureur. — J'entends, dit le diable, que du profit advenant nous ferons deux lots. L'un sera ce qui croîtra sur terre, l'autre ce que en terre sera couvert. Le choix m'appartient, car *je suis diable extraict de noble et antique race, tu n'es qu'un villain.* Je choisis ce que sera en terre, tu auras le dessus. En quel temps sera la cueillette? — A mi-juillet, répondit le laboureur. — Bien, dit le diable, je ne faudrai m'y trouver. Fais au reste comme c'est ton devoir. Travaille, villain, travaille.

Travailler est le fait de la canaille,
Ne t'attends pas que je t'aide un seul brin,
Je t'ai jà dit que jétois gentilhomme,
Né pour chômer et pour ne rien savoir.[1]

[Au revoir]. Je vais tenter du gaillard péché les nobles nonnains de Pettesec, les cagots aussi. De leurs vouloirs je suis plus que asseuré.

La mi-juillet venue, le diable se représenta audit lieu accompagné d'un escadron de petits diableteaux de chœur. Là rencontrant le laboureur, il lui dit: Et puis villain, comment t'es-tu porté depuis ma départie? Il convient de faire ici nos partages. — C'est (respondit le laboureur) raison.

Lors commença le laboureur avec ses gens seyer le bled. Les petits diables de mesmes tiroient le chaulme de terre. Le laboureur battit son bled en l'aire, le ventit, le mit en poches, le porta au marché pour vendre. Les diableteaux firent de mesmes, et au marché près du laboureur, pour leur chaulme vendre, s'assirent. Le laboureur vendit très bien son bled, et de l'argent emplit un vieux demi-brodequin, lequel il portoit à sa ceinture. Les diables ne vendirent rien: ains au contraire les paisans en plein marché se mocquoient d'eux. Le marché clous, dist le diable au laboureur: Villain, tu m'as ceste fois trompé, à l'autre ne me tromperas. — Monsieur le diable, respondit le laboureur, comment vous aurois-je trompé, qui premier avez choisi? Vray est qu'en cestuy choix me pensiez

[1] La Fontaine. *Contes*, livre IV, 6.

tromper, esperant rien hors terre ne issir pour ma part, et dessous trouver tout entier le grain que j'avois semé, pour d'iceluy tenter les gens souffreteux, cagotz, ou avares, et par tentation les faire en vos lacs tresbucher. Mais vous estes bien jeune au mestier. Le grain que voyez en terre est mort et corrompu, la corruption d'iceluy a estó generation de l'autre que me avez vu vendre. Ainsi choisissiez-vous le pire. C'est pourquoy estes maudict en l'Evangile. Laissons (dist le diable) ce propous, de quoy ceste année sequente pourras-tu nostre champ semer? Pour profit, respondit le laboureur, de bon mesnagier, le conviendroit semer de raves. Or (dist le diable) tu es villain de bien, seme raves à force, je les garderay de la tempeste et ne gresleray point dessus. Mais entends bien, je retiens pour mon partage ce que sera dessus terre, tu auras le dessous. Travaille, villain, travaille. Je vais tenter les Hérétiques, ce sont âmes friandes en carbonnade: monsieur Lucifer a sa cholicque, ce luy sera une guorgechaulde.

Venu le temps de la cueillette, le diable se trouva au lieu avec un escadron de diableteaux de chambre. Là rencontrant le laboureur et ses gens, commença seyer et recueillir les feuilles des raves. Après luy le laboureur beschoit et tiroit les grosses raves, et les mettoit en poches. Ainsi s'en vont tous ensemble au marché. Le laboureur vendit très bien ses raves. Le diable ne vendit rien. Qui pis est, on se mocquoit de luy publiquement. Je voy bien, villain (dist adonc le diable) que par toy je suis trompé. Je veulx faire fin du champ entre toy et moy. Ce sera en tel pact, que nous nous entregratterons l'un l'autre, et qui de nous deux premier se rendra, quittera sa part du champ. Il entier demourera au vaincueur. La journée sera à huitaine. Va, villain, je te gratteray en diable. Je allois tenter les pillards, chicanous, desguiseurs de procès, notaires faulsaires, advocatz prevaricateurs : mais ilz m'ont fait dire, par un truchement, qu'ilz estoient tous à moy. Aussi bien se fasche Lucifer de leurs âmes. Et les renvoye ordinairement aux diables souillars de cuisine, sinon quand elles sont saulpoudrées [de sel].

Vous dictes qu'il n'est desjeuner que de escoliers : dis-

ner que d'advocatz : ressiner que de vignerons : soupper que de marchands, regoubillonner que de chambrières : et tous repas que de farfadetz. Il est vray. De fait monsieur Lucifer se paist à tous ses repas de farfadetz pour entrée de table. Et se souloit desjeuner de escoliers. Mais (las) ne sçay par quel malheur depuis certaines années ilz ont avec leurs estudes adjoinct les saints Bibles.

Plusieurs commentateurs voient dans ces paroles une confession de foi protestante ; nous ne sommes pas de leur avis. L'église n'aimait pas trop à mettre une Bible française entre les mains des ignorants ; mais elle n'a jamais empêché les écoliers de la lire.

Pour ceste cause plus n'en pouvons au diable l'un tirer. Et croy que si les caphards ne nous y aident, leurs ostans par menaces, injures, force, violence, et bruslemens leur saint Paul d'entre les mains, plus à bas n'en grignoterons. De advocatz pervertisseurs de droit, et pilleurs des pauvres gens, il se disne ordinairement, et ne luy manquent. Mais on se fasche de tousjours un pain manger. Il dist naguères en plein chapitre qu'il mangeroit volontiers l'âme d'un caphard, qui eust oublié soy en son sermon recommander.

Aucun prédicateur n'oublie de se recommander aux prières de ses auditeurs. Lucifer le sait bien.

Et promit double paye et notable appointement à quiconque luy en apporteroit une de broc en bouc. Chascun de nous se mit en queste. Mais rien n'y avons profité. Tous admonestent les nobles dames donner à leur couvent. De ressieuner [goûter] il s'est abstenu depuis qu'il eut sa forte colicque, provenante à cause que es contrées boréales l'on avoit ses nourrissons vivandiers, charbonniers et chaircutiers oultragé villainement.

Un commentateur voit ici une allusion à l'expulsion des moines hors d'Angleterre sous Henri VIII.

Il souppe très bien de marchands usuriers, apothicai-

res, faulsaires, billonneurs, adulterateurs de marchandises. Et quelquesfois qu'il est en ses bonnes, regoubillonne de chambrières, lesquelles, après avoir beu le bon vin de leurs maistres, remplissent le tonneau d'eau puante. Travaille, villain, travaille. Je vais tenter les escoliers de Trebizonde laisser peres et mères, renoncer à la police commune, soy emanciper des edictz de leur Roy, vivre en liberté soubterraine, mespriser un chascun, de tous se mocquer, et prenans le beau et joyeux petit beguin d'innocence poëticque, soy tous rendre farfadetz gentilz.

Les farfadetz dont il est question à plusieurs reprises dans ce récit, ne sont pas des lutins, mais des moines mendiants, des frères fadets, qui ont abandonné leurs familles pour entrer dans un couvent.

Le paysan rentra chez lui désolé, sa femme lui demanda ce qu'il avait; il lui raconta ce qui lui était imposé. — N'est-ce que cela? dit-elle, va te faire bénir par le curé et je me charge de tout arranger; puisque c'est un jeune diable, ce ne sera pas difficile.

Le diable vint en effet à l'heure dite, ce fut la femme qui le reçut, et elle l'effraya tellement qu'il prit la fuite, se promettant bien de laisser désormais les paysans en repos.

Cette conclusion du conte paraît appartenir à Rabelais; le récit populaire s'arrête au moment où le diablotin se voit attrapé pour la seconde fois.

La Fontaine, qui n'a su faire qu'un conte assez médiocre de l'histoire de Dindenault et de ses moutons, a été plus heureux dans le *Diable de Papefiguière*; cependant cette fois encore, c'est Rabelais qui l'emporte pour l'agrément du récit.

XVII.

Les voyageurs ne font pas long séjour à l'île des

Papefigues, ils s'arrêtent plus longtemps à l'île des Papimanes, ce pays dont l'image transportait La Fontaine :

[Oui] par St-Jean, si Dieu me prête vie,
Je le verrai ce pays où l'on dort !
On y fait plus, on n'y fait nulle chose,
C'est un emploi que je recherche encor.

Rabelais ne dit pas précisément qu'on n'y fasse rien, mais la principale occupation, c'est le culte du pape ; on n'honore pas seulement en lui le chef de l'église, on l'adore à l'égal d'un Dieu. — Ce pays là existe toujours, bien qu'on ne puisse lui assigner de limites géographiques.

A leur arrivée dans l'île, les voyageurs sont reçus par quatre personnages, quatre ordres de l'état. Un moine enfroqué, crotté et botté, représentant le clergé; un fauconnier avec un leurre et un gant d'oiseau, représentant les hobereaux chasseurs; un autre en solliciteur de procès, ayant un grand sac plein d'informations, citations, chicaneries et ajournements; le quatrième en vigneron d'Orléans, avec belles guêtres de toile, une panetière à la main et une serpe à la ceinture ; c'était le représentant des cultivateurs. A peine arrivés près du navire, ils crièrent tous à la fois : L'avez-vous vu, voyageurs ? L'avez-vous vu ? — Qui ? demanda Pantagruel, — Lui, répondirent-ils. — Mais qui donc ? demanda frère Jean. Par la mort bœuf, je l'assommerai de coups. Il croyait qu'on cherchait quelque larron, meurtrier ou sacrilége. — Comment dirent-ils, voyageurs, vous ne connaissez pas l'Unique ? — Expliquez-vous, dit Epistémon. — C'est celui qui est. — Celui qui est, dit Pantagruel, par notre théologique doctrine, est

Dieu. C'est ainsi qu'il s'est nommé à Moïse; mais il est invisible aux yeux corporels. — Nous ne parlons pas du Dieu qui vit dans les cieux, nous parlons du Dieu qui vit en terre. — C'est sûrement le pape, dit Carpalim. — J'en ai vu trois, ajouta Panurge, et je n'en ai pas retiré grand avantage. — O gens heureux! s'écrie-t-on de toutes parts, vous l'avez vu! Ils l'ont vu! ils l'ont vu! répètent les commissaires à la foule qui se prosterne sur le passage des arrivants. On fouettait les petits enfants pour qu'ils gardassent le souvenir de l'arrivée dans leur pays de gens qui avaient vu le pape. Pantagruel s'interpose: « Messieurs, dit-il, si vous ne cessez pas de battre vos enfants, je m'en retourne. » On obéit, mais l'évêque Homenaz arrive sur une mule débridée et caparaçonnée de vert, suivi d'une procession solennelle, et les voyageurs ont grand peine à empêcher qu'on ne leur baise les pieds,

On les conduit dans une église d'abord, et on leur montre un beau livre doré, suspendu, mais à portée de la main. C'est le livre des Décrétales; il est tombé du ciel comme les boucliers de Numa à Rome, la statue de Minerve à Athènes et en France, l'oriflamme ou drapeau rouge. On leur permettra la lecture de ce livre, s'ils veulent bien se confesser et jeûner trois jours. Frère Jean et Panurge se confesseront volontiers, mais jeûner, impossible. «Nous avons tant jeûné sur mer, dit Panurge, que les araignées ont fait leurs toiles sur nos dents et qu'il nous a crû de la mousse dans le gosier. Au reste, nous avons déjà lu les Décrétales sur vélin, sur papier, en manuscrit et en lettre moulée.

XVIII.

Les Décrétales sont, comme on sait, les lettres, les bulles officielles, adressées par les papes au clergé et aux fidèles depuis l'origine de la papauté. La collection est fort riche, mais il y a dans le nombre beaucoup de lettres faites après coup, et antidatées pour faire supposer que, dès une époque reculée, le pape usait déjà d'un droit, contesté plus tard, qu'il s'agissait de faire accepter par les intéressés. Il y a donc, à côté des décrétales authentiques, un assez grand nombre de fausses décrétales. On considère comme telles celles qui sont supposées antérieures à l'an 385, et qui ont été publiées pour la première fois au milieu du IXe siècle. Les recueils des décrétales portent différents noms. L'un de ces recueils, qui contient diverses lettres des papes de 1262 à 1483, est intitulé *Decretales extra vagantes*, c'est-à-dire placées *en dehors* des collections précédentes. Rabelais ne manque pas de prendre ce mot dans le sens d'extravagant, déraisonnable.

C'est en vertu des décrétales, et en montrant qu'ils ont toujours usé de certains droits, que les papes se sont attribué l'autorité sur les rois; c'est de là qu'est sortie la guerre des investitures en Allemagne, les luttes avec les rois de France, etc. François Ier, entre autres, avait eu à ce sujet de graves démêlés avec le pape, et quand Rabelais attaquait les décrétales en général, il était sûr de l'appui moral du roi et même de la presque totalité du clergé français.

— Entrons dans l'église, dit l'évêque Homenaz. Seulement, il est plus de midi, et nos décrétales nous défendent de chanter une messe solennelle ; mais on

vous dira une « messe sèche ». — J'en aimerais mieux une mouillée de vin d'Anjou, murmura tout bas Panurge. — Saquez-la court tout au moins, dit frère Jean de même, notre estomac est encore à jeun. La messe finie, Homenaz prit un énorme trousseau de clés et entreprit d'ouvrir une fenêtre barrée, qui se trouvait au-dessus de l'autel; l'opération fut longue, — il n'y avait pas moins de trente-deux serrures et un cadenas, — puis, avec toutes sortes de cérémonies, il leur fait voir le portrait du pape vivant; il le touche d'un bâton, et fait baiser à tous les assistants le bout qui a touché le visage du saint père, transmettant ainsi le baiser du pape à tous les fidèles. Ce fait n'est pas de l'invention de Rabelais et se pratique encore dans quelques églises pour les reliques des saints.

Le portrait du pape exposé ainsi à la vénération des fidèles est fort mal peint. A ses compagnons, qui s'en étonnent, Pantagruel allègue les images et idoles bizarres, consacrées et vénérées dans les temples antiques. Les plus respectées étaient généralement informes. A Sparte, Castor et Pollux étaient figurés sous forme de deux poutres réunies par un tenon. Dans l'Asie mineure et la Syrie, la divinité était souvent une pierre brute, quelquefois un aérolithe tombé du ciel. La fameuse pierre noire de la Caaba est le dernier vestige de ces divinités archaïques. En Grèce, dit Pantagruel, ces représentations barbares étaient attribuées à Dédale. « Encore que l'image fust contrefaite et mal traicte, y estoit toutesfois latente et occulte quelque divine énergie en matière de pardons. »

Au sujet de cette énergie et vertu divine de cer-

taines choses, frère Jean raconte une conversation entre deux mendiants de Sevillé, réunis à l'hôpital le soir d'un jour de fête. L'un disait qu'il avait gagné six blancs dans sa journée, un autre deux sous, un troisième, sept carolus ; un gros gueux se vanta d'avoir gagné trois bons testons. — Ce n'est pas étonnant, lui dirent ses compagnons, tu as une jambe de Dieu. Ils supposaient qu'il y avait dans sa jambe pourrie une vertu divine, qui attirait directement l'aumône, à la manière d'un talisman. Cette idée remontait aux Hébreux qui, voyant l'action divine dans toute maladie incurable, étaient disposés à respecter celui qui était ainsi visité par Dieu.

Pantagruel s'indigne qu'on ose mêler le nom sacré de Dieu à des choses « tant ordes et abominables.» Si les moines ont de telles idées et de telles expressions, il faut les leur laisser et ne pas les transporter hors des cloîtres. Epistémon fait remarquer que l'on a plus d'une fois donné l'épithète de divin à des choses qui avaient une vertu malfaisante. C'est ainsi que Néron appelait les champignons «viande des dieux» parce qu'ils avaient servi à empoisonner Claude, son prédécesseur.

Panurge, pendant cette conversation, considérait l'image du pape et se plaignait qu'on ne lui eût donné que des attributs ecclésiastiques. «J'ai vu nos derniers papes, disait-il, porter, non aumusse, mais armet en tête. Et tout l'empire christian estant en paix et silence, eulx seuls guerre faire félonne et très cruelle.» — La guerre, répondit Homenaz, est non seulement licite au pape contre les hérétiques, mais il lui est ordonné par les saintes décrétales de mettre à feu et à sang les em-

pires, les royaumes, les républiques qui transgressent un iota de ses commandements; il doit spolier les souverains de leurs biens, les dépossèder de leurs états, les proscrire, les anathématiser, et non seulement tuer leurs corps et ceux de leurs enfants, mais aussi damner leurs âmes au parfond de la plus ardente chaudière qui soit en enfer. »

Pendant la messe « sèche » célébrée en l'honneur des voyageurs, des quêteurs allaient parmi la foule, un bassin à la main, disant à haute voix : « N'oubliez pas les gens heureux qui l'ont vu en face. » Les bassins furent bientôt remplis de monnaie papimanique. Homenaz dit que c'était pour faire bonne chère, et qu'une partie de cet argent serait employée à bien boire et l'autre à bien manger « suivant une mirifique glose cachée en un coignet [petit coin] des Décrétales ». En effet le dîner fut copieux et les buvettes nombreuses.

Pendant ce dîner, servi par de charmantes jeunes filles, avenantes et souriantes, l'évêque — qui aime beaucoup les jeux de mots par parenthèse et qui répète à chaque instant à un petit domestique : *clerice*, éclaire ici, — fait un nouvel éloge des décrétales, qui, à cette époque, n'étaient pas adoptées en France. L'adoption de ces règles ferait le bonheur du genre humain et commencerait une ère de félicité universelle. A la lecture d'un simple passage de ces saintes lettres, ajoute l'évêque, vous sentez en vos cœurs s'allumer une fournaise d'amour divin, et de charité envers votre prochain, pourvu qu'il ne soit pas hérétique — le mépris assuré de toutes choses fortuites et terrestres et une extatique élévation d'esprit jusques au troisième ciel.

— Tout cela est d'or ou d'orgues, dit Panurge, mais j'en crois le moins que je peux. Et chacun des convives se met à raconter une histoire sur les effets pernicieux des décrétales au point de vue matériel. Un batteur d'or, par exemple, a pris pour battre son or un feuillet de parchemin des décrétales et toutes ses opérations ont manqué. Un épicier a enveloppé des drogues dans des feuillets détachés des décrétales, tout a été pourri ; un tailleur a fait des patrons avec de semblables feuillets, pas un habit n'a pu aller. On avait pris un morceau des décrétales pour en faire un but, personne n'a pu le toucher. On avait mis des collerettes dans un recueil de décrétales, de blanches elles sont devenues noires. Miracle ! s'écriait Homenaz à chaque récit, tous ces gens là ont été punis, comme aurait dit Tartuffe plus tard, pour avoir mêlé,

par un crime effroyable,
Avec la sainteté les parures du diable (acte I, 2).

Les décrétales ont une autre vertu, elles tirent à Rome de France tous les ans une somme considérable. — Trouvez-moi, dit Homenaz, livre au monde qui rapporte autant, voire même la Sainte Ecriture.— Le révérend père Jésuite ne parle pas autrement dans les *Provinciales* de Pascal.

— Pour bien instruire un écolier, s'écrie Homenaz, pour bien gouverner un état, il faut être décrétaliste [on dirait aujourd'hui infaillibiliste, c'est tout un]. Sans les décrétales, tout le monde périrait indubitablement. C'est là qu'est le salut en ce monde et en l'autre. Homenaz s'exalte si bien qu'il se met à pleurer, à se frapper la poitrine et à baiser ses pouces en croix.

Epistémon, frère Jean et Panurge voyant cette «affreuse catastrophe» se mirent à crier: Miaut, miaut, à la manière des chats, et firent semblant de pleurer. On apporte du vin; Homenaz distribue à chacun des poires de bon chrétien. Frère Jean regrette qu'on ne distribue pas de même les jeunes filles qui servent l'évêque. Pantagruel fait de grands présents à tout le monde et à l'église, et prend congé des Papimanes, en leur promettant de prier le pape de leur faire visite.—Puis il part pour un autre pays.

La vérité n'est pas plus en Papimanie, où l'on adore un homme, qu'à Papefiguière, où l'on soumet les paysans à un si rude servage.

XIX.

Nous avons déjà fait remarquer que chaque épisode un peu trop sérieux ou un peu trop osé est invariablement suivi de quelque scène bouffonne. La bouffonnerie ne va pas se faire attendre.

Les voyageurs étaient en pleine mer, «banquettant, grignotant, devisant, lorsque Pantagruel se lève: «Compagnons, n'entendez-vous rien? Il me semble que j'entends des gens qui parlent autour de nous, et cependant je ne vois personne.» On écoute; on n'entend rien d'abord; puis on distingue des mots, des syllabes, des phrases même. Panurge s'épouvante: ils sont au centre de quelque grand danger; on entend de véritables coups de canon, il faut fuir, fuir à voile et à rames. Il n'a point de courage sur mer; en cave ou ailleurs, c'est différent; il faut se sauver. Ce n'est pas qu'il ait peur. Il est comme le Franc Archer de Villon, il ne craint rien fors le danger, comme il l'a déjà dit à une autre occasion.

Pantagruel se moque de lui, mais il cherche l'explication de ce qu'il entend. Un certain Pétron, cité par Plutarque dans son traité *Des oracles qui ont cessé*, soutenait qu'il existe plusieurs mondes voisins qui se touchent en forme de triangle équilatéral. Dans la patte ou centre de ces mondes, se trouverait le manoir de Vérité ; c'est là qu'habitent les Paroles, les Idées, les Modèles et Portraits de toutes choses passées et futures. Le Siècle est alentour. En certaines années, à de longs intervalles, une part de ces Idées et Paroles tombe sur les humains, comme la rosée tomba sur la toison de Gédéon, et une autre partie reste là comme provision jusqu'à la consommation des siècles. Un autre philosophe, Antiphanes, comparait les enseignements que Platon donnait aux enfants à des paroles qui, transportées dans les pays septentrionaux, resteraient gelées et fondraient si on les rapportait dans un pays plus chaud. Les enseignements de Platon, incompris au moment où les enfants les recevaient, se réveilleraient, se dégèleraient plus tard dans leur intelligence à mesure qu'ils avanceraient en âge. Ne serions-nous point dans un lieu où les Idées descendent sur la terre, ou dans un lieu où des paroles précédemment prononcées peuvent dégeler?

—Ne vous effrayez de rien, dit le pilote, nous sommes sur les confins de la mer Glaciale. Il y eut ici l'année dernière une grande bataille entre les Arimaspes et les Néphélibates [gens qui marchent sur les nuages]. Les paroles des hommes, les cris des femmes, le hennissement des chevaux et tous les bruits de la bataille se sont gelés. Maintenant l'hiver est passé, la chaleur est venue, le dégel s'opère.

Pantagruel recueillit quelques-unes de ces paroles, et les jeta sur le tillac, elles avaient la forme de dragées de diverses couleurs. Nous y vîmes des mots de gueule, des mots de sinople, d'azur, de sable, des mots dorés.

Les couleurs sont ici désignées par les termes de blason: gueules, c'est rouge; sinople, vert; sable, noir.

Quand on les échauffait quelque peu entre les mains, elles fondaient comme de la neige et on les entendait, mais on ne les comprenait pas, parce que «c'estoit langage barbare». Une de ces paroles éclata comme un coup de faucon ou petit canon. — Donnez-nous-en encore, dit Panurge à Pantagruel. — Donner des paroles, c'est affaire d'amoureux, répondit Pantagruel.—Vendez-nous-en alors.— C'est affaire d'avocat. Il en jeta cependant quelques poignées sur le pont. On entendit toutes sortes de bruits et de sons; il y avait des paroles piquantes, des paroles sanglantes, qui retournaient quelquefois contre ceux qui les avaient proférées, sous forme d'une gorge coupée, — c'est-à-dire qu'on coupait la gorge à celui qui les avait proférées. — Mais la plupart des mots étaient inintelligibles.

Les voyageurs avaient pu se flatter que ces mots du passé si bien conservés contiendraient peut-être quelque révélation intéressante; mais ils reconnurent bientôt qu'il n'y avait rien de semblable à espérer de ce côté. Les mots dégelés ne parlaient que de bataille. Pantagruel se lassa bientôt de cette recherche inutile.

L'histoire du passé n'est pleine, en effet, que de luttes sans cesse renaissantes, où le plus fort finit par écraser le plus faible. L'homme a mal usé de sa

liberté dans le passé, laissons l'histoire de côté. L'histoire des batailles et des guerres est bonne tout au plus à nous avertir de ce que nous devons éviter et n'a rien à nous apprendre sur la question qui nous préoccupe.

XX.

Cette invention des paroles gelées aurait pu fournir à Rabelais une foule de détails comiques ; s'il s'en est abstenu, c'est évidemment qu'il craignait de voir son idée disparaître sous la profusion des ornements. Nous avons eu déjà quelques exemples de cette sobriété dans le récit, lorsqu'il tient à marquèr plus nettement son but, à Ennasin, à Chéli, par exemple. Ici il devait être d'autant plus disposé à tirer un parti piquant de cette fiction des paroles gelées, que l'invention ne lui appartient pas. Johanneau cite, dans son édition, deux apologues de Calcagninus — le même qui a déjà fourni l'allégorie de Physis et Antiphysis — où la théorie du disciple de Platon sur les paroles tenues en réserve et se dégelant tout à coup est mise en action. Mais le plus amusant récit de ce genre est celui qu'on trouve dans le *Cortigiano*, de Castiglione.

Un marchand de Lucques s'était rendu en Moscovie pour acheter des peaux de martre zibeline. Arrivé sur les bords du Borysthène [Dnièpre], qui était gelé, il essaya de converser avec les Moscovites qu'il voyait sur l'autre rive, mais c'est en vain qu'il criait de toutes ses forces, ses paroles ne parvenaient pas jusqu'aux vendeurs et les leurs ne parvenaient pas jusqu'à lui; elles se gelaient en chemin. Des Polonais qui avaient servi de guide au

marchand, s'avisèrent d'un expédient, ils s'établirent sur le milieu de la rivière gelée, et y allumèrent un grand feu. En arrivant là les paroles se dégelaient, comme la neige qui fond sur les montagnes au printemps et coule en torrents des deux côtés, — et l'on pouvait entendre parler de part et d'autre. Mais pendant tous ces préparatifs, les Moscovites las de ne rien comprendre, s'en étaient allés. Quant au Lucquois, il reconnut par les paroles qui lui arrivèrent à la fin, que les Moscovites voulaient vendre leurs fourrures trop cher et il retourna dans son pays.

L'histoire des paroles dégelées a reparu de nos jours dans les *Aventures du baron de Münchhausen.*

XXI.

A la fin du chapitre précédent, Panurge, lassé de chercher en vain un sens aux mots de gueule et de sinople qu'il ramassait, s'est écrié : Plût à Dieu, que sans aller plus loin, j'eusse le mot de la Dive Bouteille!

Ce cri de Panurge est aussi le cri de fatigue du narrateur. Rabelais est évidemment las ici comme à la fin du second livre, mais il ne veut pas se l'avouer à lui-même; les pages continuent à s'entasser, il y en a encore de charmantes çà et là, mais l'auteur se trouve dans le cas d'un professeur que le sommeil gagne et qui veut pourtant, bon gré malgré, continuer sa leçon. Rabelais s'endort à la fin et termine son quatrième livre, sans qu'on puisse s'expliquer pourquoi il s'arrête là plutôt qu'ailleurs, pourquoi il ne s'est pas arrêté de préférence vingt pages auparavant.

Une seule escale nous reste à faire jusqu'à la fin du livre, c'est dans l'île de Messer Gaster ou de l'estomac. Cette île au premier abord sembla scabreuse, pierreuse, montueuse, infertile, mais une fois qu'on fut arrivé au sommet, elle parut si charmante que nos voyageurs se crurent dans le paradis terrestre. A peu de distance ils aperçurent un superbe palais. Ce palais était celui de la Vertu, et son gouverneur était Messer Gaster. L'auteur, dans cette désignation, songeait sans doute à la *malesuada Fames* de Virgile, à la faim mauvaise conseillère; il est moins difficile, en effet, d'être vertueux si le ventre est pleinement satisfait.

Quant à Gaster, c'est le premier maître ès arts du monde. C'est un souverain impérieux, rigoureux, rond, dur, qui n'a point d'oreilles, qui ne parle que par signes, mais à qui tous obéissent plus vite qu'aux édits des préteurs et aux commandements des rois. Tous travaillent pour lui, mais «il fait ce bien au monde qu'il lui invente toutes arts, toutes machines, tous mestiers, tous engins et subtilitez.»

Il a deux sortes d'importuns à sa cour: les engastrimythes ou ventriloques et les gastrolâtres. Les premiers ne sont introduits ici que pour permettre à l'auteur de raconter les faits de ventriloquie qu'il connaît. Quant aux gastrolâtres, à ceux qui adorent leur ventre et sont prêts à tout lui sacrifier, à ceux qui n'aiment qu'à banqueter et qui croient que tout dans la vie doit se réduire à bien boire et à bien manger, Pantagruel a peu de sympathie pour eux, et il fait une sortie contre «ces gens qui ne font rien et ne sont pour la terre qu'un poids inutile.» Cette protestation, très vive dans la forme, nous montre la vé-

ritable pensée de l'auteur et prouve que, lorsque dans ses prologues, il s'adresse aux buveurs et aux mangeurs, c'est uniquement afin d'obtenir un passeport pour les audaces qu'il va se permettre, et cacher sa pensée philosophique sous le costume inoffensif de la gastronomie.

Les gastrolâtres ont leur dieu, Manduce, un gigantesque mannequin qu'ils promènent en procession, et auquel ils font des sacrifices très variés. Ce sont des dîners, des soupers, des déjeuners, dont le menu occupe un grand nombre de pages et peut être d'un vif intérêt pour les cuisiniers. On sait que Rabelais aime à se livrer à ces orgies de mots.

Pantagruel voit défiler cette procession avec patience, mais non sans un peu d'ennui.

XXII.

L'auteur retrouve sa verve pour nous montrer comment Gaster a été le père des arts.

Dès le commencement il inventa l'art fabrile, et agriculture pour cultiver la terre, tendant à fin qu'elle luy produisist grain. Il inventa l'art militaire et armes pour grain defendre, medecine et astrologie, avec les mathematiques necessaires, pour grain en saulveté par plusieurs siecles garder et mettre hors les calamités de l'air, deguast des bestes brutes, larecin des briguands. Il inventa les moulins à eau, à vent, à bras, à autres mille engins, pour grain mouldre et reduire en farine : le levain pour fermenter la pasté, le sel pour lui donner saveur : (car il eut ceste cognoissance, que chose on monde plus les humains ne rendoit à maladies subjectz, que de pain non fermenté, non salé user :) le feu pour le cuire, les horologes et quadrans pour entendre le temps de la cuicte de Pain, creature de Grain. Est advenu que Grain en un pays defailloit, il inventa art et moyen de le tirer d'une contrée en autre. Il par invention grande mesla deux especes d'animans, asnes et jumens, pour production d'une tierce, laquelle nous

appellons muletz, bestes plus puissantes, moins delicates, plus durables au labeur que les autres. Il inventa chariotz et charrettes pour plus commodement le tirer. Si la mer ou rivieres ont empesché la traicte, il inventa basteaulx, gualeres, et navires (chose de laquelle se sont les elementz esbahiz) pour oultre mer, oultre fleuves et rivieres naviguer, et de nations barbares, incogneues, et loing separées, Grain porter et transporter.

Mais après avoir célébré les inventions et découvertes sérieuses, voici un chapitre ou deux, où l'auteur accumule une série de recettes et prétendues découvertes des plus saugrenues. Il nous enseigne, par exemple, l'art d'évoquer la pluie des cieux en répandant une certaine herbe sur le sol; l'art d'arrêter en l'air l'averse prête à tomber ou de la diriger sur la mer; l'art d'arrêter un troupeau de chèvres qui s'enfuit à toutes jambes, en mettant une branche de panicaut dans la bouche de la dernière; l'art de tirer un coup d'arme à feu contre quelqu'un sans qu'il coure le moindre danger en plaçant sur le trajet un aimant, lequel attirera la balle, à condition qu'elle soit de fer; l'art de faire retourner les boulets contre ceux qui les ont lancés; l'art d'ouvrir toutes les serrures avec l'herbe appelée *Ethiopis*; — on se rappelle que le peuple russe attribue cette propriété à la saxifrage; — il nous explique comme quoi le sureau qui croît dans un pays où l'on entend le chant du coq, n'est pas bon à faire des flûtes, etc., etc.

C'est à se croire dans une réunion de spirites, un jour qu'on a fermé la porte et qu'on est sûr qu'aucun profane ne s'est glissé dans le sanctuaire.

Il faut reconnaître cependant qu'il y a dans l'accumulation de ces recettes cet air d'ironie que l'au-

teur sait si bien prendre, et qui vous dit, comme frère Jean : Je n'en crois que ce qui vous plaira.

Cet épisode de Gaster et la sortie de Pantagruel contre les gastrolâtres venant après la bataille de Quaresmeprenant et des Andouilles, du Maigre et du Gras, a pour but de montrer que ce n'est pas au nom de la gourmandise, que ce n'est pas comme gourmet, que Rabelais proteste contre l'obligation d'observer l'abstinence ; ce n'est pas non plus uniquement au profit de l'hygiène — quoique, dans le livre suivant, il fasse intervenir cette considération, — mais à un point de vue tout à fait général ; il juge la mortification inutile et croit que jeûner est une mauvaise manière d'honorer Dieu. Ce qu'il prêche, c'est la modération en toute chose : Jouissez de tous les biens que Dieu vous donne, n'en abusez pas. Tel est le résumé de sa morale.

XXIII.

On s'est remis en marche. Calme plat. Chacun s'occupe suivant son goût. Pantagruel s'était endormi, tenant en main ce roman grec mystique de *Théagène et Chariclée* qui, plus tard, enchantait Racine écolier ; Epistémon prenait la hauteur du soleil ; frère Jean surveillait la cuisine et calculait l'heure d'après l'état de cuisson des mets ; Panurge faisait des bulles de savon ; Carpalim fabriquait un moulin avec une coquille de noix, etc.

On passe devant l'île de Chaneph. — Quelles gens l'habitent ? demande Pantagruel. — Des hypocrites, des chattemites, des hermites, des cagots, tous pauvres gens vivant des aumônes que les voyageurs leur donnent. Il y a pareillement des hypocritesses, chattemi-

tesses, hermitesses, et des hypocritillons, chattemitillons et hermitillons. — Passons outre, s'écrie-t-on, tout d'une voix. Pantagruel envoie une aumône aux habitants et habitantes et poursuit son voyage. On cause de choses et d'autres : A quelle heure faut-il dîner ? « Le riche quand il a faim, le pauvre quand il a de quoi. » On discute sur les poisons et les animaux venimeux. On rappelle à ce propos qu'Euripide a dit : Contre la plupart des animaux venimeux on a trouvé un remède, mais contre la mauvaise femme il n'y en a point.

Une autre île apparaît ; c'est celle de Ganabin ou des voleurs ; frère Jean est d'avis d'y descendre, Pantagruel est d'avis contraire ; quant à Panurge, il a peur selon sa coutume, et pour ne pas être forcé d'aller à terre, il va se cacher au milieu des provisions. Jean propose, pour lui jouer un tour, de faire partir tous les canons de la flottille. Le moyen réussit ; on voit bientôt Panurge paraître pâle, défait, en désordre, et étreignant, sans savoir ce qu'il fait, un chat qui l'égratigne pour lui échapper.

On lui conseille en riant d'aller changer de toilette, et c'est là-dessus que se termine le livre.

C'est le cas de dire :

Belle conclusion et digne de l'exorde !

Rabelais ne savait pas mieux finir un livre que Lamartine, comme orateur, ne savait finir un discours. Ste-Beuve dit à ce sujet :

Aux instants où l'Homère bouffon sommeille, il lui arrive de prolonger machinalement et comme en rêve cette hilarité sans motif et de la pousser jusqu'à la satiété et au dégoût. C'est comme un chantre aviné qui continue de ronfler sur un seul ton, sur une seule rime, ses litanies jubilatoires.

Sainte-Beuve ajoute que cela arrive souvent, ce mot est de trop; mais l'appréciation est juste, quoiqu'un peu sévère, pour toute cette fin du quatrième livre.

XXIV.

Nous récapitulerons à la fin les différentes étapes du voyage. Nous nous contenterons ici de faire remarquer que les premières étapes nous offrent tour à tour chacun des cinq sens en activité: la vue à Medamothi, l'odorat à Ennasin, les lèvres à Chéli, le toucher, s'exerçant d'une manière peu agréable sur le dos des Chicanous, à Tohu-Bohu; le sens de l'ouie est satisfait par les paroles dégelées, et le goût trouve une ample pâture dans le domaine de messer Gaster. C'est une série que Rabelais s'amuse à développer, sans préjudice d'une idée plus sérieuse.

On peut trouver aussi dans ce voyage la série des sept péchés capitaux, mais avec moins d'évidence. L'orgueil est représenté par le géant Bringuenarilles, l'Avarice par les Chicanous, l'Envie par les Andouilles soupçonneuses, la Gourmandise par les Gastrolâtres, et la Paresse est figurée sous une de ses formes les moins aimables, la Lâcheté, sous les traits de Panurge pendant la tempête, la Colère peut être représentée par frère Jean en présence de cette peur de Panurge; quant au dernier des péchés capitaux, celui que nous n'avons pas nommé, nous n'avons fait que l'apercevoir; nous le retrouverons plus en relief au livre suivant chez les moines.

CHAPITRE XIV.

LIVRE V. – PANTAGRUEL.

VOYAGE A L'ORACLE DE LA DIVE BOUTEILLE.

III. L'île Sonnante. — Les Chats fourrés.

SOMMAIRE. I. LE CINQUIÈME LIVRE.—1, 2, 3. Est-il authentique?—4. Avis divers sur cette question.

II. L'ÎLE DE L'ÉGLISE ROMAINE. — 5. Arrivée dans l'île Sonnante. — 6. Les oiseaux de St Brandaines. Les oiseaux chanteurs et l'église romaine. — 7. D'où viennent ces oiseaux. Les ordres militaires. — 8. Les revenus de l'île Sonnante. — 9. L'âne et le cheval. — 10. Le papegaut. Respect dû aux oiseaux sacrés.

III. L'ÎLE DES CAUSES FINALES. — 11. Les ferrements. — 12. Explications. — 13. Les fruits animés. — 14. Le jeu et les fausses reliques.

IV. L'ÎLE DE LA JUSTICE CRIMINELLE. — 15. Arrivée dans l'île des Chats fourrés. Le discours du gueux. — 16. Grippeminaud le grand juge. — 17. L'énigme. — 18. Solution de l'énigme. — 19. Les Chats fourrés vivent de corruption.

20. L'ÎLE DES CRÉATEURS D'IMPÔTS ou des Apodeftes.

I.

Le cinquième livre ne parut complètement que dix ans après la mort de Rabelais; la première édition complète est même de 1564, c'est-à-dire postérieure de douze ans à cette mort.

Ce long retard à publier un ouvrage qui devait être vivement attendu, des défaillances dans l'exécution, diverses contradictions de détail, ont fait contester l'authenticité de ce livre; certains éditeurs refusent même résolument d'y reconnaître l'œuvre de Rabelais.

D'un examen attentif des objections formulées et de l'ouvrage lui-même, voici ce qui nous paraît résulter.

L'authenticité du cinquième livre ne peut être niée entièrement que par ceux qui se représentent Rabelais marchant au hasard, entassant les épisodes sur les épisodes sans un plan déterminé d'avance. Nous croyons avoir montré que ce plan existe, qu'il est très précis, que Rabelais le suit minutieusement et ne s'en écarte jamais. Jusqu'ici tous les incidents, ceux mêmes qui paraissent insignifiants au premier abord, rentrent dans ce plan, et se rattachent sans exception à la même donnée fondamentale.

Cette donnée fondamentale continue-t-elle à se développer dans le cinquième livre ? A mesure que nous avançons, nous rapprochons-nous de la conclusion ? Toute la question est là. Si la conclusion est la conséquence des prémisses, la question est résolue ; Rabelais est l'auteur du cinquième livre, au moins pour le plan et pour l'idée.

Eh bien, nous tâcherons de démontrer que, entre les divers épisodes qui composent ce livre, il n'en est pas un qui ne soit le développement du plan primitivement tracé.

II.

Les objections contre l'authenticité de cette partie de l'ouvrage portent, les unes sur la forme, les autres sur le fonds.

On relève dans ce livre un certain nombre de plaisanteries fades. On prétend que d'une partie à l'autre, Panurge a perdu une notable portion de sa finesse et de son esprit. Le fait est vrai, mais si

cette objection était seule, elle ne suffirait pas à infirmer l'authenticité du livre. Dans les chapitres de l'ouvrage que personne ne conteste à Rabelais, toutes les plaisanteries ne sont pas bonnes, il s'en faut. Rien d'ailleurs n'empêche de supposer que la verve, le gaîté de l'auteur se sont refroidies en vieillissant. L'histoire littéraire est pleine de faits de ce genre. Le *Barbier de Séville*, par exemple, et le *Mariage de Figaro* sont des comédies pétillantes d'esprit, des comédies où tous les mots portent. Relisez ces pièces, et puis relisez aussi leur suite: la *Mère coupable*. L'auteur est le même, les personnages sont les mêmes, mais quelle différence d'entrain dans le style! comme l'esprit de Figaro s'est émoussé d'une œuvre à l'autre! Si Beaumarchais en vieillissant a perdu sa verve et sa gaité, le même malheur aurait pu arriver à Rabelais sous le coup de la vieillesse et du chagrin qu'avait dû lui occasionner la nécessité de renoncer à des fonctions qui composaient son principal moyen d'existence.

On s'en prend aussi aux détails du style, faible ici, là entortillé, peu intelligible quelquefois, et trop chargé d'érudition. On pourrait répondre qu'à toutes les époques de sa carrière littéraire, Rabelais a abusé de l'érudition et s'est amusé à entortiller, à guillocher son style. La faiblesse cependant n'est jamais son défaut, et il y a dans le cinquième livre des pages évidemment très faibles, le prologue surtout.

La seconde objection, c'est que Rabelais, dans cette partie, est beaucoup plus agressif que dans les autres. Jusqu'ici il a ri, il a plaisanté, soit de certains points de la discipline de l'église romaine, soit de

l'administration de la justice. Dans le cinquième livre, les attaques dépassent la raillerie, il y a de l'amertume, de la colère, du ressentiment. De plus l'auteur fait, à certains égards, cause commune avec les calvinistes, qu'il avait jusqu'alors confondus dans ses railleries avec les catholiques exagérés.

On pourrait répondre encore que, lorsque Rabelais a pris la plume une cinquième fois, il pouvait bien être quelque peu surexcité et exaspéré. Il avait obtenu un privilége du roi pour faire imprimer son quatrième livre, et le parlement avait empêché la vente de l'ouvrage. Il avait espéré achever tranquillement sa vieillesse à Meudon au milieu de ses paroissiens qui l'aimaient, et jouissant du revenu de deux cures, on l'avait forcé de se démettre de toutes deux, et d'aller s'établir à Paris dans un isolement relatif. Ces disgrâces tombant sur lui coup sur coup à la fin d'une longue carrière, — Rabelais avait de soixante à soixante-dix ans, — auraient bien pu l'exaspérer et donner de l'amertume à son dernier écrit.

Cette explication peut suffire pour justifier l'énergie de certaines peintures satiriques, la colère, par exemple, que respire l'épisode des Chats Fourrés, mais non la tendance prononcée vers le protestantisme que manifestent certains passages. L'intelligence de Rabelais se tenait à un point de vue trop supérieur pour que l'ardeur de la lutte pût le jeter dans ce parti.

Les contradictions entre les idées, les faiblesses d'exécution, les incompatibilités de détail, les violences de langage, étrangères à la manière habituelle de Rabelais, ont une explication beaucoup plus simple.

Dès le troisième livre Rabelais a arrêté son plan, mais il a dû se borner à en marquer les points principaux, s'en remettant à l'inspiration du moment pour déterminer la forme des épisodes sous lesquels il voulait manifester son idée. Les scènes, il les écrivait évidemment à mesure qu'elles lui venaient à l'esprit, sauf à les coordonner ensuite. Cette coordination est quelquefois indiquée avec une certaine sécheresse, comparativement à l'exubérance de détails des épisodes. Ainsi, par exemple, la descente dans l'île des Imitateurs a tout l'air d'avoir été faite après coup pour expliquer le but de la longue histoire des moutons de Dindenault. Il en est de même de quelques autres épisodes peu développés, qui ont été placés là simplement pour marquer les étapes.

Rabelais a dû suivre la même méthode lorsqu'après avoir quitté Meudon, il aura repris la plume pour achever son ouvrage; c'est ainsi que seront nés les principaux épisodes du livre: l'île Sonnante, les Chats Fourrés, l'île de la Quinte. La maladie, la mort sont venues le surprendre avant qu'il eût terminé son travail. On n'avait pas alors le respect que nous professons pour les manuscrits laissés imparfaits par un grand écrivain. Qu'on se rappelle ce qui est arrivé pour les trésors de science et d'observation laissés par Léonard de Vinci [1]. On se contenta d'en extraire un court *Traité de la Peinture*, et l'on négligea toute la partie scientifique, la plus curieuse cependant, puisqu'elle contenait le germe d'une foule de découvertes qui ont attendu deux siècles pour être faites par d'autres. Qu'on se rappelle même ce que, cent ans après, on a fait des manuscrits de

[1] Voir A. Houssaye. *Histoire de Léonard de Vinci*, in 8°. 1869.

Pascal. On en a extrait les passages qui ont paru les plus édifiants, et on les a publiés en les abrégeant, en les modifiant souvent — et encore ce n'est pas comme œuvre littéraire qu'on a édité ces extraits modifiés et mutilés, mais comme ouvrage d'édification et presque de dévotion. Il en a été de même lorsqu'on a entrepris de publier les sermons laissés incomplets par Bossuet.

Telle est l'histoire des manuscrits de Rabelais. On les a d'abord négligés comme imparfaits, puis lorsqu'on s'est décidé à les publier, on les a raccordés et complétés comme on a pu, afin de les présenter en habit décent au public.

Rabelais était toujours disposé à voir les choses en grand, héros et livres. Son cadre était très élastique, il est probable qu'il avait projeté beaucoup de scènes qui n'ont jamais été écrites. Une preuve entre autres, c'est que le chapitre que porte maintenant le nº XVI (les Apodeftes) était coté XXXIX sur un manuscrit, tandis qu'au chapitre XXXII actuel, nous sommes déjà dans l'île des Lanternes. Dans le titre d'un autre chapitre, on nous annonce que Panurge faillit être tué, et le chapitre tel que nous l'avons, est complètement muet sur cet incident.

Une autre preuve encore, c'est que les épisodes si étroitement enchaînés dans le troisième et le quatrième livre, s'enchaînent beaucoup moins rigoureusement dans le cinquième. Tous se rattachent au plan général, mais il y avait place pour beaucoup d'autres, et nous ne retrouvons pas ici cette progression continue que nous avons signalée précédemment.

Pour nous donc, le plan du cinquième livre est indubitablement de Rabelais, mais l'ouvrage a été

laissé imparfait, il y a des lacunes et des sutures. Les peintures vigoureuses sont l'œuvre du grand écrivain, les pages faibles, les plaisanteries fades ou empruntées aux livres précédents, sont l'œuvre de l'arrangeur ou des arrangeurs, aussi bien que les sorties purement calvinistes.

Nous regardons donc comme appartenant incontestablement à Rabelais — sauf des interpolations de détail, — les épisodes suivants :

L'île Sonnante,
L'épisode des Chats Fourrés,
Le voyage au royaume d'Entéléchie,
Le portrait de Ouy-Dire,
La conclusion finale.

Nous lui attribuerions aussi volontiers l'île des Ferrements, les traits principaux de l'histoire des Apodeftes, le voyage au pays d'Odes.

Il y a, ce nous semble, d'assez nombreuses interpolations dans l'île Sonnante, et dans la Conclusion; il y en a aussi dans l'histoire des Chats fourrés.

Nous croyons qu'il faut mettre au compte de l'arrangeur anonyme, l'histoire assez insipide de l'ermite qui reçoit les voyageurs dans l'île Sonnante, une partie des plaisanteries de l'Editue, qui nous semble singulièrement fade après Homenaz; la sortie de Panurge contre la chouette, l'histoire du lit de plume et de l'aubergiste, et nombre d'autres détails. Le discours du mendiant dans l'île des Chats fourrés, quoique vertement écrit, ne nous semble pas non plus rentrer dans les allures de Rabelais. On dirait plutôt du Henri Estienne. Nous sommes disposé à effacer aussi de l'actif de Rabelais le tournoi de la Quinte, bien que l'idée de raconter une partie d'échecs sous

forme de bataille ait pu lui venir à l'esprit. Nous croyons encore qu'on aurait tort de le rendre responsable de l'érudition quelque peu indigeste accumulée dans les derniers chapitres, et nous sommes persuadé que c'est le désir de grossir un livre plus mince que les autres, qui aura porté l'arrangeur ou les arrangeurs, à reprendre, pour les semer çà et là en les affadissant, quelques plaisanteries beaucoup mieux placées dans les livres précédents.

III.

Il est naturel de se demander quel a été ce réviseur, cet arrangeur, qui a fait pour le cinquième livre de Pantagruel, ce que Nicole, Arnauld, Périer, le duc de Roannez ont fait pour les Pensées laissées sans ordre par Pascal ; De Foris pour les fragments de sermons laissés par Bossuet, ou plutôt ce qu'Aimé-Martin a fait pour les *Harmonies de la nature*, restées incomplètes et sans liaison après la mort de Bernardin de St-Pierre.

On a nommé Tiraqueau et Jean Turquet, mais Tiraqueau est mort eu 1558, quatre ans avant l'impression de l'ouvrage ; il se peut cependant qu'il y ait travaillé. Quand à Turquet, il se nomme ou à peu près comme l'éditeur dans une épigramme en quatre mauvais vers qu'il a mise en tête du livre et qu'il a signée *Nature Quite*, où il n'est pas difficile de découvrir l'anagramme de Jean Turquet. Ce Turquet, nous disent les contemporains, était un lettré et un ami de Rabelais. On n'a de lui aucune autre production, mais son fils s'est fait connaître par quelques ouvrages historiques. Ces renseignements sont maigres, mais si c'est à lui qu'on doit le prologue du

cinquième livre, on n'éprouve aucun désir d'en savoir davantage sur son compte.

Voici le quatrain qui figure en tête de la publication :

> Rabelais, est-il mort ? Voici encore un livre.
> Non, sa meilleure part a repris ses esprits
> Pour nous faire présent de l'un de ses écrits
> Qui le rend entre tous immortel et fait vivre.

On a conjecturé aussi que Henri Estienne pourrait bien avoir pris part à ce travail de révision et de correction. Henri Estienne n'a jamais pu arriver à composer pour son compte un livre complet, bien pondéré, ayant un commencement, un milieu et une fin. Mais dans les projets, essais, ouvrages imparfaits, qu'il a publiés, il y a souvent une singulière verve, une énergie tout à fait remarquable. Sa plaisanterie n'a pas la légèreté de celle de Rabelais, elle est plus acerbe, mais non moins pénétrante. Nous serions assez disposé à mettre à son compte quelques passages énergiques et violents du cinquième livre, le discours du gueux, par exemple, et quelques autres détails où l'auteur se montre plus près de Calvin par la pensée, et plus agressif par la forme que Rabelais n'a coutume de l'être, — si cette collaboration était appuyée de quelques preuves. Mais il faut reconnaître que jusqu'à présent, elle ne s'appuie que sur de simples conjectures.

IV.

Il ne paraîtra sans doute pas hors de propos de rapporter ici le sentiment de quelques écrivains sur ce cinquième livre.

Un médecin du XVI[e] siècle, Louis Guyon, pré-

tendait que cet ouvrage avait été composé par un écolier de Valence qui vivait encore de son temps. Vérification faite, il a été reconnu que Guyon avait confondu le cinquième livre avec la *Mitistoire baragouine de Fanfreluche et Gaudichon*, composée par Guillaume des Autels, qui était en effet de Valence et qui s'est proposé d'imiter Rabelais. Cet ouvrage est une collection de bouffonneries sans esprit, du genre de celles que Rabelais attribue aux habitants d'Ennasin.

Le Duchat, le premier commentateur sérieux, croit que le livre est bien de Rabelais, sauf retouches. L'abbé de Marsy dit qu'on ne saurait douter que l'ouvrage ne soit authentique pour le fonds. Il suppose seulement que les premiers éditeurs, trouvant le manuscrit original en désordre, y auront ajouté des transitions.

Lemotteux, qui a traduit Rabelais en anglais, Regis qui l'a traduit en allemand, Ch.-Jacques Brunet, Nodier, et M. Lenient sont du même avis. Le fonds du livre est authentique, mais le manuscrit a été retouché par des mains malhabiles et calvinistes. M. Lenient, entre autres, croit reconnaître Henri Estienne dans quelques passages, qu'il ne désigne pas autrement.

Charles Lenormant voudrait bien, dit-il, que ce livre ne fût pas de Rabelais, mais la griffe de l'aigle y est empreinte. Il voit dans cette partie de l'ouvrage le testament âcre et désespéré de l'illustre écrivain.

Delécluse est moins favorable. Il retrouve l'esprit de Rabelais dans le cinquième livre, mais la phraséologie ne lui paraît pas aussi simple, aussi claire que dans les premiers. Il y trouve une prétention à

l'érudition, des entassements de mots, une recherche d'inversions qui sentent le pastiche. Le style de l'allocution finale lui semble tourmenté. Delécluse, du reste, est comme Ste- Beuve, de ceux qui refusent de voir un plan quelconque dans l'œuvre de Rabelais, et croient que l'auteur marche au hasard ; il ne voit par conséquent, pas de lacunes dans ce cinquième livre.

Quant à MM. Burgaud des Maretz et Rathery, ils sont tout disposés à rejeter cet ouvrage et les notes qu'ils y ont ajoutées dans leur édition sont toutes de mauvaise humeur. Cette mauvaise humeur leur a même fait commettre quelques méprises dont les notes précédentes sont tout à fait exemptes.

Quant au prologue, il y a, chez tous les critiques, unanimité pour le condamner.

Quelle que soit du reste l'opinion que l'on adopte sur son origine, il faut reconnaître que ce cinquième livre est le plus audacieux de tous; la raillerie, bienveillante en somme, des autres parties de l'œuvre, est souvent remplacée ici par la colère. Les attaques contre l'église romaine surtout et contre l'administration de la justice, sont beaucoup plus accentuées. Il y a enfin dans tout le livre plus de satire amère et moins de gaité que dans le reste du roman.

V.

L'auteur nous conduit d'abord à l'île Sonnante. Après quelques jours passés sans apercevoir aucune terre, on s'approche d'une île qui s'annonce par un bruit lointain de cloches, grosses et petites. «Est-ce Dodone avec ses chaudrons, je veux dire avec ses boucliers suspendus aux arbres et que le vent fai-

sait résonner ? — Serait-ce le portique d'Olympie où, suivant Pline, l'écho répétait sept fois les bruits — ou bien le tintamarre que, au rapport du même écrivain, on entendait autour d'un soûterrain à Lipari, et qui devait tenir aux agitations volcaniques de l'île ? — Telles étaient les questions que se posait Pantagruel. Peut-être, se disait-il encore, toutes les abeilles de l'île se sont mises à essaimer, et tout ce qu'il y a de poêles et de chaudrons dans le pays sont en branle pour les décider à s'asseoir; à moins qu'on ne célèbre encore ici la fête de Cybèle, mère des dieux et la plus bruyante des déesses. Au lieu de cingler directement vers le port, on fit descendre dans un esquif quelques personnages, qui allèrent aborder, à l'abri d'un rocher, près d'un ermitage entouré d'un jardin.

L'ermite était un compatriote, il reçut fort bien les voyageurs; mais c'était le jeûne des quatre temps, il fallut commencer par jeûner pendant quatre jours: telle était la loi de l'île. — On devrait plutôt dire des quatre vents, dit Panurge, puisqu'on ne nous nourrit que de vent. C'est un passe-temps bien maigre. Dans la grammaire de Donat, dit frère Jean, je ne trouve que trois temps, le passé, le présent et le futur; le quatrième doit être pour le vin du valet. — C'est l'aoriste des Grecs, dit Epistémon, issu d'un passé très imparfait. — On n'y peut échapper, reprit l'ermite; quiconque y contredit est hérétique et mérite le feu. — Nous venons de la mer et nous y retournons, nous avons donc plus peur de l'eau que du feu, dit Panurge.

Ces réparties sont médiocrement piquantes, il faut bien le reconnaître. Cependant ce genre de plaisan-

terie s'est conservé jusqu'à présent dans la Basse-Normandie, et le dialogue que nous venons d'abréger semble calqué sur ceux des paysans de la Hague, quand ils sont en verve. Mais le réception de l'ermite a le tort de reproduire à peu près celle d'Homenaz et de la reproduire en l'affaiblissant.

Cet ermite dont l'intervention est complètement inutile ici, recommande les voyageurs à une sorte de sacristain de l'île Sonnante, l'Editue, qui est aussi une doublure affaiblie d'Homenaz. En apprenant que les voyageurs se sont soumis à la règle du jeûne, l'Éditue leur fait bon accueil, et comme il est très versé dans l'histoire du pays, il leur sert de cicérone.

L'île avait été autrefois habitée par des Siticines — c'est le nom donné suivant Aulu-Gelle à ceux qui chantaient aux funérailles, à moins qu'on ne tire ce mot de *siti canentes*, ceux qui chantent parce qu'ils ont soif — puis ils étaient devenus oiseaux et avaient été mis en cage. Ces cages, du reste, étaient grandes, riches, somptueuses et faites par merveilleuse architecture. — On comprend que ces cages étaient les couvents, les églises, et tous les bâtiments affectés aux logements du clergé. Ces oiseaux passent leur vie à chanter des psaumes.

VI.

Rabelais a pu emprunter l'idée de cette société d'oiseaux chantant des psaumes au voyage de St Brandaines, que nous avons déjà cité.

St Brandaines et ses compagnons, nous raconte le narrateur, arrivèrent un beau matin à une île herbeuse et fleurie. C'était le jour de la Résurrection du Sauveur, et l'île retentissait de chants sa-

crés, sans que l'on vît aucun être humain. Les voyageurs s'approchèrent d'une fontaine au-dessus de laquelle s'étendait un bel et grand arbre tout couvert de beaux oiseaux blancs. Brandaines pria Dieu de lui apprendre ce que tout cela signifiait. A peine eut-il achevé sa prière qu'il vit un bel oiseau sortir des branches de l'arbre et voler vers lui, avec un bruit d'ailes qui imitait le son des clochettes. L'oiseau lui apprit que lui et ses compagnons avaient été des anges autrefois, mais lors de la révolte de Satan contre Dieu, ils s'étaient tenus à l'écart et n'avaient pris parti ni pour Dieu ni pour son ennemi; ils en avaient été punis par la privation du paradis. Ils n'étaient, du reste, soumis à aucune peine, et toute la semaine ils pouvaient errer à leur gré dans l'espace; mais le dimanche ils étaient obligés de se réunir dans cette île, de revêtir un blanc plumage et de célébrer toute la journée l'office divin. Le saint et ses compagnons assistèrent à leur office du soir. On chanta: *Te decet hymnus Deus in Sion* (Psalm. 64). Cela dura une heure. On alla dormir ensuite, mais à tierce, on se réveilla pour chanter: *Laudate Dominum, omnes angeli ejus* (Psalm. 148).

Nous retrouvons ces usages dans l'île Sonnante.

Les oiseaux de l'île Sonnante, nous dit l'auteur, estoient grands, beaux, et polis à l'avenant, bien ressemblant es hommes de ma patrie, beuvoient et mangeoient et dormoient comme hommes, brief à les voir de prime face, eussiez dit que fussent hommes, toutefois ne l'estoient mie. Leur plumage estoit étrange; « aucuns l'avoient tout blanc, aultres tout noir, aultres tout gris, aultres mi-parti blanc et noir, aultres tout rouge, aultres mi-parti de blanc et bleu.» C'estoit belle chose à les voir. Les mâles s'appe-

Il nous en vient un bien plus grand nombre encore de Jour-Sans-Pain, qui est excessivement long, continue l'Editue, car les habitants de ce pays, quand ils sont en danger de souffrir la faim parce qu'ils n'ont pas de quoi s'alimenter, qu'ils ne savent ou ne veulent rien faire, ni travailler à quelque honnête métier, ni se mettre au service de gens de bien; quand ils ont été malheureux en amour ou qu'ils ont échoué dans leurs entreprises et sont désespérés; ou encore quand ils ont commis quelque crime et qu'on les cherche pour les mettre à mort, tous avolent ici: ils y trouvent soudain tout à point, ils deviennent gras comme de petits loirs, eux qui étoient auparavant maigres comme des pics; il y a ici pour eux sûreté, indemnité et franchise.

— Mais, demande Pantagruel, ces beaux oiseaux une fois avolés retournent-ils jamais au monde où ils furent pondus? — Quelques-uns, répondit Editue, jadis bien peu, bien tard et à regret; depuis certaines éclipses [la réforme], il s'en est revolé une grande mouée [mouvée, quantité] par vertu des constellations célestes. Cela ne nous attriste en aucune façon; ceux qui demeurent n'en ont que plus grande pitance. Et tous avant de s'envoler laissent leur plumage aux orties et épines.

Ils «jettent le froc aux orties», comme Rabelais l'avait fait lui-même pendant longtemps.

L'Editue avait à peine achevé ces mots, quand près de nous avolèrent vingt-cinq ou trente oiseaux d'une couleur et d'un plumage que nous n'avions pas encore vus dans l'île. La couleur de leurs plumes changeait d'heure en heure comme la peau du caméléon ou la fleur du *tripolium*.

Cette fleur, suivant Pline, était blanche le matin, pourpre à midi, et bleue le soir. L'aster auquel on donne aujourd'hui ce nom, n'offre aucune de ces variations, il est toujours d'un bleu lilas.

Tous ces oiseaux, continue l'auteur, avaient au dessous de l'aile gauche une marque comme de deux diamètres coupant en deux un cercle ou d'une ligne perpendiculaire tombant sur une ligne droite.

Une croix grecque, à quatre rayons égaux.

La forme de cet ornement était à peu près la même pour tous, mais non la couleur ; les uns l'avaient blanche, d'autres verte, d'autres rouge, d'autres violette, d'autres bleue.—Comment nommez-vous ces oiseaux ? dit Panurge. — Des métifs.

On reconnait sous ces désignations transparentes les chevaleries militaires de Malte, de St-Lazare, de St-Jacques, de St-Antoine, dont les membres demi-religieux, demi-soldats, portaient les armes, et ne pouvaient se marier.

L'Editue poursuit : Nous les appelons Gourmandeurs [commandeurs], et ils ont un grand nombre de riches gourmanderies [commanderies] en votre monde. — Faites-les un peu chanter, je vous prie. — Ceux-là ne chantent pas, dit l'Editue, mais en revanche ils mangent double. — Où sont leurs femelles ? — Ils n'en ont pas. Ils sont venus voir s'ils ne trouveraient pas parmi vous quelques-uns de leurs confrères qui vivent, disent-ils, dans votre monde et ne fraient pas avec eux. Les uns portent aux jambes des lanières précieuses, et au pied une devise qui honnit quiconque mal y pensera [l'ordre de la Jarretière]. D'autres portent devant eux l'effigie d'un calomniateur [St- Michel terrassant le diable], d'autres enfin une peau de bélier [la toison d'or]. — Ils n'en trouveront pas parmi nous, dit Panurge. — Maintenant allons boire, reprit l'Editue.

VIII.

Pendant qu'on était à table, Jean dit à l'Editue : Vous n'avez dans cette île que des cages et des oiseaux. Ils ne labourent ni ne cultivent la terre ; toute

leur occupation est de gaudir, gazouiller et chanter; de quel pays vous vient cette abondance de friands morceaux? — De tout l'autre monde, répondit l'Editue, excepté de quelques contrées des régions aquilonaires, qui depuis quelques années se sont brouillées avec nous. Mais de quel pays êtes-vous? — De Touraine. — Alors vous devez en savoir quelque chose; on nous a dit que le duc de Touraine n'a pas même de quoi manger du lard à cause des excessives largesses que ses prédécesseurs ont faites à nos oiseaux afin de les fournir de faisans, perdreaux, gelinottes, poules d'Inde, gras chapons de Loudunois, venaison et gibier de toute sorte. Buvons; n'ayez peur que vin et vivres nous faillent;

Quand le ciel seroit d'airain et la terre de fer, encore vivres ne nous faudroient, feust-ce par sept, voire huit ans, plus longtemps que ne dura la famine en Egypte. Beuvons ensemble par bon accord de charité.

— Diable! s'écria Panurge, vous avez tant d'aise en ce monde? — En l'autre, nous en aurons bien davantage. Les champs Elysiens ne nous manqueront pour le moins.

— Ç'a esté esprit moult divin et parfait à vos premiers Siticines d'avoir inventé le moyen par lequel vous avez ce que tous humains appetent naturellement et qui à peu d'entre eux ou proprement à nul n'est octroyé: Le paradis en cette vie et dans l'autre. Pleust au ciel qu'il m'en advint autant!

C'est Rabelais qui prononce cette dernière phrase. L'Editue mène les voyageurs dans une chambre où l'on apporte du vin et des liqueurs. Puis ils vont se coucher et dormir; mais à minuit l'Editue les réveille: C'est le moment où certains de nos oiseaux se lèvent pour chanter, levons-nous pour

boire. Il ne faut pas perdre de temps, sans quoi l'on n'aura jamais fini de consommer les provisions de l'île Sonnante.

Ils burent, puis ils retournèrent dormir; mais au point du jour, l'Editue les réveilla pour manger ces bonnes soupes de prime dont Rabelais nous entretient souvent, et depuis ce moment, dit l'auteur, nous ne fîmes qu'un repas et ne savions si c'était dîner, souper, goûter ou regoubillonner [réveillonner]. «Seulement par forme d'esbat nous fismes quelques tours par l'île pour voir et ouir le joyeux chant de ces benoists oiseaux.»

Ces habitudes monacales se conservaient encore au XVII[e] siècle, au moins chez quelques individus, si l'on en croit Boileau :

C'est là que le prélat, muni d'un déjeuner,
Dormant d'un léger somme, attendait le dîner, etc.

IX.

Cette vie de bombance arrange fort Panurge. Il lui manque quelque chose cependant.

Au soir Panurge dist à Editue -- nous abrégeons son récit : — Seigneur, ne vous desplaise si je vous raconte une histoire joyeuse, laquelle advint au pays de Chastelleraudois depuis vingt et trois lunes. Le pallefrenier d'un gentilhomme au mois d'avril pourmenoit à un matin ses grands chevaux parmy les guerests : là rencontra une gaye bergere, laquelle

A l'ombre d'un buissonnet
Ses brebiettes gardoit,

ensemble un asne, et quelques chèvres. Devisant avec elle luy persuada monter derriere luy en crouppe, visiter son escurie et là faire un tronçon de bonne chère à la rustique. Durant leurs propos et demeure, le cheval s'adressa à l'asne et luy dist en l'oreille (car les bestes parlèrent toute icelle année en divers lieux) : Pauvre et chetif baudet, j'ay de toy pitié et

compassion. Tu travailles journellement beaucoup, je l'apperçoy à l'usure de ton bas-cul : c'est bien fait, puisque Dieu t'a créé pour le service des humains. Tu es baudet de bien. Mais n'estre autrement torchonné, estrillé, phaleré, et alimenté que je te voy, cela me semble un peu tyrannique, et hors les metes [bornes] de raison. Tu es tout hérissonné, tout hallebrené, tout lanterné, et ne manges icy que joncs, espines, et durs chardons. C'est pourquoy je te semonds, baudet, ton petit pas avec moy venir, et voir comment nous autres, que nature a produits pour la guerre, sommes traités et nourris. Ce ne sera sans toy ressentir de mon ordinaire. — Vrayement, respondit l'asne, j'iray bien volontiers, monsieur le cheval. Je vous obeiray volontiers et de loing vous suivray de peur des coups (j'en ay la peau toute contrepointée), puisque vous plaist me faire tant de bien et d'honneur.....

Arrivé qu'il fut, on le mena à l'estable près du grand cheval, fut frotté, torchonné, estrillé, litiere fraiche jusqu'au ventre, plein ratelier de foin, pleine mangeoire d'avoine, laquelle, quand les garçons d'estable cribloient, il leur chauvoit des oreilles, leur signifiant qu'il ne la mangeroit que trop sans cribler, et que tant d'honneur ne luy appartenoit.

Quand ils eurent bien repeu, le cheval interrogeoit l'asne, disant : Et puis, pauvre baudet, comment t'en va ? Que te semble de ce traictement ? Encores n'y voulois-tu pas venir. Qu'en dis-tu ? — Par la figue, respondit l'asne, laquelle un de nos ancestres mangeant, mourut Philemon à force de rire, voicy basme, monsieur le roussin. Mais quoy, ce n'est que demie chere.

« Vous n'êtes pas toujours seuls, messieurs les chevaux. Vous avez aussi des cavales pour vous tenir compagnie ? — Des cavales ! Parle bas, baudet, si le palefrenier t'entendait, il te pelauderait si fort que tu n'aurais plus envie de parler de cavales ni d'ânesses. — Par l'aube du bât que je porte ! dit l'âne, je te renonce et dis fi de ta litière, fi de ton foin, fi de ton avoine ! Vivent les chardons des champs ! Là du moins nous avons des ânesses pour nous tenir compagnie. »

On reconnait ici, mais avec une autre moralité, la fable de Phèdre et de La Fontaine : *Le loup et le chien :*

Là-dessus, maître loup s'enfuit et court encor.

X.

Panurge se tut après avoir achevé son apologue : — Conclus, lui dit Pantagruel. — J'ai compris, lui dit l'Editue, mais ici les chevaux vivent seuls et loin des cavales, et les cavales vivent seules loin des chevaux. — Il y a pourtant là, dit Panurge, une abbégesse au blanc plumage, avec laquelle il m'aurait été agréable de causer un peu; n'en parlons plus.

On banqueta le troisième jour comme les deux précédents. Pantagruel demandait toujours si l'on ne verrait pas le papegaut. L'Editue répondit qu'il ne se laissait pas aisément voir. — Comment, dit Pantagruel, est-ce qu'il a l'armet de Pluton en tête ou l'anneau de Gygès aux griffes pour se rendre invisible ? — Non, mais il est par nature d'un accès un peu difficile.. Enfin j'essaierai. — Un quart d'heure après, il vint nous chercher et nous mena en tapinois et en silence droit à la cage, dans laquelle le papegaut était accroupi, accompagné de deux petits cardingaux et de six gros et gras évesgaux. Panurge considéra curieusement sa forme, ses gestes, son maintien, puis il s'écria : Maudite soit la bête, elle a l'air d'une huppe. »

Cette exclamation pourrait bien avoir été ajoutée par le protestant qui a revu et arrangé le manuscrit de Rabelais. Le curé de Meudon a dû placer ici une exclamation moins brutale.

— « Parlez bas de par Dieu ! lui dit l'Editue, il a des oreilles. — La huppe en a aussi. — Si une fois il vous entend blasphemans, vous êtes perdus, bonnes gens. Il sortira de lui fouldre, tonnerre, éclairs, diables et tempêtes, par lesquels en un moment serez abismés cent pieds sous terre. » Panurge restait en contemplation véhémente du papegaut et de sa compagnie, quand il aperçut au-dessous de sa cage une chevêche ou chouette. Il la fit remarquer à l'Editue. « Nous sommes pris. On n'embusque ainsi les chouettes que pour prendre les petits oiseaux. »

— Parlez bas, dit l'Editue, ce n'est pas une chevêche, il est mâle, c'est un officier d'église, un noble chévecier, silence ! — Pantagruel avait envie d'entendre chanter le papegaut. — Il ne chante et ne mange qu'à ses heures, dit l'Editue. — Non fais-je, dit Panurge, toutes heures sont miennes. Allons donc boire d'autant. — Vous parlez bien à cette heure, dit l'Editue, tant que vous parlerez ainsi vous ne serez jamais hérétique.

Il y a dans cette observation du sacristain l'explication de bien des escapades de Rabelais. Il a parlé abondamment, surabondamment de boire et de manger, afin qu'on ne remarquât pas qu'il était hérétique.

En retournant boire, dit l'auteur, nous aperçûmes un vieil évêgaut à tête verte accompagné de son soufflegan (suffragant) et de trois onocrotales oiseaux, ou protonotaires, qui ronflait sous le feuillage. Près de lui était une jolie abbégesse qui chantait joyeusement et mélodieusement. Panurge s'indigna de voir l'évêgaut ronfler plutôt que d'écouter la jolie abbégesse. Pour l'éveiller et le faire chanter, il

sonna, mais l'évêgaut continua de dormir, la sonnerie n'était pas pour lui. Il était de ceux dont Boileau a dit :

Sans sortir de leur lits plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéants faisoient chanter matines ;
Veilloient à bien dîner et laissoient en leur lieu
A des chantres gagés le soin de louer Dieu.

Panurge voulut l'éveiller en lui jetant une pierre, mais l'Editue s'écria :

Homme de bien, frappe, féris, tue, et meurtris tous roys et princes du monde, en trahison, par venin, ou autrement quand tu voudras, deniches des cieulx les anges, de tout auras pardon du Papegaut : à ces sacrés oiseaux ne touche, d'autant qu'aimes la vie, le profit, le bien, tant de toy que de tes parents, et amis vifs et trespassés : encores ceux qui d'eux après naistroient en sentiroient infortune.

—Mieux donc vault, dist Panurge, boire d'autant et banqueter.—Il dit bien, monsieur Antitus, dist frere Jean : cy voyans ces diables d'oiseaux, ne faisons que blasphemer : vuidans vos bouteilles et potz, ne faisons que Dieu louer. Allons donc boire d'autant.

La sortie de l'Editue contre le danger d'offenser les gens d'église a été souvent citée et commentée, par Voltaire entre autres.

Il est évident du reste que tout ce chapitre a été retouché par un protestant. On y sent, contre le pape personnellement, une colère que Rabelais n'avait aucune raison d'éprouver. Sa raillerie sur ce point a ordinairement des allures plus bénignes et plus polies.

XI.

Après l'île Sonnante, nos voyageurs arrivent à l'île des Ferrements.

Cette île est déserte, nous dit l'auteur, et de nul habitée. Elle est curieuse cependant. Les arbres, au

lieu de fruits portent des outils : pioches, serfouettes, faux, faucilles, bêches, truelles, cognées, serpes, scies, doloires, ciseaux, tenailles, virolets et villebrequins ; d'autres portent des armes blanches : dagues, poignards, poinçons, épées, cimeterres, estocs et couteaux.

Quand on veut en avoir, on secoue l'arbre, avec précaution toutefois pour qu'il vous ne tombe rien sur la tête ; ces outils, ces armes entrent dans des fourreaux, ou s'adaptent à des manches qui poussent juste au-dessous. Les arbrisseaux, les herbes qui croissent sous les grands arbres savent très bien ce qu'il est nécessaire de produire, et quels fourreaux, quels manches doivent se préparer en bas pour s'adapter aux fruits qui tomberont d'en haut. C'est une harmonie, non préétablie, mais qui résulte de la nature des choses, de sorte que, bien que les forces productives ne soient contraintes en rien dans le détail, rien cependant n'est livré au hasard, et chaque être se dirige vers sa fin.

L'adaptation se fait généralement à merveille et les deux moitiés forment ordinairement un tout harmonieux et parfait. Il y a quelques exceptions pourtant, par suite de la liberté laissée aux êtres. L'arbre en grandissant est soumis à diverses influences, la plante qui croît au dessous est également exposée à des dérangements par l'action de l'air, de la terre, des animaux qui passent, des végétaux qui naissent dans son voisinage, si bien que le fruit ne se trouve pas toujours en rapport complet avec le fruit placé au dessus ou au dessous. Il arrive, par exemple, nous dit l'auteur, qu'une demi-pique, en croissant, rencontre un balai. C'est une combinaison inattendue, mais

non inutile, on en ramonera la cheminée ; une pertuisane rencontre-t-elle des cisailles ? il en résultera un sécateur à l'usage des jardiniers ; une hallebarde en croissant rencontre un fer de faux ? il en résulte une faux double, superbement emmanchée, et ainsi du reste.

La fiction est bizarre, il faut en convenir, et elle a fort dérouté les commentateurs ; beaucoup la déclarent plate et inintelligible, quelques-uns se contentent d'y trouver une obscénité laborieusement préparée ; la plupart y voient une allégorie sur le mariage, et la place de l'île des Ferrements après la protestation contre le célibat forcé — la fable de l'âne et du roussin — est de nature à justifier cette supposition. Les hommes et les femmes sont faits pour se rapprocher, et c'est aller contre le vœu de la nature que de les séparer. Tous les mariages ne sont pas bien assortis cependant, tous ne sont pas heureux, mais la nature, toujours vivace, tire parti de tous, bons ou mauvais, et s'en sert pour conserver le monde.

XII.

L'explication est plausible, mais elle nous semble insuffisante. L'idée de Rabelais est plus générale et plus haute ; il nous la formulera plus tard en termes philosophiques : «Toute chose va à sa fin.» Tous les êtres, qu'ils en aient ou non la conscience, sont poussés vers un but déterminé. Il n'y a pas de hasard. C'est au fond la théorie qui sera développée dans les *Etudes de la nature* par B. de St-Pierre, la théorie des harmonies entre les différents êtres, la théorie des causes finales. Mais Rabelais y met une res-

triction qui lui ôte son caractère absolu et fatal. Toute loi générale qui se trouve en présence d'une autre loi générale, est modifiée par elle; il en résulte un compromis. La plante croît verticalement, mais si la lumière lui arrive d'un côté, elle se penche de ce côté pour s'en mieux imprégner; un animal est estropié par accident et continue de vivre; il peut transmettre tout ou partie de son infirmité à sa postérité, de là des monstruosités. La nature cependant sait tirer parti de tout: les cisailles et la pique deviennent un sécateur, la plante trop gorgée de sucs nourriciers, donne des fleurs doubles et stériles; la pluie, qui fait pousser le blé, mouille le passant, mais force le passant à développer son intelligence pour résister au fléau qui le frappe, etc.

En somme, le monde est régi par des forces, par des lois absolues, mais ces lois, dans leurs applications, laissent une large part de liberté et de responsabilité aux individus. Cette idée bien comprise aurait épargné beaucoup d'erreurs, aux théoriciens de l'histoire entr'autres. La loi de l'humanité est le progrès, l'humanité marche vers ce but avec persévérance, mais elle a le choix entre une multitude de chemins, et il faut convenir que, dans le passé, elle a souvent laissé de côté le sentier qui l'aurait menée droit au but pour s'égarer dans des chemins de traverse. Cela ne l'empêchera pas d'arriver, mais que de souffrances et de retards elle se serait épargnés, si, à certain moment de son existence, elle avait fait un meilleur choix !

XIII.

Ces fruits qui en tombant s'ajustent de manière à

former des armes ou des outils ont probablement inspiré à Cyrano de Bergerac l'un des épisodes les plus bizarres de son Voyage dans le Soleil. Nous citons en abrégeant :

. . A mon reveil je me trouvay sous un arbre . . Son tronc estoit d'or massif, ses rameaux d'argent, et ses feuilles d'émeraudes qui, dessus l'éclatante verdeur de leur précieuse superficie, representoient comme dans un miroir les images du fruit qui pendoit à l'entour . . . Je restai interdit à la veue de ce riche spectacle . . Mais comme j'occupais toute ma pensée à contempler, entre les autres fruits, une pomme de grenade extraordinairement belle . . j'apperçus remuer cette petite couronne qui luy tient lieu de teste, laquelle s'alongea autant qu'il le faloit pour former un col. Je vis ensuite bouilloner au dessus je ne sçay quoi de blanc, qui a force de s'épaissir, de croistre, d'avancer et de reculer la matière en certains endroits, parut enfin le visage d'un petit buste de chair. Ce petit buste se terminoit en rond vers la ceinture, c'est-à-dire qu'il gardoit encore en bas sa figure de pomme. Il l'étendit pourtant peu à peu et sa queue s'estant convertie en deux jambes, chacune de ses jambes se partagea en cinq orteils. Humanisée que fut la grenade, elle se détacha de sa tige et, d'une légère culbute, tomba justement à mes pieds. Certes je l'avoue, quand j'apperçus marcher fierement devant moi cette pomme raisonnable, ce petit bout de nain pas plus grand que le poulce, et cependant assez fort pour se créer lui-même, je demeuray saisi de veneration : Animal humain, me dit-il, après t'avoir longtemps consideré du haut de la branche où je pendois, j'ay cru lire dans ton visage que tu n'estois pas originaire de ce monde, et c'est à cause de cela que je suis descendu pour en estre éclaircy au vray . . . .

Le voyageur lui dit qui il est et l'interroge à son tour :

«Quoy, un grand arbre tout de pur or, dont les feüilles sont d'émeraudes, les fleurs de diamants, les boutons de perles, et, parmy tout cela, des fruits qui se font hommes en un clin d'œil ? Pour moi, j'avoue que la comprehension d'un tel miracle surpasse ma capacité... — Vous ne trouverez pas mauvais,

Que l'île où l'on spécule sur le hasard soit placée à côté de celle où l'on montre les forces de la nature fonctionnant avec une complète régularité, c'est un rapprochement tout naturel. Nous comprenons moins comment l'île des jeux de hasard est aussi celle d'un commerce d'antiquités plus ou moins suspectes. Nos voyageurs furent, on le comprend, curieux de connaître ces merveilles qu'on leur vantait. A force de prières et d'argent, ils obtinrent de voir un flacon du saint Gréal, sang de Jésus transmis de génération en génération de chevaliers; après des cérémonies sans fin, on leur montra «le visage d'un lapin rôti». On leur fait voir aussi Bonne Mine, femme de Mauvais Jeu, les coques des deux œufs de Léda, d'où sortirent Castor et Pollux, frères d'Hélène la belle, et on leur en céda un morceau pour du pain. Ils achetèrent aussi une grande quantité de chapeaux de cassade — probablement des chapeaux de cardinaux — mais ils n'espéraient pas en tirer beaucoup de profit, et ils prévoyaient que les acquéreurs en tireraient moins d'avantages encore.

Cette dernière remarque sur les chapeaux de cardinaux doit être une addition du réviseur calviniste.

Mais nous ne saisissons pas bien, nous le répétons, le lien qui peut exister entre les jeux de hasard et les fausses antiquités. Il a dû y avoir ici une lacune dans le manuscrit de Rabelais. — A moins qu'il n'ait songé à comparer les déceptions de ceux qui comptent sur le hasard du jeu pour refaire leur fortune et les déceptions des acquéreurs de fausses antiquités ou de fausses reliques?

XV.

Après quelques jours d'une navigation assez dangereuse, Pantagruel et ses amis passent Condamnation.

Est-il nécessaire de faire remarquer qu'il y a ici un jeu de mots analogue à d'autres que nous avons vus et que nous verrons? Les voyageurs ont déjà passé Procuration, ils passeront Outre quelques pages plus loin. L'île de Procuration, c'est l'île des Procureurs et de la chicane; Condamnation, c'est l'île de la justice criminelle. Rabelais s'en est déjà pris plusieurs fois à l'administration de la justice. Il a critiqué les procès interminables dans le jugement des deux seigneurs, la paresse des juges dans l'histoire de Bridoye, il s'est moqué des agents inférieurs de la justice à propos de l'île des Chicanous; il va s'attaquer à la justice criminelle. Tant qu'il ne s'agissait que d'argent, il a plaisanté; cette fois il s'agit de la vie des hommes, il ne se contente plus de railler, il stygmatise.

Les commentateurs, suivant leur habitude de rapetisser les choses, ont cherché à déterminer si Rabelais avait en vue ici l'inquisition, la grand chambre du parlement ou bien la chambre ardente établie pour s'occuper spécialement des cas d'hérésie. C'est évidemment tout cela à la fois; l'auteur ne précise pas; ce qu'il a en vue, c'est la justice criminelle en général.

Les juges qui l'administrent sont appelés Chats fourrés; expression heureuse qui peint à la fois la ruse, l'avidité des personnages et leur costume, puisqu'ils ont des robes fourrées d'hermine.

Pantagruel refuse de descendre dans leur île, mais

ses compagnons s'y engagent ; à peine ont-ils passé le guichet qu'on vient les arrêter sous prétexte qu'un de leurs gens a voulu vendre dans l'île un des chapeaux achetés dans l'île de Cassade. Comme ils vont entrer dans le palais, un gueux à qui ils avaient fait une petite aumône, les arrête à la porte, et les met en garde contre les dangers qu'ils auront à courir. C'est un gueux un peu lettré, et à la violence de ses paroles, on voit qu'il a dû passer lui-même par les mains des Chats fourrés. Nous abrégeons un peu ce discours peu rassurant.

Considérez bien le minois de ces hommes, leur dit-il. Si vous vivez encore six olympiades ou l'âge de deux chiens, vous les verrez seigneurs de toute l'Europe et possesseurs pacifiques de tout le bien et domaine qui s'y trouve. Les alchimistes ne sont parvenus à extraire que la cinquième essence, la quinte essence des choses, ceux-ci ont trouvé la sixte essence, moyennant laquelle ils grippent tout, dévorent tout, salissent tout. Ils pendent, brûlent, écartèlent, décapitent, tuent, emprisonnent, ruinent et minent tout, sans choix de bien et de mal. Le Vice est appelé Vertu par eux, la Méchanceté s'appelle pour eux Bonté ; la Trahison a nom Féaulté, le Larcin, Libéralité. Pillerie est leur devise, et par eux faite est trouvée bonne de tous humains, les hérétiques exceptés, et ils font tout cela avec une souveraine et irréfragable autorité.... Si jamais pestes au monde, famines, guerres, cataclysmes, conflagrations ou autres malheurs surviennent, ne les attribuez ni aux conjonctions des planètes, aux abus de la cour romaine, aux tyrannies des rois et princes terriens, à l'imposture des cafards, hérétiques, faux prophètes, à la malignité des usuriers, faux monnayeurs, ni à l'ignorance ou imprudence des médecins, chirurgiens et apothicaires, ni à la perversité des femmes adultères, empoisonneuses, infanticides ; attribuez-les à la méchanceté des Chats fourrés. Elle n'est pas connue, pas plus que la cabale des juifs, c'est pour cela qu'elle n'est pas détestée,

corrigée et punie, comme elle devrait. Mais si elle est quelque jour mise en évidence, et manifestée au peuple, il n'y aura pas d'orateur assez éloquent, de loi assez rigoureuse, de magistrat assez puissant pour les préserver d'être brûlés tous vifs dans leur raboulière.

En entendant cette sortie véhémente et passionnée, la plus véhémente que nous ayons rencontrée depuis le commencement de l'ouvrage, et que pour cette raison, nous soupçonnons n'être pas de Rabelais — Panurge est pris de peur, et cette fois il a raison; il veut rebrousser chemin; impossible: la porte a été fermée sur eux. Comme pour l'Averne de Virgile, entrer dans le domaine des Chats Fourrés est facile, la difficulté est d'en sortir. On ne s'en va de là qu'avec «un bulletin et décharge». Pour obtenir ce bulletin, il faut comparaître devant Grippeminaud lui-même.

XVI.

La Fontaine nous a tracé un portrait de Grippeminaud :

C'étoit un chat vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chatemite,
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras....

Grippeminaud leur dit; mes enfants, approchez,
Approchez; je suis sourd, les ans en sont la cause.
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud, le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord, en croquant l'un et l'autre.

Ce Grippeminaud n'est pas celui de Rabelais. Celui-ci a la figure humaine et il n'a rien des allures patelines du chat de La Fontaine. Il est franchement méchant. Il avait, suivant Rabelais, les mains pleines de sang, des griffes de harpie, un museau en bec de

corbin, les dents d'un sanglier de quatre ans, les yeux flamboyants comme une gueule d'enfer ; il était tout couvert de mortiers, entrelacé de pillons, si bien qu'on ne voyait que les griffes.

[On sait que la coiffure de certains juges s'appelait un mortier ; Rabelais y ajoute des pilons pour indiquer qu'on y pilait les récalcitrants, hommes et opinions, mais il écrit ce mot : pillons, autre malice.]

Son siége et celui de ses assesseurs, les chats de garenne [pilleurs de garenne], était un long ratelier tout neuf, au dessus duquel il y avait des mangeoires fort belles et fort amples. A l'endroit du siége principal, au lieu de l'image de la Justice, il y avait l'image d'une vieille femme, des besicles sur le nez, tenant en sa main droite un fourreau de faucille, une épée crochue [par opposition au glaive de la Justice, qui est droit], et dans sa main gauche une balance. Les bassins de la balance se composaient de deux gibecières [ou bourses] de velours, l'une pleine de billon et pendante, l'autre vide et élevée bien haut au dessus du trébuchet. — «Je pense, dit l'auteur, que c'étoit le portrait de la Justice Grippeminaudière,» car les plateaux des balances de la vraie Justice sont en parfait équilibre.

«Quand nous fûmes introduits, je ne sais quelle sorte de gens, tous vêtus de gibecières et de sacs, à grands lambeaux d'écritures, nous dirent de nous asseoir sur une sellette. Panurge leur dit : Gallefretiers mes amis, je suis très bien debout ; votre sellette est trop basse pour quelqu'un qui a des chausses neuves et un court pourpoint. — Asseyez-vous là, et qu'on n'ait plus à vous le répéter. La terre s'ouvrira pour vous engloutir tout vifs si vous faillez à bien répondre.

Quand ils furent assis, Grippeminaud, d'une voix furieuse et enrouée, leur dit : Or çà, or çà, or çà.

Cette sorte d'exclamation : Or çà, est ordinairement une simple liaison qui signifie « maintenant », mais elle peut signifier : Apportez de l'or ici, — et c'est pour cette raison que nous la verrons revenir si souvent — trop souvent — dans les discours que l'auteur prête à Grippeminaud.

XVII.

On sait que l'inquisition ne disait pas à ceux qui étaient amenés devant elle de quoi ils étaient accusés. Elle leur demandait pourquoi ils supposaient qu'on les avait arrêtés, et, par ce moyen, provoquait des aveux, qui étaient tournés contre eux. C'était une énigme qu'on proposait aux accusés, énigme terrible, car s'ils ne trouvaient rien à répondre, on les maintenait en arrestation, on les attendait à un autre interrogatoire ; et, s'ils répondaient, ils pouvaient fournir des armes contre eux. Grippeminaud va procéder de la même façon ; il va donner aussi une énigme à deviner à nos voyageurs. Quant au crime dont on les accuse, il n'en sera pas même question.

Voici l'énigme proposée :

Une bien jeune et toute blondelette,
Conceut ung fils ethiopien sans pere :
Puis l'enfanta sans douleur, la tendrette,
Quoyqu'il sortist comme faict la vipere,
L'ayant rongé, en moult grand vitupere,
Tout l'ung des flancs, pour son impatience.
Depuis passa monts et vaux en fiance,
Par l'aer volant, en terre cheminant :
Tant qu'estonna l'amy de Sapience
Qui l'estimoit estre humain animant.

Cette énigme ne remplit pas toutes les conditions

qu'on exige maintenant dans ces sortes de jeux d'esprit. L'énigme actuelle est une définition plus ou moins enveloppée, mais la chose devinée ne change pas. Dans les énigmes du XVI[e] siècle il n'en était pas ainsi. La chose devinée passait ordinairement par différentes phases, elle se développait. L'être auquel s'applique le mot de nos énigmes est à l'état de repos. Celui des énigmes du XVI[e] siècle était d'ordinaire à l'état de mouvement.

Voici l'explication proposée par Esmangart, auteur de cet étrange commentaire historique dont nous avons parlé :

La jeune blondelette qui conçoit un fils éthiopien sans père est la religion catholique, qui produisit seule, et d'abord à bonne intention, le noir tribunal de l'inquisition ; sans père, c'est-à-dire sans la coopération et contre la volonté du divin auteur de l'Evangile. Elle l'enfanta sans douleur comme la vipère [qui suivant une croyance alors et longtemps encore après répandue, était supposée enfanter par la bouche] mais elle eut bientôt déchiré le sein de sa mère. Ce tribunal a en effet, par ses cruautés, par ses abominables sacrifices humains, autant fait de mal à la religion chrétienne que la persécution lui a fait de bien. Ce monstre [l'inquisition] passa les monts et les vallées ; ce qui est vrai à la lettre, puisqu'il franchit les monts de l'Italie, les Apennins et les Alpes, pour de là se répandre en Espagne, en France, et presque dans toute la catholicité, où il causa tant de maux que le sage, qui le croyait un être humain, tandis que c'étoit un diable vomi de l'enfer sur la terre, en fut tout étonné.

Nous n'entendons nous approprier ni l'explication ni les idées d'Esmangart; il nous semble que Rabelais a voulu faire tout simplement ici une «fanfreluche antidotée» pour avoir le plaisir d'en mettre une explication telle quelle dans la bouche de ses personnages.

Après avoir prononcé son énigme, Grippeminaud

ajoute en s'adressant à Panurge : « Or çà, résous-nous promptement ce que c'est, or çà. — Or de par Dieu, répond Panurge en singeant les répétitions de son juge, si j'avais un sphinx en ma maison, comme Verrès un de vos précurseurs, je pourrais résoudre l'énigme, or de par Dieu. »

Panurge s'approprie ici une phrase de Cicéron, plaidant contre Verrès le concussionnaire. — Je ne sais pas deviner les énigmes, disait l'avocat de Verrès. — Vous avez pourtant un sphinx dans votre maison, répondit Cicéron. Il s'agissait d'un sphinx de bronze volé par l'accusé et donné au défenseur.

— Mais je n'y étais pas, continue Panurge, comme s'il répondait à une accusation articulée, et je suis innocent du fait.

— Or çà, dit Grippeminaud, puisque tu ne veux pas dire autre chose, je te montrerai, or çà, que mieux vaudrait tomber entre les pattes de Lucifer, or çà, et de tous les diables, or çà, qu'entre nos griffes, or çà. Tu nous allègues ton innocence comme une raison pour nous échapper ; sache que nos lois sont comme toiles d'araignées, les simples moucherons, les petits papillons y sont pris, tandis que les gros taons malfaisants les rompent et passent à travers, or çà. Nous ne cherchons pas les gros larrons et tyrans, ils sont de trop dure digestion, or çà, et nous en puniraient, or çà. Mais vous autres, gentils innocents, vous serez innocentés, or çà, et le grand diable vous chantera messe, or çà.

Innocentés dans cette phrase signifie *fouettés*. Au seizième siècle et même au dix-septième, quand on trouvait les jeunes filles au lit un peu tard le jour des saints Innocents, on avait le droit de les claquer.

gez et mangez tout, et dans l'autre vous rongerez

Et mangerez comme vipères
Les costes propres de vos mères,

or de par le diable là.

Panurge avait compris ce que signifiaient ces exclamations répétées : or çà, or là, or de par le diable là ! Il voyait bien que la meilleure explication de l'énigme ne mènerait à rien sans un complément nécessaire et qui aurait même pu le dispenser de parler ; il jeta au milieu du parquet une grosse bourse de cuir pleine d'écus au soleil. C'est ce que l'on attendait de lui.

Au son de la bourse commencèrent tous les chats fourrés à jouer des griffes comme si fussent violons desmanchés. Et tous s'écrièrent à hautes voix disans : Ce sont les espices du procès.

On appelait ainsi les présents faits aux gens de justice parce que, dans l'origine, on ne donnait, en réalité, que des épices, des condiments et des objets de peu de valeur.

On connait l'épigramme de Saint-Amant sur l'incendie du Palais de Justice au XVII[e] siècle ; elle est dans le ton des plaisanteries de Rabelais :

Certes l'on vit un triste jeu
Quand à Paris dame Justice
Se mit le palais tout en feu,
Pour avoir mangé trop d'épice.

— Le procès fut bien bon, bien friand, bien épicé, continuèrent les Chats fourrés. Les accusés sont gens de bien. »

« C'est de l'or, dit Panurge ; ce sont des écus au soleil. — La cour l'entend, dit Grippeminaud : or bien, or bien, or bien. Allez enfants et passez outre ;

or bien, nous ne sommes pas tant diables que nous sommes noirs, or bien, or bien. »

XIX.

« Une fois sortis du guichet nous fûmes conduits jusqu'au port par certains griffons de montagnes — ce sont les greffiers. — Avant d'entrer dans nos navires, nous fûmes avertis par eux de ne pas nous éloigner sans avoir fait des présents seigneuriaux tant à la dame Grippeminaude qu'à toutes les Chattes fourrées; autrement ils avaient commission de nous ramener au guichet. — Nous visiterons le fond de nos poches et donnerons à tous contentement. — Mais, dirent les griffons, n'oubliez pas le vin des pauvres diables.

Ils n'avaient pas achevé ces mots, quand frère Jean aperçut soixante-huit galères et frégates qui arrivaient au port. Il alla demander d'où venaient ces navires et ce qu'ils portaient. Il vit que tous étaient chargés de venaison : levreaux, chapons, palombes, cochons, chevreaux, vanneaux, poulets, canards, halbrans, oisons et autres sortes de gibier. Il aperçut aussi, parmi, quelques pièces de velours, de satin et de damas. Il demanda aux voyageurs à qui ils portaient ces friands morceaux. Les voyageurs répondirent que c'était à Grippeminaud, aux chats fourrés et chattes fourrées. — Et comment appelez vous ces drogues-là ? dit frère Jean. — Corruption, répondirent les voyageurs. — S'ils vivent de corruption, dit frère Jean, ils périront en génération. — Mais, dit Panurge aux voyageurs, le grand roi a fait crier que personne, sous peine de la hart, n'eût à prendre biches, cerfs, sangliers ni chevreaux. —

C'est vrai, lui répondit-on, mais le roi est si bon et ces chats fourrés sont si affamés de sang chrétien que nous avons moins de peur en offensant le roi, que d'espoir en entretenant ces chats fourrés par de telles corruptions. Au temps passé on les appelait mâche-foins, mais ils n'en mâchent plus ; nous les nommons à présent mâche-levreaux, mâche-perdrix, mâche-poulets, mâche-chevreuils, mâche-lapins, mâche-cochons ; ils ne s'alimentent pas d'autres viandes. — Faisons deux choses, dit frère Jean ; premièrement saisissons-nous de tout ce gibier, aussi bien suis-je ennuyé de viandes salées. J'entends le bien payant. Et puis retournons au guichet et mettons à sac tous ces diables de chats fourrés. — Je n'en suis pas, dit Panurge ; je suis un peu couard de nature. — Vertu de froc, dit Jean, pourquoi m'avez-vous emmené, si vous n'avez rien à me donner à faire? — Mais frère Jean eut beau sermonner, il ne put décider Panurge ; il déchargea sa colère sur les griffons [ou greffiers], qui attendaient toujours leurs pourboires ; il les mit en fuite en dégaînant son épée.

XX.

Après un conte médiocrement piquant, qui n'est pas de l'invention de Rabelais, et qui ne rachète pas par la forme ce que le fonds a de peu intéressant, l'auteur nous conduit à l'île des Apodeftes «à longs doigts et mains crochues.»

Voici encore, dit à ce sujet Ginguené, une cour souveraine accommodée de main d'ami. Pour faire vérifier les comptes du trésor royal, des trésoriers, des comptables de toute espèce, il avoit bien fallu établir un tribunal suprême, don-

ner à ses membres des priviléges alors très honorables, et des fonctions très lucratives. Bonne partie des sommes dont on comptoit, restoit souvent pour frais de l'examen du compte, et des longs procès qui suivoient quelquefois cet examen.

On leur donne ici le nom d'Apodeftes ou ignorants, parce qu'on n'exigeait pas d'eux les mêmes études que des fonctionnaires employés dans d'autres administrations, — de même qu'on appelle ignorantins les frères des Ecoles chrétiennes, parce qu'on n'exige pas qu'ils sachent le latin. L'auteur nous représente les Apodeftes occupés uniquement à mettre en presse des maisons, des prés, des champs, pour en faire suer de l'argent, qui revient en partie à l'état, mais dont la plus grande part reste dans les mains des intermédiaires. De sorte que, s'ils sont ignorants à certains égards, ils ne le sont pas dans l'art de faire fournir de l'argent aux contribuables.

Le personnage qui reçoit nos voyageurs et leur explique le mécanisme des bureaux transformés en pressoirs, porte le nom significatif de Guaignebeaucoup.

Ce chapitre sur les Apodeftes n'existe pas dans toutes les éditions primitives du cinquième livre : tous les éditeurs ne lui assignent pas la même place, et, en quelque lieu qu'on le mette, il y a toujours quelques lignes du texte à sacrifier. Rabelais en est-il l'auteur ? L'idée est ingénieuse, mais le style est terne. Nous penchons donc pour la non-authenticité de la rédaction ; mais d'un autre côté il faut reconnaître qu'il y a dans l'œuvre de notre auteur des pages qui ne sont pas meilleures, et qui ne laissent pas d'être authentiques.

Il n'y a rien à apprendre sur la destinée humaine

ni chez les Chats fourrés, ni chez les Apodeftes. Les voyageurs sont trop heureux de leur échapper moyennant finance et ils se dirigent vers les domaines occupés par les représentants de la philosophie, où ils espèrent être plus heureux.

CHAPITRE XV.

LIVRE V. — PANTAGRUEL.

VOYAGE A L'ORACLE DE LA DIVE BOUTEILLE.

IV. Les deux philosophies.

SOMMAIRE. I. LA FAUSSE PHILOSOPHIE. — 1. L'île des Outres. — 2. La tempête philosophique. — 3. Le royaume d'Entéléchie. — 4. Les chemins qui marchent. — 5. Les Esclots. — 6. Les réponses monosyllabiques. — 7. Le pays de Ouy-Dire.

II. L'ÎLE DES LANTERNES. — 8. Lychnopolis. — 9. Les deux groupes de consultants. — 10. Les emblêmes. — 11 et 12. Le palais de l'Oracle. — 13. La réponse de l'Oracle. — 14. Instructions de la prêtresse. — 15. Explication de l'Oracle et sens général de l'ouvrage.

I.

Après avoir quitté les Apedeftes, ou, suivant d'autres éditions, les Chats fourrés, les voyageurs passent Outre. C'est une île de médiocre étendue, où l'on ne s'arrête qu'un instant pour prendre une provision d'eau fraîche. On y reste assez cependant pour avoir connaissance des singulières coutumes des habitants.

Ce sont de véritables Outres vivantes. Ils sont tellement gros qu'on leur fait de temps à autre des entailles à la peau, et qu'on leur pratique par tout le corps ce qu'on appelle des «crevés» dans les pourpoints et les hauts-de-chausses. Cependant il arrive un moment où ces précautions sont insuffisantes.

Quand les voyageurs abordèrent, ils virent une foule de gens se diriger vers un cabaret beau et magnifique en extérieure apparence. Ces gens leur apprirent que l'hôte devait faire ses « crevailles » ce jour là et les avait invités à y assister. Nos voyageurs crurent d'abord qu'il s'agissait d'une fête analogue aux fiançailles, aux relevailles, aux mestivailles ou fêtes de la moisson. Les crevailles étaient une fête aussi, mais d'un caractère moins joyeux. Cet hôte avait été en son temps «bon raillard, grand grignoteur, beau mangeur de soupes lyonnaises, éternellement disnant»; pour lui toute heure était l'heure du repas. On avait employé avec lui tous les moyens généralement usités, pour prolonger la vie; sa peau était couverte de crevés, pratiqués successivement. Panurge conseilla de le cercler de sangles, de cercles de cormier, voire même de fer, mais il était trop tard. Son parti était pris d'ailleurs, et il ne demandait pas mieux que de mourir comme il avait vécu, en mangeant. Son désir fut satisfait; on entendit «en l'air un son haut et strident, comme si quelque gros chesne esclatoit en deux pièces.» L'hôte était mort. On ne mourait pas autrement dans l'île d'Outre.

Quelles sont les outres que Rabelais a en vue dans cet épisode? Faut-il y voir une nouvelle sortie contre les goinfres et les gourmands, complément de celle que nous avons déjà rencontrée à propos des Gastrolâtres? Les commentateurs en sont tous d'avis, et c'est, en effet, la plus simple interprétation et la première qui se présente à la pensée. Il est permis d'hésiter quelque peu cependant avant de s'y rallier complètement. Rabelais a déjà fait, au livre précédent, une sortie contre la goinfrerie. Etait-il

bien nécessaire pour lui d'y revenir? Qu'il ait frappé à coups redoublés sur les abus de la justice, sur l'oisiveté des moines, les iniquités de la guerre, cela se conçoit; il avait affaire à forte partie, mais la goinfrerie méritait-elle l'honneur d'une double attaque? Les goinfres, les gourmands, les viveurs sont des ennemis de la vérité philosophique, Rabelais a dû le dire; mais à quoi bon le répéter? Notez d'ailleurs que nous sommes à l'entrée des terres de la philosophie; quelques pages plus loin, nous aborderons au port d'Entéléchie. Qu'ont à faire avec ce domaine, de bons vivants qui n'ont guère l'habitude de se préoccuper des questions philosophiques? Le pays d'Outre n'a pas dû avoir dans l'esprit de Rabelais le sens qu'on lui donne dans ces pages.

Le titre du chapitre nous indique d'ailleurs que le manuscrit de l'auteur était en désordre en cet endroit. Ce titre est ainsi conçu :

Comment nous passasmes Outre et comment Panurge faillit être tué.

Or il n'y a pas, dans tout le chapitre, un seul mot qui nous fasse prévoir un danger pour notre ami Panurge. Son nom n'est même prononcé qu'une fois et tout à fait en passant. Les commentateurs supposent le chapitre incomplet; nous croyons qu'il y a ici plus qu'une lacune. Poursuivons.

II.

Après avoir passé Outre, nos voyageurs se dirigent vers l'île de la Quintessence ou Métaphysique, appelée ici par abréviation : la Quinte.

Avant d'y arriver, ils sont assaillis par un terrible ouragan; les vents soufflent de tous côtés avec une

telle violence que le navire de Pantagruel est poussé dans les sables, où il demeure échoué.

En ce moment ils sont accostés par un autre navire. L'auteur reconnaît parmi les passagers diverses personnes qu'il avait rencontrées autrefois, entre autres un savant, un astrologue, Henri Cotiral, qu'on prétend être ce même Corneille Agrippa que nous avons vu figurer au tiers livre sous le nom de Her Trippa. On échange quelques paroles et quelques observations. L'auteur adresse à Cotiral quatre questions sans attendre la réponse :

D'où venez-vous ? — Où allez-vous ? — Qu'apportez vous ? — Avez-vous senti la tempête ?

Cotiral répond à toutes quatre en une fois :

De la Quinte. — En Touraine. — Alchimie. — Jusqu'au cou.

Cette plaisanterie — qui n'était pas neuve au temps de Rabelais — a été souvent reproduite depuis. Nous n'en citerons qu'un exemple, l'épitaphe de Marot par Jodelle, calquée sur celle de Virgile :

> Mantua me genuit, Calabri rapuere : tenet nunc,
> Parthenope. Cecini pascua, rura, duces ;

mais coupés comme les réponses de Cotiral :

> Quercy — la cour — le Piémont — l'Univers
> Me fit — me tint — m'enterra — me connut.

— Et quels gens avez-vous là sur le tillac ? demande Rabelais. — Toutes sortes de gens qui tiennent de la Quinte : musiciens, poètes, astrologues, rimasseurs, géomanciens, alchimistes, horlogers [inventeurs d'horloges compliquées] ; tous rapportent de la Quinte belles et amples lettres d'avertissement [des diplomes].

Panurge lui dit : Vous qui faites tout jusqu'au

beau temps et petits enfants, pourquoi ne nous retirez-vous pas d'ici ? — Volontiers, dit Cotiral.

Les amis de la Quinte aiment à faire du bruit et à attirer l'attention sur eux-mêmes; ceux-ci avaient à leur bord force tambours. Cotiral en fit défoncer un certain nombre. On les attacha au navire échoué au dessous de la ligne de flottaison, et comme ils étaient maintenus sur l'eau par leur légèreté, ils soulevèrent peu à peu le navire et le mirent en état de poursuivre sa route. C'est le moyen qu'on emploie encore aujourd'hui pour relever un navire échoué, excepté qu'au lieu de tambours, on se sert de tonneaux vides. Seulement on se demande pourquoi Cotiral fit crever les tambours, ils n'en étaient pas plus légers et, étant défoncés, ils avaient l'inconvénient de pouvoir se remplir d'eau par suite de l'agitation des vagues et de devenir ainsi tout à fait inutiles.

Pour remercier ses sauveteurs, Pantagruel fit remplir leurs tambours défoncés d'andouilles et des saucisses. On allait aussi leur donner du vin, mais deux cétacés souffleurs, qui survinrent, leur jetèrent plus d'eau que n'en contient la Vienne de Chinon à Saumur et les forcèrent de s'éloigner.

Nous ne saurions reconnaître Rabelais dans cette partie du récit. A toute force, on pourrait lui laisser le chapitre sur l'île d'Outre, bien que ce ne soit pas du Rabelais des bons jours, mais pour les incidents qui suivent, il est impossible d'admettre que, même en ses heures de défaillance, il n'eût pas tiré meilleur parti d'une situation où sa verve avait si beau jeu pour s'égayer. On ne retrouve dans ces pages ni sa pensée ni son style.

Voici ce qui nous semble probable. Rabelais qui

a placé une tempête à l'entrée du monde des querelles religieuses, a songé à en placer une également à l'entrée du monde des querelles philosophiques. Mais comment naissent les tempêtes dans Homère et dans Virgile? Les vents s'échappent des outres dans lesquelles Éole les tient renfermés. L'idée de tempête a naturellement rappelé l'idée des outres d'où elle sort. Mais les systèmes philosophiques ambitieux ont été aussi comparés à des outres pleines de vent. Voilà un rapprochement tout trouvé. Les voyageurs n'ont qu'à passer par le pays des Outres symbolisant les systèmes philosophiques, quelqu'un crèvera ces Outres, Panurge par exemple, l'ennemi juré de la Métaphysique; il courra un danger à ce propos — de là l'indication: «Comment Panurge faillit être tué.» Les systèmes philosophiques ennemis, une fois déchaînés, engageront la lutte, il en résultera une tempête, une tempête terrible, qui aura pour effet de jeter les navires à la côte. Des amis de la philosophie les relèveront et ils pourront entrer à toutes voiles dans le port de la Métaphysique ou de la Quintessence.

Ce plan est si simple et si naturel qu'il a dû venir à l'esprit de Rabelais. Mais Rabelais sera mort sans l'avoir mis à exécution. Après son décès, on aura trouvé les points de repère qu'il s'était tracés: «le pays d'Outre, tempête, naufrage, remise à flot.» L'arrangeur, qui n'avait pas été initié à la pensée de l'auteur, aura cherché à remplir ce programme; il se sera tiré assez convenablement d'affaire pour le pays d'Outre, tout en faussant la pensée originale; ne sachant comment expliquer le danger de Panurge, il l'aura passé sous silence; mais il aura

essayé de raconter la tempête et n'aura trouvé que le piètre récit que nous venons d'abréger.

Cette supposition expliquerait tout : le manque de suite entre les idées, la seconde et inutile protestation contre la goinfrerie, la faiblesse du style, la fadeur des plaisanteries, la marche incertaine de la narration et jusqu'à l'indication placée en tête du chapitre XVII, et que rien ne vient justifier.

Mais ce n'est là qu'une supposition, il faut en convenir. Au reste, qu'elle soit fondée ou non, cela n'entame en rien l'explication générale que nous proposons de l'ouvrage. Ce n'est qu'un petit détail qui se perd dans l'ensemble.

III.

Reprenons notre récit.

Le navire relevé, nos voyageurs mettent le cap sur le royaume de la Métaphysique, et y abordent heureusement. On vient au devant d'eux, mais avant de les admettre auprès de la reine, on les soumet à une épreuve, renouvelée de la Bible et de l'histoire des Vêpres siciliennes. On leur fait prononcer le mot Entéléchie, qui est le nom de la reine et du pays.

Ce mot (Ἐντελέχεια, le principe actif de tout ce qui se produit en nous), inventé par Aristote, repris plus tard par Leibnitz, était devenu assez familier au XVI[e] siècle pour que Ronsard, poète pédant à la vérité, l'adressât comme un compliment à la dame qu'il aimait :

Etes-vous pas ma seule Entéléchie ?

Les voyageurs étant sortis victorieux de l'épreuve, sont reçus en grande cérémonie par un capi-

taine des gardes et conduits solennellement au palais de la reine. Là, en attendant de lui être présentés, ils la voient exercer son pouvoir sur une foule de malades qu'on lui a apportés ou amenés. Tous attendaient d'elle la guérison de leurs maux. Elle leur sonna des «chansons sur l'orgue, et ils se déclarèrent guéris.» — La conviction philosophique donne le repos de l'esprit.

La Quinte était une jeune dame, — quoiqu'elle eût dix-huit cents ans pour le moins, — belle, délicate et splendidement vêtue. En lui voyant opérer ces cures, les voyageurs s'étaient prosternés en terre, comme ravis en extatique contemplation. La dame s'avança vers eux, et touchant Pantagruel d'un bouquet de roses franches [cultivées], qu'elle tenait à la main, elle leur restitua le sens, à tous; elle les fit se relever, puis elle leur adressa cette petite harangue, qui pourrait tenir une place honorable dans les œuvres des Précieuses :

L'honnesteté scintillante en la circonference de vos personnes certain me fait de la vertu latente au centre de vos esprits : et voyant la suavité melliflue de vos discrettes reverences, facilement me persuade le cœur vostre ne pâtir vice aucun, n'aucune sterilité du savoir liberal et hautain, ainsi abonder en plusieurs peregrines et rares disciplines : lesquelles à présent plus est facile, par les usages communs du vulgaire imperit, desirer que rencontrer; c'est la raison pourquoy je, dominante par le passé à toute affection privée, maintenant contenir ne me peux vous dire le mot trivial au monde, c'est que soyez les bien, les plus, les tresque bien venus.

— Je ne suis point clerc, me disait secrètement Panurge, répondez, si vous voulez. Je ne répondis point; Pantagruel non plus.» Il était difficile de répondre à ce pathos amphigourique. La dame les prit pour

des Pythagoriciens, elle les félicita à ce titre et termina en leur promettant de leur «expliquer ses pensées.»

Elle s'excusa ensuite de ne pouvoir dîner avec eux, mais on ne servait à sa table que quelques catégories, abstractions, secondes intentions, antithèses, métempsychoses, et autres plats du même genre, très nourrissants pour elle, mais qui ne seraient probablement pas du goût des convives. On servit à ceux-ci un dîner plus substantiel, qui fut suivi de danses antiques, exécutées par les dames d'honneur de la reine.

Les personnages qui composaient la cour de la dame accomplissaient cent travaux merveilleux. Ils «refondaient les vieilles femmes édentées, chassieuses, ridées, et en faisaient de belles jeunes filles tendrettes, blondelettes, gracieuses.» Mais les hommes ne pouvaient rajeunir qu'en se faisant aimer de ces jeunes filles. L'antiquité fabuleuse nous offre, dit l'auteur, de nombreux exemples du rajeunissement d'un vieillard par l'amour d'une jeune femme: Titon, Jason, Eson, Phaon, etc.

D'autres blanchissaient des Ethiopiens en leur frottant le ventre d'un panier; il y en avait qui attelaient des renards à la charrue et labouraient les champs par ce moyen, ou qui coupaient le feu avec un couteau, recevaient de l'eau dans un crible sans en rien perdre; d'autres mesuraient la hauteur du saut des puces, gardaient la lune des loups, ou faisaient de vessies des lanternes.

Cette énumération critique des inventions saugrenues de quelques savants, a été imitée par Swift (*Voyage à Laputa*), par Voltaire et nombre d'autres.

La dame inscrivit gracieusement nos amis au nombre de ses abstracteurs. Puis elle dit à ses gentilshommes :

L'orifice de l'estomac, commun ambassadeur pour l'avitaillement de tous membres, tant inferieurs que superieurs, nous importune le leur restaurer par apposition d'idoines alimens, ce que leur est decheu par action continue de la naïfve chaleur en l'humidité radicale. Spodizateurs, Cesinins, Nemains, et Parazons, par vous ne tienne que promptement ne soient tables dressées, foisonantes de toute legitime espece de restaurans. Vous aussi, nobles Pregustes, accompagnés de mes gentils Massiteres, l'espreuve de vostre industrie passementée de soin et diligence, fait que ne vous puis donner ordre, que desordre ne soyt en vos offices et vous teniez tousjours sur vos gardes. Seulement vous ramenter faut ce que faites.

Ces phrases précieuses, enchevêtrées dans des tournures latines, signifiaient qu'il fallait donner un bon dîner aux visiteurs.

Après le dîner, il y eut un bal en forme de tournoi. Ce tournoi de la Quinte, qui est fort longuement décrit, n'est autre qu'une savante partie d'échecs. L'abbé de Marsy se récrie sur la clarté de cette description, et assure qu'une personne qui ne saurait pas jouer aux échecs, pourrait apprendre, rien qu'en lisant attentivement cette description. M. Rathery prétend au contraire que les marches sont telles que les plus habiles n'y peuvent rien comprendre. Quoiqu'il en soit, nous croyons qu'une analyse semblerait plus fatigante qu'amusante à nos lecteurs et nous nous en abstenons. Ce chapitre ne se trouve pas dans les premières éditions du cinquième livre.

IV.

Les subtilités de la scolastique sont impuissantes

à résoudre la question que les voyageurs se sont posée, ils s'éloignent de l'île d'Entéléchie et les voilà dans le pays d'Odes (c'est le nom des chemins, en grec). Ici la locution : Tout chemin mène à Rome, n'est pas une métaphore. Pascal a dit : Les rivières sont des chemins qui marchent et qui portent où l'on veut aller. » A Odes, ce ne sont pas seulement les fleuves qui marchent, les chemins ordinaires sont dans le même cas. Vous vous mettez sur un chemin et il vous emporte.

Ici encore nous nous trouvons en présence d'un symbole. Ces chemins qui vous emportent, bon gré mal gré, une fois que vous les avez choisis, nous représentent le flot d'idées courantes par lesquelles nous sommes emportés. Si au début on a choisi une mauvaise voie, on se sent entraîné de plus en plus loin de la vérité. Quelques-uns s'en aperçoivent, il est vrai, et sautent d'un chemin sur l'autre. Ce saut n'est pas très difficile au commencement du chemin, mais la difficulté augmente à mesure que l'on avance, et le plus souvent on continue à faire fausse route, même lorsqu'on en a conscience, uniquement parce que le hasard a voulu qu'au point de départ on ait fait un mauvais choix.

Nous retrouvons ici quelques-uns de ces jeux de mots auxquels l'auteur se complaît. Les routes d'Odes avaient des ennemis, c'étaient les guetteurs de chemins, les batteurs d'estrade (*strada*, chemin en italien), les batteurs de pavé. Les chemins les craignaient et les fuyaient, mais ces brigands les épiaient au passage, comme on fait les loups à la traînée et les bécasses au filet. J'en vis un, ajoute-t-il, qui avait été appréhendé par la justice parce

qu'il avait *pris* le chemin de l'école, c'était le plus long. Je vis aussi brûler à petit feu un grand coquin, qui avait battu un chemin et lui avait rompu une côte.

C'est à propos de ces chemins mouvants que Pantagruel se prononce pour l'avis de l'astronome Séleucus, —renouvelé par Copernic en 1543—que c'est la terre qui se meut véritablement sur ses pôles. Il nous semble, dit l'auteur, que c'est le contraire qui est vrai ; mais c'est là un faux jugement de nos sens. Il en est de nous comme de ceux qui voyagent sur la Loire, ils croient voir les arbres voisins se mouvoir, et, en réalité, ce sont eux qui se meuvent emportés par le bateau.

Rabelais avait déjà employé cette comparaison dans une Epître à Jean Bouchet, le traverseur des voies périlleuses :

> Ne plus ne moins qu'à ceux qui sont sur l'eau
> Passans d'un lieu à l'autre par basteau,
> Il semble advis, à cause du mirage,
> Et des grand flots, les arbres du rivage
> Se remuer, cheminer et danser.

V.

Nous n'en avons pas encore fini avec les moines. Les voyageurs rencontrent, dans l'île des Esclots ou des Sabots, un monastère d'un ordre nouvellement fondé, celui des frères Fredons. Leur fondateur les avait ainsi nommés en signe d'humilité. Il y avait déjà les petits serviteurs et amis de la douce Dame (les Servites), les glorieux et beaux frères Mineurs, les frères Minimes, mangeurs de harengs fumés, et les frères Minimes crochus ; pour se mettre au dessous, il n'y avait plus que le nom de Fredons à leur

donner, d'après l'obligation qu'on leur imposait de fredonner des psaumes.

L'auteur s'est proposé dans ce chapitre de tourner en ridicule nombre d'observances imposées dans les cloîtres sans utilité pour les moines ni pour les autres.

En vertu de leurs statuts, ils étaient habillés en brûleurs de maisons ; ils portaient souliers ronds comme bassins ; ils avoient la barbe rase et les cheveux aussi depuis le sommet de la tête jusqu'aux omoplates. A la ceinture ils portoient en guise de patenostre, chacun un rasoir tranchant, qu'ils émoulaient deux fois par jour et qu'ils affilaient trois fois la nuit. Leur capuchon était attaché devant et non derrière, et ils avaient toujours patente la partie postérieure de la tête, comme nous avons le visage, si bien qu'ils pouvaient aller également en avant et en arrière.

Quand le soir arrivait, ils se bottaient et éperonnaient les uns les autres, mettaient leurs besicles et s'endormaient ainsi, afin d'être toujours prêts à se présenter au jugement dernier, si la trompette de l'ange se faisait entendre.

Midi sonnant, ils s'éveillaient et se débottaient; crachait qui voulait, éternuait qui voulait. Mais tous, par statut rigoureux amplement et copieusement baîlaient et déjeunaient de baîler [bailler]. Leurs bottes et éperons mis sur un ratelier, ils descendaient aux cloîtres, se lavaient soigneusement les mains et la bouche, s'asseyaient sur un long siège et se curaient les dents jusqu'à ce que le prieur fit signe en sifflant ; lors chacun ouvrait la bouche tant qu'il pouvait, et ils baîlaient aucunes fois une demi-heure, aucunes fois plus, aucunes fois moins, selon que le prieur jugeait le déjeuner proportionné à la fête du jour ; après cela, ils faisaient une belle procession en laquelle ils portaient deux bannières en l'une desquelles était en belle peinture le portrait de Vertu, en l'autre de Fortune.

Mais la Fortune avait le pas sur la Vertu.

Pendant le temps qui restait à ceux-ci après les prières et les repas, il s'exerçaient à l'œuvre de charité en attendant le jugement final; le dimanche, se pelaudant l'un l'autre; le lundi, s'entrenazardant; le mardi, s'entrégratignant; le mercredi, s'entremouchant; le jeudi, s'entretirant les vers du nez; le vendredi s'entrechatouillant; le samedi, s'entrefouettant, etc.

Telle était leur diète quand ils étaient au couvent; mais s'ils en sortaient, quand ils étaient sur l'eau, ils ne devaient pas manger de poisson, et quand ils étaient sur la terre, ils ne devaient pas manger de viande, afin qu'il fût bien entendu qu'ils ne se laissaient pas gouverner par les circonstances extérieures.

VI.

Panurge interroge ensuite un des moines, qu'il appelle Frater fredon, fredon, fredondille. La règle prescrit au moine le silence, et il ne répond que par monosyllabes. La conversation, que Voltaire a copiée quelque part, n'en est pas plus édifiante.

Epistémon revient à ce propos sur la question du carême. Si l'on voulait le supprimer, dit-il, les médecins s'y opposeraient,

Car sans le caresme seroit leur art en mespris, rien ne gaigneroient, personne ne seroit malade. En caresme sont toutes maladies semées : c'est la vraye pepinière, la naïfve couche de tous maux : encore ne considerez que si le caresme fait les corps pourrir, aussi fait-il les ames enrager.

Panurge demande à un frère Esclot qui est présent, ce qu'il pense d'Epistémon :

Est-il pas hérétique ? — Très.
Doit-il estre bruslé ? — Doit.
Et de quelle manière ? — Vif.

Que vous semble-t-il estre ? — Fol.
Que voudriez-vous qu'il fust ? — Ars, etc.

Notez qu'on est à table et que le frère Esclot a pour but principal de ne pas perdre un coup de dent.

Cette scène a été imitée dans un ancien canevas italien de *Don Juan*. La table est couverte de mets. Le valet de don Juan, Sganarelle, Leporello ou Arlequin, a grande envie d'y goûter ; il dit à son maître qu'il voudrait bien souper parce qu'une femme l'attend, une très jolie veuve. Don Juan prend feu là-dessus, il fait mettre Arlequin à table pour lui adresser plus commodément des questions. Mais Arlequin n'est guère disposé à une longue conversation. Il ne répond que par monosyllabes et finit par s'étouffer.

Don Juan. De quelle taille est cette jeune veuve ?
Arlequin. Courte.
— Comment se nomme-t-elle ? — Anne.
— A-t-elle père et mère ? — Oui.
— Tu dis qu'elle t'aime ? — Fort.
— Combien a-t-elle d'années ? — Vingt.
— En quel endroit la verrons ?

Arlequin s'engoue. — Oh, vous parlez trop aussi. Que diable, on ne sait pas ce que l'on mange. L'endroit que vous me demandez me ferait perdre six bouchées. [1]

VII.

Il ne nous reste plus qu'une station avant d'arriver à l'oracle de la Dive Bouteille, c'est celle du pays de Satin. C'est un pays délicieux, où l'on voit au naturel toutes sortes de merveilles non naturelles, toutes sortes d'animaux qui n'ont jamais existé que dans les livres et les légendes: des licornes, des remoras, capables d'arrêter un navire en mer, des hy-

[1] *Cailhava.* De l'art de la comédie, 1786, 2 vol. in 8°, T. II, p. 197.

dres à sept têtes, le bélier à toison d'or de Jason, la peau de l'âne d'Apulée, plusieurs phénix, bien que la tradition prétende qu'il n'en existe jamais qu'un à la fois, etc., etc. Il est vrai que tout cela n'était pas vivant, mais en peinture. Le pays de Satin est le pays des menteries, des mensonges imprimés et des légendes trompeuses. C'est dans ce pays que demeure un personnage qui a joué un grand rôle dans le monde : le père de l'histoire, le narrateur du vrai et du faux : Ouy-Dire. Rabelais nous en trace un portrait piquant :

Cerchans donc par ledit pays si viandes aucunes trouverions, entendismes un bruit strident et divers, comme si fussent femmes lavant la buée ou traquets de moulins de Bazacle lez Tolose ; sans plus sejourner, nous transportasmes au lieu où c'estoit, et vismes un petit vieillard bossu, contrefait et monstrueux, on le nommait *Ouy-dire :* il avoit la gueule fendue jusques aux oreilles, et dedans la gueule sept langues, et chaque langue fendue en sept parties ; quoy que ce fust, de toutes sept ensemblement parloit divers propos et langages divers : avoit aussi parmy la teste et le reste du corps autant d'oreilles comme jadis eut Argus d'yeux ; au reste estoit aveugle et paralytique des jambes. Autour de luy je vis nombre innumerable d'hommes et de femmes escoutans et attentifs, et en recognus aucuns parmi la trouppe faisans bon minois, d'entre lesquels un pour lors tenoit une mappemonde, et la leur exposoit sommairement par petits aphorismes, et y devenoient clercs et savans en peu d'heures, et parloient de prou de choses prodigieuses elegantement et par bonne mémoire, pour la centieme partie desquelles savoir ne suffiroit la vie de l'homme : des pyramides du Nil, de Babylone, des Troglodites, des Hymantopodes, des Blemmyes, des Pigmées, des Canibales, des monts Hyperborées, des Ægipanes, de tous les diables, et tout par Ouy-dire. Là je vis, selon mon advis, Herodote, Pline, Solin, Berose, Philostrate, Mela, Strabo, et tant d'autres antiques, plus Albert le jacobin grand, Pierre Tesmoing, pape Pie second, Volateran, Paulo Jovio le vaillant homme, Jacques Cartier, Chaiton Armenian, Marc Paule Venitien, Ludovic Romain,

Pietre Alvares, et ne sçay combien d'autres modernes historiens cachés derrière une piece de tapisserie, en tapinois escrivans de belles besongnes, et tout par Ouy dire.

Faisons ici une parenthèse pour placer quelques explications. Pline (V, 7, 3) et les autres auteurs cités nous parlent en effet de peuples monstrueux qui, disait-on, habitaient diverses parties de l'Afrique. Les Troglodytes faisaient leur demeure dans des cavernes; les Hypomantes avaient, au lieu de pieds, des courroies au moyen desquelles ils s'avançaient en serpentant; les Blemmyes n'avaient pas de tête; leurs yeux et leur bouche s'ouvraient sur la poitrine, etc. Les auteurs cités ici sont connus. Disons pourtant que Albert le jacobin, c'est Albert le Grand, savant du treizième siècle, qui passa pour magicien et sur le compte duquel on raconte beaucoup de fables; que Pierre Témoing, c'est évidemment le théologien protestant connu sous le surnom de Pierre Martyr (μάρτυρ, témoin), contemporain de Rabelais, et qui fit de grands efforts pour réunir les différentes sectes, séparées de l'Eglise romaine. Il figure ici parce que son surnom rappelle l'idée de témoignage. Le pape Pie II (Eneas Sylvius Piccolomini, quinzième siècle) avait combattu comme théologien l'infaillibilité des papes, qu'il soutint énergiquement quand il fut devenu pape lui-même. Piètre Alvarès est probablement le voyageur portugais Alvarès Cabral. Quant aux autres voyageurs cités, ils sont célèbres pour la plupart, mais on a droit de suspecter la véracité de nombre des choses qu'ils nous racontent.

Derrière une piece de velours figurée à feuilles de menthe, près d'Ouydire, je vis nombre grand de Percherons et de Man-

ceaux, bons estudians, jeunes assez : et demandans en quelle faculté ils appliquoient leur estude, entendismes que là de jeunesse ils apprenoient à estre tesmoins, et en cestuy art profitoient si bien, que partans du lieu et retournés en leur province, vivaient honnestem nt du métier de tesmoignerie, rendans leur tesmoignage de toutes choses à ceux qui plus donneroient par journée, et tout par *Ouy dire*. Dites-en ce que vous voudrez, mais ils nous donnerent de leurs chanteaux, et beumes à leurs barils à bonne chere. Puis nous advertirent cordialement, qu'eussions à espargner verité, tant que possible nous seroit, si voulions parvenir en cour de grands seigneurs.

Les Percherons et les Manceaux, sont souvent accusés par les comiques de faire le métier de témoin, c'est-à-dire d'affirmer moyennant finance qu'ils ont vu des choses qu'ils n'ont pas vues. Un personnage de ce genre figure dans les *Plaideurs*, derrière la toile, il est vrai :

Un grand homme sec, là, qui me sert de témoin,
Et qui jure pour moi lorsque j'en ai besoin.

Et ailleurs, quand Petit-Jean allègue comme témoins les pattes du chapon mangé par l'accusé, L'Intimé s'écrie :

Je les recuse.

DANDIN.

Bon !

Pourquoi les récuser ?

L'INTIMÉ.

Monsieur, ils sont du Maine.

DANDIN.

Il est vrai que du Mans il en vient par douzaine.

Il serait trop long et il est superflu d'indiquer les passages de Dufresny, Boileau, Régnard et autres, où l'on s'égaie au sujet des faux témoins du Maine et de la Normandie.

VIII.

Après cette courte station au pays du mensonge, des traditions menteuses et de l'ennemi acharné de la vérité philosophique, nos voyageurs parviennent enfin au terme de leur voyage à la recherche du plus grand problème que puisse se poser la pensée humaine. Ils abordent au pays de la science, à l'île ou plutôt aux îles des Lanternes. En sortant du pays de Satin, on navigua quatre jours encore; puis un soir on aperçut certains petits feux volants, certaines lueurs, que l'auteur prit d'abord pour celles de poissons phosphorescents. A mesure que l'on approcha, elles se dessinèrent plus nettement, et l'on reconnut les phares et les lanternes du pays désiré.

Il y a, dans la manière dont Pantagruel et ses amis abordent dans le pays de la science, un souvenir très marqué d'un passage de l'*Histoire véritable.* Voici comment Lucien nous décrit son arrivée à Lychnopolis, la ville des lampes :

29. Nous voguons ensuite une nuit et un jour ; et, vers le soir, nous arrivons à Lychnopolis, après avoir dirigé notre course vers les régions inférieures. Cette ville située dans l'espace aérien qui s'étend entre les Hyades et les Pléiades, est un peu au-dessous du Zodiaque. Nous débarquons, et nous n'y trouvons pas d'hommes, mais des lampes, qui se promenaient sur le port et dans la place publique. Il y en avait de petites, apparemment la populace, et quelques-unes, les grands et les riches, brillantes et lumineuses. Elles avaient chacune leur maison, je veux dire leur lanterne, et chacune leur nom comme les hommes ; nous les entendions même parler. Loin de nous faire aucun mal, elles nous offrent l'hospitalité. Mais nous n'osons accepter, et personne de nous n'a le courage de souper et de passer la nuit avec elles. Le palais du roi est situé au milieu de la ville. Le prince y est assis toute la nuit, appelant chacune d'elles par son nom. Celle qui ne répond pas

est condamnée à mort pour avoir abandonné son poste. La mort, c'est d'être éteinte. Nous nous rendons au palais pour voir ce qui s'y passait, et nous entendons plusieurs lampes se justifiant et exposant les motifs pour lesquels elles arrivaient si tard. Je reconnus parmi ces lampes celle de notre maison : je lui demandai des nouvelles de ma famille, et elle satisfit à mes questions.

Les lampes de Lucien sont remplacées par des lanternes chez Rabelais, mais il donne à ce mot diverses significations. La lanterne est pour lui, suivant les occasions, un édifice, un phare, une lanterne, une personne.

Pantagruel retrouve, comme Lucien, diverses lanternes connues : la lanterne ou phare de La Rochelle, le phare de l'île de Pharos, à Alexandrie, la lanterne de Démosthènes, à Athènes. Près du port de Lanternois est un petit village habité par les Lychnobiens, peuples qui vivent de lanternes, c'est-à-dire d'études, de lumières, comme chez nous les briffaux vivent de nonnains.

Les briffaux avaient pour fonction de quêter en faveur de certains couvents de religieuses qui n'avaient pas un revenu suffisant ; ils vivaient de nonnains puisqu'ils étaient payés par elles.

Des Obéliscolychnies, une lanterne sur la tête, reçurent les voyageurs ; ils faisaient les fonctions de guides du port, et deux des plus qualifiés d'entre eux se chargèrent de conduire Pantagruel et ses compagnons chez la reine. Celle-ci les reçut avec beaucoup d'égards, et leur promit de leur fournir tout ce qui était nécessaire pour consulter l'oracle.

La ville de Lychnopolis n'était peuplée que de lampes ; la cour de Lanternois n'était peuplée que de lanternes, et tous les personnages que nous allons ren-

contrer auront cette forme. La reine était une lanterne revêtue de cristal de roche, damasquiné et passementé de gros diamants; les Lanternes du sang royal étaient vêtues, quelques-unes de strass, d'autres de stuc doré; les autres étaient vêtues de corne, de toile cirée transparente ou de papier. Il y avait une lanterne en terre qui s'étalait au premier rang; l'auteur s'en étonna, on lui dit que c'était la lanterne d'Epictète, vendue autrefois, suivant Lucien, à un amateur qui en donna 3,000 deniers. On trouva là aussi la lanterne de Martial, illustrée par les vers du poète, une lanterne suspendue enlevée autrefois par Alexandre au temple de Thèbes, puis une lanterne qui avait un beau floc de soie cramoisie sur la tête. On dit à l'auteur que c'était Bartole, la lumière du droit.

L'heure du souper venue, toutes les lanternes s'assirent suivant le cérémonial habituel, puis on apporta à chacune de quoi se repaître, c'est-à-dire des bougies et des chandelles de différente forme et de différente valeur.

Les éditions anciennement imprimées ne nous apprennent pas ce qu'on servit aux voyageurs, mais un manuscrit qui se trouve à la Bibliothèque Nationale à Paris, donne le menu très étendu du souper; nous y trouvons entre autres les quatre quartiers du mouton qui porta Hellé et Phryxus à travers l'Hellespont, les deux chevreaux de la chèvre Amalthée, six oisons du Capitole, les six bœufs dérobés par Cacus et recouvrés par Hercule, le cerf dont Actéon fut contraint de prendre la figure, etc., etc. Parmi les lanternes, Rabelais reconnut celle de son ancien compagnon de cloître Pierre Lamy, et ce fut elle qu'il emmena

pour l'éclairer dans sa chambre lorsque l'heure fut venue de se reposer.

IX.

L'oracle de la Dive Bouteille n'était pas dans l'île même où les voyageurs étaient abordés, mais dans une île voisine, qui ne contenait que le temple et ses dépendances. Une lanterne fut chargée de les y conduire ; elle leur recommanda de ne s'effrayer de rien de ce qu'ils pourraient voir.

Les voyageurs forment deux groupes, de préoccupations différentes, les uns, Panurge, frère Jean, représentent surtout le côté sensuel inférieur de l'homme, Pantagruel, l'auteur, qui apparaît quelquefois, et d'autres encore, en représentent le côté intellectuel et supérieur. Ces deux groupes s'avancent parallèlement dans tout l'ouvrage, en portant un jugement différent sur les divers incidents qui se rencontrent.

Ce parallélisme va se poursuivre jusqu'à la fin, mais en s'accentuant davantage. Panurge et son groupe vont rester sur le premier plan, Bacchus et le vin vont demeurer en avant. L'auteur a besoin qu'on s'y trompe et qu'on voie là ses préoccupations principales. Il y va de son repos et il y tient. Ajoutons qu'en agissant ainsi, il ne trompe pas, il réagit contre l'ascétisme du moyen âge et veut que le corps ait satisfaction — mais, derrière ce rideau peint en couleurs voyantes, la pensée intime de l'auteur se révèle à qui veut la chercher. A côté de l'enseignement exotérique pour la foule des Panurgistes, il y a l'enseignement ésotérique et supérieur pour les Pantagruélistes. Nous allons assister à une véritable initiation et, pour qu'on ne s'y trompe pas, l'auteur va nous faire

passer par quelques-unes des cérémonies symboliques qui précédaient l'initiation aux mystères du paganisme.

X.

Les voyageurs passèrent d'abord à travers un vignoble composé de toutes les espèces de vignes: Falerne, Malvoisie, Muscat, Beaune, Grave, Nérac, etc., etc. Chaque vigne portait à la fois feuille, fleur et fruit, comme les orangers de San-Remo. La lanterne leur dit de manger trois grains de chacune, de mettre du pampre dans leurs chaussures et de prendre une branche verte dans la main gauche. On passa ensuite sous un arc, un véritable arc de triomphe de buveur, où l'on avait sculpté des bouteilles, des coupes, des verres de toutes formes, avec accompagnement de langues et de jambons fumés, en un mot, de tout ce qui peut exciter la soif et la satisfaire. Cet arc se terminait en une tonnelle couverte de vignes où l'on voyait des raisins, auxquels l'art du jardinier avait fait prendre toutes les couleurs. Cette tonnelle était terminée par trois vieux lierres bien verdoyants et chargés de baies, dont les voyageurs se firent des chapeaux albanais.

Pantagruel fit remarquer que, chez les Romains, une prêtresse de Jupiter n'aurait pas eu le droit de passer sous cette treille. — En effet, dit la Lanterne conductrice, en passant sous la treille, elle aurait eu le raisin, le vin au dessus de la tête; symboliquement, elle aurait été dominée par le vin. Or « tous personnages qui s'adonnent et dédient à la contemplation des choses divines, doivent en tranquillité leur esprit maintenir hors toutes perturbations

de sens, » et, il n'est rien qui trouble plus l'intelligence que le vin pris en excès. C'est pour cette raison que je vous ai fait mettre du pampre dans vos chaussures, afin que la prêtresse de la Dive Bouteille voie que, bien que vous ayez passé sous cette treille, vous n'en foulez pas moins le vin aux pieds et que vous méprisez ceux qui en abusent.— Je ne suis point clerc, dit Jean, dont bien me déplaît, mais je comprends l'emblême. La Révélation — un catholique eût dit l'Apocalypse — la Révélation nous parle d'une femme qui avait la lune sous ses pieds ; on m'a expliqué que cela voulait dire qu'elle était d'une nature et d'un caractère opposé à celui des autres femmes, qui l'ont dans la tête. Nous devons de même tenir le vin sous nos pieds afin qu'il ne nous monte pas à la tête et ne nous pousse pas à faire des sottises.»

Les voyageurs entrent dans un passage souterrain «par un arceau incrusté de plâtre, sur lequel on avait peint une danse de femmes et de Satyres autour du vieux Silène, riant sur son âne.» Cette entrée rappelle à Rabelais la Cave peinte qui se trouvait à Chinon sa patrie, à Chinon, la première ville du monde. — Pourquoi la première ville du monde ? demande Pantagruel. — Parce qu'elle s'appelait autrefois Cayno ou Caynon, preuve qu'elle fut fondée par Caïn, qui, suivant l'Ecriture, bâtit la première ville. — Il n'y avait rien à répondre à cette étymologie. Cette Cave peinte dont nous parle Rabelais, était un cabaret renommé, où l'on ne descendait pas, mais où l'on montait, dit un ancien commentateur, par autant de degrés qu'il y avait de jours dans l'an ; elle était creusée en terre cependant, mais auprès du château fort, qui est sur une hauteur.

Le gouverneur de la Bouteille vint au devant des voyageurs avec sa garde, composée de bouteillons. En les voyant conduits par la Lanterne; le lierre en tête, le thyrse en main et le pampre sous les pieds, il donna l'ordre de les faire entrer.

La Lanterne les mena devant un grand escalier de marbre qu'il fallait descendre. Elle leur fit remarquer que les marches étaient disposées dans un ordre savant. Il y avait une marche et un repos, puis deux marches et un repos, trois marches et un repos ; quatre marches et un repos, en tout dix. Multipliez chacune de ces marches par dix, dit la Lanterne. — Nous aurons dix, vingt, trente et quarante, en tout cent, dit Pantagruel. — Ajoutez à ce nombre le premier cube formé en dehors de l'unité, c'est-à-dire huit. Quand nous aurons compté ce nombre de marches, nous serons à la porte du temple.

Ces chiffres sont tirées du *Timée* de Platon et du traité de Plutarque *de la Création de l'âme*. Nos lecteurs ne tiennent probablement pas beaucoup à ce que nous leur expliquions les raisons qui les ont fait choisir.

En descendant ce long escalier qui s'enfonçait sous terre sans autre clarté que celle de la Lanterne conductrice, Panurge fut repris de ses terreurs. — C'est tout au moins le trou de St Patrice en Irlande, disait-il, ou l'antre de Trophonius en Béotie.

Nous avons déjà parlé de ces deux portes de l'autre monde, l'une conduisant, disait-on, dans les Enfers helléniques, l'autre dans le Purgatoire et l'Enfer des chrétiens. Le trou de St- Patrice est fermé ou à peu près, l'antre de Trophonius n'a pas été

exploré depuis longtemps, que nous sachions du moins ; mais on a retrouvé tout récemment le «mantéion», le couloir prophétique, du temple de Délos, sorte de passage gigantesque, creusé naturellement dans le roc, où les vents s'engouffrent avec des bruits étranges et effrayants[1]. Le palais souterrain où la Dive Bouteille rend ses oracles est d'un caractère plus aimable et ne nous réserve aucune surprise effrayante.

Arrivé à la 78e marche — c'est le chiffre sacramentel de l'auteur — Panurge n'y put tenir : «Dame mirifique, s'écria-t-il, retournons sur nos pas, je vous prie ; j'aime mieux ne jamais me marier. Ce doit être ici le Ténare par où l'on va en enfer. Il me semble entendre Cerbère; je n'ai en lui aucune dévotion ; retournons, je vous prie. Si c'est la fosse de Trophonius, les Lemures nous mangeront tout vifs, comme ils mangèrent le hallebardier Démétrius.»

Ce hallebardier, comme il l'appelle, périt en effet dans l'antre mystérieux, mais il ne fut pas mangé ; la peur fait extravaguer le pauvre Panurge.

Frère Jean lui fait honte de sa poltronnerie, et lui déclare qu'il le prend sous sa protection. — Je ne crains pas les diables, dit frère Jean ; je ne crains que leurs cornes. — Les cornes ! c'est aussi ce que craignait Panurge, qui échange avec Jean quelques plaisanteries sur ce sujet. Les deux amis font même tant de bruit que la Lanterne les prie de se taire. «*Favete linguis*, leur dit-elle. C'est le moment de garder le silence par respect pour le lieu où nous sommes».

[1] Voir Fr. Delaunay, *Moines et Sibylles dans l'antiquité judeo-grecque*, in 8°, 1874.

XI.

Au bas de l'escalier, ils se trouvèrent en face d'un portail de fin jaspe, d'ordre dorique, sur lequel était écrit en lettres d'or ioniques ou grecques : Ἐν οἴνῳ αλήθεια. [*In vino veritas*, la vérité est dans le vin.] Les portes étaient d'airain, massives, à petites vignettes enlevées et émaillées mignonnement. Elles étaient complètement fermées, mais à l'aide d'un ressort que la Lanterne conductrice mit en mouvement, elles glissèrent doucement en arrière, non avec fracas, mais avec un léger murmure, parce que le mouvement se faisait sur un cylindre roulant, adroitement travaillé.

Les deux battants se refermèrent de la même façon. Le principal moteur de ces portes était un aimant, qu'un ressort approchait ou éloignait au besoin, et qui, si nous comprenons bien la pensée de l'auteur, agissait à la manière des électro-aimants employés aujourd'hui dans l'industrie.

Près des portes, les voyageurs admirèrent deux grandes tables «d'aimant indique» bleues et polies, sur lesquelles étaient inscrites deux sentences, l'une en latin, l'autre en français, mais toutes deux traduites du grec :

DUCUNT VOLENTEM FATA, NOLENTEM TRAHUNT (Sénèque).

[Les Destinées mènent celui qui consent, elles traînent celui qui refuse.]

TOUTES CHOSES SE MEUVENT EN LEUR FIN.

XII.

Le pavé du temple où ils étaient entrés était en mosaïque et représentait du pampre et des rai-

sins avec de petits lézards, de petits limaçons courant ou glissant parmi les branches, tout cela fait avec tant d'art que les voyageurs levaient involontairement les pieds pour ne pas écraser les objets figurés. La voûte et les murs étaient également en mosaïque et représentaient les victoires de Bacchus dans les Indes. Le dieu était sur un char traîné par des tigres et entouré d'une multitude de Bachantes, Thyades, Ménades, etc. — L'auteur les compta, il y en avait 69,227. L'avant-garde était commandée par Silène, petit vieillard, tremblant, courbé, gras, ventru, etc. «Sa compagnie était de jeunes gens agrestes, cornus comme chevreaux, cruels comme lions, toujours chantans et dansans la cordace . .» L'auteur les a comptés aussi ; il y en avait 85,133. Pan marchait à l'arrière-garde. D'autres tableaux représentaient la bataille et le triomphe du dieu. A quelques détails près, ces descriptions sont prises de Lucien.

Une lampe splendide éclairait, comme un soleil, les tableaux et tout le temple souterrain. Cette lampe figure la splendeur allégorique de l'empire de la vérité. Elle avait une mèche d'asbeste, qu'il était inutile de renouveler. L'auteur nous dit que l'huile n'avait pas besoin non plus d'être renouvelée, et il prétend qu'une lampe à huile également inconsumptible existait dans le temple de Minerve Poliade, qui se trouvait sur l'Acropole d'Athènes, non loin du Parthénon. Rabelais se trompe. La lampe de Pallas était seulement disposée de façon qu'on n'avait besoin de renouveler la provision d'huile que tous les ans. Si notre auteur veut faire de cette lampe à l'huile inépuisable, l'emblème de la vé-

rité, il se trompe encore. Il y a une part de vérité qui est durable, qui ne change jamais et qui peut être représentée par la mèche d'asbeste; mais il y a des vérités relatives que l'on découvre de temps en temps et qui doivent être ajoutées à la vérité générale, et sont symbolisées par l'huile qu'il faut de temps à autre ajouter dans le réservoir.

Au dessus de la lampe centrale, de la lampe solaire, étaient suspendues quatre petites lampes de moindre éclat, et le jeu de ces lumières d'intensité différente tombant sur les marbres, les mosaïques, les pierres précieuses, y produisait des reflets bizarres et charmants et une série de gracieux arcs-en-ciel.

Sur la partie renflée de la lampe cristalline l'artiste avait ciselé «une prompte et gaillarde bataille de petits enfants nus, montés sur de petits chevaux avec lances et virolets [ou fers de flèches] de pampre, avec gestes et efforts puérils, tant ingénieusement par art exprimés, que nature mieux ne le pourrait. » — Ces enfants sont aussi un symbole, en vertu du proverbe: *La vérité est dans la bouche des enfants.*

XIII.

Pendant que les voyageurs considéraient ces objets, la prêtresse de la Bouteille, Bacbuc, avec sa compagnie, s'avança vers eux, la face joyeuse et riante. Elle les mena auprès d'une fontaine merveilleuse qui sourdait au milieu du temple. Il serait trop long de la décrire, mais on retrouvait dans les colonnes et dans la matière dont elles étaient faites les nombres et les métaux sacrés. Il y avait entre autres, parmi les ornements, une statue de

Saturne en plomb avec une grue d'or à ses pieds; une statue de Jupiter en étain avec un aigle émaillé d'or, une statue du Soleil en or, tenant un coq blanc dans sa main droite; une statue de Mars en airain corinthien avec un lion à ses pieds; une statue de Vénus en cuivre avec une colombe; une statué de Mercure en vif-argent rendu solide, avec une cigogne à ses côtés, enfin une statue en argent de la Lune avec un lévrier.

La fontaine était entourée de colonnes et surmontée d'un dôme. A l'intérieur de ce dôme on avait figuré les lignes du zodiaque, l'équateur, les deux équinoxes, la ligne écliptique et les principales étoiles, entre autres celles qui sont voisines du pôle antarctique.

L'eau coulait de la fontaine par des canaux en hélice et en coulant elle charmait les oreilles par une douce mélodie, en même temps que les détails de l'architecture et de la sculpture charmaient les yeux. Les voyageurs, sur l'ordre de Bacbuc, burent de cette eau, et la trouvèrent délicieuse.

Elle leur dit alors d'en boire en pensant à un vin quelconque; ils suivirent ce conseil, Panurge s'écria qu'il buvait d'excellent vin de Beaune, frère Jean qu'il buvait du vin de Grave, Pantagruel que c'était du vin de Mireveaux. — Désirez d'autres vins et buvez, leur dit la prêtresse Bacbuc. Ils suivirent son conseil et chacun trouva à la source merveilleuse le goût du vin qu'il avait imaginé. Les magnétiseurs n'ont pas, comme on voit, le mérite d'avoir inventé le prodige de la transmutation des goûts sous l'influence de l'imagination surexcitée.

Quand on se fut assez émerveillé sur les propriétés de la fontaine, Bacbuc demanda qui voulait avoir le

mot de la Dive Bouteille? — Moi, dit Panurge. — La prêtresse l'affubla de divers ornements, et lui fit accomplir diverses cérémonies, qui sont des parodies de celles qu'on imposait aux aspirants désireux de se faire initier aux mystères. Ces parodies sont plaisantes quelquefois: il était difficile d'être sérieux avec Panurge. Puis la prêtresse le mena auprès de la Dive Bouteille, qui était une sorte d'amphore placée dans une fontaine hexagone, remplie d'eau cristalline; elle lui fit faire une prière, puis la prière achevée, elle jeta dans la fontaine une substance qui la fit immédiatement bouillir. Elle dit ensuite à Panurge d'écouter. «Panurge escoutoit d'une oreille en silence; Bacbuc se tenoit près de luy agenouillée, quand de la sacrée Bouteille issit un bruit tel qu'en fait une pluie soudainement tombée. Lors fut ouy le mot *Trinch*. «Elle est rompue ou félée!» s'écria Panurge.

Mais Bacbuc se leva, prit Panurge sous le bras et lui dit: «Amy, rendez grâce ès cieux. Vous avez eu promptement le mot de la Dive Bouteille, et le mot le plus joyeux, la plus divin que d'elle j'aie encore entendu depuis le temps qu'icy je ministre à son très sacré oracle. Levez-vous, allons au chapitre, en la glose duquel est ce beau mot interprété.—Allons, dit Panurge; de par Dieu, je suis aussi sage qu'antan.»

XIV.

Le lecteur peut d'abord croire comme Panurge à une déception:

«Buvez, a dit la Dive Bouteille. Amusez-vous, il n'y a de vrai que le plaisir, de bon que la santé.»

C'est le mot de l'épicuréisme. C'est aussi celui de l'Ecclésiaste:

Mangez votre pain avec joie, buvez votre vin avec allégresse. Jouissez de la vie avec la femme que vous aimez pendant tous les jours de votre vie passagère. Faites promptement tout ce que vous pouvez faire, il n'y aura plus ni œuvre, ni raison, ni sagesse, ni science dans le tombeau où vous courez (IX, 9).

L'auteur de l'Ecclésiaste nous raconte aussi les expériences qu'il a faites avant d'en arriver à cette conclusion. Mais est-ce là celle de Rabelais? Cette longue pérégrination qu'il nous a fait faire, cette énigme dont nous cherchons la solution depuis si longtemps, aurait-elle pour but le doute? Poursuivons, nous serons bientôt édifiés là-dessus.

L'oracle rendu, la prêtresse fait boire à tous d'un vin qui les met en fureur poétique. Chacun d'eux improvise de son mieux, mais pas assez heureusement pour que nous croyions utile de citer leurs vers. La prêtresse leur donne ensuite trois flacons remplis d'une eau mystérieuse et leur fait des recommandations quelque peu énigmatiques, mais dont le sens général est: Travaillez, cherchez, étudiez, instruisez-vous. En vous appuyant sur le travail de vos prédécesseurs, vous irez plus loin qu'eux. Chaque siècle apporte une science nouvelle. La vérité est fille du temps. Mais en cherchant la vérité, ne vous isolez pas, aimez-vous les uns les autres. Pour «parfaire le chemin de la cognoissance et de la sapience», il faut, «tous philosophes et sages antiques l'ont reconnu, guide de Dieu et compagnie d'homme». Partez «en protection de ceste sphère intellectuelle, de laquelle en tous lieux est le centre, et n'a en lieu aucun circonférence, et venus en vostre monde portez témoignage» de ce que vous avez appris ici.

Le sens de l'oracle est évident, ce mot, c'est la loi des individus et des sociétés. «Méprisez les vains préjugés qui peuvent vous arrêter, rejetez les influences qui peuvent vous distraire de votre but; instruisez-vous, progressez, aimez-vous. La destinée de l'homme, c'est d'arriver au progrès par la science et par la fraternité.»

XV.

Nous pouvons maintenant résumer les idées et suivre, chapitre par chapitre, le développement des enseignements que Rabelais a renfermés dans son livre.

Pas d'ascétisme et de mortifications; déployons toutes nos facultés physiques et intellectuelles; pas de guerre, pas de conquêtes, et si l'on est forcé de mettre un voisin déraisonnable à la raison, il ne faut pas que cela retombe sur le peuple; — pas de folles dépenses, pas d'excès.

Sachons secouer toutes les superstitions, ne croyons pas que le monde soit régi par le caprice; il obéit à des lois précises, — mais ni les sorts, ni les dés, ni les songes, ni la magie, ni les muets privés d'un sens et qui parlent par signes, ni les fous privés de raison, ni les mourants, ni l'astrologie ne nous les révèleront. C'est en vain que vous consulterez les théologiens, les médecins, qui cependant en savent plus que les autres; ni les théologiens ni les médecins, ni les philosophes sceptiques ne vous montreront le chemin (IIIe livre).

Si vous voulez trouver la vérité et marcher dans sa voie, munissez-vous d'activité et de persévérence — figurées par le chanvre; gardez-vous des

gens amoureux de l'ostentation, du troupeau des imitateurs, du précieux et du faux bel esprit, qui rapetissent le jugement ; fuyez les gens à politesse exagérée qui n'osent vous avertir d'un danger de peur de vous contredire ; fuyez la chicane ou la guerre entre particuliers, fuyez l'ambition qui amène la guerre entre les états ; soyez fermes pendant la tempête religieuse et supportez courageusement les fléaux que vous n'avez pu détourner ; mettez à profit la sagesse des anciens, mais tenez-vous loin des exagérations de la pénitence des catholiques et de l'austérité intolérante des protestants; ne vous payez pas de paroles vides et pleines de vent. Tenez également pour suspects les pays protestants où les seigneurs s'emparent des biens ecclésiastiques au détriment des paysans, et ceux des papimanes qui ont l'idolâtrie d'un homme. Ne croyez pas que les livres antiques, que les paroles gelées depuis longtemps, contiennent toute sagesse ; quand elles se font entendre, elles ne nous retracent que la guerre et le carnage. Ne passez pas d'un extrême à l'autre ; en fuyant l'ascétisme, n'allez pas vous livrer uniquement au plaisir de bien manger, et que l'horreur du jeûne ne fasse pas de vous un gastrolâtre (IVe livre).

Le cinquième livre déclare la guerre au formalisme romain ; il nous montre l'harmonie établie entre les choses ; il condamne le jeu et les tromperies commerciales ; il flétrit la justice cruelle et vénale des chats fourrés, les exactions exercées sous prétexte d'impôts ; il raille les systêmes philosophiques qui ne sont que des outres pleines de vent; les subtilités de la scolastique, les règles des moi-

nes où abondent les enfantillages ; il nous prévient contre les mensonges de Ouydire, et nous conduit enfin à l'oracle qui nous crie : Travaillez, espérez, aimez. L'âge d'or n'est pas dans le passé, il est dans l'avenir.

Ces dernières paroles n'y sont pas formellement, elles ne devaient être énoncées pour la première fois que par Bacon, avant d'être reprises par St-Simon le réformateur, mais si le mot n'y est pas, l'idée s'y trouve.

---

a là aussi des questions sur lesquelles son livre nous permet de faire une réponse.

II.

Examinons d'abord ce que Rabelais pensait de Dieu, de l'âme, de la religion ; — quelles étaient ses idées en philosophie, en politique, en morale, en littérature.

Rabelais était à la fois audacieux et prudent ; il s'arrangeait de manière à faire comprendre sa pensée, mais il mettait souvent une sourdine à sa parole ; c'est convenu. Sous ce rapport on l'a quelquefois comparé à Voltaire, qui entremêlait ses plaisanteries irrévérencieuses de professions de foi d'une orthodoxie exagérée, — qui turlupinait la Bible et faisait construire une église catholique, — qui ne songeait qu'à «écraser l'infâme» — c'est-à-dire non pas l'intolérance, comme on l'a prétendu, mais le christianisme lui-même en tant que religion, — et qui communiait deux fois par-devant notaire. Tout le monde sait de quelles plaisanteries irréligieuses ses derniers ouvrages sont pour ainsi dire pénétrés, mais on y trouve aussi les déclarations les plus explicitement catholiques. Nous avons sous les yeux un petit livre imprimé en 1820 sous ce titre: *Voltaire chrétien*, où l'on a réuni une série de passages, assez développés, où l'auteur se déclare catholique sincère. Ces passages forment un volume de 244 pages et l'on aurait pu le grossir de moitié en glanant çà et là des phrases et des vers dans la collection des Œuvres complètes. Non-seulement Voltaire proclame ici l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme — il n'a jamais varié sur ces points — mais

il croit aux peines éternelles de l'Enfer, à l'Eucharistie, à la Confession ; il se déclare catholique pratiquant, et ajoute que « si jamais on a imprimé sous son nom une page qui puisse scandaliser seulement le sacristain de sa paroisse, il est prêt à la déchirer, et qu'il veut vivre et mourir tranquille dans le sein de l'église catholique, apostolique et romaine.[1] » Une gravure représente le patriarche de Ferney dans son lit recevant la communion des mains d'un prêtre.

Ces déclarations, ces actes de Voltaire étaient tout simplement une comédie, une comédie qui ne lui fait pas honneur, dont il eût pu se dispenser et contre laquelle protestent toute sa vie et l'ensemble de ses ouvrages. Mais si ceux-ci étaient moins nombreux et moins connus, si on ne lisait de lui que le recueil dont nous venons de copier quelques lignes, il serait permis de s'y tromper.

III.

Rabelais est-il dans le même cas ? Les déclarations d'orthodoxie qu'on peut lire à certaines pages de son livre sont-elles une comédie comme celles que l'on trouve dans les écrits de Voltaire ? — Voltaire l'a soutenu et beaucoup l'ont répété après lui ; mais Voltaire n'était pas impartial en cette circonstance, il eût été bien aise de s'abriter derrière un exemple. Quant à ceux qui ont répété ce jugement, ce sont, ou des lecteurs superficiels qui avaient mal lu, ou des lecteurs prévenus à qui leur imagination avait fait voir dans le livre ce qui n'y est pas. Rabelais

[1] *Voltaire chrétien*, preuves tirées de ses ouvrages, in 18°. Paris, 1820, p. 60.

débite beaucoup de polissonneries, surtout dans la première partie de son œuvre ; il met bien des folies dans la bouche de frère Jean, et encore plus dans celle de Panurge, mais il ne nous trompe pas. Quand il nous fait un mensonge, quand il met en avant une opinion erronnée, il a toujours soin de l'exagérer au point que nous ne saurions être pris pour dupes; il cligne toujours de l'œil pour nous avertir que nous ne devons rien croire de ce qu'il nous dit. Quand ses personnages sérieux prennent la parole, Grandgousier, Gargantua, Pantagruel surtout, ou quand l'auteur parle pour son compte et que les choses lui semblent sérieuses, il est toujours d'une sincérité parfaite. Nous mettons au défi les plus sceptiques de nous prouver le contraire.

La grande différence qu'il y a entre les déclarations orthodoxes de Voltaire et les siennes, c'est que Voltaire les met en évidence, c'est qu'il les affiche afin qu'on les voie bien, tandis que Rabelais laisse échapper les siennes ; chez l'un, elles sont voulues, chez l'autre elles transpercent instinctivement, et elles apparaissent parce qu'elles sont une manifestation de la conviction intime de l'auteur.

Seulement Rabelais n'a formulé nulle part ses idées d'une façon systématique : la nature de son livre le dispensait de le faire. Il ne faut donc pas s'étonner s'il y a çà et là des obscurités et des lacunes.

IV.

Il est un point cependant sur lequel la conviction de Rabelais ne saurait être mise en doute — non plus que celle de Voltaire du reste—c'est la foi à l'exis-

tence de Dieu. Ici les citations sont presque inutiles.

Dès qu'il est placé sous la direction de Ponocrates, Gargantua fait ses prières matin et soir. Le matin,

selon le propos et argument de [la] leçon, souventes fois s'adonnoit à reverer, adorer, prier et supplier le bon Dieu, duquel la lecture montroit la majesté et jugemens merveilleux. (I, 23.)

Le soir, avant de se coucher,

si prioient Dieu le créateur en l'adorant, et ratifiant leur foy envers luy et le glorifiant de sa bonté immense : et, luy rendans grace de tout le temps passé, se recommandoient à sa divine clemence pour tout l'advenir.

Ailleurs Gargantua écrit à Pantagruel :

Cette vie est transitoire, mais la parole de Dieu demeure eternellement... Les graces que Dieu t'a données, icelles ne reçois en vain. (II, 8.)

Dans leurs lettres, dans leurs instructions, Grandgousier et Gargantua — et rien ne les y oblige — parlent sans cesse de Dieu, du Dieu Servateur. Ils invoquent l'aide de Dieu pour qu'il fléchisse la colère de Picrochole (I, 32), pour qu'il protège Pantagruel dans son voyage (III, 48). Gargantua souhaite que la paix de l'Éternel soit avec luy (IV, 3). Le théologien Hippothadée (III, 30) parle de Dieu de la manière la plus correcte. Enfin toutes les fois que les yeux se détachent des récits satiriques, nous voyons, par tout l'ouvrage, l'idée de Dieu planant au milieu des choses, remplissant le monde de sa présence, et gouvernant tout par les lois de sa providence (V, 9, 48). Enfin nous retrouvons par deux fois dans le livre la plus belle définition de Dieu, celle

que Pascal s'est appropriée après Rabelais: «Dieu est une sphère dout le centre est partout et la circonférence nulle part (III, 13 et V, 48).»

Deux choses, dit la prêtresse en terminant ses instructions, sont nécessaires pour «parfaire le chemin de la cognoissance divine et chasse de sapience: guide de Dieu et compagnie d'homme.»

V.

Rabelais a-t-il une foi aussi complète en l'immortalité de l'âme? Ici le doute est permis, et Henri Martin est autorisé à prétendre que la foi de Rabelais sur ce sujet n'est pas aussi évidente que sur le premier point. Les âmes, il faut en convenir, sont quelquefois traitées dans le livre d'une manière assez irrévérencieuse. On nous dit par exemple que «Tripet tomba par terre et en tombant rendit plus de quatre potées de soupes, et l'âme parmi les soupes (I, 35).» Ailleurs un buveur prétend, entre autres folies, que «l'âme n'habite jamais en lieu sec (I, 5).» Il est vrai qu'ici Rabelais avait évidemment en vue un passage de St Augustin, qui a dit: *Anima certe, quia spiritus est, in sicco habitare non potest.* Pantagruel pendant la tempête cite une opinion tout opposée qu'il attribue aux Pythagoriciens: «L'âme est feu et de substance ignée; mourant donc l'homme en eau (élément contraire), leur semble l'ame estre entièrement esteincte. — Toutes fois le contraire est vérité,» ajoute Pantagruel (IV, 22). Panurge, en parlant du poète Raminagrobis, s'écrie deux fois (III, 21 et 22) que son «asne» s'en va à trente mille pannerées, à trente mille charretées de diables.» Rabelais à qui on reprocha cette équi-

voque de asne pour asme, allégua une faute d'impression, que nous sommes assez disposés à croire volontaire. Ailleurs encore, il fait prendre un singulier chemin à l'âme quand elle s'échappe du corps.

Il est à remarquer cependant que dans tous ces cas il s'agit d'âmes viles, *animæ viles*; l'âme d'un ivrogne qui plaisante, celle du capitaine Tripet qui ne nous inspire aucune sympathie, l'âme de Raminagrobis, qui a refusé les consolations de l'église à ses derniers moments, etc.

Mais quand on parle de personnages respectés, le ton est tout autre. Raminagrobis, dont Panurge envoie l'asne ou l'asme à mille pannerées de diables — ne fait pas si bon marché de lui-même. Il se plaint des moines qui

le evocquaient du doux pensement onquel il acquiesçoit [se reposait] contemplant, voyant et ja touchant et goustant la félicité que le bon Dieu a preparée à ses fideles et esleuz en l'autre vie, et estat de immortalité (III, 21).

Plus loin Pantagruel, interrogé par frère Jean, dit:

Je croy que toutes ames intellectives sont exemptes des ciseaux de Atropos. Toutes sont immortelles, Anges, Demons et Humaines.

Les anciens Egyptiens, — si nous en croyons les savants qui ont lu les papyrus trouvés à côté des momies,[1] faisaient deux catégories des âmes, celles des méchants et des ignorants, qui finissaient par être anéanties et celles des bons, des savants, qui

[1] Voir, entre autres, François LE NORMANT. *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient jusqu'aux guerres médiques*, 3 vol. in 12, I.

jouissaient seules de l'immortalité; faut-il admettre la même croyance chez Rabelais? Les âmes intellectives de la phrase que nous venons de citer, signifieraient-elles les âmes *intelligentes*, à l'exclusion des autres? Rabelais professe un tel amour de la science, un tel mépris de l'ignorance, que cette idée peut fort bien lui être venue, quoiqu'il ne l'ait pas nettement formulée. Mais il se peut bien aussi que les expressions peu respectueuses qu'il emploie pour désigner les âmes de ceux qu'il méprise, ne soient que des locutions de pure gaîté, des images comiques destinées simplement à faire rire le lecteur et dont il n'y a rien à conclure.

Ajoutons que, dans un *Galien* qui avait appartenu à Rabelais, on a trouvé cette annotation manuscrite à un passage où le savant médecin semble mettre en doute l'existence de l'âme: *Hic Galenus se plumbeum ostendit*. [Ici Galien s'est montré stupide.] Comme cette note était faite pour lui-même, on peut être sûr qu'elle exprimait son sentiment au moment où il l'écrivait.

En somme, nous ne voyons pas dans l'ouvrage considéré dans son ensemble, de raison suffisante pour supposer que Rabelais ne crût pas à l'immortalité de l'âme de tous les hommes. Quant aux âmes intelligentes, aux âmes des hommes instruits, sa foi en leur immortalité ne semble pas pouvoir être mise en doute.

VI.

Mais était-il chrétien ou simplement déiste? Les déclarations chrétiennes ne sont pas rares dans son livre:

La paix du Christ notre Redempteur soit avec toy (I, 4),

écrit Grandgousier à Gargantua. Celui-ci écrit là même chose à Pantagruel :

La paix et grace de Notre Seigneur soient avec toy (II, 8).

Dans la même lettre, Gargantua montre la science et la sagesse passant des pères aux enfants,

jusques à l'heure du jugement final, quand Jesu-Christ aura rendu à Dieu le pere son royaume pacifique, hors tout dangier et contamination de peché.

A Thélème, Gargantua fait une déclaration également chrétienne :

Heureux qui tendra au but, au blanc, que Dieu par son cher fils nous a préfix (I, 58).

Dans un autre endroit, Gargantua allègue à son fils le péché originel (II, 8), il parle du franc arbitre de l'homme et de la grâce en sincère catholique, — et non pas en luthérien, comme le prétend M. Eug. Noël.

Il serait facile de multiplier les citations. Contentons-nous de rappeler ce que Pantagruel ajoute, après avoir rapporté l'histoire de Thamnouz et de la mort du grand Pan :

Je interpreterois [ce récit] de celuy grand Servateur des fidèles qui fut en Judée ignominieusement occis par l'envie et iniquité des Pontifes, prebstres et moines de la loi Mosaïque, etc. (Voir p. 153 de ce volume).

Quand Pantagruel eut développé ce rapprochement, on vit une grosse larme couler sur sa joue au souvenir du supplice de Jésus. Cette larme est certainement sincère; la plupart des commentateurs en conviennent.

Voilà pour les témoignages positifs. Ajoutons qu'il

n'y a pas dans tout le livre un seul mot qui puisse faire supposer que Rabelais rejette le *principe* de la religion chrétienne.

VII.

Mais n'était-il pas hérétique ? Il l'était, si l'on prend ce mot dans son acception plaisante. Dans le sens précis et technique du mot, il ne l'était pas.

Pour être hérétique, il faut errer sur le *dogme*. Or si Rabelais a attaqué certaines opinions de la cour romaine, il ne s'en est jamais pris à un seul des dogmes qu'elle enseigne.

Les dogmes sur lesquels les catholiques et les protestants sont divisés ont été formulés par Bossuet dans son *Exposition de la foi catholique.*[1] On peut les résumer en quelques mots :

L'église romaine n'adore que Dieu, mais elle révère la Vierge et les saints ; elle honore leurs statues, leurs reliques, leurs écrits, comme rappelant leurs vertus et leurs enseignements. Dieu remet les péchés gratuitement ; mais pour obtenir cette faveur, il est juste qu'on se soumette à une pénitence qui est un témoignage de repentir de la part du pécheur. Les hommes ne sont pas sauvés uniquement par la volonté de Dieu, il faut qu'ils se rendent dignes du salut par leurs œuvres. Jésus, les saints, peuvent nous appliquer une part de leurs mérites, de là les indulgences. L'Eglise romaine admet les sept sacrements et elle croit, en vertu de la tradition dont elle est dépositaire, avoir le droit de faire une règle de foi, au lieu de laisser la croyance au libre arbitre de chacun.

[1] Œuvres de Bossuet, 4 vol. grand in 8°. Tome I.

Voilà tout. Eh bien, Rabelais ne s'est jamais permis, à l'endroit de ces dogmes, ni une attaque directe, ni même une allusion railleuse. Il n'a raillé que des points de *discipline* sur laquelle l'Eglise romaine autorise la libre discussion. Ce qu'il a blâmé, ce qu'il a attaqué, l'a été aussi par d'autres écrivains ecclésiastiques dont l'orthodoxie n'a jamais été mise en doute. Nous avons le choix entre ces écrivains. Nous n'en alléguerons qu'un seul.

VIII.

Claude Fleury, le collaborateur de Bossuet dans l'éducation du Dauphin, l'auteur d'une *Histoire ecclésiastique* très savante et très curieuse dont il a publié 22 volumes, sans préjudice de ceux qui ont été publiés il y a une quarantaine d'années et qu'il avait préparés, — l'auteur de divers traités à l'usage de la jeunesse, qui n'ont pas cessé d'être employés dans l'enseignement religieux, Claude Fleury, disons-nous, est, au sujet des abus qui se sont introduits dans l'Eglise, en complet accord avec Rabelais — qu'il n'avait probablement pas lu — et nous retrouvons chez lui, sous la forme modérée, mais ferme qui le caractérise, la plupart des critiques que nous avons rencontrées chez le curé de Meudon.

Il y a trois points entre autres sur lesquels Rabelais revient constamment : les moines, les dévotions, la papauté.

Sur ces trois points, Claude Fleury est aussi sévère que Rabelais.

Il s'emporte à différentes reprises contre l'ignorance des moines, dans laquelle il voit la cause de

« l'incontinence des clercs, des pillages et des violences des laïques, de la simonie ou trafic des choses saintes de la part des uns et des autres. »

Qu'on ne prenne pas la défense de l'ignorance en disant que « cette simplicité conserve la vertu. » L'ignorance n'est bonne à rien. C'est dans les siècles les plus ténébreux et chez les nations les plus grossières qu'on voit régner les vices les plus abominables.

Il ajoute qu'au moyen-âge les fonctions des clercs étaient presque réduites à chanter des psaumes qu'ils n'entendaient pas, et à pratiquer les cérémonies extérieures. (Troisième Discours. *Histoire ecclésiastique.* Tome XIII.)

Cl. Fleury constate également la paresse des moines : « Les premiers moines travaillaient de leurs mains, et savaient si bien accorder l'austérité avec la santé qu'ils vivaient souvent cent ans. »

Le travail des mains ayant été méprisé et mis en oubli, « les religieux rentez se sont abandonnez la plupart à la paresse et à la crapule, surtout dans les pays froids. »

La création des ordres mendiants a beaucoup favorisé cette fainéantise. St François « avoit ordonné le travail à ses disciples, et ne leur permettant de mendier que comme dernière ressource. Dans son testament, il déclare qu'il veut formellement que tous les frères s'appliquent à quelque travail honnête. » Quatre ans après sa mort, on trouva cette prescription trop dure, et l'on abandonna le travail pour la mendicité oisive et vagabonde, avide et importune.

Dans les couvents on multiplia les psalmodies, les prières vocales ; il en résulta une grande perte de temps, d'un temps qui aurait pu être employé plus utilement. Les offices, généralement peu compris, chantés machinalement, étaient promptement expédiés ; on ne songeait qu'à en avoir plus tôt fini. Ne vaut-il pas mieux travailler que prier ainsi ? (Huitième Discours, passim. *H. eccl.* T. XX.)

Ce sont, on le voit, les mêmes critiques que chez Rabelais.

Cl. Fleury ne condamne pas moins les dévotions,

nouvelles, les austérités multipliées. «Sous prétexte qu'on fait pénitence de cette façon, on se permet mille écarts de conduite vraiment répréhensibles. »

On peut sans humilité, sans charité, marcher nuds pieds, porter la haire ou se donner la discipline. On peut porter un scapulaire, dire tous les jours le chapelet ou quelque oraison fameuse, sans pardonner à son ennemi, restituer le bien mal acquis, ou quitter sa concubine . . Le chant des psaumes — si l'on ne fait pas plus d'attention à la lettre qu'à la note — n'est plus qu'un exercice de poitrine, et un son semblable à celui des orgues et des autres instruments inanimez ; ce n'est plus une prière.» (Huitième Discours.) Le chant, dit-il ailleurs, (Quatrième Discours) n'est que l'écorce de la religion.

Le savant historien blâme, comme Rabelais, la multiplication des ordres religieux, interdit par le concile de Latran ; la facilité avec laquelle on accordait les indulgences ; les amendes pécuniaires payées pour obtenir l'absolution ; il blâme vivement surtout les rigueurs contre les hérétiques. (Quatrième Discours. *Hist. ecclés*. T. XVI.)

Il ne blâme pas moins, — toujours avec Rabelais,—la facilité à recevoir les fausses reliques, la trop grande importance donnée à celles qui sont authentiques. «Les reliques doivent nous exciter à imiter les vertus des saints dont elles proviennent, rien de plus.» Il en est de même des pélerinages, qui sont souvent l'occasion de désordres. Le consciencieux écrivain condamne surtout les faux miracles. « Assurer un faux miracle, dit-il, ce n'est rien moins que porter faux témoignage contre Dieu.» (Troisième Discours. *Hist. ecclés.* T. XIII.)

Passons à la souveraine puissance des papes et aux décrétales.

«Le pape n'est pas l'antéchrist, à Dieu ne plaise, dit Fleury (Quatrième Discours, *Hist. ecclés.* T. XVI), mais il n'est pas impeccable, ni monarque absolu de l'Eglise pour le temporel et le spirituel.» Les grands conciles sont ordinairement convoqués par le pape, mais non nécessairement, — et les petits conciles n'ont pas besoin de son autorisation. Telle a été la pratique constante des premiers siècles. Les prétentions des papes à une autorité plus grande sont fondées sur des pièces fausses, qui se multiplièrent au moyen âge à la faveur de l'ignorance:

> De toutes [les] pièces fausses, les plus pernicieuses furent les décrétales, attribuées aux papes des quatre premiers siècles, qui ont fait une plaie irréparable à la discipline de l'Eglise par les maximes nouvelles qu'elles ont introduites.

Il est cependant un point de discipline ecclésiastique sur lequel Fleury ne nous fournit aucun texte précis, c'est le carême. Il dit bien, en général, que la pratique de la vertu est bien au-dessus de toutes les austérités; mais de mœurs sévères lui-même, il n'était pas disposé à céder personnellement sur ce point de discipline. C'est l'Eglise romaine elle-même qui s'est peu à peu relâchée de son austérité en matière de jeûne et d'abstinence. Dans l'origine, elle prohibait l'usage du laitage, comme l'Eglise orthodoxe grecque; peu à peu elle permit le lait, le beurre et le fromage. Les œufs furent autorisés à la fin du XVIe siècle. Puis certains évêques permirent dans leurs diocèses l'usage de la viande pendant quatre jours, etc. Il est avec le ciel des accommodements sur ce point, et il n'y avait pas chez Rabelais d'hérésie à l'attaquer.

IX.

Cette démonstration a peut-être semblé longue à quelques-uns de nos lecteurs, mais nous l'avons crue nécessaire. Rabelais, au moment où il écrivait son livre, était curé de deux paroisses. Il y aurait eu malhonnêteté chez lui à accepter ces fonctions s'il eût professé des opinions contraires aux enseignements essentiels de l'église romaine. On n'a pas cela à lui reprocher. Malgré ses écarts, il s'est tenu dans la stricte orthodoxie au point de vue du dogme. Ses allusions plaisantes à quelques passages de la Bible ou des offices de l'Eglise n'avaient aucune portée critique. Obligé longtemps de réciter chaque jour des psaumes et des versets de l'Ecriture, il est tout naturel qu'il ait fait des allusions à ces phrases stéréotypées dans sa tête. Bossuet en fait autant. Il est vrai que ces allusions ont un ton différent, mais cela tient à la différence des caractères et du genre d'activité de chacun des deux esprits. Bossuet est grave et ses allusions le sont. Son regard est profond, mais il ne s'exerce que dans une direction, sans jamais se tourner ni à droite ni à gauche; Rabelais est gai et regarde de tous les côtés à la fois. Il voit, par suite, des rapprochements qui échappent à Bossuet. Mais il n'y a pas de préoccupation agressive dans sa pensée. Il appartient à l'Eglise romaine et ses plaisanteries et ses critiques se font en famille. Ceux des contemporains qui n'étaient pas préoccupés des questions religieuses en jugeaient ainsi. Pour Brantome l'auteur de *Pantagruel* est notre «bon Père Rabelais.»[1]

[1] *Hommes illustres et grands capitaines françois,* Fran-

Rabelais était donc un curé à la fois très savant et très gai, mais c'est s'en faire une fausse idée de voir en lui un de ces curés qu'on rêvait sous la Restauration, le curé de Béranger, par exemple, qui a soin de ne prêcher «que quand il pleut», préside à tous les banquets et ferme volontiers les yeux sur les infractions à la morale amoureuse.

X.

Rabelais n'est pas si guilleret. C'est un catholique d'avant le concile de Trente, comme Claude Fleury, que nous citions tout à l'heure, est un catholique d'avant le concile du Vatican. Sous le rapport de la conduite à tenir avec les protestants, Rabelais partageait évidemment les idées du président Pasquier son contemporain, — un grave magistrat, qui a laissé de gros et savants volumes, mais qui se délectait parfois aussi à des badinages passablement risqués: ses *Ordonnances générales d'Amour*,[1] par exemple, où les termes de la jurisprudence sont employés pour représenter des idées et des images qui ne sont pas de son ressort, — sans compter ses petits vers sur la puce de Mlle Desroches, qui eurent tant d'imitateurs. Pasquier a composé un livre intitulé *Exhortation aux princes*, au sujet des querelles religieuses. Il est excellent catholique, il ne voit pas de raison qui motive la réforme telle qu'elle s'est formulée — mais puisque cette réforme a réuni de

çois Ier. - Œuvres complètes de Brantome, grand in 8, Tome Ier, p. 250.

[1] *Ordonnances generalles d'amour*, envoyées au seigneur baron de Mirlingues, chevalier des isles d'Hyères, etc., etc., reproduites dans les *Variétés historiques et littéraires*, publ. par M. Fournier, 1870, 10 vol., *Bibl. elzévir.* T. II. p. 169.

nombreux adhérents, puisqu'il est aussi impossible de la détruire par la force qu'il est inutile de l'attaquer par la persuasion, il faut lui laisser sa place au soleil, et tolérer les réformés, pourvu qu'ils ne se fassent pas intolérants eux-mêmes. Cette *Exhortation* directe de Pasquier fut aussi peu efficace que les exhortations détournées de Rabelais: les guerres de religion éclatèrent malgré tout, mais ils avaient fait l'un et l'autre tout ce qui était en eux pour les prévenir.

XI.

Rabelais ne cite nulle part le roman de la Rose. Cette allégorie raffinée et quelque peu sèche devait peu lui agréer. Il l'avait lu cependant, car l'œuvre de Jean de Meung et celle de Rabelais ont des tendances communes. Il y a dans les deux livres la même réaction violente contre le moyen âge, la même haine de la paresse et de l'hypocrisie monacales, le même enthousiasme de la science et de l'antiquité. La dissertation de Panurge sur les forces de la nature, l'épisode de l'île des Ferrements, les devises inscrites dans le temple de la Dive Bouteille, semblent aussi se rattacher à la théorie exposée par Jean de Meung sur l'origine des choses et le gouvernement général du monde. Dans le poème, la Nature raconte à son prêtre Genius que Dieu

> Quand il si bien fist ce beau monde
> Dont il portait en sa pensée
> La belle forme pourpensée [arrêtée],[1]

lui imposa des lois fixes et immuables, et la chargea, elle Nature, qui est la chambrière de Dieu, de

[1] *Le Roman de la Rose*, seconde partie, v. 17671 et s.

l'homme dans la voie de la science et du développement philosophique de son intelligence.

Les obstacles contre lesquels se brise la vertu chrétienne et ceux contre lesquels se brise la philosophie sont quelquefois les mêmes. Aussi trouvons-nous çà et là une certaine symétrie entre le voyage du poète italien à travers les mondes et le voyage de l'écrivain français à travers les îles.

Dans le premier cercle de son *Enfer*, Dante rencontre les traîtres, ceux qui ont livré leur patrie ou leurs amis. A la première étape, Pantagruel rencontre les caméléons qui sont toujours de l'avis du dernier opinant, et trahissent la vérité, par faiblesse ou par intérêt, «pour faire comme tout le monde». L'analogie se maintient à la seconde étape. Le second cercle est rempli par les fourbes ; la seconde île est habitée par les Enasés, par les amis du faux bel-esprit et des équivoques. L'équivoque est un des moyens habituels de la tromperie ; elle joue dans les actes de l'intelligence un rôle analogue à la fourberie dans les actes de la vie.

L'analogie n'existe que par antithèse à la troisième étape. Dante place les violents dans son troisième cercle. Pantagruel, dans sa troisième île, rencontre la politesse obséquieuse, tout extérieure; c'est le pays de

Ces importuns donneurs d'embrassades frivoles,

qui excitent la colère du philosophe Alceste ; mais l'analogie se retrouve plus loin entre les hérésiarques, amis des chicanes théologiques et les Chicanous, friands de chicanes judiciaires. Les cercles des colériques et des paresseux correspond à la terrible tempête qui assaille les voyageurs et à l'île des Macréons, dont les insoucieux habitants n'ont pas même la cu-

riosité de sonder les mystères qui les entourent. Les avares et les prodigues ne sont pas trop mal figurés par les habitants de Papefiguière et de Papimanie. L'enfer des gourmands correspond au pays des gastrolâtres. Rabelais s'est contenté de figurer le cercle des débauchés par l'île de Chaneph, où il ne descend pas, et le cercle des scélérats par l'île de Ganabin ou des Voleurs. Les deux derniers cercles de l'enfer et les deux derniers chapitres du IVe livre ont donc encore une certaine analogie. Seulement l'infatigable poète florentin donne à sa pensée tout son développement, et Rabelais, fatigué, se borne à indiquer la sienne.

Il ne faut pas sans doute trop presser ces comparaisons ; il faudrait beaucoup de bonne volonté pour retrouver dans le cinquième livre de *Pantagruel* les degrés par où Dante et Virgile, Dante et Béatrice gravissent les degrés du Purgatoire et les sphères du Paradis. Cependant on retrouverait assez bien les esprits négligents de la vérité chez ces personnages de l'Ile Sonnante qui s'abrutissent dans leurs psalmodies; l'Orgueil dans l'île de la Quinte, l'Avidité dans l'île des Chats fourrés, la Gourmandise dans l'île des Outres, et la Luxure parmi les Frères fredons. On n'aurait pas beaucoup plus de peine à retrouver plusieurs des détails du *Paradis* dans les initiations de l'île des Lanternes.

Nous n'insistons pas, bien entendu, sur ces rapprochements de détail, auxquels nous n'attachons qu'une médiocre importance. L'idée fondamentale des deux œuvres est la même. Le problème posé, c'est la recherche de la destinée de l'homme. Mais l'idéal des deux écrivains est différent. Dante se

préoccupe uniquement de la vie future et subordonne tout à cette idée. Rabelais, sans nier la vie future, comme nous l'avons vu, s'occupe surtout, s'occupe uniquement de la vie présente. L'un place son but dans le ciel, l'autre le place sur la terre, les détails ne sauraient être en analogie constante.

La forme aussi est essentiellement différente. Dante dogmatise; il se fait instruire tour à tour par Virgile et par Béatrice; il expose son idée à mesure qu'il déroule les tableaux qui en incarnent les différentes phases. Rabelais, au contraire, procède par la critique, par la critique pure : il fait passer devant nous des tableaux, qu'il rend ridicules ou odieux au profit de son idée; mais cette idée, au lieu de la mettre en relief, comme Dante, il nous la laisse tout au plus apercevoir. Nulle part elle ne resplendit éclatante, il faut la deviner; si elle est moins profonde que celle de Dante; elle est plus large, mais elle n'est pas toujours évidente, et l'œuvre, dogmatique au fond, a si bien l'apparence d'une boutade purement satirique que la plupart des critiques s'y sont laissé tromper.

C'est une cause et une grave cause d'infériorité pour Rabelais. Son livre, qui contient en puissance tout le programme que la Renaissance a conçu sans pouvoir le réaliser ni même le formuler complètement, gagnerait singulièrement en grandeur si l'idéal conçu apparaissait dans toute sa vigueur. Les circonstances sont pour beaucoup dans cette obscurité où l'auteur l'a laissé. Dante, en écrivant son poème, était porté par son siècle. Il n'avait qu'à exposer ses idées pour que chacun y reconnût le reflet d'une pensée souvent inconsciente.

Il attaquait vivement les papes, mais son orthodoxie à tous les autres égards était patente, non contestable et non contestée — elle ne l'a été que plus tard — il n'avait pas à craindre la persécution à ce point de vue et il n'avait d'autre souci que son art. La pensée fondamentale du livre était catholique et cela suffisait.

Il n'en était pas de même pour Rabelais. L'exposition complète de sa pensée intime, inconsciente peut-être pour lui, mais évidente pour nous — l'aurait conduit au bûcher. Il avait besoin d'un passeport pour avoir le droit de l'émettre, il était obligé de prendre un masque et cela l'a rapetissé. Il a été entraîné à se faire bouffon, il a été un bouffon admirable, mais cette nécessité de voiler sa pensée a rabaissé la pensée elle-même.

Une autre cause d'infériorité vient du caractère même de Rabelais. Ce masque qu'il mettait sur son visage, ne le gênait pas; il s'en amusait volontiers; il faisait de la bouffonnerie pour son compte, pour son propre plaisir. Il exagérait les crudités que son siècle autorisait; mais il désertait ainsi le grand art pour le petit. — Et puis tout en restant un écrivain exquis, un maître dans l'art de bien dire, il ne soignait pas assez toutes les parties de sa composition; il se contentait de faire vaguement son plan avant de prendre la plume, au lieu de tracer minutieusement, avec amour, tous les délinéaments de son œuvre, comme l'a fait le poète florentin.

Ces défauts sont secondaires cependant, et s'ils le rapetissent quelque peu, ils ne l'empêchent pas d'avoir le droit de dire aussi bien que Dante:

O voi ch'avete gl' intelleti sani,
Mirate la dottrina, che s'asconde
Sotto' l velame dei versi strani. (*Inf.* IX, 21.)
[Vous dont l'esprit est sain, l'intelligence ferme,
Découvrez la leçon que le poëte enferme
Sous le voile brodé des vers mystérieux.
[Trad. Ratisbonne.]

XIII.

On peut rapprocher aussi du voyage de Pantagruel à l'oracle de la Dive Bouteille, le Voyage du Pélerin, *the Pilgrim's Progress* de Bunyan, un des livres les plus curieux et les plus célèbres de la littérature anglaise. Le *Pilgrim's Progress* est dans toutes les mains en Angleterre; il s'en fait de splendides éditions illustrées, et des éditions à quelques pennies à l'usage des gens du peuple. Les sociétés bibliques en répandent les exemplaires en même temps que des Bibles en toutes langues, et comme le plan est, au point de vue de l'idée, à peu près le même que celui de la seconde partie du *Pantagruel*, il est à propos d'en dire un mot ici.

Pantagruel court après une vérité philosophique un peu vague et qui se dérobe; Chrétien, au contraire — c'est le héros de Bunyan — sait clairement où il va; il a la foi, la foi complète du calviniste, et il se dirige vers le salut à travers les passions, les tentations, les difficultés de tout genre qui obstruent la voie du vrai croyant et l'empêchent d'arriver au ciel. Nous avons des romans dévots sur le même sujet. Tous sont fades, et exhalent ce parfum *sui generis* que l'on respire dans les églises ordinairement fermées. Rien de semblable chez Bunyan.

Ses personnages sont des abstractions : Sagesse mondaine, Découragement, Piété, Prudence, Fidèle Évangéliste, le géant Désespoir, Défiance, sa femme, la Mort, etc., etc. ; mais leur nom seul vous le rappelle. Ces êtres qu'il nous présente, l'auteur les a vus ; ces chemins que nous parcourons, ces campagnes désolées, il les a traversées par la chaleur ; cette vallée de ténèbres, il s'y est égaré ; ces voix qu'il fait surgir tout à coup pour nous donner quelques avertissements effrayants, il les a entendues. Bunyan n'est pas un simple écrivain qui se met à sa table et qui aligne des phrases, c'est un visionnaire, un inspiré. Son livre est d'une logique irréprochable et par conséquent n'a rien à voir avec l'hallucination, mais chacune des visions qu'il fait apparaître, chacune des circonstances de son voyage, a cependant été pour lui une véritable hallucination.

John Bunyan, en effet, n'était pas un écrivain, ni même un homme instruit ; c'était un ouvrier chaudronnier, n'ayant que très imparfaitement appris à lire et à écrire, mais exalté par une imagination extraordinairement vive et par la lecture constante de la Bible. Un beau jour il se met à prêcher devant ses camarades, puis il s'enhardit, il va prêcher partout, et devient un de ces prédicateurs indépendants dont l'Angleterre a toujours été si riche. Il entre, en prêchant toujours, dans l'armée que le parlement oppose à Charles Ier ; puis à la restauration des Stuarts, il est mis en prison, il y reste douze ans et demi, travaillant à faire des lacets ferrés pour nourrir sa famille. C'est alors qu'il écrit son livre.

Une voix du ciel a crié vengeance contre la ville

Il en est de même du roi St Panigon dans l'île des Embrassades.

On aurait tort cependant de voir dans ces gaîtés l'œuvre d'un ennemi de la monarchie. Rabelais plaisante avec la royauté, comme il plaisante avec le bréviaire, par pure joyeuseté, et il est probable que les passages que nous venons de citer et d'autres semblables ne sont pas ceux qui amusaient le moins François Ier. Le roi n'a pas dû être plus choqué que Louis XV ne l'était lorsque Mme Dubarry le tutoyait et l'appelait : La France. Il aura senti que, au fond, ces plaisanteries venaient d'un ami et non d'un frondeur.

Six rois ou fils de rois figurent dans le roman de Rabelais. Il y en a trois mauvais : Picrochole, Anarche et Bringuenarilles ; mais il y en a aussi trois bons : Grandgousier, Gargantua, et Pantagruel, qui, s'il n'est pas roi encore, doit le devenir un jour.

Ce que Rabelais condamne dans les rois, c'est leur facilité à se laisser tromper, à se monter la tête sous l'influence des flatteries intéressées des courtisans. Grandgousier se laisse tromper lui-même au début, quand il s'agit de l'éducation de son fils, mais il s'arrête à temps, Picrochole et Anarche ne s'arrêtent pas et ils en sont rudement punis. Rabelais prend plaisir à les humilier, à montrer leur infatuation grandissant à mesure de leurs disgrâces et survivant quelquefois à leur infortune. Picrochole détrôné attend avec une foi persévérante l'arrivée des coquesigrues pour remonter sur son trône. Anarche perd plus vite l'espoir, mais il est plus cruellement puni encore. Quant au conquérant germanique Bringuenarilles, Rabelais nous le représente se jetant d'a-

bord sur les moulins à vent de France, qu'il parvient à digérer, puis sur les casseroles et autres instruments de cuisine — les pendules étaient rares encore à cette époque, — et mourant d'une vulgaire indigestion de beurre... de Lorraine peut-être? Ce sont de piteuses fins sans doute, mais à qui s'appliquent-elles? A des rois qui se sont jetés follement dans des guerres injustes. Ce que Rabelais condamne en eux, c'est la manie conquérante et non pas la monarchie elle-même.

La preuve, c'est que le nombre des rois selon son cœur est égal à celui des mauvais. Ces rois commencent par être des géants, des héros de contes de fées. Cette partie de leur existence est purement fantastique et n'a pas la prétention de rien prouver. Mais quand ils agissent simplement en rois, leurs allures pleines de bonhomie, leur amour pour leurs sujets, leur conduite envers les vaincus en font des personnages tout à fait sympathiques. On ne leur donnera pas ce titre de «princes très redoutés», qu'on donnait encore à quelques seigneurs du temps, mais on se prend pour eux d'une sympathie mêlée de respect. Leur royauté est toute patriarcale; c'est la royauté du père de famille au milieu de ses enfants, mais elle ne manque ni de noblesse ni d'énergie. C'est, avec plus de simplicité et moins de grandeur, la royauté rêvée par Fénelon dans *Télémaque*, par Massillon dans son *Petit Carême* et par les philosophes royalistes du XVIII[e] siècle. Ce genre de royauté n'a pas de nom dans l'histoire, mais elle fait songer à la fois à Louis IX et au roi d'Yvetot.

Ces rois ont des allures toutes bourgeoises. Il

n'y a dans leurs cours ni faste ni représentation. Mais ils appliquent strictement les lois de la justice, d'une justice mêlée toutefois d'indulgence pour la faiblesse humaine. En face de l'agression étrangère, ils sont dignes et humains à la fois. Mais si leurs sujets se révoltaient, quelle serait leur conduite? Elle est facile à prévoir. D'abord leurs sujets ne se révolteront pas; pourquoi le feraient-ils? Si leur plaintes sont fondées, il leur sera fait justice immédiatement. Si elles ne le sont pas, il leur sera adressé des remontrances, et ils les écouteront. Mais s'ils s'obstinent et se mutinent? On ne cherchera évidemment pas à les retenir de force. On les laissera s'adresser à un autre, en leur prédisant le sort des grenouilles qui voulurent avoir un roi.

En somme, si Rabelais ne professe pas le culte absolu de la royauté, il est étranger à cette antipathie, à cette haine contre l'institution monarchique si éloquemment exprimées dans le pamphlet de son contemporain Etienne de la Boétie.[1] Il trouve la royauté établie, il en montre les mauvais côtés, mais il en montre aussi les bons, et ne paraît même pas songer que l'institution puisse être abolie. Il fait plus: quand il établit à côté sa république de la volonté, celle qui a pour devise: *Fais ce que voudras*, il la met sous la protection du pouvoir royal, qui la dote et la défend.

XV.

Rabelais agit donc avec l'institution monarchique,

[1] *De la Servitude volontaire ou le Contre un*, publié d'abord par Montaigne et souvent réimprimé, dans les *Œuvres de Lamennais* entre autres.

comme avec l'institution catholique ; il veut améliorer, mais non renouveler. Ce qu'il demande au gouvernement comme à la religion, c'est la liberté pour l'individu de se développer tout entier, c'est l'absence de réglementation. Il hait le règlement sous toutes ses formes, la contrainte sous quelque aspect qu'elle se présente. Il hait les cloches qui sonnent les heures et règlementent les occupations de la journée ; il hait le carême et l'abstinence qui règlementent les mets dont on doit se nourrir ; il hait l'organisation de l'Eglise romaine qui attache les hommes à certaines pratiques et règlemente minutieusement l'emploi de leur temps ; il hait l'intervention de l'état dans la religion, qui règlemente les opinions et les actes de foi. En littérature, il hait le pédantisme qui règlemente la langue et la circonscrit dans l'imitation de Cicéron. Dans son horreur du règlement, il s'insurge contre la mode qui prescrit les vêtements de telle et ou telle coupe et son Panurge s'habille d'une façon étrange pour protester contre la loi de l'usage. C'est par la même raison qu'il se permet toutes sortes de libertés à l'endroit des nécessités physiques qu'on dérobe ordinairement à la vue. Il arrache tous les voiles, non par impudeur, non par corruption, comme quelques-uns le prétendent, mais tout simplement pour protester contre la règle, pour faire acte d'indépendance en toute chose.

Rabelais n'est pas indécent, dit à ce sujet M. Scherer[1] car le sentiment de la décence lui est étranger. Il est comme l'enfant ou le Sauvage, qui n'ont pas conscience de leur nudité.

[1] Edmond Scherer. *Etudes critiques sur la littérature.* 1876, in 12. p. 79.

XVI.

Ceci nous conduit à la morale de Rabelais. Est-il vrai comme le prétendent Feller et consorts, que Rabelais prêche l'immoralité? Cette accusation n'est pas mieux fondée que les précédentes.

Rabelais, nous ne disons pas «recommande», mais «inspire» tous les nobles sentiments.

Quels pères furent jamais plus sages, plus aimants, plus vraiment paternels, que Grandgousier et Gargantua? Quel fils fut plus respectueux, plus obéissant, plus reconnaissant que Pantagruel? Qui fut plus dévoué pour ses amis que ce même Pantagruel, plus indulgent pour leurs faiblesses, sans toutefois leur épargner les remontrances au besoin? Qui porta plus loin l'amour de la justice et de l'humanité? Non-seulement Rabelais prête à ses principaux personnages tous les nobles sentiments, mais il fait aimer, mais il impose ces sentiments; on aime mieux son prochain quand on vient de le lire.

En fait de vices, d'iniquités et de travers, il inspire l'horreur de la guerre, où l'on voit s'armer les uns contre les autres des individus qui n'ont aucun motif de se haïr — il inspire l'horreur des luttes religieuses, où l'on ne se contente pas d'avoir la raison pour soi, mais où l'on veut forcer les autres à partager son appréciation. Il inspire l'horreur de l'injustice sous toutes ses formes, injustice politique, injustice judiciaire. Il en veut à tous les tyrans de l'humanité, aux moines qui ne se contentent pas d'être ignorants, mais qui persécutent ceux qui veulent s'instruire, aux pédants qui n'admettent pas qu'on soit instruit ou que l'on parle autrement qu'eux,

aux convenances ridicules, au faux bel-esprit, aux superstitions, à ceux qui sacrifient tout à leur ventre, et à ceux qui sacrifient tout à leurs préjugés. Il y a peu de vices qu'il ne flagelle en passant, peu d'iniquités qu'il ne déconcerte de son rire joyeux, bruyant et sincère.

Les femmes seules lui inspirent assez peu de sympathie. Mais elles apparaissent à peine dans son livre. Rabelais ne les connaît pas, et il en convient implicitement en ne leur donnant pas de rôle. La «belle dame de Paris», que nous voyons un moment, n'est là que pour fournir à Panurge un prétexte à l'exhibition de divers procédés qui passaient alors pour des secrets et qui circulent à travers le moyen âge, de la compilation de Pline l'Ancien aux écrits apocryphes publiés sous le nom de Grand et de Petit Albert. Ailleurs la femme est mise sur le même rang que le vin. Rabelais ne parle de la femme chaste et digne qu'en deux occasions: lorsqu'il nous décrit les mœurs de Thélème, ou nous entretient des occupations des Muses. Dans ces deux cas, la parole moqueuse de Rabelais devient respectueuse, délicate, exquise. On regrette que ces passages soient si rares et si courts. Mais Rabelais était moine et sa profession lui interdisait la fréquentation des femmes. Il n'a pas vécu avec elles. Le fait d'être moine ou prêtre n'a pas empêché d'autres écrivains de bien connaître le sexe féminin. Bourdaloue, Fénelon, Massillon nous ont laissé des observations d'une grande finesse sur le caractère des femmes; mais Bourdaloue, Fénelon, Massillon étaient confesseurs, et le confessionnal était pour eux un observatoire, un cabinet d'études, aussi minutieuses

que profondes. Rabelais ne paraît pas avoir profité de ce moyen, et nous aurions quelque peine à nous représenter le R. P. Rabelais écoutant les péchés mignons de ses pénitentes. S'il l'avait fait, son livre en porterait la trace.

Ainsi donc Rabelais, tout en étant très libre en paroles, ne prêche pas le libertinage. Prêche-t-il d'avantage la gourmandise, prêçhe-t-il l'amour du vin? En apparence, oui, peut être. L'éloge du vin, l'invitation à boire reviennent à chaque instant sous sa plume, mais hors le chapitre où il nous redit les propos des buveurs, ses personnages s'enivrent-ils jamais? Pantagruel, dès qu'il n'est plus géant, est d'une grande sobriété ; il s'emporte avec une vivacité sincère contre les gastrolâtres et contre les ivrognes. S'il est un moment où les personnages sont pris d'une sorte de délire bachique et prophétisent, c'est lorsqu'ils ont bu de l'eau de la Dive Bouteille, c'est lorsqu'ils ont découvert le mot de la destinée humaine, et cette ivresse à un caractère tout spirituel.

Partout ailleurs lorsque Rabelais provoque à boire, c'est une contenance qu'il se donne; il s'écriera bien comme Béranger:

Mes bons amis, que je vous prêche à table,

mais il se contentera de vous regarder boire. Les poètes buveurs ont de tout autres allures. Ecoutons plutôt Olivier Basselin, ou, si on le veut, Jean Le Houx puisqu'il paraît décidément que le joyeux foulon de Vire doit passer à l'état de personnage légendaire,—répétant sur tous les tons pendant 150 pages: Il faut boire; vidons nos tonneaux.[1]

[1] Voir la Dissertation placée en tête de la dernière édi-

On sent que Rabelais joue la comédie en affectant dans ses prologues ces transports bachiques qui ne reparaissent pas dans l'ouvrage. Ce n'est pas ainsi que procèdent les vrais buveurs : St-Amant, Maître Adam, Chaulieu, Gallet, Desaugiers et ses amis du Caveau. Il n'y a pas d'intermittence chez eux. Rabelais, quoi qu'en ait dit Ronsard, paraît avoir été aussi sobre que Béranger, qui a aussi chanté le vin avec chaleur, mais qui buvait assez peu.

La morale de Rabelais est, comme nous l'avons répété plusieurs fois, le libre développement de toutes les facultés humaines, les facultés intellectuelles en tête, les facultés aimantes ensuite, mais sans que les facultés physiques doivent être négligées. Cette morale se résume dans l'ancien adage : *Mens sana in corpore sano.*

Nous reviendrons sur les idées littéraires de Rabelais en parlant de son style. Il ne nous reste à ajouter ici que quelques mots sur la science dont il fait preuve dans son livre.

XVII.

Rabelais était un érudit. Chaque page de son roman le prouve. Il avait lu surtout les auteurs qui traitent des sciences naturelles et médicales : Pline l'Ancien, Sénèque, Hippocrate, Galien ; mais il ne connaissait pas moins bien, entre les Grecs, Platon, Aristophane, Plutarque et surtout Lucien. Il savait aussi à fond tout ce qu'ont écrit, les auteurs du moyen âge et ceux de son temps. — Mais a-t-il, pour son compte, rendu des services directs à la science ? A

tion des *Vaux de Vire*, par M, Armand Gasté. (Lemerre, 1875, petit in 8.)

son époque, Léonard de Vinci — nous avons déjà eu occasion de le mentionner — dans des manuscrits confus écrits de droite à gauche, qu'on ne peut lire que dans une glace, et où il entasse pêle-mêle des vers, des croquis, des caricatures, des observations sur la peinture — a consigné aussi de savantes découvertes scientifiques, qu'il a fallu refaire plus tard: la chute des graves combinée avec la rotation de la terre, la cause de la scintillation des étoiles et de la lumière cendrée de la lune, l'explication des vents alisés, l'état antique de la terre, fondement de la géologie, la théorie du plan incliné, une théorie de la lumière et des ombres, — plus une quantité de problèmes de géométrie résolus, une quantité plus considérable de machines inventées, etc.

Le contingent de Rabelais est beaucoup plus modeste. Nous l'avons vu cependant tout près d'affirmer la circulation du sang; il a reconnu le sexe de certaines plantes, il a aperçu le système de l'attraction universelle des astres; il se prononça pour le système de Copernic aussitôt qu'il fut formulé par le savant Polonais. Il a entrevu les aérostats, et montré son entente de l'architecture dans son plan de l'abbaye de Thélème.

Rabelais ne s'est donné à nous que pour un romancier, et sa part serait encore belle pour un savant de profession.

XVIII.

Nous avons exposé avec détail dans le premier volume les idées de Rabelais sur la pédagogie. Il nous reste à présenter l'histoire de ces idées.

Tous ceux qui se sont occupés du plan d'éducation de

Gargantua et de Pantagruel en ont parlé avec admiration.

«Ce plan, dit M. Demogeot, est prodigieux pour le siècle. Locke, Montaigne, J.-J. Rousseau n'ont fait que le développer.» Pendant de longues années cependant il est resté inaperçu. «Un enfant qui avait une chemise de neuf cents aunes, dit St-Marc-Girardin, ne devait pas être élevé comme un autre écolier.» On vit là «une éducation chimérique, comme le personnage lui-même.»

Il y avait une autre raison contre ce plan. La révolution préconisée par Rabelais était trop radicale. Il protestait contre la tyrannie des mots; il faisait la guerre à la science qui n'est basée que sur les mots. Or de son temps on ne comprenait guère l'étude autrement. Tout l'enseignement portait sur trois choses: l'art de parler, l'art d'écrire, l'art de raisonner — et de raisonner sur des paroles plus ou moins habilement agencées. On avait poussé cet amour du mot jusqu'à imaginer une machine, — plusieurs machines même, car plusieurs savants s'étaient mis à l'œuvre — pour arriver à raisonner sans penser, rien qu'en faisant manœuvrer un mécanisme et en combinant des mots, des phrases, comme on combine des chiffres. Partout on enseigne la science des mots, rien de plus. Catholiques et protestants sont d'accord sur ce point.

XIX.

L'établissement d'éducation le plus célèbre du XVIe siècle fut celui que Sturm créa en 1538 à Strasbourg. Cet établissement servit de modèle à ceux qu'on fonda alors dans une grande partie de

l'Europe. Les cours prennent l'élève à sept ans, et le retiennent jusqu'à vingt. Qu'apprend-on pendant ce temps-là? La langue latine, un peu la langue grecque, mais surtout la langue latine; six auteurs figurent seulement sur le programme : Cicéron, Virgile, Horace, Plaute, Térence et Salluste, mais Cicéron avant tout. Ce qu'on lit constamment, ce qu'on s'efforce d'imiter, c'est Cicéron. C'est avec le vocabulaire cicéronien qu'on explique le catéchisme, et l'un des exercices qui reviennent le plus souvent, c'est la traduction des épîtres de St Paul en latin classique. Pour le grec, on étudiait Homère, Pindare, Aristophane, Euripide, Sophocle et Démosthène.

Mais ce qu'on cherchait dans tous ces livres, ce n'étaient pas des idées, des sentiments, des renseignements sur la civilisation d'une époque, sur l'histoire de l'esprit humain; ce qu'on y cherchait, c'étaient des mots. Sturm a résumé son système dans cette phrase : «Connaissance, pureté et ornement du langage, tels sont les éléments de l'éducation scientifique.»

Chez les Jésuites, dont les maisons d'éducation apparaissent aussi au XVI[e] siècle (1588), toujours même préoccupation des mots, de la phrase sonore, du style élégant. Les études commencent par la grammaire, et finissent par la rhétorique. Une année, il est vrai, était consacrée à la philosophie et à ce que l'on savait de physique, de sciences naturelles, y compris la géographie. Mais tout cela était considéré comme secondaire. La grande affaire, c'était de savoir parler latin élégamment. La langue française était bannie de la conversation. On

apprenait aussi un peu de grec, mais très peu. En revanche, on apprenait par cœur des textes d'écrivains choisis, de manière à s'approprier leurs phrases. On jouait des pièces de théâtre en latin, des pièces composées généralement par les supérieurs. Il existe des collections de ces tragédies, de ces comédies de collége, publiées par les Jésuites. Beaucoup d'élégance et de fausse élégance dans la forme, un fond généralement peu intéressant, des plaisanteries fades, des sentiments faux; une littérature de devises, d'emblêmes, de petites finesses; des dissertations sans fin sur des pensées ingénieuses et vides. Bouhours est le prosateur par excellence de cette école, Ducerceau en est le poète, en attendant Gresset. Mais celui-ci avait déjà trop d'esprit pour un régent de collége, il fut forcé de sortir de l'ordre.

Montaigne et Charron au XVIe siècle et au commencement du XVIIe, protestent contre cette étude des mots. Ils veulent, comme Rabelais, qu'on enseigne à l'enfant des choses utiles, que l'étude soit attrayante, qu'elle consiste surtout en exercices pratiques. Il ne suffit pas pour savoir danser, de regarder faire les autres, dit à ce sujet Montaigne. Tous deux empruntent de petits détails au vaste plan de Rabelais, rapetissés et adaptés à l'éducation d'un gentilhomme. Mais ni l'un ni l'autre ne songent à emprunter à Gargantua des arguments ni des exemples.

Un Morave, Coméni, s'empare d'une des idées de Rabelais; il veut que l'enfant étudie la chose avant de s'occuper du mot. Il forme un établissement où l'on commence par étudier les choses, par les examiner minutieusement avant de les nommer et de

XX.

Le docteur Arnstædt signale dans l'*Émile* divers passages : la première leçon de cosmographie, l'idée de faire fabriquer par l'élève ses propres instruments; de lui faire apprendre un travail manuel, etc., etc., où il voit l'inspiration directe de Rabelais. Tout cela est dans *Gargantua* sans doute, mais il est douteux que Rousseau soit allé l'y chercher. Jean-Jacques ne cite Rabelais nulle part. Son nom n'apparaît ni dans les *Confessions*, ni dans la *Correspondance*, ni dans la liste — assez longue cependant — des livres qu'il lisait aux Charmettes. M. Arnstædt indique huit éditions plus ou moins complètes de Rabelais, publiées pendant la vie de Rousseau, dont deux à Genève, mais cela prouve tout au plus que l'auteur d'*Emile* aurait pu lire le *Gargantua*, et non pas qu'il l'a lu en effet.

Ce n'est pas à dire que Jean-Jacques n'ait pas reçu l'influence de Rabelais, mais il l'a reçue indirectement, tandis qu'il reçut directement celle de Montaigne. Rabelais a agi sur Rousseau par l'intermédiaire de Daniel de Foe et de son *Robinson*.

Robinson, en effet, est une mise en œuvre des idées de Rabelais sur l'éducation. L'héritier du trône a été placé en relation directe avec les choses; il a appris la théorie dans les livres, mais il a vu, il a manié les objets lui-même; il les a vus tels que la nature les produit, il les voit se transformer entre les mains de l'homme; non seulement il voit les travailleurs à l'œuvre, mais il prend lui-même les outils en main, il scie du bois, il bat du blé, il

travaille dans les champs. Placez-le dans l'île déserte de Robinson, il se tirera aussi bien, il se tirera mieux d'affaire que Robinson, parcequ'il est plus instruit que lui.

La principale différence entre les situations, c'est que Gargantua est jeune et a besoin que Ponocrates le dirige, et que Robinson se trouve placé directement en face de la nature; mais la différence n'est pas aussi grande qu'elle le paraît au premier coup d'œil. Robinson a aussi son Ponocrates; Robinson n'est plus un enfant, c'est un homme; son gouverneur, c'est l'expérience acquise. Il a aussi l'équivalent de la bibliothèque de Gargantua, c'est le bateau où il trouve les outils, inventés et fabriqués par l'industrie de ceux qui l'ont précédé dans la vie. Au point de vue de l'idée, l'analogie est complète entre les deux situations; ce que Gargantua fait librement sous un maître, Robinson le fait forcément sous un autre maître bien plus exigeant, la nécessité; mais les deux livres mettent l'homme en présence des exigences de la vie et nous le montrent s'instruisant par la pratique.

Daniel de Foe avait-il lu *Gargantua*, dans la traduction anglaise ou dans le texte français? Les deux suppositions sont admissibles. La traduction anglaise circulait depuis longtemps à l'époque où vivait l'auteur, et il connaissait la langue française; mais rien n'indique que cette lecture ait été faite. L'idée de placer un homme seul en face de la nature est bien anglaise et aurait fort bien pu venir à l'auteur, lors même que l'histoire sur laquelle il a bâti son livre ne lui aurait pas été racontée.[1]

[1] L'histoire du matelot Selkirk est très connue. On la trouve

Quoi qu'il en soit, le *Robinson* fit le tour de l'Europe dès qu'il parut; tout le monde s'intéressa à cette lutte de la volonté humaine contre la nature. J.-J. Rousseau surtout en reçut une profonde impression et certaines parties d'*Émile*, et des plus importantes, procèdent de là; ce sont précisément celles qui rappellent le plus l'éducation de Gargantua.

Un autre point commun entre l'éducation de Gargantua et celle d'Emile, c'est que dans les deux ouvrages, l'homme est supposé naturellement bon. L'enfant doit être dirigé, éclairé, mais il n'est pas question de le refaire. S'il ne subit pas de mauvaise influence extérieure, il suffit de lui montrer le bien pour qu'il s'y conforme. Ponocrates n'a pas l'idée de punir Gargantua, pas plus que Rousseau n'a l'idée d'infliger une punition à Emile. Gargantua avait pris des habitudes de paresse et de cancrerie; on lui en fait prendre d'autres; mais comment? en appelant son activité ailleurs, en le dirigeant vers le bien, sans qu'il soit nécessaire d'user jamais de repression ou de compression. Rousseau corrige de même Emile en laissant ses fautes produire leurs conséquences. Rousseau l'emporte dans son livre par l'abondance des observations de détail, mais l'erreur dans ses pages se mêle souvent à la vérité, et la préoccupation de raisonner toujours y est trop apparente. Il y a quelque chose de plus grand dans la conception de Rabelais. Le curé de Meudon a l'esprit plus large que le philosophe de Genève.

entre autres dans les *Biographical and critical notices of eminent novelists*, de W. Scott.

XXI.

Ginguené fut le premier, dans une fameuse brochure que nous analyserons plus loin, à appeler l'attention d'une manière détaillée sur les parties sérieuses de l'œuvre de Rabelais et en particulier sur son système d'éducation. En 1812, François Guizot inséra dans les *Annales d'éducation*, qu'il avait fondées l'année précédente avec Mme Pauline Guizot, auteur de quelques jolis romans à l'usage des enfants—un article étendu sur les *Idées de Rabelais en fait d'éducation*, article provoqué évidemment par la brochure de Ginguené. Ce travail que l'auteur a reproduit en 1852 dans ses *Méditations et Etudes morales*, contient l'analyse et l'appréciation de tout ce qui, dans le livre de Rabelais, se rapporte soit à l'éducation de Gargantua, soit à celle de Pantagruel.

Voici comment l'auteur entre en matière:

Un écrivain qui a exagéré la licence à une époque où la licence était excessive, qui n'a presque jamais été gai sans bouffonnerie et est souvent resté bouffon sans gaîté, qui a dépensé en inventions audacieusement bizarres les richesses de son imagination, et qui semble s'être imposé la loi de ne jamais dire sérieusement que des extravagances, Rabelais ne paraît pas devoir être, en fait d'éducation, un grand maître. Et pourtant, il a reconnu et signalé les vices des systèmes et des pratiques d'éducation de son temps ; il a entrevu, au début du seizième siècle, presque tout ce qu'il y a de sensé et d'utile dans les ouvrages des philosophes modernes, entre autres de Locke et de Rousseau.

Rabelais a tracé tout un plan et raconté toute une histoire d'éducation sensée, douce et libérale......

Pantagruel est au berceau; il est lié et emmailloté comme tous les enfants d'alors, mais bientôt Gargantua, son père, s'aperçoit que ces liens gênent ses mouvements et qu'il fait

effort pour les rompre; aussitôt il commande « qu'il soit délié desdictes chaînes».

L'emmaillottement existait encore partout à la fin du XVIII[e] siècle. Il n'a été aboli qu'après les éloquents plaidoyers de J.-J. Rousseau.

Sa première éducation est toute physique, continue Guizot. Nous donnons avec raison, au libre développement du corps, une grande place dans les premières années de l'enfance : nous ne prétendons pas cultiver laborieusement les facultés intellectuelles avant que les facultés corporelles aient acquis quelque consistance; nous laissons les enfants se traîner, se rouler, exercer et déployer en tous sens leurs membres et leurs forces.

Mais cela était une innovation à l'époque de Rabelais. Qu'on se rappelle le passage que nous avons cité plus haut sur les études précoces des fils du président de Mesmes.

Le corps fortifié, viennent les études.

Quelles sciences étudie-t-on d'abord? Celles qui sont les plus utiles dans la pratique, et celles qu'on peut acquérir en voyant les objets eux-mêmes.

Ponocrates savait que le meilleur moyen de rendre l'étude intéressante et profitable, c'est de la rendre active et d'en chercher l'occasion dans les circonstances ordinaires de la vie. Voulait-il faire étudier à son élève ce qu'on pouvait étudier alors des sciences naturelles, c'est-à-dire lui faire connaître les caractères et les propriétés des principaux objets de la nature? pendant leur repas, «ils commençoient à deviser joyeusement ensemble, parlant de la vertu, propriété, efficace et nature de tout ce qui leur estoit servy à table »......

Ponocrates et son élève allaient-ils se promener? la botanique les occupait...

Et ainsi de la cosmographie, de la science numérale, etc.

Et qu'on ne croie pas qu'en dirigeant ainsi l'attention de

son élève vers l'étude de la nature, Ponocrates lui laissât négliger les sciences morales; il lui enseignait, au contraire, à chercher, dans tout ce qu'il voyait ou apprenait, quelque bon précepte de conduite : Lorsque Pantagruel repassait dans sa mémoire les leçons qu'il avait reçues, « il y fondoit quelques cas practiques concernans l'estat humain, lesquels ils estendoient aucunes fois jusques deux ou trois heures».......

XXII.

Guizot montre ensuite les effets de cette forte éducation sur toute la vie de celui qui l'a reçue.

Une éducation si bien dirigée ne pouvait demeurer vaine. Rabelais a voulu montrer, dans le développement du caractère de Pantagruel, quels en devaient être les fruits. Ce caractère est surtout remarquable par la droiture et la confiance. A côté de l'immoralité de Panurge et de la grossièreté de frère Jean, Pantagruel apparaît toujours plein de raison, de facilité, de bonté. Discute-t-il ? il abuse quelquefois étrangement de l'érudition et de la dialectique; mais c'est presque toujours pour en revenir à des maximes simples, droites, au bon sens et à la justice. A-t-il à agir ? il se montre ferme et calme. Lorsque pendant ses voyages il essuie en mer cette horrible tempête décrite par Rabelais d'une manière si vive et si pittoresque, tandis que Panurge s'abandonne au désespoir de la peur, tandis que frère Jean et tous les matelots luttent contre les vents et contre les vagues, jurent, s'emportent, Pantagruel tranquille et pieux, reste debout sur le pont du navire, tenant fortement le grand mât pour l'empêcher de se rompre; et quand, au plus fort de l'orage, tous les nautonniers se croient perdus, il ne laisse échapper que ces mots : « Le Dieu Servateur nous soit en aide ! »

Qu'on suive Pantagruel dans tout l'ouvrage; on verra que, sans fracas, sans ostentation, probablement même sans intention morale, Rabelais l'a peint tel qu'il devait être après l'éducation qu'il avait reçue, c'est-à-dire bon et raisonnable, toujours curieux d'étendre ses connaissances et de garder ses vertus, cherchant partout la vérité, examinant et tolérant les opinions des autres sans laisser ébranler ses propres principes, digne, simple et ferme au milieu des mœurs déréglées, des in-

décentes brutalités et de l'immoralité licencieuse de ceux qui l'entourent.

J'en veux faire remarquer un trait particulier, d'autant plus frappant qu'il se lie de plus près aux résultats de l'éducation que je viens d'exposer; c'est le respect de Pantagruel pour son père. Nul écrivain, peut-être, n'a donné à l'amour filial et à l'autorité paternelle plus de force et de gravité que n'a fait le cynique Rabelais.

Guizot termine ainsi son article :

Je n'ai point laborieusement cherché et introduit dans l'ouvrage de Rabelais ce qui n'y est point ; je ne lui ai point prêté des intentions ou des idées qu'il n'a pas eues. Mais telle est la force du bon sens qu'il démêle et saisit quelquefois les vérités les plus hautes, comme les plus fines, au milieu des plus orageuses ténèbres. C'est ce qu'a fait Rabelais, en matière d'éducation comme sur plusieurs autres sujets, dans un siècle qui n'y pensait guères, et dans un livre où l'on ne s'attend pas à rien rencontrer de semblable.

XXIII.

Dans son *Tableau de la littérature française au XVIe siècle* (1828) St-Marc Girardin s'exprimait ainsi :

Dans l'éducation de Gargantua, Ponocrates prend hardiment le contrepied de l'éducation des écoles. Il laisse la raison se développer peu à peu ; point de contrainte ni d'autorité magistrale. Il enseigne à réfléchir : Voilà le but de ses soins. Faisant déjà ce que nous essayons de faire, il mêle, dans l'éducation de son élève à l'étude des lettres l'étude des sciences naturelles. La «science numérale», ce sont nos mathématiques, notre géométrie ; la lutte, le saut, la nage, le *cri pour fortifier les poumons*, c'est notre gymnastique ; ces promenades dans les ateliers des artisans et des fondeurs, ce sont nos cours de mécanique et de chimie appliquées aux arts. Enfin Gargantua va suivre les leçons publiques. Que pourrait-il faire de mieux aujourd'hui ?

St-Marc Girardin est trop optimiste. Nous avons

beaucoup plus à faire qu'il ne croit pour réaliser l'idéal rêvé par Rabelais.

A partir de ce moment, il y a unanimité entre les critiques, dans les éloges donnés à ce plan. Pour éviter les répétitions, nous ne citerons plus que les témoignages les plus caractéristiques.

Ste-Beuve a consacré plusieurs articles à Rabelais. Les passages suivants sont extraits des *Causeries du lundi,* III.

Les chapitres XXIII et XXIV du premier livre sont vraiment admirables et nous offrent le plus sain, le plus vaste système d'éducation qui se puisse imaginer, un système mieux ménagé que celui de l'*Émile*, tout pratique, tourné à l'utilité, au développement de tout l'homme, tant des facultés du corps que de celles de l'esprit... C'est ce mélange [d'exercices physiques et de travaux intellectuels] qui compose la complète éducation selon Rabelais ; le médecin, l'homme qui sait les rapports du physique et du moral se retrouve en lui à chaque prescription... On reconnaît ici à chaque pas le médecin éclairé, le physiologiste, le philosophe....

C'est vraiment un admirable tableau idéal d'éducation, où presque tout devient sérieux. Il y a de l'excès, de la charge assurément dans l'ensemble, mais c'est une charge qu'il est facile de ramener au vrai, et dans le sens juste de l'humaine nature. Le caractère tout nouveau de cette éducation est dans le mélange du jeu et de l'étude, dans ce soin de s'instruire de chaque matière en s'en servant, de faire aller de pair les livres et les choses de la vie, la théorie et la pratique, le corps et l'esprit, la gymnastique et la musique, comme chez les Grecs, mais sans se modeler avec idolâtrie sur le passé et en ayant égard sans cesse au temps présent ou à l'avenir.

Ste-Beuve ajoute dans un autre endroit :

Nous avons dans ce cours d'éducation et d'étude à l'usage du jeune Gargantua le premier modèle de ce qu'ont représenté depuis plus au sérieux, mais non plus sensément, Montaigne, Charron, l'école de Port-Royal par endroits et parties, cette école chrétienne qui ne se savait pas si fort à cet égard

dans la même voie que Rabelais, l'étrange précurseur ! Nous avons d'avance, dans une vue et une gaieté de génie, ce que plus tard Jean-Jacques étendra dans l'*Emile* en le systématisant, et Bernardin de Saint-Pierre dans ses *Etudes de la Nature* en l'affadissant.

L'auteur des *Causeries* ne croit pas, comme St-Marc Girardin, que nous ayons encore tiré du plan de Rabelais tout ce qu'il serait désirable de voir appliqué :

Ce plan d'éducation avait une grande opportunité quand il s'agissait d'émanciper la jeunesse, de l'affranchir des méthodes serviles et accablantes, et de ramener les esprits aux voies naturelles. On a, pour réaliser ce programme, même après trois siècles, bien des progrès à faire encore.

C'est aussi l'avis de M. Albert Réville (*Revue des deux mondes*, 15 octobre 1872).

Rabelais s'est proposé avant tout d'inculquer à son élève le goût, en lui donnant la capacité de l'étude......

Ce qui nous intéresse surtout, c'est l'art merveilleux avec lequel le précepteur sait éveiller la curiosité du jeune homme et transformer des études sérieuses et prolongées en véritables plaisirs. C'est ainsi que dès le matin il reçoit une leçon d'astronomie et, comme nous dirions aujourd'hui, de météorologie, en regardant l'état du ciel et en le comparant à ce qu'il a pu remarquer la veille.....

Il est évident, lorsqu'on examine ce plan d'éducation, que Rabelais aurait dû le modifier de nos jours, où le programme des études nécessaires s'est considérablement élargi ; mais les principes et les tendances de sa méthode pédagogique n'ont rien perdu de leur valeur : l'accessoire, non la substance, a changé. Quatre grands principes dominent tout le système. Le premier, c'est que l'étude doit être pour le jeune homme une joie plutôt qu'une tâche pénible ; il doit aimer à étudier, et il faut qu'on lui rende l'étude aimable. Le second repose sur l'idée que l'homme instruit doit posséder un ensemble de connaissances qui le mette en état de s'intéresser à tout avec intelligence. Le troisième, c'est qu'il faut mettre de bonne

heure le jeune homme en face des réalités, l'habituer à appliquer immédiatement ses connaissances théoriques et mettre à profit pour cela tout ce que la nature et la société nous présentent. L'élève de Ponocrates sera instruit, savant même; mais sa science ne sera pas une série d'abstractions sans rapport réel avec le monde et la vie : ce sera une science d'application continue. En un mot, Rabelais prend grand soin de mener de front le développement corporel et le progrès intellectuel. Il n'est pas flatteur pour notre civilisation moderne de penser que, dès le XVI[e] siècle, on pouvait émettre des vues aussi sages sur les conditions d'une bonne éducation, et qu'on en a tenu si peu de compte jusqu'à présent. Que de méthodes et de principes passent aujourd'hui pour modernes en matière d'éducation, et que l'on trouve déjà très nettement énoncés par le joyeux conteur!

XXIV.

Cet article de M. Réville a été provoqué par la publication en Allemagne d'un ouvrage intitulé «*François Rabelais und sein Traité d'éducation*, mit besonderer Berücksichtigung der pädagogischen Grundsätze Montaigne's, Locke's und Rousseau's.» [*F. Rabelais et son traité d'éducation comparé avec les principes pédagogiques de Montaigne, de Locke et de Rousseau.*] L'auteur de cet ouvrage, le docteur Fred. Aug. Arnstædt, est professeur supérieur à la *Realschule* ou école professionnelle de Plauen. On trouvera plus loin l'analyse complète de l'ouvrage. Nous nous bornerons ici à ce qui regarde spécialement la pédagogie.

L'auteur commence par reproduire en français, avec une double traduction allemande en appendice, tous les chapitres de Rabelais qui ont trait à l'éducation de Gargantua et la lettre de Gargantua à son fils, puis il commente longuement ce récit en comparant les idées de Rabelais sur chaque

sujet avec celles de Montaigne, avec les enseignements de Locke et de Rousseau. Il discute ce qu'il y a de pratique dans les uns et dans les autres, ce qui a été appliqué et ce qui mérite de l'être. C'est un travail très complet, très intéressant, mais que nous ne saurions analyser ici sans tomber dans des redites. Ce que nous devons constater, c'est que cette étude des idées de Rabelais est faite d'une manière judicieuse, avec impartialité et fort élogieuse pour l'auteur de *Gargantua*. Cela est d'autant plus flatteur pour nous que les Allemands sont très fiers de leur science pédagogique et qu'ils se montrent ordinairement très dédaigneux de ce qui se fait en France dans cette voie.

XXV.

Le docteur Arnstædt trouve le système de Rabelais supérieur à ceux de Montaigne, de Locke et de Rousseau. C'est aussi l'avis de Michelet. Voici comment le célèbre historien s'exprime dans une de ses dernières publications : *Nos Fils* (1870, in-12).

Il vient de nous entretenir de l'état des esprits au XVI[e] siècle.

L'homme d'alors est tel, continue-t-il, de matérialité très basse. Tel l'a pris Rabelais. L'enfant dès le berceau, mal entouré, puis cultivé à contresens, offre un parfait miroir de ce qu'il faut éviter. A un mauvais commencement, l'éducation scolastique ajoute tout ce qu'elle peut de vices et de paresse, mauvaises mœurs et vaines sciences.

Voilà le point de départ, et il le fallait tel.

Cela donné au temps, la supériorité de Rabelais sur ses successeurs, Montaigne, Fénelon et Rousseau, est évidente. Son plan d'éducation reste le plus complet et le plus raisonnable. Il est fécond surtout et positif.

Il croit, *contre le moyen âge*, que l'homme est bon, que

loin de mutiler sa nature, il faut la développer tout entière, le cœur, l'esprit, le corps.

Il croit, *contre l'âge moderne*, contre les raisonneurs, les critiques, Montaigne et Rousseau, que l'éducation ne doit pas commencer par être raisonneuse et critique. Rousseau, Montaigne, tout d'abord, mettent leur élève au pain sec, de peur qu'il ne mange trop. Rabelais donne au sien toutes les bonnes nourritures de Dieu; la nature et la science l'allaitent à pleines mamelles; il comble ce bienheureux berceau des dons du ciel et de la terre, le remplit de fruits et de fleurs.

On dira que cette éducation est trop riche, trop pleine, trop savante. Mais l'art et la nature y sont pour charmer la science. La musique, le botanique, l'industrie en toutes ses branches, tous les exercices du corps, en sont le délassement. La religion y naît du vrai et de la nature pour réchauffer et féconder le cœur. Le soir, après avoir ensemble, maître et disciple, résumé la journée, « ils alloient, en pleine nuit, au lieu de leur logis le plus découvert, voir la face du ciel, observer les aspects des astres. Ils prioient Dieu le créateur en l'adorant et ratifiant leur foy envers luy, et le glorifiant de sa bonté immense. Et, lui rendant grâce de tout le temps passé, se recommandoient à sa divine clémence pour tout l'avenir. Cela fait, entroient en leur repos..»

Cette éducation porte fruit. Gargantua n'a pas été formé seulement pour la science. C'est un homme, un héros. Il sait défendre son père et son pays. Il est vainqueur, parce qu'il est juste, et courageux avec l'esprit de paix.

Un droit nouveau surgit contre les Charles-Quint, contre les conquérants : «Foi, loi, raison, humanité, Dieu, vous condamnent, et vous périrez; le temps n'est plus d'aller ainsi conquêter les royaumes.»

La vraie grandeur de Rabelais, c'est que, tout en s'occupant d'un géant, d'un roi, d'un être exceptionnel, il élève l'homme même en toutes ses facultés, et au complet. Il le remue, ce roi, bravement et vigoureusement. Il le fait travailler. Il lui impose toutes sortes d'activité, de gymnastiques que l'on eût jugées peu royales, battre en grange et fendre du bois. Il le fait non seulement travailleur, mais fabricateur, créateur.

L'enfant se crée son corps par une variété de mouvements

bien combinée. On l'intéresse à toute création. On le mène chez les ouvriers pour les voir travailler. On le fait cultiver, planter, soigner des arbres. Enfin ce grand prophète, Rabelais, anticipant les temps qui ne sont pas encore, veut qu'il s'essaye à faire des engins, des machines qui remuent, travaillent elles-mêmes.

XXVI.

Michelet et le docteur Arnstædt ont raison. Tout ce qui a été fait de meilleur dans la pédagogie depuis trois siècles se trouve, tout au moins en germe, dans Rabelais.

Avant J.-J. Rousseau, il avait demandé la suppression des vêtements qui emprisonnent le corps de l'enfant, et des prescriptions qui emprisonnent son intelligence et empêchent l'un et l'autre de se développer en liberté; avant le philosophe de Genève, il avait demandé l'alternance des exercices physiques et des exercices intellectuels; avant que Rousseau fît apprendre à son jeune gentleman le métier de menuisier, Rabelais nous avait montré son fils de roi sciant du bois et bottelant du foin. Avant Rousseau, Rabelais avait montré son élève fabriquant lui-même ses instruments, étudiant les choses avant d'étudier les mots, apprenant la géométrie sur le terrain, la botanique dans les champs, l'astronomie en regardant le ciel, et n'ouvrant un livre théorique que lorsqu'il est familiarisé par la pratique avec les choses. Il l'avait montré se pénétrant de l'idée de Dieu et de la providence, non par un enseignement dogmatique, mais par le sentiment et l'étude de la nature. Il l'avait montré observant d'abord les objets qu'on voit chaque jour, et s'élevant peu à peu aux connaissances supérieures, mais

s'instruisant par l'étude de l'utile, à apprécier le beau et le grand, l'art et la poésie. A certains égards même, Rabelais est plus complet, et les critiques qu'on a faites du système de Rousseau n'atteignent pas le sien.

Avant Coméni, Rabelais avait montré à ne pas séparer le mot de l'objet étudié. Avant Pestalozzi il avait imaginé les travaux et les exercices sur les nombres, les récréations arithmétiques et géométriques, les jeux de combinaisons, comme moyen de développer l'intelligence. — Avant Ch. Fourier il avait tracé le plan d'une éducation attrayante, de l'étude par entraînement, les visites aux ateliers donnant l'exemple et inspirant à l'enfant l'envie,— aussitôt satisfaite — d'agir à son tour. — Avant Frœbel il avait rendu son élève créateur ; il nous l'avait montré fabriquant ses jouets, et utilisant son activité dans mille travaux à sa portée, et préludant ainsi à des travaux plus sérieux. — Avant Mme Pape-Carpantier, il avait imaginé les leçons de choses, les leçons données sur les objets mêmes, la description, l'histoire de tous les objets naturels ou fabriqués, que le hasard met successivement sous les yeux de l'enfant. Ces éminents pédagogues n'ont évidemment pas pris leurs inventions dans Rabelais. Chacun d'eux y est arrivé de son côté et par ses propres observations. Mais ce n'est pas un petit mérite au curé de Meudon d'avoir eu, longtemps avant eux, les idées où les ont conduits leurs méditations et les observations qu'ils ont faites sur le mode de développement des jeunes intelligences.

XXVII.

On reproche à la méthode de Rabelais son caractère individuel. La difficulté, dit-on, est de trouver un gouverneur qui possède cette science encyclopédique que Rabelais a donnée à son Ponocrates — et lors même qu'on le rencontrerait, il ne pourrait exercer sa double science des choses et de l'enseignement qu'en faveur d'un seul élève ou tout au plus d'un petit nombre d'élèves.

C'est là une erreur. La méthode n'a pas besoin d'être appliquée dans tous ses détails par un maître unique. Il suffit qu'il y ait une tête qui dirige l'ensemble de l'enseignement, et cet enseignement peut aussi bien être donné à un groupe d'élèves qu'à un individu. La seule condition, c'est que, pour chaque degré de développement, les élèves ne soient pas trop nombreux et tous de force à peu près égale. Mais il n'est nullement nécessaire que le maître qui accompagne les élèves dans leurs excursions botaniques, soit le même que leur enseigne la gymnastique ou l'astronomie — l'escrime où la versification française. Il suffit que tous les pédagogues soient imbus, pénétrés de la méthode et, sauf quelques restrictions, quelques modifications de détail, les idées de Rabelais sont aussi pleinement applicables à une réunion d'individus qu'à un seul individu, à l'éducation des jeunes filles qu'à l'instruction des jeunes garçons.

Les petits jardins, les petites constructions de Frœbel, les leçons de choses, les images de Mme Pape-Carpantier, le système établi par elle pour l'enseignement dans les salles d'asile, peuvent être considérés comme

un commencement d'application de la pédagogie rabelaisienne. Le problème n'est plus que de l'appliquer aux études supérieures. Ce second pas est évidemment moins difficile que le premier. Si l'Etat a trop de responsabilité pour oser se lancer dans cette expérience, il faut espérer que l'industrie privée y suppléera.

CHAPITRE XVII.

L'ART CHEZ RABELAIS.

SOMMAIRE. I. LES TYPES. — 1. *Les géants.* Typhon. — 2. Polyphème chez Homère, Euripide, Théocrite, Ovide et Poussin. — 3. Les géants de *Huon de Bordeaux*. — 4. Les géants de Pulci. — 5. Les géants de Rabelais. — 6. Grandgousier, Gargantua, Pantagruel. — 7. Les bons rois. — 8. Les mauvais rois. — 9. Frère Jean. — 10. Le pere Jean de Domfront. — 11. *Les Aïeux de Figaro.* — 12. Les paysans madrés: Sancho Panza. — 13. Cervantès et Rabelais. — 14. Figaro. — 15. Le neveu de Rameau. — 16. J. Janin et le *Neveu de Rameau*. — 17. Rabelais, Diderot et Beaumarchais. — 18. Les compagnons de Pantagruel. — 19. Portraits divers.

II. LA COMPOSITION. — 20. La composition au XVIe siècle. — 21. Les scènes comiques chez Rabelais. — 22. Le récit. *Le Bûcheron et Mercure.* L'assemblée des dieux. — 23 et 24. Suite. — 25. La fable d'Esope. — 26. Citation de Lucien. — 27. Rabelais conteur. — 28. Maulevrier. — 29. Rabelais écrivain.

I.

Nous avons parlé des idées et de la science de Rabelais. Voyons maintenant quelle est la part de l'art dans son œuvre.

Il y a tout un monde dans son roman. Commençons pour préciser ses types. D'autres écrivains d'un mérite moindre en ont créé de plus nombreux, mais il en a créé quelques uns qui sont immortels, et dont on se souviendra tant qu'il existera une littérature française.

Parlons d'abord de ses géants. Il y en a trois dans son livre : le père, le fils et le petit fils.

Les géants ne sont pas rares dans les contes populaires, ni surtout dans les mythologies qui nous racontent l'histoire primitive de la terre. Voyons rapidement en quoi les géants de Rabelais diffèrent de leurs aînés.

Nous pouvons négliger ces personnifications des forces de la nature devenues des personnages légendaires, ces géants

> A qui cent bras longs comme gaules
> Sortaient de deux seules épaules,

ces monstres à cent mains qui entassèrent montagnes sur montagnes pour escalader le ciel, et ceux qui, à ce que nous raconte Scarron, jetèrent des pierres dans le jardin de Jupiter, sans malice et en se jouant, lorsque

> Un dimanche, bon jour, bonne œuvre,
> Typhon aux cheveux de couleuvre
> Après avoir très-bien dîné...
> Invita tous messieurs ses frères...
> A vouloir, pour chasser l'ennui,
> Jouer aux quilles avec lui;

d'où survint la terrible guerre des dieux et des géants.[1] Nous pourrons aussi négliger, comme n'ayant pas un caractère suffisamment accentué l'ogre aux bottes de sept lieues dont se débarrassa si heureusement le Petit Poucet. Glanons parmi les géants que les poètes ont rendus célèbres.

II.

Le plus illustre des géants poétiques est Polyphème, que nous rencontrons successivement chez

[1] *Le Typhon.* Œuvres de Monsieur Scarron. Amsterdam, 1752, in 12. Tome V.

Homère, Euripide, Théocrite et Ovide, pour nous en tenir aux poètes d'éclatante renommée.

Homère et Euripide nous présentent Polyphème à peu près dans la même situation. Ulysse et ses compagnons ont débarqué dans son île et viennent lui demander des vivres pour continuer leur navigation. Polyphème, qui était allé garder ses troupeaux, revient ramenant ses vaches, ses chèvres, ses brebis; il accueille bien les voyageurs, il plaisante avec eux, mais ses plaisanteries sont sinistres. Le lait, le fromage de ses troupeaux lui fournissent une nourriture abondante, mais il n'est pas fâché d'y joindre de temps à autre quelque friandise. Il aime «la chair fraîche», comme l'ogre du Petit Poucet, la chair humaine surtout. Il commence par manger bon nombre des compagnons d'Ulysse, et il le mangerait lui-même, si le prudent roi d'Ithaque ne parvenait à l'enivrer et à se débarrasser de lui par la ruse. Polyphème est donc une sorte d'être intermédiaire entre l'animal et l'enfant, que sa force a rendu féroce, qui est rusé jusqu'à un certain point, mais peu intelligent et facilement dupé.

Chez Théocrite et chez Ovide[2], Polyphème est devenu amoureux; il s'est épris de Galatée, la blanche Néréide, et il cherche à la charmer par son chant. Ce chant est presque touchant chez Théocrite. Le géant ne se dissimule pas sa laideur, ni l'épais sourcil qui ombrage son front et va rejoindre ses deux oreilles; il avoue qu'il n'a qu'un œil au milieu du front et que son nez élargi descend jusqu'à ses lèvres; mais il a des talents: nul ne l'égale à jouer du haut-bois. Il

[1] Homère. *Odyssée*, livre IX. – Euripide. *Le Cyclope*. –
[2] Théocrite. *Idylle* XII. – Ovide. *Métamorphoses*, lib. XIII.

est riche en troupeaux qui lui donnent du lait et des fromages délicieux. Il a pris onze jeunes faons qu'il a ornés de beaux colliers et qu'il veut offrir à celle qu'il aime. Il a même attrapé quatre charmants oursons, qu'il élève pour elle. Pourquoi se cache-t-elle au fond de la mer où il ne peut la rejoindre ? il veut apprendre à plonger pour aller lui porter le lis éclatant ou le pavot dont la feuille résonne sous les doigts.

Ovide prête au Cyclope les mêmes sentiments, mais il les exagère. On sent trop le poëte derrière le géant. Ovide nous apprend, du reste, pourquoi Polyphème n'est pas aimé. C'est que Galatée est éprise du berger Acis ; le poète nous peint même les deux amants cachés dans une grotte — comme l'a fait Poussin dans le grand paysage qui est au musée de St-Pétersbourg, — causant et riant ensemble, pendant que le géant, assis sur un rocher et presque rocher lui-même, soupire sur sa flûte des amours qui n'ont pas d'écho. Le géant dédaigné finit par se fâcher, il jette des rochers sur Acis, comme il en avait jeté autrefois sur Ulysse, avec plus de succès cette fois. Acis est écrasé, mais il ne meurt pas, les dieux le changent en fleuve, et il va dans la mer retrouver la Néréide qu'il aime et qui l'attend.

III.

Ainsi aux approches du christianisme, on plaint presque le géant, qui est repoussé pour sa laideur, mais qui intéresse par ses sentiments. Au moyen âge, le géant redevient cruel et ridicule. Dans *Huon de Bordeaux* — nous choisissons ce poème parce qu'il n'a pas disparu comme tant d'autres pendant de lon-

gues années et que, célèbre à son apparition, il n'a pas cessé de figurer dans la littérature populaire jusqu'à ce que Wieland l'en ait retiré pour en faire son poème d'*Oberon*, resté inférieur à l'original,[1] et Weber pour en faire un des chefs-d'œuvre de la musique romantique — dans *Huon de Bordeaux*, il y a deux géants qui jouent un rôle considérable: l'Orgueilleux et son frère Agrapart. L'Orgueilleux est défendu par deux hommes de cuivre qui ne cessent de battre sur une enclume à la porte de son château. Huon n'y pénètre pas moins et le somme de rendre la liberté à la charmante Sébile, sa cousine, qu'il retient prisonnière. Le géant, qu'il avait réveillé de son lourd sommeil, lui impose d'abord de revêtir certaine armure magique où un homme sans péché pouvait seul entrer; il s'apprêtait à se moquer de lui, mais Huon revêtit le haubert sans effort. Le géant lui offrit alors, s'il voulait lui laisser la vie, un anneau qui lui serait d'un grand secours pour la triple commission que Charlemagne lui avait imposée. — Il faut dire que cette triple commission n'était pas facile. Il s'agissait de pénétrer un jour de grande fête dans le palais du calife de Bagdad (l'amiral Gaudisse), de tuer le fiancé de sa fille, d'embrasser trois fois la belle Esclarmonde elle-même, et d'arracher au calife une poignée de barbe et deux dents molaires. — Huon refuse; il tue le géant, s'empare de son anneau et de sa captive.

[1] Wieland ne connaissait pas l'œuvre originale. Il a pris le sujet de son poème dans l'analyse assez infidèle insérée par Tressan dans la *Bibliothèque des romans* (avril, 1778). Voir *Huon de Bordeaux*, chanson de geste publiée pour la première fois par F. Guessard et C. Grandmaison, petit in 8°, 1870, p. 147 et s., 188 et s.

Le géant Agrapart a dix-sept pieds de haut; comme son frère; il n'est ni moins brave, ni moins enfant. Il arrive furieux chez le calife, en lui reprochant de n'avoir pas vengé la mort de l'Orgueilleux. Il consent cependant à ne pas ravager son empire si on lui trouve un chevalier qui ose se battre avec lui. On tire Huon de prison pour le lui opposer. Le géant se prend de sympathie pour lui : s'il veut se faire musulman, il lui donnera un domaine et lui fera épouser sa sœur, qui est encore plus grande que lui, noire comme l'encre, et qui a des dents longues d'un pied. Quelque engageantes que ces offres puissent lui paraître, Huon les refuse et tue son formidable adversaire, après un combat dont le poète aime à nous retracer les péripéties.

Le type varie peu comme on voit. Le géant s'annonce comme formidable, il s'adoucit un moment, puis se fâche de voir ses avances mal reçues et le lecteur finit par rire

De voir l'affreux géant très bête
Vaincu par un nain plein d'esprit.

IV.

Les poètes italiens, en empruntant aux Français le sujet de leurs poèmes chevaleresques, leur ont aussi emprunté leurs géants. Mais ces géants tournent de plus en plus au grotesque. Celui qui donne son nom au *Morgante maggiore*, de Pulci, fait partie d'un trio de géants sarrasins qui, nichés dans les Pyrénées, infestent de leurs brigandages la frontière hispano-française. Roland en tue deux. Comme il s'apprête à tuer le troisième, celui-ci demande le baptême, Roland s'empresse de le satisfaire et dès lors

Morgante met sa force gigantesque au service du neveu de Charlemagne. N'ayant pas d'armes, il s'empare du battant d'une cloche, comme plus tard frère Jean du manche de la croix, et avec cet instrument contondant, il accomplit des prodiges du genre de ceux que nous avons vu accomplir par Gargantua dans la *Chronique*. Un tel personnage ne pouvait périr dans une bataille. Sa fin est plus vulgaire. Pincé au talon par un crabe, il néglige sa blessure, elle s'envenime, et il en meurt.

L'auteur de *Huon de Bordeaux* damne sans pitié ses géants, Pulci aime à sauver les siens. Morgante s'étant fait chrétien, nul doute que son âme ne soit allée au paradis. Le poète n'en dit rien cependant, mais quelques pages auparavant, il nous a montré un autre géant qui, vaincu par un chevalier chrétien, lui a demandé en grâce de le baptiser. Le chevalier va chercher de l'eau au fleuve voisin, il le baptise et son âme va droit au ciel. On sait que le Tasse a transporté cette scène dans la *Jérusalem délivrée*, où il nous montre Clorinde vaincue demandant le baptême à Tancrède, dont elle est aimée. La scène est touchante chez le Tasse, tandis qu'elle est grotesque chez Pulci. C'est un des cas bien rares où la parodie a précédé la scène sérieuse.

Tous les géants de Pulci ne sont pas des saints, il s'en faut ; Margutte surtout est un audacieux mécréant. — Qui es-tu ? lui dit Morgante lorsqu'il le rencontre. Crois-tu en Jésus-Christ ou en Mahomet? — Moi ? dit Margutte, je ne crois pas plus au noir qu'au bleu. Je crois au chapon bouilli ou rôti ; je crois quelquefois au beurre, à la bière, au vin doux ; mai j'ai foi par dessus tout au bon vin, et je crois

que quiconque y croit, doit être sauvé. » Margutte énumère ensuite ses vices, et l'énumération est longue, car il les a tous. Morgante est charmé de sa gaîté et l'emmène avec lui en Asie. Margutte accomplit une foule d'exploits, comme Morgante, mais ce n'est pas dans un combat non plus qu'il périt; sa fin est digne de sa vie. Un jour qu'il avait très bien dîné, comme à l'ordinaire, un peu plus qu'à l'ordinaire, il s'aperçut qu'il avait perdu ses bottes; il les cherchait en vomissant mille imprécations, lorsqu'il les reconnut aux jambes d'un singe qui les mettait et les ôtait en faisant force grimaces; les gestes du singe étaient si comiques que le géant éclata de rire; il rit tant qu'il en mourut.

V.

Ainsi jusqu'à Rabelais le géant est un être très brave, très fort physiquement, agissant par soubresauts et par fantaisie, une sorte d'être humain non encore dégagé de l'animalité, malfaisant par instinct, mais pouvant acquérir, comme Morgante, les qualités de l'animal apprivoisé. Les géants de Rabelais, à l'origine surtout, conservent la plupart de ces allures. Ils sont forts, emportés, capricieux, fantasques, ce sont des êtres d'instinct et non de raisonnement. Mais ils ont tous une qualité cependant qu'on ne trouve que par exception ou presque jamais chez les autres : ils sont bons. Rabelais a créé le bon géant.

L'homme d'ailleurs, et l'homme sage, l'homme supérieur se dégage peu à peu chez lui du géant. Nous assistons à la transformation du monstre en être humain.

Tant qu'ils restent géants, les personnages de Rabe-

lais nous amusent par leurs caprices et leurs drôleries, mais ils ne se distinguent pas très nettement les uns des autres; ils ne prennent un caractère bien marqué que lorsqu'ils agissent en leur qualité d'hommes et de rois.

Chez Grandgousier, c'est le géant qui préside à ce dîner monstre à la suite duquel sa femme court risque de perdre la vie; c'est le géant qui s'extasie aux grosses plaisanteries de Gargantua enfant et qui préside à la première éducation de ce fils bien aimé. A partir de l'apparition de Ponocrates, le géant disparaît presque complètement, sauf quelques courtes échappées. Il persiste un peu plus longtemps chez Gargantua, mais disparaît aussi, une certaine époque passée. C'est le géant qui entre dans le monde en criant: « A boire! à boire! » et qui se délecte au bruit des flacons. C'est le géant qui arrose les Parisiens et leur vole leurs cloches. Le géant disparaît quand il étudie sous Ponocrates, mais nous le retrouvons quand il mange les pélerins en salade et quand il faut en finir plus vite avec la guerre par la prise de la Roche-Clermaud. C'est lui encore qui pleure et rit tour à tour en pensant à la mort de sa femme et à la naissance de son héritier; mais ce chapitre avait été écrit antérieurement à ceux où Rabelais nous montre Gargantua à la fois si sage et si ferme après sa victoire sur Picrochole.

Pantagruel est plus longtemps géant que son aïeul et que son père. C'est le géant qui emporte son berceau pour venir banqueter avec ses parents; c'est le géant qui guerroie contre les soldats d'Anarche et emploie contre eux des armes plus médicales que chevaleresques. C'est encore le géant qui abrite toute

une armée sous sa langue et se guérit en avalant des pilules remplies d'hommes qui nettoient son corps comme on nettoierait un égout. Mais, hors les cas de guerre où Rabelais emploie le géant pour se débarrasser plus vite de batailles qui l'ennuient, Pantagruel perd tout-à-fait ce caractère et, à partir du troisième livre, c'est non seulement un homme, mais c'est un sage, un contemplateur. Depuis ce moment, les géants ne figurent plus que pour mémoire dans l'œuvre de Rabelais.

VI.

En tant que géants les trois personnages se ressemblent, mais comme hommes, ils se distinguent par des caractères spéciaux.

Grandgousier est un vieux bonhomme rempli de bons sentiments, ami de la science, mais peu instruit, ne comprenant pas le mal et toujours prêt à chercher des circonstances atténuantes, un roi sans malice, mais non sans finesse, — ami du repos et de la bonne chère, mais actif quand il le faut, — excellent père de famille, aimant ses sujets comme ses enfants, sans cour, sans entourage, vivant en bon propriétaire campagnard dans son vieux château à large cheminée et aimant à raconter des histoires d'autrefois; mais plein de bon sens, ami de la justice et trouvant au besoin de l'éloquence, comme lorsqu'il s'adresse aux pélerins imbus de superstitions païennes ou lorsqu'il pardonne à Touquedillon.

Gargantua appartient à une génération plus avancée. Il a autant de bonté, mais moins de bonhomie que son père. Il est d'ailleurs beaucoup plus instruit, parce qu'il a eu Ponocrates pour gouverneur; il l'est moins

cependant que Pantagruel, parce que celui-ci a pu profiter de toutes les découvertes du siècle, se servir de livres imprimés au lieu de manuscrits, et qu'il a vécu dans un milieu plus savant. Gargantua place la science au-dessus de tout; il établit une imprimerie lui-même et y fait travailler ceux des vaincus qu'il veut punir. C'est lui aussi qui fonde l'abbaye de Thélème, asile de la science et de la liberté. Le discours qu'il fait aux vaincus, après la guerre, les lettres qu'il adresse à son fils au moment de son départ pour chercher le secret de la destinée humaine, montrent à la fois un sens droit et élevé, et une grande sagesse. Gargantua est encore Grandgousier à quelques égards, mais un Grandgousier poli par la science, l'étude et la culture intellectuelle. Les qualités du cœur sont les mêmes, l'intelligence est plus développée.

L'intelligence arrive à tout son développement dans Pantagruel, non pas toutefois dans celui du livre II. Celui-là a conservé encore une large part de sa grossièreté première, il a peine encore à se dégager de la *Chronique gargantuine*. Ce n'est que dans la seconde partie de l'ouvrage qu'il se révèle complètement à nous. A partir de ce moment, il parle peu, mais il observe, il rêve, il réfléchit. Comme nous l'avons dit, il laisse souvent la parole à Panurge, il lui permet de développer à l'aise ses paradoxes et d'exposer ses folies, mais c'est lui qui dirige la discussion, et qui, lorsqu'elle s'égare, la remet dans sa voie par quelques paroles sensées. Il ne s'oppose pas aux expériences que Panurge veut tenter pour connaître l'avenir: il croit peu au succès, mais il n'est pas fâché que l'expérience se fasse, parce qu'il n'est

pas sûr lui-même de sa théorie, et que la sagesse humaine en est toujours réduite aux conjectures dans tout ce qui n'est pas la science positive.

Très tolérant du reste, aussi bon, aussi aimant, aussi dévoué, aussi indulgent aux faiblesses humaines que son père et son aïeul, il a de plus qu'eux une certaine tendance au mysticisme. Il faut s'entendre cependant sur ce mysticisme contemplateur que nous lui voyons quelquefois. Ce n'est pas le mysticisme de Ste Thérèse qui s'identifie avec Dieu; ce n'est pas le mysticisme de l'*Imitation* où l'âme s'entretient directement avec Jésus-Christ. C'est plutôt un mysticisme savant, une foi inébranlable dans les lois de la nature, de l'harmonie des êtres, une confiance optimiste en une providence régulatrice des mondes; d'où résulte ce que Rabelais lui-même appelle le « Pantagruélisme », certaine gaîté d'esprit confite en mépris des choses fortuites. Le caractère de Pantagruel résume l'idéal intellectuel de Rabelais, comme l'abbaye de Thélème résume son idéal matériel.

VII.

Ces trois personnages ont en commun une extrême simplicité d'allures. Pas de faste, pas de magnificence, rien qui sente la royauté, non pas d'un Louis XIV, mais même d'un François Ier. Ce sont de bons souverains bourgeois, qui gouvernent leurs états comme leur maison et ne posent jamais. Les flatteurs n'entrent pas chez eux; ils n'admettent autour d'eux que des serviteurs dévoués et honnêtes — Panurge est une exception, c'est une sorte de bouffon à qui on pardonne beaucoup à cause de son

quer la vigne des moines, et la manière dont frère Jean les met en fuite avec le manche de la croix. Ce personnage de moine, doublé d'un soldat, est singulièrement sympathique, avec ses jurons entremêlés de citations du bréviaire, sa franchise qui ne se dément jamais, son courage, son activité pendant la tempête; l'accident qui lui arrive le jour où l'on s'obstine à l'armer en chevalier ne lui fait rien perdre de notre estime, au contraire; nous aimons à l'entendre se fâcher contre les embrasseurs, veiller partout aux provisions de bouche, se railler de Panurge et trouver encore le moyen de s'employer utilement pour le bien commun lorsque les autres se bornent à tuer le temps. Ce qui le caractérise surtout, c'est sa sincérité pleine et entière, sa délicatesse de sentiment au milieu de ses propos souvent grossiers, délicatesse qui contraste avec les sentiments de Panurge, plus savant, plus spirituel, mais sans conscience. Lorsque celui-ci se venge si impitoyablement de la plaisanterie de Dindenault, Jean, auprès duquel il cherche une approbation, ne la lui donne pas, et lui rappelle un passage du breviaire: *Mihi vindictam*. Jean est ignorant et grossier, mais c'est un noble cœur. Le type est merveilleusement saisi: mauvais moine et bon soldat.

X.

Dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, il parut en Hollande un roman, assez spirituel et assez cynique pour que les lecteurs superficiels pussent l'attribuer à Voltaire ou à Diderot, *le Compère Mathieu*. C'était l'œuvre d'un moine défroqué, l'abbé Dulaurens, homme d'esprit et de science, mais de peu

de tenue, qui, poursuivi pour divers écrits satiriques, demeura presque toujours à l'étranger, vivant misérablement de sa plume, et mourut à l'hôpital près de Mayence en 1797. Il y a certes beaucoup d'esprit et même d'observation dans le *Compère Mathieu*; il y a des pages que Voltaire aurait avouées, mais l'ouvrage est décousu, bizarre, rempli de bavardages, de déclamations à effet, de citations en grec, en latin, en italien, cyniques quelquefois et mal rattachées au sujet; on sent à chaque page la précipitation du travail et l'improvisation. Nous n'en parlerions donc pas si l'intention d'imiter Rabelais n'était évidente, si l'auteur ne semblait pas s'être proposé de reproduire dans son livre, en les modifiant, les principaux types de *Pantagruel*.

L'action, si tant est qu'il y en ait une, se passé tour à tour en France, dans les Pays Bas, en Angleterre, et nous transporte de l'Asie centrale aux prisons de l'inquisition. Les trois principaux personnages sont le compère Mathieu, sorte de philosophe, athée, absolu, dogmatique et indéterminé, — Diégo, un Espagnol dévot qui sait à fond la légende de tous les saints, qui ne marche qu'un chapelet à la main et ne parle que d'aller en pèlerinage. On pourrait à toute force retrouver en ces deux personnages, un Panurge dédoublé, Panurge libertin et Panurge poltron; mais ils ont quelque chose de dur, de brutal, de déplaisant, que n'a jamais Panurge. Ajoutons que le caractère du Compère est indécis et manque de cette franchise qu'ont tous les personnages de Rabelais. Quant au père Jean de Domfront, l'auteur a voulu évidemment le calquer sur frère Jean des Entommeures, et la plu-

part des critiques qui se sont occupés de Dulaurens déclarent que la ressemblance est bien saisie. Nous ne saurions être de leur avis. Le père Jean a pris de son homonyme les jurons, les allures brutales, le contraste entre le froc et les idées, mais il nous est impossible de reconnaître le frère Jean dans ce personnage qui s'approprie la bourse d'autrui, comme aurait pu faire Panurge; qui voyant son neveu Mathieu empêcher un Anglais de se tuer, lui en fait d'amers reproches, et parle si bien qu'il amène l'Anglais à se pendre; puis nettoie le corps du pendu, en fait griller des tranches, dont il se régale en engageant ses compagnons à en faire autant. Ce n'est pas notre brave frère Jean qu'on nous rend sous ce déguisement prétendu philosophique. Dulaurens dans cet ouvrage n'a pas été l'imitateur, il n'a été que le singe de Rabelais.

Si l'on prenait la peine de fouiller dans la littérature comique et romanesque du Directoire et des commencements du 1er Empire, dans les œuvres de Pigault-Lebrun et consorts, par exemple, on trouverait quelques nouvelles imitations de frère Jean, mais toutes, aussi malheureuses par l'exagération et la rudesse des traits. Aucun de ces écrivains de troisième et quatrième ordre n'a réussi ni à faire revivre, ni à gâter la vivante création de Rabelais.

Ceux qui ont entrepris de faire parler Pantagruel ont été encore plus malheureux. Pantagruel est de tous les personnages de Rabelais, celui que l'on a cité le plus souvent et qui a été le moins compris.

XI.

Les incarnations de Panurge ont été plus heu-

reuses. Nous avons assez largement parlé des antécédents de ce personnage, dans notre première partie, pour n'avoir pas à y revenir ici. Nous avons indiqué aussi quelques-unes de ses incarnations. Gil Blas, par exemple, au XVIIe siècle; mais Gil Blas est un Panurge qui a vu la cour de Louis XIV; il a gagné en tenue, en honnêteté même, mais non pas en verve comique. Gil Blas est un Panurge bourgeois, bon enfant, médiocrement scrupuleux, mais sage et modéré, qui sait faire son chemin à travers le monde, devient secrétaire de deux ministres, et, après une vie passablement agitée, va abriter ses vieux jours dans un château dont il est le propriétaire. Le châtelain de Salmigondin a quelque peine à se reconnaître dans cet héritier.

Figaro a une fin à peu près semblable, et pourtant, s'il peut y avoir des doutes sur la filiation de Gil Blas, il ne peut y en avoir sur celle du joyeux barbier; il a même gardé quelque chose du langage de son aïeul, qu'il imite et qu'il cite au besoin.

Nous avons sous les yeux un spirituel volume de M. Marc-Monnier : *les Aïeux de Figaro*, dans lequel l'auteur passe en revue les différentes incarnations de son personnage à travers l'histoire. Il évoque les esclaves de la comédie grecque, les esclaves intrigants de la comédie latine; il passe en revue les valets de la renaissance italienne et française; il fait comparaître devant nos yeux le *gracioso* espagnol — mais il laisse de côté le Falstaff anglais, cousin germain de notre Panurge, — et Panurge lui-même. Il est vrai qu'il nous signale certain autre type qui, né dans la comédie française du XVe siè-

cle, fait son tour d'Europe et mérite bien d'obtenir une place à côté de Panurge, quoique le type soit loin d'être identique. Il s'agit du paysan madré.

Un des premiers en date, c'est Thibault Aignelet de la farce de *Patelin*. Le berger Thibault a tout l'extérieur d'un paysan naïf et niais, mais il a remarqué que lorsqu'une de ses bêtes meurt de maladie, on le charge de l'enfouir sans lui en demander autrement compte; depuis ce jour une épizootie pèse sur le bétail; les brebis meurent les unes après les autres, — avec l'aide du berger bien entendu. Son maître le cite devant le juge. Thibault va trouver un avocat, maître Pierre Patelin, un des plus retors de son temps; craignant que son client ne se compromette, Pierre lui conseille de répondre à toutes les questions qu'on pourra lui faire: *bée bée*, comme font ses moutons. Le moyen réussit, le berger prévaricateur est acquitté; Patelin veut alors se faire payer. Mais le berger répond comme il a répondu au juge, et Patelin est réduit à se contenter de cette réponse. Le Panurge du Palais est dépassé en adresse par le paysan.

M. Marc-Monnier suit ce type dans le *Mari retrouvé* et dans le *Galant jardinier* de Dancourt. Il y a, dans cette dernière comédie, un jardinier Lucas des plus amusants. Il a reçu de l'argent pour ne pas dire où se cache un certain personnage; puis il trouve un papier où l'on promet une somme double à celui qui découvrira le personnage caché. Lucas est pris alors de scrupules. Il faut pour les calmer qu'on égalise la récompense des deux parts, et qu'on lui donne pour se taire autant qu'on lui donnerait pour parler. La somme égalisée, ses scru-

pules recommencent, obéira-t-il à droite ou à gauche ? Pour faire pencher la balance d'un côté, il faut encore une addition de numéraire. Le jardinier Lucas est pris sur nature et d'une grande vérité. Les paysans de Marivaux, son *Paysan parvenu*, ne sont pas moins rusés ; ils ont pour caractère spécial d'envelopper de locutions rustiques et quelquefois niaises, des pensées abstraites et compliquées, souvent très difficiles à exprimer dans le style ordinaire.

XII.

Thibault et Aignelet, les paysans de Dancourt et de Marivaux, n'ont que les apparences de la naïveté. C'est à Cervantès que revient la création d'un caractère bien autrement profond, du paysan naïf, crédule et rusé tout à la fois : Sancho Panza est aussi rusé que Thibault Aignelet ou que le Lucas de Dancourt; il est aussi intéressé, mais il est plus naïvement crédule. Aignelet exploite la bonhomie du Drapier, Lucas la passion amoureuse de Léandre; ils se moquent de leurs dupes. Il y a quelque chose de plus compliqué chez Sancho Panza. Il croit à son maître en général, bien qu'en détail il le reconnaisse pour fou, semblable à ces gens qui proclament la fausseté de tous les détails d'un système philosophique et ne laissent pas de l'accepter dans son ensemble. Sancho trompe son maître sur Dulcinée, il le trompe sur la pénitence qu'il s'impose, il le trompe sur son vol aérien, et sur une multitude d'autres points; mais il le croit lorsqu'il est question de conquérir une île dont on lui donnera le gouvernement ; il le croit toutes les fois que son intérêt, à lui Sancho, se trouve en

jeu. Et cette crédulité sur certains points, cette incrédulité sur les autres nous semblent complètement naturelles. Sancho est vivant avec ses contradictions, tandis que les personnages du *Compère Mathieu*, par exemple, dont nous parlions tout à l'heure, nous semblent faux, bien qu'ils soient conséquents avec eux-mêmes. Le grand art pour un romancier, pour un auteur dramatique, c'est de nous faire croire aux abstractions qu'il réalise à nos yeux. Si nous ne les sentons pas vivre, nous disons avec Horace : *Incredulus odi.*

XIII.

Y a-t-il un rapport entre Sancho Panza et Panurge ? Un seul. L'un et l'autre représentent la réalité, la prose, en face d'un personnage qui représente l'idéal, la poésie. Mais l'idéal de Don Quichotte n'est pas celui de Pantagruel. Le brave gentilhomme espagnol regarde le passé et le regrette; le géant français regarde l'avenir et l'appelle de ses vœux. L'idéal de Don Quichotte s'est jusqu'à un certain point réalisé et ne peut plus renaître ; l'idéal de Pantagruel ne peut se réaliser que plus tard. L'idée qui inspire Rabelais et Cervantès est également élevée : mais l'impression est bien différente. Cervantès nous montre un noble cœur sur lequel il attire toutes nos sympathies, se débattant à la poursuite d'une chimère; son livre très gai dans la forme est profondément triste au fond. Le sentiment qu'il laisse a quelque chose d'amer, tandis que la lecture de *Pantagruel* est fortifiante. Il y a entre les deux livres la différence du regret à l'espérance.

Mais l'œuvre de Rabelais est inférieure comme œuvre d'art. Cervantès était avant tout un poète dramatique, un romancier. Quand il a commencé *Don Quichotte*, il avait écrit presque tout son Théâtre, il avait composé ces charmantes Nouvelles exemplaires, trop peu lues, qui attestent un talent d'observation et surtout un talent de composition si élevé. Il était habitué à faire vivre et agir ses personnages. Quand il a commencé son œuvre, il savait ce qu'il voulait faire. Rabelais était un savant, *Gargantua* était sa composition d'essai, et quand il le commença il ne songeait qu'à s'amuser un peu et à faire rire le public. C'est peu à peu que l'œuvre prit la forme que nous lui voyons. De là incohérence inévitable dans l'ensemble, et manque de netteté dans le but.

Si Rabelais avait pu recommencer son livre, reprendre son œuvre par le commencement et donner aux deux parties qui la composent l'unité qui leur manque, il eût évidemment fait une œuvre supérieure. Il en eut l'intention peut-être. Les Priviléges qu'il obtint l'y autorisaient, mais les obstacles qu'il rencontra, et qui se dressèrent de plus en plus menaçants devant lui, à mesure qu'il annonça plus clairement son but, dans son quatrième livre par exemple, le forçèrent bien vite à renoncer à cette idée. Il fut obligé de s'enfermer dans sa conception première, tout imparfaite, tout insuffisante qu'elle était. Il en résulta l'œuvre bizarre et énigmatique que nous avons sous les yeux.

Cependant il est non seulement très supposable, il est presque certain, que même, avec une liberté entière de parole, Rabelais serait resté inférieur à

Cervantès au point de vue de la perfection esthétique. Cervantès était essentiellement un homme d'action; Rabelais était au contraire un homme de spéculation. L'un avait fait son apprentissage d'écrivain dramatique dans la vie, l'autre ne l'avait fait que dans les livres. A intelligence égale l'avantage devait rester au premier. Chacun, du reste, à sa part très belle. Au point de vue esthétique, c'est Cervantès qui l'emporte, au point de vue philosophique, c'est Rabelais.

XIV.

Le point de vue différent où se sont placés les deux écrivains, se traduit jusque dans un détail qui peut sembler futile. Panurge et Sancho Panza demandent l'un et l'autre ; tous deux désirent recevoir et recevoir le plus possible, mais le compagnon de l'adorateur du passé ne songe qu'à économiser soigneusement ce qu'on lui donne; il accumule l'argent qu'il reçoit, comme son maître accumule dans son esprit les souvenirs du vieux temps; le compagnon de l'homme de l'avenir ne reçoit que pour dépenser, que pour jeter aux quatre vents ce qu'il vient de recevoir. Il sème au hasard, d'autres recueilleront. Le passé a donné tout ce qu'il donnera, il ne s'agit que de ne pas perdre le trésor; mais l'avenir est vaste, demain rendra au double ce que l'on disperse aujourd'hui.

L'histoire littéraire nous fournit à la fin du XVIIIe siècle deux incarnations célèbres de Panurge : Figaro et le neveu de Rameau, Panurge ambitieux et actif — et Panurge insouciant.

Figaro, comme son célèbre ancêtre, est un enfant du peuple, enfant perdu, abandonné, car la famille

que Beaumarchais lui fait retrouver après coup est passablement énigmatique ; elle n'a d'ailleurs exercé aucune influence sur son éducation ni sur ses premières années. Cette éducation, il ne la doit qu'à lui-même, à sa fièvre de savoir et d'agir. Il nous raconte sa vie à deux reprises, dans le *Barbier de Séville*, puis dans le *Mariage*, d'assez bonne humeur dans la première pièce, et non sans aigreur dans la seconde.

Il a été tour à tour apothicaire, auteur de madrigaux et autres petits vers, ce qui ne l'a pas empêché de faire des affaires et de tenter la fortune au théâtre. Sifflé sur la scène, il s'est jeté dans le journalisme ; le public l'a encouragé, mais il s'est brouillé avec la censure et avec ses confrères. «Fatigué d'écrire, abîmé de dettes et léger d'argent, il s'est fait barbier.»

Accueilli dans une ville, emprisonné dans une autre et partout supérieur aux événements, loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, aidant au bon temps, supportant le mauvais, se moquant des sots, bravant les méchants, riant de la misère et faisant la barbe à tout le monde.

Il s'émancipe par ci par là à l'encontre des puissances. Il est «persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal,» et demande «si aux vertus qu'on exige d'un domestique on trouverait beaucoup de maîtres dignes d'être valets.»

Dans le fameux monologue du *Mariage*, Panurge-Figaro devient tout à fait amer et révolutionnaire :

Fils de ne je sais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mains, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête ; et partout je suis repoussé ! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre en main une lancette de vétérinaire. .... Je me jette à corps perdu au théâtre... Je broche une comédie

dans les mœurs du sérail... à l'instant un envoyé se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime Porte...... Il s'élève une question sur la nature des richesses ; j'écris sur la valeur de l'argent et le produit net.... aussitôt je vois baisser pour moi le pont d'un château fort... Las de me nourrir, on me met un jour dans la rue... on me dit que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs... J'annonce un écrit périodique... on me supprime... On pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre ; il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler ; je me fait banquier de pharaon, alors je soupe en ville, et les personnes dites *comme il faut* m'ouvrent poliment leurs maisons, en retenant pour elles les trois quarts du profit..... Mais comme chacun pillait autour de moi en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore.....

Il se représente ensuite comme

un jeune homme ardent au plaisir, ayant tous les goûts pour jouir, faisant tous les métiers pour vivre ; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune ; ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux... avec délices ! orateur selon le danger, poète par délassement ; musicien par occasion, amoureux par folles bouffées... [il] a tout vu, tout fait, tout usé.

Figaro se calomnie, il n'a jamais été paresseux, il a toujours été au contraire tourmenté du besoin d'agir, d'intriguer, de mener à la fois quatre intrigues bien compliquées, c'est lui qui nous le dit. Il vieillit cependant et lorsque, de longues années après, Beaumarchais le replaça sur la scène, dans la *Mère coupable,* tout cet enthousiasme s'était évanoui, il était devenu vertueux, quelque peu déclamateur et ne songeait plus qu'à démasquer un adversaire de son père Beaumarchais, Bergasse, à peine déguisé sous le nom de Bégears. — Un autre écrivain ce-

pendant, Népomucène Lemercier, ranime Figaro une fois encore, et, sous le nom de *Pinto*, lui donne à conduire une comédie où il s'agit de mettre sur le trône de Portugal l'indolent duc de Bragance, qui se borne à laisser faire son intelligent factotum.

Nous laissons de côté les nombreuses imitations où l'on a tenté de faire revivre le joyeux barbier: les *Deux Figaro*, la *Vieillesse de Figaro*, *Les premières Armes de Figaro* un des heureux essais de V. Sardou, etc. Figaro vieilli s'est fait journal, mais il a changé de parti. Le diable devenu vieux s'était fait ermite, Figaro devenu vieux s'est fait Basile.

XV.

L'autre face de Panurge, Panurge insoucieux et débraillé, s'est incarné au XVIIIe siècle dans le *Neveu de Rameau*.

Un mot d'abord sur le livre. C'est un dialogue entre Diderot et un neveu du musicien Rameau, auteur d'un assez grand nombre d'opéras, célèbres en leur temps, *Castor et Pollux*, entre autres — et le premier qui ait trouvé le moyen d'expliquer les lois de la musique par celles de la résonnance d'un corps sonore. Diderot a-t-il rencontré réellement Rameau neveu au Palais-Royal ? a-t-il eu avec lui la conversation qu'il nous raconte ? ou bien, cette conversation a-t-elle été imaginée par l'auteur ? Pour qui connaît le mode de composition de Diderot, les deux suppositions doivent être vraies. Le philosophe aura causé plusieurs fois avec Rameau neveu, mais quand il aura voulu reproduire ces conversations, il y aura ajouté beaucoup du sien, et transformé son personnage au point d'en faire un type.

Mais pourquoi Diderot ne publia-t-il pas cette œuvre curieuse? Pourquoi n'en trouve-t-on aucune mention dans ses papiers? Par la raison toute simple que Diderot négligeait, oubliait volontiers ses écrits les plus importants et qu'un assez grand nombre n'ont été publiés qu'après sa mort, à mesure qu'on les a retrouvés. Un manuscrit du *Neveu de Rameau,* égaré en Allemagne tomba entre les mains de Gœthe, qui le traduisit et le publia en allemand en 1805 avec une préface très élogieuse. La préface fut traduite en français, mais l'ouvrage lui-même ne fit son apparition dans sa langue originale que dans l'édition de 1822 des *Œuvres* de Diderot, 21ᵉ volume.

Rameau neveu, c'est Panurge transporté au XVIIIᵉ siècle, dans cette société mêlée de grands seigneurs d'actrices, et de gens de lettres, qui s'amusait et riait insoucieusement à la veille d'une révolution; il n'a pas moins étudié que Panurge les livres et surtout les hommes. Il raconte à Diderot comment il enseignait la musique sans la savoir; comment il aurait pu, s'il l'eût voulu, détourner de la vertu quelque charmante jeune fille de la bourgeoisie ou du commerce en se faisant bien payer; comment lui-même il avait une femme ravissante, qu'on ne lui eût certainement pas laissée si elle n'était pas morte; comme quoi il compose des pièces de théâtre qui transportent les comédiens et le public; il exécute par la pensée et la pantomime des sonates sur le violon et le clavecin, de manière à se faire applaudir à tout rompre. Enfin il sait tout, il est propre à tout et n'est rien; — assis aujourd'hui à la table d'un grand seigneur, il dînera demain à la cuisine, heureux qu'on

l'y tolère ; il fait les bons mots des hauts personnages et se met à la solde des comédiennes vieillies et démodées ; il laisse tomber les épigrammes comme des gerbes d'étincelles, il professe que l'argent des sots est le domaine des gens d'esprit, il ne pèche point par excès de délicatesse, et n'en est pas moins atteint sans cesse de la maladie de Panurge : faute d'argent, parce que s'il a, comme Panurge, 63 manières d'en gagner, il en a comme lui, 125 d'en dépenser, dont la plus commune est une incurable insouciance, une invincible paresse, un manque total de constance et de volonté, qui paralyse ses éminentes qualités.

XVI.

J. Janin a terminé le récit laissé sans conclusion par Diderot. Son ouvrage s'appelle : *La fin d'un siècle et du Neveu de Rameau*. C'est Diderot qui parle ; il raconte qu'un jour, en se promenant dans Paris, son attention fut appelée par un homme qui jouait en plein air une foule de fantaisies charmantes sur le violon, afin de récolter quelques sous pour aller dîner. C'était Rameau neveu lui-même. Diderot le mène ou plutôt se laisse mener par lui à un restaurant et là Rameau poursuit le récit de ses aventures. C'est un tableau animé d'un certain côté de la vie des grands seigneurs et des gens de lettres au XVIIIe siècle, un supplément aux *Mémoires* de Marmontel, de Grimm, de Bachaumont, etc. Le tableau est fidèle, l'imitation du style est assez exacte, mais l'ouvrage serait beaucoup plus intéressant, s'il pouvait être dépouillé d'une partie de ce verbiage à la Janin qui gâte et ralentit les meilleurs récits, — et réduit de deux bons tiers. Diderot voyant Rameau à l'agonie fait venir un

prêtre, qui le réconcilie avec ses ennemis, artistes et littérateurs, puis le bénit et l'enterre.

Cette incarnation de Panurge n'est pas la dernière qui ait été tentée, mais c'est la dernière qui mérite d'être citée. Nous y reviendrons en parlant de ceux qui ont imité Rabelais de parti pris. Figaro, Rameau neveu ne sont pas des imitations de Rabelais, ce sont de créations à côté et dans la ligne collatérale.

XVII.

Pendant que Panurge, Figaro, le Neveu de Rameau posaient devant leur pensée, les trois peintres ne leur ont-ils pas attribué, sans s'en douter ou en s'en doutant, quelques-uns de leurs traits personnels? Cela est vrai pour le second; nous en avons la preuve écrite. Il y a eu dans le rôle de Figaro, entre le manuscrit primitif et celui qui a servi à la représentation, nombre de détails ajoutés, nombre d'allusions à la vie même de Beaumarchais; son biographe consciencieux, M. Louis de Loménie[1] en cite divers exemples. Que Diderot ait prêté au Neveu de Rameau quelques traits de son propre caractère, de son insouciance, de sa distraction, le fait ne saurait guère être mis en doute. Il a dû en être de même pour Rabelais et Panurge. Rabelais partageait avec son héros l'amour du savoir, et le désir d'en faire parade; il y a pu avoir chez lui de ces exaltations comme nous en voyons au commencement du livre III, de ce goût pour la plaisanterie même forcée et le calembour, qui se manifeste dans les conversations de Panurge. Mais

[1] *Beaumarchais et son temps*, etc. par Louis de Loménie, 2 vol. in 8, 1856.

il faut se garder, comme nous l'avons déjà dit, d'aller trop loin dans cette voie. Figaro parle très légèrement de ses parents, et Beaumarchais était un excellent père de famille; Diderot, tout enthousiaste, tout prodigue de son talent qu'il était, fut toujours étranger à la vie débraillée de Rameau neveu.

XVIII.

Il y a peu de chose à dire des personnages secondaires qui gravitent autour des trois rois, Grandgousier, Gargantua et Pantagruel. S'ils ne sont pas tout-à-fait aussi insignifiants que les compagnons d'Enée: le fidèle Achates, le fort Gyas, le fort Cloanthe, l'ardent Oronte, Sergeste, et autres, — leur rôle cependant est passablement effacé. Ponocrates est un sage instituteur, Carpalim un adroit gymnaste, Epistémon n'éveillerait aucun souvenir sans sa descente aux enfers, et ainsi des autres. Chacun d'eux a pourtant son caractère, et, dans le dialogue, on ne pourrait guère prêter à l'un ce que l'auteur met dans la bouche de l'autre; mais la différence est peu sensible. Au IVe livre, Rabelais profite d'un moment de navigation calme pour les différencier par leurs occupations. Comme nous avons négligé ce passage, nous le plaçons ici :

Pantagruel tenant un Héliodore grec en main sus un transpontin [strapontin] au bout des escoutilles, sommeilloit. Epistemon reguardoit par son astrolabe en quelle elevation nous estoit le pole. Frère Jean s'estoit en la cuisine transporté : et en l'ascendant des broches et horoscopes des fricassées, consideroit quelle heure lors pouvoit estre. Panurge avec la langue parmy un tuyau de pantagruélion [chanvre] faisoit des bulles et gargoulles. Gymnaste appoinctait [appointissait] des

curedens de lentisce [lentisque]. Ponocrates resvant resvoit, se chatouilloit pour se faire rire, et avec un doigt la teste se grattoit, Carpalim d'une coquille de noix grosliere faisoit un beau, petit, joyeux, et harmonieux moulinet à aisle de quatre belles petites aisses [planchettes] d'un tranchouer de vergne. Rhizotome de la coque d'une tortue composoit une escarcelle veloutée. Xenomanes avec des jects [attaches] d'esmerillon rapetassoit une vieille lanterne. Notre pilot tiroit les vers du nez a des matelotz.....

Nous pourrions aussi mentionner les conseillers de Picrochole et d'Anarche, les agents de Grandgousier, etc. Tiravant, l'écervelé Hastiveau, toujours prêts à se lancer en avant, Touquedillon, qui écoute les bons conseils et qui s'en trouve mal ; le sage Gallet, messager de Grandgousier, et nombre d'autres qui, bien que n'apparaissant qu'un moment, ne laissent pas d'avoir leur physionomie.

XIX.

Mais c'est dans le portrait des personnages épisodiques qui apparaissent çà et là, que Rabelais triomphe.

Qui ne se rappelle maître Janotus de Bragmardo, le pédant crasseux, radoteur, rabâcheur imbécile, se grisant de latin qu'il écorche, caricature outrée, mais sous laquelle on sent la nature vivante ?

Puis voici un autre vieillard, presque aussi naïf, presque aussi dépourvu de jugement, le juge Bridoye. Mais Janotus est prétentieusement stupide, Bridoye n'a aucune prétention ; il a fait seulement deux remarques, l'une que, lorsque le procès a duré longtemps, les plaideurs sont toujours satisfaits, quelle que soit la sentence qui intervienne, — l'autre que les jugements des procès ont souvent l'air d'être remis

au hasard, et il s'est fait là-dessus une double théorie : faire durer les procès autant que possible, et s'en remettre ensuite aux dés pour les juger. Le brave homme n'en revient pas quand il apprend que ses confrères affirment qu'ils agissent autrement.

Pantagruel a quelque pitié de lui. Il y a, en effet, des juges plus dignes de colère, les représentants de la justice criminelle, par exemple, Grippeminaud et ses Chats fourrés, avides et cruels, que la vue de l'innocence ne désarme pas, au contraire, mais dont la colère ne tient pas contre un sac d'écus adroitement jeté sur la table.

Rabelais n'est pas tendre à l'égard des gens de loi.—Qu'on se rappelle ce procès des deux seigneurs, auquel personne n'entend rien et qui se termine par un jugement que l'on n'entend pas davantage —puis cette île des Chicanous, habitée par les employés inférieurs de la justice.

Rabelais n'est guère plus favorable aux pédants, soit qu'ils cachent leur ignorance sous les apparences du savoir pour tromper les ignorants, comme Thubal Holoferne le précepteur, Janotus le professeur, — soit qu'ils fassent parade d'une science de plus ou moins bon aloi, comme l'écolier limousin qui écorche le langage français, ou comme la Quinte-Essence, reine et prototype des Précieuses.

Il n'a pas plus de tendresse pour les amateurs de la guerre à quelque ordre qu'ils appartiennent, porteurs de couronnes, comme Anarche et Picrochole — commandants d'armée comme Tripet et Touquedillon, — mauvais conseillers des rois comme Menvail, Spadassin et Merdaille.

Les moines, les gens d'église ne sont pas plus

heureusement traités — depuis ceux de Seuillé qui chantent des antiennes au lieu de défendre leur vigne, ceux qui prêchent des pélerinages ridicules, ceux qui viennent importuner les malades au moment de la mort afin d'obtenir pour leur couvent une part de la succession; jusqu'aux oisifs de l'Ile Sonnante et aux frères Esclotz qui passent leur vie à inventer les moyens les plus compliqués de ne pas faire comme les autres et d'être inutiles à la société.

Rabelais dans ses critiques n'épargne ni les protestants de Papefiguière et de l'île des Andouilles — ni les catholiques de Papimanie et de l'île Sonnante. Entre les personnages de ce genre, il faut distinguer Homenaz, l'évêque de Papimanie, naïf et rusé, à cheval sur les règlements, les cérémonies secondaires, tout confit en dévotion, dont les yeux ne pleurent qu'eau bénite comme certain personnage de Régnier, larmoyant d'attendrissement au seul nom des décrétales, surtout lorsqu'il a bu quelques verres de bon vin versés par les charmantes jeunes filles dont il aime à s'entourer — en tout bien tout honneur — et ne dédaignant pas le petit mot pour rire et le calembour, pourvu que l'adoration du pape ne soit pas compromise.

La satire domine chez Rabelais, mais elle ne tombe pas au hasard sur tous les personnages secondaires. Un homme d'église, par exemple, le théologien Hipothadée, parle avec beaucoup de sagesse; le médecin Rondibilis figure de la manière la plus honorable dans la fameuse délibération de Panurge au sujet de son mariage.

XX.

La composition du livre de Rabelais est loin d'être parfaite, ainsi que nous avons déjà eu occasion de le dire. Les deux premiers livres se reproduisent, Picrochole et Anarche se ressemblent et, ce qui est contraire aux lois de l'art, le premier de ces personnages est mieux dessiné que le second. Il n'y a réellement de plan qu'à partir du troisième livre, encore la fin des livres traîne-t-elle quelque peu, parce que l'auteur ne sait pas où s'arrêter.

Si Rabelais eût pu parler franchement et en toute liberté, il eût refait probablement son livre ; il aurait pu élaguer certains détails inutiles ou même fastidieux, il aurait pu en développer quelques autres qui, pour être trop écourtés, ne produisent pas tout leur effet. Il nous a donné un exemple de ce qu'il pouvait faire en ce genre quand, de l'informe *Chronique gargantuine*, il a tiré son *Gargantua*, une des parties maîtresses de l'œuvre et la plus parfaite peut-être pour la forme.

Ajoutons qu'à l'époque de Rabelais, on était beaucoup moins exigeant en France sur cette juste proportion entre les différentes parties, qui pour nous constitue un livre bien fait. Ce qui est devenu plus tard la préoccupation constante de nos écrivains était alors rejeté au second plan. Faut-il rappeler Henri Estienne et ses ouvrages français les plus connus : l'*Apologie d'Hérodote*, le *Traité de la conformité du langage français avec le grec*, la *Précellence du langage français*, etc. Il n'y a dans ces ouvrages ni plan ni ensemble. Les *Essais* de Montaigne ne sont qu'une causerie à bâtons rompus sur

toutes sortes de sujets, et l'étendue du chapitre est généralement sans proportion avec le sujet traité. Le manifeste de la Pléiade, la *Défense et illustration de la langue française* par Joachim du Bellay (1549) se compose d'une série de petits chapitres sans proportion et souvent sans liaison. Les curieux travaux de Bernard Palissy : la *Recepte véritable*, et même le *Traité des eaux et des fontaines*, si remarquables pour la science et aussi pour le style, manquent également d'ordre et de méthode, bien que l'auteur fût un artiste hors ligne.

Il y avait des exceptions sans doute. Le livre de l'*Institution chrétienne* de Calvin est disposé avec beaucoup d'art. Il en est de même de la *République de Jean Bodin*, malgré la surabondance des développements,—du *Livre des Marchands*, piquant pamphlet de Régnier de la Planche contre le duc de Guise, et de quelques autres. Mais ces écrits font réellement exception. L'ordre dans ce cas dépendait de l'esprit plus ou moins logique de l'auteur et de la nature du sujet à traiter. La liberté que l'on accordait à l'écrivain pour disposer sa phrase, on la lui laissait pour la disposition des matières de son livre, et ce manque de proportion qui nous choque dans le roman de Rabelais, nous qui avons passé par le XVIIe et le XVIIIe siècle, choquait évidemment assez peu ses contemporains : parmi ceux qui ont parlé de lui, il n'en est pas un seul qui y fasse allusion.

XXI.

Si l'ensemble laisse à désirer chez Rabelais, en revanche quelle perfection dans les détails ! Qu'il dialogue, qu'il raconte, qu'il décrive, qu'il discute, c'est

toujours un merveilleux artiste. Qu'on se rappelle ces charmantes scènes de comédie dont il émaille son récit. Comme elles sont finement préparées, développées, terminées ! Il développe largement; il ne craint pas de prodiguer les détails et cependant tout mot porte. C'est la vigueur railleuse d'Aristophane, la finesse malicieuse de Voltaire, et la profonde observation de Molière, avec quelque chose de plus vaste dans la pensée. S'il s'attarde quelquefois aux petites finesses et aux jeux de mots, ce n'est qu'une fleurette qu'il cueille en passant, l'idée n'a rien à y perdre. C'est le sourire, ou si l'on veut la grimace du géant; tout en souriant le géant n'en poursuit pas moins sa marche vigoureuse.

En fait de comédies piquantes, il suffira de rappeler la harangue de Maître Janotus de Bragmardo, toutes les scènes qui se rapportent à la guerre de Picrochole, entre autres la scène fameuse des châteaux en Espagne; frère Jean et les moines, quand l'abbaye est à sac; Grandgousier et les pélerins; Gargantua pleurant sa femme et se réjouissant de la naissance de son fils; toutes les piquantes scènes de Bridoye et de ses juges; Panurge entre le médecin et le théologien, Panurge avec le marchand de moutons; les noces de Basché, Homenaz et ses visiteurs; la scène des Chats fourrés, etc., etc. Il faut s'arrêter: l'énumération dégénèrerait en table de matières.

Rabelais n'excelle pas moins dans le récit, soit qu'il raconte en quelques mots rapides et piquants à la façon des *Cent Nouvelles nouvelles* et de Voltaire — soit qu'il développe ses récits. C'est cette dernière forme qu'il préfère. Il aime surtout à faire ce que les musiciens appellent des variations sur un thème

donné. De quelques phrases ramassées n'importe où, il fait un chef d'œuvre de malice et de style ; il tire une comédie charmante de ce qui, dans l'origine, n'était qu'un bon mot et quelquefois moins.

XXII.

Nous l'avons vu transformer de cette façon certains récits de Lucien, de Merlin Coccaye, de Plutarque et autres. Qu'on nous permette de citer ici encore un exemple de ce genre de développement. Nous l'extrayons du *Nouveau Prologue du Quart Livre*, en émondant beaucoup et en traduisant souvent :

A propos de souhaits médiocres — avertissez-moi quand il sera temps de boire — je vous raconterai ce qui est écrit parmi les apologues du sage Ésope.

De son temps était un pauvre homme natif de Gravot — en Chinonais — nommé Couillatris, abatteur et fendeur de bois, et à cet humble métier gagnant cahin caha sa pauvre vie. Advint qu'il perdit sa coignée. Qui fut bien fâché et marri ? Ce fut lui : car de sa coignée dépendait son bien et sa vie ; par sa coignée, il vivait en honneur et réputation entre tous les riches bûcherons ; sans coignée, il mourait de faim. La Mort, six jours après, le rencontrant sans coignée, avec sa faux l'eût fauché et sarclé comme une mauvaise herbe, de ce monde. Dans sa détresse, il commença à crier, prier, implorer, invoquer Jupiter par oraisons très-disertes — vous savez que Nécessité fut inventrice d'éloquence — levant la face vers les cieux, les genoux en terre, la tête nue, les bras haut en l'air, les doigts des mains écarquillés disant à chaque refrain de ses prières, à haute voix infatigablement : « Ma coignée, Jupiter, ma coignée, ma coignée. Rien de plus que ma coignée, Jupiter, ou de l'argent pour en acheter une autre. »

Le récit va lentement, on voit bien que l'auteur s'amuse à le prolonger ; il reprend quelquefois sa

phrase pour la compléter, il n'oublie aucune circonstance, mais il fait un tableau. Il vous dirait volontiers avec Gresset:

Je ne serai point court, mais qui m'aime, me suive.
(*Le Parrain magnifique.*)

Il est impossible de ne pas aimer ce joyeux conteur. C'est un vieillard d'ailleurs, il a ses 67 ans bien comptés, suivons-le.

Jupiter, en ce moment, tenait conseil sur certaines affaires urgentes. La vieille Cybèle opinait alors, à moins que ce ne fût le jeune Phébus, ce m'est tout un. Mais Couillatris criait si haut qu'on l'entendit en plein conseil et consistoire des dieux. — Quel diable, demanda Jupiter, est là-bas qui hurle si horrifiquement? Vertus de Styx, n'avons-nous pas à régler encore assez d'affaires et discussions d'importance sans qu'on vienne encore nous déranger? Nous avons vidé le débat de Presthan, roi des Perses, et du sultan Soliman, empereur de Constantinople. Nous avons terminé l'affaire entre les Tatares et les Moscovites.

Les Moscovites ont pris Casan, 1550, et ils prendront bientôt Astracan, 1554.

Nous avons répondu à la requête du shérif; nous avons aussi répondu à la dévotion de Dragut-Raïs....

Amiral ottoman qui pilla la Sicile, 1552.

L'état de Parme est expédié, aussi bien que celui de Maydenbourg, de la Mirandole et d'Afrique. C'est ainsi que les mortels appellent la ville, sur la Méditerranée, que nous appelons *Aphrodisium.*

Cette ville est maintenant Madhia, dans l'état de Tunis. Charles Quint la prit après un long siége en 1550. Rabelais fait ici allusion à une distinction que nous trouvons souvent dans Homère. Les im-

mortels appellent telle ville, tel pays, d'un nom, et les hommes lui en donnent un autre.

Tripoli a changé de maître pour avoir été malgardée.

Elle avait été enlevée aux chevaliers de St-Jean de Jérusalem, par Dragut Raïs, dont il a été question tout à l'heure.

Le temps était venu, continue Jupiter. Ici sont les Gascons renians et demandans le rétablissement de leurs cloches.

Les Gascons s'étaient en effet révoltés au sujet de l'impôt sur le sel ; la révolte fut bientôt apaisée ; on priva les habitants de leurs cloches parce qu'elles avaient servi à sonner le tocsin. Mais le connétable de Montmorency qu'on envoya dans le pays après la révolte calmée, se souilla par d'épouvantables cruautés. C'est sous le coup de ces cruautés que La Boétie écrivit son éloquent réquisitoire contre la monarchie : *De la Servitude volontaire.*

En ce coin, continue Jupiter — qui passe en revue les affaires du monde, — en ce coin sont les Saxons, les Estrelins, les Ostrogoths et Alemans, peuple jadis invincible, maintenant abattus et subjugués par un petit homme estropié. Il nous demandent vengeance, secours et restitution de leur premier bon sens et liberté antique.

Les Estrelins sont les habitants des petites républiques anséatiques de la Baltique ; les Ostrogoths sont les Germains de l'orient. Le petit homme estropié qui les a soumis contre leur gré, c'est Charles-Quint, alors tout perclus de goutte.

Jupiter a parcouru l'Europe et l'Asie occidentale ; il va s'occuper maintenant de deux professeurs de l'Université de Paris, Ramus ou la Ramée et Galland dont Rabelais avait à se plaindre. Ra-

mus attaquait la philosophie d'Aristote — ou plutôt la philosophie scolastique qui se plaçait sous l'invocation d'Aristote, qu'elle avait défiguré — et Galland la soutenait avec un emportement égal à l'attaque. Ramus préludait à la philosophie de l'avenir, Galland défendait l'ignorance traditionnelle. Ramus fut plus tard, quoique catholique, une des victimes de la St-Barthélemy.

Après avoir parlé des Allemands, Jupiter poursuit :

Mais que faire de ce Pierre Rameau et de ce Pierre Galland, qui se faisant une petite armée de leurs marmitons, nourris par eux, suppôts et répondants, brouillent toute l'académie de Paris? Je suis en grande perplexité là-dessus et ne sais encore de quel côté je dois incliner. Tous deux me semblent bons compagnons ; l'un a des écus au soleil et l'autre voudrait bien en avoir ; l'un a du savoir, l'autre n'est pas ignorant ; l'un aime les gens de bien, l'autre est de gens de bien aimé. L'un est un fin et cault renard, l'autre mesdisant, mesescrivant et aboyant comme un chien contre les antiques philosophes et orateurs ; que t'en semble, dis, grand viédaze de Priape?

— Roi Jupiter, répondit Priape, en levant la tête, puisque vous comparez l'un à un chien aboyant, l'autre à un fin fretté [rusé] renard, je suis d'avis que vous fassiez d'eux ce que vous avez fait jadis d'un chien et d'un renard. — Quoi ? demanda Jupiter. Quand ? Qui estoient ils ? Où fut-ce ?

Jupiter fait allusion au vers technique destiné à résumer les lieux communs de rhétorique :

Quis ? quid ? ubi ? quibus auxiliis ? cur ? quomodo ? quando ?
[Qui ? quoi ? par quels moyens ? quand ? pourquoi ? comment ? où ?]

Quelle belle mémoire vous avez ! dit Priape. —Notre vénérable père Bacchus à face cramoisie, ici présent, avait fait pour se venger des Thebains un renard fée et tel qu'il ne

pouvait être pris par bête au monde, quelque mal qu'il pût faire.

Notre collègue Vulcain avait de son côté fabriqué un chien d'airain et, à force de souffler, l'avait rendu vivant et animé. Il vous en fit présent, vous le donnâtes à Europe, votre mignonne. Elle le donna à Minos; Minos à Pocris, et Pocris enfin le donna à Céphalus. Il était pareillement fée et — comme les avocats de maintenant — il devait prendre toutes les bêtes qu'il rencontrerait, rien ne pourrait lui échapper. Les deux animaux se rencontrèrent: qu'arriva-t-il? En vertu de son destin le chien devait prendre le renard, mais en vertu du sien, le renard ne pouvait être pris.

Le cas fut rapporté à votre conseil. On consulta les Destins. Les Destins étaient contradictoires. Comment les concilier? la sueur vous en coula du front et c'est de cette sueur que sont nés les choux cabus [pommés]. Le noble consistoire des dieux mit l'affaire en délibération, il en résulta pour tous une soif si grande qu'on ne but pas ce jour là moins de 78 bariques de nectar. Je vous conseillai de changer les deux animaux en pierres. Tous les dieux furent de mon avis, et l'on cria par tout l'Olympe qu'il était inutile d'apporter d'autre vin.

Je suis d'avis que vous changiez ce nouveau chien et ce nouveau renard en pierres. Aussi bien s'appellent-ils Pierre tous les deux. Et comme, selon le proverbe des Limousins, à faire la gueule d'un four sont trois pierres nécessaires, vous les associerez à maître Pierre du Coignet par vous jadis pour mêmes causes pétrifié.

Le Pierre du Coignet ou de Cugnières, dont il est question ici, était un avocat général qui, sous le règne de Philippe de Valois, avait défendu les droits de l'Etat contre les prétentions du clergé. Pour se venger de lui, on imagina, dans plusieurs églises, de donner le nom de pierre du coignet, ou du petit coin, à des statues qui rappelaient les traits du célèbre avocat, et dont le nez servait à éteindre les cierges. J. du Bellay écrivit à propos de Ramus et Galland une

satire qui fit grand bruit à l'époque: la *Pétromachie*, où Pierre du Coignet, qui a entendu la dispute du petit coin où il a été relégué, donne, en vers médiocres, de sages conseils aux deux adversaires.

— On les disposera en triangle, continue Priape, dans la grande église de Paris, leur nez servira à éteindre les cierges et leur exemple à éteindre les discordes et disputes au sein de l'Université et ailleurs. J'ai dit.

On voit comme les récits s'enchevêtrent les uns dans les autres, et comme les parenthèses s'intercalent au milieu du récit, se prolongent, et en reçoivent d'autres, sans que cependant, il y ait confusion. Nous voilà bien loin de Couillatris; patience, nous y reviendrons, mais avec le temps. « Toutes choses viennent en leur fin», nous a dit Rabelais. Nous sommes pour le moment au conseil des dieux.

Vous favorisez ces messieurs, dit Jupiter à Priape. Leur but est de perpétuer leur mémoire, ils y arriveront, s'ils sont changés en pierres au lieu de l'être en terre et pourriture.

Jupiter se plaint ensuite des agitations de l'Italie, il craint de n'avoir plus de foudre depuis que ses co-dieux en lancent une telle quantité. — Il s'agit évidemment des foudres, des excommunications lancées par l'Église à cette époque. — Il trouve qu'on a tort de jeter ainsi sa poudre aux moineaux, puis il revient enfin à Couillatris. «Expédions ce criard, dit Jupiter. Mercure, voyez ce que c'est et sachez ce qu'il demande.»

XXIII.

Mercure regarde par la trappe des cieux. C'est par là que les dieux entendent ce qui se fait sur la terre;

elle ressemble à un écoutillon de navire, ou à la gueule d'un puits, si nous en croyons Lucien. Mercure voit Couillatris en prière et il en fait son rapport au conseil.

Nous voilà bien, dit Jupiter, comme si nous n'avions autre chose à faire qu'à rendre des coignées perdues. Rendez-la lui pourtant. Cela est écrit dans les livres des Destins, tout aussi bien que si elle valait le duché de Milan.

Les prétentions du roi de France sur le duché de Milan avaient été la cause première des guerres d'Italie. Milan appartenait alors aux Espagnols. Il y a ici évidemment une raillerie à l'endroit des livres du Destin, où l'on s'occupe aussi bien de la coignée du bûcheron que du sort des empires.

Sa coignée, reprend Jupiter, a autant de valeur pour lui qu'un royaume peut en avoir pour un roi. Qu'on lui rende sa coignée et qu'on n'en parle plus. Résolvons le différend du clergé et de la taupetière de Landerousse — Où en étions-nous ?

Priape interrompt de nouveau la délibération par une polissonnerie qui égaie fort les dieux, si bien que Vulcain en danse une danse bretonne.

Descendez à terre, dit Jupiter à Mercure, et jetez aux pieds de Couillatris trois coignées ; la sienne, une d'or et une d'argent, toutes massives et d'un calibre. Laissez-le choisir. S'il prend la sienne, donnez-lui les deux autres, s'il en prend une autre, coupez lui la tête avec la sienne. Ces paroles achevées, Jupiter contournant la tête comme un singe qui avale des pilules, fit une figure si épouvantable que tout le grand Olympe trembla.

Allusion à ce vers de Virgile :

. . . Et totum nutu tremefecit Olympum.

Mercure avec son chapeau pointu, sa capeline, talonnières et caducée, se jette par la trappe des cieulx, fend le vuide de l'air, descend légèrement en terre : et jette aux pieds de Couil-

latris les trois coignées, puis il luy dit : Tu as assez crié pour boire. Tes prières sont exhaulsées de Jupiter. Regarde, laquelle de ces trois est ta coignée et l'emporte ; Couillatris soubleve la coignée d'or : il la regarde et la trouve bien poisante : puis dit à Mercure : Marmes [sur mon âme], ceste cy n'est mie la mienne. Je n'en veulx grain. Autant fait de la coignée d'argent et dit : Non est ceste-cy. Je la vous quitte [laisse]. Puis prend en main la coignée de bois : il regarde au bout du manche : en iceluy recognoit sa marque : et tressaillant tout de joie, comme un renard qui rencontre poulles esguarées, et soubriant du bout du nez, dit : Merdigues [Merci Dieu], ceste cy estoit mienne. Si me la voulez laisser, je vous sacrifiray un bon et grand pot de laict tout fin couvert de belles frayres [fraises] aux Ides de may.

Bon homme, dist Mercure, je te la laisse, prends la. Et pour ce que tu as opté et souhaité médiocrité en matière de coignée, par le veuil [volonté] de Jupiter, je te donne ces deux autres. Tu as de quoi dorenavant te faire riche. Sois homme de bien.

On adréssait cette dernière phrase à ceux à qui on faisait l'aumône.

La Fontaine, comme on sait, a fait aussi une fable sur le même sujet : Le *Bûcheron et Mercure* (V, 1). Voici comment il raconte cette partie de l'aventure :

Mercure vient . . . .
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée . . . .
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit : Je n'y demande rien.
Une d'argent succède à la première,
Il la refuse. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne cette fois.
Je suis content si j'ai cette dernière.
— Tu les auras, dit le dieu, toutes trois,
Ta probité sera récompensée.

XXIV.

Continuons la citation de Rabelais.

Couillatris courtoisement remercie Mercure : revère le grand Jupiter : sa coignée antique attache à sa ceinture de cuir, et s'en ceinct comme Martin de Cambray [statue qui frappait les heures sur la cloche de Cambray]. Les deux autres plus poisantes il charge à son coul. Ainsi s'en va prelassant par le pays, faisant bonne troigne [visage] parmi ses paroissiens et voisins, et leur disait le petit mot de Patelin : En ay-je ? Au lendemain, vestu d'une [souquenille] blanche, charge sur son [dos] les deux precieuses coignées, se transporte à Chinon... [Là] il change sa coignée d'argent en beaux testons et autre monnoye blanche ; sa coignée d'or en beaux salutz, beaux moutons à la grand laine, beaux escuz au soleil. Il en achapte force mestairies....

Rabelais a trouvé une occasion d'entasser des substantifs, il en profite :

. . . force granges ; force mas [lots de terre], force bordes [maisons] et bordieux, force cassines [chaumières] ; force prés, force vignes, bois, terres labourables, pastis, estangs, moulins, jardins, saulsayes ; bœufs, vaches, brebis, moutons, chèvres, truyes, pourceaulx, asnes, chevaulx, poulles, coqs, chappons, poulletz ; oyes, jars, canes, canars, et du menu. En peu de temps fut le plus riche homme du pays ; voire plus que Maulevrier le boiteux.

Les francs gontiers [paysans libres] et Jacques bons homs [paysans serfs] du voisinage, voyans cette heureuse rencontre de Couillatris, furent bien estonnés . . . Si commencèrent courir, s'enquerir, guementer [quemander, demander], informer par quel moyen, en quel lieu, en quel jour, à quelle heure, comment et à quel propous luy estoit ce grand thesaur (trésor) advenu. Entendans que c'estoit par avoir perdu sa coignée. Hen, hen, dirent-ilz, ne tenoit-il qu'à la perte d'une coignée que riches ne fussions? Le moyen est facile et de coust bien petit... Hen ! hen, pardieu, coignée, vous serez perdue et ne vous en desplaise.

Ne croiriez-vous pas entendre La Fontaine ?

Adonc perdirent leurs coignées. Au diable l'un à qui demoura coignée. Il n'estoit filz de bonne mère qui ne perdist sa coignée. Plus n'estoit abattu, plus n'estoit fendu bois on pays, en ce default de coignées.

Encores dit l'apologue esopique que certains petits janpillehommes [gentilhomme], qui à Couillatris avoient le petit pré et le petit moulin vendu pour soy guorgiaser à la monstre [revue], advertiz que ce thesaur luy estoit ainsi, et par ce moyen seul advenu, vendirent leurs espées pour achapter coignées, afin de les perdre comme faisoient les paysans, et par icelle perte recouvrir [recouvrer] montjoie [monceau] d'or et d'argent. Vous eussiez dit proprement que ce fussent petits Romipetes [pélerins se rendant à Rome], vendans le leur, empruntans l'aultruy, pour achapter mandats à tas d'un pape nouvellement créé [pour recevoir les indulgences d'un nouveau pape]. Et de crier et de lamenter et invocquer Jupiter. «Ma coignée, ma coignée, Jupiter! Ma coignée de çà, ma coignée de là, ma coignée, ho, ho. ho, ho! Jupiter, ma coignée!» L'air tout autour retentissoit aux cris et hurlemens de ces perdeurs de coignées.

On trouve dans ce paragraphe l'application de deux procédés habituels à Rabelais, une épigramme lancée en passant — ici contre les Romipètes — et l'insistance dans le détail.

Mercure fut prompt à leur apporter coignées, à un chascun offrant la sienne perdue, une autre d'or, et une tierce d'argent. Tous choisissoient celle qui estoit d'or, et l'ammassoient [la ramassaient], remercians le grand donateur Jupiter. Mais sus l'instant qu'ils la levoient de terre, courbés et enclins [inclinés], Mercure leur tranchoit les testes, comme estoit l'edict de Jupiter. Et fut de testes coupées le nombre equal et correspondant aux coignées perdues.

La Fontaine rend ainsi ce passage:

A chacun d'eux il en montre une d'or;
Chacun eût cru passer pour une bête,
De ne pas dire aussitôt: la voilà!
Mercure au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.

XXV.

Rabelais a tiré le fonds de son récit d'Esope: Ξυλεύμενος καὶ Ἑρμῆς, (éd. Tauchnitz, n° 127).

Un bûcheron avait laissé tomber sa coignée dans un fleuve dont le courant l'entraîna. Accablé de chagrin, il errait sur la rive en se lamentant. Hermès, le dieu du fleuve, eut pitié de lui et lui demanda pourquoi il se désolait de la sorte. Le bûcheron le lui ayant appris, le dieu plongea dans le fleuve, il en rapporta une coignée d'or et demanda au bûcheron si c'était celle-là qu'il avait perdue. Le bûcheron ayant répondu que non, Hermès plongea une seconde fois et reparut avec une coignée d'argent. Le bûcheron déclara cette fois encore que ce n'était pas la sienne, et le dieu ayant plongé une troisième fois, rapporta enfin la coignée du bûcheron. Il lui demanda si c'était celle-là qu'il avait perdue. Le bûcheron répondit que c'était elle. Hermès le loua de sa bonne foi et de sa véracité et lui donna les trois coignées.

Le bûcheron, retourné vers ses amis leur raconta, ce qui lui était arrivé ; un d'eux lui porta envie et songea à obtenir les mêmes dons. Etant allé couper du bois près du fleuve, il y jeta sa coignée et s'assit sur la rive en pleurant. Hermès paraît et lui demande la cause de ses larmes. Le bûcheron répond qu'il a perdu sa coignée dans le fleuve. Hermès plonge dans le fleuve, il en apporte une coignée d'or, et lui demande si c'est celle-là qu'il a perdue. Le bûcheron, plein de joie, déclare que c'est bien celle-là. Le dieu en voyant cette impudence et ce mensonge, non seulement ne lui donne pas la coignée d'or, mais il ne lui rend même pas sa propre coignée.

Cette fable nous montre qu'autant la divinité est compatissante pour les justes, autant elle est ennemie de ceux qui ne le sont pas.

XXVI.

Tel est le récit original ; Rabelais n'a pas cependant inventé tous les autres détails dont il l'a embelli. Il a emprunté au *Timon* de Lucien l'idée des plaintes de Couillatris, et c'est dans l'*Icaroménippe*, du même auteur qu'il a trouvé la plaisante idée de cette trappe que Jupiter ouvre de temps en temps pour entendre les prières des hommes. Voici le passage de Lucien :

En devisant ainsi, nous arrivons à l'endroit où Jupiter devait s'asseoir pour entendre les prières. Il y avait à la suite l'une de l'autre plusieurs trappes, semblables à des orifices de puits et fermées avec un couvercle; devant chacune d'elles était placé un trône d'or. Jupiter s'assied à côté de la première, lève le couvercle et se met à écouter les voix qui le supplient. Or, elles lui arrivaient des différents points de la terre, avec une merveilleuse variété. Je me penchai moi-même du côté de la trappe et j'entendis tous ces vœux. Voici quelle en était à peu près la forme : « O Jupiter, fais-moi parvenir à la royauté! O Jupiter, fais pousser mes oignons et mes ciboules! O Jupiter, fais que mon père meure bientôt! » Ailleurs un autre disait: « Si je pouvais hériter de ma femme! » Ou bien : « Puissé-je ne pas être surpris tendant des pièges à à mon frère! » Ou bien encore : « Si je pouvais gagner mon procès! Si j'étais couronné à Olympie! » Les navigateurs demandaient, les uns, le souffle de Borée, les autres celui de Notus. Le laboureur voulait de la pluie, et le foulon du soleil. Le père des dieux écoutait, examinait attentivement chaque prière, mais ne les exauçait pas toutes.

Il accordait à l'un et refusait à l'autre.

XXVII.

La Fontaine qui avait les mêmes matériaux sous les yeux, s'est contenté d'en tirer un récit naturel, facile, agréable, mais Rabelais en a tiré toute une comédie, où il a trouvé le moyen de faire intervenir l'histoire politique et littéraire de son temps, de semer en chemin force polissonneries et de former de l'ensemble un tout charmant. C'est ainsi qu'il procède quand il emprunte. Il transforme tellement ce qu'il prend aux autres qu'il en fait son bien propre. Parfois, comme ici, il se contente de développer et de combiner; d'autrefois il transforme, il transpose la pensée de l'auteur, et soit qu'il invente, soit qu'il emprunte, — ce qui lui arrive souvent, nous l'avons montré, — il sait toujours être

original et donner à son œuvre un charme tout personnel. La Fontaine embellit généralement les sujets qu'il emprunte à d'autres, mais ceux qu'il emprunte à Rabelais perdent tous à sa traduction.

XXVIII.

Parmi les allusions que Rabelais a semées dans le récit qui précède, il en est une qui ne laissait pas d'être passablement audacieuse. Il compare la fortune de Couillatris après le faveur divine à celle de Maulévrier le boiteux. Ce Maulévrier, nommé en toutes lettres, n'était autre que le mari de cette Diane de Poitiers, qui fut successivement la favorite de François Ier et de Henri II, son fils. Maulévrier gagna à ce marché de grandes richesses, qui, comme celles de Couillatris, excitèrent l'envie autour de lui. On vit alors arriver à la cour maints gentilshommes, pauvres de biens, mais riches d'une belle femme ou d'une belle fille, dans l'espoir de réussir comme lui. L'auteur n'appuie pas, le nom de Maulévrier paraît arriver là comme par hasard, mais l'allusion n'en est que plus piquante. Rabelais abonde en ces sortes de malices, dont Voltaire et Courier lui ont dérobé le secret.

XXIX.

Nous venons de voir Rabelais dans le dialogue et dans le récit. Il n'excelle pas moins dans la peinture des objets. Dès qu'il touche à quelque chose, vite un tableau se dresse devant nos yeux, complet, étendu ou en miniature, car ce peintre qui est disposé à voir les choses en grand et à les dessiner dans leur ensemble, sait devenir exquis au be-

soin. S'il lui faut décrire une scène violente de la nature, une bataille, il le fait à grands traits et nous transporte au centre même de l'action. Qu'on se rappelle la tempête ou l'apparition de Jean des Eutommeures au milieu des soudards qui ravagent la vigne de Seuillé. Mais nous l'aimons mieux encore dans des pages tempérées, lorsqu'il célèbre par exemple les conquêtes dues à l'estomac, lorsqu'il nous énumère les vertus du chanvre, lorsque Panurge disserte sur les débiteurs et les emprunteurs, et surtout lorsque, par la bouche de Rondibilis, il nous expose les charmes de l'étude et décrit les occupations des Muses.

Nous aimons moins ses discours apprêtés, ses morceaux d'éloquence; ce n'est pas qu'il y soit inférieur à lui-même. Ces morceaux, hâtons-nous de le dire, feraient la gloire de tout autre, qu'il nous suffise de rappeler les lettres écrites par Grandgousier et par Gargantua à leurs fils, la harangue de Gargantua aux vaincus, les chapitres, si solides, où Rabelais expose en son nom ses idées en matière de conquête et de colonisation. Mais quand il raconte ou décrit, au lieu de haranguer, il est plus original et plus lui-même.

Cherchons maintenant à saisir quelques-uns des procédés de son style — chaque auteur a les siens — la disposition favorite de ses phrases, l'agencement préféré de ses mots. Il est bien entendu que nous ne pousserons pas cette étude à fond. Une étude approfondie du style et de la langue de Rabelais exigerait tout un volume.

CHAPITRE XVIII.

STYLE, LANGUE ET GRAMMAIRE.

SOMMAIRE. I. LE STYLE. — 1. Richesse et souplesse du style de Rabelais. — 2. Énumérations et litanies. — 3. Accumulation de noms et d'adjectifs. — 4. Accumulation de propositions. — 5. Accumulation de verbes. Rabelais et Montaigne. — 6. Gradations. Rabelais et V. Hugo. — 7. Phrases compliquées. — 8. Comparaisons. — 9. Phrases symétriques et recurrentes. — 10. Répétitions, etc. — 11. Jeux de mots. — 12. Locutions proverbiales. — 13. Mots forgés. — 14. Précision dans l'absurde. — 15. Pastiches de Rabelais: Beaumarchais, Nodier, Balzac.

II. LA LANGUE ET LA GRAMMAIRE. — 16. La langue de Rabelais et les critiques. — 17. Mots étrangers. — 18. Dans quel dialecte écrit Rabelais. — 19. La grammaire du XVI[e] siècle, M. Brachet. — Disposition des mots dans la phrase. — 20. Propositions infinitives. — 21. Sujets et verbes. — 22. Subjonctif. — 23. Compléments absolus. — 24. Participes présents. — 25. Participe passé. Règle unique sur l'accord des participes. — 26. Prépositions et adverbes. — 27. Pronoms. — 28. Articles et déterminatifs. — 29. Formation du pluriel. — 30, 31. Remarques diverses. — 32. Résumé. — 33. Comparaison de la langue de Rabelais avec celle de Montaigne, d'Amyot et de Calvin.

III. LA PRONONCIATION ET L'ORTHOGRAPHE. — 34. La prononciation au XVI[e] siècle. Lettres dormantes. — 35. Prononciation de *l* et *r* finals. — 36. Pr. des finales en *er*, *ir*. — 37. Sons qui disparaissent de la langue. — 38. Diphthongues perdues. — 39. Instabilité des mots. — 40. L'orthographe de Rabelais. Comparaison de quelques éditions.

I.

Rabelais se complaît singulièrement aux énumérations. Théophile Gauthier, qui était aussi un artiste en fait de style, lisait assidument le Dictionnaire pour se meubler l'esprit de mots à employer au besoin. Rabelais n'en pouvait faire autant

puisqu'il n'avait pas de Dictionnaire français à sa disposition, le plus ancien Dictionnaire latin-français, celui de Robert Estienne, n'ayant paru qu'en 1543, dix ans après la première édition des deux premiers livres du roman. Mais Rabelais éprouve un singulier plaisir à entasser les mots, à rapprocher des synonymes et à les charger d'épithètes, souvent disposées en série. Il cherche à dessein les choses les plus difficiles à exprimer pour montrer avec quelle aisance, avec quelle souplesse il manie cette langue encore incertaine et flottante, pour avoir le plaisir, comme l'avare de plonger ses mains dans son or et de le faire miroiter.

Il décrit avec amour les géants avec leurs habillements, il disserte avec bonheur sur les couleurs ou les formes; s'il se complaît à dépeindre des festins ou des ripailles, il n'excelle pas moins dans la description des exercices gymnastiques, dans le récit des batailles et même dans ces conversations que Panurge engage par signes avec l'Anglais et avec le muet. Quand il s'agit de construire Thélème, Rabelais parle de constructions comme un architecte; quand il nous décrit le chanvre, il en parle comme un botaniste; mais comme un architecte et un botaniste qui seraient en même temps poètes. Quand il s'agit d'une tempête, les termes de marine abondent sous la plume, comme les termes de philosophie quand il s'agit de raconter ce qui se dit chez la dame Quintessence, et les termes de jurisprudence quand nous sommes en présence de la justice criminelle avec Grippeminaud. On reconnaît le médecin et le savant à la précision de ses descriptions médicales, et de ses connaissances érudites. Il

jongle avec la langue, il la manie, il la pétrit à son gré avec une maestria qui n'a été égalée depuis que par V. Hugo. Mais il a plus de désinvolture que notre grand contemporain, et, à la puissance pittoresque de Hugo, il joint la souplesse de Voltaire.

Tous les critiques sont unanimes à admirer cette souplesse du style de Rabelais.

Voici ce que dit M. Albert Réville :

Il raconte quelque part une partie d'échecs qu'on peut suivre dans toutes ses péripéties. Il fait parler une heure de temps ses farceurs en signes, et l'on comprend. Son plaisir et son talent, c'est de forcer la langue écrite à représenter aux yeux ce qu'une série de tableaux ne pourrait reproduire aussi bien.

Ste-Beuve enchérit encore :

Dans la description des divers exercices, manège, chasse lutte, natation, Rabelais s'amuse : ces tours de force de maître gymnaste deviennent, sous sa plume, des tours de force de la langue. La prose française fait là aussi sa gymnastique, et le style s'y montre prodigieux pour l'abondance, la liberté, la souplesse, la propriété à la fois et la verve. Jamais la langue, jusque-là, ne s'était trouvée à pareille fête.

M. Nisard, le critique classique, pour qui le dix-septième siècle est l'idéal en littérature, admire surtout la facilité avec laquelle Rabelais passe du ton grave à la causerie familière :

Une des qualités de cette langue, parmi tant d'autres qui méritent d'être étudiées, c'est cette souplesse dont il donnait le premier exemple, et qui consiste à passer du noble au familier, sans gêne et sans disparate.

Le critique rapproche cette souplesse d'expression de celle de Platon, qui «fait couler l'âme d'un son à un autre par un mouvement si insensible et si naturel qu'elle ne s'aperçoit pas du passage.»

Ainsi fait Rabelais, si ce n'est qu'il s'élève rarement au sublime et que fort souvent il descend au-dessous du familier jusqu'au grotesque et au bas. Mais dans cette gamme plus grossière, j'admire la même harmonie. Cette langue merveilleuse ne se guinde pas pour exprimer de hautes pensées, et de même qu'elle ne s'étonne point quand elle devient éloquente, elle ne croit pas déroger quand elle exprime des idées familières.

Ecoutons maintenant De[illegible] :

La phrase de Rabelais [illegible] co[illegible] divisée en parties qui se coordonnent. La per[illegible] princ[illegible]le y est toujours évidente, relevée constamment [illegible]r une expression forte, pittoresque et brillante ; ses tours [illegible]nt variés à l'infini ; loin de se laisser aller à la paresse e[illegible] e reproduire plusieurs fois les mêmes formes de lan[illegible], [illegible]st ingénieux jusqu'à la coquetterie pour donner [illegible] nouv[illegible]rme à sa pensée....

Mais c'est pe[illegible] l'observ[illegible] tournant et retournant sa phrase en mille manières, il faut le suivre quand il multiplie les épithètes pour orner son discours comme un amant riche et prodigue couvrirait de bijoux de toute forme et de toute couleur l'idéal de son âme.

Delécluze n'admire pas moins l'art avec lequel Rabelais a enrichi la langue ordinaire en y faisant entrer sans effort les termes de la science et de la philosophie, et en frayant sous ce rapport la voie à Bayle, à Fontenelle et à Voltaire.

M. Paul Stapfer dans son *Etude sur Sterne* nous montre Rabelais travaillant et écrivant sous l'obsession d'idées et d'images bonnes ou mauvaises, belles ou laides, qui se pressent dans son cerveau :

Sa science et sa mémoire sont prodigieuses comme sa fantaisie : médecine, jurisprudence, théologie, métaphysique, morale, histoire, critique, poésie, éloquence, il a tout lu, et il a tout retenu. Quand son cerveau travaille, souvenirs et inventions se pressent ensemble pour sortir, et il accueille tout.... Son génie ressemble à la mer, qui donne à la fois des perles et du limon ; à la nature, qui fait naître avec indifférence l'ortie à côté de la rose, et qui les trouve bonnes toutes deux.

Deléclnse ajoute au sujet de ce mélange :

Comme Benvenuto Cellini, Rabelais est un artiste dont la composition dans son ensemble pèche souvent par la bizarrerie des détails ; mais comme les détails sont précieux et admirablement bien mis en œuvre ! comme cette littérature, parfois guillochée qui se trouve dans le *Pantagruel*, est achevée avec soin et avec amour ! Comme on sent que l'écrivain artiste touche et pèse en quelque sorte chacun des mots qu'il veut employer ! Dans le livre de Rabelais, il y a un art excessif, mais admirable.

M. Baudry lui reproche — non sans raison — d'être trop cicéronien dans ses discours et ses morceaux d'apparat : les lettres de Gargantua, par exemple, ou la concion aux vaincus. Dans ces circonstances, dit-il, Rabelais perd de son originalité.

Mais quand il ne songe plus à l'éloquence et au grand genre, quand il s'abandonne librement à sa verve, le poète comique se dégage, les idées et les images lui arrivent en foule, et son style propre apparaît avec l'extrême relief, la gaîté incisive et l'abondance lyrique qui le caractérisent.

Nodier était un grand admirateur du style de Rabelais. Il copia, dit-on, trois fois tout l'ouvrage de sa main, afin de se l'assimiler en quelque sorte.

Mérimée, à qui nous empruntons ce détail, ajoute (*Portraits historiques et littéraires*, p. 143) :

En effet, pour un esprit si curieux des détails, c'était le modèle par excellence. L'historien de Gargantua n'a pas, il est vrai, une seule page qu'on puisse lire tout haut, mais il n'a pas une ligne qui n'offre un sujet de méditations à qui veut écrire notre langue. Nul mieux que lui ne sut donner à la pensée cette forme, je dirais si française, que chacune de ses phrases est comme un proverbe national. Nul mieux que lui ne connut ce que la position d'un mot peut ôter ou ajouter de grâce à une période. Esprit cultivé par la connaissance la plus approfondie de l'antiquité classique, Rabelais, vivant à la cour, mais nourri parmi le peuple, savait de Platon que le peuple est le meilleur maître de langue...

M. Albert Réville insiste sur le nombre, sur l'harmonieuse distribution de la phrase :

Il a le rhythme, le sentiment du nombre dans la phrase et de son effet pittoresque. Le style de Montaigne sera plus souple et plus gracieux, celui de Calvin plus serré, plus vigoureux, celui d'Amyot plus coulant, plus limpide ; nul n'aura un sens plus vif de l'harmonie et de la cadence. S'il s'agissait de musique, nous dirions que chacune de ses phrases finit régulièrement sur la dominante.

Le même critique met en relief un caractère prédominant de l'imagination de Rabelais :

Il aime la *planté*, ce mot que les Anglais ont conservé, [*plenty*] c'est-à-dire la superabondance, l'exubérance, la quantité énorme, et il l'aime en tout, qu'il s'agisse de tripes ou de livres, de flacons ou de citations des anciens. Ce n'est pas seulement par caprice qu'il a choisi des géans pour héros de son roman.

Il ajoute plus loin :

Le grand phénomène vital, — c'est-à-dire la concomitance de choses qui, prises chacune à part, ne seraient pas vivantes, mais qui font la vie par leur concours organique, se trouve à chaque instant reflété dans ses tournures favorites.

Il aime la phrase pleine, mais sa phrase, à travers sa forêt touffue d'incidences de tout genre, est toujours en équilibre, toujours relevée par le trait final. La forme de prédilection de son génie littéraire est l'épanouissement...

Ou plutôt c'est une gerbe de feu d'artifice, qui monte, monte et retombe en une pluie de fleurs lumineuses.

En effet, la phrase de Rabelais toute surchargée qu'elle est d'incises, de parenthèses, de compléments et de circonstances de toutes sortes, n'est jamais embarrassée de cet attirail qui semblerait devoir l'alourdir; les énumérations s'y accumulent, les verbes s'y entassent, les périodes s'y échelonnent, les circonstances s'y coudoient, rien ne l'arrête, elle

circule librement à travers cette forêt d'accessoires et arrive à son but, dominant tout ce nombreux cortége, comme Calypso, dans *Télémaque*, domine le cortège de charmantes nymphes qui l'entourent. Partout le luxe des idées, des images, des couleurs, et l'ordre le plus parfait. La richesse de l'imagination ne nuit en rien à la netteté du coup d'œil, à la rectitude de la pensée.

II.

Entrons maintenant dans quelques détails. Commençons par ces énumérations où Rabelais se complaît. Il en est qui se composent de simples listes de noms disposés en colonnes, d'adjectifs qu'il rattache par centaines à un seul substantif pour se donner la satisfaction de montrer sous combien d'aspects différents on peut envisager un même objet.

Au premier livre, il n'y a qu'*une* liste énumérative, mais elle est longue, c'est celle des 153 jeux de Gargantua enfant.

Au second livre, les listes énumératives sont parfaitement justifiées ; il y a celles des ancêtres de Pantagruel, au nombre de 59, le catalogue des livres de la Bibliothèque de St-Victor, au nombre 143, la liste des morts qu'Epistémon trouve dans l'autre monde, 79 personnages, et enfin celles des villes où il y a des bains chauds, au nombre de 15, en tout *quatre* listes.

Il y a *trois* énumérations au troisième livre et celles-ci, assez mal amenées, prennent la forme de litanies. La première contient 153 épithètes, plus ou moins justement appliquées à un objet quand il est en bon état, et 147 épithètes pour ce même

objet en mauvais état, en tout 300 adjectifs ou déterminatifs. Le troisième liste est double et contient 208 épithètes, appliquées, souvent sans qu'on sache trop pourquoi, au fou Triboulet, 104 par Panurge et 104 par Pantagruel.

Les listes énumératives du livre IV ont un peu plus d'à-propos que celles du livre III, mais il n'y en a pas moins de cinq, et l'une d'elles occupe trois chapitres.

C'est celle où Rabelais s'amuse à faire l'anatomie de Quaresme-prenant par comparaison :

Il avait les muscles comme un soufflet, la moëlle comme un bissac, etc.

Et ainsi de suite : En tout 61 comparaisons pour les parties intérieures, et 51 pour les qualités intellectuelles :

Il avait l'imagination comme un carillonnement de cloches, les pensées comme un vol d'estourneaulx, l'entendement comme un breviaire dechiré, etc.

Les parties externes du monstre sont représentées par 64 comparaisons :

Il avait la bouche comme une lanterne, le menton comme un potiron, les oreilles comme deux mitaines, etc.

Viennent ensuite 36 comparaisons pour les divers actes de sa vie :

S'il pleurait, c'étaient canards à la dodine [avec une sauce à l'oignon]; s'il éternuait, c'était barils pleins de moutarde; s'il soupirait, c'était langues de bœuf fumées, etc.

Nous trouvons ensuite la liste, disposée en deux colonnes, des cuisiniers qui entrèrent dans la Truie imitée du cheval de Troie, sous les ordres de frère

Jean, pour se battre contre les Andouilles farfelues, 154 noms.

Puis deux listes symétriques, l'une, des 138 mets offerts à Manduce les jours gras, et l'autre, des 132 mets qu'on lui offre les jours maigres.

La dernière, celle des serpents et animaux vénimeux, se compose de 98 noms.

III.

Dans le style suivi, Rabelais procède de même par accumulation, entassement de mots; il semble qu'il n'en a jamais assez dit pour donner plus de couleur et plus de force à sa phrase.

Non seulement il accole deux substantifs ou deux adjectifs, comme c'était la mode de son temps et comme on le fait encore en style judiciaire, mais il se plaît à mettre en tas les substantifs et les infinitifs.

Toute leur vie estoit employée non par lois, statuts ou règles, mais selon leur vouloir et franc arbitre (I, 57).

En leurs repas disputent de la bonté, excellence, salubrité, rarité des vents... (IV, 43).

Une seule cause les avoit en mer mis, sçavoir est, studieux désir de voir, apprendre, cognoistre, visiter l'oracle de Bacbuc (IV, 35).

Voulez-vous trouver en temps de paix un homme apte et suffisant à bien gouverner l'estat d'une république, d'un royaume, d'un empire, d'une monarchie, entretenir l'église, le sénat, la noblesse et le peuple en richesse, amitié, concorde, obéissance, vertus, honnestété? Prenez-moi un décrétaliste (IV, 53).

Parfois c'est le même substantif qu'il répète en y ajoutant des attributs:

Seule Minerve fut de retenue, pour fouldroyer avec Jupiter, comme déesse des lettres et de guerre, de conseil et exécu-

tion; déesse née armée, déesse redoubtée au ciel, en l'air, en la mer, et en terre (III, 12).

Il accumule de même les adjectifs. Il dit en parlant de la sibylle de Panzoust :

La vieille estoit mal en point, mal vestue, mal nourrie, edentée, chassieuse, courbassée, roupieuse, langoureuse et faisoit un potaige de choux verts, avec une couane de lard jaune et un vieil savorados (III, 17).

[L'île] de tous coustés pour le commencement estoit scabreuse, pierreuse, montueuse, infertile et peu moins accessible que le mons du Daulphiné (IV, 57).

Les gastrolatres se tenoient serrés par trouppes et par bandes, joyeux, mignars, douilletz aucuns, autres tristes, graves, severes, rechignés : tous ocieux, rien ne faisans, point ne travaillans, poids et charge inutile de la terre, comme dit Hésiode (IV, 58).

Il se plaît à employer les diminutifs :

Tout le sert et dessert fut porté par les filles pucelles mariables du lieu, belles, je vous affie, saffretes, blondelettes, doulcettes et de bonne grace; lesquelles vestues de longues blanches et deliées aubes à doubles ceintures, le chef ouvert [découvert], les cheveulx intorcphiés [entortillés] de petites bandelettes et rubans de soye violette semés de roses, œilletz, marjolaine, aneth, aurande [fleurs d'oranger] et autres fleurs odorantes, à chascune cadence nous invitoient à boire avec doctes et mignonnes révérences (IV, 51).

Quand les diminutifs n'existent pas, il en forge :

Tous sont respondit Xenomanes, hypocrites, hydropicques, patenostriers, chatemites, santorons, cagotz, hermites..... —Y a il du feminin genre? — Ouy dea. Là sont belles et joyeuses hypocritesses, chatemitesses, hermitesses, femmes de grande religion. Et y a copie [abondance] de petits hypocritillons, chatemitillons, hermitillons.

Il entasse de même les verbes :

Bruslez, tenaillez, cizaillez, noyez, pendez, empallez, espaultrez, demembrez, exenterez [arrachez les entrailles], decoup-

pez, fricassez, grislez, transonnez, crucifiez, bouillez, escarbouillez [écrasez], escartelez, debezillez [mettez en pièces], dehinguandez, carbonnadez ces meschans heretiques Decretalifuges, Decretalicides, pires qu'homicides, pires que parricides, decretalictones [tueurs de décrétales] du diable (IV, 53).

Il aime aussi à accumuler les participes avec leurs compléments :

Ainsi fut par Hercules tout le continent possédé, les humains soulageant des monstres oppressions, exactions, tyrannies; en bon traictement les gouvernant, en équité et justice les maintenant, en bénigne police et loix convenantes à l'assiette des contrées les instituant, suppléant à ce que defailloit, ce que abondait avalluant [retranchant] et pardonnant tout le passé, avec oubliance sempiternelle de toutes les offenses precedentes, comme estoit la amnestie des Atheniens, lorsque furent par la prouesse et industrie de Thrasibulus les tyrans exterminés (II, 1).

IV.

Il y a dans le prologue du troisième livre une véritable orgie des mots, substantifs et verbes :

Quand Philippe, roy de Macedonie, entreprint assieger et ruiner Corinthe, les Corinthiens, par leurs espions advertis que contre eulx il venoit en grand arroy et exercite numereux, tous feurent non à tort espouvantés, et ne feurent négligens soy soigneusement mettre chascun en office et debvoir, pour à son hostile venue résister et leur ville défendre. Les uns des champs ès forteresses retiroient meubles, bestail, grains, vins, fruicts, victuailles et munitions nécessaires.

Voilà sept substantifs dépendant d'un seul verbe, maintenant chaque verbe va avoir son complément:

Les aultres remparoient murailles, dressoient bastions, esquarroient ravelins, cavoient fossés, escuroient contremines, gabionnoient defenses, ordonnoient platesformes, vidoient chasmates, rembarroient faulses brayes, erigeoient cavaliers, ressapoient contrescarpes, enduisoient courtines, produisoient moineaulx, talluoient parapetes, enclavoient barbaca-

nes, asseroient machicolis, renouoient herses sarrazinesques et cataractes, assoyoient sentinelles, forissoient patrouilles.

Pour éviter la monotonie tout en conservant son énumération, l'auteur va quelque peu varier sa phrase, et mélanger les deux formes employées jusqu'ici :

Chascun estoit au guet, chascun portoit la hotte.

Les uns polissoient corselets, vernissoient alecrets, nettoyoient bardes, chanfrains, aubergeons, brigandines, salades, armetz, capelines, bavieres, morions, mailles, jazerans, brassalz, tassettes, goussetz, guorgeris, hoguines, plastrons, lamines, haulberts, pavoys, boucliers, caliges, greves, soleretz, esperons. Les aultres apprestoient arcs, fondes, arbalestes, glands, catapultes, phalarices, micraines, potz, cercles et lances à feu; balistes, scorpions et aultres machines belliques, repugnatoires, et destructives des helepolides. Aiguisoient vouges, piques, rancons, hallebardes, hanicroches, volains, lances, azes guayes, fourches fières, pertuisanes, genitaires, massues, hasches, dards, dardelles, javelines, javelotz, espieux. Affiloient cimeterres, brands d'acier, badelaires, paffuz, espées, verduns, estocz, pistoletz, viroletz, dagues, mandousianes, poignards, coulteaulx, allumelles, raillons. Chascun exerçoit son penard, chascun desrouilloit son braquemard.

L'explication des mots qui entrent dans cette énumération nous mènerait trop loin et nous détournerait de notre but. L'auteur a rassemblé ici tout ce qu'il a pu trouver de noms d'armes et d'engins militaires :

Mousquet, poignard, épée ou tranchante ou pointue,
Tout est bon, tout va bien, tout sert pourvu qu'on tue.

(Voltaire, la *Tactique.*)

V.

Poursuivons; nous allons maintenant voir défiler devant nous le bataillon des verbes, avec complément quelquefois, isolés le plus souvent, c'est-à-dire avec le complément *le* placé en avant.

Diogenes les voyant en telle ferveur mesnage remuer et n'estant par les magistrats employé à chose aucune faire, contempla par quelques jours leur contenance sans mot dire : puis, comme excité d'esprit martial, ceignit son palle en escharpe, recoursa ses manches jusques es couldes, se troussa en cuilleur de pommes, bailla à un sien compagnon vieux sa besasse, ses livres et opistographes, fist, hors la ville, tirant vers le Cranie (qui est une colline et promontoire lez Corinthe), une belle esplanade ; y roula le tonneau fictil qui pour maison luy estoit contre les injures du ciel, et en grande vehemence d'esprit, desployant ses bras, le tournoit, viroit, brouilloit, barbouilloit, hersoit, versoit, renversoit, nattoit, grattoit, flattoit, barattoit, bastoit, boutoit, butoit, tabustoit, cullebutoit, trepoit, trempoit, tapoit, timpoit, estoupoit, destoupoit, détraquoit, triquotoit, tripotoit, chapotoit, croulloit, eslanceoit, chamailloit, branslоit, esbransloit, levoit, lavoit, clavoit, entravoit, bracquoit, bricquoit, bloquoit, tracassoit, ramassoit, clabossoit, affestoit, affustoit, baffouoit, enclouoit, amadouoit, goildronnoit, mittonoit, tastonnoit, bimbelotoit, terrassoit, bistorioit, vreloppoit, chaluppoit, charmoit, armoit, gizarmoit, enharnachoit, empennachoit, caparassonnoit : — le devaloit de mont à val, et precipitoit par le Cranie : puis de val en mont le rapportoit, comme Sisyphus fait sa pierre : tant que peu s'en faillit qu'il ne le defonçast. Ce voyant, quelqu'un de ses amis lui demanda quelle cause le mouvoit à son corps, son esprit, son tonneau ainsi tormenter ? Auquel respondit le philosophe, qu'à autre office n'estant pour la republique employé, il, en ceste façon son tonneau tempestoit, pour, entre ce peuple tant fervent et occupé, n'estre veu seul cessateur et ocieux.

Il n'y a pas moins de 60 verbes à l'imparfait seulement.

Au reste ces orgies de verbes ne sont pas tout à fait particulières à Rabelais. En voici une que nous trouvons dans Montaigne. « Que ne faisons-nous pas des mains ? » dit-il :

Nous requerons, nous promettons, appelons, congedions, menassons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergoignons [faisons honte], doubtons, instruisons, commandons,

incitons, encourageons, jurons, tesmoignons, accusons, condamnons, absolvons, injurions, mesprisons, deffions, despitons, flattons, applaudissons, benissons, humilions, moquons, reconcilions, recommandons, exaltons, festoyons, resjouyssons, complaignons, attristons, desconfortons, desesperons, estonnons, ecrivons, taisons.... De la teste nous convions, renvoyons, advouons, desadvouons, desmentons, bienveignons [accueillons], honorons, venerons, desdaignons, demandons, esconduisons, esgayons, lamentons, caressons, tansons, soubmettons, bravons, exhortons, menassons, asseurons, enquerons, etc. (*Essais*, livre second, 12. *Apologie de Raimond de Sebonde*, p. 373, et s.)

Nous ne donnerons aucun exemple d'énumerations de choses, parce que nous en avons déjà cité plusieurs. M. Albert Réville dit à ce sujet:

S'agit-il du chanvre, cette plante vulgaire qu'il déguise sous le nom de *pantagruélion*, il vous accable d'une énumération interminable des usages auxquels le chanvre peut servir. S'agit-il de l'estomac? le roi Gaster, avec ses besoins, ses ordres impérieux, ses inventions ingénieuses, préside à tout un petit traité de philosophie sociale, d'une richesse d'observation merveilleuse. Même remarque à propos de cette île où Oui-dire tenait «école de tesmoignerie», pays de tradition où tout se fait par Oui-dire.

Rabelais se plaît à entasser les proverbes en les détournant quelquefois de leur sens naturel. Nous en avons donné des exemples. (I, p. 180 et 182).

VI.

Quelquefois, au lieu d'énumérer simplement, Rabelais procède par enchérissement.

Si de ce vous esmerveillez, esmerveillez-vous d'avantaige de la queue des beliers de Scythie, qui pesoit plus de trente livres (I, 16).

Si croyez que le feu soit le grand maistre des ars, comme escrit Ciceron, vous errez, et vous faites tort, car Ciceron ne le creut oncques. Si croyez que Mercure soit premier inventeur des ars, comme jadis croyoient nos anticques Druides, vous

fourvoyez grandement. La sentence du satyrique est vraye, qui dit messere Gaster estre de tous ars le maistre. (IV, 57.)

Ici c'est la phrase qui enchérit sur la phrase, ailleurs ce sont les idées, les tableaux qui vont *crescendo*. Qu'on se rappelle le passage où les compagnons de Pantagruel indiquent les moyens qu'ils emploieront pour pénétrer dans le camp du roi Anarche.

Moi, dist Panurge, j'entreprends d'entrer en leur camp par le milieu des gardes et du guet... le diable ne m'affinerait, car je suis de la lignée de Zopire.

Moi, dit Epistémon, je scay... toutes les ruses et finesses de discipline militaire... car je suis de la lignée de Sinon.

Moi, dist Eusthènes, entreray par à travers leurs tranchées, maulgré le guet et tous les gardes... car je suis de la lignée de Hercules.

Moi, dist Carpalim, j'y entreray si les oiseaux y entrent... car je suis de la lignée de Camille Amazone.

Victor Hugo, qui a emprunté à Rabelais son goût pour les énumérations et qui en abuse quelquefois comme lui, a emprunté aussi au curé de Meudon ses gradations par enchérissement :

Ils savent que je suis un homme qui les aime...
Que je riais comme eux, et plus qu'eux, autrefois.
(*Contemplations*, I, 6.)

Il y en a une très belle à la fin du premier acte des *Burgraves*. On annonce l'approche d'un mendiant. Gorlois lui jette des pierres, Hatto lui donnerait volontiers un morceau de pain, Magnus lui offre à manger et à boire, mais Job veut qu'on le reçoive avec solennité, comme si c'était un roi.

MAGNUS.

...En quel temps sommes-nous, Dieu puissant ?
On chasse à coups de pierre un vieillard qui supplie !

De mon temps, — nous avions aussi notre folie,
Nos festins, nos chansons... — on était jeune, enfin,
Mais qu'un vieillard, vaincu par l'âge et par la faim,
Au milieu d'un banquet, au milieu d'une orgie,
Vînt à passer tremblant, la main de froid rougie,
Soudain on remplissait, cessant tout propos vain,
Un casque de monnaie, un verre de bon vin,
C'était pour ce passant, que Dieu peut-être envoie.
Après, nous reprenions nos chants, car plein de joie,
Un peu de vin au cœur, un peu d'or dans la main,
Le vieillard souriant poursuivait son chemin.
Sur ce que nous faisions jugez ce que vous faites !

JOB *à Magnus*

Jeune homme, taisez-vous. De mon temps, dans nos fêtes,
Quand nous buvions, chantant plus haut que vous encor
Autour d'un bœuf entier posé sur un plat d'or,
S'il arrivait qu'un vieux passât devant la porte,
Pauvre, en haillons, pieds nus, suppliant ; une escorte
L'allait chercher ; sitôt qu'il entrait, les clairons
Eclataient ; on voyait se lever les barons ;
Les jeunes, sans parler, sans chanter, sans sourire,
S'inclinaient, fussent-ils princes du saint-empire ;
Et les vieillards tendaient la main à l'inconnu
En lui disant : Seigneur, soyez le bienvenu !
Va querir l'étranger !

VII.

La phrase de Rabelais, quelque compliquée qu'elle puisse être, reste dans son ensemble, aussi légère, aussi dégagée que ces belles cariatides qui soutiennent l'entablement du temple de Pandrose à Athènes.

En voici une toute surchargée d'adjectifs, de déterminatifs et de compléments et qui n'en est pas moins svelte.

Tel disoit (Alcibiadès) estre Socrates : parceque, le voyans au dehors et l'estimans par l'exterieure apparence, n'en eussiez donné un coupeau d'oignon (bout), tant laid il estoit de corps, et ridicule en son maintien ; le nez pointu, le regard d'un tau-

reau, le visage d'un fou, simple en mœurs, rustique en vestemens, pauvre de fortune, infortuné en femmes, inepte à tous offices de la republique ; toujours riant, toujours beuvant d'autant à un chascun, tousjours se gabelant, tousjours dissimulant son divin savoir. Mais, ouvrans ceste boite, eussiez au dedans trouvé une celeste et impreciable drogue, etc. (I, Prologue).

La phrase suivante se compose d'une longue série de verbes, suivis et non précédés de leurs sujets. C'est Pantagruel qui parle :

Gargantua, mon père, ... nous a souvent dit les escrits de ces hermites jeuneurs autant estre fades, jejunes et de mauvaise salive, comme estoient leurs corps, ... nous baillant exemple d'un philosophe, qui, en solitude pensant estre et hors la tourbe, pour mieux commenter, discourir et composer ; ce pendant toutesfois autour de luy aboyent les chiens, ullent les loups, rugient les lions, hannissent les chevaulx, barrient les elephans, sifflent les serpens, braislent les asnes, sonnent les cigales, lamentent les tourterelles ; c'est-à-dire plus estoit troublé, que s'il fust à la foyre de Fontenay, ou Niort ; car la faim estoit on corps : pour à laquelle remedier abaye l'estomac, la veue esblouit, les veines sugcent de la propre substance des membres carniformes, et retirent en bas cestuy esprit vagabond, negligent du traictement de son nourrisson et hoste naturel, qui est le corps : comme si l'oiseau, sur le poing estant, vouloit en l'air son vol prendre, et incontinent par les longes seroit plus bas deprimé (III, 13).

En voici une toute chargée de parenthèses et d'adjectifs, qui n'est pas moins légère.

Mais tout ainsi que Noé, le saint homme à qui nous sommes tous obligés et tenus de ce qu'il nous planta la vigne — dont nous vient ceste nectareique, delicieuse, precieuse, celeste, joyeuse et déificque liqueur qu'on nomme le piot : fut trompé en le beuvant, car il ignoroit la grande vertu et puissance d'iceluy ; semblablement les hommes et femmes de celuy temps mangeoient en grand plaisir de ce beau et gros fruict [les nèfles] ; mais accidens bien divers leur en advinrent, car à tous survint au corps une enfleure très horrible, mais non à tous en un mesme lieu. Car les uns enfloient par le ventre et leur

ventre devenoit bossu comme une grosse tonne ; desquels est escrit : *Ventrem omnipotentem* : lesquels furent tous gens de bien et bons raillards. Et de ceste race nasquit Saint-Pansard et Mardygras, etc., etc. (II, 1).

VIII.

Rabelais procède souvent par comparaisons. En est-il une plus gracieuse et plus artistement présentée que celle-ci ?

Voyez comment la lune ne prend lumière ne de Mercure, ne de Jupiter, ne de Mars, ne d'autre planete ou estoille qui soit on ciel. Elle n'en reçoit que du soleil son mary, et de luy n'en reçoit point plus qu'il luy en donne par son infusion et aspectz. Ainsi serez-vous à vostre femme en patron et exemplaire de vertus et honnesteté (III, 30).

La comparaison suivante est plus développée et n'en est pas moins gracieuse :

Vous l'entendez par exemple vulgaire, quand vous voyez, lorsque les enfans bien nettis [nettoyés], bien repuz et alaictés, dorment profondément, les nourrices s'en aller esbattre en liberté, comme pour icelle heure licentiées à faire ce que voudront, car leur présence autour du bers [berceau] sembleroit inutile. En ceste façon, nostre ame, lorsque le corps dort, et que la concoction est de tous endroits parachevée, rien plus n'y estant necessaire jusques au reveil, s'esbat et revoit sa patrie, qui est le ciel. De là, reçoit participation insigne de sa prime et divine origine ; et, en contemplation de ceste infinie et intellectuelle sphere, le centre de laquelle est en chascun lieu de l'univers, la circonference point (c'est Dieu, selon la doctrine de Hermes Trismegistus), à laquelle rien n'advient, rien ne passe, rien ne dechet, tous temps sont presens, note non seulement les choses passées en mouvemens inférieurs, mais aussi les futures : et, les rapportant à son corps, et par les sens et organes d'iceluy les exposans aux amis, est dite vaticinatrice et prophète (III, 13).

Il aime à disposer symétriquement sa phrase en antithèse ou en dilemme :

Si on l'interrogeait des cas presens ou passés, il en respondoist pertinemment, jusques à tirer les auditeurs en admiration. Si des choses futures, toujours mentoit, jamais n'en disoit la vérité (IV, 58).

Voici une émunération dont toutes les parties sont symétriques et qui se termine par une comparaison :

On pourra prendre les lions par les jubes [crinières], les chevaulx par les crains, les bufes [bufles] par le museau ; les bœufs par les cornes ; les loups par la queue ; les chevres par la barbe ; les oiseaux par les pieds ; mais jà ne seront tels philosophes par leurs paroles pris (III, 36).

La comparaison suivante se développe par opposition :

Comme la torche ou la chandelle, tout le temps qu'elle est vivante et ardente, luist es assistans, esclaire tout autour, delecte un chascun et à chascun expose son service et sa clarté, ne fait mal ne deplaisir à personne : sus l'instant qu'elle est extaincte, par sa fumée et évaporation, elle infectionne l'air, elle nuist es assistans et à un chascun desplaist (IV, 26).

IX.

Rabelais affectionne aussi les phrases qui reviennent sur elles-mêmes :

C'estoit à vous à qui Paris devoit adjuger la pomme d'or, non à Venus, non, ny à Juno, ny à Minerve : car oncques n'y eut tant de magnificence en Juno, tant de prudence en Minerve, tant d'élégance en Venus, comme il y a en vous (II, 21).

De mechantes gens jamais je ne prends rien. Rien jamais des gens de bien je ne refuse (III, 34).

C'est à Rabelais probablement que Molière a emprunté, en renversant les termes, cette fameuse phrase qu'Harpagon veut faire inscrire sur la porte de sa salle à manger. Les moines, nous dit Rabelais,

ne mangent mie pour vivre, ils vivent pour manger et n'ont que leur vie en ce monde . . . qui est la fin unique et intention premiere des fondateurs (III, 15).

Cette phrase épigrammatique succédant brusquement à une autre où l'on a l'air de plaindre les moines, est une malice à la Voltaire.

Quelquefois les mêmes mots sont répétés avec ou sans antithèse.

Jamais homme ne me fit plaisir sans recompense. Jamais homme ne me fit desplaisir sans repentance (IV, 8).

Mieulx eust-il fait soy contenir en sa maison, royallement la gouvernant, que insulter en la mienne hostilement la pillant (I, 46).

Il n'est riche qui quelquefois ne doive. Il n'est si pauvre de qui quelquefois on ne puisse emprunter (III, 5).

Il n'est debteur qui veult; il ne fait crediteur qui veult (III, 3).

X.

D'autres fois c'est le même mot que l'on répète pour donner plus d'énergie à l'accumulation :

Ils tous tenoient Gaster pour leur dieu, le adoroient comme dieu ; luy sacrifioient comme à leur dieu omnipotent : ne reconnoissoient autre dieu que luy (IV, 58).

Qui fait le saint siége apostolique en Rome, de tout temps et aujourd'huy tant redoubtable en l'univers, qu'il fault ribon ribaine [bon gré, mal gré], que tous rois, empereurs, potentats et seigneurs [dé]pendent de luy, tiennent de luy, par luy soient couronnés, confirmés, authorisés, viennent là boucquer [baiser par force] et se prosterner à la mirifique pantoufle? (IV, 53).

Il aime à montrer la spontanéité de deux actions, en les indiquant à la fois par le même verbe à l'imparfait et au participe présent:

(Gargantua) mordoit en riant, rioit en mordant.

Ennius beuvant escrivoit, escrivoit beuvant. Eschylus (si a Plutarche foy avez) beuvoit composant, composant beuvoit. Homère jamais n'escrivit à jeun (III, Prologue).

Il nous trace en phrases analogues le portrait de Quaresme-prenant.

Cas estrange. Travailloit rien ne faisant : rien ne faisoit travaillant. Rioit en mordant, mordoit en riant. Rien ne mangeoit jeunant, jeunoit rien ne mangeant. Grignotoit par soubçon, beuvoit par imagination, etc. (IV, 32).

Ces sortes de tournures reviennent très fréquemment. En général, Rabelais fait un grand emploi des participes présents :

Democrite estoit heraclitizant et Heraclite democratizant representé (I, 2).

XI.

Ceci nous conduit aux jeux de mots dont Rabelais est fort prodigue. Nous n'en citerons que quelques-uns.

Gentilhomme, Jean pille homme.

N'hasardons rien à ce que nous ne soyons nazardés (III, Prologue).

Dans les phrases suivantes, il n'y a que des rapprochements de sons :

Je pareillement, quoique je sois hors d'effroy, ne suis toutes fois hors d'esmoy, de moy voyant n'estre fait aucun prix digne d'œuvre (*Ibid.*).

Le grand Dieu fit les planetes et nous faisons les plats netz. L'appetit vient en mangeant, la soif s'en va en beuvant (I, 5).

Ce qui suit est une imitation française de la phrase macaronique sur les cloches : *Omnis clocha clochabilis*, etc.

Un bon esmoucheteur qui en esmouchetant continuellement esmouche de son mouchet, par mousches jamais esmouché ne sera (II, 15).

Le sel des phrases suivantes est dans l'accumulation des *g*.

Les Fanfreluches antidotées furent trouvées, avec la généalogie de Gargantua, dans

un gros, gras, grand, gris, joly, petit, moisy livret, plus, mais non mieux, sentant que roses (I, 1).

Du costé de la Transmontane advola un grand, gras, gros, gris pourceau, ayant aisles longues et amples comme sont les aisles d'un moulin à vent (IV, 41).

Le mot *vivat*, qu'il vive, se trouve transformé par Epistémon en *bibat*, qu'il boive :

Vivat, fifat, pipat, bibat (IV, 53).

XII.

Rabelais se complaît à mettre en action les locutions proverbiales, mais il n'est pas toujours heureux dans ces applications. Si l'on sourit quand il nous dit que les voyageurs passent Procuration, qu'ils passent Outre, que dans le pays d'Odes, les chemins allaient autrefois où les voyageurs le désiraient, et qu'ils ont cessé d'y aller parce qu'ils ont été trop battus par des batteurs d'estrades ; on trouve assez insipide la puce que Panurge se met à l'oreille, l'histoire de l'amie de Pantagruel qui n'apparaît que pour faire un mauvais calembour : *Di, amant faux*, etc.

Il y a des plaisanteries que Rabelais affectionne, et qui sont restées populaires depuis lui, en Basse-Normandie du moins.

Au temps que les bestes parloient (il n'y a pas trois jours), un pauvre lion . . . (II, 15).

C'estoit le meilleur petit bonhommet qui fust d'ici au bout d'un baston (II, 31).

Panurge en parlant d'un incendie se préoccupe du sort des animaux parasites.

Ah pauvres pulces, ah pauvres souris, vous aurez un mauvais hiver (II, 14)!

(En) lisant les belles chroniques de ses ancestres, il trouva que Geoffroy de Lusignah, dit Geoffroy à la Grand Dent, grand père du beau cousin de la sœur ainée de la tante du gendre de l'oncle de la bru de sa belle mere, estoit enterré à Maillezais (II, 5).

XIII.

Il s'amuse souvent à forger des mots et des phrases, tantôt par simple gaîté comme dans l'histoire des Chicanous, tantôt par raillerie comme dans l'histoire de l'écolier limousin, dans les discours de la Quinte-Essence, quelquefois aussi pour déguiser quelque peu sa pensée et la rendre plus piquante en la faisant chercher. En voici un exemple. C'est Panurge qui parle à propos de la mort de Raminagrobis:

Il mesdit des bons pères mendians cordeliers et jacobins qui sont les deux hemispheres de la christienté, et par la gyrognomonique circumbilivagination desquelz, comme par deux filipendoles coelivages, toute l'antonomatic matagrabolisme de l'église romaine, quand elle se sent emburelucoquée d'aucun baragouinage d'erreur ou de heresie, homocentricalement se tremousse (III, 22).

Voici l'explication que M. Rathery donne de ce passage :

. . . Et par le tournoiement circulaire desquels, comme au moyen de deux contrepoids tirés du ciel, l'hypocrisie de l'église romaine se sentant entortillée par certain langage trompeur et hérétique, se trémousse dans le même centre.

XIV.

Il y a un genre de plaisanterie auquel Rabelais revient souvent, c'est celui qui consiste à indiquer avec une précision technique des détails sur lesquels tout autre se contenterait d'un à-peu-près.

On se rappelle les chiffres, avec fractions indiquées, des matériaux destinés à habiller Gargantua et Pantagruel. On n'a pas non plus oublié le revenu exact de Salmigondin, le nombre des Parisiens noyés ou des guerriers tués dans les batailles.

Pantagruel fit afficher 9,764 thèses qu'il était prêt à soutenir; il transporta en Dipsodie 9,876,543,200 hommes, sans compter les femmes et les enfants. Il y avait 1,311 chiens aux trousses de Panurge et 600,014 après la dame de Paris. Il se passa en Afrique 36 mois, 3 semaines, 4 jours, 13 heures et quelque peu davantage sans qu'il tombât une goutte de pluie, etc.

A partir du troisième livre, c'est le chiffre 78 qui revient constamment. Les lecteurs sont priés d'attendre à rire au 78me livre; les dieux burent 78 bariques de nectar; il y a 78 pièces de tapisserie à Medamothi; les moutons de Dindenault donnent le moyen de guérir 78 espèces de maladies; il y a chez les Macréons une forêt de 78 parasanges. Pantagruel envoie à Chaneph 78 mille petits demi escuz à la lanterne, les Andouilles avaient 78 enseignes, etc.

Les détails ne sont pas moins précis quand il s'agit des blessures des personnages. Gymnaste donne au capitaine Tripet un coup qui lui «taille l'estomac, le colon, la moitié du foye, dont tomba par terre et tombant rendit plus de *quatre* potées de soupes et l'ame meslée parmy les soupes» (I, 35).

Le maître de la maison où Panurge était embroché, tua le rôtisseur en

> luy passant la broche un peu au dessus du nombril vers le flan droit, et luy perça la tierce lobe du foye, et le coup, haussant, luy penetra le diaphragme, et par à travers la cap-

sule du cueur luy sortit la broche par le haut des espaules, entre les spondyles et l'omoplate senestre (II, 14).

M. Paul Stapfer, qui a publié une curieuse étude sur Sterne, fait remarquer que l'auteur de *Tristram Shandy* a imité en cela Rabelais. Ainsi, par exemple, Sterne ne dira pas :

Mon père devint tout rouge ; il dira : Mon père rougit de six teintes et demie, sinon d'une pleine octave, au dessus de la couleur naturelle. Au lieu d'écrire : la patience de Job, il écrit : le tiers, le quart, la moitié ou les trois cinquièmes de la patience de Job, indiquant exactement quelle dose de la vertu de ce patriarche est nécessaire pour supporter telle ou telle vexation... La blessure de l'oncle Tobie, afin que nous le sachions, a été reçue à environ trente toises de l'angle du retour de la tranchée, en face de l'angle saillant du demi-bastion de St-Roch, etc.

Il y a une différence cependant entre les deux écrivains. Cette précision chez Rabelais est simplement amusante. Elle agace souvent chez Sterne.

XV.

Il serait fastidieux de multiplier ces remarques sur les habitudes du style de Rabelais. Le lecteur a dû en faire lui-même d'autres en lisant nos citations. On devrait supposer d'après ces formes caractéristiques que le style du curé de Meudon prête facilement au pastiche. Il n'en est rien cependant : la preuve, c'est que beaucoup s'y sont essayés et que personne n'a réussi de manière à donner l'illusion plus de quelques lignes.

Les rédacteurs du Ve livre ont dû faire tout leur possible pour ressembler au maître, et pourtant l'on reconnaît assez facilement les passages qui ne sont pas de lui. Dufresny, qui, au XVIIe siècle, a voulu le

singer en le faisant pa… , a été tout simple… t ridicule. Beaumarchais a été plus heureux, et, …s le chercher peut-être, il a souvent donné à son style les allures de celui de Rabelais.

Sa fameuse phrase : [Pour cette place] « il fallait un administrateur, ce fut un danseur qui l'obtint », est calquée sur Rabelais :

Et nonobstant la remonstrance d'aucuns de l'Université que ceste charge mieulx competoit à un orateur qu'à un sophiste, fut à cest office esleu nostre maistre Janotus de Bragmardo (I, 17).

Le portrait de Bartholo, dans le *Barbier*, est dans le style rabelaisien :

C'est un beau, gros, court, jeune vieillard, gris pommelé, rusé, rasé, blasé, qui guette, furète et gronde et geint tout à la fois.

Comparez ces lignes avec le portrait de Jean des Entommeures :

Jeune, gallant, frisqué, de hait, bien à dextre, hardy, adventureux, délibéré, hault, maigre, bien fendu de gueule, bien advantagé de nez, beau despescheur d'heures, beau desbrideur de messes, beau descroteur de vigiles, etc (Voir t. I, p. 231.)

N'est-ce pas le même procédé, avec moins d'abondance ? Poursuivons :

Voyant à Madrid que la république des lettres était celle des loups… que tous les insectes, les moustiques, les cousins, les critiques, les maringouins, les envieux, les feuillistes, les libraires, les censeurs, et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres, achevaient de déchiqueter et de sucer le peu de substance qui leur restait ; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abîmé de dettes et léger d'argent…, j'ai quitté Madrid. (*Le Barbier de Séville*, I. 2.)

Rapprochons ce passage de la réponse de Panurge lorsqu'on lui reproche de manger son blé en herbe :

qui ne rentraient pas dans la langue courante de son temps. Ce glossaire comprend 952 mots latins et 517 mots grecs; mais parmi ces mots latins et grecs nous en trouvons beaucoup qui, s'ils étaient nouveaux au XVIᵉ siècle, n'en ont pas moins passé dans la langue usuelle du XIXᵉ. Tels sont, pour le latin: adjurer, alluvion, ambage, ardu, aulique, béat, besicles, blatte, cantilène, concussion, dévot, discourir, dispenser, durer, explorer, etc.

Et pour le grec: anomal, anthracite, canon (règle), cataclysme, chiromancie, cymaise, cynocéphale, diaphragme, diastole, gymnaste, halot, isthme, lambdoïde, etc., etc.

Rabelais fait aussi quelques emprunts aux langues voisines. Il a des mots italiens, allemands, anglais et nombre de mots arabes et hébreux; mais quand il s'en sert, il les explique; il n'est jamais pédant et prétentieux comme l'école de Ronsard; même lorsqu'il emploie des mots étrangers, sa plume est toujours française.

XVIII.

Sous ce rapport cependant il y a une question que l'on peut se poser.

Le XVIᵉ siècle met fin aux littératures dialectales; l'invention de l'imprimerie, la rapide propagation des livres, la paix qui s'établit en France, un gouvernement plus fort et centralisateur amènent la constitution d'une langue générale. Il y aura bien encore un peu de gascon dans Montaigne; Calvin et son école auront aussi leur langage un peu terne, le style réfugié. Cependant on reconnaîtra plutôt la province de l'écrivain à son humeur, à ses croyan-

ces religieuses, qu'à son langage. Il n'y a plus de dialectes à cette époque, la fusion s'est opérée, il y a une langue française.

Mais Rabelais est sur la limite des deux âges, et il y a lieu d'examiner si cette langue si abondante, si prodigieusement riche, si pittoresque, ne se rattache pas à l'un des dialectes principaux de la langue d'*oïl*.

On sait que Fallot, le premier qui se soit occupé de cette question, en étudiant minutieusement les papiers conservés dans chaque localité encore plus que les livres, a divisé en trois ou quatre sections principales le domaine de la langue française du moyen âge : le bourguignon, le normand et le picard, dont le point de jonction et de fusion était l'Ile-de-France et Paris. Le picard régnait au Nord, jusque dans la Belgique; le normand au Nord-Ouest, jusque dans la Bretagne; le bourguignon à l'Est et au Sud, jusqu'en Suisse. C'est du normand que nous viennent nos imparfaits en *ais* et du bourguignon que nous avons reçu la conjugaison en *oir* et toutes les formes de nos verbes où la syllabe *oi* domine. Il y a tel verbe, *asseoir*, par exemple, qui a conservé sa double forme : bourguignonne, je m'*assois*, et normande, je m'*assieds*.

Rabelais n'avait rien à démêler avec le picard, — dont on a détaché depuis le wallon, par parenthèse, — mais il vécut dans des pays où le normand et le bourguignon étaient en contact. Né en Touraine, Rabelais passa la plus grande partie de sa jeunesse dans cette province et les provinces voisines, l'Anjou et le Poitou. Or, si la Touraine était bourguignonne, le Poitou était normand, et l'Anjou se par-

tageait entre les deux dialectes. Mais Rabelais vécut aussi à Toulouse, où il trouva la langue d'*oc*, et il écrivit les deux premiers livres de son roman à Lyon, où il avait retrouvé le dialecte bourguignon.

Il y a un peu de tous les dialectes chez Rabelais; il a emprunté à tous des expressions, des ornements, des phrases, comme il en a emprunté au grec et au latin; mais dans le tissu de son style, la fusion du bourguignon et du normand est complète, bien qu'il y ait une petite prédominance du bourguignon, reconnaissable moins aux formes caractéristiques de ce dialecte qu'à l'exclusion des caractères que Fallot attribue au normand. Le normand, nous dit-on, est ainsi caractérisé : des formes sèches, peu de syllabes mouillées, prédominance des lettres les plus tenues, l'*e* et l'*u*; les diphthongues les plus communes sont *ei*, *ue* (presque *ui*); peu de nasales.

Chez Rabelais, au contraire, les nasales sont nombreuses; il en a même qui lui sont presque particulières : *on* pour *au*, *prins* au lieu de *pris*; les sons mouillés en *ier*, *ller*, prédominent. Cependant il est loin d'être pur bourguignon; il donnerait plutôt la main à un dialecte normand très caractéristique, que Fallot n'a pas connu et qui se parle dans le département de la Manche, dans la partie nord surtout, et dans les îles anglaises de Jersey, Guernesey, Aurigny. La tournure des phrases, le genre de style et de plaisanterie, et la majeure partie du vocabulaire de Rabelais, se retrouvent là, avec une prononciation notablement différente à la vérité, mais sous une forme très reconnaissable; si bien que lorsqu'on a vécu dans ce coin de terre et qu'on vient à lire Rabelais, on se croit encore chez soi.

Mais, en résumé, Rabelais n'appartient en particulier par son langage à aucune région spéciale de la langue d'*oil*. Il n'est ni normand ni bourguignon, il n'a dans son langage ni la finesse malicieuse du Parisien, ni la sécheresse raisonneuse du Rouennais, ni l'ampleur un peu lourde du Dijonnais. Il conserve bien un peu du parfum des bords de la Loire et de la Manche, mais il est surtout et avant tout français. La langue qu'il parle n'est pas un jargon particulier, bien qu'il l'ait empruntée un peu partout, c'est une langue recueillie au cœur même de la nation, c'est la langue de la France [1].

XIX.

La grammaire de Rabelais est en général celle du XVIe siècle. Nous ne pouvons songer à la faire ici et nous nous contenterons de quelques remarques sur les cas les plus importants [2].

[1] Nous avons sous les yeux un opuscule : *Rapports de la langue de Rabelais avec les patois de la Touraine et de l'Anjou* par A. Loiseau, 1867, in 8°, dans lequel on montre les rapports de la langue de Rabelais et du patois angevin. Le choix des mots indiqués par l'auteur n'est pas heureux, puisque la liste de ceux qu'il présente comme particuliers au patois angevin sont parfaitement français, tels que : barguigner, buée, devaler, éclopé, goret, pinte, porte-balle, et même «peuplier» arbre ! Ce travail est, du reste, très superficiel.

[2] M. Aug. Brachet a placé en tête de ses *Morceaux choisis des grands écrivains du XVIe siècle* une prétendue *Grammaire de la langue du XVIe siècle*, qui, bien qu'occupant une centaine de pages, est non-seulement insuffisante, mais pleine d'inconcevables étourderies. L'auteur ne dit pas un mot, par exemple, sur la question capitale de la construction, de la disposition des mots dans la phrase ; il ne parle pas de la formation des pluriels en *z* et *x*, qu'on avait tant de peine à s'expliquer aux siècles suivants ; il est très sobre sur la conjugaison des verbes, etc., etc. En revanche, il trouve (120) un subjonctif dans cette phrase : lorsque (vous) *entrastes* en

Rabelais et la plupart des écrivains de son temps usent dans la disposition des mots de la phrase, dans la construction, de libertés qui ne nous sont plus permises.

Il met les compléments avant les verbes :

Les corbeaux, les gays [geais], papegays [perroquets], les estournaulx, il rend poètes ; les pies il fait poètrides et leur apprend le langage humain proférer, parler, chanter . . . Les aigles, gerfaulx, faucons, sacres, laniers, autours, esparviers, esmerillons, oiseaux aguars [fuyant l'homme], peregrins, essors [vagabonds], rapineux, sauvages, il domestique et apprivoise.

Il s'agit de l'appétit, du besoin de satisfaire l'estomac. Rabelais continue :

Les loups jette hors des bois, les ours hors les rochers, les renards hors les tesnières [tanières], les serpents lance hors la terre (IV, 57).

Ces phrases ne sont-elles pas plus élégantes que si l'on disait comme aujourd'hui :

Lybie. Quelques lignes plus loin (121) il prend pour un subjonctif le plus-que-parfait de l'indicatif : j'*avais*, et le pronom relatif *lesquelles* pour la conjonction *que*. Il prend l'*adjectif* placé en attribut à côté du verbe *être* pour le régime dudit verbe *être*, dans cette phrase : *possible* n'estoit les garder (de sauter) (122). Dans : *ce voyant*, comparable à *ce pendant*, il voit une inversion du *participe* (129). Il formule (130) une règle à peu près inintelligible sur l'accord du participe passé (qui s'accorde avec son régime si le régime est placé avant et ne s'accorde pas si le régime suit), et conclut gravement que Molière n'a pas appliqué la règle dans ce vers :

Il m'a droit dans ma chambre une *boîte jetée*.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que M. Brachet a répété cette belle observation dans sa *Nouvelle Grammaire française fondée sur l'histoire de la langue* (521). Au reste M. Brachet est coutumier de ces sortes de distractions. Voir dans la *Revue critique*, décembre 1875, un article de M. Darmesteter, qui n'a pas relevé moins de seize graves étourderies dans la syntaxe de ce dernier livre. Cette syntaxe n'a en tout que 36 pages.

Il rend poètes les corbeaux, les geais, etc.; il fait les pies poetesses, il leur apprend à proférer le langage humain, il jette les loups hors du bois, etc.

Toutefois cette construction n'est guère possible que lorsque le sujet est un pronom personnel qu'on peut sous-entendre, ou lorsque le sujet n'est pas au même nombre que le complément.

Là en baufrant, attendent les moines l'abbé tant qu'il voudra (III, 15).

Les compléments indirects se mettent volontiers avant le verbe :

De choses mal acquises, le tiers hoir ne jouira (III, 2).

Nous avons rencontré de nombreux exemples de ces sortes de phrases.

XX.

Rabelais et ses contemporains employaient fréquemment une tournure imitée du latin dans laquelle le verbe à l'infinitif a pour sujet le complément du verbe précédent :

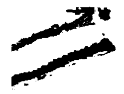
Je *le vois venir*, c'est-à-dire : Je vois qu'il vient.

Dans ces locutions, l'infinitif a ordinairement un sens actif, mais quelquefois aussi nous lui donnons un sens passif en lui laissant la forme active :

Je l'ai vu manger par le loup, c'est-à-dire : être mangé.

Ces *propositions infinitives* ne sont guère usitées aujourd'hui qu'après les verbes *voir*, *entendre*, *sentir*, *laisser*, et quelques autres. Au XVI[e] siècle, on les place après la plupart des verbes, et, quand le sens est passif, on donne la forme passive à l'infinitif.

Heraclites disait rien par songes ne nous estre exposé,



rien aussi ne nous estre celé; seulement nous estre donnée signification et indice des choses advenir ou pour l'heur ou malheur nostre, ou pour l'heur et malheur d'autruy (III, 13).

Voyez comment nature voulant les plantes, arbres, arbrisseaulx, herbes et zoophytes, une fois par elle créés, perpetuer et durer en toute succession de temps, sans jamais deperir les especes, encores que les individus perissent, curieusement arma leurs germes et semences, es quelles consiste icelle perpetuité; et les a munis et couvers par admirable industrie de gousses, vagines [gaînes], testz, noyaulx, calicules, coques, espiz, pappes [duvet], escorces, echines poignans [enveloppes épineuses], etc. (III, 8).

Dans les propositions infinitives, nous mettons généralement aujourd'hui le verbe à l'infinitif *avant* son sujet:

Laissez *venir* à moi *les petits enfants*, disait Jésus.

Rabelais et ses contemporains mettent ordinairement le verbe *après :*

Herodes . . . . prevoyant que à sa mort, les Juifs feroient feux de joie, fit en son serrail, de toutes les villes, bourgades et chasteaulx de Judée, tous les nobles et magistratz convenir, sous couleur et occasion fraudulente de leur vouloir choses d'importance communicquer (IV, 26).

Avec un infinitif, le complément se met avant ou après le verbe à volonté, le plus souvent avant; avec un participe précédé d'un auxiliaire, le complément se met ordinairement entre l'auxiliaire et le participe;

Iceux venuz et comparens en personnes fit en l'hippodrome du serrail resserrer (IV, 36).

Bringuenarilles le géant avoit toutes les paesles, chaudrons, coquasses, lichefrites et marmites du pays avallé (IV, 17).

Cette construction n'est permise aujourd'hui qu'avec *tout* et *rien*:

Je n'ai *rien* vu, mais j'ai *tout* entendu.

XXI.

Le sujet se met très souvent après le verbe :

Puis demanda Pantagruel : Quels gens habitent en ceste belle isle de chien ? (IV, 64).

Rabelais profite quelquefois de cette liberté pour enchevêtrer gracieusement ses phrases :

La Terre desistoit leur prester nourissement par vapeurs et exhalations : des quelles disoit Heraclitus, prouvoient les Stoïciens, Ciceron maintenoit, estre les estoiles alimentées (III, 3).

Le sujet est souvent sous-entendu surtout à la troisième personne quand le sens est parfaitement clair :

Arrivé que fut, vouloit baiser les pieds de mondit père (I, 50).

Mais après disner *ilz* demeuroient dans la maison et s'esbatoient à boteler du foin, à fendre et à scier du bois . . . . Puis estudioient en l'art de peinture et sculpture ; ou revoquoient en usage l'ancien jeu des tales. . . . . Semblablement, ou alloient voir comment on tiroit les métaulx. . . ou alloient voir les lapidaires, orfevres . . . . Alloient ouir les leçons publiques, les actes solennelz . . . . Passoit par les salles et lieux ordonnés pour l'escrime et là contre les maistres, essayoit de tous bastons et leur monstroit par évidence qu'autant, voire plus, en savoit qu'iceux. Et au lieu d'arboriser, visitoient les boutiques des drogueurs, herbiers, etc. . . . . Alloit voir les basteleurs, etc. (I, 24).

Ici, quand le verbe est au singulier, il a pour sujet *Gargantua* dont le nom ne se trouve pas exprimé une seule fois dans le chapitre. Quand le verbe est au pluriel, le sujet est *Gargantua* et *Ponocrates.* Cette manière de sous-entendre le sujet se rencontre à chaque page de Rabelais.

Dans les locutions impersonnelles composées du

verbe *être* et d'un adjectif, l'adjectif se place en avant, et le mot *il*, que nous emploierions aujourd'hui, n'est jamais exprimé.

Vray est que leurs provisions estoient aucunement endommagées par la tempeste precedente (IV, 25).

Le sujet apparent *il* ne s'emploie pas non plus quand le sujet réel figure immédiatement après le verbe impersonnel, et que la phrase commence par un mot circonstanciel.

Point n'estoit filz de bonne mère reputé qui dedans ne jettast ce que avoit de singulier (I, 50).

Là fut decreté qu'ilz feroient une belle procession, renforcée de beaux preschans et letanies *contra hostium insidias* (I, 27).

Me souvient avoir leu que Ptolemée fils de Lagus . . . esperoit par offre de nouveautés l'amour de son peuple envers soy augmenter (III, Prologue).

On se dispense également de placer *ce* devant *qui*, *que*, etc.

Ils entroient partout et jamais nul n'en prit dangier. Qui est cas assez merveilleux (I, 27).

Le sujet pronom peut être séparé de son verbe par différents mots :

Il, en ceste façon son tonneau tempestoit pour . . . n'estre vu seul ocieux (III, Prologue).

Je, dist Panurge, me trouve fort bien du conseil des femmes et mesmement des vieilles (III, 16).

Quelquefois même, à la 3e personne, le verbe n'est pas exprimé, quand c'est le verbe *être*.

[Sa femme tenoit boutique]. Il, de son costé, pauvre plus que ne fut Irus (III, 2).

Rabelais et ses contemporains emploient souvent le verbe *avoir* là où nous employons l'impersonnel *il y a* ou l'impersonnel passif. C'est un reste de la langue du XIIIe siècle, en France et en Italie.

Est advenu depuis certaines années, que la terre cultivant, il n'*a eu* pluie à propos ne en saison (IV, 61).

Et Dieu sait comme il y *eut* bu et gallé (IV, 25).

XXII.

On emploie souvent le subjonctif sans la conjonction *que*, dont on le fait ordinairement précéder aujourd'hui.

Vous souvienne qu'Alexandre le grand ayant obtenu victoire du roy Darie en Arbellès, presens ses satrapes, quelquefois refusa audience à un compagnon, puis en vain mille et mille fois s'en repentit (III, 16).

Mais si, dist Panurge, Dieu le vouloit, et *advint* que j'épousasse quelque femme de bien, et elle me *batist*, je serais plus que tiercelet de Job [plus patient que Job] si je ne enrageois tout vif (III, 9).

Ceux qui sont mariés *soient* comme non mariés, ceux qui ont femme *soient* comme non ayans femme (III, 35).

Soit employé dans le sens de *ou* répété, n'est pas invariable comme à présent; il suit la règle des verbes et s'accorde avec son sujet:

Trouvez-moy livres au monde, soient de philosophie, de medecine, des lois, des mathematiques, des lettres humaines, voire de la Sainte Ecriture, qui en puissent autant tirer? (IV, 53).

Il en est de même de quelques autres vocables que nous faisons invariables quand ils sont placés devant le mot auquel ils se rapportent:

. . . Les truies en leur gesine (saulve l'honneur de toute la compagnie) ne sont nourries que de fleurs d'orangiers. (IV, 7).

XXIII.

Le participe présent s'emploie au XVI[e] siècle beaucoup plus fréquemment qu'aujourd'hui. On s'en sert très souvent alors comme complément absolu ou dé-

taché, soit à la manière de l'ablatif absolu des Latins, soit autrement :

Fut leur nauf portée près de Paxes. Estant là abourdée, aucuns des voyageurs dormans, autres veillans, autres beuvans et souppans, fut de l'isle de Paxes ouie une voix de quelqu'un qui hautement apelloit Thamoun (IV, 28).

Le messagier retournant sans response, et au filz racontant ce qu'il avoit veu, à son père fut facile par telz signes entendre qu'il luy conseilloit trancher les testes aux principaux de la ville (IV, 63).

Basché prie Chicanous assister aux fiansailles d'un sien officier, et en recevoir le contract, bien le payant et contentant (IV, 14).

Noterez donc ici que la manière d'entretenir et retenir pays nouvellement conquestés n'est . . . les peuples pillant, forçant, angariant, ruinant, mal vexant et regissant avec des verges de fer ; brief, les peuples mangeant et devorant (III, 1).

XXIV.

Ces participes présents s'accordent toujours, comme en latin, avec le mot auquel ils se rapportent, soit que ce mot désigne une action, soit qu'il désigne une qualité.

Ce fait, issoient hors, toujours conferens des propos de la lecture et se deportoient es prés . . . galantement s'exerceans les corps, comme ilz avoient les ames auparavant exercé (I, 23).

Panurge choisit de tout le troupeau un beau et grand mouton, et l'emportait criant, bellant, voyans tous les autres et ensemblement bellans et regardans quelle part on menoit leur compagnon (IV, 6).

Les poëtes, qui sont en protection de Apollon, approchans de leur mort, ordinairement deviennent prophetes, et chantent par appolline inspiration, vaticinans des choses futures (III, 21).

Et là passoient toute la journée à faire la plus grande chere dont ils se pouvoient aviser, raillans, gaudissans, beuvans d'autant : jouans, chantans, dansans, se voytrans en quelque beau pré, denigeans des passereaux, prenans des cailles, peschans aux grenouilles et escrevisses (I, 24).

XXV.

Quant au participe passé, Marot avait formulé en vers la règle que nous continuons à observer.

Enfans, oyez une leçon.
Nostre langue a cette façon
Que le terme qui va devant
Volontiers régit le suivant...
La chanson fut bien ordonnée
Qui dit: M'*amour* vous ay *donnée*.

Amour était alors du féminin. Marot dit plus loin :

Il faut dire en termes parfaits :
Dieu en ce monde *nous* a *faits*,
Faut dire en paroles parfaites :
Dieu en ce monde *les* a *faites*...

S'il s'agit des dames bien entendu :

Et ne faut point dire en effet
Dieu en ce monde *les* a *fait*,
Ne *nous* a *fait* pareillement,
Mais *nous* a *faits* tout rondement.

Marot allègue ensuite l'italien où cette règle est appliquée, mais dans son exemple, il met par inadvertance, le nominatif pour l'accusatif, et écrit: *Dio* noi *a fatti* au lieu : de *Dio* ci *a fatti*.

Ces vers sont cités comme loi au commencement du siècle suivant par Vaugelas et par Ménage; la Grammaire de Ramus — ce contemporain de Rabelais que nous avons vu figurer dans l'histoire de Covillatris — se prononce dans le même sens.

Ces écrivains sont d'avis que, lorsque le verbe est conjugué avec l'auxiliaire *avoir*, le participe s'accorde avec son régime direct, si ce régime direct est placé avant, et ne s'accorde pas s'il est placé après.

Sur mes deux bras ils ont la main posée. Les sciences que j'ai apprises.

et

Sur mes deux bras ils ont posé la main. J'ai appris les sciences.

Ramus, Vaugelas, Ménage, Arnauld se livrent à des considérations assez longues pour trouver la raison de cette différence dans l'accord du participe et n'y parviennent pas.

Arnauld *(Grammaire générale)* est celui qui se rapproche le plus de la vraie théorie, et, en pressant bien les mots qu'il emploie, on l'y trouverait; il est évident cependant qu'il a plutôt entrevu que vu nettement la loi.

Cette loi, que personne n'a encore formulée à notre connaissance, la voici :

Quand on pense à l'action, le participe est un temps du verbe et reste invariable.

Quand on pense à l'état, à la situation, le participe est un adjectif et s'accorde avec le mot dont il indique l'état, la situation.

Cela dépend de la tournure de la phrase. Si je dis :

J'ai écrit une lettre ce matin.

Je pense que j'ai fait l'action d'écrire. Je ne fais pas accorder ce participe.

La lettre que j'ai écrite ce matin est restée sur ma table.

Je pense à la lettre, qui est écrite, et je fais accorder le participe avec «la lettre». Dans la première phrase ce qui me préoccupe, c'est l'acte que j'ai fait. Dans la seconde, c'est le résultat de cet acte, c'est la lettre écrite.

Cette théorie rend compte de toutes les anomalies

que présente l'accord des participes, actifs et passifs. Nous aurons occasion de la développer ailleurs.

Mais la règle a eu quelque peine à s'établir. Au XVI[e] siècle et même au commencement du XVII[e], on hésitait dans beaucoup de cas. Rabelais applique ordinairement la règle, mais pas toujours.

Elle est appliquée dans cette phrase:

Le bon Dieu nous a fait ce bien qu'il nous *les* a revelés annoncés, déclarés et apertement decrits par les sacrés Bibles (III, 30).

Mais elle est violée dans la suivante :

Faites-moy venir les deux gentilzhommes personnellement devant moy : et, quand je *les* auray *ouy*, je vous en diray mon opinion (II, 10).

Ici, il a plus pensé à l'action qu'à l'état.

XXVI.

Chez Rabelais, les prépositions sont souvent séparées, par un assez grand nombre de mots, des infinitifs qu'elles régissent, comme cela se fait encore aujourd'hui dans le style judiciaire.

Il inventa l'art militaire et armes *pour* grain *defendre*, medecine et astrologie, avec les mathematiques nécessaires, *pour* grain en saulveté par plusieurs siècles *garder* et mettre hors les calamités de l'air, deguast des bestes brutes, larecin des briguands. (IV, 61.)

Guignemault subitement en Monspellier trespassa *pour* de biays s'estre avec un tranche plume tiré un ciron de la main (IV, 17).

Quelqu'un de ses amis luy demanda quelle cause le mouvoit *à* son corps, son esprit, son tonneau ainsi *tourmenter* (III, Prologue).

Rabelais se sert souvent d'une locution qu'on trouve rarement chez les autres écrivains. Il supprime *après* devant le passé de l'infinitif.

Mais avoir diligemment recherché, trouvasmes tout le pays à l'environ en paix et silence (I, 28).

Pantagruel, avoir entierement conquesté le pays de Dipsodie, en iceluy transporta une colonie de Utopiens (III, 1).

Pantagruel, avoir lu le totaigé [tout], dist à Panurge en souspirant : Vous estes bien en point (III, 19).

Cette tournure n'est pas tout à fait insolite. Henri Estienne la mentionne dans son *Traité de la conformité du langage français avec le grec.*

Nostre langage, dit-il, omet, en certaines façons de parler, les prepositions, et principalement a constume d'omettre son *après*. Quand elle dit : *estre venu*, *avoir disné*, pour : *après* estre venu, *après* avoir disné.

M. Livet, dans son livre sur les *Grammairiens du XVI*e *siècle,* dit qu'il copie textuellement cette remarque sans la comprendre. Lorsqu'il a écrit ces mots, il n'avait évidemment pas lu *Pantagruel.*

Rabelais et ses contemporains placent généralement l'adverbe avant le verbe, contrairement à ce qui se fait aujourd'hui.

Presque tous les animaulx, par fatale disposition, se emancipèrent de lui, et *ensemble tacitement* conspirèrent *plus* ne le servir, *plus* ne luy obéir, en tant que résister pourroient ; mais lui nuire selon leur faculté et puissance (III, 8).

XXVII.

Au moyen âge, on employait *moy*, *toy*, *soy*, au lieu *me*, *te*, *se*, lorsque l'harmonie de la phrase le requérait :

Nature a fait le jour pour soy exercer, pour travailler.... La nuict vient, il convient cesser labeur et soy restaurer par bon pain, bon vin et bonnes viandes ; puis soy quelque peu esbaudir, coucher et reposer (III, 15).

Chez Rabelais, les pronoms : *dont*, *de quoi*, *par quoi* commencent très bien une phrase qui se lie

ainsi à la précédente, bien qu'elle en soit séparée par un point.

Le premier que je trouvai fut un homme qui plantoit des choux. Dont tout esbahy lui demandai : Mon ami, que fais-tu icy ? (II, 82).

Rabelais écrit parfois *leur* avec un *s*, quand ce pronom est au datif pluriel; mais il l'écrit plus souvent sans *s*.

Mercure ne se voudra asservir es autres, car il ne *leurs* est en rien debteur (III, 3).

XXVIII.

Quand le substantif est employé dans le sens le plus général, Rabelais et ses contemporains suppriment ordinairement l'article, comme nous faisons dans les locutions proverbiales :

Si demandez comment, par couleur blanche, nature nous induict entendre joye et liessè, je vous réponds que l'analogie et conformité est telle (I, 10).

L'article défini *le, la, les* a chez Rabelais et ses contemporains des formes qu'il a perdues. Au datif, Rabelais emploie indifféremment *au* et *ou* et même *on*, et, avec le pronom relatif, *auquel*, *ouquel* et *onquel*.

Panurge le saluant lui mit *on* doigt medical de la main gauche un anneau, en la palle duquel estait un saphyr oriental (III, 17).

Il convenait tout mangeable manger, le reste jeter on feu, rien ne reserver au lendemain. (III, 2.)

.... Onquel lieu ils ont trouvé vos garnisons. (I, 33.)

Cependant *on*, *onquel* signifie proprement *dans le*, *dans lequel*.

J'amène mes moutons d'un pays *on*quel les pourceaux ne mangent que myrobolans. (IV, 7.)

Au lieu de *aux, auxquels, dans les, dans lesquels*, il emploie souvent *es, esquels*.

Es uns escarbouilloit la cervelle, es autres rompoit bras et jambes, es autres avalloit le nez, poschoit les yeulx. (I, 27).

Fuis les compagnies des gens esquelz tu ne veulx point ressembler (II, 8).

En jouant, recoloient les passages des auteurs anciens esquelz est faite mention, ou prise quelque metaphore sur icelny jeu (I, 24).

Nous avons conservé cette forme de l'article dans quelques locutions spéciales : bachelier ès-lettres, docteur ès-sciences.

Quand il y a plusieurs substantifs, on ne met qu'un déterminatif, qui s'accorde avec le mot le plus voisin.

Le vieil Macrobe demandait à Pantagruel comment et par *quelle* industrie et labeur estoit abordé en leur port celle journée (IV, 25).

XXIX.

Les pluriels en *ant*, *ent* s'écrivent toujours par *s* sans *t*. Après *l*, *t* et *f*, le pluriel est toujours marqué par *z* — excepté dans les mots en *au* et *eu*, qui reçoivent un *x* après *l*.

Les geans, voyans que tout leur camp estoit noyé, emportèrent leur roy Anarche à leur col le mieulx qu'ils peurent hors du fort (II, 29).

Quand jadis, en Gaule, les serfz, varletz et apparitenrs estoient tous vifz bruslés aux funerailles et exeques de leurs maistres et seigneurs, n'avoient-ilz belle peur que leurs maistres et seigneurs mourussent ? (III, 3).

On trouve souvent aussi ces terminaisons en *aux* et en *eux*, sans *l*. On a supprimé cette dernière lettre, mais on a conservé *x*, dont l'emploi s'est alors trouvé sans explication.

XXX.

Les mots qui sont terminés maintenant en *cher*, *ger*, etc., étaient terminés alors en *ier:* bergier, boulangier, mesnagier, orangier, rochier, etc.

Dans les premiers livres, Rabelais dit constamment les *yeulx*, mais dans le quatrième nous trouvons trois fois les *œils*.

Rabelais décline le mot famille dans cette phrase :

Comme si, le père familles [pater familias] estant à table opulente, en bon appetit, au commencement de son repas, on voyait en sursault espouvanté soy lever... (III, 14.)

Rabelais conjugue généralement les verbes comme nous les conjuguons. Quelquefois, mais rarement, il donne la terminaison *arent* à la troisième personne plurielle du passé défini : ils conquest*arent*. Il termine beaucoup plus souvent les passés définis et les imparfaits du subjonctif de la première conjugaison en *is* et *isse :* Il tom*bit*, que vous ten*issiez*. Il emploie conjointement les deux futurs: *lairra* et *laissera*. Il emploie le participe présent *savant* au lieu de *sachant*, le participe passé *dissolu* au lieu de *dissous*, etc., etc. Dans les verbes où le passé défini s'écrit maintenant comme le présent de l'indicatif, il indique la voyelle longue par *s :* il *finit* maintenant, il *finist* hier.

Il emploie des diminutifs et des augmentatifs peu ou point usités aujourd'hui, mais il n'en abuse pas autant que le feront les poètes de la Pléïade.

XXXI.

Quelques mots que nous ne séparons pas, se trouvent écrits séparément chez lui. — Le verbe *voir* se conjugue dans *voici*, *voilà*.

Voyez ci nos ennemis qui accourent (II, 25). – Voyez ci notre songeur (III, 14). Or, voyez ci que vous ferez (III, 10).

Voy ci les géants (II, 29). – Voy la quant à la première partie du sermon (III, 27). – Voyez la votre argent (IV, 6).

Le mot *cependant* (pendant cela) est toujours écrit en deux mots; quelquefois on le décompose :

Icelny temps pendant a donné plus de quatre mille sentences définitives (III, 36).

XXXII.

Résumons en quelques mots les caractères du style et de la langue de Rabelais :

Large emploi des inversions; le régime très souvent placé en avant; avec les verbes neutres et passifs, le sujet placé souvent après le verbe. — Omission fréquente des pronoms sujets, et presque constante du pronom impersonnel *il*.

Usage très fréquent du participe présent, quelquefois se rapportant au sujet de la phrase, et formant le plus souvent ce que les Latins appellent un ablatif absolu.

Emploi du subjonctif sans conjonction; emploi de l'infinitif comme substantif; les noms abstraits évités.

Omission de l'article dans un certain nombre de cas; phrases longues, souvent entrecoupées par des parenthèses; mots disposés savamment, de manière à faire image ou à produire un effet voulu d'harmonie; tournures un peu tourmentées; ellipses fréquentes.

Richesse extrême du style et du vocabulaire; entassement de synonymes, de mots disposés en gradation, jeux de mots; style chaud, bruyant et sanguin.

XXXIII.

Pour se rendre bien compte du caractère spécial de ce style et de cette langue, il est bon de mettre en regard quelques lignes des trois écrivains les plus éminents de l'époque.

L'écrivain du XVI[e] siècle dont le style ressemble le plus à celui de Rabelais, c'est Montaigne. Il a autant de couleur et d'entrain, mais sa couleur est moins riche, son faire moins large; ses images ont moins d'ampleur. Le style de tous deux est lumineux, mais d'une lumière différente. Quand on passe de Montaigne à Rabelais, on se sent comme ébloui, comme si l'on passait d'un paysage richement éclairé par la lune à une scène éclairée par un splendide soleil de midi.

Prenons pour établir la comparaison une des pages les plus animées de Montaigne, une page où l'auteur des *Essais* nous entretient de l'éducation des enfants et nous prêche en théorie ce que Rabelais nous a montré en action : il s'agit des leçons confiées à la mémoire de l'enfant.

On ne cesse de criailler à nos oreilles, comme qui verseroit dans un entonnoir; et nostre charge ce n'est que de redire ce qu'on nous a dit. Je voudrois que [le maître] corrigeast cette partie, et que de belle arrivée selon la portée de l'ame, qu'il a en main, il commençast à la mettre sur la montre, luy faisant gouster les choses, les choisir et discerner d'elle mesme. Quelquefois luy ouvrant le chemin, quelquefois le luy laissant ouvrir. Je ne veulx pas qu'il invente et parle seul : je veulx qu'il escoute son disciple parler à son tour. Socrate et depuis Arcesilaus faisoient premièrement parler leurs disciples, et puis ils parloient à eux. Il est bon qu'il le face trotter devant luy pour juger de son train : et juger jusques à quel point il se doibt ravaller pour s'accomoder à sa force. A faute de cette

proportion, nous gastons tout. Et de la sçavoir choisir et s'y conduire bien-mesurement, c'est une de plus ardues besongnes que je sçache. Et est l'effect d'une haute ame et bien forte, sçavoir condescendre à ses allures pueriles et les guider. Je marche plus ferme et plus seur, à mont qu'à val. . . . . Que [le maître] ne demande pas seulement [à l'enfant] compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance. Et qu'il juge du profit qu'il aura faict, non par le tesmoignage de sa memoire, mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le lui face mettre en cent visages et accommoder à autant de divers subjets, pour voir s'il l'a bien pris et bien faict sien... C'est tesmoignage de crudité et indigestion que de regorger la viande comme on l'a avallée; l'estomach n'a pas fait son operation, s'il n'a fait changer la façon et la forme, à ce qu'on lui aura donné à cuire.... Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs, mais elles en font après le miel, qui est tout leur; ce n.est plus thin ny marjolaine. Ainsi les pièces empruntées d'autruy, il les transformera et confondra pour en faire un ouvrage tout sien. (*Essais*, livre 1er, ch. 25. De l'institution des enfants. 1580).

Certes voilà un style merveilleux d'entrain. On ne peut dire que les images y manquent; il y en a une à chaque partie de phrase; mais chez Rabelais l'image se développe, Montaigne se borne à l'indiquer. Le style y gagne en rapidité, il y perd en ampleur. Montaigne est plus philosophe dans son style, mais Rabelais est plus poète dans le sien.

Voilà pour l'ensemble. Quant aux détails grammaticaux, la phrase est tout autre. Il n'y a presque plus d'inversions; le sujet commence, puis vient le verbe, puis le complément. S'il y a quelques exceptions, elles sont rares; les pronoms sujets sont généralement exprimés; il y a peu de ces compléments absolus avec ou sans participes présents, si chers à Rabelais; les articles sont à la place où nous les mettrions aujourd'hui, et comme la phrase est courte, l'auteur n'a

pas besoin de recourir à ces combinaisons de mots qui font en même temps une harmonie pour l'oreille, un tableau pour l'intelligence. Montaigne n'est pas inférieur à Rabelais comme écrivain, mais il est moins artiste.

Amyot a moins de fermeté, moins de vigueur, moins de rapidité que Montaigne, il s'attarde volontiers en chemin à la poursuite des images et des finesses de style; mais il est loin de l'élévation et de l'ampleur de Rabelais. Rabelais déroule à nos yeux un vaste tableau où s'épanouissent toutes les couleurs, d'où s'exhalent toutes les effluves de la vie; les couleurs sont voyantes; Rubens semble avoir passé par là. Il y a plutôt du Van Dyck chez Montaigne. C'est plus fin, plus discret et moins vigoureux. Le paysage est peint largement chez tous deux cependant, et les fleurs y sont semées avec discrétion. Elles surabondent chez Amyot. Avec lui, les larges horizons disparaissent, mais les petits sentiers par où il nous mène sont si frais, que nous n'avons pas le droit de nous plaindre.

On a déjà pu remarquer le caractère de son style dans quelques passages que nous lui avons empruntés. Les lignes suivantes sont extraites de sa traduction des *Pastorales* de Longus, publiée en 1559, quelques années seulement après la mort de Rabelais:

Or estoit-il environ le commencement du printemps que toutes fleurs sont en vigueur, celles des bois, celles des prez, et celles des montaignes; aussi ja commençeoient les abeilles à bourdonner, les oyseaux à rossignoler, et les aigneaux à saunteler; les petits moutons bondissoient par les montaignes, les mouches à miel murmuroient par les prairies, et les oyseaux faisaient resonner les buissons de leurs chantz. Ainsi ces

deux [enfants] voyans que toutes choses faisoient bien leur debvoir de s'esgayer à la saison nouvelle, se mirent pareillement à imiter ce qu'ilz voyoient et qu'ilz oyoient aussi; car oyans chanter les oyseaux, ilz chantoient; voyans saulter les aigneaux, ilz saultoient; et comme les abeilles, alloyent cueillans des fleurs, dont ils jettoient une partie en leurs seins, et de l'autre faisoient de petits chapeletz, qu'ilz portoient aux Nymphes, et faisoient toutes choses ensemble, paissans leurs troupeaux l'un auprès de l'autre.

Ici la phrase ne va pas droit au but comme chez Montaigne. Il y a de la recherche dans la coupe des propositions, et, dans la disposition des mots, une recherche un peu enfantine, un peu mignarde. Du reste, presque tout ce qui caractérise la phrase rabelaisienne a disparu. Pas d'inversions, le pronom sujet est partout exprimé; un seul participe présent, mais se rapportant au sujet de la phrase, et précédé de son sujet, pas de complément absolu, l'article partout où nous le mettrions aujourd'hui. La seule différence notable avec notre grammaire moderne est tout orthographique: l'accord du participe présent, *s* employé pour marquer le pluriel dans certains cas, etc.

Le style de Calvin diffère plus notablement encore de celui du curé de Meudon. Avec Calvin, sauf quelques mots vieillis, nous pourrions nous croire au dix-septième siècle. Une construction toute logique, partout le sujet, puis le verbe, puis le complément; l'adverbe va se placer après le verbe; pas d'ellipse, pas de mots sous entendus, pas le moindre caprice; tout au plus un adjectif que nous mettrions aujourd'hui après le substantif et que Calvin place avant. Des propositions courtes, non détachées comme dans les *Nouvelles Nouvelles*, mais toutes enchaînées. Des

alinéas solides et d'une seule pièce, construits non à l'aide des mots, mais par la force du raisonnement. Entre le style de Calvin et celui de Rabelais, il y a toute une révolution. De la Renaissance joyeuse, ivre d'elle-même, et souriant à la vie, nous avons passé à la Réforme, grave, sombre, et voyant partout les effets de la colère divine.

Le passage suivant a pour but de prouver l'existence de Dieu :

Veu que Dieu a voulu que la fin principale de la vie bienheureuse fust située en la cognoissance de son nom : afin qu'il ne semble point qu'il veuille forclorre à aucuns l'entrée en félicité, il se manifeste à tous clairement. Car comme ainsi soit que de nature il soit incomprehensible et caché à l'intelligence humaine : il a engravé en chascune de ses œuvres certains signes de sa majesté : par lesquels il se donne à cognoistre à nous selon notre petite capacité. Je dy signes si evidens et si notoires que toute excuse d'ignorance est ostee aux plus aveugles et aux plus rudes du monde. Par quoy combien que son essence nous soit occulte : neantmoins ses vertuz, lesquelles apparaissent assiduellement devant nos yeulx, le desmontrent tel, qu'il nous est expedient de le cognoistre pour nostre salut. Premierement de quelque costé qu'on tourne les yeulx, il n'y a nulle si petite portion du monde, en laquelle ne reluyse pour le moins quelque estincelle de sa gloire. Singulierement on ne peut d'un regard contempler ce beau chef d'œuvre du monde universel en sa longueur et largeur qu'on ne soit, par maniere de dire, tout esbloüy d'abondance infinie de lumiere.

Qui croirait que l'*Institution chrétienne* d'où ces lignes sont tirées, a été publiés en 1558, un an avant le passage d'Amyot que nous venons de citer, quelques années seulement après le quatrième livre de *Pantagruel*?

Rabelais, comme on le voit, a un style bien à lui.

XXXIV.

On a beaucoup discuté sur l'orthographe à employer dans la reproduction de ses œuvres. Chaque éditeur a son système. Avant de pouvoir émettre un jugement sur ce sujet, il y a une question préliminaire à débattre, c'est celle de la prononciation.

Il y a, comme le fait remarquer M. Brachet, deux systèmes d'orthographe, celui qui peint la prononciation et celui qui rappelle l'étymologie. Aux douzième et treizième siècles, on ne songea qu'à la prononciation et l'on écrivit comme on parlait. Aux quinzième et seizième siècles, on voulut indiquer les lettres étymologiques et on le fit souvent à tort et à travers, comme nous avons déjà eu occasion de le faire remarquer.

Nous sommes donc en présence d'un système mixte, maintenu encore aujourd'hui. Certains mots, s'écrivent comme on les prononce et, dans d'autres, il y a des lettres parasites ou dormantes.

Les lettres parasites ajoutées au quinzième et surtout au seizième siècle pour rappeler l'origine du mot, se prononçaient-elles? — Non, tout le monde est d'accord là-dessus.

Mais, à l'époque antérieure, losqu'on écrivait uniquement pour peindre le son, y avait-il des lettres parasites, des lettres non prononcées ?

C'est ici que commencent les divergences entre les écrivains. Nous ne pouvons discuter ici les systèmes, et pour ne pas trop nous écarter de notre sujet, nous nous bornerons à émettre notre opinion en la motivant sommairement, sauf à l'établir plus complètement dans un autre ouvrage.

On s'habitue depuis trois quarts de siècle à prononcer toutes les lettres écrites, mais il était loin d'en être ainsi au siècle dernier. Ceux à qui il est arrivé de causer avec des personnes parvenues à l'âge d'homme avant 1789 ont pu s'assurer du fait.

Citons quelques exemples au hasard : neufs (nouveaux) se prononçait *neus,* des souliers *neus* ; exposer, *esposer* ; chasseur, *chasseux* ; le *roi* se prononçait le *roué* en une syllabe ; royal, *ro-ial* ; on disait *il* aime, et *is* (ils) aiment, etc.

A défaut de témoignages vivants de cette prononciation, on peut consulter, soit les Grammaires et autres livres qui l'indiquent, soit les poètes qui font rimer entre eux des mots qui ne riment plus pour nous.

Ainsi Quicherat dans son *Traité de la versification française,* nous montre qu'autrefois — antérieurement au dix-septième siècle, il est vrai — *serfs* rimait avec *revers* ; *Juifs* avec *je fuis* et avec *ennuis* ; je *vis* avec *vifs* ; *neufs* avec *cheveux* ; *Egypte* avec *petite, David* avec *fini* ; les *coqs* avec les *échos,* etc.

Dans un sonnet de Joachim du Bellay publié en 1558, nous trouvons les mots suivants placés à la rime : *Grecs, regrets, sacrez, secrets,* qui nous montrent à la fois le *c* muet dans *grec,* et l'*è* grave ne différant pas de l'*é* aigu.

Nous n'avons plus qu'un petit nombre de consonnes à peu près constamment muettes à la fin des mots : *s, t, x, z* : je crois, il croi*t*, la croi*x*, le ne*z*.

D'autres se prononcent ou ne se prononcent pas suivant l'occasion : le tro*c* et l'estoma*c* ; Davi*d* et le ni*d*, la cle*f* et la ne*f* ; le gro*g* et le ran*g* ; subti*l* et le cheni*l* ; le ca*p* et le cham*p* ; le fe*r* et le berge*r*.

La règle générale est aujourd'hui de prononcer la

finale ; on dit *envers-z-elle* et non *enver elle* ; le *respec* et non le *respè*; seulement, ce qui est aujourd'hui la règle, était autrefois l'exception.

Mais à l'époque même où l'on ne reconnaissait de règles d'orthographe que la prononciation, pourquoi écrivait-on ces consonnes, qui devaient rester muettes ? C'est qu'elles n'étaient pas muettes complètement, elles étaient seulement dormantes, elles reparaissaient dans les dérivés ; on les prononçait même quelquefois, lorsque le mot suivant commençait par une voyelle, par exemple on prononçait : *cheva*, *ma*, *ruissè*, *martè*, etc. ; mais on disait : un cheva*l* entier ; le ma*l* aux yeux, le ruisse*l* au moulin, avoir marte*l* en tête, etc.

XXXV.

Aujourd'hui *l* final se prononce, quelques mots en *il* font presque seuls exception : cheni*l*, feni*l*, fusi*l*, outi*l*, etc. ; *r* final se prononce, excepté dans les mots en *cher*, *ger*, *ller*, *ier*, *yer* et les infinitifs de la première conjugaison. Autrefois ces lettres ne se prononçaient presque jamais.

Nombre d'auteurs, — M. Brachet entre autres, — nous disent que *r* final sonnait au seizième siècle et au commencement du dix-septième dans les verbes de la première conjugaison en *er*, comme dans ceux de la seconde en *ir*. C'est une erreur. L'*r* ne se prononçait alors ni dans les verbes de la première ni dans ceux de la seconde conjugaison.

On allègue les rimes hiv*er*, m*er*, *air*, cl*air*, qu'on voit figurer dans les vers suivants :

Les oiseaux estourdis les entendant hurler
Quitterent aussi tost les campagnes de l'air. *Belleau.*

Que dans l'air les oyseaux, les poissons dans la mer
Se plaignent doucement du mal qui vient d'aimer.
Régnier.

On cite des exemples du dix-septième siècle, de Molière qui fait rimer *arracher* avec *chair*, de Racine qui fait rimer *marcher* avec *cher*. On aurait pu ajouter à ces rimes les vers connus de Corneille:

Ah, ruses de l'*enfer!*
Faut-il tant de fois vaincre avant de *triompher ?*

Corneille abonde en rimes de ce genre, qu'au siècle suivant on appelait rimes normandes.

Il est évident que ces rimes ne sont légitimes que si *er*, d'*arracher*, et *air*, de *chair*, ont le même son; mais il s'agit de savoir quel était ce son, si l'on prononçait arrach*air* avec *r* sonore et *è* ouvert, ou *ché* avec *r* muet et *é* fermé.

Nous avons sur la prononciation de Paris au XVI[e] siècle un assez curieux document. Ce sont deux épîtres entre un jeune bourgeois qui veut parler le langage de la cour et une jeune marchande dont il est épris. Les deux correspondants écrivent comme ils prononcent; ils remplacent l'*r* par *z*, etc. On lit dans cette correspondance:

[Je] vou l'ay bien voulu ecrize
Afin de pallé de plu loing.
Pensé que j'avoy bien beroing
De deveni si amouzeu.

Pallé remplace ici l'infinitif *parler*; *deveni* remplace *devenir;* donc l'*r* ne sonnait pas à cette époque dans les infinitifs « en langage courtisan ». Ces épîtres sont imprimées dans les œuvres de Marot, mais on prétend qu'elles ne sont pas de lui.

Cette prononciation s'est conservée pendant une

partie du XVII[e] et même du XVIII[e] siècle. Les témoignages abondent et il a fallu une grande prévention pour ne pas les voir. Que l'on ouvre par exemple les *Remarques* de Vaugelas, un livre classique en fait de grammaire et de langue, on trouvera, à l'article H *aspirée ou consonne*, (t. I, p. 197, éd. de 1690) que *r* ne se prononce point aux infinitifs, et que *aller, courir* se prononcent comme si l'on écrivait *allé*, *couri*. Thomas Corneille cite à ce propos Chapelain, qui est de l'avis de Vaugelas pour les deux premières conjugaisons, mais qui déclare que l'*r* doit se prononcer dans les verbes en *oir* : recev*oir* et non recev*oi*. Ménage, dans ses *Observations sur la langue française*, chap. CXI, dit exactement la même chose. Régnier Desmarais aussi, dans son *Traité de la Grammaire française*, 1707. On voit que non seulement *attacher* ne se prononçait par *attachaire*, mais que *mourir* se prononçait *mouri*.

Dans l'*Art de bien parler français*, œuvre d'un réfugié, De la Touche, qui écrivait pour les étrangers, on trouve :

> La consonne *r* se prononce à la fin des mots excepté 1°) à l'infinitif de la première et de la seconde conjugaison. Exemples : parler, finir ; parlé, fini, etc. [1]

A défaut de ces autorités nous aurions pu invoquer les chants populaires. La *Chanson de Malbroug*, quelle qu'en soit l'origine, reproduit fidèlement le rhythme et la disposition de nos vieilles chansons de geste en alexandrins à tirades monorimes. Les rimes ne sont pas riches dans ces compositions, mais elles sont *assonantes* et indiquent la

[1] Edition de 1710, p. 27. La première édition de ce livre est de 1696, la sixième de 1760.

prononciation de la voyelle. Or nous y voyons partout les infinitifs en *er* rimant avec d'autres mots en *é* fermé.

Madame à sa tour monte si haut qu'ell' put monter;
Ell' voit venir son page tout de noir habillé.
— Beau page, mon beau page, quel nouvel apportez?
— Aux nouvels que j'apporte vos beaux yeux vont pleurer.
Monsieur Malbroug est mort, est mort et enterré, etc.

Même remarque pour la chanson qui se trouve dans le *Misanthrope*, et qui remonte au moins à Henri IV:

Si le roi n'avait donné
Paris sa grand ville,
Et qu'il me voulût ô*ter*
L'amour de ma mie, etc.

Pour les infinitifs de la seconde conjugaison nous pouvons invoquer une chanson populaire non moins connue, et qui date au moins du XVI[e] siècle:

Il monta sur un arbre
Pour voir son chien cour*ir*,
Carab*i*.
Mais v'la qu' la branche casse
Et Guilleri tomb*it*....
Compère Guiller*i*,
Te lairras-tu mour*ir*?

XXXVI.

Il ne saurait donc pas y avoir de doute pour les infinitifs en *er* et en *ir*. Reste maintenant à prouver que *chair*, se prononçait *ché*, enfer, *enfé*, Jupiter, *Jupité*. Nous pourrions citer également en preuve des chansons populaires, mais nous avons un texte irrécusable. Dans la *Nouvelle Méthode pour apprendre la langue latine*, de Port-Royal, aux *Règles de la poésie française* qui y sont annexées, art. III

(p. 884 de l'édition de 1654), Lancelot après avoir cité ces deux vers de Ronsard :

Sers-moy de phare et garde d'abismer
Ma nef qui flotte en si profonde mer,

dit que cette rime doit être réprouvée, aussi bien que celle de *philosopher* avec *enfer* dont Malherbe s'est rendu coupable, et d'autres rimes semblables qui se trouvent souvent chez des poètes anciens et nouveaux. Il ajoute :

Et il faut croire que ce qui a introduit ce mauvais usage n'a esté que la mauvaise prononciation de quelques provinces de France, principalement vers la Loire et dans le Vendosmois, d'où estoit Ronsard, et dans la Normandie d'où estoit Malherbe, où l'on prononce *mer*, *enfer*, *Jupiter* avec un *é* fermé comme *aimer*, *triompher*, *assister*.

Ainsi dans les provinces du nord-ouest, dans le pays de Rabelais, de Gringoire, de Marot, (né à Caen), de Belleau, de Baïf, de Ronsard, de J. du Bellay, de Régnier, de Vauquelin, de Malherbe, de Corneille, on prononçait *mé*, *enfé*, *Jupité*, et cette prononciation s'est maintenue jusqu'à présent dans ces pays. Il en résulte que, dans ce qu'on a appelé les rimes normandes de Corneille, ce n'était pas l'infinitif qu'on prononçait autrement qu'à présent, c'était le mot rimant avec l'infinitif, et Polyeucte dans les deux vers cités plus haut ne prononçait pas *enfère* et *triomphère*, mais il prononçait ces mots comme les prononcent encore les villageois du pays de Corneille :

Ah ruses de l'enfé !
Faut-il tant de fois vaincre avant de triomphé ?

Comme l'erreur que nous attaquons ici est géné-

ralement répandue, on nous excusera sans doute d'avoir insisté.

Revenons à Rabelais, dont cette discussion nous a quelque peu écartés.

XXXVII.

Nous n'avons pas fini sur la prononciation du XVIe siècle et par conséquent sur l'orthographe qu'il faut adopter quand on réimprime Rabelais.

Nous avons montré que la prononciation moderne tend à mettre au jour, à faire entendre des lettres qu'on laissait dormir aux siècles précédents. Mais la langue a-t-elle gagné des sons? Loin de là, elle en a laissé perdre.

Depuis un siècle, un son a disparu, un autre est en train de disparaître.

L'*h* aspiré se prononçait au XVIIe siècle, toutes les Grammaires en font foi. Ceux d'entre nous qui sont avancés en âge ont entendu leurs grand'pères ou leurs grand'mères le prononcer. Aujourd'hui les Grammaires sont unanimes à attester que cette lettre ne se prononce plus.

L'autre son lutte encore, c'est celui de *ll* mouillé. Le français a ce son en commun avec toutes les langues romanes, comme il avait le son de l'*h* aspiré en commun avec les langues germaniques. L'italien écrit notre *ll* mouillé *gl*, l'espagnol *ll*, sans *i* avant, et le portugais *lh*. Ce son tend à s'effacer chez nous. Littré lutte pour lui dans son *Dictionnaire*; mais le Parisien résiste. A Paris, il n'y a que ceux qui sont venus du dehors qui sachent prononcer: le *Havre*, *paille*, *merveille*. Le Parisien prononce invariablement le *Avre*, *pâye*, *mervêye*.

XXVIII.

C'est dans la classe des diphthongues surtout que le français moderne a fait des pertes. On affirme par exemple que, dès le XVI[e] siècle, *ue* se prononçait *eu*, que *au* se prononçait *o*. On se fonde sur ce que les syllabes ainsi écrites ne comptent que pour une dans les vers. La raison n'est pas recevable. *Voix* ne compte en vers que pour une syllabe; on n'y entend pas moins distinctement deux voyelles *oa*,—*oué* autrefois; *pied, lieu* ne forment non plus qu'une syllabe, et il n'y en a pas moins une diphthongue. Le mot *eau*, dans divers écrits du moyen âge, se présente sous cette forme *iawe,* et forme quelquefois deux, mais aussi très souvent une seule syllabe. Le prononçait-on comme aujourd'hui? Evidemment non.

Au lieu de tout rapporter à notre prononciation actuelle, comme ces historiens qui transportaient les allures de la cour de Louis XIV chez Clovis ou chez Dagobert, cherchons à reconnaître ce qu'a pu être la prononciation à d'autres époques. Les différences d'accent qui existent aujourd'hui encore entre deux villages limitrophes doivent nous tenir en garde contre toute assimilation prématurée.

Mais quel témoignage invoquerons-nous? Il en est de deux sortes: les uns morts, les autres vivants. Les morts, ce sont les écrits, surtout ceux qui ont été confiés au papier à une époque où la préoccupation de l'étymologie ne s'était pas encore emparée des esprits. Les vivants, ce sont les paysans, surtout ceux qui sont isolés des grands centres, et qui ont conservé, sinon la langue d'autre-

fois, au moins des habitudes de prononciation qui ont peu changé.

Il n'est personne qui, en entendant parler les paysans, n'ait été frappé de la variété des sons émis par eux, si bien que, si l'on veut noter leur prononciation, on a la plus grande peine, en admettant même qu'on y parvienne. On trouve dans leur langage une foule de sons que notre alphabet n'exprime pas ou n'exprime que d'une manière compliquée, comme cette lettre russe, par exemple, dont la reproduction exacte exige cinq de nos consonnes (щ, *chtch*). Eh bien, toutes les fois qu'une syllabe prononcée lettre à lettre comme on l'écrivait au XIII[e] siècle, correspondra à un son conservé dans un patois de la langue d'*oïl*, nous serons sûrs de retrouver la prononciation que cette syllabe avait alors.

Passons en revue quelques-unes de ces prononciations encore existantes, que les linguistes, auxquels elles sont inconnues, suppriment purement et simplement.

Ue, quoi qu'on en dise, ne représente pas le son *eu*. Les Picards prononcent encore aujourd'hui le mot *feuille* — *fuelle*, et les Cotentinais : *fueuille*, en faisant de *u-e* une diphthongue, qui sonne : *u-è* ou *u-eu*. Au commencement du XVIII[e] siècle (voir notre citation de Cyrano, p. 219) on écrivait encore *feüille*, parce que, tout en ne faisant *eü* que d'une syllabe, on prononçait séparément les deux lettres. La contraction de *ue*, *eü* en *eu*, est une prononciation toute moderne, comme celle de *au* en *o*.

Il en est de même de la diphthongue *aen*, dans le mot *Caen*. Ceux qui parlent avec élégance pro-

noncent *kan*, mais les vieux habitants disent *Ca-en* en une syllabe, dans laquelle *en* a le même son que dans *examen*.

Palsgrave, qui a composé au XV[e] siècle une Grammaire française à l'usage des Anglais, nous dit que dans les mots en *aigne*, *aige* on doit entendre le son de l'*i*. M. Brachet en conclut qu'il faut prononcer comme s'il y avait *ègne*. C'est une erreur. Quand le son *e* doit être entendu, on écrit *e*. La prononciation de ces mots devait être celle qui s'est conservée aux environs de Cherbourg : *montaigne*, en faisant *ai* d'une seule syllabe diphthonguée. Les grammairiens du XVI[e] siècle nous l'affirment d'ailleurs. Ramus nous dit que *feindre* ne doit pas se prononcer *findre*, mais *féindre*, bien que *éin* forme une seule syllabe. Robert Estienne nous dit de même que dans *pain*, *vain*, on doit faire entendre l'*a* avant le son nasal, et ne pas prononcer comme s'il y avait *pin*, *vin*. Ainsi quand Rabelais écrit ded*ain*gner, g*ain*gner, on n'a pas le droit de supprimer la nasale, attendu que la prononciation de *ain* dans ces mots n'est ni *è*, ni *a*, mais une diphthongue nasale dans laquelle on entend *a* et *in*.

An, au XVI[e] siècle et au commencement du XVII[e], ne se prononçait pas *en*. Henri Estienne se moque des Picards qui prononçaient et prononcent encore *dedens* et non *dedans*. Corneille a grand soin d'écrire toujours : *Flavian*, *Appian*, avec *a* et non avec *e*.

Au se prononçait autrefois, et se prononce encore en divers patois *aou*, comme il se prononçait chez les Romains, comme il se prononce dans tou-

tes les autres langues romanes et dans les langues germaniques, mais en une seule syllabe. Ce n'est que peu à peu et presque de nos jours, que ce son est devenu uniformément *o*.

De même, dans les mots où l'on trouve *e* devant une autre voyelle: *eage*, *Jean*, *veoir*, cet *e* n'était pas muet du tout; il formait une sorte d'appoggiature. Dans *neige*, on entendait également l'*i*, mais on appuyait sur l'*é*; c'était le contraire dans: je *veis*, où l'on appuyait sur l'*i* à cause de l'*s* qui le rendait long. Dans le mot *eau*, on entendait une triphthongue : *é-a-ou*.

Ay se prononçait *é* au futur; mais au passé défini, il y avait diphthongue et l'on appuyait sur l'*y*, si bien que dans la prononciation le son de l'*a* s'effaçait, et l'on avait pour la première conjugaison un passé défini en *i*; j'aimaï (amavi), il am*a*-ït, nous aim*a*-ïmes, vous aim*a*-ïtes, etc. Voyez plutôt les grammairiens du XVI[e] siècle.

C'est cette forme que nous avons trouvée dans la chanson de Guilleri ; nous la trouvons aussi dans les épîtres attribuées à Marot, dont nous avons parlé plus haut :

A propo vous souvienty point
Du jour de la sin Nicoula
Que j'etien tous deu si tresla
D'avoir dancé ? Vou commens*ite*,
Aussi trèsbien vou rachev*ite* ;
C'est au jardin mon peze *entry*
D'avantuze me renc*ontry*
Auprès de vou [1].

A propos vous souvient-il point du jour de la saint

[1] Edition de 1702, I, p. 212 et suiv. Dans l'édition d'Auguis, ces deux épîtres, qui se trouvent tome II, p. 265 et suivantes, sont indiquées comme n'étant pas de Marot.

Nicolas, que nous étions tous deux si las d'avoir dansé? Vous commencîtes, aussi très bien vous achevîtes. C'est au jardin, mon pere entry [entra], d'aventure me rencontry [rencontra] auprès de vous.

Eu se prononçait comme il est écrit: J'ai *sceu*, j'ai *veu*, b*eu*verie, etc., c'est encore la prononciation ordinaire dans divers patois[1]; mais on prononce aussi: j'ai *su*, j'ai *vu*, dans les mêmes pays. Les deux prononciations paraissent avoir coexisté de même au XVI[e] siècle, puisque nous trouvons dans Vauquelin de la Fresnaye, un poète normand, ces deux vers qui ne peuvent laisser de doute:

— A quelle fin es-tu de ces ailes pourveue ?
— J'apprends, l'homme a voler au-dessus de la nue.

Tandis que nous trouvons dans Th. de Beze:

L'un avec sa couleur bleue
Nous veult esblouyr la veue.

Les finales en *rier* et *lier*, lorsque cette terminaison est précédée d'une consonne, comme *ouvrier*, *templier* ne formaient qu'une seule syllabe au XVI[e] siècle et jusqu'au milieu du XVII[e], témoin ce vers de Rémi Belleau:

L'un portait en sa main. . . .
La hure d'un sangl*ier* aux défenses meurt*rieres*.

Corneille et La Fontaine ont nombre de vers semblables, et cette prononciation s'est conservée en Basse-Normandie; seulement l'*e* n'est pas tout à fait fermé et penche un peu vers l'*i*: sangliéï, meurtriéï, en prononçant, bien entendu, *iéi* en une seule syllabe. L'é aigu serait ici difficile à prononcer.

XXXVIII.

Les mots au XVIe siècle n'ont pas cette forme arrêtée et immuable qu'ils ont prise depuis l'époque de Louis XIV. Ainsi l'on trouve souvent chez Rabelais, comme chez ses contemporains, le même mot sous des formes variées. Cette liberté du choix entre des mots analogues existait encore au commencement du XVIIe siècle. Il faut consulter sur ce point les *Remarques* de Vaugelas, mais surtout les *Observations* de Ménage. Le précepteur de Mme de Sevigné et de Mme de La Fayette discute longuement pour savoir s'il faut dire : adversaire ou aversaire, agneau ou anneau, aiguille ou aigulle ; aumelette ou omelette ; aragne, aragnée, arignée ou areignée ; arsénal, arsénac ; balayer, balier ; boiray, beuvray ; cette femme, ste femme ; chose et chouse ; armoire ou ormoire ; guitare ou guiterne ; hirondelle ou arondelle ; nettoyer, netter ; pons, ponnu, pondu ; promener, proumener, pourmener. Maintenant le triage est fait. C'est à peine s'il nous reste quelques mots comme souvenir de cette époque d'antique liberté : le roc, la roche, le rocher ; la nue, la nuée, le nuage, etc.

L'invention des accents date du XVIe siècle, mais ils ne deviennent d'un emploi fréquent qu'au XVIIe et même au XVIIIe ; au XVIe siècle, on mettait généralement une *s* muette au commencement et au milieu des mots là où nous mettons maintenant un accent : escrire, tempeste. On ajoutait souvent un *g* aux nasales pour indiquer la nasalité : *ung* pour *un*. Ce *g* bien entendu ne se prononçait pas plus qu'il ne se prononce dans Péking, Nanking, Hoang-ho, etc.

On avait aussi souvent recours aux abréviations; au début, on n'employait pas l'apostrophe. La ponctuation était toute différente et fondée sur d'autres principes que celle qui nous est familière.

XXXIX.

Il résulte de ces observations, que nous pourrions singulièrement multiplier, qu'il ne faut pas toucher légèrement à l'orthographe de Rabelais, parceque, en général, elle réprésente la prononciation et donne à chaque mot, à chaque phrase un certain accent qu'il faut respecter. On n'a donc pas le droit d'imprimer comme l'a fait M. Barré: il fut, ils fussent, bu, buvant, age, eau, ménage, clarté, chef, relève, arroser, cœur, cognaistre, voir, etc., au lieu de: il feut, ils feussent, beu, beuvant, eage, eauë, mesnage, clairté, chief, relièvé, arrouser, cueur, congnoistre, veoir. M. Barré allègue l'étymologie; ce n'est pas d'étymologie qu'il s'agit ici, mais de la forme du mot en lui-même. En poussant ce principe jusqu'au bout, on arriverait à écrire le mot latin au lieu du mot français; agir ainsi, ce n'est pas simplifier l'orthographe, c'est changer la langue.

L'idéal, ce serait de présenter Rabelais avec son orthographe; mais la difficulté est de déterminer l'orthographe de Rabelais. Il en a changé à chaque publication; elle est plus simple au début, plus chargée de lettres étymologiques dans les dernières éditions. Mais ce n'est pas tout, dans une même page — et il en est ainsi dans les livres les plus corrects du XVI[e] siècle, — le même mot est quelquefois écrit de trois ou quatre manières différentes. De plus, la première édition a été faite en caractères gothiques, sans apos-

trophes, sans distinction entre les *j* et les *i*, entre les *u* et les *v*; il n'y a pas un seul accent final, etc.

Chaque éditeur s'est fait un système à cet égard. Les uns ont conservé la confusion des *i* et des *j*, des *u* et des *v*, mais ils n'ont pu se dispenser de mettre quelques accents ; d'autres ont tâché de simplifier en prenant dans les diverses éditions de Rabelais la forme la plus simple de chaque mot ; mais sans jamais inventer l'orthographe d'aucun. C'est ce qu'ont fait MM. Burgaud des Marets et Rathery. Même difficulté et plus grande encore pour la ponctuation. Cette partie de l'orthographe était complètement flottante au XVI[e] siècle, et il a été impossible jusqu'à présent de la réduire à des règles.

C'est ainsi que pour, les œuvres de Rabelais, on se trouve réduit à faire de l'éclectisme, malgré qu'on en ait, si l'on veut rendre l'ouvrage facilement accessible à la masse du public; mais il faut prendre garde d'aller trop loin, et quelques éditeurs ont dépassé le but et falsifié leur auteur sous prétexte de l'éclaircir.

XL.

Nous donnons ici un échantillon de quelques éditions :

Édition Le Duchat, 1711. Retournant à noz moutons, je dy que par don souverain des cieulx, nous ha esté reservée l'antiquité et genealogie de Gargantua, plus entiere que nulle aultre : exceptée celle du Messias, dont je ne parle, car il ne m'appartient : Aussi les diables (ce sont les calumniateurs et capharts) s'y opposent. Et feut trouvée par Jean Audeau, en ung pré qu'il avoit pres l'Arceau Gualeau, au dessoubs de l'Olive, tirant à Narsay (I, 1).

Édition de l'Aulnaye, 1823. Retournant a noz moutons, ie

vous dy que, par don souverain des cieulx, nous ha esté reseruee lanticquité et genealogie de Gargantua, plus entiere que nulle aultre; exceptez celle du Messias, dont ie ne parle, car il ne me appartient : aussy les dyables (ce sont les calumniateurs et caphartz) sy opposent. Et feut trouuee par Ian Audeau, en ung pré que il auoyt pres larceau Gualeau, au dessoubs de lOliue, tirant à Narsay.

ÉDITION BURGAUD DES MARETS ET RATHERY, 1857-58. – Retournant à nos moutons, je vous dis que, par don souverain des cieulx, nous a esté reservée l'antiquité et genealogie de Gargantua, plus entiere que nulle autre, excepté celle du Messias, dont je ne parle, car il ne m'appartient : aussi les diables (ce sont les calumniateurs et caffars) s'y opposent. Et fut trouvée par Jean Audeau, en un pré qu'il avoit prés l'arceau Gualeau, au dessous de l'Olive, tirant à Narsay.

ÉDITION A. DE MONTAIGLON ET LACOUR, 1868 et s. Retournant à noz moutons, je vous dictz que par don souverain des Cieulx nous a esté reservée l'antiquité et genealogie de Gargantua plus entiere que nulle autre, exceptez celle du Messias, dont je ne parle, car il ne me appartient — aussi les Diables, ce sont les calumniateurs et caffars, se y opposent — et fut trouvée par Jean Audeau en un pré qu'il avoit près l'Arceau Gualeau, au dessoubz de l'Olive, tirant à Narsay, duquel, etc.

CHAPITRE XIX.

PRÉDÉCESSEURS ET SUCCESSEURS DE RABELAIS.

SOMMAIRE. — 1. Pantagruélistes et Panurgistes. — 2. Rabelais et Montaigne. — 3. Aristophane. — 4. Aristophane et Littré. — 5. Plutarque. — 6. Lucien. — 7. Écrits du moyen âge. *Pathelin.* — 8. *Le chevalier de la Tour Landry*, le *Violier des histoires romaines*, les prédicateurs. Les *Cent nouvelles Nouvelles.* — 9. La reine de Navarre. — 10, Bonaventure Despériers. — 11. Henri Estienne. — 12. Les Panurgistes du XVI[e] siècle. Etienne Tabourot. — 13. Béroalde de Verville. — 14. Noel du Fail. — 15. A. d'Aubigné, la Ménippée. — 16. Les *Caquets de l'accouchée.* — 17. L'*Hexaméron rustique.* Sorel, Scarron, Furetière, Le Sage. — 18. Quevedo. *Le grand Tacano.* — 19. Les *Visions.* — 20. Cyrano de Bergerac. — 21. Swift. Le *Conte du Tonneau.* —22. Les *voyages de Gulliver.* — 23. Les romans de Voltaire. — 24. Dulaurens, Diderot, Beaumarchais, Restif de la Bretonne. — 25. Sterne. — 26. Nodier. *Histoire du roi de Bohême.* — 27. Balzac. *Contes drolatiques.* — 28. Ouvrages où figure Rabelais. Le Suire, le bibliophile Jacob, Constant. — 29. Pièces de théâtre où figure Rabelais.— 30. Pièces de théâtre où figurent les héros de Rabelais.

I.

Nous avons vu les géants de Rabelais passer sans transition des exploits les plus formidables aux occupations les plus infimes. Gargantua, qui vient de mettre une armée en déroute, va lui-même cueillir de la salade et l'épluche. Pantagruel emploie sa langue, cette langue assez vaste pour couvrir toute une troupe de combattants, à faire des calembours, qui ne sont pas toujours du meilleur goût.

Rabelais est comme ses géants, il trouve un égal plaisir à développer une grande idée et à combiner un

jeu de mots. Les polissonneries de Panurge l'amusent tout autant que les contemplations de Pantagruel, et il ne croit pas plus déroger en ramassant les menus détails qu'entassent Pline ou Aulu-Gelle que les grands traits historiques de Plutarque.

Mais les hommes chez qui ces deux facultés sont réunies, ceux qui se passionnent pour les grandes et les petites choses, sont tout à fait exceptionnels. Les aptitudes sont généralement partagées, il y a des spécialités. Aussi parmi les ascendants et les descendants littéraires de Rabelais trouverons-nous deux classes d'esprits tout à fait différents: les penseurs et les viveurs, les philosophes et les joyeux conteurs, les pantagruélistes qui se maintiennent à une certaine hauteur morale et les panurgistes, qui ont une tendance à s'égarer dans les bas fonds de la littérature.

II.

Ce qui caractérise Rabelais comme penseur, c'est sa foi au progrès, sa confiance en l'avenir de l'humanité. Il admire beaucoup la science et la sagesse des anciens, il aime à nous montrer l'esprit de Pantagruel s'élançant au milieu de leurs livres avec l'ardeur du feu qui s'élance à travers les broussailles. Mais l'étude de l'antiquité n'est pour lui que le moyen. Sachons d'abord ce que l'antiquité nous a enseigné et partons de là pour aller plus loin. Les déceptions du moment ne doivent pas nous arrêter; méprisons les choses fortuites, en avant! L'âge d'or est devant nous!

C'est cette foi, cette foi profonde qui le sépare de Montaigne. Montaigne a beaucoup vu, beaucoup ap-

pris, beaucoup comparé ; il a pesé le pour et le contre des choses, mais il s'est attardé dans cette opération, et quand il a fallu choisir, il s'est dit : Que sais-je ? Que le siècle d'or soit derrière lui ou devant lui, il ne s'en inquiète guère. Pourvu qu'il puisse causer à son aise au coin de son feu en hiver, dans son jardin en été, se délecter dans ses lectures, les digérer et se les approprier, pourvu qu'il puisse avoir un interlocuteur ou au besoin un lecteur qui donne la réplique à sa causerie charmante, pittoresque, animée, nourrie de faits, c'est tout ce qu'il demande. Convertir le monde, c'est une lourde tâche ; lancer des idées nouvelles et tâcher de les faire prévaloir, à quoi bon ? Est-on bien sûr qu'elles soient meilleures que les autres ? On se bat autour de nous, catholiques et protestants s'égorgent, c'est de la folie ; tout ce que nous pouvons faire, c'est de leur répéter que toute doctrine, toute science est douteuse, qu'on peut trouver des raisons plausibles contre celles qui semblent les mieux établies. Montaigne répéta cela sur tant de tons, qu'on finit par le croire, la fatigue aidant. Il contribua à amener une transaction. C'est un service rendu par lui à ses contemporains. Mais sa vue est beaucoup plus restreinte que celle de Rabelais ; il parle comme lui de l'éducation et donne à ce sujet d'excellents conseils, mais il rapetisse l'horizon, il ne voit que son siècle. Rabelais voit au delà, bien au delà du siècle suivant, au delà du nôtre peut-être.

III.

Parmi les auteurs de l'antiquité, Rabelais a lu surtout les collectionneurs de faits. Mais les écrivains auxquels sa pensée se reporte le plus souvent, nous

avons déjà eu occasion de le dire, ceux qui ont le plus puissamment agi sur lui, sont Platon, Plutarque et Lucien.

Il cite moins souvent Aristophane, il ne l'allègue même que trois fois dans son livre. Mais les rapports entre ses conceptions et celles de l'auteur des *Oiseaux* ont frappé tous les yeux. Népomucène Lemercier, V. Hugo, Littré, et d'autres les ont signalés avec détails.

Chez l'un et chez l'autre, même fantaisie gigantesque, mêmes allégories, même genre de folies et d'allusions. Ils imaginent l'un et l'autre quelque construction étrange, et de là ils font pleuvoir, comme de ces machines de guerre d'autrefois, un feu roulant d'épigrammes et de malices sur tout ce qui les entoure, sur tout ce qui leur déplaît. Aristophane a son chœur de Grenouilles pour railler Euripide, son chœur de Nuées pour bafouer Socrate, comme Rabelais ses oiseaux chanteurs pour railler l'église romaine, son tribunal de Chats fourrés pour bafouer les juges prévaricateurs. L'un fait bâtir une ville en l'air par des oiseaux, l'autre nous présente une ville dont les habitants sont des lampes ; l'un personnifie le peuple d'Athènes sous les traits de l'imbécile Démos, l'autre le pédantisme routinier sous les traits de Janotus de Bragmardo ; les Guêpes de l'un font pendant aux Chicanous de l'autre ; Panurge délibérant sur son mariage rappelle Lisistrata délibérant sur le veuvage forcé imposé aux maris. L'un donne un corps à la Paix, à la Richesse, à la Pauvreté, l'autre nous fait voir Quintessence la précieuse, Quaresme-prenant l'étique, et Ouy-Dire tout composé de langues et d'oreilles. Même genre de railleries, mêmes scènes

à double interprétation, mêmes mots forgés et plaisants, et aussi, il faut le dire, mêmes obscénités, mêmes ordures. Aristophane a moins de mots grossiers peut-être, quoiqu'il ne se les refuse pas, mais il a plus d'intentions libertines. Et en cela il est moins excusable que Rabelais : Rabelais écrit un livre, qu'on lit des yeux, Aristophane écrit un drame qui se débite tout haut et devant la foule assemblée.

L'art est à peu près le même de part et d'autre. Les vers d'Aristophane sont admirables, mais la prose de Rabelais ne leur est pas inférieure. Aristophane cependant déploie dans ses chœurs une poésie qui n'a pas d'équivalent chez Rabelais, mais, sous les autres rapports, Rabelais n'est pas au-dessous d'Aristophane comme artiste. Les épigrammes du poète athénien ne sont pas meilleures que les siennes, ses allusions ne sont pas plus transparentes ni plus fines, ses personnifications plus piquantes. Seulement les plans d'Aristophane sont plus étudiés et ses plaisanteries plus amères.

Tous deux attaquent des institutions. Aristophane s'en prend à tous les détails du gouvernement athénien, les élections, les délibérations, les jugements; il s'en prend aux généraux, aux orateurs, aux philosophes, aux écrivains, aux savants, et souvent il désigne les individus par leur nom. Il bafoue Cléon, turlupine Euripide et conseille de mettre le feu à la maison de Socrate. Il est inplacable contre ses ennemis. Après les avoir couverts de ridicule, il excite les passions contre leur personne et les livre à l'animadversion générale.

Rabelais n'a pas de ces colères. Ses attaques sont

vives et spirituelles, piquantes, implacables même quelquefois, mais il ne s'en prend jamais aux individus. Ceux qu'il attaque n'ont pas de nom et s'appellent légion. Il déverse sur eux le ridicule et le mépris, jamais la haine — à une seule exception près, lorsqu'il s'agit du tribunal des chats fourrés. Hors de là il est plein de mansuétude. Aristophane n'a jamais pour personne un mot de sympathie. Il n'y a pas dans ses comédies deux individus qui aient de l'amitié l'un pour l'autre. Tout le monde s'aime chez Rabelais.

Il y a une différence plus grave encore entre le grand comique athénien et le grand comique français. Aristophane met toutes les ressources de son esprit au service de la petite faction aristocratique qui aspirait à gouverner Athènes et qui sympathisait avec les ennemis du dehors. Il attaque tout ce qui tend au progrès, il s'en prend à Socrate, à Euripide qui poussent leur pays dans la voie de la culture intellectuelle; il exalte tout ce qui peut faire reculer la civilisation. Il protége de sa verve sarcastique les institutions vieillies et l'ignorance antique.

Rabelais au contraire s'en prend aux institutions vieillies, il ridiculise l'ignorance, la corruption, les ennemis de la science, de la justice et de la liberté. Il pousse ses contemporains en avant; Aristophane pousse les siens en arrière. L'influence de Rabelais a été bienfaisante. Aristophane a fait beaucoup de mal à sa patrie.

IV.

Dans un article intitulé *Aristophane et Rabelais*,

qui fait partie de son recueil *Littérature et Histoire*[1], M. Littré nous paraît s'être complètement mépris sur le rôle d'Aristophane. Il lui attribue l'honneur d'avoir préparé la transformation de la société athénienne. Mais est-ce que Socrate, est-ce qu'Euripide ne préparaient pas aussi cette transformation? Seulement, si leur parti avait triomphé, cette transformation se serait accomplie par les voies pacifiques et patriotiques, au grand profit de l'humanité, de la civilisation, du progrès social. Aristophane, en pactisant avec les Spartiates qui faisaient alors la guerre aux Athéniens et qui finirent par remporter la victoire, a contribué en effet à cette transformation, mais au prix d'humiliations pour son pays, d'exécutions sanglantes, de proscriptions et d'un long recul de la civilisation. La différence qu'il y a entre Aristophane et Rabelais, différence dont M. Littré n'a pas l'air de s'apercevoir, c'est que tout ce qu'a attaqué Aristophane a survécu, ou survivra, que tout ce qu'il a défendu a péri, — tandis que tout ce que Rabelais a attaqué a disparu ou est destiné à disparaître, et que ce qu'il a loué survit ou survivra. Aristophane était un grand artiste de peu de jugement. Rabelais était un moindre artiste peut-être, mais de jugement supérieur.

V.

Les noms de Plutarque et de Lucien reviennent sans cesse sous la plume de Rabelais. Pour le premier pourtant, c'est moins le Plutarque, des *Hommes illustres* que celui des *Œuvres morales*.

Cette prédilection pour ces deux écrivains s'ex-

[1] Un volume in 8°, 1876, p. 150.

plique aisément. Tous deux vivaient à une époque où les idées, les systèmes, les religions étaient en fermentation, comme au XVI[e] siècle; tous deux sont riches en renseignements précieux, non pas seulement sur les faits, mais sur les idées; les faits qu'ils rapportent ne sont pas des simples actes de l'activité humaine, ce sont des actes de la pensée humaine, des anecdotes qui font réfléchir. Plutarque est le collectionneur par excellence de ce genre de renseignements. Après avoir voyagé en Egypte, en Grèce, à Rome, il était revenu s'établir dans sa petite ville de Chéronée, où il était prêtre d'Apollon et exerçait des fonctions municipales. C'était à peu près la position que Rabelais eût pu occuper à Meudon si on l'en avait laissé jouir. Là Plutarque lisait, extrayait, compilait, prêchant la morale à coups d'exemples et sans haute prétention. C'est avant tout un causeur dans le genre de Montaigne, avec moins d'élévation dans l'esprit, il est vrai, mais avec une érudition plus étendue. C'est cette science variée, cette connaissance du cœur humain, cette abondance de renseignements intellectuels jointes à sa bonhomie conteuse, qui ont fait de Plutarque l'auteur le plus aimé, et le mieux apprécié peut-être de toute l'antiquité. Rabelais se trouvait en famille chez cet écrivain qui avait tant de choses en commun avec lui, moins la gaîté pourtant.

VI.

Cette gaîté, il la trouvait, et la trouvait exubérante chez Lucien. Lucien s'était beaucoup plus mêlé au monde que Plutarque. Il avait voyagé plus

longtemps et plus loin, et lorsqu'il se mit à écrire, loin de s'enfermer dans une solitude, dans une petite cité peu fréquentée, il s'établit à Athènes, et, au lieu d'adresser ses compositions à un lecteur absent, il les lisait, il en faisait ce que nous appellerions aujourd'hui des conférences.

A ce moment, le monde était en proie à une singulière préoccupation, à un besoin maladif de foi religieuse, à une soif de superstitions. La religion d'autrefois, l'hellénisme, n'avait plus de croyants : ceux qui la respectaient, ceux qui la pratiquaient ne le faisaient plus que par tradition. La foule recevait avidement des croyances de toutes mains. C'est de l'Asie surtout qu'elles arrivaient. — On sait que l'Egypte se rattachait alors à l'Asie. — L'Egypte apportait ses dieux incarnés sous des formes matérielles, la Babylonie ses divinités astronomiques et astrologiques, la Syrie ses dieux de la nature, la Perse ses génies, les Brahmes leur métempsychose, les Boudhistes frappaient les esprits par leurs pénitences — sans compter les Chrétiens à qui l'avenir appartenait, mais que, au premier abord, on pouvait confondre avec les autres sectes. On n'entendait parler que de miracles, d'apparitions surnaturelles, de voix mystérieuses. Nombre d'imposteurs profitaient de ces dispositions du public pour se faire un rôle. Lucien en a connu deux pour sa part. L'un, Pérégrinus, avait annoncé qu'il se brûlerait solennellement à Olympie, et il le fit devant un nombreux public. Lucien qui faisait partie des spectateurs, rencontra, en retournant chez lui, des curieux qui lui demandèrent des détails. La vérité simple ne les satisfaisait pas, ils s'attendaient à quelque

contact, comme nous l'avons montré, mais il cite plusieurs fois Boccace. Nous n'avons pas rencontré le nom de Folengo dans son livre; mais si le nom n'y est pas, la *Maccaronée* y est largement représentée.

Quant aux écrits du moyen âge, il connaît tout ce qu'on en a imprimé au XVI[e] siècle, c'est-à-dire les traités en latin, et les romans et contes, dans leur traduction en prose française. Il fait de fréquentes allusions aux contes, aux fabliaux, aux poètes du XV[e] siècle, il a une prédilection pour Villon et cite avec sympathie la farce de *Maître Pierre Pathelin*, dont le héros, a, ainsi que Villon, plus d'un trait commun avec Panurge.

Pathelin est, comme Panurge, un homme d'esprit déclassé, un savant affligé de la maladie Faute d'argent. Au moment où commence la pièce, non seulement il n'a pas d'argent, mais il n'a pas même un habit décent pour se présenter et pour trouver les moyens d'en gagner. Il y a bien du drap chez le voisin, mais comment faire pour que ce drap passe de la boutique du marchand sur son dos, à lui? Nous n'avons pas vu Panurge en pareille situation, mais on peut douter qu'il en fût sorti aussi habilement. Quant à feindre une maladie, et à mettre le médecin en fuite, cela rentre dans ses moyens; mais devant le juge eût-il aussi bien tiré parti de l'embarras de son adversaire? il est permis d'en douter. Panurge n'aurait pu retenir sa langue, il aurait parlé, il aurait triomphé aussi, mais d'autre façon, en faisant naître des circonstances nouvelles, et non en tournant à son profit celles où il se trouvait. Panurge a besoin de prendre l'initiative.

Il ne se fût pas non plus laissé démonter par un mouton vêtu, et il aurait tout au moins fait au berger quelque méchante farce dont celui-ci se serait souvenu. Mais ces différences n'empêchent pas Pathelin et Panurge d'être de la même famille, et l'on peut hardiment compter cette comédie anonyme au nombre des ouvrages qui ont exercé leur influence sur Rabelais.

VIII.

Au moyen âge, tout recueil de contes a généralement un but, un but moral et même religieux. Les compositions de ce genre sont nombreuses, nous n'en citerons que deux, qui peuvent servir de types : le *Livre de la Tour Landry pour l'instruction de ses filles* et le *Violier des histoires romaines.*

Le premier, achevé en 1372, fut imprimé en anglais avant de l'être en français, et jouit longtemps d'une grande vogue. Dans son premier chapitre, l'auteur nous raconte qu'un jour de printemps, étant assis à l'ombre sous un arbre, tout en écoutant des merles, des mauvis, des mésanges qui chantaient dans le parc, il vit venir vers lui ses filles, et prenant pitié de leur jeune âge, il eut l'idée de composer pour leur instruction un livre de bons conseils et de bons exemples, propre à les guider dans la vie, quand il ne pourrait plus les guider lui-même. Il se mit à l'œuvre et au bout d'un an les «six-vingt huit chapitres» qui composent le livre étaient au complet. Les histoires que raconte le brave chevalier sont loin d'être toutes édifiantes. Il y en a même d'assez gaillardes, mais elles sont entremêlées de pieux conseils qui, dans la pen-

sée de l'auteur, devaient racheter ce qu'il y avait de trop hasardé dans les tableaux offerts aux regards.

Le *Violier des histoires romaines* est un recueil analogue. Les histoires sont au nombre de 149 et généralement plus longues; il en est qui sont de vrais romans ou tout au moins des nouvelles étendues. L'ouvrage, d'abord composé en latin, s'appelait *Gesta Romanorum*, parce que les trois ou quatre premières historiettes se rapportent à des personnages romains. Différents traits de ce recueil, comme du précédent, sont empruntés à la Bible et de plus nombreux encore à la légende. Chaque histoire, édifiante ou non, est accompagnée d'une moralité, généralement allégorique, très subtile et très alambiquée, qui a pour objet, comme dans l'ouvrage de la Tour Landry, de sanctifier des traits, dont, sans cela, nous aurions bien quelque droit de nous scandaliser.

Les prédicateurs sont dans le même cas. Ils se permettent de singulières libertés dans les termes, et pour faire rougir du vice, ils ne reculent pas devant des tableaux circonstanciés, qui nous sembleraient passablement scandaleux aujourd'hui dans un livre mondain. Ils abondent surtout en contes piquants. C'est là que La Fontaine a trouvé entre autres sa fable des *Animaux malades de la peste*, dont il a toutefois gazé quelques détails; c'est là que Rabelais a tiré son histoire des cloches, celle de la linotte de Jean XXII, et nombre de petits contes et d'allusions que nous avons jugé inutile de relever[1].

[1] Voir à ce sujet, Gérusez, *Histoire de l'éloquence politi-*

La fin du moyen âge nous fournit aussi des recueils de contes qui n'affichent aucune prétention prêcheuse. Tel est celui qui a pour titre les *Cent nouvelles Nouvelles*. Ces historiettes furent racontées, nous dit-on, au château de Genape — dans la Belgique actuelle — où le dauphin de France, depuis Louis XI, brouillé avec son père, était allé rejoindre Charles le Téméraire. Quoiqu'en dise le titre, ces nouvelles sont loin d'être toutes nouvelles ; la plupart avaient déjà été rédigées en vers sous forme de fabliaux, mais quel que soit le rédacteur, Antoine de la Sale, auteur du *Petit Jehan de Saintré*, ou un autre, le fait est qu'elles sont merveilleusement contées, en style d'une simplicité, d'une netteté, d'une précision que Voltaire ne surpassera pas. Mais elles sont généralement très gaillardes, et avec la meilleure volonté du monde, il eût été très difficile d'y adapter une moralité.

IX.

La moralité reparaît, une moralité verbeuse, dans l'*Heptaméron des Nouvelles de la reine de Navarre*. Les 72 nouvelles qui le composent sont précédées d'un prologue, où l'on nous apprend qu'un assez grand nombre de personnes des deux sexes qui étaient allées prendre les eaux dans les Pyrénées, se sont trouvées retenues par une inondation et empêchées de continuer leur voyage. Pour passer le temps, on décide qu'on se réunira chaque soir et que dix person-

que et religieuse en France aux XIVe, XVe et XVIe siècles, in 8°, 2 vol. – Gabriel Peignot, *Predicatoriana*, par Philomneste. – Antony Méray, *Les libres Prêcheurs devanciers de Luther et de Rabelais*, petit in 8°.

nes raconteront chacune une histoire. Ce prologue est moins imposant que la célèbre description de la peste qui ouvre le *Décaméron* de Boccace, mais il est plus gai. Les histoires racontées sont données pour véritables et un certain nombre le sont en effet. Elles sont, comme celles du *Décaméron*, disposées en catégories déterminées. Le premier jour on raconte les mauvais tours que les femmes ont faits aux hommes et les hommes aux femmes ; le troisième jour — «on devise des dames qui, en leur amitié, n'ont cherché nulle fin que l'honesteté, et de l'hypocrisie et méchanceté des religieux» ; on parle, le quatrième, des femmes ou des maris qui sont parvenus par adresse à rappeler un sentiment qui allait leur échapper ; le sixième, des tromperies en amour «qui sont faites par avarice vengeance ou malice» ; le septième de ceux qui ont fait tout le contraire de ce qu'ils voulaient ou devaient faire. Parfois aussi on laisse aux conteurs le choix du sujet. La présidente, madame Oisille, fait, entre chaque récit, de sages réflexions et tâche de donner une tournure édifiante aux histoires, parfois un peu risquées, que l'on vient de raconter. Le livre est intéressant, mais le récit n'a pas la désinvolture de celui des *Cent nouvelles Nouvelles.*

X.

La princesse dictait ordinairement ces nouvelles pendant ses voyages. Charles Nodier croit qu'une grande part de collaboration dans l'*Heptaméron* doit être faite à Bonaventure Despériers, valet de chambre de Marguerite et qui, pour sa part, a composé aussi un recueil de *Nouvelles Récréations et joyeux devis*, publié après sa mort. Ce sont des contes, des anec-

dotes et des conversations détachées, écrites d'un style vif et un peu sec, assez différent de celui des nouvelles de Marguerite. Le *Cymbalum mundi* ou *Clochette du monde*, du même écrivain, a conservé longtemps une grande réputation à cause de sa rareté et de la fin tragique de l'auteur, qui se donna la mort (1544) en apprenant que son livre avait été déféré au parlement. C'est un recueil de quatre dialogues, dont on devine difficilement le but quand on n'en a pas la clé et qui semblent médiocrement spirituels quand on l'a. Cette clé est contenue dans la suscription placée en tête: «Thomas du Clévier à son ami Pierre Triocan, salut», dans laquelle on trouve, en changeant les lettres de place, «Thomas l'Incrédule à Pierre Croyant.» L'ouvrage est en effet dirigé contre le christianisme. Dans l'un des dialogues, il s'agit de certains livres (l'ancien et le nouveau Testament?) qui auraient besoin d'une nouvelle reliure, tant ils sont en mauvais état; dans un autre, nous voyons les personnages occupés à chercher la vérité, qui a été déchirée par petits morceaux, et dispersée sur l'Agora à Athènes; on en connaît bien des fragments, mais personne n'arrive à la retrouver toute entière, etc., etc.

Les attaques de B. Despériers portent, comme on voit, beaucoup plus haut que celles de Rabelais, mais sa critique est toute à la surface. Rabelais moins agressif, est bien plus profond; il est surtout plus clair, plus franc de style et plus spirituel.

XI.

C'est aussi un recueil de Contes et d'anecdotes plus ou moins scabreuses que Henri Estienne a pu-

blié sous le nom d'*Apologie pour Hérodote*[1]. Il se préparait à donner une édition de l'historien grec, on voulut l'en détourner en lui disant que l'ouvrage n'était qu'un amas d'histoires invraisemblables, auxquelles on ne pouvait accorder aucune créance. Henri Estienne voulut répondre, et il en résulta un livre assez gros et indigeste, mais curieux. L'auteur soutient que l'invraisemblance d'un fait ne prouve pas qu'il n'ait pas existé, et le voilà qui se met à glaner, par toutes les histoires, une série de faits plus ou moins bien attestés à l'appui de son dire. Il n'est pas très sévère sur le choix de ses preuves et tient plus au nombre qu'à la qualité. A défaut de faits historiques, il prend dans les contes, les chansons, les libelles; il puise surtout dans les sermonnaires, dans les ouvrages écrits par des gens d'église. «A travers cette cohue de citations et de réminiscences, tel chapitre s'étend et se gonfle outre mesure, tel autre se répète et se contredit. Qu'importe? tout cela fait masse. Le lecteur d'alors s'orientait et se débrouillait de son mieux dans les détours de ce labyrinthe .. Le style a toutes les négligences de l'improvisation avec des saillies heureuses, des jets d'expressions parfois neuves et originales, des proverbes et des locutions familières d'un effet pittoresque et imprévu. Ce sont de robustes ébauches que l'auteur n'a pas eu le temps de dégrossir . . . Sa plaisanterie jaillit de source, mais elle a quelque chose d'âpre et de lourd. Henri Estienne ignore ce demi-sourire si cher à Marot et à Montaigne, la malice câline et futée de Panurge et de Pathelin[2].»

[1] L'édition Le Duchat, au XVIIIe siècle à 3 vol., pet. in 8°.
[2] Lenient. *La Satire en France au XVIe siècle.*

L'ouvrage n'a jamais été achevé. Tout le second livre est dirigé contre le clergé catholique.

XII.

Ces ouvrages ne procèdent pas de Rabelais. Mais le succès de son livre fit naître toute une série de compositions panurgistes dans lesquelles on ne sut imiter que sa licence, non son esprit, et encore moins l'élévation de sa pensée. La plupart de ces écrits sont tombés dans un complet oubli. Il en est quelques-uns pourtant que les bibliophiles tiennent à se procurer, moins pour le mérite de l'œuvre que pour sa rareté; ces ouvrages ayant été tirés à petit nombre sont devenus des curiosités bibliographiques. Ste-Beuve dit en parlant de ces petits livres: «Cela me fait l'effet d'une collection de tabatières rares et bizarres, mais la drogue première de maître François n'y est plus.»

Les *Suites*, les imitations directes qui ont été faites du roman de Rabelais ne méritent pas d'être nommées. Nous avons déjà apprécié le *Disciple de Pantagruel* et les *Songes drolatiques*, cette étrange composition que Théophile Gauthier compare aux conversations de Balzac[1]. Les autres sont le *Nouveau Panurge* avec sa navigation en l'isle imaginaire; *Rabelais ressuscité*, récitant les faits admirables du très valeureux Grandgousier, roi de Place Vuyde; le très éloquent *Pandarnassus*, fils de Gallimassue. — La *Mitistoire baragouine de Fanfreluche et Gaudichon*, par Guillaume des Autelz, est du même calibre. Le titre est tout ce qu'il y a de plaisant, l'histoire est ennuyeuse.

[1] *Portraits contemporains*, in 12, 1874, p. 95.

XIV.

Noel du Fail a publié les siens sous l'anagramme de Léon Landulfi. Ces livres sont décents relativement, et ne spéculent pas sur les penchants libertins comme le *Moyen de parvenir*. La vie et les œuvres de cet écrivain ont été l'objet d'un travail curieux et consciencieux que M. A. de la Borderie a publié dans la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes* à l'occasion d'une nouvelle édition de ses *Œuvres facétieuses* [1]. Ces œuvres comprennent les *Propos rustiques*, les *Baliverneries* et *Contes nouveaux*, les *Contes et discours d'Eutrapel* [2]. Ce sont des conversations tenues à table entre paysans ou entre érudits. On y parle des travaux des champs et de la vie champêtre, mais quelques-uns des interlocuteurs ont été à Paris, ont vécu au quartier latin et appris des tours dignes de Panurge; d'autres racontent des contes empruntés un peu partout, à Lucien, à Boccace, à Pogge. Quelques-uns de ces contes sont un peu gaillards, mais on en tire des conclusions morales, suivant l'habitude. Le ton général est sérieux et contenu. L'auteur a la prétention d'offrir des tableaux fidèles et réalistes de la vie des champs, et s'égare souvent dans des détails de peu d'intérêt et des digressions qui font perdre le fil du récit. Il a lu Rabelais, et s'en souvient; il est loin d'avoir sa souplesse de style et son imagination, mais ses tableaux champêtres ne manquent pas de fraîcheur, et les Œuvres facétieuses sont d'une lecture agréable.

[1] Année 1875, 3 articles. – [2] Bibliothèque elzévirienne, 2 v., pet. in 8°, 1875.

Pasquier confond dans la même réprobation Noel du Fail et Guillaume des Autels :

Il n'y a celui de nous qui ne sache, dit-il, combien le docte Rabelais en folâtrant sagement sur son *Gargantua* et *Pantagruel* gagna de grâces parmi le peuple. Il se trouva peu après deux singes qui se persuadèrent d'en pouvoir faire tout autant. Mais autant profita l'un que l'autre, s'estant la mémoire des deux livres perdue. (Lettres 8, livre 1).

Pasquier a raison pour Guillaume des Autels, mais il est beaucoup trop sévère pour Noel du Fail.

XV.

Les *Aventures du baron de Fœneste*, la *Confession du sieur de Sancy* par Agrippa d'Aubigné ont plus de piquant. Ici on ne cause plus pour faire parade de son esprit ou de son savoir, mais pour dire du mal des autres. Agrippa d'Aubigné était un zélé protestant qui ne pardonna jamais à Henri IV son abjuration. On a de lui une volumineuse *Histoire universelle* depuis l'an 1550 jusqu'à l'an 1601, 3 volumes in folio,—un volume de satires: les *Tragiques*, où il y a des pages admirables à côté de pages lâches et négligées,—et des *Mémoires* écrits par lui à soixante-douze ans avec une vivacité toute juvénile. Les *Aventures du baron de Fœneste* se composent d'une série de dialogues entre Fœneste (φαίνεσθαι, paraître) et Enay (εἶναι, être). Fœneste est un Gascon, qui prononce le français avec l'accent de sa province et se vante toujours. Les conversations roulent sur les mœurs du temps, sur la cour, sur la religion principalement. Il y a de l'esprit, des observations piquantes, mais il y a aussi du bavardage, de la monotonie et des passages peu intelligibles. La plupart des patois de

la France y figurent, non pas en quelques phrases, comme chez Rabelais, mais en longues tirades.

La *Satire Ménippée du Catholion d'Espagne et des états de Paris* (1593) ne saurait être mise au nombre des ouvrages imités de Rabelais. C'est un pamphlet où tous les personnages ont des noms historiques, bien que les discours ridicules qu'on leur prête ne le soient pas. Nous ne nommons cet ouvrage que pour regretter la perte du commentaire que l'un de ses auteurs, Jean Passerat, avait fait, chapitre par chapitre, du *Gargantua* et du *Pantagruel*. Il y avait peut-être là de précieuses révélations sur les intentions de Rabelais en composant son livre.

XVI.

Mais nous ne pouvons oublier les *Caquets de l'accouchée*, qui rappellent pour le cadre les *Baliverneries d'Eutrapel*. Au moyen âge et jusqu'au XVIIe siècle, quand une femme était accouchée, il y avait pendant toute une semaine autour de son lit une réunion d'amies et de commères, et l'on se livrait à des conversations où le prochain était fort maltraité. L'auteur, ou l'un des auteurs — car il y en avait plus d'un, bien qu'ils aient gardé l'anonyme — raconte qu'il a pu assister, caché derrière un rideau à ces caquets d'où les hommes étaient exclus et il nous les rapporte fidèlement. On parle des maris absents, on se vante des bons tours qu'on leur joue, puis on cause des affaires politiques du moment, de ce qui se passe à la cour, de la religion et de cent autres sujets. Ces pamphlets, souvent très spirituels, remontent aux premières années du règne de Louis XIII.

XVII.

Après les caquets des femmes, il n'est pas hors de propos de mentionner les caquets des érudits. Six d'entre eux, Pantagruélistes pour la plupart et admirateurs de Rabelais,— que l'un d'eux, Ménage, voulait même commenter—se réunissent le soir à la campagne aux environs de Paris et se lisent — c'était la mode des petites lectures à cette époque — une série de dissertations, un peu légères, un peu gaillardes. Ce n'est pas que le ton général ne soit très décent, mais sous prétexte de s'indigner contre les auteurs qui se sont permis des récits quelque peu salés, on les reproduit et on les commente. On discute ainsi sur l'antre des nymphes dans Porphyre, sur certains passages de Sénèque, sur quelques saints, sur les bévues d'auteurs célèbres et aussi sur l'éloquence de M. Louis de Balzac, encore vivant. Les lecteurs sont désignés par des pseudonymes dans le goût des Précieuses, mais qui sont en général la traduction grecque de leurs noms. Ainsi Chevreau, devient Egisthe, nom qui rappelle une chèvre, etc. Le président de la réunion, et le rédacteur de l'ouvrage, La Mothe le Vayer à grécisé son nom, puis en le dénaturant un peu, il en a fait Orasius Tubero, nom sous lequel il a publié quelques autres écrits. Ménage est devenu simplement Ménalque; c'est lui qui s'est chargé d'exécuter Balzac, mais il a la main un peu lourde. Quant à l'abbé Le Camus, il s'appelle ici Simonides [nez camus]. Cet abbé fut plus tard évêque de Grenoble, cardinal et composa divers ouvrages théologiques, mais la dissertation qu'il fournit ici n'a rien de bien édifiant: elle peut servir de supplé-

ment au discours que Gargantua adresse aux pélerins qui ont été mangés en salade, et elle a été évidemment inspirée par ce discours. L'ouvrage de La Mothe Le Vayer s'appelle l'*Hexaméron rustique* ; il est assez rare et ne figure pas dans les œuvres de l'auteur.

Les romans de Sorel, le *Roman comique* de Scarron, le *Roman bourgeois* de Furetière, quoique satiriques et plaisants, sont de simples peintures de mœurs qui ne relèvent pas directement de Rabelais. A la fin du siècle, Le Sage nous donne aussi une sorte Panurge dans son *Gil Blas*. Nous avons déjà parlé de ce livre, dont la scène se passe en Espagne, mais dont les mœurs et les ridicules appartiennent le plus souvent à la France.

XVIII.

Gil Blas est un roman d'origine espagnole ; nos voisins prétendent même qu'il leur a été volé par Le Sage, qui n'en aurait rien dit, ce qui est peu probable de sa part. Quoi qu'il en soit, l'Espagne avant cette époque avait déjà plusieurs Panurge, le *Grand Tacagnó* entre autres, par Quevedo.

Quevedo est un auteur étrange et inégal, qui a composé des poésies, des ouvrages de dévotion, de politique, d'histoire même, qui a rempli des fonctions importantes en Italie et à Madrid et a passé cependant une partie de sa vie en prison par suite d'intrigues de cour. Le *Grand Tacano* est tour à tour écolier, valet d'écolier, étudiant à Alcala et filou ; il se lie avec un ingénieur, un maître d'escrime, un poète, un soldat fanfaron, un ermite qui lui gagne son argent au jeu, tout en disant son chapelet; il devient chevalier d'in-

dustrie, faux mendiant, puis comédien et poète. Quand l'auteur n'en sait plus que faire, il l'embarque pour les Indes [1]. Le portrait est certainement tracé de main de maître, mais son histoire a le tort de faire surgir parfois de ces détails odorants qui nous choquent si justement dans Rabelais.

XIX.

Ce petit roman n'est pas la seule *obra jocosa* de Quevedo qui nous fasse souvenir de Rabelais. Les *Visions* rappellent à plus d'un titre l'Enfer d'Epistémon. L'une nous transporte au Jugement dernier, la trompette de l'ange sonne, chacun se réveille et croit qu'il s'agit de ses affaires habituelles, mais quand on pense qu'il faudra rendre compte de sa conduite, la scène change; l'un ne veut plus de ses mains qui ont volé, l'autre de ses yeux qui ont convoité la femme du voisin, l'autre de sa bouche qui a menti et donné de mauvais conseils; les plus embarrassés et les plus honteux sont les grands personnages qui ont gouverné l'état et qui l'ont gouverné à leur profit sans souci de l'intérêt public. L'une des Visions les plus spirituelles est celle qui a pour titre *las Zahurdas*, les Ecuries, du diable. L'auteur raconte qu'en se promenant dans une forêt — souvenir de Dante — il a vu deux chemins qni se séparaient, l'un difficile, âpre et peu fréquenté, l'autre large, facile, où passent une foule de personnes qui ont l'air de s'amuser beaucoup. Il veut d'abord suivre le petit sentier,

[1] Ce roman a été traduit en français, mais avec des modifications qui le défigurent, sous ce titre : *Histoire de Don Pablo de Ségovie*, par Germond de Lavigne, in 8°, 1843. Il avait été traduit au XVII° siècle sous ce titre : *L'aventurier Buscon*, histoire facétieuse, 1662, in 12.

mais il se rebute bientôt, et, à l'exemple d'une multitude d'autres, il traverse la prairie qui sépare les deux voies, et arrive sur la grande route. On l'accueille avec de grands cris de joie, en se moquant un peu de la mauvaise idée qu'il avait eue, et l'on s'en va ainsi, riant et banquetant jusqu'à la porte de l'enfer, car la voie étroite est celle du ciel et la voie large est celle de l'enfer. Là l'auteur trouve les démons qui l'engagent à entrer et lui font voir les diverses séries de pécheurs. C'est jusqu'à un certain point le cadre de Dante, mais d'un Dante qui serait en gaîté, car la bonne humeur de Quevedo ne l'abandonne jamais. Son enfer n'a rien de sinistre; ses pécheurs ne sont pas odieux, ils ne sont que ridicules.

Les autres *Visions* de l'auteur sont du même ton. Il y a la Vision de la Mort, qui moissonne tout, celle du Monde vu à l'envers, celle de l'Alguazil possédé. Les titres sont sinistres et l'œuvre est joyeuse. Cependant il faut bien le dire, c'est de la plaisanterie espagnole du XVII[e] siècle. Elle a un petit parfum d'auto-da-fé.

Un autre opuscule, la *Fortuna con el seso*, «la fortune intelligente», rappelle la délibération des dieux dans l'Olympe, au moment où Couillatris leur fait entendre ses réclamations. Un beau jour, Jupiter impatienté des plaintes des hommes, fait venir la Fortune et lui demande compte des injustices qu'elle commet. Elle répond que les choses iraient beaucoup plus mal encore si l'on donnait à chacun précisément la place qu'il mérite par sa vertu, par ses connaissances, et en général par ses défauts et ses qualités. Jupiter en veut faire l'essai. Qu'en résulte-t-il? Le médecin devient bourreau, l'entremetteuse

de mariage épouse un complice qu'elle voulait faire épouser à une autre. La France et la Russie, qui vivaient jusque là en bonne intelligence, se brouillent tout à coup, etc., etc. Jupiter, abasourdi de ce remue-ménage et des plaintes qui s'élèvent de toutes parts, rend à la Fortune les droits qu'elle possédait, et tout continue à aller aussi mal qu'auparavant. Quevedo mourut en 1645.

XX.

Quevedo fit pendant toute sa vie la guerre aux *cultos*, ou précieux de son pays, mais il était atteint de cultisme lui-même. En France, Cyrano de Bergerac se trouve presque dans le même cas. Il s'enrôla dans les rangs des *Burlesques* qui étaient en guerre avec les Précieuses, mais ses Lettres sont d'un style précieux à rendre jalouses Cathos et Madelon en personne. Heureusement cette préciosité n'a pas passé dans toutes ses œuvres et celles dont nous voulons parler en sont à peu près exemptes. Cyrano se rattache à Rabelais par ses imaginations fantastiques, en même temps qu'il touche à Molière d'un autre côté. C'est à lui, c'est à sa comédie du *Pédant joué* que Molière a emprunté deux scènes qu'il a transportées dans les *Fourberies de Scapin*. Les avait-il données à Cyrano, son camarade d'études, ou bien les prenait-il simplement parce qu'il était le plus fort ? La chose n'est pas encore décidée. Ce qui est certain, c'est que Cyrano n'était pas le premier venu. C'était un homme d'esprit et fort instruit dans les sciences pour un simple amateur. On a de lui un *Voyage dans la lune* et un *Voyage dans le soleil*.

Cyrano de Bergerac, dit M. Flammarion, est de

la race de Rabelais et de Montaigne[1] ». Il nous raconte comment il s'éleva dans la Lune à l'aide de bouteilles dans lesquelles le vide s'était opéré, et dans le soleil, d'abord au moyen d'un icosaèdre transparent, également vide d'air, puis par la seule force de sa volonté. Il trouva dans la Lune des géants qui marchaient à quatre pattes, s'entretenaient, les grands, au moyen de sons musicaux — le roi s'appelait *La la do mi* — les autres au moyen d'un tremoussement du nez, des sourcils, des oreilles, etc. Ils indiquaient l'heure par l'ombre de leur nez sur leurs dents. Il faut dire que Cyrano avait un nez gigantesque. Il fallait avoir un nez de ce calibre pour imaginer d'en faire le style d'une sorte de cadran solaire dont les dents forment les chiffres. Les Lunariens, suivant lui, se nourrissaient de la fumée des mets, s'éclairaient la nuit à l'aide de vers luisants enfermés dans du cristal; ils avaient l'art de tuer les alouettes au vol, et de les faire tomber rôties, etc. Dans la lune, la plupart des maisons et des villes sont mobiles; les maisons s'abaissent ou se haussent au moyen d'un mécanisme, et changent de place au moyen d'ailes mues par le vent. Quand on se sent sur le point de mourir, on fait venir ses connaissances, on embrasse son ami le plus intime, on se donne un coup de poignard et l'on meurt dans ce baiser. Les amis sucent le sang du mourant et les jeunes fillles deviennent mères par ce moyen. Quand Cyrano revient sur la terre, une multitude de chiens qui avaient l'habitude d'aboyer à la lune, sentirent qu'il venait de là et se jetèrent sur lui.

[1] *Les Mondes imaginaires et les Mondes réels*, in 8°, 1865, p. 374.

Nous avons déjà raconté une des aventures qui lui arrivèrent dans le Soleil. Le sol de cet astre était très étrange. Dans certaines parties il lui semblait qu'il marchait sur des flocons de neige embrasée. La pesanteur était nulle, et dans quelque posture qu'il se mît, il se sentait en équilibre. Les habitants du Soleil sont des oiseaux, des oiseaux de passage pour la plupart, qui ont vécu sur la terre et qui, poursuivis par l'homme là où il est le plus fort, sont décidés à se venger là où ils ont la force pour eux. On lui fait donc son procès — comme les animaux sauvages font le procès à l'homme dans un tableau de Paul Potter qui se trouve à l'Ermitage à St-Pétersbourg. Témoins et juges sont d'accord pour le condamner. Il y a unanimité à déclarer qu'un animal ainsi fait, un animal sans plumes, qui rit comme un fou, pleure comme un vilain, qui a deux rangées d'os dans la bouche, qui n'a l'esprit ni de cracher ni d'avaler et qui tous les matins lève les yeux au ciel, et se met à genoux pour faire sa prière — qu'un tel animal, disons-nous, ne peut avoir une âme spirituelle, — et malgré la bonne volonté d'un étourneau qui avait montré d'abord le désir de plaider pour lui, il est condamné à la mort triste. C'est un supplice tout musical. On fait autour du patient une musique si obstinément lugubre que le malheureux finit par mourir d'ennui.

Cyrano a retrouvé dans la lune le démon de Socrate, et, dans le soleil, l'âme du moine Campanella qui a composé une utopie intitulée la *Cité du soleil*. Ces deux âmes lui servent de guides et lui rendent différents services.

Cyrano de Bergerac est mort très jeune et n'a pas

achevé ses Voyages, qui n'ont été publiés qu'après sa mort.

XXI.

Si l'on peut reprocher à Cyrano de Bergerac l'absence d'une pensée philosophique, on ne saurait faire le même reproche à Swift, qui a fait aussi des voyages au pays des merveilles.

Swift n'est pas un esprit capricieux comme Cyrano de Bergerac, il ne s'amuse pas à la bagatelle, il a son but, il y marche tout droit, impitoyablement, sans regarder ni à droite ni à gauche. Il ne voit pas avec les yeux de la foi comme Bunyan, avec les yeux de la science comme Rabelais; il n'est pas désintéressé comme Cyrano. Il n'a ni l'enthousiasme ni l'amour de l'humanité des deux premiers, ni l'indifférence du troisième. Il voit les choses de la vie par leur côté laid, les actions des hommes par leur côté vulgaire; il aperçoit le faible, le défaut des choses, et il n'est frappé que de ce défaut. Dans leurs jugements sur le monde, Lamartine et lui sont aux antipodes : l'un a besoin d'admirer, l'autre de dénigrer. L'enthousiasme n'existe pas pour lui.

Mais si Swift ne voit qu'un côté des choses, en revanche il le voit bien, il le voit avec une intensité sans égale. Son ironie est pénétrante comme un acide qui fait un trou dans les chairs. Il humilie ses adversaires au point qu'ils ne se relèvent plus, et ses adversaires, il les prend haut.

Deux de ses ouvrages seulement se rattachent à notre sujet : le *Conte du Tonneau* et les *Voyages de Gulliver*.

Le *Conte du Tonneau* est un vieil apologue dont il

fait un pamphlet religieux. Un père de famille avait trois fils : Pierre, Martin et Jean. — N'oublions pas que Luther s'appelait Martin et Calvin, Jean. — Il donna à chacun d'eux un habit en leur recommandant d'en avoir bien soin et de n'y rien changer. Il leur remit en même temps un livre qu'ils devaient consulter en cas d'embarras. Dans la suite des temps, ils vinrent à la ville, tombèrent amoureux de certaines dames, et eurent envie d'orner leurs vêtements. Avaient-ils le droit de porter des nœuds d'épaule ? Leur livre ne le leur permettait pas en toutes lettres, mais Pierre dit que peut-être en prenant une syllabe d'un mot et une syllabe d'un autre, ils parviendraient à trouver l'autorisation désirée. Peine inutile. Alors on se mit à chercher si l'on ne trouverait pas le mot en combinant les lettres ; on réussit. On porta donc des nœuds d'épaule. Mais les ceintures d'argent étaient positivement défendues. On chercha encore à tourner la difficulté, et comme on ne réussit pas, Pierre serra le livre, il ne voulut plus le laisser voir, et vécut suivant la mode. Mais Martin et Jean eurent des scrupules. Ils consultèrent le livre du père et virent l'interdiction de porter des ornements. Martin décousit la plus grande partie des siens, mais il en laissa quelques-uns. Jean ne laissa rien, mais il fut obligé de se montrer avec des habits en loques. On a déjà reconnu que Pierre, c'est l'église romaine, Martin, le luthéranisme et l'anglicanisme, et Jean, le calvinisme. Mais voilà toute la question religieuse réduite à une question d'habits et de boutons.

Swift appartenait à l'Eglise comme Rabelais, comme Béroalde de Verville, comme Sterne, dont nous

parlerons tout à l'heure. Il était doyen de St-Patrice à Dublin. Swift , du reste, faisait des sermons, des sermons très édifiants, ils sont imprimés. On ne sera pas étonné d'apprendre qu'ils ne parlent jamais au cœur.

XXII.

L'œuvre capitale de Swift, ce sont les *Voyages de Gulliver chez plusieurs nations éloignées*. Ce qui frappe au premier abord dans cet ouvrage quand on vient de lire Rabelais, c'est la différence du procédé des deux écrivains. Rabelais vous donne bien quelques détails, techniques même au besoin, pour faire le connaisseur et placer des mots dont il est bien aise d'user, mais tout cela est pour s'amuser et vous amuser. Il sait bien qu'on ne le croira pas, et peu lui importe qu'on le croie. Swift veut être cru. Son voyageur est un véritable capitaine de navire, qui parle et agit comme tel. L'illusion est si grande qu'un marin prétendait avoir très bien connu le capitaine Gulliver, seulement l'auteur, disait-il, s'était trompé sur sa résidence. Swift est parti d'une absurdité, mais il a si bien calculé les conséquences qui découlent de ce point de départ, il les a tellement enchaînées, et l'esprit est tellement frappé de cet enchaînement logique, qu'il ne proteste plus et accepte l'absurde comme vraisemblable. Gulliver fait quatre voyages ; il va chez des nains, chez des géants, chez un peuple de savants et chez un peuple de chevaux.

A Lilliput, les personnages, au lieu d'avoir six pieds n'ont que six pouces, Gulliver est l'homme-montagne. Ici les souvenirs de Rabelais se retrou-

vent à chaque pas, il est inutile de les signaler. En décrivant le gouvernement et la société de Lilliput, Swift fait pleuvoir les épigrammes sur les gouvernements européens et notamment sur celui de l'Angleterre. La faction lilliputienne, qui porte de hauts talons, représente les tories, celle qui porte des talons plats, figure les wighs. Quant à l'héritier du trône, comme il veut ménager les deux partis, il porte un soulier à talon haut, et l'autre à talon plat. Les partis religieux sont caractérisés par la manière de casser les œufs à la coque. Ceux qui les cassent par le gros bout, (les catholiques), ont horreur de ceux qui les cassent par le petit bout, (les anglicans). Le ministre Flimmap n'est autre que Walpole. Blefescu, où l'on cherche un refuge contre l'ingratitude des partis, c'est la France. Ce qu'il y a de piquant, c'est de voir ces haines envenimées, ces agitations, ces luttes, ces complots entre des individus de six pouces de haut, et des guerres entreprises pour gagner quelques pieds de terrain.

A Brobdingnag, les rôles sont complètement renversés. C'est Gulliver qui est le nain, les habitants sont des géants ; mais il n'y a pas répétition, il y a simplement développement d'une même idée. Les géants de Swift rappellent Pantagruel par la rectitude du jugement, mais ils auraient eu moins de complaisance pour Panurge. Le roi Anack est aussi dévoué à son pays que Gargantua, mais il est indifférent à ce qui n'est que beau, il ne veut connaître que ce qui peut être utile à sa nation. Sa cour n'est pas pour cela, un modèle de décence et de retenue, tant s'en faut ; la conduite des dames

est passablement scandaleuse, et, avec des personnages de cette taille, la débauche tourne au monstrueux et devient bien vite dégoûtante. On prétendit dans le temps que Swift avait fait allusion aux dames d'honneur de la cour des Londres, comme dans le voyage de Lilliput, il avait fait allusion aux ministres.

Le voyage à Laputa se rattache à Rabelais de plus près encore que les autres. Laputa, c'est l'île de la Quinte, et les savants de l'une rappellent les savants de l'autre. Mais il y a aussi un souvenir d'Aristophane et de la ville de Néphélococcygie construite en l'air par les oiseaux. La ville des oiseaux intercepte la fumée des sacrifices dont les dieux se nourrissent, et les dieux capitulent, pris par la famine. L'île de Laputa enlève aux habitants de la terre la chaleur et la lumière du soleil, ils capitulent aussi et se soumettent aux volontés qui leur sont signifiées d'en haut. L'île est habitée par un peuple de savants. Ils sont tellement distraits que lorsqu'on leur parle, un serviteur est obligé de leur frapper l'oreille pour les avertir d'écouter, et de leur frapper la bouche pour les avertir de répondre. On prétend qu'il y avait là une allusion à Newton, dont la distraction était proverbiale.

Il y avait à Lugado, dépendance de Laputa, une académie dont les membres se livraient à des études dans le genre de celles qui occupaient les amis de la Quinte. Mais Rabelais les fait défiler rapidement, et Swift se plaît à nous retenir dans chaque laboratoire.

Le premier qu'il nous présente étudie depuis nombre d'années le moyen d'emmagasiner les rayons du soleil, de manière à obtenir une provision de chaleur

pour les temps froids et de lumière pour les longues nuits. Son voisin cherche les moyens de rendre les aliments déjà digérés propres à servir une seconde fois. Un troisième fait des expériences sur des fils d'araignée, avec lesquels il espère remplacer un jour la soie; d'autant plus que les araignées ne se contentent pas de filer, mais se chargent elles-mêmes du tissage; il ne s'agit que de donner à leur travail de la résistance. Un quatrième a trouvé le moyen de guérir les coliques en introduisant de l'air dans les intestins. Un cinquième s'occupe des moyens de donner au marbre la consistance du duvet pour en faire des oreillers et des édredons. Son voisin s'est imposé une tâche moins utile, il s'applique à produire des moutons qui n'auront plus de laine. Toute cette partie du livre est pleine d'allusions qui nous échappent.

D'autres savants s'occupent de la simplification des éléments du langage. L'un d'eux a resserré tous les mots en une syllabe: il propose de supprimer les verbes comme inutiles et de réduire tout le langage à des noms. Un autre a inventé une grande machine contenant des termes généraux; à l'aide de quelques rouages, les mots se combinent de diverses façons de manière à former des phrases, des périodes; il espère qu'avec quelques perfectionnements il arrivera à fabriquer des livres à la mécanique. On prétend même qu'il y a déjà de ces produits dans la librairie, bien que les auteurs n'en conviennent pas.

Swift profite de cette occasion pour stigmatiser avec son amertume ordinaire certaines condamnations politiques alors récentes. Un académicien de Lugado

expose à Gulliver divers moyens de découvrir les complots contre l'état. Gulliver lui explique à son tour les moyens qu'il a vu employer. Quand on veut convaincre absolument un personnage d'avoir comploté contre l'état, on commence par l'arrêter, puis on livre ses papiers à certains experts habiles qui se chargent d'y trouver tout ce qu'on voudra. On parle par exemple d'un troupeau d'oies, il s'agit évidemment du sénat : la peste, c'est une armée prête à se mettre en marche ; un balai, c'est une révolution ; un trou sans fond, le trésor public ; un chien boiteux, un envahisseur, etc.

Si cette méthode ne produit rien, on peut chercher au moyen d'acrostiches ou d'anagrammes. On peut par exemple interpréter la première lettre de chaque ligne. N pourra signifier un complot, B un régiment de cavalerie, L, une flotte à la mer, etc. On peut aussi décomposer les mots et prendre les mêmes lettres pour en former d'autres. Trouve-t-on par exemple cette phrase : Mon petit frère a jeté le lard fumé au chat ? on peut en tirer : On a formé le projet de mettre le feu au château[1]. Il ne s'en faut que de trois lettres.

Les conseils de Gulliver sont reçus avec reconnaissance, et l'académicien promet de les mettre à profit.

Le but de Rabelais et celui de Swift étaient différents dans ces énumérations. Rabelais n'en voulait qu'à la fausse science, mais Swift en voulait à la science en général. Il est à remarquer que quelques-unes des inventions qu'il signalait comme extravagantes, s'appliquent ou s'appliqueront, notam-

[1] Inutile de dire que la phrase anglaise est différente.

ment celles qui consistaient à emmagasiner la chaleur du soleil, à employer la lumière comme moteur, etc.

Sa prédilection pour les tories, ou ultra-conservateurs, se manifeste en plusieurs points, dans ce fait, par exemple, qu'à Laputa, ceux qui cultivaient le sol par l'ancien système avaient des moissons superbes, mais étaient tournés en ridicule, et que ceux qui employaient les méthodes nouvelles, étaient comblés d'éloges, mais ne récoltaient rien.

C'est dans le voyage au pays des chevaux, ou pour employer son onomatopée au pays des *Houyhnhms*, que s'accuse le plus complètement la misanthropie de Swift ou plutôt son mépris, sa colère contre la race humaine. Cyrano de Bergerac nous a montré dans le Soleil les oiseaux formant la population intelligente, se moquant, se vengeant de l'homme; mais le ton général de l'ouvrage est plaisant et le récit n'a rien d'amer. Chez Swift, les hommes à l'état sauvage, les yahoos, nous font horreur.

Les yahoos sont les premiers êtres que le capitaine Gulliver rencontre dans le pays inconnu où le hasard l'a jeté. Ils vivent généralement dans les arbres, et marchent souvent à quatre pattes à la façon des singes; ils sont si hideux, si sales, si dégoûtants par leurs formes, leurs allures, leurs manières, qu'il hésite d'abord à reconnaître sa propre espèce dans ces êtres dégradés. Mais il n'y a pas moyen de se tromper. Leurs vices, leurs laideurs sont bien les nôtres.

Les habitants intelligents du pays sont les chevaux. Ils ont leurs demeures, leurs palais, leurs villes, leur langage. Gulliver est pris par un de ces

animaux, qui le conduit à ses confrères. On l'accueille assez bien, tout en se disant que ce doit être un yahoo. On lui enseigne même la langue du pays, et on lui demande des renseignements sur lui, et sur la manière de vivre des yahoos civilisés. Gulliver a beaucoup de peine à faire comprendre à ses interlocuteurs notre mécanisme social, nos mœurs, nos vices. Ils ne peuvent comprendre surtout comment on peut dire «la chose qui n'est pas», [le mensonge]. Gulliver expose aussi la constitution et les mœurs politiques de son pays et profite de l'occasion pour faire pleuvoir sa froide et calme ironie sur les personnes et sur les choses.

Dans sa haine contre l'espèce humaine, Swift oublie même la vraisemblance relative qu'il avait conservée jusque là. Les chevaux, d'après leurs organes, sont incapables de s'être construit les palais qu'il leur donne pour demeures, de cultiver le sol, et de fabriquer les objets à leur usage. Si pour cela ils sont obligés de recourir aux yahoos, les yahoos, tout hideux qu'ils sont, leur restent supérieurs.

Swift est un des grands écrivains de l'Angleterre; il était passé maître en trois formes de style, dit le critique anglais déjà cité, l'ample style rabelaisien, l'ironie sèche et amère, et le langage sobre et sérieux qui convient quand on traite des affaires publiques; c'est du second toutefois qu'il use le plus souvent. Il n'était malheureux qu'en vers; dans ses œuvres poétiques, malgré ses efforts réitérés, il arrive tout au plus à l'élégance laborieuse, jamais à la poésie.

XXIII.

Voltaire appelle Swift un Rabelais de bonne compagnie. Un critique anglais fait remarquer que cet éloge donné à Swift est tout à fait relatif. Swift est beaucoup trop cynique en pensées et même en paroles pour pouvoir être lu tout haut aujourd'hui. Les écrits de la vieillesse de Voltaire sont dans le même cas, et pourtant Voltaire ne croyait pas dépasser les convenances. Nous sommes devenus à cet égard beaucoup plus exigeants que ne l'étaient nos pères.

Voltaire a fait aussi des voyages dans des pays imaginaires, comme Swift, et des voyages à la recherche d'une idée comme Rabelais.

Le voyage de *Micromégas* à travers les mondes rappelle à la fois ceux de Cyrano de Bergerac pour l'idée, et ceux de Swift pour la conclusion morale. Micromégas part d'une des planètes qui tournent probablement autour de Sirius et s'en va de monde en monde, porté sur la queue d'une comète, ou sur l'aurore boréale. Voltaire suppose, comme on était disposé à le croire alors, qu'appartenant à un monde beaucoup plus grand que le nôtre, il devait être aussi beaucoup plus grand de taille ; il rencontre en son chemin un Saturnien, qui était un nain comparativement à lui, et tous deux descendent sur la Terre ; qu'ils trouvent prodigieusement petite. Une baleine est presque invisible pour eux. Quant aux hommes, ils n'arrivent à les distinguer qu'à l'aide d'une lentille d'une force merveilleuse. Ils parviennent cependant à lier conversation avec des savants, et tombent dans un profond étonnement en voyant une certaine sagesse jointe à beaucoup de folie chez des

êtres aussi prodigieusement petits. Cyrano, dans son voyage à travers les mondes, n'a guère songé qu'à s'amuser. Swift a choisi ce moyen pour donner cours à son mépris de l'espèce humaine, Voltaire en tire une leçon de morale. «Hommes si petits qui rampez sur un tas de boue, tolérez-vous les uns les autres; cessez de vous quereller pour des opinions, cessez de vous battre pour conquérir un imperceptible coin de terre.» Du récit humoristique de l'un des écrivains, du récit fantastique de l'autre, Voltaire tire une leçon d'humanité, une protestation contre la guerre. C'est le même procédé que Rabelais lorsqu'il s'empare d'une fable d'Esope ou d'un conte traditionnel. Seulement Rabelais développe et agrandit, Voltaire abrège et concentre.

Un autre des voyageurs de Voltaire, Scarmentado, ne quitte pas notre monde, mais il le parcourt d'un bout à l'autre. Parti de Candie, il va tour à tour à Rome, en France, en Angleterre, en Hollande, en Espagne, en Turquie, en Perse, en Chine, dans les Indes, dans la Barbarie et l'intérieur de l'Afrique, et rencontre partout des luttes, des révolutions, des guerres. Ici on lui offre un morceau d'un personnage qu'on vient de massacrer, là il est témoin du supplice d'un grand homme condamné à mort, il est conduit dans les prisons de l'inquisition et n'en sort qu'à grand peine; ici c'est sa liberté qu'on lui ravit, ailleurs c'est de son nez, de ses oreilles, de sa tête qu'on veut le priver. Il rentre chez lui et écrit ses voyages, qui sont comme ceux de Micromégas, un appel à l'humanité et à la tolérance.

Il y a dans les romans de Voltaire un autre voyage aussi rapide — avec Voltaire on court toujours —

mais plus prolongé à travers les vicissitudes de la vie humaine, et qui donne une idée encore plus attristante de l'humanité. C'est *Candide*. Le but de l'auteur est de combattre l'optimisme et de soutenir contre Leibniz que tout n'est pas bien sur cette terre, et que, quoi qu'on en puisse dire, tout ne va pas pour le mieux dans notre monde. Voltaire promène son héros à travers les guerres, les massacres, les maladies, les tempêtes, les volcans, les tremblements de terre, les injustices judiciaires; il s'amuse à réunir dans un souper à Venise six rois détrônés par les révolutions, enfin il rassemble en quelques pages sur un petit nombre de personnages tous les fléaux de la nature et de la société. Avec un tel sujet, Swift, aurait fait un livre d'une amertume, qui en se prolongeant serait devenue intolérable. Voltaire ne nous dissimule rien de toutes ces horreurs, il les exagère plutôt, et cependant on le lit jusqu'au bout, et on le lit sans souffrance. Il y a là tout ce qui devait rendre un livre lourd et fatigant : un raisonnement qui se poursuit sur une étendue de deux cents pages, un tableau en raccourci de toutes les misères humaines ; mais en touchant ces plaies, l'auteur a la main si légère qu'on finit par sourire, non pas du rire amer de l'ironie, mais du sourire de l'espérance ; c'est qu'au milieu de tout ces désastres, de toutes ces misères, on sent pourtant la puissance de l'homme ; on sent l'intelligence humaine qui lutte, qui agit, qui sera victorieuse. C'est que nous voyons que si tout va mal, il y a pourtant là tous les germes du bien et nous disons avec le poète :

Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion,
Un jour tout sera bien, voilà notre espérance.

Voltaire, comme Rabelais, au-dessus de l'abîme des calamités et des folies, à travers la pluie, les orages et les tempêtes déchaînées, fait briller l'arc-en-ciel de l'espérance et surgir à l'horizon le splendide soleil de l'avenir.

Si l'on s'élève à une grande hauteur de pensée, leur conclusion est la même, mais à une grande hauteur seulement. Si nous descendons dans les détails, rien de plus différent que ces deux hommes, et, pour nous en tenir au seul point que nous ayons à considérer ici, rien de plus différent que leur style. Autant le style du curé de Meudon est large et abondant, autant celui de Voltaire est serré et concis; l'un aime à entasser les mots, à multiplier les synonymes, l'autre n'a qu'un mot et il frappe; tous deux procèdent par allusions et ne sont jamais si malins que lorsqu'ils lancent l'épigramme en passant et sans qu'on ait pu le prévoir; mais l'un parle à pleine bouche et l'autre pince les lèvres. Voltaire dissimule souvent son but en commençant, mais il y va sans se détourner; la marche peut être savante, mais elle est sûre et toujours calculée. La Réforme et Descartes ont passé par là. Rabelais a précisément les qualités opposées; il a bien aussi le mot qui frappe d'une manière inattendue, mais sa phrase est ample, développée et porte toujours une robe traînante. C'est pour cela que Voltaire, à première vue, avait proposé de la couper, sans s'apercevoir que ce serait lui ôter toute sa grâce, à la fois majestueuse et piquante.

Voilà pour la forme. Quant au fonds, Voltaire et Rabelais ont cela de commun qu'ils ne s'adressent pas aux mœurs, et aux travers; s'ils les touchent,

c'est en passant; en critiques philosophes qu'ils sont, ils s'en prennent directement à l'idée qui leur deplaît, et ne mettent en relief que les détails qui se rapportent à leur but; le reste, ils ne le voient pas.

XXIV.

Nous avons déjà indiqué parmi les imitateurs de Rabelais, Dulaurens, qui a essayé de lui prendre ses personnages et son style et qui ne lui a pris que son cynisme; Diderot qui a repris un de ses personnages et qui l'a merveilleusement développé dans un autre milieu social; Beaumarchais qui a repris à Rabelais non-seulement un personnage, mais qui a essayé de lui reprendre sa phrase.

Mentionnons en passant un auteur fort étrange, qui n'écrivait pas ses livres, mais qui les *composait* directement en caractères d'imprimerie, et qui pendant quarante ans a entassé plus de deux cents volumes où l'on trouve pêle-mêle des scènes prises sur nature, mais dans un milieu infime, des projets, des dissertations, des plans de gouvernement, etc., etc. C'est un peintre réaliste des rues sales, des boutiques borgnes, de la population déguenillée, et qui n'a réussi de son temps qu'à se faire surnommer le «Rousseau du ruisseau». Les œuvres de Restif de la Bretonne nous rappelleraient plutôt celles de Villon pour les sujets traités et pour la couleur, mais d'un Villon honnête et naïf, peu réservé sur le chapitre des femmes, souvent débraillé et inconvenant, par ingénuité pure, mais d'une probité scrupuleuse sur les autres points, et prêchant une morale austère, qui a le tort de n'être pas la morale en action. On a cherché à le réhabiliter dans ces derniers temps; on

publie même un choix de ses Nouvelles, accompagné d'études sur l'œuvre et sur l'écrivain. On ne parviendra jamais à en faire un grand homme, mais on n'a pas de peine à le montrer supérieur à nombre d'écrivains qui l'ont dominé en son temps. Dans le fouillis mélangé de ses œuvres, on trouve des pages charmantes et bien touchées; ce qui lui manque, c'est le goût, la mesure, le jugement. Par la nature de ses récits, Restif de la Bretonne prend place parmi les Panurgistes.

Retournons en Angleterre.

XXV.

Swift et Voltaire ne plaisantent jamais pour le plaisir de rire. Sous leur plaisanterie en apparence la plus inoffensive, il y a une idée, il y a un but. Rabelais n'est pas si serré. Le plus souvent il rit pour nous faire réfléchir, mais souvent aussi il rit pour rire, par accès de gaiété, parce qu'il est de bonne humeur.

Sterne, un autre humoriste anglais, rit aussi par gaîté, il n'a pas d'idée à mettre en avant, pas de système à faire prévaloir; il n'a pas non plus de préoccupation satirique suivie, — il n'en veut pas aux idées des autres, et c'est par exception seulement qu'il s'en prend à leurs travers. Il imite Rabelais, — et sa préoccupation de l'imiter est visible, mais il ne l'imite ni dans ses idées, ni dans le choix de ses tableaux. Ce n'est ni un Panurgiste comme Béroalde de Verville, ni un Pantagruéliste, comme Swift et Voltaire; avec lui nous entrons dans un autre monde; ce qu'il imite de Rabelais, ce sont surtout les bizarreries, les excentricités de style, les futilités même, bien

qu'il ne soit pas futile, bien qu'il y ait chez lui un talent sérieux, supérieur même, à certains égards. Swift et Voltaire ont la préoccupation de la pensée, et arrivent à une forme artistique supérieure. Sterne a surtout la préoccupation de la forme et fait bon marché de la pensée.

Sterne n'a écrit que deux romans et ils sont restés inachevés tous les deux. Le premier, *Tristram Shandy*, commence longtemps avant la naissance du héros. Le second, le *Voyage sentimental*, commence par une phrase, qui semble être la continuation d'une conversation commencée. Dans le premier de ces ouvrages surtout, mais dans tous deux, le récit est à chaque minute interrompu par des réflexions, des dissertations, des citations. Ces dissertations roulent généralement sur des bagatelles, ces citations sont celles d'auteurs généralement peu connus et peu dignes de l'être —Victor Hugo a imité cette fantaisie de Sterne—si bien que l'histoire n'avance pas, mais l'auteur s'en moque. —Tantôt il fait semblant de s'être trompé et écrit sa page à l'envers, une autre fois, il donne la fin d'une phrase sans qu'on sache le commencement. Les phrases qu'il laisse inachevées sont sans nombre.

Sterne vise constamment à l'originalité, mais cette originalité est cherchée, affectée. Dans une piquante Etude sur lui, étude qui figure dans *The english humorists*, Thakeray le traite un peu rudement, mais on ne saurait dire qu'il a tort :

Le comique de Swift et de Rabelais, dont il se prétend le successeur, sortait de leur génie aussi naturellement que le chant sort du gosier d'un oiseau, et jamais leur gaieté ne leur fait perdre leur dignité d'homme. Ils rient leur grand

rire cordial qui secoue leur large poitrine sous l'impulsion de la nature. Mais cet homme ne laisse jamais son lecteur en paix, il ne permet pas à son auditoire de prendre un instant de repos. Etes-vous tranquille? il s'imagine qu'il doit vous exciter, et le voilà, la tête en bas et les pieds en l'air; ou bien il se faufile derrière vous et glisse dans votre oreille une sale histoire. Cet homme est un grand bouffon, non un grand humoriste. Il se met à l'ouvrage systématiquement et de sang froid, peint sa figure, met son bonnet de fou et son costume bariolé, étend par terre son tapis et fait la cabriole.

M. Stapfer, à qui nous empruntons cette traduction, ajoute en comparant Sterne et Rabelais :

Il n'a pas l'immense bonhomie de son ancêtre, ni son immense savoir, ni son immense éclat de rire. Dans Rabelais il y a de l'infini; nous apercevons partout la limite dans Sterne. Cet infini que nous sentons dans *Gargantua*, dans *Pantagruel*, nous inspire pour le créateur de ces géants et de ces mondes, au milieu même de ses folies, une espèce de vénération. *Tristram Shandy* ne vous inspire pas cette peur sacrée; la seule impression que nous laissent les sottises de l'écrivain, c'est un agacement nerveux indicible et une envie démesurée de lui donner des coups de bâton. Il y a du dieu dans Rabelais – du diable aussi. Dans Sterne, il y a du singe.

Un des caractères des écrits de Sterne, c'est sa tendance libertine. Rabelais a de gros mots et pourtant il ne nous inspire aucune idée licencieuse. Sterne est très chaste en paroles, mais il ne l'est presque jamais par la pensée; en nous disant une chose, il a toujours l'art de nous en faire entendre une autre. Ses livres sont l'idéal du récit à double entente.

Il a, du reste, pris beaucoup des formes de Rabelais: la dissertation à propos de rien, la précision dans l'absurde ou l'insignifiant. Il peint les toutes petites choses avec une minutie qui nous fatigue et une précision qui nous assomme.

Il y a chez lui de quoi impatienter le lecteur

le moins nerveux; cependant si l'on persiste, on est dédommagé. Il voit le monde en petit, il étudie les sentiments humains avec un microscope, il a des commentaires infinis sur une pensée fugitive, mais il voit juste. Sa plaisanterie est très cherchée, très étudiée, mais elle atteint son but; sa sensibilité est un peu pleureuse, mais elle nous touche, à la condition cependant que nous ne serons pas trop impatientés des préparatifs. Il a des histoires de mendiants, des histoires d'ânes, de pauvres jeunes filles, qui sont vraiment touchantes. Il a des caractères bien tracés; celui de l'oncle Tobie, avec sa manie de suivre les opérations de la guerre en établissant des fortifications en petit sur son propre terrain, celui du caporal Trim, l'histoire touchante de Lefèvre, nous ramènent à ses livres, si nous avons eu le bon esprit de suspendre la lecture au moment où l'agacement allait commencer. Il y a, dans le *Voyage sentimental* surtout, quelques pages délicieuses.

XXVI.

Dans un chapitre de *Tristram Shandy*, il est question de l'*Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*, que l'auteur nous montre en perspective, mais qu'il ne nous raconte pas. Charles Nodier a entrepris de nous la raconter ou plutôt de ne pas nous la raconter. Il a publié, en 1830, avec illustrations, une prétendue *Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*, où l'on ne voit apparaître ni le susdit roi, ni aucun de ses châteaux, mais où nous retrouvons les plaisanteries à la Sterne, les phrases interrompues, les chapitres de quelques lignes imprimés à l'envers, les énumérations et les listes à la

Rabelais, les citations d'auteurs inconnus, et les prodiges de style, car Nodier qui montre peu d'inventions dans ses romans, a fait des merveilles en ce genre. Mérimée nous apprend qu'il avait copié tout Rabelais pour se faire la main. Son livre ne paraît pas avoir eu beaucoup de succès. Les critiques d'alors le mentionnent à peine. Il y a pourtant deux charmantes histoires dans un ton tout à fait étranger à Rabelais, mais où Sterne se reconnaîtrait, aux moments où il s'attendrit. L'une est celle d'un pauvre aveugle, élevé avec une jeune fille aveugle qui lui avait juré de l'aimer toujours. La jeune fille était riche, elle recouvra la vue et oublia son compagnon d'infortune. Cette histoire est racontée en style perlé; l'autre qui est destinée à lui servir de contraste, est en style rustique. Charles Nodier avait rêvé toute sa vie d'écrire un récit aussi simple, aussi naturel que celui du *Petit Poucet*; il s'agissait d'arriver par l'étude à cet excès de naïveté. Plusieurs tentatives faites par lui avaient échoué, entre autres son conte de *Trésor des fèves et Fleur des pois*, qui a des parties charmantes, mais qui pèche dans l'ensemble. Nodier réalisa son idéal dans l'*Histoire du chien à Brisquet*, «qui n'allit qu'une fois au bois et que le loup mangit». Le fonds du récit est peu de chose, mais la forme est un chef-d'œuvre dans son genre. George Sand en faisait le plus grand cas, et disait que lorsqu'elle voulait se donner complètement le ton champêtre, elle relisait cette histoire.

Dans le genre plaisant, il faut signaler aussi l'histoire de Mistigri et du roi de Tombouctou, qui est d'une spirituelle fantaisie.

Nodier, dans ce livre a fait des imitations, des

pastiches de divers styles. Une quarantaine de pages sont en style rabelaisien. Voici, comme échantillon, la description qu'il fait des habitants de Tombouctou. Il est bien entendu que Tombouctou n'est pas la ville africaine. Mettons-la en Dipsodie, si vous voulez.

Tumbuctiens sont gens a priser entre tous humains, frisques, guallants, coquartz, bien advenans en leur maintien, bien advantagez en nez, idoines à tous jeux plaisants, bons rencontres et honnestes devis, agutz affineurs et desnicheurs de cailles chapperonnées et voulentiers aimans mieulx cent messes dictes qu'un voyrre de vin bu, au demourant féaulx subjects, beaux payeurs d'impôts, et furent aussi bons christians que le fustes oncques; mais les beatz petits pères encuculionnés [encapuchonnés] de l'ultime concile, vous les fulminarent et vous les excommuniarent comme serpes [serpents] pource qu'ilz s'estoyent mescomptez en barbottant leurs oraisons et menus suffraiges, au nombre des poils de la cabre [chèvre] de monseigneur saint Pacosme. Que Dieu en soit loué partout! Matière de breviaire[1].

C'est un pastiche, un centon de phrases et de mots pris çà et là; il y manque l'inspiration, mais le pastiche est fort bien réussi.

Les idées ingénieuses abondent dans ce livre, fatiguant à lire cependant; tel est le passage où l'auteur prétend que l'on a attribué à tel ou tel individu, tel ou tel acte, tel ou tel ouvrage, à raison du nom qu'il portait. Ainsi Philippe a dû nécessairement aimer les chevaux, Nicias a dû être victorieux, Démosthène a été la force d'un peuple, Aristide le modèle des bons. Tibulle, dont le nom signifie petite flûte, a dû faire des vers tendres, Martial a dû faire des épigrammes qui frappent comme un marteau, Tacite a dû être concis et

[1] *Histoire du roi de Bohême*, p. 225 de la 1re édition.

Florus, fleuri dans son Histoire romaine. C'est une critique du symbolisme à outrance appliqué par certains écrivains à l'histoire primitive, à la mythologie, qui a fait de l'histoire de Napoléon Ier une légende solaire et qui explique le conte du *Petit Poucet* par l'astronomie.

XXVII.

Nodier n'a guère cherché à prendre à Rabelais que sa forme, Balzac a voulu davantage. Il a tenté de l'imiter en se servant de sa langue pour dire certaines choses, pour tracer certaines peintures que la langue ordinaire était impuissante à retracer. Voici ce que dit à ce sujet M. Taine :

> La liberé fort grande du style contemporain et parisien ne lui suffisait pas. Il prit celui de Rabelais et de Brantôme pour peindre avec la minutie du seizième siècle les crudités du seizième siècle, et il composa les *Contes drôlatiques*, contes admirables, mais plus que lestes, où toutes les convoitises physiques, déchaînées et satisfaites, se démènent comme une bacchanale de Priapes enluminés. George Sand, ayant lu l'ouvrage, le trouva indécent. Il appela George Sand prude, de très bonne foi . . La force de Balzac approchait quelquefois de la grossièreté [1].

Ces contes sont en effet plus dignes de Béroalde de Verville que de Rabelais. Balzac n'en a inventé qu'un petit nombre, il les a recueillis pour la plupart, soit de vive voix dans la tradition, soit chez des conteurs de bas étage auxquels il a repris son bien. La forme seule lui appartient. Le style, il faut en convenir, est d'une souplesse étonnante, et d'une couleur que Taine compare au coloris rutilant de Jordaens. Mais c'est un style de fantaisie, un

[1] *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*, 1865, in 12, p. 74.

style inspiré de Rabelais si l'on veut, ce n'est pas là Rabelais, ce n'est pas même la langue du XVI[e] siècle. Si après avoir lu un livre de la Renaissance, on passe brusquement aux *Contes drôlatiques*, on est tout dépaysé : Balzac a l'air de parler un patois. George Sand, dans ses romans champêtres, nous a donné pour du langage berrichon, des tournures et des locutions qu'Amyot aurait le droit de revendiquer. Balzac semble avoir suivi le procédé inverse, et sa prétendue langue du XVI[e] siècle pourrait bien être un patois des bords de la Loire.

Dans l'un de ces contes, le *Prosne du curé de Meudon* [1], Balzac nous montre Rabelais appelé dans sa vieillesse à la cour de Henri II, et, sous prétexte de sermon, racontant un apologue assez audacieux à l'adresse du roi et surtout de sa maîtresse, la belle et vieille Diane de Poitiers. Seulement le curé de Meudon a singulièrement perdu de la prestesse, de la légèreté de son style. Rabelais a l'art de frapper fort, mais d'une manière légère ; il étourdit et renverse son adversaire sans rien perdre de sa sérénité joyeuse, Balzac est lourd et comme engoncé dans l'idée et dans la forme ; sa plaisanterie se meut difficilement et sa phrase s'embarrasse. Il y a cependant dans l'imitateur quelques passages qui ne sont pas indignes du maître.

Le sujet du conte peut être résumé en deux mots. Un musaraigne — nous ne savons pas pourquoi Balzac fait du masculin ce mot que les Dictionnaires et l'usage font constamment féminin, — un musaraigne a été préposé à la garde des greniers d'approvisionnement, à la condition, bien entendu, de puiser pour

[1] *Second Dizain.*

ses besoins à même du trésor qui lui est confié ; mais une jolie petite souris, accorte et vive, s'empare si bien de l'esprit du gardien qu'il l'autorise à s'établir autour de lui avec toute sa couvée, sa famille et sa suite, et à piller effrontément le trésor péniblement amassé par Gargantua. Les choses vont si loin que le géant intervient et fait place nette.

Ce conte, avouons-le, n'est digne de Rabelais ni pour le fond, ni pour la forme. Nous ne faisons d'exception que pour le portrait de la souris séductrice, qui est joliment tourné.

La souris promist de deslivrer les grayniers, car, par caz fortuict, ce estoyt la royne des souris, souris douillette, blondelette, grassouillette, la plus mignonne dame qui oncques eust trottiné ioyeulsement ez solives, allaigrement couru ez frises, et getté les plus gentilz cris en trouvant noix, miettes et chaplys de pain en ses pourmenades ; vraye fée, jolye follette, à resguard clair comme dyamant blanc, teste menue, poil lisse, corps lascif, pattes roses, queue de veloux, une souris bien née, de beau languaige, aymant par natture à vivre couchiée, à ne rien fayre, une souris ioueuze, pluz ruzée que n'est ung vieulz docteur de Sorbonne cognoissant à fund les décretalles, vifve, blanche de ventre, rayée au dos, petits tettins poinctans comme ung soupçon, dents de perle, natture fresche, morceau de roy . .

Balzac a généreusement prêté à Rabelais sa connaissance des allures de la femme coquette. Le curé de Meudon n'était pas si bien renseigné que cela sur ce chapitre : son livre en fait foi ; mais il était plus fort sur les autres points.

Les *Contes drôlatiques* sont imprimés avec une orthographe fantastique, qui a la prétention de reproduire celle du XVIe siècle, mais la prétention seulement. Il en est de même de la langue, que Balzac n'avait étudiée qu'imparfaitement et qu'il écrivait par

une sorte de divination. Nous ne citerons qu'une seule erreur de ce genre. Balzac aura trouvé le futur *lairra*, le conditionnel *lairrait*, qui sont employés encore aujourd'hui en divers patois. Il en a conclu à l'existence d'un verbe *lairrer*, qui n'a jamais existé, et il dit quelque part : «il a lairré» au passé indéfini ; il emploie *il lairra*, futur, dans le sens du passé défini *laissa*. Les formes *lairra*, *lairrait* ne proviennent pas de *laisser*, mais du verbe *laïer*, usité au XII[e] siècle, et qui a disparu devant *laisser*. Ch. Nodier n'aurait pas fait cette faute.

XXVIII.

Nous venons de voir Balzac réussir très incomplètement dans sa tentative de ressusciter Rabelais. D'autres ont essayé cette resurrection avant et après lui ; ils ont été plus malheureux encore. En général, ni Rabelais, ni ses personnages n'ont inspiré heureusement les romanciers ni les auteurs dramatiques.

Sous le Directoire, un romancier médiocre et fécond, Robert Lesuire, publia, en trois volumes in 18, les *Confessions de Rabelais*, de *Marot*, de *Michel de Montaigne*. Ces trois ouvrages, écrits d'un style prolixe, vulgaire et incorrect, moururent en naissant. L'auteur, dit De l'Aulnaye en parlant du premier de ces romans, «n'a pas eu le talent de saisir un seul trait du héros dont il avait entrepris de composer l'histoire.»

Le bibliophile Jacob ou, si on l'aime mieux, M. Paul Lacroix était mieux préparé. Lorsqu'il écrivit son roman : *Une servante de Rabelais*, il avait déjà publié deux éditions de l'écrivain qu'il voulait

ressusciter. Rabelais dans ce livre parle un langage plus convenable. Il y a même çà et là, dans les conversations qu'on lui prête, des phrases extraites plus ou moins complètement de ses œuvres. Seulement le rôle qu'il y joue n'est pas digne de lui, bien qu'il soit moins inconvenant que celui que lui prête Lesuire. Au moment choisi par le romancier, Rabelais, qui a déjà publié les deux premiers livres de son roman, se trouve à Montpellier, professeur à la Faculté de médecine. On l'a envoyé auprès du chancelier Duprat accomplir la mission que nous connaissons. Avant son départ, il avait pris à son service une jeune fille charmante, belle de sa gaîté et séduisante de ses seize ans ; il était épris d'elle et, l'amour grandissant dans l'absence, il avait formé le projet de l'épouser, décidé si l'église lui refusait son consentement, à se rendre à Bâle et à se faire calviniste. Comme il a cinquante-deux ans, il hésite quelque peu et consulte, comme Panurge, un théologien, un jurisconsulte et un médecin. Il faut dire que pendant son absence la joyeuse Guyonne a lié connaissance, et connaissance intime avec tous ceux que Rabelais veut consulter, et quelques autres encore. Les réponses qu'on lui fait manquant de précision, il consulte un fou qu'il a amené avec lui. Celui-ci lui conseille de faire le mort au moyen d'une drogue soporifique et de voir ce qui en adviendra. Rabelais suit le conseil, et Guyonne, comme la Belcolor de Musset, prise en flagrant délit, ou peu s'en faut, près du cercueil, est fustigée d'importance par ceux qu'elle a trompés. Quant à Rabelais qu'elle avait, par imprudence, compromis devant le tribunal inquisitorial, il s'enfuit et

va retrouver à Rome le cardinal du Bellay, qui arrangera l'affaire.

L'auteur a fait figurer sur le second plan quelques personnages qui figurent aussi dans la vie ou les écrits de Rabelais, mais on souffre de les voir habillés en caricatures. Rondelet, par exemple, qui, sous le nom de Rondibilis, parle si sagement, si pratiquement même, dans *Pantagruel*, est transformé en sale et puant collectionneur de poissons. Tiraqueau, le sage Tiraqueau, est un pédant qui passe tout son temps à commenter un demi-vers de Virgile, — et frère Jean est transformé en ivrogne constamment ivre, qui se fait entretenir par Guyonne et la vole à l'occasion. En outre, frère Jean nous est donné comme briffault, et attaché à un couvent d'hommes. Mais les briffaulx, Rabelais lui-même nous l'apprend, étaient attachés à des couvents de femmes pour lesquelles ils allaient quêter. Ajoutons que le langage des personnages est bien moins heureusement imité du XVI[e] siècle qu'on n'aurait eu le droit de l'attendre de M. Paul Lacroix. Les caractères d'ailleurs sont mal dessinés. Cette Guyonne, qui est au premier plan, aurait dû être mieux étudiée. Pour nous faire comprendre la fantaisie que Rabelais a de l'épouser, il aurait fallu montrer la sirène à l'œuvre, et expliquer comment le sage de cinquante-deux ans avait été pris dans les filets de cette Dalila.

L'abbé Constant, qui a publié plus tard, sous le nom d'Eliphas Lévy, divers ouvrages sur le spiritisme et entre autres une *Histoire de la magie*, 1860, in 8°, et un *Dogme et rituel de la haute magie*, 1856, 2 v. in 8°, a fait paraître, en 1843, un petit roman intitulé *Rabelais à la Basmette*, dans lequel il repro-

duit assez fidèlement, non le Rabelais tel que nous pouvons l'imaginer d'après ses œuvres, mais le Rabelais de la légende.

XXIX.

Dans ces deux ouvrages, l'auteur de *Pantagruel* est touché avec un certain respect. Les auteurs dramatiques ne se sont pas toujours montrés aussi convenables. Dans le *Quart d'heure de Rabelais*, par exemple, vaudeville en un acte de Dieulafoi et Prévost d'Iray, où l'on nous présente Rabelais obligé de ruser pour payer son dîner, on fait parler et agir le grand écrivain comme un aventurier quelconque ou plutôt comme un commis voyageur. Il joue un rôle un peu plus convenable, mais secondaire dans *Clément Marot*, vaudeville d'Armand Gouffé et George Duval, joué la même année (1799). Dans un des couplets, on dit de l'ouvrage de Rabelais:

C'est un fort beau livre sans doute,
A ce que dit plus d'un savant;
Mais tel le vante bien souvent,
Qui, je crois, n'y voit goutte.

Tel était évidemment le cas de Dumersan quand il composa son *Gargantua ou Rabelais en voyage*, joué en 1813. Ici encore il s'agit du fameux souper. Mais l'auteur n'a rien imaginé de mieux que d'introduire Rabelais dans un grand mannequin représentant Gargantua et de lui faire servir, par l'énorme bouche du géant, le dîner qu'il ne sait comment payer. Au reste le public, si nous en croyons les journaux du temps, trouva cette profanation de mauvais goût et siffla à outrance.

Après la révolution de juillet et sous le coup de

cette révolution anti-cléricale, on représenta en 1831 au Palais-Royal une comédie-anecdote en un acte signée A. Leuven et Charles, intitulée: *Rabelais ou le Presbytère de Meudon*. Rabelais, dans cette pièce, est un vrai curé de Béranger, et nous le voyons jouer du violon pour faire danser ses paysans en parodiant une chanson bien connue du poète :

> Je ne suis qu'un vieux bonhomme,
> Gai pasteur de ce hameau, etc.

Il a pour vicaire un personnage hypocrite et ambitieux qui veut avoir sa place, et, dans ce but, l'accuse auprès du cardinal du Bellay, leur évêque, de nourrir une passion coupable à l'adresse d'une jeune fille recueillie au presbytère. Or cette jeune fille, Rabelais ne l'ignore pas, est le fruit d'un péché de jeunesse du cardinal, et quand celui-ci arrive mécontent et disposé à faire des reproches, Rabelais n'a qu'à lui raconter la vérité pour que l'affaire s'arrange. On la marie à un neveu du cardinal, dont elle est éprise, et le vicaire est envoyé curé à Surène, où il pourra se régaler du vin du crû, moins aigre que son caractère.

Cette bluette, qui ne manque pas d'esprit, porte sa date dans sa contexture. On ne l'aurait pas jouée sous la Restauration. Quelques années plus tard, elle aurait paru vieillie.

XXX.

Passons aux personnages du roman. Nous avons indiqué l'essai assez malheureux de Dulaurens pour ressusciter frère Jean, moins malheureux toutefois que celui du bibliophile Jacob.

Les héros de Rabelais n'ont pas été plus favorisés au théâtre.

Les *Anecdotes dramatiques* nous apprennent qu'en 1654 Jacques Pousset, sieur de Montauban, fit jouer une comédie en trois actes intitulée, *Pantagruel*, imprimée la même année, et, en 1674, une comédie en cinq actes, les *Aventures de Panurge*, non imprimée.

Autreau, auquel on doit quelques comédies assez jolies, entre autres la *Magie de l'Amour*, fit jouer en 1720 deux pièces en un acte intitulées, l'une *Panurge à marier*, l'autre *Panurge marié dans les espaces imaginaires*, qui figurent dans le premier volume des *Œuvres* de l'auteur.

Le petit opéra *Panurge dans l'île des Lanternes* (1785) eut beaucoup de succès, dans le temps, grâce à la musique de Grétry. Le héros n'a guère de commun que le nom avec le personnage de Rabelais. Panurge s'est marié en France, puis il a abandonné sa femme et s'est mis à voyager. Il arrive en Chine au moment de la fête des Lanternes. Sa femme, qui a été transportée là par des pirates, le reconnaît, et, après quelques scènes de coquetterie, se réconcilie avec lui. On attribue cette pièce à trois écrivains : les frères Parfaict, auteurs d'une savante *Histoire du Théâtre français*, le roi Louis XVIII, alors comte de Provence, et un certain Morel, qui l'a signée et qui l'aurait volée aux frères Parfaict. En la lisant on est tenté de dire avec le poète :

Que je plains le voleur !

On a représenté en 1855 à l'Opéra un ballet en un acte intitulé *Pantagruel*, libretto de M. Trianon, musique de Labarre.

Les catalogues de pièces de théâtre mentionnent plusieurs ballets où figure la sibylle de Panzoust. L'un de ces ballets: l'*Oracle de la sibylle de Pan-*

zoust, imprimé en 1645, a été reproduit par M. Victor Fournel dans ses *Contemporains de Molière*, t. II et par M. Paul Lacroix, dans ses *Ballets et Mascarades de cour sous Henri IV et Louis XIII*, t. VI. M. Paul Lacroix est tenté d'attribuer ce ballet à Molière, mais les raisons qu'il en donne sont loin d'être convaincantes. Bernier cite aussi un ballet du *Mariage de Panurge*.

On trouvera dans le chapitre suivant l'analyse des *Dialogues* où Etienne Pasquier, Voltaire et Népomucène Lemercier ont donné la parole à Rabelais.

CHAPITRE XX.

LA RÉPUTATION DE RABELAIS.

SOMMAIRE. I. XVIe SIÈCLE. — 1. *Les ennemis:* La Sorbonne, Puits-Herbault, Garasse. — 2. *Les amis:* Du Perron, Montaigne, Brantome. — 3. Pasquier, Ste-Marthe, J. de Thou.

II. XVIIe SIÈCLE. — 4. Les libres penseurs, St-Evremond, Ménage, Huet, Mme de Sévigné, La Fontaine et ses amis. — 5. La Bruyère, Dufresny. — 6. Fontenelle, Bayle, Bernier, Le Duchat, Le Motteux.

III. XVIIIe SIÈCLE. — 7. Le café Procope, J.-B. Rousseau. Les éditions expurgées de Pérau et de Marsy. — 8. Jugements opposés de Voltaire.—Mercier.—9. Les recueils périodiques.— 10. Diderot, Beaumarchais, Vicq-d'Azyr, La Harpe, Palissot, V. Leclerc. — 11. Bernardin de St Pierre. — 12. Ginguené.

IV. XIXe SIÈCLE. — 13. Fr. Guizot, N. Lemercier. — 14. La *Panhypocrisiade*. — 15. Edition de De l'Aulnaye. — 16. Edition *Variorum*. — 17. Appréciations provoquées par ces éditions. — 18. Philarète Chasles, St-Marc Girardin. — 19. Ste-Beuve. — 20. Fr. Michel, Lenient, V. Hugo. — 21. Burnier, Lamartine, Cantù. — 22. Delécluze, Michelet, H. Martin, Prévost-Paradol, Littré.

V. BIOGRAPHIES. — 23. P. Lacroix, Rathery — Baudry. — 24. Eug. Noel, Mayrargues. — 25. Arnstædt. — 26. A. Réville, Schérer. — L'*Eloge* de Rabelais.

VI. Editions nouvelles. 27.

VII. RABELAIS A L'ÉTRANGER. — 28. Angleterre. — 29. Allemagne Autres pays.

VIII. — Conclusion. 30.

I.

Les contemporains de Rabelais furent généralement peu choqués des licences qui nous blessent aujourd'hui dans son œuvre. Il y eut quelques protestations, violentes à la vérité, elles l'étaient toutes à cette époque, mais qui n'eurent pas d'écho.

La Sorbonne commença l'attaque. Dès 1533, elle réunit dans une même censure *Pantagruel*, qui venait de paraître, la *Forêt d'amours* et d'autres livres obscènes du même billon. C'est Calvin qui nous l'apprend. Il se joignit bientôt lui-même aux accusateurs de Rabelais et dans son traité *De Scandalis*, il lui reproche, de s'être, comme Despériers, éloigné de la doctrine après avoir paru y prendre goût. «L'un et l'autre ont mérité, dit-il, d'être frappés d'aveuglement pour avoir profané la parole sacrée par l'audace de leur sacriléges plaisanteries. »

L'attaque la plus violente fut celle d'un moine catholique, Gabriel de Puits-Herbault, qui dans un dialogue latin contre les mauvais livres, le *Théotimus*, accable Rabelais des injures les plus grossières. C'est un gourmand, un ivrogne, qui n'a ni crainte de Dieu, ni respect des hommes. Il souille le papier de livres criminels qui se répandent au loin dans les pays; il lance l'insulte sur tous les ordres de la société, il outrage les gens de bien, les pieuses études et les lois de l'honnêteté, et cet homme indigne, qui devrait être avec les réfugiés de Genève, nous le voyons accompagner les cardinaux envoyés à Rome, nous voyons le pape lui-même l'accueillir, l'admettre à sa table et dans sa familiarité!

Ce que nous voyons aussi, c'est que l'envie entre pour beaucoup dans le zèle du R. Puits-Herbault contre les mauvais livres.

Au commencement du siècle suivant, un autre moine, un Jésuite, le Père Garasse, qui passa sa vie à batailler avec une fougue proverbiale, soit contre le président Pasquier, qui avait attaqué les Jésuites, soit surtout contre les ministres protestants, publia

un livre, le *Rabelais reformé*, où le curé de Meudon est aussi fort malmené. Dans une pièce de vers qui sert d'introduction à l'ouvrage, l'auteur fait raconter à Rabelais l'histoire de sa vie. Rabelais avoue qu'il a été un moine très peu zélé, aimant mieux coucher sur la plume que sur un dur matelas, dormant volontiers pendant que les autres moines se levaient pour chanter matines, et surtout peu empressé de se donner la discipline.

> Je puis bien jurer saintement
> Que jamais discipline ou haire,
> Au moins de mon consentement,
> Avec mon dos n'eurent affaire.

Il ajoute que

> Se lassant d'estre cordelier,
> [Il jeta] son froc aux orties,

et se mit à parcourir l'Europe, «raillant toutes choses à la manière d'Esope, faisant force tours, rôdant partout et menant l'ours.»

Cette dernière expression ne doit pas être prise à la lettre, comme l'ont pensé certains critiques; Garasse accuse seulement Rabelais d'avoir fait le plaisant et le bouffon dans ses voyages. Il veut enfin savoir ce que c'est que Rome:

> Là je fais grand nombre d'amis..

[Garasse, pas plus que Puits-Herbault, ne pardonne à Rabelais d'avoir été bien reçu à Rome.]

> Et vis des choses fort plaisantes,
> Comme sont celles que j'ay mis (*sic*)
> Au traicté des Iles Sonnantes.
>
> Des cardingaux, des chats fourrez
> Du papegaut, de ses sonnettes,

Des moinegaux tout embourrez
Et d'autres semblables sornettes.

Au retour de ces voyages, Rabelais s'est mis à écrire des livres bouffons, où il a compilé Lucian, l'Arétin et Plaute. »

Lucian se mocque de Dieu,
L'Arétin se mocque du monde,
Quant à Plaute, il tient le mylieu....
J'ay plus de sornettes qu'eux trois,
Je n'épargne ny Dieu ny homme,
Ny papes, ny princes, ny rois,
Ny Paris, ny Londres, ny Rome.

La poésie n'est pas riche, comme on voit, et la rime entraîne parfois l'auteur à dire plus ou moins qu'il n'a voulu dire. Mais, en somme, la critique est plus méchante d'intention que de fait. Au reste, ce n'est pas contre Rabelais que le livre est dirigé, comme plusieurs l'ont cru d'après le titre abrégé. Voici ce titre en entier : *Le Rabelais reformé* [c'est-à-dire formé une seconde fois, imité] *par les ministres et notamment par Pierre du Moulin, ministre de Charenton, pour réponse aux bouffonneries insérées dans son livre de la Vocation des Pasteurs* (Lyon, 1660, in-12). Garasse accuse les pasteurs de répondre aux catholiques par des plaisanteries dignes de Rabelais, au lieu de discuter sérieusement.

Nous avons déjà cité les vers des poètes de la Pléiade, qui font de l'auteur de Gargantua un buveur comme ses héros.

II.

Les autres écrivains qui ont parlé de Rabelais à cette époque, sont d'accord pour en dire du bien,

Un Brodeau, un Seève, un Chapuy,
Voisent [aillent] escrivant contre luy.

Cestuy aux gayetez qu'il met en lumiere, se moquant de toutes choses, se rendit le nonpareil. De ma part, je reconnoistray franchement avoir l'esprit si folastre, que je ne me lassay jamais de le lire; et ne le lus oncques que je n'y trouvasse matière de rire, et d'en faire mon profit tout ensemble.

Signalons en passant la singulière erreur de L. Feugère qui prend ces éloges comme adressés aux vers de Rabelais, tous fort médiocres, on le sait, tandis qu'il s'agit évidemment du roman, que Pasquier considère comme un poème en prose, ainsi que faisait Dufresny plus tard.

Pasquier fait figurer Rabelais dans un *Dialogue* où il le met aux prises avec Alexandre. Le curé de Meudon raille le roi de Macédoine sur son ambition personnelle, sur celle qu'il avait imposée à ses généraux; il lui montre que la force seule ne peut rien fonder de solide, et que pour établir un empire, il faut agir aussi par la persuasion. Alexandre se défend vivement et présente une longue apologie de ses exploits et de ses projets. C'est cette thèse que Pasquier voulait défendre. Rabelais toutefois ne s'avoue pas vaincu, et il termine en déclarant que, quelle que soit la gloire d'Alexandre, quelque satisfaction qu'il puisse éprouver de ses actions, il ne s'estime, lui, Rabelais, son inférieur ni pour le contentement qu'il ressent d'avoir achevé son œuvre, ni pour la gloire qu'il s'est acquise. L'œuvre du conquérant disparaît, l'œuvre du poète persiste à travers les siècles.

L'exécution du Dialogue est faible. Rabelais manque un peu de verve et Alexandre d'éloquence. Mais l'idée de l'ouvrage marque en quelle estime

Pasquier tenait Rabelais. C'est à lui aussi qu'il pensait en écrivant ses *Ordonnances d'amour*, envoyées «au seigneur baron de Mirlingues, chevalier des isles Hyères». On n'a pas oublié que c'est devant le parlement de Mirlingues que Bridoye est cité pour expliquer sa manière de rendre la justice, et que Rabelais s'intitulait caloier des îles d'Hyères. Nous avons déjà parlé de cet opuscule (p. 288).

Scévole de Ste-Marthe dans ses Eloges des Français illustres par la science *(Gallorum doctrina illustrium Elogia)*, publiés en 1598, accorda une place à Rabelais. Il dit que, s'il avait voulu,

. . . il n'y a point de doute qu'il n'eût pu traiter de matières hautes et sérieuses aussi bien que pas un de son siècle.

Mais après avoir exactement considéré tous les autheurs tant anciens que modernes, il les méprisa tous, pour embrasser le seul Lucien, qu'il trouva le plus conforme à son humeur, et s'adonna tout à fait à l'imiter. Aussi fut-ce à son exemple qu'il inventa des fables en françois, lesquelles, sous des contes véritablement friveles et ridicules, et des rêveries toutes pures, ne laissent pas de faire avouer au lecteur, que, pour docte qu'il soit, cette lecture le rend plus sçavant encore et le divertit agréablement. (Traduction de Colletet. *Vie de Rabelais*.)[1]

Dans les *Commentaires* (latins aussi) sur la vie de Jacques de Thou, on raconte (livre VI) que l'illustre historien logea un jour dans une grande maison qui avait appartenu à Rabelais,

homme très instruit dans les lettres grecques et latines et très habile dans la médecine, qu'il exerçait. Laissant de côté toute chose sérieuse, il se livra à une vie d'amusement et au

[1] Le manuscrit contenant les *Vies des poètes français* par Colletet a péri dans l'incendie de la Bibliothèque du Louvre, mais on est parvenu à en reconstituer la plus grande partie à l'aide de copies prises précédemment. La Vie de Rabelais est une de celles qui ont été retrouvées.

plaisir de la table et alléguant que le rire est le propre de l'homme, il écrivit avec la liberté de Démocrite et une gaîté bouffonne, un ouvrage très ingénieux où, sous des noms fictifs, il met en scène tous les ordres de l'état et de la société.

C'est à cette occasion que Jacques de Thou fit les jolis vers latins que nous avons cités en partie, t. I. p. 39.

IV.

Le XVII[e] siècle est en réaction contre le XVI[e], en réaction pour la langue, pour les idées et surtout pour les manières. La crudité des expressions de Rabelais choque, son langage est vieilli, ses idées paraissent obscures. Il s'était fait soixante éditions de l'ouvrage au XVI[e] siècle; on n'en cite que dix-huit au siècle suivant. Les curieux, les gens de lettres le lisent cependant. Le petit groupe sceptique qui se réunit autour de La Mothe Le Vayer — l'auteur de l'*Hexaméron rustique*, — Bernier le médecin, l'auteur du *Véritable Rabelais reformé*, St-Evremond, Gassendi,—le philosophe en lutte avec Descartes, le maître de Molière et de Cyrano de Bergerac,—et quelques autres se délectent aux œuvres du curé de Meudon. Le médecin Guy Patin, dont les *Lettres* sont si piquantes, se préoccupe beaucoup de Rabelais; il attend avec impatience la nouvelle édition de « Maître François » que l'on prépare en Hollande. C'est sur la foi de Guy Patin surtout que la mort de Rabelais a été fixée à 1553. Le Roy le fait vivre six ans de plus.

St-Evremond ne parle nulle part de Rabelais dans le recueil de ses ouvrages, mais son biographe des Maizeaux nous apprend que, chargé de faire

la lecture au prince de Condé, qui relevait de maladie, il essaya de lui lire Rabelais; il fut obligé d'y renoncer parce que le prince y prenait peu de goût. Le biographe remarque à ce propos que tous les hommes d'esprit ne goûtent pas cet ouvrage, bien qu'il renferme «une infinité d'endroits inimitables» qui auraient droit de plaire aux plus délicats [1].

Huet, l'érudit évêque d'Avranches, était de ceux qui goûtaient Rabelais et l'on a trouvé dans sa bibliothèque plusieurs exemplaires des Œuvres du curé de Meudon, chargés de notes marginales [2]. Ménage avait commencé aussi un commentaire sur Rabelais, ce commentaire a été perdu, ainsi que celui de Passerat, l'un des auteurs de la *Ménippée*; il n'a survécu de celui de Ménage que quelques remarques, qui figurent dans le *Ménagiana* ou dans l'édition de Le Duchat.

Ménage avait donné des leçons à Mme de La Fayette et à Mme de Sévigné, Huet avait fait imprimer son traité de l'*Origine des romans* en tête de la *Zayde* de Mme de La Fayette. Nous voyons, par les *Lettres* de Mme de Sévigné, que Rabelais, malgré ses licences, était apprécié dans la société de ces dames. Mme de Sévigné (5 juillet 1671) mande à sa fille les lectures qu'elle fait à la campagne. On lit un *Traité de morale* de Nicole, le Tasse, et même la *Cléopâtre*, roman chevaleresque de La Calprenède. Son fils lui a lu aussi «des chapitres de Rabelais à mourir de rire». Ce fils, en écrivant à Mme de Grignan, sa sœur (14 juillet 1677), lui cite,

[1] *Œuvres de M. St Evremond*, 5 vol. in 12. T. I, p. 17.
[2] Voir Baudement : *Les Rabelais de Huet*, in 18.

comme une chose connue, le lévrier de M. de Meurles (I, 42), ce lévrier qui ne valait rien et qui devint excellent quand on lui eut mis un froc sur les épaules. Dans une autre lettre à sa fille (8 octobre 1688), Mme de Sévigné dit que sa maison est l'abbaye de Thélème; «il est écrit sur tous les appartements: *Fais ce que tu voudras.*»

La Fontaine, Racine, Boileau, Molière lisaient Rabelais. La Fontaine surtout en faisait sa lecture habituelle. On sait qu'il demanda un jour à l'abbé Boileau si St Augustin avait plus d'esprit que Rabelais. Cette question, qui scandalisa si fort l'abbé Boileau et que les biographes de La Fontaine rapportent comme une naïveté, nous semblerait moins étrange aujourd'hui. Duclos, qui la rappelle dans les *Mémoires sur* sa propre vie [1], n'y trouve rien de ridicule. Il est un terrain surtout sur lequel la comparaison serait légitime, c'est celui de l'éducation, dont tous deux ont traité et traité dans le même sens. St Augustin dans son livre *De docendo pueros* est, comme Rabelais, d'avis que l'éducation doit être attrayante, qu'elle doit porter sur les choses plus que sur les mots, que le maître doit se mettre à la portée de l'esprit de l'élève et apprendre, pour ainsi dire, avec lui [2]. Mais si le poète n'avait pas lu St Augustin, le théologien n'avait pas lu Rabelais, et il ne sut répondre que par une calembredaine: «Vous avez mis un de vos bas à l'envers.» La Fontaine a plus d'une fois imité Ra-

[1] Mémoires de Duclos. *Œuvres complètes*, 3 v. in 8e, 1821, T. I, p. 33.
[2] Voir Guillon. *Bibliothèque choisie des Pères de l'Église.* T. XXIX, p. 78 et s.

belais dans ses *Contes* et dans ses *Fables*, et, dans une lettre adressée à St-Evremond, qui nous a été conservée, il indique «Maître François» comme un de ses instituteurs.

Racine lisait aussi Rabelais, et il a profité de cette lecture presque autant que La Fontaine. Il y a dans les *Plaideurs*, outre les vers que nous avons cités, nombre de passages où le souvenir de Rabelais est visible. Boileau nomme aussi plus d'une fois Rabelais dans ses œuvres. Il l'a lu et le connaît très bien, mais il ne s'y délectait pas comme Racine et La Fontaine. Quant à Molière, il lui emprunte à chaque instant des phrases, des idées, et même des scènes tout entières, celles du *Mariage forcé* par exemple.

V.

A la fin du siècle on parle encore de Rabelais, mais on sent qu'il n'est plus autant en faveur auprès de la nouvelle génération. On connaît le jugement de La Bruyère (1688) :

Marot et Rabelais sont inexcusables d'avoir semé l'ordure dans leurs écrits : tous deux avoient assez de génie et de naturel pour pouvoir s'en passer, même à l'égard de ceux qui cherchent moins à admirer qu'à rire dans un auteur. Rabelais surtout est incompréhensible. Son livre est une énigme, quoi qu'on veuille dire, inexplicable : c'est une chimère, c'est le visage d'une belle femme avec des pieds et une queue de serpent, ou de quelque autre bête plus difforme : c'est un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse et d'une sale corruption. Où il est mauvais, il passe bien loin au-delà du pire, c'est le charme de la canaille : où il est bon, il va jusques à l'exquis et à l'excellent, il peut être le mets des plus délicats.

Ce jugement atteste surtout l'immense change-

ment qui s'était opéré dans les relations sociales et dans la société polie depuis l'époque où vivait Rabelais. Ce que La Bruyère regarde comme digne seulement de la «canaille», amusait alors les plus hauts personnages. Mais on aimait mieux accuser Rabelais de grossièreté, que la société pour laquelle il avait écrit.

Un auteur qui essaya de marcher sur les pas de La Bruyère et de Molière à la fois, Dufresny avait beaucoup pratiqué Rabelais. On s'en aperçoit à ses comédies, et nous en avons donné quelques échantillons. Il a fait aussi un *Parallèle* entre l'Homère grec et celui que Victor Hugo appelle l'Homère bouffon.

Ce parallèle, il est vrai, s'arrête à moitié chemin. Ce ne fut pas tout-à-fait mauvaise volonté de la part de l'auteur. Par malheur pour lui et un peu pour nous, Dufresny était, à certains égards, de la race de Panurge. S'il avait 63 manières de gagner de l'argent, il en avait 214 d'en dépenser. Il était quelque peu cousin de Louis XIV par l'intermédiaire de Henri IV et d'une jardinière; Louis XIV lui adressait les mêmes observations que Pantagruel adressait à Panurge; Dufresny répondait plus courtoisement et espérait bien devenir riche, mais il avait une manie, celle des jardins. Il en achetait un lorsqu'il était en fonds, il le faisait planter à sa guise, puis, quand il fallait payer les ouvriers, il le revendait pour le quart de sa valeur et se retrouvait aussi pauvre qu'auparavant.

Le roi lui donna le privilége d'un journal littéraire qui paraissait tous les mois, le *Mercure galant*. C'était l'époque de la grande querelle des

anciens et des modernes. Boileau, Mme Dacier et nombre d'autres prétendaient que les anciens étaient supérieurs aux modernes. Dufresny croyait les modernes supérieurs, mais il n'osait le dire qu'à demi. Une traduction d'Homère, une nouvelle édition de Rabelais parurent à la fois, il eut l'idée de comparer les deux auteurs, moins pour relever Rabelais toutefois, que pour faire pièce aux fanatiques admirateurs de l'antiquité. Mais Dufresny fut obligé, faute de fonds, de remettre le *Mercure* en d'autres mains avant que le parallèle fût arrivé à bonne fin. Au reste, il n'y a pas trop à le regretter, c'est une œuvre médiocre et peu digne de l'auteur piquant des *Amusements sérieux et comiques* et de la pétillante comédie du *Double Veuvage*.

Il commence par railler ceux qui cherchent dans Rabelais et dans Homère une foule de choses auxquelles les auteurs n'ont pas songé. Les beautés réelles qui sont dans ces écrivains leur ont d'abord acquis de la réputation, puis cette réputation a fait trouver dans leurs livres bien des beautés qui n'y sont pas. Dufresny se moque entre autres d'un Rabelaisien qui, à chacun des deux cents jeux que l'on enseigne à Gargantua, prétendait trouver une explication historique, allégorique et morale. «Si Rabelais est un excellent comique en quelques endroits, il en est d'autres où il est très mauvais plaisant.»

Dufresny copie aussi la lettre par laquelle Grandgousier rappelle Gargantua, et demande qui l'a écrite? Un personnage sérieux ou un personnage comique? Il compare cette lettre à une harangue de Nestor

et il la trouve beaucoup plus sage. Il compare ensuite l'histoire de Dindenaut et celle du Cyclope, et il conclut que, moutons pour moutons, Rabelais vaut bien Homère. Il reproduit encore, en les traduisant, l'histoire de la femme muette, celle de l'écolier limousin, la tempête dans laquelle Panurge joue un si piètre rôle — puis il s'arrête brusquement en disant qu'il faut plus d'étendue d'esprit pour exceller dans le comique qu'il n'en faut pour réussir dans le sérieux. Il plaidait alors *pro domo sua*.

Dufresny aurait pu ajouter qu'on trouve dans l'œuvre de Rabelais tout ce que les théoriciens d'alors réclamaient dans une épopée selon la formule: des combats, des voyages, une délibération des dieux, une descente aux enfers, une tempête, un oracle ambigu; rien n'y manque, pas même le souffle épique.

VI.

Au fond, Dufresny préférait Rabelais à Homère, mais il n'eut pas le courage complet de son opinion. On éprouvait alors quelque embarras à louer ouvertement Rabelais. Fontenelle a besoin pour oser dire sa pensée sur *Pantagruel* de s'abriter derrière un auteur étranger, Van Dale, qui lui avait fourni le sujet de son *Histoire des Oracles*.

(Van Dale) dit que les bagatelles et les sottises de Rabelais valent souvent mieux que les discours plus sérieux des autres. Je n'ai point voulu oublier cet éloge, parceque c'est une chose singulière de le rencontrer au milieu d'un Traité des Oracles, plein de science et d'érudition. Il est certain que Rabelais avait beaucoup d'esprit et de lecture et un art très particulier de débiter des choses savantes comme de pures

fadaises, et de dire de pures fadaises le plus souvent sans ennuyer. C'est dommage qu'il n'ait vécu dans un siècle qui l'eût obligé à plus de politesse [1].

Fontenelle revient sur Rabelais dans son *Histoire du Théâtre français avant M. Corneille*, et lui emprunte l'histoire de Villon et du frère Etienne Tapecoue [2].

Bayle goûtait médiocrement Rabelais. Il n'y a pas d'article sur lui dans son *Dictionnaire critique*. Il en parle cependant, mais en quelques lignes.

C'est, dit-il, un livre qui ne me plaît guère, mais je sais que beaucoup de gens de bien et d'honneur l'ont lu et relu, qu'ils en savent tous les bons endroits, et qu'ils se plaisent à les rapporter quand ils s'entretiennent avec leurs amis.

Dans sa Correspondance, nous le voyons engager Le Duchat à exercer sa sagacité sur cet auteur, et il lui conseille de se procurer la traduction anglaise avec notes, qui vient de paraître [3]. A propos d'une de ses lettres, son éditeur s'étend assez longuement sur l'ouvrage même, où il refuse de voir un système suivi d'allusions historiques, mais qui, suivant lui, contient une satire générale de la société de son temps et de tous les temps.

Les éditions, les analyses de Rabelais se multiplient sous diverses formes pendant le XVIII[e] siècle, mais elles restent renfermées dans un petit cercle de curieux.

C'est d'abord le *Rabelais réformé* de Bernier, l'ami de La Mothe le Vayer, dont voici le titre

[1] *Œuvres de Fontenelle*, éd. de 1767. T. II, p. 337. — [2] Ibid. T. III, p. 75.

[3] Cette correspondance fait partie du dernier volume des *Œuvres diverses de M. Pierre Bayle*, La Haye, 1731, 4 vol. in folio.

exact : *Jugement et nouvelles Observations sur les œuvres grecques, latines, toscanes et françaises* de maître François Rabelais, D. M. ou le *Véritable Rabelais reformé*, par le Sieur Saint-Honoré, 1697, in 12. Cet ouvrage contient une analyse, chapitre par chapitre, de l'ouvrage de Rabelais, accompagnée d'anecdotes sur l'auteur et ses écrits. Bernier est aussi bavard que frivole, et l'on ne doit accepter ses informations que sous bénéfice d'inventaire.

C'est en 1711 que parut à Amsterdam l'édition sur laquelle Bayle avait été consulté. Le commentateur était un protestant réfugié, comme Bayle lui-même ; aussi tire-t-il autant que possible Rabelais vers le protestantisme. L'édition fut surveillée, à ce qu'il paraît par Houdart de la Motte, auteur de Fables ingénieuses, de tragédies médiocres, et célèbre surtout par la part qu'il prit à la grande querelle des anciens et des modernes. Cette édition de Le Duchat est très complète, bien imprimée, ornée d'une carte du Chinonais, du dessin de la Cave Peinte et de différentes vues de la Devinière, métairie de l'auteur, d'un portrait en pied de Rabelais, qu'on n'ose pas donner pour authentique, et accompagnée de remarques littéraires et historiques, savantes et curieuses. Dans une lettre qui se trouve dans la Correspondance de Bayle, Le Duchat reconnaît qu'il y a deux systèmes d'interprétation pour l'œuvre de Rabelais ; les uns y voient une série d'allusions historiques, les autres un sens mystique. Il ne croit pas à un système suivi d'allusions historiques, mais à des allusions détachées à certains faits du moment, et celles-là, il les a signalées à l'occasion ; quant à l'interprétation mystique, il

proclame son incompétence et ne s'y lancera pas. Cette édition de Le Duchat, reproduite en 1732, avec quelques additions, mais aussi avec des incorrections assez graves, a été considérée comme la meilleure jusqu'à celles qui ont été faites dans ces dernières années.

Une édition plus belle, mais non plus correcte, parut en 1741 à Paris en trois volumes in 4°, avec différentes pièces nouvelles, la traduction des remarques dont Le Motteux avait enrichi une traduction anglaise de Rabelais, de nombreuses figures de Bernard Picart, bien gravées, mais médiocres sous le rapport de la composition et du style, et plus propres à obscurcir le texte qu'à le faire mieux comprendre.

VII.

Louis XIV aurait traité Rabelais, si on le lui eût fait connaître, comme il traitait les tableaux de Téniers, et il aurait dit: «Enlevez-moi ces géants mal élevés», comme il disait: «Enlevez-moi ces magots.» Mais son successeur, le régent d'Orléans, n'était pas de son avis, il prisait fort Rabelais et tout le groupe libéral qui s'était formé autour de lui, les Caumartin, les d'Argenson, etc., lisaient *Pantagruel* et en citaient des bribes dans leurs lettres[1]. Le curé de Meudon avait aussi ses fidèles parmi les écrivains. On en faisait cas au «club de l'entresol» où régnait l'abbé de St Pierre, et où l'on préludait à l'économie politique. On le commentait au Café Procope, où se rencontraient,

[1] Voir Aubertin: *L'Esprit public au XVIIIe siècle*, in 12, 1875.

à la fois ou successivement, Duclos, La Motte-Houdart, Saurin, J.-B. Rousseau, Piron et quelques autres moins connus, et leurs écrits en portent l'empreinte [1], mais hors de ces cercles restreints, on le lisait peu.

Deux publications différentes qui avaient pour but de mettre Rabelais à la portée du commun des lecteurs furent mises en vente en 1752, l'une à Genève, l'autre à Paris, sous la fausse indication d'Amsterdam.

La première, éditée par l'abbé Pérau n'a que trois volumes in 12, et porte le titre d'*Œuvres choisies* de Rabelais. Ce n'est pas un choix de morceaux, toutes les Œuvres y figurent, mais l'éditeur a supprimé tout ce qui lui a semblé trop licen-

[1] Voici entre autres une imitation de Rabelais qui n'a pas encore été signalée, que nous sachions. Panurge prétend, (voir page 17 de ce volume), que la plupart des cris qu'on entend dans les batailles viennent des diables, qui s'approchant de trop près pour recueillir les âmes des morts, reçoivent des coups qui ne leur étaient pas destinés. J.-B. Rousseau s'est approprié cette idée. On lit dans sa *Lettre à M. de La Fosse* :

Les fouets hâtifs sont déployés,
Qui de cent diverses manières
Donnent à l'air des étrivières.
Un jeune esprit aérien,
Trop voisin de nous pour son bien,
En reçut un coup sur le râble,
Qui lui fit faire un cri de diable,
Car si vous n'en êtes instruit,
Le bruit qu'un coup de fouet produit,
(N'en déplaise aux doctes pancartes
Et des Rohault et des Descartes)
Vient beaucoup moins de l'air froissé
Que de quelque sylphe fessé,
Qui des humains cherchant l'approche
En reçoit bien souvent taloche,
Puis va criant comme un perdu.

cieux ou trop satirique contre les moines, l'église romaine, les grands personnages, de sorte qu'il n'est resté du livre de Rabelais qu'une sorte d'abrégé, d'un style trop souvent plat et sans couleur.

L'autre publication est conçue sur une plus large échelle et n'a pas moins de huit volumes petit in 12. Elle a pour titre le *Rabelais moderne*, et pour éditeur l'abbé de Marsy. Outre les ouvrages du curé de Meudon, on y trouve la Vie de Rabelais par Niceron, le parallèle entre Homère et Rabelais, par Dufresny, qui figure aussi dans les deux publications précédentes, des Jugements sur Rabelais, etc. L'éditeur cette fois n'a rien retranché au texte, il y a ajouté. Quand une phrase de l'auteur lui semble peu intelligible, quand certains détails lui paraissent trop longs, il les supprime, il les remplace par une traduction, et rejette le texte original au bas de la page, en l'expliquant quelquefois.

Cette tentative ne paraît pas avoir eu plus de succès que la précédente. Le gros du public s'en tenait volontiers au jugement de Voltaire, qui dans le *Temple du Goût* (1732), avait dit que l'ouvrage de Rabelais devait être «réduit à un demi-quart tout au plus.»

VIII.

Dans les *Lettres philosophiques*, Voltaire s'était montré plus irrévérencieux encore :

Rabelais dans son extravagant et inintelligible Livre, a répandu une extrême gaieté, et une plus grande impertinence. Il a prodigué l'érudition, les ordures, et l'ennui. Un bon conte de deux pages est acheté par des volumes de sottises. Il n'y

a que quelques personnes d'un goût bizarre qui se piquent d'entendre et d'estimer tout cet ouvrage : le reste de la nation rit des plaisanteries de Rabelais, et méprise le livre. On le regarde comme le premier des bouffons. On est fâché qu'un homme qui avait tant d'esprit, en ait fait un si misérable usage. C'est un philosophe ivre, qui n'a écrit que dans le temps de son ivresse.

Ce jugement absolu et méprisant ne fut pourtant pas accepté par tous. Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris* et de quelques mélodrames très goûtés, écrivait quelque temps après :

Quiconque a lu Rabelais et n'y a vu qu'un bouffon, à coup sûr est un sot, s'appelât-il Voltaire.

Le jugement de Mercier avait peu de valeur aux yeux du public, comparé à celui de Voltaire. Mais Voltaire lui-même revint plus tard sur sa première impression. Voici ce qu'il écrivait le 13 octobre 1759 à Mme du Deffand :

Le duc d'Orléans régent daigna un jour causer avec moi au bal de l'Opéra ; il me fit un grand éloge de Rabelais, et je le pris pour un prince de mauvaise compagnie et qui avait le goût gâté. J'avais alors un souverain mépris pour Rabelais. Je l'ai repris depuis et comme j'ai plus approfondi toutes les choses dont il se moque, j'avoue, qu'aux bassesses près, dont il est trop rempli, une bonne partie de son livre m'a fait un plaisir extrême.

Dans une autre lettre à la même dame, 12 avril 1760, il s'exprimait ainsi :

J'ai relu, après *Clarisse*, quelques chapitres de Rabelais, comme le combat de frère Jean des Entommeures et la tenue du conseil de Picrochole ; je les sais pourtant presque par cœur, mais je les ai relus avec un très grand plaisir, parce que c'est la peinture du monde la plus vive. Ce n'est pas que je mette Rabelais à côté d'Horace, mais Rabelais, quand il est bon, est le premier des bons bouffons : il ne faut pas qu'il y ait deux

hommes de ce métier dans une nation, mais il faut qu'il y en ait un. Je me repens d'avoir dit autrefois trop de mal de lui.

Enfin dans un dialogue, intitulé *Lucien, Erasme et Rabelais* publié à la même époque, il représente les trois railleurs réunis aux Champs Elysées et s'entretenant de leurs travaux. Voici entr'autres ce qu'il fait dire à l'auteur de *Gargantua*:

J'étais prêtre et médecin. J'étais né fort sage, je devins aussi savant qu'Erasme ; et voyant que la sagesse et la science ne menaient communément qu'à l'hôpital ou au gibet ; voyant même que ce demi-plaisant d'Erasme était quelquefois persécuté, je m'avisai d'être plus fou que tous mes compatriotes ensemble ; je composai un gros livre de contes à dormir debout, rempli d'ordures, dans lequel je tournai en ridicule toutes les superstitions, toutes les cérémonies, tout ce qu'on révérait dans mon pays, dans toutes les conditions, depuis celle du roi et du grand pontife jusqu'à celle de docteur en théologie, qui est la dernière de toutes : je dédiai mon livre à un cardinal, et je fis rire jusqu'à ceux qui me méprisaient.... Je pris mes compatriotes par leur faible ; je parlai de boire, je dis des ordures, et avec ce secret tout me fut permis. Les gens d'esprit y entendirent finesse, et m'en surent gré ; les gens grossiers ne virent que les ordures, et les savourèrent ; tout le monde m'aima, loin de me persécuter.

IX.

Pendant tout un siècle, de 1650 à 1750, on s'était occupé beaucoup plus de la forme que de l'idée dans les productions de l'esprit. Ce que l'on voulait avant tout, c'était la noblesse et l'ampleur du style, sous Louis XIV,—la finesse et le piquant de l'observation et du langage, sous Louis XV. On subordonnait tout au bon goût. Un ouvrage où abondaient les détails de mauvais ton était par cela même condamné sans appel.

Vers le milieu du XVIII° siècle, les esprits pri-

rent peu à peu plus de sérieux, on se préoccupa moins de la forme et plus de l'idée. Le règne de J.-J. Rousseau succéda à celui de Voltaire. Voltaire lui-même se modifia. On jeta les yeux sur la littérature antérieure « au grand siècle. » Nombre de productions du moyen âge et du XVI[e] siècle furent analysées dans deux recueils périodiques, le premier, plus frivole: la *Bibliothèque des Romans*, — le second, plus sérieux: les *Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque*. Rabelais figure dans ces deux publications. En mars 1776, la *Bibliothèqne des romans* donne un aperçu rapide de l'ouvrage, en l'accompagnant de quelques observations. Après avoir reproduit le jugement de Fontenelle sur l'auteur, rapporté plus haut, le rédacteur ajoute:

Ses mœurs furent toujours réglées et son caractère même avait beaucoup de gravité. On ne doit donc regarder les plaisanteries qu'il a répandues dans son ouvrage, que comme l'enveloppe des vérités importantes qu'il y déposait et dont le trop grand éclat n'eût servi sans doute qu'à augmenter le nombre de ses ennemis.

En 1781, le même rédacteur, Constant d'Orville, consacre un cahier tout entier des *Mélanges* (la moitié du 22[e] volume) à une analyse assez fidèle de Gargantua et de Pantagruel, entremêlée de détails sur la vie de l'auteur.

X.

A partir de ce moment, Rabelais reprend son rang, quoique l'on continue à le contester. Diderot et Beaumarchais, non-seulement le lisent, mais l'imitent. Diderot lui prend un de ses types, Beaumarchais lui en prend deux, sans compter ses phrases et ses tournures. Vicq-d'Azyr, à l'Académie de

médecine, commence ses Eloges des Académiciens morts par saluer de ses hommages cet

homme extraordinaire qui, nourri par les moines, le devint lui-même et cessa bientôt de l'être ; qui, après avoir joué et composé des farces devant la faculté de Montpellier, fut honoré comme son restaurateur, qui commenta Hippocrate et Galien, écrivit sur la religion (?), suivit un ambassadeur à Rome, composa un ouvrage où, sous le voile d'une plaisanterie basse et grossière, il cacha des vérités hardies, une critique sévère, une satire dans laquelle il n'épargne personne ; qui désarma ses juges en les faisait rire, qui fut le bouffon et l'idole de son siècle, et mourut curé de Meudon, Rabelais en un mot [1].

La Harpe et Palissot, qui répétaient un peu ce qui se disait autour d'eux, consacrèrent à Rabelais des articles élogieux. Voici ce que disait La Harpe en 1797 dans un Discours qui fait partie de son *Cours de littérature* :

Rabelais à qui La Fontaine trouvait tant d'esprit et qui réellement en avait, ne l'exerça que dans le genre le plus facile, celui de la satire allégorique, habillée en grotesque. Il voulut se moquer de tous ses contemporains, des rois, des grands, des prêtres, des magistrats, des religieux et de la religion ; et pour jouer impunément ce rôle, toujours un peu dangereux il prit celui des fous de cour à qui l'on permettait tout, parcequ'ils faisaient rire, et qui disaient quelquefois la vérité sans danger parcequ'ils la disaient sans conséquence. A l'égard de son talent, on en a dit trop et trop peu. Ceux que rebutait son langage bizarre et obscur, ont laissé là Rabelais comme un insensé ; ceux qui ont travaillé à le déchiffrer, ont exalté son mérite, en raison de ce qu'il leur avait coûté à entendre Au fond il a, parmi beaucoup de fatras et d'ordures, des traits, et même des morceaux pleins d'une verve satirique, originale et piquante; et après tout, on ne saurait croire qu'un auteur que La Fontaine lisait sans cesse et dont il a souvent profité, n'ait été qu'un fou vulgaire.

[1] *Eloges lus dans les séances de l'Académie de médecine* de 1778 à 1788, 3 v. in 8°, 1803.

Palissot ajoutait en 1803 :

On pourrait à quelques égards appliquer à son livre ce que Boileau disait des ouvrages d'Homère :

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Sous les nuages mêmes dont il s'enveloppe, on demêle l'érudition la plus surprenante. Il savait tout et s'est moqué de tout [1].

La Harpe donne la préférence à Montaigne sur Rabelais. C'est aussi l'avis de Victor Leclerc dans son *Eloge de Montaigne* (1812), mais il est plus favorable que La Harpe à l'auteur de *Pantagruel*. On sent que le temps a marché; Rabelais, dit Victor Leclerc,

rappelle quelquefois l'enjouement et la douce raillerie de Lucien ; plus souvent il prodigue sans pudeur le fiel d'Archiloquo et les sarcasmes grossiers d'Aristophane. Il décrit avec une gaieté cynique les mœurs de son siècle ; il parcourt le monde entier, du palais jusqu'à la chaumière. Sous sa main, les tableaux les plus sérieux, les plus imposants même, se changent en Calots et en Téniers. Ne croyez pas cependant que ce Turlupin déraisonne : rien de plus sensé que son délire. Essayez de pénétrer ses allégories, expliquez l'énigme de ses songes, ôtez lui son masque.... vous aimerez, vous admirerez peut-être ce Rabelais si plaisant et si profond....

XI.

Les jugements que nous venons de rapporter visent surtout le littérateur. L'attention fut attirée sur le penseur par un écrivain qui rit peu d'ordinaire et qu'on n'aurait pas soupçonné de se délecter à la lecture de *Pantagruel*. Bernardin de St-Pierre s'exprime ainsi dans ses *Etudes de la nature*, publiées en 1788.

. . . C'en était fait du bonheur des peuples, et même de la

[1] *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature* 2 v. in 8°.

religion, lorsque deux hommes de lettres, Rabelais et Michel Cervantès, s'élevèrent, l'un en France, l'autre en Espagne et ébranlèrent à la fois le pouvoir monacal et la chevalerie. Pour renverser ces deux colosses, ils n'employèrent d'autres armes que le ridicule, ce contraste naturel de la terreur humaine [Quelle plus juste et plus heureuse définition! dit Ste-Beuve]. Semblables aux enfants, les peuples rirent et se rassurèrent. Ils n'avaient plus d'autres impulsions vers le bonheur que celles que leur princes voulaient leur donner, si leurs princes alors avaient été capables d'en avoir. Le *Télémaque* parut, et ce livre rappela l'Europe aux harmonies de la nature. Il produisit une grande révolution dans la politique[1].

Il y a quelque naïveté à dire que ces trois livres ont révolutionné le monde, mais Bernardin de St-Pierre, qui avait plus vécu avec les livres et la nature qu'avec les hommes, était disposé à s'exagérer l'influence des livres. En somme cependant son jugement est vrai. Les idées lancées par Rabelais, par Cervantès et par Fénelon ont fini par pénétrer dans les esprits et ont profondément discrédité, sinon tué complètement, l'ascétisme et le culte de la force.

XII.

Le premier écrivain qui posa nettement et avec insistance Rabelais en penseur et en réformateur, ce fut Ginguené.

Ginguené avait commencé par être un poète aimable. Sa jolie pièce de vers intitulée: la *Confession de Zulmé* lui avait été enviée par les poètes de boudoir; l'un d'eux avait même tenté de la lui voler. Mais aux approches de la révolution, il s'était fait publiciste, en attendant de devenir le savant et consciencieux historien de la littérature italienne.

[1] *Etudes de la nature*. Etude XIV°. Récapitulation. *Œuvres complètes*, grand in 8°, I, p. 481.

Son pamphlet publié en 1791 a pour titre : *De l'autorité de Rabelais dans la révolution présente et dans la constitution civile du clergé* ou *Institutions royales, politiques et ecclésiastiques, tirées de Gargantua et de Pantagruel*, in 8°, Paris. L'ouvrage est vert d'allure et un peu brutal de style. C'était le ton de l'époque.

Dès le XVIe siècle, dit-il, Rabelais attaqua les préjugés en véritable philosophe. Son autorité doit être comptée parmi celles des sages qui ont préparé la destruction de nos sottises..

Despréaux, Racine, Molière, La Fontaine admiraient Rabelais, le relisaient souvent, l'imitaient plus souvent encore. De nos jours on a pris à tâche d'en dire du mal . . . On n'a plus daigné lire Maître François, on aurait rougi d'avouer qu'on l'a lu.

Après quelques pages sur ce ton, Ginguené s'attache à mettre en relief, par des citations accompagnées d'observations assez courtes, les idées de Rabelais qui lui semblent dignes d'être prises en considération ou appliquées.

Il commence par établir qu'il y a dans les ouvrages de Rabelais, sous l'extérieur de la fiction, un sens profond, politique et philosophique qu'on doit prendre la peine d'y chercher, et il cite dans ce but une partie du premier prologue. Son second chapitre a pour titre: «De la liste civile, et des dépenses personnelles du roi.» Ginguené soutient que ce n'est pas sans intention satirique que Rabelais a représenté la royauté si grande mangeuse et si dépensière. Puis vient la question de l'éducation des rois ; l'auteur rapproche des détails qu'il trouve dans *Gargantua*, ceux qui figurent dans les *Mémoires* de St-Simon sur la jeune famille de Louis XIV. A propos du système d'éducation de Ponocrates, qu'il

reproduit en entier, Ginguené dit qu'il n'entend pas proposer ce système comme un modèle absolu, mais que si, dans l'éducation des princes, on tirait une instruction utile des plus communes actions de la vie, si l'on entremêlait les exercices de l'esprit à ceux du corps, il est à croire que les souverains «ne s'en porteraient pas plus mal et n'en vaudraient que mieux.»

Les *Considérations sur la guerre et sur la paix* se composent de l'histoire du roi Picrochole et du roi Anarche, et de la description de l'abbaye de Thélème.

Si le voyage d'Epistémon dans les enfers, ajoute Ginguené, paraît d'abord d'une folie extravagante, les sages y trouveront cependant quelque chose de philosophique et verront peut-être dans ces métamorphoses des prédictions accomplies.

Ginguené consacre quatre chapitres aux questions de l'ordre judiciaire, sous ce titre: «De l'ancien ordre judiciaire, des parlements et des juridictions inférieures»; il raconte l'histoire des procès jugés par Pantagruel et celle de Bridoye. L'histoire des Chats fourrés fournit deux chapitres: la «Grand Chambre», puis: «Comment la grand chambre vivait de corruption, où l'on voit par occasion ce que les bons gentilshommes faisaient pendant leur vie et ce qu'ils devenaient après leur mort.» Puis vient l'histoire des Chicanous et des noces de Basché sous ce titre: «Des bas officiers de justice et de leur manière de vivre aux dépens des nobles.»

La seconde partie de la brochure traite des questions religieuses. On y voit figurer successivement tout ce qui, dans Rabelais, a trait aux moines et

avaleurs d'hommes et d'animaux qu'ils dévorent, revêtus de centaines d'arpents de soie, de velours, de brocards et d'aiguillettes, que signifie-t-elle ? Une succession de trois rois de France et leurs déprédations ruineuses. Rabelais commence par satiriser les chimères, les vanités de toutes les dynasties du monde, en mettant à califourchon le premier aïeul de Grand-Gousier sur l'arche de Noé. C'est par ce trait qu'il ouvre son livre. La naissance de Gargantua, son éducation risible, ses petits jeux, sa gourmandise, sa mutinerie, ses dodelinements, les flatteries de ses gouvernantes, les admirations de ses pédagogues, qu'est-ce autre chose qu'une allusion aux sots respects dont on berce l'enfance des princes ? Gargantua vient se montrer à sa bonne ville, pleine d'impatience et d'aise de le voir. Quand le poète Aristophane travestit en vieil imbécile le peuple d'Athènes devant ses concitoyens, en parle-t-il plus lestement que ne parle Rabelais du peuple de Paris ? L'affluence grossit si fort autour de Gargantua, qu'il se débarrasse de la foule en grimpant sur les tours de Notre-Dame, d'où, raillant les citadins qui attendaient sa bienvenue, il les salit avec insulte, et veut leur voler leurs cloches pour les fondre à sa monnaie. Cette malice convertit la joie publique en affliction et en colère. De là les harangues de maître Janotus, toussant et déclamant son patois d'école et son latin de cuisine, sanglante satire des universités.

Lemercier voit dans ces faits, — qu'il transforme bien un peu — les mécontentements excités en raison des impôts que leva pour la guerre en Italie le roi François Ier au moment où la capitale se réjouissait de son avénement au trône.

Nous avons déjà dit ce que nous pensons de ces applications historiques précises du roman de Rabelais. Lemercier a tort de chercher des personnages historiques sous des types évidemment fantastiques. Il a tort aussi de ne pas voir le côté noble et sérieux de Pantagruel, qui forme un contraste si complet avec Panurge. Mais à cela près, ses jugements sont d'un connaisseur. On sent à son style

ainsi qu'à celui de Ginguené, que la révolution a passé par là.

Citons encore quelques passages :

Suivez les personnages dans leurs comiques aventures chez les Chicanous, au milieu des gros Chats fourrés écorchant leurs victimes sur une table de marbre, vous rirez de cette image des procédures du palais. Suivez-les chez les gens en robes à manches couleur de roi, ayant les mains longues comme jambes de grue, les doigts à ongles crochus et les pieds de même ; visitez leurs larges bureaux tapissés de drap verd ; allez de leurs petits pressoirs jusques à leur grand et dernier pressoir, où ils font passer les châteaux, les parcs, les maisons, les bois tout entiers, dont ils retirent tant d'or potable ! Interrogez sire Gagne-Beaucoup sur ce redoutable pressoir dont la vis s'appelle récepte, la met dépense, le tesson deniers comptés et non reçus, les fustes souffrances, les béliers *radietur*, les jumelles *recuperetur*, les cuves plus-valeur, les ansées rôles, les fouloirs acquits, les hottes validation, les portoires ordonnances valables, les scilles le pouvoir, l'entonnoir le Quittus. Interrogez-le sur le dogue à deux têtes, sur l'autre dogue à quatre têtes, symboles des doubles peines, des quadruples amendes ; interrogez-le sur l'androgyne pronotaire, qui se nourrit de chair d'appellations ; Gagne-Beaucoup vous dira que toutes ces figures monstrueuses sont les emblêmes du Parlement. Accompagnez les mêmes personnages dans les contrées des Papegauds, des Papelards, des Papes-Figues, des Prêtregauds, des Cardingaux, des Evesgaux, des Moinegauds, des Capucingaux, vous ne pourrez méconnaître en eux le peuple mitré, enfroqué, tonsuré.....

Lemercier conclut ainsi :

[Le livre de Rabelais] est un puits de science et d'érudition, recueillies aux meilleures sources. Regrettons que la vieillesse de son style en ait rendu la plus grande partie presque incompréhensible ; félicitons-nous pourtant de ce que son vieux idiome cache l'impudeur de certains mots aux lecteurs honnêtes.

XIV.

Le livre où Lemercier s'exprimait ainsi est de

1817. Deux ans après il revenait à la charge dans un autre ouvrage, dans un poème bizarre où l'on n'aurait guère l'idée d'aller chercher Rabelais et ses œuvres.

Ce poème a pour titre: la *Panhypocrisiade*. La scène se passe dans l'Enfer. Les démons se donnent la comédie et évoquent le XVIe siècle avec ses grandeurs et ses misères, ses splendeurs et ses crimes. Tous les tons s'y heurtent, les hautes aspirations et les détails hideux, les beaux vers et les pages communes. C'est fatigant et grandiose. Les divinités qui font mouvoir le drame sont des abstractions: le Temps, l'Espace, la Terre, la Conscience, la Peur, la Honte, la Politique, la Monarchie, l'Hérésie, l'Esprit des conciles, l'Ivresse, le dragon de l'Or (Chrysophis), l'aiguille aimantée (Manégine); les rois, les écrivains, les réformateurs, les artistes du temps jouent aussi leur rôle dans cette vaste et confuse conception. Au chant XIe un dialogue s'engage entre Rabelais et la Raison. En voici quelques traits:

Çà, dis-moi, qu'as-tu fait dans tes libres instants ?
— De magiques miroirs aux princes de mon temps :
Là se verra mon siècle, et gaîment, après boire,
Pour les rieurs futurs j'en écrirai l'histoire.
Vois-tu ces ogres là s'ébattre à festoyer ?
— Oui — C'est Gargantua, sorti de Grandgousier,
Race en gloutonnerie opérant des merveilles :
Leurs larges avaloirs, leurs dents jusqu'aux oreilles,
Mangeant hommes vivants, bœufs, veaux, porcs et moutons,
Dépeuplant l'air d'oiseaux et la mer de poissons . . . .
Leurs arpents de velours, de soie et d'aiguillettes,
Etoffant, galonnant leurs chausses, leurs braguettes,
Leurs flancs entripaillés, leurs chefs dodelinants . . .
Doivent en ces miroirs te faire reconnaître

D'insatiables rois que l'on ne peut repaître . . .
— Quelle haute jument monte Gargantua ?
— C'est la dame d'Heilly ; vois quel amble elle va !
Et que sur son chemin, elle a, de lieue en lieue,
Jeté bois et maisons sous les coups de sa queue.
— C'est bien frayer sa route en maîtresse des rois,
Que d'abattre en passant les maisons et les toits ;
Mais tourne ce miroir par devant la justice.
— Grippeminaud s'y peint, monstre nourri d'épice ;
Et ses gros chats, fourrés de diverse toison,
Miaulant près de lui, flairent la venaison :
Leurs griffes et leur gueule, instruments de leurs crimes,
Sur leur table de marbre écorchent leurs victimes . . . .
Vois-tu ces Chicanous ? Vois-tu ce vieux Bride-oie
Magistrat ingénu, qui vit en paix, en joie,
Et qui, ses dés en main, au bout des longs procès,
Tire, pour jugement, le sort de ses cornets ? . . .
— Quel est ce long corps sec qui se géantifie ?
— C'est Carême-prenant que l'orgueil mortifie :
Son peuple ichtyophage, efflanqué, vaporeux,
A l'oreille qui tinte et l'esprit rêve-creux.
Envisage de loin ces zélés Papimanes,
Qui sur l'amour divin sont plus forts que des ânes,
Et qui, béats fervents, engraissés de tous biens,
Rôtissent mainte andouille et maints Luthériens . . .
Ris de la nation des moines gastrolâtres :
Aperçois-tu le dieu dont ils sont idolâtres ?
Ce colosse arrondi, grondant, sourd et sans yeux,
Premier auteur des arts cultivés sous les cieux,
Seul roi des volontés, tyran des consciences,
Et maître ingénieux de toutes les sciences ?
C'est le ventre ! — Le ventre ! — Oui, messire Gaster
Des hommes de tout temps fut le grand magister,
Et toujours se vautra la canaille insensée
Pour ce dieu, dont le trône est la selle percée . . .

On voit que Lemercier n'a pas fréquenté Rabelais impunément :

— Il est d'autres objets où tend l'humanité.
— Qui peut nous en instruire, hélas ? La Vérité

- Mon Panurge qui court en lui tendant l'oreille :
La cherche sous la terre au fond d'une bouteille.
La bouteille divine, oracle du caveau,
Epanouit les sens, dilate le cerveau,
Purge le cœur de fiel, désopile la rate,
Aiguillonne les flancs, émeut, chatouille, gratte,
Nous redresse l'esprit. C'est assez ; buvons frais ...
Et, s'il se peut, allons en riant *ad patres* !

Ces propos du curé valaient la fleur des prônes.

XV.

La *Panhypocrisiade*, composée dès 1800, ne fut imprimée qu'en 1819, comme nous l'avons dit.

Vers cette même époque, nous voyons apparaître plusieurs éditions de Rabelais. Deux surtout se distinguent par leur importance et par les travaux qu'elles ont provoqués.

La première est celle de De l'Aulnaye, qui a été reproduite trois fois : 1820, 3 v. in 18 ; 1823, avec quelques additions, 3 v. in 8° ; 1837, avec quelques suppressions, 1 v. grand in 8°. La meilleure est celle de 1823.

Les deux premiers volumes contiennent le texte, un texte correct et bien choisi, mais d'une orthographe compliquée. Nous en avons donné un échantillon p. 447 de ce volume. Le texte du quatrième livre est conforme à celui de l'édition de 1552, publiée par Rabelais lui-même. Le troisième volume peut jusqu'à un certain point servir de commentaire parce qu'il contient une table des matières détaillée ; cinq glossaires divers, qu'on regrette de ne pas voir réunis en un seul ; un *Rabelaisiana*, ou recueil de sentences, adages, proverbes, façons de parler proverbiales, jeux de mots, jurons, imprécations, conte-

nus dans les Œuvres de Rabelais. Ce dernier recueil est très curieux, mais Rabelais n'en a pas fourni tous les éléments. Il n'y a pas de Vie de l'auteur dans les deux premières éditions, et celle qui se trouve dans la troisième est tout à fait insuffisante.

XVI

L'édition *variorum* (1823-1826) est la plus volumineuse qui ait été publiée, puisqu'elle n'a pas moins de neuf volumes in-8°. Mais ce n'est pas la meilleure. Au commencement du XVIIIe siècle le docteur Mathanasius (St-Hyacinthe) fit paraître un gros volume intitulé : *le Chef-d'œuvre d'un inconnu*. Le texte se composait d'une chanson vulgaire et insignifiante en quatre couplets. Le reste du volume contenait les commentaires sur cette chanson, que l'on proposait à l'admiration générale. Le commencement de chaque note se rapportait au texte, mais le commentateur s'échappait bientôt par la tangente et se perdait en d'insipides bavardages. L'édition *variorum* de Rabelais rappelle le *Chef-d'œuvre d'un inconnu* par ses bavardages et ses inutilités.

Le commentaire est divisé en deux parties. La première a pour but d'expliquer le texte et l'on y trouve des renseignements curieux ; la seconde a la prétention d'être historique. Elle a dû coûter beaucoup de peine à l'auteur, mais le lecteur ne peut lui savoir gré de cette peine. M. Esmangart se moque beaucoup de Le Motteux — le traducteur anglais — qui a voulu voir dans les héros de Rabelais les princes de la maison de Navarre ; il a parfai-

tement raison. Mais par malheur les critiques qu'il formule contre ce système s'appliquent tout aussi justement au sien. Il ne persuadera à personne que le sage et bon Pantagruel puisse figurer Henri II, qui n'était ni bon ni sage; que Panurge est le cardinal de Lorraine, avec lequel il n'a aucun rapport; que Tiraqueau, l'ami si cher à Rabelais, est l'original de Bridoye; que le marchand de moutons qui se noie avec son troupeau, est Calvin le réformateur; que le voyage à l'oracle de la Dive Bouteille n'est qu'une allégorie sur la manière de préparer le vin, etc., etc. Nous avons déjà dit qu'on a appelé ce commentaire une véritable hallucination; le mot n'est pas trop fort.

Le dernier volume est rempli par les *Songes drolatiques*, dont nous avons déjà parlé.

XVII.

Quelques uns des articles insérés dans les recueils périodiques à propos de ces éditions méritent d'être signalés.

Les articles de la *Revue encyclopédique*, 1823 et s., sont d'Eusèbe Salverte; ils sont au nombre de huit, il est regrettable qu'on ne les ait pas réunis en brochure. Le point de vue de l'auteur est excellent. Rabelais est pour lui non seulement un admirable écrivain, un maître inimitable dans l'art de conter et de lancer le trait épigrammatique, mais c'est un profond penseur, le plus ancien et le plus gai des philosophes français. Il a donné la folie pour interprète à la sagesse parce qu'il a senti que sans cela il ne serait pas écouté.

L'auteur anonyme des articles publiés dans la

Revue française (mai 1828) regrette que Rabelais ait été obligé par les circonstances de prendre le masque de la folie.

En agissant ainsi, «le philosophe de Meudon a donné moins d'autorité à ses leçons et a fait, quant aux apparences du moins, plutôt un livre d'amusement qu'un livre de philosophie.» Le critique reproche aussi à Rabelais d'avoir pris trop de plaisir à critiquer et de n'avoir pas ressenti pour le genre humain cette sympathie mêlée de respect, sans laquelle on ne saurait réussir à l'instruire ni à l'améliorer.

Il regrette d'autant plus cette nécessité où s'est trouvé Rabelais que personne de son temps «n'avait comme lui la faculté de s'élever par la raison au dessus des préjugés d'une civilisation en décadence pour percer dans celle qui allait suivre et en deviner l'esprit et les découvertes; — qu'il n'est personne qui ait porté sur les institutions contemporaines plus de ces jugements que la postérité confirme et s'approprie.» Il cite, en s'y associant, le sentiment d'un des hommes les plus capables d'apprécier Rabelais, qui n'a pas craint de dire que le philosophe de Meudon pouvait être regardé comme le plus profond des écrivains des temps modernes — avec Erasme et Voltaire, — qui n'ont été ni aussi profonds ni aussi spirituels que lui.

XVIII.

Cette même année (1828), un concours ouvert par l'Académie sur la Poésie française au XVIe siècle, appela aussi l'attention sur Rabelais. Trois critiques célèbres répondirent à l'appel. Le prix fut par-

tagé entre St-Marc Girardin et Philarète Chasles. Ste-Beuve arriva trop tard.

Les trois concurrents sont d'accord sur l'importance du rôle de Rabelais au XVIe siècle, mais les points de vue sont différents.

Philarète Chasles admire la raison profonde du curé de Meudon, mais il se le représente comme un fou cynique qui s'est mis à la tête d'une bacchanale.

Le voyez-vous, nous dit-il, monté sur un chariot dont la forme rappelle la cuve de nos vendanges; revêtu du froc, l'œil aviné, appuyé sur les faciles compagnes de ses plaisirs, il suspend à sa marotte la couronne des rois, le rabat du prêtre, le cordon du moine et l'écritoire des pédants . . . Il passe devant les palais et les auberges, se moquant avec une égale licence des monarques et des paysans du Bas-Poitou, confondant la carte de l'Europe avec celle de la Touraine, raillant à la fois le vainqueur de Marignan, celui de Pavie et le tavernier de son village. Dans son incroyable insolence, le curé Rabelais nargue les moines, les capucins, les évêgots, les cardingots et le pape lui-même et les mystères de la religion. Le bûcher qui dévore Servet, prêchant l'unité de Dieu, s'éteint pour cet homme qui, de toutes les puissances du ciel et de la terre, ne respecta jamais que la dive bouteille et sa quintessence sacrée.

Ainsi, le critique, tout en reconnaissant la puissante inspiration de Rabelais, ne voit en lui que le railleur, le moqueur impitoyable des travers de son temps, en violente réaction contre le moyen âge, et il accepte la légende mise en circulation par Ronsard et le P. Garasse. Philarète Chasles est revenu plus tard sur ce premier jugement en l'adoucissant, mais sans le désavouer complètement. On peut lire à ce sujet, dans ses *Etudes sur Shakespeare*, une comparaison curieuse entre ceux qu'il appelle

les trois moines bouffons du XVI° siècle : Rabelais, Folengo et l'anglais Skeleton.

St-Marc Girardin parle plus respectueusement de la personne de Rabelais ; il en fait un observateur, un contemplateur, un réformateur.

Dans l'éducation, il conseille, il fait déjà ce que nous essayons encore de faire. En législation, il proclame le partage égal des successions avant la révolution de 89 ; la procédure simple et facile devant les tribunaux, Pantagruel la trouve et la pratique, tandis que notre code ne nous la donne encore qu'à moitié.

St-Marc Girardin termine ainsi son appréciation :

[Pantagruel arrive enfin] à l'oracle de la Dive Bouteille. Là est une fontaine fantastique, son eau a pour les buveurs le goût des vins qu'ils s'imaginent boire... Disons-le, Rabelais ressemble un peu à cette merveilleuse fontaine. Les poètes trouveront à son livre le goût de la poésie ; les satiriques le goût de la satire ; les moralistes diront que c'est de la bonne philosophie et les orateurs que c'est parfois l'élégance noble et élevée. Chacun enfin rencontrera son point de vue dans ce singulier ouvrage, qui fait à lui seul une littérature entière. »

XIX.

Le jugement des trois critiques de 1828 montre la justesse de cette observation. St-Marc Girardin, esprit observateur, moraliste avant tout, voit surtout dans Rabelais le côté réformateur. Philarète Chasles, érudit vaste et superficiel, apercevant beaucoup de choses et d'idées à la fois et n'en approfondissant aucune, habitué à voir le spectacle du monde et de l'histoire comme un mouvant caléidoscope, — s'est plu à regarder dans Rabelais le fourmillement des idées, des personnages, des évènements et n'a rien cherché de plus. Ste-Beuve, qui se plaît aux analyses déliées, aux routes tortueuses, l'observa-

teur minutieux et subtil, mais sceptique en somme et sans conviction arrêtée, va tourner autour de Rabelais, saisissant çà et là avec finesse quelques-uns de ses traits sans parvenir à se faire de lui une idée bien précise. Il est revenu à plusieurs reprises sur Rabelais et toujours l'image du « bouffon sublime » est restée pour lui flottante et indéterminée.

Dans son *Tableau du XVI[e] siècle* il caractérise ainsi le livre de Rabelais :

«Une œuvre inouie, mêlée de science, d'obscénité, de comique, d'éloquence et de fantaisie, qui rappelle tout sans être comparable à rien, qui vous saisit et vous déconcerte, vous enivre et vous dégoûte, et dont on peut, après s'y être beaucoup plu et l'avoir beaucoup admirée, se demander sérieusement si on l'a comprise.»

Citons encore une observation du même critique: «la pensée n'a pas trop de toutes ses variantes, dit-il lui-même, pour définir le Protée» :

«En étudiant les compositions de Rabelais, écrit Delécluze, on devient chagrin comme lorsque l'on voit une belle personne dont le visage commence à être envahi par une dartre vive.» Pour moi la *dartre* ne me frappe pas ; j'y verrais plutôt une belle femme très bien portante qui s'enivre et qui dans l'ivresse dit et fait toutes choses. Le caractère naturel et trop naturel domine partout dans le livre, même dans les parties cyniques (*Poésie française au XVI[e] siècle*, p. 275).

M. Francisque Michel n'a pas de ces hésitations. Dans une notice placée en tête d'un Rabelais analysé (1830), il nous représente le philosophe de Meudon écrivant son livre dans un accès d'indignation contre son siècle :

L'indignation qui s'exprime par les deux extrêmes du langage, comme le désespoir, se cache chez lui sous le voile d'une plaisanterie amère, reparaît quelquefois cependant sous la plus simple expression, ou par intervalles tombe et laisse

la place à la quiétude de l'homme de bien, qui dicte alors le discours de Grandgousier, les lettres de Gargantua à son fils, et énonce des maximes d'une admirable politique. En un mot, Rabelais fut, selon moi, un homme grave et de mœurs très sévères.

Nous voilà bien loin de Philarète Chasles et de sa bacchanale. Mais M. Francisque Michel va trop loin dans le sens opposé. Que Rabelais ait été un homme grave et un contemplateur, comme Molière, c'est ce dont on ne peut douter quand on a lu attentivement son livre; qu'il se soit indigné parfois, nous en avons la preuve dans ses prologues, mais ce n'était pas l'état habituel de son âme. Il jugeait de haut les folies de ses contemporains, et s'en amusait. Il y a chez lui plus de sympathique compassion que de colère. C'est Pantagruel, si l'on veut, mais non Tacite ou Juvénal.

M. Lenient (*La Satire en France au XVIe siècle*, 1866, p. 61) raille très agréablement cette prétention de faire de Rabelais une sorte de Juvénal.

Depuis [quelque temps, dit-il] Rabelais a subi un nouveau genre de travestissement. Par un sort commun à beaucoup de grands hommes de notre temps, il a tourné au mélancolique. Le joyeux curé de Meudon est devenu sous la plume de certains critiques un grave philanthrope, un vertueux apôtre du rire, qui consentit à se faire bouffon, comme saint Vincent de Paul se fit un moment forçat par amour de l'humanité. Quelle que soit notre sympathie pour Rabelais, nous croyons qu'il eût décliné un tel éloge. Il était bon, sans doute, mais non au point de s'imposer l'ennui de rire et d'extravaguer par charité philosophique, s'il n'y eût trouvé aussi son compte et son agrément... Homme de libre étude et de libre plaisir, Rabelais est avant tout l'ennemi de ce qui le gêne.

A partir de 1830, Rabelais est généralement placé au rang des grands génies. Nous ne citerons plus,

entre les appréciations qui ont été faites de ses écrits, que ce qui nous semblera caractéristique.

Balzac, le romancier, voit en Rabelais « le plus grand esprit de l'humanité moderne. Il résume en lui Pythagore, Hippocrate, Aristophane et Dante. » (*Pensées.*)

Victor Hugo compare aussi Rabelais à Aristophane, mais pour le mettre au-dessus.

Aristophane a trouvé plus grand que lui. Aristophane est méchant, Rabelais est bon. Rabelais défendrait Socrate. Dans l'ordre des hauts génies, Rabelais suit chronologiquement Dante ; après le front sévère, la face ricanante. Rabelais, c'est le masque formidable de la comédie antique détaché du proscenium grec, le bronze fait chair, désormais visage humain et vivant, resté énorme, et venant rire de nous, chez nous et avec nous... L'univers que Dante mettait dans l'enfer, Rabelais le fait tenir dans une futaille... Cervantès est aussi une des formes de la moquerie épique... mais la raillerie de Cervantès n'a rien du large rictus rabelaisien. C'est une belle humeur de gentilhomme après cette jovialité de curé[1].

XX

On se tromperait fort cependant en pensant qu'il y a accord dans l'éloge. C'est ici le cas de citer les appréciations de M. Burnier et de Lamartine, dont nous avons dit un mot au début.

Dès le premier pas, dit M. Burnier, je rencontre un auteur qu'aucune femme ne lira, et dont j'ai même hésité à tracer le nom. Bouffon jusqu'à l'extravagance, obscène à dégoûter les moins délicats, le curé de Meudon n'a rien à faire ici. Je veux bien que, dans l'éducation de son Gargantua, Rabelais ait eu l'intention de satiriser les habitudes scolastiques de son temps (1483-1553); mais il n'est pas sûr qu'il ne se moque encore de ce qu'il propose à la place... Y eût-il d'ailleurs quelques perles dans cet égoût, je ne saurais conseiller à personne de le fouiller pour les y recueillir. Je n'y ai moi-même re-

[1] *Shakespeare*, § XII et XIII.

gardé que d'assez loin, persuadé que s'il y avait là quelque objet de valeur, je le retrouverais plus tard, et présenté par des mains moins impures [2].

Ecoutons maintenant Lamartine. Les lignes suivantes sont extraites du *Cours familier de littérature* (Entretien XVIII, § 7).

Nous ne parlons pas ici de Rabelais, le génie ordurier du cynisme, le scandale de l'oreille, de l'esprit, du cœur, du goût, le champignon vénéneux et fétide, né du fumier du cloître du moyen âge, le pourceau grognant de la Gaule, non le pourceau du troupeau d'Epicure, comme dit Horace, mais le pourceau des moines défroqués, se délectant dans sa bauge immonde et faisant rejaillir avec délices les éclaboussures de sa lie sur le visage, sur les mœurs et sur la langue de son siècle. Rabelais, selon nous, ne représente pas le plaisir, mais l'ordure ; il enivre, mais il est infectant. La jeune école du réalisme qui s'évertue aujourd'hui à le réhabiliter ne parviendra qu'à se salir l'imagination sans parvenir à le laver... Rabelais a quelquefois une folle ivresse qui fait qu'on se récrie d'admiration sur la sordide fécondité de la langue, j'en conviens, mais c'est un ivrogne de verve.

Lamartine avait-il lu en effet Rabelais? En général il lisait assez peu les ouvrages d'autrui. Il est probable cependant qu'il aura ouvert le livre et que, rebuté par quelques-unes de ces phrases que Rabelais lançait pour l'ébattement d'un certain public quand il avait quelque grande audace à se faire pardonner, le grand poète aura fermé le livre là-dessus et n'aura pas été plus loin. Par la nature de son esprit, Lamartine ne pouvait comprendre ni Rabelais ni La Fontaine; le caractère de ses œuvres étant donné, sa sortie n'a pas droit de nous surprendre.

Les historiens purement religieux ou féodaux ne sont pas non plus favorables à Rabelais. L'italien

[2] *Histoire littéraire de l'éducation morale et religieuse*, I, p. 42, 43.

Cantù, par exemple, dans le livre XVe de son *Histoire universelle*, consacre à Rabelais plusieurs pages, dans lesquelles il l'accuse d'extravagance, d'impiété, d'outrages à la religion, à l'église; il voit dans le récit d'Epistémon la preuve qu'il ne croit pas à la vie future, et lui reproche de tourner le mariage en ridicule; il le rend presque responsable des guerres de religion:

Rabelais, ajoute-t-il, est le bouffon de la réforme dont Luther est le héros; or les effets ne tardèrent pas à suivre et les plaisanteries finirent par du sang.

XXII.

Quoique placé en dehors de toute opinion religieuse, Louis Blanc formule des réserves contre Rabelais. Il trouve des parties excellentes dans son livre et il les énumère, mais il suspecte ses intentions, et il prend au pied de la lettre l'oracle *Trinque* de la Dive Bouteille.

Quand la satire des misères sociales se présente dans le livre de Rabelais, il semble que ce soit simplement du droit qu'a la satire de trouver place dans toute orgie. On se prend à mettre en doute la sincérité de la sagesse, à la voir en si mauvais lieu; on tremble aussitôt que Rabelais devient grave, que ce ne soit encore par moquerie; on croit l'entendre caché derrière son œuvre, rire de l'ingénuité de ceux qui s'avisent de l'admirer. (*Histoire de la révolution française*. I.)

Tous les calvinistes ne partagent pas, il s'en faut, l'antipathie de M. Burnier. Fr. Guizot était aussi un protestant convaincu. Dans l'ouvrage auquel il travaillait quelques jours encore avant de mourir, il proclame Rabelais «l'écrivain le plus original et le plus éminent de la renaissance, la véritable incarnation de l'époque.»

La vie et le livre de Rabelais, dit-il, sont une image vraie

et vive de la fermentation morale et sociale de son temps. Temps à la fois d'innovation et de résistance, de corruption et de régénération, de décadence et de renaissance, crise profonde d'une société forte et compliquée, jusque là livrée aux caprices, aux hasards, de la force, mais intellectuellement très vivante et très ambitieuse, travaillée du double besoin de se réformer et de se régler et qui tenta en effet au XVIe siècle une réforme à la fois religieuse et politique dont le but, manqué à cette époque, est encore au fond de toutes nos épreuves et de tous nos efforts. (*Histoire de France racontée à mes petits enfants*, III, p. 158.)

Delécluze, qui juge si favorablement le style de Rabelais, est beaucoup moins sympathique à ses idées ; il le trouve sans tendresse, sans entrailles.

Rabelais ne vante que la santé, la force et le plaisir. Sa joie est humiliante ; la gaîté de ses expressions irrite, inquiète. Il semble prendre plaisir à ruiner, à détruire les institutions de toute espèce. Dans son livre, on cultive l'esprit, on exerce le corps, mais la moralité, où est-elle ? .. L'impression que laisse son livre est désespérante.

XXII.

Michelet (*La Réforme*, 1855, p. 425) est d'avis complètement opposé. L'ouvrage de Rabelais est pour lui un cri d'espérance.

A qui le comparer ? à l'Arioste ? à Cervantès ? Non, tous deux rient sur un tombeau, sur la patrie défunte et la chevalerie inhumée. Tous deux regardent au couchant. Rabelais regarde vers l'aurore... Il cingle à l'est, vers les terres inconnues... C'est un voyage de découverte.

Navigateur hardi sur la profonde mer qui engloutit les anciens dieux, il va à la recherche du grand Peut-être. Il cherchera longtemps. Le câble étant coupé et l'adieu dit à la Légende, ne voulant s'arrêter qu'au vrai, au raisonnable, il avance lentement en chassant les chimères. Mais les sciences surgissent, éclairent sa voie, lui donnent les lueurs de la foi profonde. Copernic y fera plus tard et Galilée. Mais déjà l'Amérique et les îles nouvelles, déjà les puissances chimiques

tirées des végétaux, déjà le mouvement du sang, la circulation de la vie, la mutualité et la solidarité des fonctions, éclatent dans le *Pantagruel* en pages sublimes, qui, sous forme légère et souvent ironique, n'en sont pas moins les chants religieux de la Renaissance.

Michelet cependant ne croit l'idéal de Rabelais ni complet ni précis. Mais il y a chez lui un beau commencement, un noble essai d'éducation, une lumière, une espérance.

M. Henri Martin est du même avis que Michelet, à bien des égards du moins.

Science universelle, bienveillance universelle, progrès universel (si le mot n'y est pas, l'idée chez lui est partout), humanité, tolérance, amitié, respect de la pensée humaine et du sang humain, ouverture à tout et à tous, à tous espérance et consolation (bon espoir gîte au fond, dit-il); guérir le corps et l'âme, faire rire ceux qui pleurent, c'est la gaieté de la force. Pantagruélisme est une certaine gaîté d'esprit confite en mépris des choses fortuites, fière devise, bien gauloise; *gaieté* parente de la *joie* des chevaliers.

M. Henri Martin résume les principales idées de Rabelais sur l'éducation, la liberté, la politique. Il lui manque une chose cependant à ses yeux ; il croit en Dieu, mais sur la question de l'âme, s'il ne nie pas, il flotte... «Peut-être», ce n'est pas assez. Le souffle de Rabelais est tout puissant pour la science, insuffisant pour la vie, pour le sentiment et la règle des masses. Rabelais peut inspirer, soutenir, contrôler, non pas fonder.» (*Histoire de France*, VIII, 206 et s., éd. 1857.)

Prévost-Paradol, l'éminent journaliste qui devait finir d'une manière si triste, a caractérisé avec beaucoup de justesse l'œuvre de Rabelais.

Ce libre et puissant railleur était un philosophe : au

delà des personnages, il peignait son siècle, et au delà de son siècle, la nature humaine. Rien n'est trop grand pour prendre place sous cette large satire, et les individus s'y perdent comme des atomes. Cet idéal de l'intelligence raisonnable, cet idéal de l'égoïste bonhomie, cet idéal de la cruauté et de la guerre injuste, de la médecine mercenaire, de la chicane audacieuse, ne convient à personne, et la taille matérielle de Pantagruel est, à vrai dire, la mesure morale de tous ces personnages. Tout est en eux abondant, démesuré, gigantesque; chacun d'eux est une classe d'hommes, une grande fraction de l'humanité [1].

Nous avons déjà parlé de l'étude sur « Aristophane et Rabelais » publiée par M. Littré. Si l'éminent écrivain s'est trompé, selon nous, sur le compte du comique grec, en revanche, il juge parfaitement l'écrivain français quand il nous le montre prévoyant l'avenir, combattant le passé qui lui fait obstacle, et dirigeant les esprits dans la voie du progrès.

XXIII.

En 1842, M. Paul Lacroix publia en tête d'une édition de Rabelais (Charpentier, 1 v. in 12), une notice étendue sur l'auteur. Cette notice fut reproduite, considérablement augmentée, en tête de l'édition de 1854, grand in 8°, avec illustrations de Gustave Doré, et enfin publiée en un volume à part en 1859. Une seconde biographie, par M. Rathery, mort récemment, a paru en tête de l'édition Didot, 2 vol. in 12, publiée la même année.

Ces deux biographies sont les seules originales composées depuis le commencement du siècle; toutes les autres en procèdent, sans excepter la nôtre. Les deux biographes se sont livrés à des recher-

[1] *Revue de l'histoire universelle*, grand in 8°, 1854, p. 203.

ches consciencieuses et approfondies, mais ils sont partis d'un point de vue différent.

M. Paul Lacroix donne en plein dans la légende rabelaisienne. Il cherche à la justifier en tout et l'exagère. Il a le tort grave aussi de nous présenter avec obstination l'ignoble et effronté Panurge comme une personnification de Rabelais, de faire du curé de Meudon un calviniste déguisé, etc.

M. Rathery, au contraire, voit dans Rabelais le personnage grave que nous montrent les témoignages contemporains. Son travail, qui est venu le dernier, est aussi beaucoup plus complet et contient nombre de documents nouveaux.

La première des deux biographies est l'œuvre d'un Panurgiste, la seconde d'un Pantagruéliste.

M. Baudry, qui a rendu compte de cette dernière publication dans la *Revue de l'instruction publique*[1], a profité de l'occasion pour donner son jugement sur Rabelais. Nous en citerons quelques passages :

Rabelais représente à nos yeux la Renaissance et la grande joie qui s'empara des esprits en face des trésors de sciences et d'arts qui revenaient au jour. Le sentiment qui domine visiblement parmi les allusions sans cesse interrompues de son livre, c'est le mépris pour le moyen âge, l'espoir naïf que les lumières nouvelles vont le dissiper en un instant comme un mauvais rêve, et qu'hommes et choses vont se réformer sans obstacle. Comme ses héros Gargantua et Pantagruel c'est une espèce de chevalier errant poursuivant les ténèbres et les fantômes. La science et la joie sont ses armes. Ce sombre ennemi qui a tenu pendant plus de mille ans l'humanité sous l'oppression d'une terreur muette et d'un ennui plus pesant encore, il le désarme en lui portant vivement la lumière au visage, et le montre aussi ridicule qu'un hibou surpris au grand jour. Par sa confiance optimiste comme par sa haine pour le passé, il annonce le XVIII[e] siècle.

[1] Numéro du 19 mai 1859.

XXIV.

Deux autres notices ont été publiées à part, l'une *Rabelais et son œuvre*, par Eugène Noël, l'autre *Rabelais, étude sur le XVIe siècle*, par Mayrargues (1868, in 12). Les auteurs n'ont pas songé à rien ajouter à ce que l'on savait déjà de Rabelais; ils ont fait œuvre non d'érudits, mais de vulgarisateurs. La première a eu deux éditions, l'une in-18, 1850, l'autre, in-8°, 1870, notablement augmentée.

M. E. Noël s'est évidemment inspiré de Michelet; c'est la même désinvolture, le même entrain, le même décousu, et aussi les mêmes exagérations.

> Rabelais, dit M. Eugène Noël, arracha les hommes de son temps aux ténèbres, aux jeûnes formidables du vieux monde... Son livre, tout paternel, répondit à ce cri de soif universelle du XVIe siècle : *A boire au peuple!*..... Ce grand fleuve de l'Eglise papale, où le moyen âge avait bu si longtemps, était desséché. *A boire! à boire!* était le cri universel; aussi sera-ce le premier mot de Gargantua.

Ste-Beuve dit fort sagement à ce propos :

> Voilà une soif allégorique d'une explication nouvelle et à laquelle les commentateurs n'avaient pas encore songé.

M. E. Noël s'écrie ailleurs :

> Que j'aurais voulu l'entendre! que j'aurais voulu, par un beau jour de Pâques, assister à sa messe, contempler sa majestueuse et sereine figure, lorsque entendant chanter autour de lui : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum*, il répondait avec un divin sourire, de satisfaction à cette *soif* infinie de son Pantagruel!

Il faut avouer que cette association de la messe et du *Pantagruel* est passablement inattendue. De plus, si M. Noël eût consulté un livre d'église quelconque, il aurait pu s'assurer que le Psaume XLI ne se chante

pas à l'église à l'office de Pâques. Il ne se trouve dans la liturgie que le vendredi saint, jour où l'on ne célèbre pas la messe.

Mais avec M. Noël il ne faut pas regarder de trop près ni aux citations ni aux traductions, quand même il les donne pour littérales, celle du *Théotimus* par exemple. Il lui arrive très souvent de tirer à lui, de faire dire aux documents beaucoup plus qu'ils ne disent et de lâcher hors de propos la bride à son imagination. Il y a, en somme, dans son livre presque autant de fantaisie que de vérité; mais comme vulgarisateur, il atteint son but: son style est vif, imagé, entraînant, et l'idée qu'il donne de Rabelais n'est pas fausse.

Quant à M. Mayrargues, il semble avoir voulu faire surtout une œuvre oratoire, une sorte d'amplification. Son procédé ressemble beaucoup à celui des musiciens. Il a l'air de s'être donné une série de phrases sur chacune desquelles il brode des variations brillantes. Il connaît beaucoup moins bien son sujet que M. Noël et les méprises de détail abondent dans son livre. On sait, par exemple, qu'une des principales difficultés dogmatiques entre les catholiques et les protestants est la doctrine de la justification par la foi, préconisée par les Luthériens, et la justification par les œuvres, préconisée par les Catholiques. Or M. Mayrargues écrit, par exemple, (p. 27):

Le Fèvre d'Étaples à qui l'église réformée doit tant... avait compris et proclamé, dans son commentaire sur St Paul la nécessité des œuvres pour le salut.

C'est exactement le contraire qu'il aurait fallu dire. Plus loin nous trouvons à propos du dogme de la prédestination:

Ce dogme qui ne tend à rien moins qu'à l'abêtissement de l'être humain (nous n'en voulons pour preuve que le cri de douleur de Pascal), ce dogme était élevé comme un sombre défi à la face de la Renaissance,

M. Mayrargues oublie évidemment que ce dogme de la prédestination, qu'il réprouve, est une doctrine calviniste, repoussée par l'église romaine. Quant au mot de Pascal qu'il rappelle à ce sujet sur l'*abêtissement* à propos de croyance, ce n'est ni un cri de douleur, ni une protestation, c'est un humble conseil de soumission à l'église. Si votre conscience résiste aux preuves raisonnées de la religion, nous dit l'auteur des *Pensées*, si vous ne pouvez parvenir à croire, commencez par pratiquer, *abêtissez-vous*, et la foi viendra. Voilà en somme la pensée de Pascal, et M. Mayrargues n'a aucune raison de l'invoquer en cette circonstance. Dans son ensemble, l'ouvrage de M. Mayrargues ressemble fort à une composition de rhétorique que l'élève aurait fait imprimer sans l'aveu de son professeur.

XXV.

M. Arnstædt, au contraire, a très sérieusement étudié son sujet. Son livre n'est pas comme le titre pourrait le faire supposer, un simple traité de pédagogie. La personne et les écrits de Rabelais y tiennent presque autant de place que dans les ouvrages précédents.

On y trouve d'abord une Vie de Rabelais très sagement écrite, puis un résumé rapide du roman; toutefois en ce qui regarde le cinquième livre, l'auteur se borne a en détacher quelques épisodes, et il n'a pas l'air de soupçonner un plan dans la succes-

sion des évènements qui remplissent les trois derniers livres.

Son troisième chapitre est consacré aux écrivains qui procèdent de Rabelais, et il compte parmi eux Pasquier, Montaigne, Pascal, La Fontaine, Molière et J.-J. Rousseau, série dont plus d'un terme est contestable. Puis vient une analyse des imitations immédiates de Rabelais, entre lesquelles figure le *Moyen de parvenir*, qui doit se trouver quelque peu étonné d'un tel honneur. L'auteur nous entretient ensuite de la traduction allemande du premier livre de Rabelais, que Fischart fit imprimer dès 1550, et des traductions postérieures; il mentionne les diverses interprétations qui ont été données de l'œuvre rabelaisienne, il a l'air de se ranger à l'idée de Nodier, qui ne voit dans le livre que la critique générale des idées et des mœurs du temps; mais il n'en donne pas moins les clés historiques proposées dans l'édition anglaise de Le Motteux et dans l'édition *variorum* d'Esmangart.

M. Arnstædt reproduit et discute les principaux jugements qui ont été portés sur Rabelais et son œuvre. Il repousse la légende rabelaisienne, et se rallie à l'opinion qui voit dans l'auteur de *Gargantua* un sage ami de la gaieté, avec une petite philosophie sage, alerte et pratique, comme dit M. Lenient, et analogue à celle d'Horace; il termine par ce mot de Dufresny. «Il n'a manqué à Rabelais pour être un grand poète que d'avoir écrit en vers; son livre est un poème en prose.»

Les autres chapitres sont consacrés à la question pédagogique. L'auteur met en relief les heureux résultats de la méthode de Rabelais au point de vue

de l'indépendance de la pensée, de la sûreté du jugement et de l'application pratique. Cette analyse se termine par ces lignes de Villemain:

Des esprits libres et hardis commencèrent à ébranler l'ancien système d'éducation cléricale. Le premier réformateur fut Rabelais, réformateur profond et judicieux sous ses bouffonnes fantaisies. L'éducation de Gargantua est une utopie comme celle d'Emile, [mais] elle offre un plan d'exercices et d'études admirablement ménagés pour fortifier le corps, mûrir le jugement et étendre les connaissances[1].

XXVI.

M. Albert Réville a publié dans la *Revue des deux mondes*[2], à propos de ce livre, un excellent article sur Rabelais. L'auteur constate d'abord l'accueil que les Anglais et les Allemands ont fait à Rabelais, tandis que chez nous, avant de déclarer franchement son admiration, on formule ses réserves. Sa licence, cause principale de ces censures, ne choquait guère de son temps, et nous avons tort de nous en préoccuper à ce point. Quant à l'interprétation de l'ouvrage, M. Réville croit qu'on ne l'a pas encore complètement trouvée; il cherche l'énigme des derniers livres, et indique quelques interprétations qui nous semblent très heureuses et que nous n'avons pas hésité à nous approprier. Pour lui, la Dive Bouteille, c'est, comme dans la Clé du XVIe siècle, la vérité, la sagesse, — et la réponse de l'oracle, c'est pour Rabelais, la solution de l'énigme de la vie. M. Réville est moins enthousiaste que Michelet et que M. E. Noël, mais il n'en est que plus vrai. Il est à regretter qu'il n'ait pas expliqué de même tout le voyage.

[1] *Tableau de la littérature française*, II, p. 261, éd. de 1859.
[2] Numéro du 15 octobre 1872.

Quant à Panurge et à Pantagruel, M. Réville y voit l'incarnation des deux principes de notre nature, les sentiments élevés et les instincts vulgaires. L'assimilation que M. Paul Lacroix et quelques autres font de Panurge et Rabelais lui fait l'effet d'une insulte pour le grand écrivain. Toutefois il admet que Panurge représente le côté inférieur de l'esprit de Rabelais, tandis que Pantagruel représente le côté supérieur. Il juge que Pantagruel a trop de complaisance pour Panurge, et appliquant cet exemple à la nation française, il retrouve aussi dans notre caractère Pantagruel qui a inspiré à la France tant de nobles entreprises, tant d'actes de générosité désintéressée ; mais il juge que nous avons aussi un trop grand faible pour Panurge, pour les railleurs vulgaires qui nous flattent et nous amusent.

M. Edmond Scherer a consacré aussi un travail remarquable à ces publications. Il commence par établir qu'il y a deux classes d'admirateurs de Rabelais, ceux qui admirent tout et ceux qui choisissent, et il montre ces deux courants persistant depuis le XVI[e] siècle jusqu'à nos jours. Les uns acceptent tout, les autres «souffrent de l'odeur de cabaret, et de cloaque qui en le lisant prend souvent à la gorge.» Il croit, du reste, que Rabelais a écrit sans plan :

> La première partie est complète en elle-même ; la seconde nous ouvre un nouveau sujet ; la cinquième ne termine rien. Ce n'est pas un livre, mais une galerie de tableaux, un chapelet d'aventures auxquelles on ne songe pas à demander une liaison.

M. Scherer prétend aussi que Rabelais se moque de ses lecteurs quand il leur conseille de briser l'os et de chercher la moelle qui se trouve renfermée dans

son livre. Nous n'avons pas à revenir ici sur les raisons qui nous empêchent d'être de son opinion. Il n'en admire pas moins Rabelais, mais pour lui c'est un être difforme, comme ce Socrate dont il trace le portrait dans son prologue. (Voir p. 395 de ce volume.)

On ne se fait de lui une idée exacte, ajoute-t-il, que lorsqu'on a appris à découvrir tout ce qu'il y a d'élévation dans sa bouffonnerie, de délicatesse sous sa grossièreté, de pureté morale sous les immondices dont il se macule.

On se trompe quand on veut faire de Rabelais soit un prêtre croyant, soit un renégat secret, soit un catholique, soit un protestant, soit un déiste, soit un athée. Ce libre et incomparable esprit se meut complètement en dehors de ces distinctions et de ces dilemmes. Il est trop «confit en dédain des choses fortuites». Il est trop ouvert à tout ce qui est humain et divin. Et c'est pour cela aussi qu'il a le cœur religieux et que les nobles idées chrétiennes trouvent place sans effort dans sa croyance.

M. E. Scherer résume ainsi son appréciation :

Rabelais parcourt toute la gamme des sentiments humains, aussi à l'aise dans le sublime que dans le trivial, assez vaste et assez souple pour réunir en lui tous les contrastes. De là cette variété qui prépare chez lui tant de surprises au lecteur. Mais ce n'est qu'un de ses attraits. Il en a de toutes sortes et des plus vifs : le libre regard sur toute chose, l'ingénieuse satire, je ne sais quelle grâce et quelle charmante naïveté, l'invention inépuisable, la verve indomptable, le flot intarissable, les réformes du vocabulaire. Il a été moins un artiste qu'un génie, et cependant il a eu lui le premier ce qui avait manqué au moyen âge, la façon de dire, comme aussi ce qui allait se perdre après lui, la faculté de se créer une langue. Avec Montaigne, Mme de Sévigné, Molière et Pascal, il sert à nous faire échapper au reproche de n'avoir qu'une littérature élégante et d'imitation. Rabelais est véritablement l'un de nos écrivains de franche race.

[1] *Etudes critiques sur la littérature*, in 12, 1875.

On ne saurait mieux dire, et cette appréciation est assurément la plus haute et la plus sensée qu'on ait faite de Rabelais.

L'Académie française avait mis au concours pour 1876 l'*Éloge* de Rabelais. Le prix a été remporté par M. Gebhart, professeur à la Faculté des lettres de Nancy.

M. Gebhart, dans cet ouvrage, abuse un peu de l'érudition, les rapprochements qu'il entasse sont souvent contestables, et son style, vif et rapide du reste, manque un peu d'ordre et de netteté. Voici quelques passages de cet *Éloge* :

[Rabelais] était par le goût et le langage, par la forme symbolique de la fiction et le ton de l'ironie, l'homme du moyen âge : il fut encore par la culture savante et multiple de l'intelligence, par l'art du style, par l'indépendance de la pensée et la hardiesse de quelques idées, le représentant du XVIe siècle et des temps modernes. Moine et satirique, il appartenait au passé gaulois ; lettré, naturaliste et réformateur, il annonça la venue de l'esprit français . . . . En réalité, Rabelais fut le premier des écrivains modernes.

M. Gebhart croit que Rabelais a eu sur la philosophie du XVIIe siècle la même influence que Descartes sur la philosophie du XVIIIe :

Son esprit de libre et universel examen fut comme l'essai du doute philosophique dont Descartes fit la condition préliminaire du renouvellement de ses connaissances.

Nous avouons que cette influence de Rabelais sur Descartes nous paraît douteuse. L'influence littéraire de l'auteur de *Pantagruel* sur quelques-uns des types énumérés ci-dessous nous semble également contestable.

Les deux qualités dominantes de l'auteur du *Pantagruel*, le sens critique et l'ironie, persistèrent parmi les traits distinctifs du génie français.... Les *Provinciales*, les comédies

de Molière, les *Fables* de La Fontaine, les *Satires* de Boileau, les *Caractères* de la Bruyère, les *Lettres persanes*, les *Contes* de Voltaire, *Gil Blas*, le théâtre de Beaumarchais, reprirent le combat qu'il avait livré au début du XVIᵉ siècle contre l'erreur et la violence... Les armes des combattants sont plus fines, mieux aiguisées, mais ce sont bien les mêmes, la raison et la moquerie....

Cela est vrai pour les comédies de Molière, mais les *Provinciales* sont en dehors de l'influence de Rabelais, et les satires de Boileau encore plus.

. . Rondibilis a engendré Purgon....

La généalogie nous semble peu justifiée.

. . L'entretien du maréchal d'Hocquincourt avec le père Canaye pourrait figurer dans *Pantagruel*...

Ce piquant opuscule de St-Evremond rappelle en effet Rabelais, mais il se rapproche encore plus de la manière de Voltaire.

. . Mais c'est encore Panurge qui reparaîtra le plus souvent dans la littérature française. On le reconnaît sous la peau des renards de La Fontaine et la casaque italienne de Sganarelle (dans le *Mariage forcé*), de Sbrigani, de Mascarille, de Scapin, sous le petit manteau noir de Crispin, les travestissements de Gil Blas et la résille de Figaro.

A merveille. Mais M. Gebhart ajoute :

Le maître de Candide, Pangloss, c'est encore lui, toujours savant, plus raisonneur que jamais, mais vieilli, désenchanté, horriblement cynique et qui n'a plus la force de s'étonner des misères ou des infamies de la vie.

Nous avouons qu'il nous est impossible de saisir le rapport qui se trouve entre le grave et naïf Pangloss, entêté d'un système, et Panurge, qui n'est rien moins que naïf, et qui n'a d'autre système que de vivre aux dépens d'autrui.

En revanche nous approuvons complètement M. Gebhart quand il nous dit que par

sa raison avide de certitude, son goût pour la raillerie et son humeur joyeuse, Rabelais fut, au commencement de notre âge classique, l'expression même de l'esprit français.

En somme, l'ouvrage est conçu dans un bon sentiment, et l'Académie française s'est fait honneur en le couronnant, malgré l'opposition chagrine des descendants de Garasse et de Puits-Herbault.

XXVII.

Un mot maintenant des éditions de Rabelais publiées depuis 1830 :

Celle de 1842 forme un gros volume in-12 en petits caractères. Elle est accompagnée de notes et d'un chapitre tiré d'un manuscrit, mais qui n'était pas entièrement inédit, puisque la plus grande partie se trouve dans le *Disciple de Pantagruel*.

L'orthographe est plus simple dans cette édition que dans celles qui ont été données par De l'Aulnaye.

M. Barré, qui a dirigé l'édition populaire de 1854, a enchéri sur ces simplifications, mais il a été un peu trop loin, il écrit, par exemple: j'ai lu, j'ai vu, au lieu de : j'ai leu, j'ai veu, etc.

Les éditions de Rabelais se sont singulièrement multipliées depuis quelques années.

Il y a d'abord les deux éditions Garnier, l'une commune et à bas prix, l'autre in-folio avec les dessins de Gustave Doré. Nous avons déjà parlé de ces dessins.

Puis l'édition Didot, 1857-58, publiée par M. Burgaud des Marets et Rathery, réimprimée en 1870, 2 v. in-12. Cette publication est très soignée et accompagnée de notes judicieuses. C'est la plus commode pour les lecteurs ordinaires.

L'édition elzévirienne, dont il n'a encore paru que deux volumes ; le troisième contiendra les commentaires et la notice.

L'édition Picart (Janet et Louis Moland), 7 v. in-16. Le dernier volume renferme une bonne notice et un glossaire bien fait. Le texte et les variantes occupent les six autres volumes.

L'édition Lacour et Montaiglon, 3 vol. in-8°, avec glossaire.

L'édition Marty-Laveaux, également en 3 vol. in-8°, avec glossaire.

Ces deux dernières éditions, comme l'édition elzévirienne, sont d'un prix élevé et destinées spécialement aux bibliophiles.

On a publié aussi en 1875 à Turin une édition en trois volumes, petit in-8°, avec des notes de M. Sardou, et une dissertation sur la prononciation française au XVI[e] siècle.

Enfin, en 1876, on a fait paraître un volume de luxe in-4°, tiré à petit nombre sous ce titre : *Rabelais à la Faculté de médecine de Montpellier*, par le docteur R. Gordon, bibliothécaire adjoint à ladite Faculté de médecine. Ce volume contient diverses signatures de Rabelais, le programme des leçons faites par lui, le dessin de ses robes, les reçus donnés par lui, et une copie d'un portrait de lui conservé à la Faculté de médecine, mais qui pourrait bien être de fantaisie et dont on n'ose pas garantir l'authenticité.

XXVIII.

RABELAIS A L'ÉTRANGER.

Les œuvres de Rabelais ont un caractère telle-

ment français, ses idées semblent si bien jetées dans le moule de notre vieille langue, qu'il paraît difficile de les faire passer dans un idiome étranger. Le genre de plaisanterie familier à Rabelais, qui procède par allusions fines et à peine indiquées, qui, sous un mot, en laisse entendre un autre et vous fait penser souvent à tout autre chose qu'à ce qu'on vous dit, ne saurait passer facilement dans une langue étrangère, parce que les mots des langues se correspondent rarement dans toute l'étendue de leur signification, et que telle expression qui a un double sens, un primitif et l'autre figuré, dans une langue, n'en a le plus souvent qu'un dans la langue voisine. Pour un étranger, comprendre Rabelais, ce doit être déjà un travail assez pénible, et le traduire doit être presque impossible.

Les peuples du midi ne semblent pas y avoir pris goût. Les œuvres de Rabelais ont eu le sort du roman du *Renard*. Très populaires chez les peuples de l'Europe moyenne, ni l'un ni l'autre de ces ouvrages n'ont passé les Alpes ni les Pyrénées. L'inquisition établie en Italie et en Espagne à partir du XVI[e] siècle, est pour beaucoup dans cette absence de communication. Plus tard lorsque les douanes pour la protection de la foi sont devenues moins sévères, on a traduit, on a imité des ouvrages plus au goût du jour, et Rabelais, déjà vieilli par le style et par les idées, est resté à peu près ignoré.

Mais les Anglais l'ont connu de bonne heure. Il y a des allusions à l'ouvrage de Rabelais dans Shakespeare et les autres comiques du temps. Une phrase d'*As you like it* s'y réfère positivement.

De 1592 à 1594, il parut à Londres deux livres

sous ce titre: *Gargantua, his prophecie* et *The history of Gargantua*. Une traduction du premier livre de Rabelais fut imprimée en 1635; la traduction complète parut deux ans après, en 1637, avec deux noms de traducteurs Urchard et Pierre Le Motteux.

Les traducteurs ont joint à leur édition des notes curieuses, qui ont été traduites et figurent dans plusieurs éditions françaises. Le Motteux a un système à lui sur l'interprétation historique de l'œuvre. Il veut absolument que les personnages soient des princes de la maison de Navarre, ancêtres de Henri IV.

La traduction de Le Motteux a été réimprimée cinq fois de 1635 à 1807.

Dunlop dans son *History of fiction* (1816) professe une grande admiration pour Rabelais. Hallam, dans son *Introduction à l'histoire de la littérature européenne*, consacre un article à Rabelais, qu'il montre voisin de Lucien et beaucoup plus voisin d'Aristophane; il reproche aux critiques français d'avoir été généralement injustes envers lui. Une critique rigoureuse peut sans doute trouver à reprendre dans son œuvre, mais il y a peu de livres qui possèdent à un plus haut point le cachet de l'originalité et manifestent une plus abondante richesse, de langage toujours, d'imagination quelquefois. En somme, Hallam voit dans Rabelais une de plus belles figures de la Renaissance.

Les autres critiques anglais ne sont pas moins sympathiques à Rabelais. Walter Scott lui a consacré une notice dans sa Biographie des romanciers célèbres; Coleridge lui a consacré un long article dans le *Quarterly Review* (1837). M. Thomas Wright,

dans son *Histoire de la caricature*, donne une analyse détaillée de l'œuvre de Rabelais, etc.

Nous extrayons quelques lignes du livre de M. Wright :

Les ouvrages [de Rabelais] présentent une espèce d'orgie folle, sans beaucoup d'ordre ni de plan, sauf le cadre de l'histoire, cadre où se remarque un fonds extraordinaire de connaissances dans tous les genres de littérature, depuis la plus érudite jusqu'à la plus populaire ; le tout présenté avec une merveilleuse richesse de langage, une grande imagination, une certaine dose de poésie, et revêtant à chaque instant un cachet licencieux.... C'est une caricature hardie, assez pauvre quant à l'intrigue, mais enrichie de détails, remplis d'images brillantes, quoique grossiers en général, et qui servent d'occasion pour tourner en ridicule tout ce qui existait [1]...

Une traduction de Rabelais en hollandais a été imprimée en 1682, 2 v. in-8°. Le traducteur s'est déguisé sous le pseudonyme de Claudio Gallitalo.

XXIX.

Quant aux Allemands, ils ont eu dès le XVIe siècle une traduction du Gargantua seul, par Fischart. Le docteur Arnstædt en parle longuement et reproduit dans l'appendice de son livre les chapitres de cette version qui se rapportent à l'éducation de Gargantua.

Une traduction des cinq livres par Sanders parut en 1785-87 à Hambourg. Elle forme trois volumes in-8°; elle est loin d'être exacte, le traducteur paraphrase, supprime, substitue quelquefois ses inventions à celles de l'auteur. C'est une imitation et non une traduction.

[1] *Histoire de la caricature et du grotesque dans la littérature et dans l'art*, par Thomas Wright, trad. d'Octave Sachot, avec 238 gravures, grand in-8°, 1875.

La version la plus fidèle et la meilleure de Rabelais est celle que Gottlob Regis a publiée en 1832 sous ce titre: *Meister Franz Rabelais, der Arzeney Doctoren, Gargantua und Pantagruel, aus dem Französischen verdeutscht*, 2 vol. en trois parties. Beuchot, dans son article de la *Biographie Universelle*, dit que Rabelais est un de ces auteurs susceptibles d'avoir un commentaire plus ample que le texte. Le traducteur allemand a suivi ce conseil, il a ajouté beaucoup de notes à son livre, mais ces notes sont savantes et conçues dans un excellent esprit. Arnstædt, dans l'appendice de son ouvrage, a placé la traduction de Regis à côté de celle de Fischart. Elle est beaucoup plus courte, parce que le traducteur du XVIe siècle a notablement modifié et paraphrasé son original.

Ajoutons que Gervinus dans sa «Geschichte der poetischen Nationalliteratur», 1838, Leipzig, 3 vol., a apprécié Rabelais avec une saine critique. L'article que Scherr a consacré à notre auteur dans son *Histoire générale de la littérature* est très étendu, et contient une appréciation tout à fait sympathique et élogieuse de ce «frère jumeau d'Aristophane.»

Toutes les Histoires de la littérature française publiées en allemand, en russe, etc., contiennent des appréciations très bienveillantes de Rabelais.

Nous avons signalé l'appréciation peu favorable qui se trouve dans l'*Histoire universelle* de Cantù en italien. Nous ne sachons pas que Rabelais ait été l'objet d'une critique étendue en Espagne, ni en Italie.

XXX.

Conclusion.

Résumons en quelques mots l'étude à laquelle nous venons de nous livrer et marquons nettement la place de Rabelais dans l'histoire de l'esprit humain.

Il y a eu en France au XVI[e] et au XVIII[e] siècle deux mouvements intellectuels qui ne manquent pas d'analogie. Au XVIII[e] siècle, à l'époque de critique personnifiée par Voltaire, succède une période organique personnifiée par Montesquieu et surtout par J.-J. Rousseau. Ces deux mouvements tendent en somme au même but et s'ajoutent.

Il n'en est pas de même à l'époque de Rabelais. Le XVI[e] siècle a aussi son double mouvement intellectuel : la Renaissance domine pendant la première moitié, la Réforme dans la seconde. Seulement les deux mouvements ne s'ajoutent pas. Tous deux étaient partis d'une même idée : la réaction contre le moyen âge, le retour à l'antiquité ; mais la Renaissance prenait tout de l'antiquité, elle cherchait à s'assimiler toute la civilisation de la Grèce et de Rome ; la Réforme ne prenait de l'antiquité que le développement chrétien, qui s'était posé en adversaire de cette civilisation, et elle se bornait à opposer à l'interprétation traditionnelle, l'interprétation individuelle de la Bible. Les deux mouvements, sympathiques au début, se séparèrent bientôt. Le plus restreint absorba le plus large, la Renaissance fut étouffée par la Réforme et par la réaction catholique qui la suivit. Les deux mouvements du XVIII[e] siècle, ajoutés l'un à l'autre, ont abouti à la révolution française qui, après une période agitée et sanglante, a opéré une heureuse

transformation dans les conditions sociales. Les deux mouvements contrariés du seizième n'ont, après leur période sanglante, abouti qu'à un compromis.

Mais pour n'avoir pas produit son plein effet, le mouvement de la Renaissance n'a pas été stérile ; loin de là, il s'est continué depuis, discrètement pendant le XVIIe siècle, plus hardiment pendant le XVIIIe où il s'est mêlé au mouvement philosophique, et il poursuit son action jusqu'à nos jours.

L'histoire de ce mouvement se confond avec l'histoire de la réputation de Rabelais. C'est qu'en effet Rabelais, c'est la Renaissance française. En Italie, où la Renaissance fut surtout artistique, elle a pour représentant un artiste, peintre, sculpteur, ingénieur, savant, Léonard de Vinci. En France la Renaissance, c'est Rabelais. Il en a toutes les traditions et toutes les aspirations. Avant lui la littérature française avait déjà parcouru deux périodes, la période féodale, qui avait fourni cette abondante moisson de chansons de geste et de chansons d'aventures dont les littératures étrangères se sont enrichies plus tard, tandis que nous les négligions, — puis la période satirique, la période des fabliaux, du Renard, des contes gaillards — gaulois, si l'on veut — pourvu qu'on ne donne pas à ce mot le sens de celtique. Rabelais réunit en lui ces deux genres d'inspiration : le premier, qui a fait son temps, il le parodie dans ses géants et leurs exploits fantastiques ; le second, qui par sa nature semblait destiné à ramper dans les bas fonds du domaine littéraire, il le relève, l'agrandit, en fait une épopée d'un genre nouveau, l'épopée du rire, et il le féconde par la pensée dont il l'anime, il le pénètre des révélations que la Renais-

sance vient d'évoquer; à ce produit mixte de trois inspirations différentes, il insuffle ses idées de réforme et de progrès, et il en fait un livre qui s'appuyant sur tout le passé, s'adresse à la fois au présent et à l'avenir.

Le nom d'Homère est le type de la Grèce héroïque, Cicéron nous fournit celui de l'éloquence romaine, Dante figure le moyen âge catholique, Shakespeare, c'est le drame, Molière, la comédie ; Voltaire et Rousseau représentent les deux faces de notre XVIII[e] siècle, défauts et qualités. Rabelais est au même titre le représentant de son époque. Il en a les défauts et les qualités, la force et les faiblesses, les vices et les vertus, en sorte que nous pouvons dire: en France la Renaissance, ce n'est ni Montaigne, ni Calvin, c'est Rabelais.

Son livre, satirique en apparence, est nettement dogmatique en réalité: c'est un hymne en l'honneur de la science. Pendant ces longues étapes du voyage où les obstacles se multiplient, Panurge, la nature vulgaire, laisse échapper un soupir de fatigue: il ne comprend qu'à demi; mais Pantagruel comprend tout et n'hésite pas; il a foi dans le but, et il y marche résolument. C'est cette persévérance qui nous donne la morale de l'œuvre: Vivons en paix, tolérons-nous, aimons-nous et cherchons. La destination de l'homme est la recherche de la vérité. Travaillons sans nous laisser distraire, creusons, sans nous lasser, la mine de la science: «bon espoir gît au fond.»

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE XIII. Livre IV. — Pantagruel.

CHAPITRE XIV. Livre V. — Pantagruel.

CHAPITRE XV. Livre V. — Pantagruel.

Page.

CHAPITRE XVIII. Style, langue et grammaire.

CHAPITRE XIX. Prédécesseurs et successeurs de Rabelais.

CHAPITRE XX. La réputation de Rabelais.

ERRATA.

Tome I. — P. 96, l. 11, foi, lis. : fois ; — p. 140, dernière ligne : nationale, lis. : du Louvre ; voir, pour complément, t. II, la note de la p. 517 ; — p. 249, l. 20 : (Esthoniens ?) lis. : (villes anséatiques ?) — p. 262, l. 10, romain, lis. : romarin.

Tome II. — P. 101, l. 10, lis. : Reproduite en 1735, 2 volumes in 12, elle a reparu ; — p. 127, l. 30, pasteurs, lis. : porteurs ; — p. 216, l, 29, fruit ; lis. : fourreau ; — p. 233, dern. ligne, chevreaux, lis. : chevreuils ; — p. 281, l. 21, lisez : Thamous ; — p. 472, l. 3 ; lisez : *catholicon*.



